

3 1761 05643162 0









Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





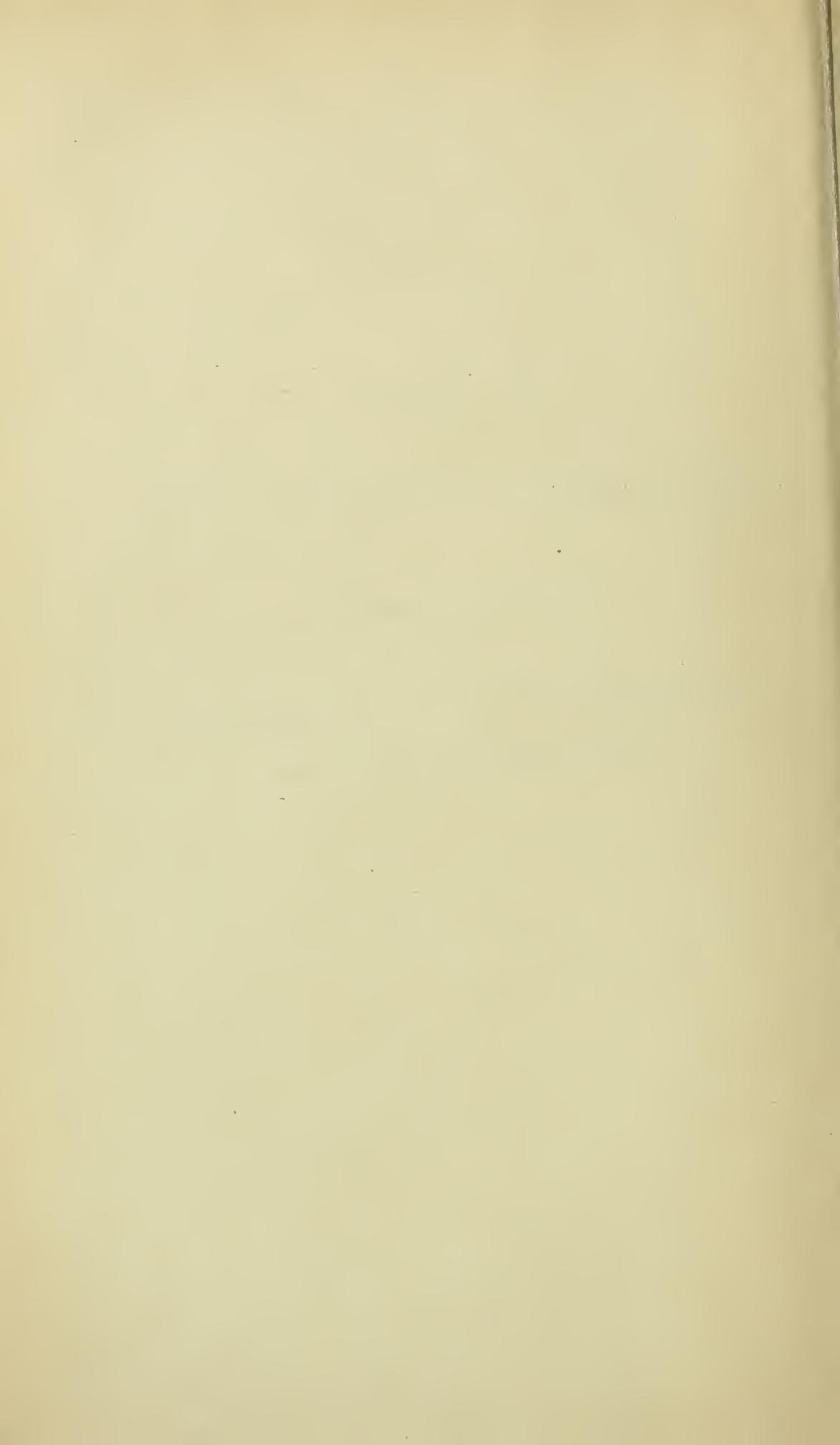
32

1910

LE PARLER  
DE  
KFAR<sup>c</sup>ABÎDA (LIBAN-SYRIE)

---

ESSAI LINGUISTIQUE  
SUR  
LA PHONÉTIQUE ET LA MORPHOLOGIE  
D'UN PARLER ARABE MODERNE



LE PARLER  
DE  
KFAR<sup>c</sup> ABÎDA (LIBAN-SYRIE)

---

ESSAI LINGUISTIQUE  
SUR  
LA PHONÉTIQUE ET LA MORPHOLOGIE  
D'UN PARLER ARABE MODERNE

PAR  
MICHEL T. FEGHALI

DOCTEUR ÈS LETRES  
PROFESSEUR D'ARABE À L'INSTITUT COLONIAL DE BORDEAUX.



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

---

ÉDITIONS ERNEST LEROUX, RUE BONAPARTE, 28

---

MDCCCXIX

PJ  
6810  
Z9M44



À

MONSIEUR ALBERT CUNY

PROFESSEUR DE LANGUE LATINE ET GRAMMAIRE COMPARÉE

À LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX



## AVANT-PROPOS.

Je tiens à remercier ici M. Albert Cuny de l'intérêt qu'il a porté pendant plusieurs années à ce travail. Grâce à lui j'ai pu tenir compte à chaque instant des données qui ont été le plus récemment acquises en linguistique générale, surtout par les plus illustres représentants de l'école française, MM. A. Meillet et M. Grammont. Je suis ainsi indirectement l'élève de ces maîtres et j'espère que mon « Essai » ne paraîtra pas trop indigne d'eux. Je dois également à M. W. Marçais, pour les précieuses observations qu'il m'a faites et pour la direction que j'ai trouvée dans ses ouvrages sur la dialectologie arabe, une reconnaissance dont je le prie d'agréer la sincère expression.

Je dois dire encore que j'ai trouvé à l'Université de Bordeaux et en particulier près de M. le Recteur R. Thamin et de M. le Doyen G. Radet la plus exquise bienveillance et l'aide la plus efficace.

M. T. FEGHALI.



## INTRODUCTION.

Dans un bref compte rendu qu'il a fait paraître dans la revue arabe *Al-Mašriq* publiée à Beyrouth (xv<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 6, p. 467, 1912), sur l'ouvrage de M. W. Marçais intitulé *Textes arabes de Tanger*, le P. Louis Cheikho se plaignait avec raison que jusqu'alors l'étude des parlers arabes libanais et syriens avait été bien délaissée et souhaitait qu'à l'avenir des linguistes indigènes fissent à leur sujet des recherches sérieuses et méthodiques comme le font depuis quelques années les linguistes européens pour les dialectes maghribins. Jusqu'à présent on ne possède en effet sur les parlers syriens aucun travail vraiment scientifique ou du moins complet. Quelques études comme l'ouvrage du D<sup>r</sup> Max. Löhr, *Der vulgärarabische Dialekt von Jerusalem nebst Texten und Wörterverzeichnis dargestellt von D<sup>r</sup> Max. Löhr*, Giessen 1905, celui de M. Emmanuel Mattsson, *Étude phonétique sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth*, 1910, celui d'Oestrup, *Contes de Damas*, Leyde 1897, le bon manuel pratique de L. Bauer, *Das palästinische Arabisch*, Leipzig 1910, ou encore quelques courtes et intéressantes notices comme celles que M. Clément Huart et M. Barthélémy ont insérées dans le *Journal asiatique* (t. I, série VIII, p. 48, 1883, et t. VII, série X, p. 197, 1906) sur les parlers de Damas et de Jérusalem, sont à peu près les seuls travaux qu'on possède actuellement<sup>(1)</sup>. Le domaine linguistique de ces importantes régions reste donc à exploiter. Aussi le regret et le vœu exprimés par le P. Louis Cheikho m'ont décidé à consacrer mes loisirs à un travail de ce genre. Utiliser mes connaissances des parlers libanais, les coordonner dans une étude spéciale et les soumettre aux savants européens qui s'intéressent aux langues orientales, telle a été l'idée dominante qui a présidé à mon « Essai ». Je me rendais fort bien compte des difficultés que je rencontrerais

<sup>(1)</sup> Je ne parle pas naturellement des ouvrages tels que *les Proverbes et Dictons* de M. Landberg ou les *Sprichwörter und Redensarten aus dem Libanon* de Da'ud Saẓ'ān (*Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, V, 1902, p. 48 à 76), et le *Palästinischer Diwan* de Dalman qui, précieux comme recueils de matériaux, n'ont pas le caractère de travaux linguistiques proprement dits.

sur la route; je savais en effet que, quelque grandes qu'elles fussent, la pratique et la connaissance que j'avais de l'ensemble des parlers libanais et syriens étaient loin de suffire à elles seules pour mener à bonne fin une telle entreprise. Il me fallait en outre une formation linguistique générale, et une direction éclairée. Heureusement pour moi ni l'une ni l'autre ne m'ont fait défaut. L'étude des deux ouvrages de M. W. Marçais sur les dialectes arabes de *Tlemcen* et de *Saïda* m'a familiarisé avec la nouvelle linguistique, en même temps qu'elle m'a fourni le cadre général et la méthode de mon travail. Dans la suite j'ai fait également mon profit de l'étude publiée en 1912 par M. Marcel Cohen sur *Le parler arabe des Juifs d'Alger*. Enfin un élève de M. A. Meillet, à qui ce dernier fait l'honneur de le considérer comme un linguiste en qui on peut avoir confiance, M. Albert Cuny, que j'ai eu l'avantage de connaître à l'Université de Bordeaux, a bien voulu se charger de compléter mon éducation scientifique en mettant à ma disposition ses connaissances en linguistique générale et en acceptant de me diriger dans ce travail. Il s'est acquitté de ce rôle avec une inlassable patience et un dévouement dont je ne saurais assez le remercier. Je dois aussi un témoignage de reconnaissance à M. W. Marçais qui, lors du voyage que j'ai fait à Alger pour subir devant la Faculté des Lettres mes examens de licence, a bien voulu m'encourager et me donner les plus utiles conseils.

Quant au sujet, j'avais à choisir entre donner une étude d'ensemble des parlers libanais ou bien étudier d'une manière approfondie un de ces parlers en particulier. La première méthode eût certainement paru plus pratique et plus utile aux gens qui cherchent à avoir une connaissance générale des parlers, mais elle était à la fois plus difficilement réalisable et moins scientifique; la seconde méthode, plus satisfaisante au point de vue pratique comme au point de vue théorique, était mieux faite pour la précision et l'exactitude. C'est donc pour la seconde que j'ai opté. J'étais dès lors naturellement amené à choisir le parler de mon village natal Kfâr 'abîda que je connais mieux que tout autre pour l'avoir parlé dès ma première enfance.

Kfâr 'abîda, plus exactement Kfâr 'abîda-Fad'ûs<sup>(1)</sup>, est un vil-

(1) Fad'ûs est un quartier de Kfâr 'abîda qui se trouve au bord de la mer et qui comprend surtout des magasins, des cafés, etc. (Tel était du moins l'état des choses avant le commencement de la guerre mondiale.)

lage libanais de 800 à 900 âmes, dont 200 environ ont actuellement émigré dans les deux Amériques. Situé sur le bord de la mer, il se trouve, dans la direction nord, à 2 kilomètres de Batroun, dont il est, pour ainsi dire, un faubourg, et, du côté sud, à 16 kilomètres de Djébaïl (Byblos), et environ à 50 de Beyrouth. Par sa situation privilégiée au centre du Liban occidental, par son délicieux climat méditerranéen, par sa magnifique plage, unique dans la région, cette bourgade est une attraction pour les Libanais des environs qui la fréquentent en grand nombre, surtout en été. Vu sa situation géographique, Kfâr'abîda n'a échappé à l'influence d'aucun des différents peuples qui au cours des siècles ont envahi les régions libanaises. Cananéens (Phéniciens), Araméens, Égyptiens, Assyriens, Perses, Grecs, Latins, Arabes et Turcs s'y sont établis tour à tour. Aussi n'est-il pas étonnant que le parler de ce village renferme beaucoup de mots étrangers — sans compter les emprunts très nombreux faits au syriaque et aux parlers arabes des localités environnantes — et qu'il présente quelquefois une évolution divergente de celle de l'arabe proprement dit, soit dans sa phonétique, soit même dans sa morphologie et dans sa syntaxe. Sous cette réserve, il est certain qu'on reconnaît facilement l'habitant de Kfâr'abîda au consonantisme et au vocalisme de son parler de même qu'à sa phraséologie. C'est dans cette individualité du parler que réside l'intérêt du présent travail.

On s'est contenté d'étudier ici la phonétique et la morphologie en se bornant à donner de la syntaxe ce qui était indispensable pour faire un exposé complet de la morphologie. Dans la phonétique on a traité successivement du consonantisme et du vocalisme; dans la morphologie on a passé en revue toutes les formes verbales et nominales usitées à Kfâr'abîda et l'on a rapporté, toutes les fois qu'il a été possible, les formes dialectales à celles de l'arabe classique. On a préféré passer sous silence les formes adverbiales qui sont pour ainsi dire des formes mortes et ne présentent qu'un intérêt lexicographique.

Me bornant au parler de mon village natal, je n'avais pour ainsi dire aucun besoin d'informateurs indigènes; je n'ai fait en effet que coordonner mes connaissances<sup>(1)</sup> en suivant d'assez

<sup>(1)</sup> Ainsi que l'a fait M. M. Grammont pour son parler natal, *Le Patois de la Franche-Montagne*, M. S. L., t. X [1898].

près la méthode employée par M. W. Marçais dans son étude sur *Le dialecte arabe des Ūlād Brāhīm de Saïda*. Plusieurs des remarques que j'ai faites au cours de ce travail sur les divers parlers libanais m'ont été communiquées par mon frère l'abbé B. Feghali, vicaire général du patriarche maronite, et par des amis vivant actuellement dans le pays. Les autres remarques sont le fruit d'observations faites lors de mon dernier voyage au Liban dans l'été de 1913, pendant lequel j'ai pu visiter un grand nombre de localités libanaises. J'ai relevé dès lors plusieurs textes vulgaires appartenant à divers parlers libanais. Le cadre de mon travail ne me permettant pas de les donner ici, j'espère les utiliser plus tard dans des études que je compte consacrer aux dialectes libanais et syriens.

Je sollicite l'indulgence et la bienveillance des orientalistes et des linguistes qui liront ce travail. S'il n'est pas toujours parfait au point de vue de l'exposition et de la méthode, il donnera cependant, je l'espère, une idée exacte et complète de la constitution phonétique et morphologique du parler de Kfâr-'abîda.

#### PRINCIPAUX RENVOIS BIBLIOGRAPHIQUES.

- W. MARÇAIS, *Saïda* = Étude de M. W. Marçais sur *Le dialecte arabe des Ūlād Brāhīm de Saïda*, parue dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XIV et XV.
- W. MARÇAIS, *Tlemcen* = *Dialecte arabe parlé à Tlemcen*.
- M. COHEN = *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, 1912.
- BROCKELMANN = *Précis de Linguistique sémitique*, traduit de l'allemand par W. MARÇAIS et M. COHEN.
- H. ZIMMERN = *Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin, 1898.
- M. S. L. = *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* (1868 et suiv.).
- SYLVESTRE DE SACY = *Grammaire arabe* (reproduction de la 8<sup>e</sup> édition de 1852).
- LANDBERG = *Proverbes et Dictons*. Section de Saïda (Syrie), Leyde, 1883.
- LANDBERG = *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale : Hadramoùt et Daḥīnah*.
- J. BARTH = *Die Nominalbildung in den swaitischen Sprachen*, Leipzig, 1894.
- BAUER = *Das palästinische Arabisch*, Leipzig, 1910.
- VOLLERS = *Volkssprache und Schriftsprache in altem Arabien*.

## OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Système de transcription employé dans ce travail.

On a adopté à peu de chose près dans ce travail le système de transcription suivi par M. W. Marçais dans son étude sur *Le dialecte arabe des Ūlād Bṛāhīm de Saïda* <sup>(1)</sup>. Comme lui également on a traité la phonétique des consonnes avant celle des voyelles.

### CONSONNES.

- ʾ = اء    attaque vocalique forte (explosive du larynx).
- h = ه    h prononcé comme dans *Hut* allemand, par exemple.
- ħ = ح    souffle (sourd) émis par le larynx.
- ʿ = ع    articulation (sonore) forte du larynx avec contraction.
- q, ʔ/q = ق    arrière-vélaire sourde se confondant presque, pour la prononciation actuelle, avec l'attaque vocalique forte ʾ.
- g = ق    occlusive sonore, correspondant de q, articulée plus en arrière que g français.
- k = ك    occlusive postpalatale sourde (comme le k français).
- ħ = خ    spirante vélaire sourde (comme ch dans *auch* allemand par exemple).
- χ = خ    (k) syriaque spirantisé.
- ɣ = غ    spirante vélaire, correspondant sonore de ħ.
- ɣ = ج    (g) syriaque spirantisé.
- s = س    sifflante sourde prononcée comme s français initial.
- z = ز    spirante sonore, correspondant de la sourde s, se prononce comme z français.
- ʂ = ص    s emphatique.
- ʂ = ظ    spirante emphatique, correspondant sonore de ʂ.
- ʃ = ش    spirante cacuminale sourde, se prononce à peu près comme le ch français.
- ʒ = ج    (prononciation ordinaire) spirante cacuminale, correspondant sonore de ʃ.
- g = ج    (égyptien) occlusive palatale sonore, identique à g français dur.

<sup>(1)</sup> *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XIV et XV.

$\theta$	=	ث	(class.) <i>th</i> anglais sourd <sup>(1)</sup> .
$\delta$	=	ذ	(class.) <i>th</i> anglais sonore.
$\delta$	=	ܕ	( <i>d</i> ) syriaque spirantisé.
$t$	=	ت	occlusive dentale sourde, articulée comme <i>t</i> français.
$d$	=	د	occlusive dentale, correspondant sonore de <i>t</i> .
$t$	=	ط	occlusive dentale emphatique sourde.
$d$	=	ض	occlusive dentale emphatique sonore.
$b$	=	ب	occlusive bilabiale sonore (prononcée comme <i>b</i> franç.).
$\beta$	=	ܒ	( <i>b</i> ) syriaque spirantisé ( $\beta$ du grec moderne, etc.).
$f$	=	ف	spirante labiodentale sourde (comme <i>f</i> français).
$\varphi$	=	ܦ	( <i>p</i> ) syriaque spirantisé.
$\check{c}$	=		mi-occlusive 'š (sourde).
$l$	}	ل	français.
$l$		ل	emphatique.
$r$	}	ر	français.
$r$		ر	emphatique.
$m$	=	م	français.
$n$	}	ن	français.
$\tilde{n}$		ن	postpalatal devant l'occlusive <i>k</i> ( <i>q</i> et <i>g</i> ).
$w$	=	و	semi-voyelle labiale, au commencement de la syllabe.
$y$	=	ي	semi-voyelle prépalatale, au commencement de la syllabe.
$u$	=	و	semi-voyelle labiale, à la fin de la syllabe (deuxième élément de diphtongue).
$i$	=	ي	semi-voyelle prépalatale, à la fin de la syllabe (deuxième élément de diphtongue).

## VOYELLES.

- $a$  = *a* français avec diverses nuances : neutre, dans le voisinage des consonnes neutres; — ouvert et prononcé sans emphase avec un *imāla* léger, dans le voisinage immédiat de certaines consonnes non emphatiques; — fermé, grave et emphatique au contact d'une emphatique ou de la semi-voyelle  $w$  ( $\underline{u}$ ) géminée.
- $\bar{a}$  = *è* français ouvert (toujours long), soit  $\acute{a}$  penchant vers *ai* français (p. ex. : *faîte*), suivant le degré d'*imāla* exigé par le voisinage consonantique.
- $\bar{\bar{a}}$  =  $\varnothing$  français ouvert (toujours long).
- $e$  = *è* français ouvert (toujours bref).
- $\acute{e}$  = *é* français fermé (à la fin d'un mot).

(1) Il eût été plus logique d'employer  $\beta$  pour la spirante dentale sourde de l'arabe classique et  $\theta$  pour le (*t*) syriaque spirantisé. On voudra bien nous pardonner cette légère inconséquence.

*i* = *i* français.

*e* = *é* français très fermé (*en syllabe fermée*).

*o* = *o* français fermé.

*ø* = *o* français ouvert.

*ö* = entre *e* muet et *o* fermé, son voisin de *eu* français fermé (*peu*, *feu*).

*ø* = entre *e* muet et *o* ouvert, son voisin de *eu* français ouvert (*meunier*, [*ils*] *peuvent*, *meule*).

*o* = entre *ò* et *ø* devant une labiale (plus labialisé que *ö* et que *ø*).

*u* = *ou* français.

*ü* = *ü* allemand (bref), cf. *i* dur (*y*) du russe et d'autres langues slaves. La labialisation est très faible, à la différence de *u* français.

*ā*, *ā̄*, *ī*, etc. = voyelle longue non accentuée.

*â*, *â̄*, *î*, etc. = voyelle longue accentuée.

*a*, *i*, etc. = voyelle brève non accentuée.

*á*, *í*, etc. = voyelle brève accentuée.

<sup>c</sup> voyelle ultra-brève, ne formant pas syllabe.

Tout signe vocalique qui n'est pas accompagné du signe de la longue désigne naturellement une voyelle brève.

Comme dans la plupart des ouvrages linguistiques, le signe < indique qu'une forme ou qu'un son provient d'une autre forme ou d'un autre son. Le signe > a la valeur exactement inverse.

Une consonne ou une semi-voyelle placée au-dessus de la ligne indique une consonne ou une semi-voyelle réduite. Ex. : <sup>c</sup>*ám*<sup>n</sup> « oncle paternel » < cl. <sup>c</sup>*ámmu*<sup>n</sup>; <sup>c</sup>*áú*<sup>n</sup>*lé* « première » < cl. <sup>c</sup>*áúwalatu*<sup>n</sup>.

Deux consonnes superposées indiquent une articulation intermédiaire : ainsi <sup>t</sup>/*d* note une dentale à initiale sourde et à finale sonore.



# LE PARLER

DE

## KFAR<sup>c</sup> ABÎDA (LIBAN-SYRIE).

---

### PREMIÈRE PARTIE.

#### PHONÉTIQUE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

#### CONSONNES.

Comme l'a fait M. W. Marçais dans *Le dialecte arabe des Ūlād Bṛāhīm de Saïda*, j'ai divisé les consonnes en un certain nombre de classes, d'après leurs points et leurs modes d'articulation, et j'ai étudié séparément toutes les transformations de ces séries de phonèmes. Cette classification n'est nullement surrogatoire et arbitraire; elle se justifie pleinement, comme on va le voir, par l'indépendance presque complète de ces classes les unes à l'égard des autres, et elle a l'avantage de faciliter largement l'étude du consonantisme.

#### I. FAUCALES.

ʾ = <sup>h</sup>ا; h = <sup>h</sup>ه (ح); ḥ = ح; ʿ = ع.

---

#### CHANGEMENTS SPONTANÉS.

---

A. ʾ = <sup>h</sup>ا.

La faucale ʾ<sup>(1)</sup> est une des consonnes les plus difficiles à traiter en phonétique. Les grammairiens de l'arabe classique eux-mêmes

<sup>(1)</sup> C'est une véritable consonne, que M. W. MARÇAIS appelle très justement « attaque vocalique forte », et que dans ce travail je désignerai souvent, à la suite des grammairiens arabes, sous le nom de *hamza*.

ont senti la difficulté toutes les fois qu'ils ont voulu en fixer les règles. Difficiles à déterminer dans l'arabe littéraire, ces règles le deviennent encore davantage quand il s'agit de l'arabe dialectal, où tout semble, à cause de diverses influences étrangères et locales, plus ou moins capricieux et instable.

Dans certains cas, à Kfár 'abída, ainsi qu'en syriaque, en hébreu et dans bon nombre de dialectes arabes modernes, notamment dans les parlers du Liban, le *hamza* classique tend à s'affaiblir ou à perdre complètement sa valeur consonantique. Mais on verra qu'il y a aussi une série de cas où le ' est non seulement maintenu, mais renforcé ou même créé de toutes pièces. Pour être aussi clair et aussi complet que possible, on l'étudiera successivement en tant qu'initial, en tant que médial et en tant que final<sup>(1)</sup>, et on tâchera, à l'aide de nombreux exemples, de formuler des règles générales.

### 1° Hamza (') initial.

CONSERVATION. —  $\alpha$ . En règle générale, le *hamza* initial se maintient avec sa prononciation classique *toutes les fois qu'il ouvre une syllabe fermée*<sup>(2)</sup> qui porte l'accent tonique du mot. Les exemples en sont nombreux : 'árz « cèdre » < cl. 'árzu<sup>n</sup>; 'árd « terre » < cl. 'árdu<sup>n</sup>; 'óšb<sup>o</sup> « doigt » < cl. 'išba'u<sup>n</sup><sup>(3)</sup>; 'óbré « aiguille » < cl. 'ibratu<sup>n</sup>; 'ént « toi » < cl. 'ánta; 'áhd « action de prendre » < cl. 'áhdú<sup>n</sup>; 'ásl « origine » < cl. 'áslu<sup>n</sup>; 'áhlaysáhla « soyez le bienvenu » < cl. 'áhla<sup>n</sup> wasáhla<sup>n</sup>; 'ábhel « sot, simple » (métathèse) < cl. 'áblahu; 'úda<sup>(4)</sup> « chambre » < néo-cl. 'údatu<sup>n</sup> (cf. turc *oda*); 'óm<sup>m</sup> « mère » < cl. 'úmmu<sup>n</sup>; 'áhl « parents, famille, habitants » < cl. 'áhlú<sup>n</sup>; 'úht « sœur » < cl. 'úhtu<sup>n</sup>; 'érýfè « pains » < cl. 'árýfatu<sup>n</sup> (plur. de *rayífu<sup>n</sup>*); 'éns « genre humain » < cl. 'ínsu<sup>n</sup>; 'ób<sup>h</sup>ha « physiologie altière, orgueil » < cl. 'úbbahatu<sup>n</sup>; 'átter « il impressionna, il laissa des traces » < cl. 'áθθara; 'úžra « salaire » < cl. 'úžratu<sup>n</sup>; 'án'en « il se plaignit », cf. cl. 'ánna « il gémit »; 'áttelet « il meubla (une maison, une chambre) », (dénominateur de 'tát « meubles » < cl. 'atháθu<sup>n</sup>), soit cl. 'áθθaθa (inusité dans ce sens); 'ádda « il paya (une dette) », cf. cl. 'áddā ( $\sqrt{d-y}$ ); 'ámøn « il a cru » < cl. 'ámana;

(1) Il s'agit ici naturellement non de la finale classique, mais de celle de notre parler; en effet, dans la langue classique, ' ne peut être réellement final que dans quelques personnes du conditionnel et de l'impératif des verbes *tertiæ*; ex. : 'in yágra' « s'il lit »; iqra' « lis »; etc.

(2) Ou une syllabe à voyelle longue qui en est l'équivalent.

(3) A côté de 'asba'u<sup>n</sup>, 'asbi'u<sup>n</sup>, 'usbu'u<sup>n</sup>, usbi'u<sup>n</sup>, etc. — Pour les mots qui présentent ainsi plusieurs vocalisations classiques, on ne transcrita dans ce travail que celle qui concorde avec la vocalisation du parler.

(4) A côté de 'áuda. On a dit qu'une syllabe à voyelle longue équivaut à une syllabe fermée. Ici en outre elle est accentuée.

'*āklē* « gangrène » < cl. '*ākilatu*<sup>n</sup> ; '*ālē* « outil » < cl. '*ālatu*<sup>n</sup> ; '*ādme* « honnête, poli, humain » < cl. '*ādamiyu*<sup>n</sup> « adamique » ; etc.

Le mot *bāt* « bras, aisselle » ne constitue pas une exception, car il ne provient pas du cl. '*ibtu*<sup>n</sup>, comme on l'a dit <sup>(1)</sup>, mais du pluriel '*ābātu*<sup>n</sup>, dont la première syllabe ('*ā-*) est tombée, parce qu'elle était suivie d'une syllabe longue frappée de l'accent. La langue a pris ce qui restait de cette forme (*bāt*) pour un singulier, sur lequel elle a refait le pluriel externe *bātāt* <sup>(2)</sup>.

Le *hamza* initial subsiste donc (en vertu de la règle donnée) dans les pluriels des types '*aqtīlā'u* > '*ēqtla* et '*āqtīlatu*<sup>n</sup> > '*ēqtlē* ex. : '*éyňa* « riches » < cl. '*ayniyā'u* ; '*ómbya* « prophètes » < cl. '*anbiyā'u* ; '*éyrbē* « corbeaux » < cl. '*áyribatu*<sup>n</sup> ; '*éduyé* « remèdes » < cl. '*ādwiyatū*<sup>n</sup> ; etc. (voir Morphologie). — De même, dans les adjectifs verbaux du type '*āqṭalu*, servant ou non à exprimer le comparatif et le superlatif : '*ākbar* « plus grand » < cl. '*ākbaru* ; '*ázýar* « plus petit » (par assimilation) < cl. '*ásýaru* ; '*d'/qlēl* « moindre », cf. cl. '*aqāllu* ; '*áfdaḷ* « meilleur » < cl. '*áfḍalu* ; '*abyaḍ* « blanc » < cl. '*abyaḍu* ; '*áswəd* « noir » < cl. '*áswadu* ; '*ásfar* « jaune » < cl. '*ásfaru* ; etc. — Étant donné qu'ici, entre les deux premières consonnes de la racine, il n'y a jamais que la voyelle zéro, la syllabe initiale est toujours fermée. Elle est du reste accentuée dans notre parler.

Le même principe trouve encore son application dans quelques mots de sens interrogatif, interjectif, etc. : '*áis* (ou '*as*) « quoi ? » < cl. '*áiyu šái'i*<sup>n</sup> ; '*āh* « ah ! » < cl. '*āh* <sup>(3)</sup> ; '*óḥ* (ou '*wóḥ*, '*wóḥt*) « ouf ! » < cl. '*úḥfi*<sup>n</sup> ; '*eh eh eh* « son qu'on émet en pleurant ou en riant » ; '*é* « oui, eh bien ! » < cl. '*i* ; etc.

Citons encore '*id* « main », cf. cl. '*yadu*<sup>n</sup> <sup>(4)</sup>, et '*éžr* « pied » < cl. '*rižlu*<sup>n</sup>, dissimilation du premier *r* en '*(\*)ižr*) après assimilation à distance de *l* en *r* <sup>(5)</sup>.

β. Même en syllabe ouverte, le *hamza* subsiste à l'initiale lorsque cette syllabe porte l'accent tonique au moins dans le parler : '*ásēd* « lion » < cl. '*ásadu*<sup>n</sup> ; '*ána* « moi » < cl. '*ánā* ; '*ādēb* « bonne éducation, littérature... » < cl. '*ādabu*<sup>n</sup> ; '*éḳēl* « il a mangé » < cl. '*ākala* ; '*éžer* « il a loué (une maison, etc.) » < cl. '*ázara* ; '*éžen* « il a permis » < cl. '*ādīna* ; etc.

(1) Cf. LANDBERG, *Proverb. et Dict.*, p. 266.

(2) Sur les pluriels classiques pris à Kfár 'abída pour des singuliers, *žlāl* « bāt d'âne ou de mulet » : pl. *žlālāt*, en face de cl. : sing. *žullu*<sup>n</sup> : pl. *žilálu*<sup>n</sup> ou '*āžlálu*<sup>n</sup> ; sing. *bāḥem* « pouce » : pl. *bwāḥem*, en face de cl. : sing. '*ibḥamu*<sup>n</sup> : pl. '*abāhimu* ; sing. *bdār* « semaille » : pl. *bdārāt*, en face de cl. : sing. *báḍru*<sup>n</sup> : pl. *biḍáru*<sup>n</sup>, etc., voir Morphologie.

(3) On sait qu'à la fin d'un mot une consonne suffit pour fermer la syllabe.

(4) Il paraît évident que le syriaque '*idā* a exercé ici son influence.

(5) Formule : *rižlu*<sup>n</sup> > \**rižr* > \**ižr* > '*éžr*.

γ. Grâce à une conservation analogique, due à l'influence des formes où il est régulier, et au *sentiment de la racine*, le *hamza* initial, même privé de sa voyelle et suivi d'une syllabe fermée et accentuée, se maintient dans un certain nombre de mots qui ont des correspondants en classique : 'zâr « voile de mariée » < cl. 'izâru<sup>n</sup> ( $\sqrt{\text{'z-r}}$ ); 'hâlé « habitants » < cl. 'ahâli<sup>n</sup>, plur. de 'âhlu<sup>n</sup>; 'lîf « milliers » < cl. 'ulûfu<sup>n</sup>, plur. de 'âlfu<sup>n</sup> > 'âlf; 'wâdem « honnêtes », plur. de 'âdmé < cl. 'âdamîyu<sup>n</sup>; 'mâne « dépôt » < cl. 'amâ- < natu<sup>n</sup> ( $\sqrt{\text{'m-n}}$ ); 'šâra<sup>(1)</sup> « signal, petite quantité » < cl. 'išâ-ratu<sup>n</sup>; etc.

*Remarque.* — L'attaque vocalique *douce* classique est à Kfâr 'abîda attaque vocalique *forte* dans les mots classiques *ismu<sup>n</sup>* « nom » et *ibnu<sup>n</sup>* « fils », prononcés 'esm et 'óbn ainsi que dans l'impératif classique *išha* prononcé 'ošha « prends garde ». Ce fait est intimement lié à la conservation de la voyelle initiale en syllabe fermée<sup>(2)</sup>. En effet, là où la voyelle tombe vu que l'accent frappe la syllabe suivante, l'attaque vocalique disparaît par le fait même : ainsi, on prononce tuâin « deux » < cl. iθnáini; inkásar « il est brisé » < cl. inkásara.

Il en est de même de quelques mots d'emprunt : frç. *as* (ital. *asso*) prononcé 'as<sup>s</sup> (au jeu de cartes), et frç. *élastique* prononcé 'astik<sup>(3)</sup> avec suppression de la syllabe *el-*, prise pour l'article.

CHUTE. — En dehors des cas énumérés ci-dessus, le *hamza* initial tombe avec la voyelle qui le suit, contrairement à ce qui s'observe dans beaucoup de dialectes modernes, surtout maghribins, où la voyelle est généralement conservée (cf. les ouvrages cités de MM. Marçais et Cohen).

α. ' tombe d'une manière constante lorsqu'il se trouve en syllabe ouverte suivie immédiatement d'une syllabe fermée (et par conséquent accentuée). Ex. : mîr « prince » < cl. 'amîru<sup>n</sup>; mîré « impôt » < cl. 'amîrîyu<sup>n</sup>; hâné (à côté de 'hâné) « offense » < cl. 'ihânatu<sup>n</sup>; lîik « vois » < cl. 'iláika; dáiné < cl. 'udáinat<sup>n</sup>, diminutif de 'údn « oreille » < cl. 'údn<sup>n</sup>; râdé<sup>(4)</sup> « volonté » < cl. 'irâdat<sup>n</sup>; dâmé « ce qu'on mange avec le pain », cf. cl. 'idâmu<sup>n</sup>; târa « cerceau », cf. cl. 'iâr<sup>n</sup> (avec l'addition d'un -é < cl. -atu<sup>n</sup>

(1) La conservation du *hamza* est due ici à l'analogie avec les mots du type 'mâné.

(2) Une forme telle que bônt « fille » ne vient pas de cl. *ibnatu<sup>n</sup>*, mais de *bintu<sup>n</sup>*, également attesté en classique.

(3) Ici l'accent n'est pas sur l'initiale. Mais il était nécessaire de conserver l'a, et l'on verra d'autre part que le parler ignore toute initiale vocalique (sauf i et u provenant de y et w).

(4) Cf. râtâlla « à la grâce de Dieu ».

indice du féminin); *maddé* « fils tendus sur le métier pour former la chaîne » < cl. *'amúddatu<sup>n</sup>*; *báiyé* « mon père » < cl. *'ubáiy-ī*<sup>(1)</sup>, diminutif de *'abu<sup>n</sup>* (inusité à Kfár 'abída); *háitek* « la sœur » < cl. *'uháitu-ka*, diminutif de *'úht* < cl. *úhtu<sup>n</sup>*; etc. — Quant à *hádd* « dimanche », il ne vient certainement pas, à mon avis, du cl. *'áhadu<sup>n</sup>*; c'est plutôt le mot syriaque *had*.

Pour la même raison, le *hamza* initial tombe dans l'aoriste simple<sup>(2)</sup>, à la 1<sup>re</sup> pers. du singulier, des verbes forts au II<sup>e</sup> thème, et des verbes à 2<sup>e</sup> radicale *w*, *y*, ou à 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> radicales identiques entre elles (ces derniers même au I<sup>er</sup> thème). Ex. : *-zúrek* « je te visiterai » < cl. *'azúru-ka* ( $\sqrt{z-w-r}$ ); *-móddu* « je l'étendrai par terre » < cl. *'amúddu-hu* ( $\sqrt{m-d-d}$ ); *-'ál'mæk* « je te ferai savoir » < cl. *'u'állimu-ka* ( $\sqrt{-l-m}$ ); etc.

β. Le *hamza* initial tombe, et sa voyelle avec lui, même en syllabe fermée, lorsque l'accent frappe la syllabe suivante (ici l'accent dialectal est le même qu'en classique). Cette syllabe est accentuée dans le dialecte libanais quand elle contient une voyelle longue suivie d'une consonne ou son équivalent. Ex. : *blís* « diable » < cl. *'iblisu*; *brí/q* « aiguère » < cl. *'ibríqu<sup>n</sup>*; *zmíl* « burin » < cl. *'izmílu<sup>n</sup>* (de gr. *σμίλη*); *yáh* « lui (régime direct) » < cl. *'iyá-hu*<sup>(3)</sup>; *zráik* « tes deux pieds » < cl. *'izraika*; etc.

Pour la même raison, le *hamza* tombe : dans les pluriels de la forme *'aqtálu<sup>n</sup>*; ex. : *ktáf* « épaules » < cl. *'aktáfu<sup>n</sup>*; *'mál* « actions » < cl. *'a'málu<sup>n</sup>*; *hwál* « oncles maternels » < cl. *'ahwálu<sup>n</sup>*; *hbáb* « amis » < cl. *'ahbábu<sup>n</sup>*; *ulád*<sup>(4)</sup> « enfants » < *'auládu<sup>n</sup>*.

γ. Le *hamza* initial tombe enfin toutes les fois qu'il commence un mot précédé d'une particule ou d'un proclitique intimement lié à ce mot. C'est qu'alors en effet on rentre dans le cas du *hamza* intervocalique, cas où celui-ci est naturellement en position débile. Ex. : *lais* « pourquoi? — à quoi sert? » < cl. *li + 'áiyi + šái<sup>2</sup>i<sup>n</sup>*; *máhla háda* « que cela est beau ! » < cl. *mā + 'áhlā + hádā*; *módré* (rarement *mótré* avec différenciation de sonorité) « je ne sais<sup>(5)</sup> » < cl. *mā + 'ádrī* ( $\sqrt{d-r-y}$ ) « je ne sais pas, je ne comprends pas »; *bá'la* (*šáutu*) « à haute (voix) » litt<sup>t</sup> « avec le plus haut (de sa voix) » < cl. *(bi) + 'á'lā (+ šáuti-hi)*; etc. — Pour-

<sup>(1)</sup> Mais dès que le diminutif *báiy-* est suivi d'une consonne, il simplifie son *-iy* final (cf. plus loin, *Annexion*).

<sup>(2)</sup> C'est-à-dire sans *b-* (*man-*, *'an-*) préfixé.

<sup>(3)</sup> Une syllabe à voyelle longue équivaut à une syllabe fermée. Lorsque *iyā* est employé exclamativement, et par conséquent est indépendant d'un verbe, il conserve le *hamza* : *'iyák* « gare à toi ! » < cl. *'iyá-ka*.

<sup>(4)</sup> La chute du *hamza* et de la voyelle *a* a causé la vocalisation de la semi-voyelle *w* (voir plus loin).

<sup>(5)</sup> Cf. *módré man kán 'enna* « je ne sais pas qui était chez nous », etc.

tant on dit 'al-'árd « sur la terre » < cl. 'al-al-'arđi, b-'ášlu « selon son origine » < cl. bi + 'aşli-hi, etc., expressions où le hamza, bien qu'intimement lié aux prépositions 'alā et bi, a été maintenu par le sentiment psychologique de la racine.

### 2° Hamza (') médial.

CONSERVATION. — Les mots d'origine classique dans lesquels le hamza médial se maintient sont très peu nombreux. En voici cependant quelques-uns : *sá'al* (usité à côté du III<sup>e</sup> thème *sáye'l*) « il demanda » < cl. *sá'ala*; *šə'mé* (à côté de *šímé*) « magnanimité » < cl. *šimatu<sup>n</sup>*; *má'ddeḅ* (à côté de *má'ddeḅ*) « bien élevé » < cl. *má'ddabu<sup>n</sup>*; *qoḡ'án* « coran » < cl. *qur'ánu<sup>n</sup>*; *t'ákked* « il s'est assuré » < cl. *ta'ákkada*; *t'ámmal* « il a espéré » < cl. *ta'ámmala*; *há'á* « mine, aspect » < cl. *há'átu<sup>n</sup>*; *ma'múr* « fonctionnaire, commandé » < cl. *ma'múru<sup>n</sup>*. Comme on le voit par leur sens, ces mots, auxquels il faudrait peut-être ajouter quelques autres, doivent certainement leur forme à l'influence de la langue classique.

CHUTE. — Partout ailleurs, le hamza médial tombe dans le parler de Kfár'abída.

α. Précédé d'une voyelle brève et suivi d'une consonne, le hamza disparaît en se fondant avec la voyelle qui précède et qui devient longue (allongement compensatoire). Ex. : *rás* « tête » < cl. *rá'su<sup>n</sup>*; *bás* (dans l'expression *lá bás* « cela ne fait rien ») < cl. *bá'su<sup>n</sup>*; *šán* « affaire » < cl. *ša'nu<sup>n</sup>*; *fára* « souris, rabot » < cl. *fá'ratu<sup>n</sup>*; *máne* « approvisionnement » < cl. *mú'natu<sup>n</sup>*; *rái* « avis » < cl. *rá'yú<sup>n</sup>*; *fál* « mauvais augure » < cl. *fá'lu<sup>n</sup>*; *bír* « puits » < cl. *bí'ru<sup>n</sup>*; *nákol* « nous mangeons » < cl. *ná'kulu*; *stáḡel* « il mérita » < cl. *istá'hala*; *múde* « nuisible » < cl. *mú'di<sup>n</sup>*; *mádné* « minaret » < cl. *mí'danatu<sup>n</sup>*; *širán* « rats » < cl. *širánu<sup>n</sup>*; *záḡb<sup>2</sup>/q* « mercure » au lieu de \**záḡb<sup>2</sup>/q* < cl. *zi'baqu<sup>n</sup>*; *máibar* « étui à aiguilles », cf. cl. *mí'baru<sup>n</sup>*<sup>(1)</sup>; *žít* « je suis venu » < cl. *ží'tu*<sup>(2)</sup>.

Cependant, le cl. *bú'bu'u<sup>n</sup>* « pupille de l'œil » fait *bóbbu* avec redoublement (par assimilation de ' à la consonne suivante)<sup>(3)</sup>.

β. Précédé d'une consonne et suivi d'une voyelle brève, ou précédé et suivi d'une voyelle brève, le hamza médial disparaît

(1) Le mot *máibar* s'explique par ce fait qu'à Kfár'abída les noms d'instruments se forment sur *maqṭalu<sup>n</sup>* au lieu de cl. *miqṭalu<sup>n</sup>*.

(2) Cf. des faits analogues en classique : 'ábáru<sup>n</sup> « puits (pl.) » pour \*'á'báru<sup>n</sup>; 'á'kulu « je mange » pour \*'á'kulu; — et encore syr. 'ámed « il fuit » pour \*'á'med; bí'ā « puits » pour \*bí'ā'rā; kí'nā « juste » pour \*kí'nā.

(3) Sans doute par l'intermédiaire de \**buḡbu'u<sup>n</sup>*.

généralement dans les rares mots de cette forme phonétique usités à Kfár 'abîda; il ne se produit ici aucun allongement compensatoire. Ex. : *taum* « jumeau » < cl. *táy'amu*<sup>n</sup>; *kan*<sup>n</sup> « comme si » < cl. *ka* + *'ánna*; *má'ra* « femme » < cl. *már'atu*<sup>n</sup> (cf. *imr'atu*<sup>n</sup>); *mít-* « cent » <sup>(1)</sup> < cl. *mí'at(u)*<sup>n</sup>.

γ. Précédé d'une voyelle brève et suivi d'une voyelle longue, ou inversement, le *hamza* se transforme tantôt en *w* (*u*), tantôt en *y* (*i*), cf. pp. 9-10, 11 <sup>(2)</sup>.

### 3° Hamza (') final.

CONSERVATION. — En règle générale, le *hamza* final disparaît à Kfár 'abîda. Il ne s'est maintenu que dans quelques interjections et dans quelques mots expressifs, tels que : *he'* « tiens! prends! » cf. cl. *há'a* « prends »; *žé' žé'* (ou *he' he'*) < cl. *ží' ží'* (cri pour appeler les chameaux); *la'* (à côté de *lah*) « non », cf. cl. *lā*; *hō'* « non » (refus accompagné d'un brusque mouvement de tête en arrière); etc. <sup>(3)</sup>.

CHUTE. — Sauf les quelques cas où il se transforme en *w* (*u*) et *y* (*i*), voir p. 10 et suiv., le *hamza* final tombe en règle dans le parler de Kfár 'abîda sans produire d'allongement compensatoire sur les voyelles précédentes; cette chute est en relation avec la disparition de la voyelle finale. Celle-ci, en effet, tombant toujours à la finale des mots, entraîne comme conséquence nécessaire la chute du *hamza*, déjà faible par lui-même. Du reste, en syriaque (et davantage encore en hébreu), le *hamza* s'affaiblit souvent et perd, lorsqu'il est 3° radicale, sa valeur consonantique. Cette remarque s'applique aussi bien aux verbes qu'aux substantifs. Ex. : *šá* « il a voulu » < cl. *šá'a* (d'où l'expression très usitée *nšálla* « je souhaite, litt<sup>t</sup> (s'il plaît à Dieu) »); *žá* « il vint » < cl. *žá'a* <sup>(4)</sup>; *btáda* « il commença » < cl. *ibtáda'a*; *wása* « et il offensa » < cl. *wa* + *'asá'a*; *hdá* « arrête-toi » < cl. *ihdá'*; *'/qrá* « lis » < cl. *iqrá'*; — *sáma* « ciel » < cl. *samá'u*<sup>n</sup>; *rédé* « méchant, mauvais sujet » < cl. *rad'u*<sup>n</sup>; *hána* « santé, bonheur » < cl. *haná'u*<sup>n</sup>; *mábdá*

<sup>(1)</sup> Ce mot prend cette forme lorsqu'il est en dépendance étroite d'un autre mot : cf. *mít ktáb* « cent livres »; lorsqu'il est indépendant (*status absolutus*), il a la forme *míyē* : ex. *tlát míyē* « trois cents ».

<sup>(2)</sup> C'est exactement la même chose qui se produit chez les *Ūlād Brāhīm* de *Sáida* (cf. MARÇAIS, *M. S. L.*, XIV, p. 105).

<sup>(3)</sup> Dans les mots *la'* et *hō'*, le *hamza* est inconsciemment ajouté pour donner à ces deux particules plus d'énergie.

<sup>(4)</sup> Dans quelques villages libanais, notamment à Batroun et à Kfár 'abîda, on dit également *'éža* pour *žá'a*. — En Égypte, on a *iža*, et en Arabie méridionale *āza* et *āza'* (cf. LANDBERG, *Dabīnah*, p. 698).

« principe, commencement » < cl. *mábdá'u<sup>n</sup>*; *lálu* « perle » < cl. *lú<sup>h</sup>u<sup>n</sup>*; *bâré* « créateur » (Dieu) < cl. *bâri<sup>n</sup>u<sup>n</sup>*.

*Remarque générale.* — Le *hamza*, faible de sa nature, disparaît d'une façon constante en position débile. Sauf exception due à l'influence des prototypes classiques, réels ou imaginaires, ou à une influence psychologique (dans des mots expressifs), il est toujours en position débile quand il est médial et final. Dans ce cas, en effet, il n'est jamais qu'implosif, et l'on sait qu'une implosive est plus faible qu'une explosive. Il ne peut être en position forte et par conséquent se maintenir qu'à l'initiale du mot. Il faut et il suffit pour cela que la syllabe initiale soit intense, et elle l'est, soit qu'elle ait été accentuée dès l'époque classique, soit qu'elle le devienne dans la vie propre du parler parce qu'elle s'est fermée; ce dernier cas est, en somme, le même que celui de l'attaque vocalique douce devenant attaque vocalique forte en syllabe initiale fermée, cf. *'ás<sup>s</sup>*, de l'italien *asso*, etc. Tout est donc ici une question de valeur relative. Cf. C. JURET, *Dominance et résistance dans la phonétique latine*, 1913, passim.

### CHANGEMENTS DE ' EN D'AUTRES PHONÈMES.

On a examiné, jusqu'ici, les cas où l'attaque vocalique forte s'est conservée ou a disparu dans le passage du classique à l'arabe dialectal. On dira maintenant, en donnant le plus d'exemples possible, où et quand elle a été remplacée par d'autres phonèmes. Le *hamza* est devenu tantôt une semi-voyelle *w* (*u*) ou *y* (*i*), tantôt la faucale *'*; quelquefois enfin mais seulement dans des mots d'emprunt, les faucals *h* et *h*.

#### *w* (*u*) ET *y* (*i*) AU LIEU DE '.

##### I. *w* (*u*) au lieu de '.

α. *A l'initiale du mot.* — 1° Sous l'influence de la consonne qui suit la tranche vocalique commençant par ' en classique, la voyelle de cette tranche est transformée en voyelle labio-vélaire (quand elle n'a déjà pas ce timbre en classique), puis le ' devient labio-vélaire, soit *w*. Ex. : *wóff* (à côté de *wóft*) « ouf! » < cl. *'úffi<sup>n</sup>*; *wó<sup>h</sup>/q<sup>h</sup>/qa* (à côté de *'ú<sup>h</sup>/q<sup>h</sup>/qa*) « okke » (mesure de poids = environ 1282 grammes) < cl. *'úqqatu<sup>n</sup>*; *wúlf* « ami » < cl. *'úlfu<sup>n</sup>*, analogique de *wúlfé* « amitié » < cl. *'úlfatu<sup>n</sup>* qui seul est régulier dans cette série; *wálléf* « il plia bagage, il s'est préparé » < cl.

'*állafa* «il assembla, il composa»; *wánes* «ami, doux, sociable» (sous l'influence de *wáns* «affabilité» < cl. 'unsu<sup>n</sup>), cf. cl. 'anis<sup>n</sup> «ami, doux» et 'ánasu<sup>n</sup> «familier».

2° Par assimilation à un *w* qui suit. Exemple unique : *wáwé* «chacal, renard» < cl. (*ibnu*) 'áwā.

3° Par assimilation à un *i* de la syllabe suivante, assimilation suivie de dissimilation, d'où *w*. Ex. : *wáiš* «quoi? certes», dissimilation de \**yáiš*, lui-même assimilation de cl. 'áiyu + šá' i<sup>n</sup>; *wáin* «où» < \**yáin* < cl. 'áina.

4° La voyelle qui suit ' est elle-même suivie d'une dentale (occlusive, sifflante, chuintante ou nasale). Ex. : *wádda* «il envoya il fit parvenir» < cl. 'áddā ( $\sqrt{\text{'d-y}}$ ); *wáddēb* «il corrigea» < cl. 'áddaba; *wáz* «il excita» < cl. 'ázza; *wáz*<sup>z</sup> «s'alluma (le feu)» < cl. 'ázža; *wáššēb* «il excita» (un chien) < cl. 'áššaba; *wán*<sup>n</sup> «il s'est plaint, il a fait entendre des bourdonnements (par extens.)» < cl. 'ánna. — Dans les exemples qui viennent d'être cités ici, on ne peut que constater le fait, sans en pouvoir donner d'explication plausible<sup>(1)</sup>.

5° Par confusion analogique : *wáhēd* «il blâma» < cl. 'áhađa (*mwáhdé* «blâme» < cl. *mu'áhadatu<sup>n</sup>*); *wálef* «il fréquenta» < cl. 'álafatu<sup>n</sup> (*mwálfé* «amitié» < cl. *mu'álafatu<sup>n</sup>*); etc.

β. A l'intérieur du mot. — 1° Par assimilation à une voyelle labiale précédente, le ' se transforme en *w* (*u*). Ex. : *fwád* «cœur» < cl. *fu'ádu<sup>n</sup>*<sup>(2)</sup>; *twám* «jumeaux» < cl. *tu'ámu<sup>n</sup>* pl. de *tau'amu<sup>n</sup>*; *zwám* (mort) «violente ou subite» < cl. *zu'ámu<sup>n</sup>*; *mwáhdé* «blâme» < cl. *mu'áhadatu<sup>n</sup>*; *mwámra* «conjuración» < cl. *mu'ámaratu<sup>n</sup>*; *mrúwé* «courage» < cl. *murū'atu<sup>n</sup>* (*murūwatu<sup>n</sup>*)<sup>(3)</sup>.

2° Peut-être sous l'influence d'une labiale qui transforme *a* dans le même sens que plus haut (cf. α. 4°). Ex. : *šáuwəl* «il fit tirer un mauvais augure» < cl. *fa''ala*; *stáfwəl* «il fut superstitieux», cf. cl. *fa''ala* inus. au X<sup>e</sup> thème; *šáywa* «il piaula (poussin)» et *šáwe* «il siffla (serpent)» < cl. *ša'ā* «il piaula (poussin)»<sup>(4)</sup>; *máuwən* «il acheta des vivres» < cl. *ma''ana* «il prépara»; *ráuwəs* «il appointa» < cl. *ra''asa*. Ces deux derniers exemples peuvent

(1) A moins qu'il ne s'agisse ici d'un phénomène de dissimilation (à distance).

(2) Forme intermédiaire *fuwādu<sup>n</sup>*.

(3) La voyelle n'est pas tombée dans ce dernier exemple comme elle l'a fait dans les autres, parce qu'elle est longue et accentuée (*ū*).

(4) Sans doute ici croisement avec cl. *šaytu<sup>n</sup>* «voix», etc., ou *šayša* (même sens) mot d'origine syriaque : syr. *šayšī* 3<sup>e</sup> sg. masc. parf. (*š-w-š-y*).

s'expliquer par l'influence des mots *mānē* «vivres» et *rūs* «têtes» qui auraient donné les dénominatifs *māywan* et *rāywas*.

3° Par confusion analogique. Ex. : *twāmru* «ils ont conspiré» < cl. *ta'āmarū* (*mawāma* «conspiration» < cl. *mu'āmaratu*<sup>n</sup>); *tāwab* «il bâilla» < cl. *taθā'aba* (*tāwob* «bâillement» < cl. *taθa'ubu*<sup>n</sup>); *zwālé* «bête de somme» < cl. *zā'ilatu*<sup>n</sup> (sous l'influence du pluriel *zawā'ilu*). — Quant à *rdāwé* «méchanceté» < cl. *radā'atu*<sup>n</sup>, *māwé* «aveuglement» < cl. *'amā'atu*<sup>n</sup>, *dnāwé* «bassesse» < cl. *danā'atu*<sup>n</sup> etc., ils s'expliquent probablement par l'analogie du type morphologique *qtāwé* < cl. *qatāwatu*<sup>n</sup>, type très usité à Kfār'abīda (cf. *rhāwé* «lâcheté» < cl. *rahāwatu*<sup>n</sup>, *dāwé* «inimitié» < cl. *'adāwatu*<sup>n</sup>, etc.).

γ. *A la finale du mot*<sup>(1)</sup>. — 1° Par assimilation à *u* ou à une voyelle labiale qui précède; dans ce cas le *u*, provenant de ' et se trouvant placé à la finale sans voyelle qui le suive, se réduit à un demi *u* ou disparaît complètement dans le parler<sup>(2)</sup>. Ex. : *sau*<sup>(u)</sup> «malheur» < cl. *sau'u*<sup>n</sup> (à côté de *sū'u*<sup>n</sup>); *ḍau*<sup>(u)</sup> «lumière» < cl. *ḍau'u*<sup>n</sup>; *nau*<sup>(u)</sup> «tempête» < cl. *nau'u*<sup>n</sup>; *\*hdū*<sup>(u)</sup> > *hdū* «calme» < cl. *hudū'u*<sup>n</sup>; etc.

2° Par assimilation à une voyelle *u* ou à une labiale qui précède; mais ici, au lieu de se réduire ou de disparaître, comme dans le cas précédent, *u* se vocalise en *u*. Ex. : *mālu* «plénitude» cf. cl. *mil'u*<sup>n</sup> (*\*milwu*<sup>n</sup> > *\*mōlw* > *mālu*); *žāzu* «portion», cf. cl. *žúz'u*<sup>n</sup>; *bādu* «commencement» < cl. *bād'u*<sup>n</sup>; *hāzu* «moquerie», cf. cl. *húz'u*<sup>n</sup>; *ḡābu* «léger brouillard» (par assimilation de sonorité) < cl. *hāb'u*<sup>n</sup> (cf. plus bas, p. 32)<sup>(3)</sup>.

## II. *y* (*i*) au lieu de '.

α. *A l'initiale du mot*. — 1° Par assimilation à la voyelle suivante. Ex. : *yamma* «ou bien» (par différenciation vocalique) < *\*yīmma* < cl. *'immā*<sup>(4)</sup>; *yānsūn* «anis» avec chute de *i* atone (placé entre deux voyelles longues dont l'une est accentuée dans le parler) < cl. *'anīsūnu*<sup>n</sup> < gr. *ἀνισον*; *yēzra* «domestiques» < *\*ēz-*

(1) Il s'agit ici comme plus haut de la finale dialectale; en classique ' serait intérieur.

(2) Mais *u*, comme *i* d'ailleurs (voir plus loin), réapparaît avec sa valeur de semi-voyelle pleine dès qu'il est suivi d'une voyelle (voir *infra*, semi-voyelles).

(3) Cf. cl. (avec un *w* d'origine) *ṣahwu*<sup>n</sup> «sérénité (du temps)», *ḡāzwu*<sup>n</sup> «incursion», etc.

(4) Cf. cl. *'imā* pour *'immā* dans le dictionnaire connu : *'Aqrah-ul-mawāridi*, s. v.

*ra*, cf. cl. 'užarā'u<sup>(1)</sup>; *iz̄ir* (ou 'žir, ou même žir) «domestique» < \*yažir < cl. 'ažiru<sup>n</sup>.

2° Par assimilation (suivie de dissimilation) à une consonne labiale ou à un *ū* suivant (à distance). Ex. : *yaū* «ou bien» par dissimilation < \*waū < cl. 'au par assimilation; *yám<sup>n</sup>* «il se dirigea vers» < \*wamma < cl. 'amma; *yam<sup>n</sup>* «côté, part» (dans l'expression *mōn yámmé* «de mon côté, pour ma part»), cf. 'ammu<sup>n</sup> «action de se diriger vers»; *yāhūr* «écurie» < \*wāhūr < pers. 'āhor; *itūn* «fournaise, four à chaux» (par l'intermédiaire de \*yeṭūn, avec chute de *ē* et vocalisation de *y*) < \*wattūn, cf. cl. 'attūmu<sup>n</sup>, syr. 'aṭūnā, hébr. 'attūn<sup>(2)</sup>.

β. A l'intérieur du mot. — 1° Par assimilation à la voyelle qui suit '. Ex. : *rāiyes* «supérieur» < \*ra'yisu<sup>n</sup>, cf. cl. ra'isu<sup>(3)</sup>; 'žāyēb «miracles» < cl. 'ažā'ibu; 'qāyem «se levant» < cl. qā'imu<sup>n</sup>; 'āyēz (plus souvent 'āwēz<sup>(4)</sup>) «indigent, ayant besoin de» < cl. 'ā'izu<sup>n</sup>, etc. . .

2° Par assimilation à la voyelle qui précède '. Ex. : *byār* «puits» (pl.) < cl. bi'āru<sup>n</sup>; *ryāsē* «présidence» < cl. ri'āsatu<sup>n</sup>; *tehnāyē* «félicitations, cadeau de noces», cf. cl. tahni'atu<sup>n</sup>; *hābyē* «grande jarre» < cl. hābi'atu<sup>n</sup>; (\*miyé) *mīyē* «cent» < cl. mi'atu<sup>n</sup> (sur ce mot voir p. 7, n. 1); etc.

3° Par analogie avec la forme dialectale des verbes *tertiaē y* (tous les verbes à dernière radicale ' sont en effet rattachés dans notre parler à la classe des verbes *tertiaē y*, cf. Morphologie). Ex. : *mōlyān* (à côté de *mlān*) «plein» < cl. mal'ānu; *mlāyē* «voile, drap» < cl. mul'ātu<sup>n</sup>; *dəfyān* «échauffé» < cl. daf'ānu; 'qirāyē «lecture, école» < cl. qir'ātu<sup>n</sup>; etc.

γ. A la finale du mot. — 1° Par assimilation à un *i* ou à une voyelle palatale qui précède; dans ce cas *i* se réduit à un demi *i*<sup>(5)</sup> (cf. *u*, p. 10). Ex. : *šai<sup>(i)</sup>*<sup>(6)</sup> «chose, objet» < \*šaii < cl. šai'u<sup>n</sup>; *fai<sup>(i)</sup>*

(1) Dans les autres pluriels, qui sont en classique du type *qatalā'u*, la première voyelle *u* se transforme toujours dans le parler en *ū*, *ō*, *o* suivant le voisinage consonantique; *yēžra* est sans doute sous l'influence du sg. *iz̄ir*.

(2) Quant à *yōrdōn* «Jourdain» (fleuve), il ne vient pas du cl. 'urduṇnu<sup>n</sup>, mais c'est un mot d'emprunt indépendant (cf. syr. *yurdanān*, hébr. *yardēn*).

(3) C'est sous l'influence du substantif *rāiyes* que le dénominatif dialectal *rāiyes* «il mit à la tête» s'oppose par la forme au cl. ra'asa.

(4) La forme 'āwēz s'explique par le fait que la racine comporte originairement un *w*, mais \*'āwizu<sup>n</sup> ( $\sqrt{'-w-z}$ ) est devenu en cl. 'ā'izu<sup>n</sup>. C'est, d'ailleurs, le seul participe où l'on voit réapparaître dans le parler le *w* radic. l.

(5) Ou disparaît entièrement.

(6) À côté de *ši*.

« ombre » < cl. *fai'u*<sup>n</sup>; *nai*<sup>(1)</sup> « cru » (viande, etc.) < \**naiju*<sup>n</sup>, cf. cl. *nî'u*<sup>n</sup><sup>(1)</sup>; *mžî-* « venue » subst. (usité seulement avec les suffixes personnels *mžîyé*, *mžîyek*, etc.) < \**mžîi-* < cl. *maži'u*<sup>n</sup>.

*Remarque générale.* — La transformation de l'attaque vocalique forte en semi-voyelle n'est pas particulière au parler de Kfâr'abîda ni aux parlers libanais; il y en avait déjà des exemples dans la langue classique, comme dans la plupart des langues sémitiques<sup>(2)</sup>, d'où les nombreux doublets qu'on rencontre dans les formes nominales et verbales de l'arabe classique<sup>(3)</sup>.

Ce changement s'observe aussi avec plus ou moins de fréquence dans tous les dialectes arabes modernes jusqu'ici étudiés<sup>(4)</sup>, mais surtout dans le dialecte mecquois dont une forme ancienne est à la base de la langue classique, et où l'attaque vocalique forte a été remplacée par les semi-voyelles *y* et *w* après *i* et *u* longs ou brefs (cf. Brockelmann, pp. 59 et 61).

M. Cohen, dans son étude sur *Le parler arabe des Juifs d'Alger* (p. 37), explique cette transformation par des nécessités morphologiques. Dans le dialecte libanais, au contraire, presque tous les cas dans lesquels *w* et *y* apparaissent à la place de ' peuvent s'expliquer, comme on vient de le voir, par des raisons phonétiques ou par une influence analogique due à une étymologie populaire ou à une confusion de même origine.

### ‘, h, ħ AU LIEU DE ’.

#### I. ‘ au lieu de ’.

1° Un certain nombre de mots *expressifs* signifiant « gémir, mugir, rugir, bêler » présentent dans notre parler un ‘ au lieu de ’ classique. Il s'agit sans doute d'un renforcement d'origine psychologique, et ce qui le prouve c'est que la tendance au renforcement n'a pas donné au Liban le même résultat qu'en maghribin. Par exemple, le classique *zâ'ara* « il rugit » est devenu chez les *Ūlād Bṛāhīm* comme dans tout le Maghreb (cf. *Saïda, M.S.L.*, XIV, p. 104) *zhâr*, tandis qu'il a été à Kfâr'abîda transformé en *zâ'ar*.

(1) La transformation de ce mot s'est déjà faite en classique, où on prononce également *nîyu*<sup>n</sup>.

(2) Cf. syr. *'aybed* < \**'a'bed* « faire périr », *šāyā* < *šū'ā* « sordidus » également existant ( $\sqrt{s-y}$ ), etc.

(3) Cf. cl. *'annaba* et *wannaba*; *'arraḥa* et *warraḥa*; *'athribu* et *yathribu*; *sa'isa* et *sawisa*; etc.

(4) Cf. MARÇAIS, *Saïda, M.S.L.*, t. XIV, p. 105; *Tlemcen*, p. 20; — COHEN, *op. cit.*, p. 37.

De même *'ažžálatu<sup>n</sup>* « veuve » et cl. *'álatu<sup>n</sup>* « instrument » font au Maghreb *hažžála* et *hála*<sup>(1)</sup> (cf. Marçais, *Tlemcen*, p. 20).

Voici d'autres exemples du même fait : *zá'ar* « il rugit » (en parl. du lion), cf. cl. *zá'ara*; *žá'ar*<sup>(2)</sup> « il beugla, il mugit », cf. cl. *žá'ara*; *má'a'/q* ou *bá'a'/q* « il bêla », cf. cl. *má'iq* « il sanglota (en parlant d'un enfant) »<sup>(3)</sup>; *'an<sup>n</sup>* « il gémit », cl. *'anna*; *'ánné* et *'nín* « gémissement » < cf. *'annatu<sup>n</sup>* et *'anínu<sup>n</sup>*.

2° C'est peut-être sous l'influence de *r* emphatique que le *'* de la racine *žáru'a* « il est hardi » a été également renforcé en *'* : *žárra'* « il s'est enhardi » < cl. *tažarra'a*; *žarri'* « courageux » < cl. *žarri'u<sup>n</sup>*; *žrá'a* « audace » < cl. *žarā'atu<sup>n</sup>*.

3° L'exemple *náte'* « il tira, il secoua, il emporta sur ses épaules », cf. cl. *nátaqa*, présente sans doute le stade intermédiaire que l'on est obligé de supposer entre *q* et son aboutissant ordinaire dans le dialecte : *'*. Les finales tombant en arabe moderne, l'affaiblissement ordinaire (*'*) aurait entraîné la chute complète de la consonne : cl. *nataqa* > *\*nata'/q* > *\*nata'* > *\*nata*. De même *šállé'* usité à côté de *šállé'/q* « il s'est éboulé », cf. cl. *šálaqa* « il fendit ».

4° Dans quelques mots étrangers dont l'un présente déjà *'* en classique, bien qu'il ne s'agisse ici tout au plus dans la langue originaire que d'une attaque vocalique faible, *'* se change en *'*<sup>(4)</sup>. Ex. : *ká'k* (cl. et dial.) < pers. *kāk* « gimblette »; *'afárim* « bravo » < ture et pers. *āfarīn*; *'aššé'*<sup>(5)</sup> « cuisinier » < ture *āšci* avec assimilation de *č* en *š*; *lá'ra* « madrier » (cf. frç. *latte*); *ma'krún* et *ma'karúné* (cf. *macaroni*)<sup>(6)</sup>.

(1) Cf. tunisien *'ála* avec *'*.

(2) On a en syriaque *g'ar* « il cria fort », mais il n'y a, sans doute, ici qu'une simple coïncidence.

(3) Le dialectal *má'a'/q* correspond pour la forme au cl. *má'iq*, mais pour le sens au cl. *má'ma'a*. On voit très bien pourquoi *má'a'/q* a été transformé en *bá'a'/q* ou *bá'é'/q* : c'est qu'il s'agit d'un bélement (cf. Cratinos, βῆ βῆ, pour imiter le bélement du mouton).

(4) Un de ces mots étrangers pourtant présente *h* au lieu de *'* qu'on attendrait : *záhr* < ture *zār* « chance, jeu de dés » — M. W. Marçais fait observer que tous les tirailleurs indigènes disent *mähžūr* « major », ce qui doit être tunisien d'origine ou marocain.

(5) *'aššé'* peut provenir aussi (par étymologie populaire) de *'ása* < cl. *'asā'u<sup>n</sup>* « dîner ».

(6) Sur la permutation de *'* et *'* cf. cl. *'ássara* et *'ásara* « il pressa fortement »; *'aridu<sup>n</sup>* et *'aridu<sup>n</sup>* « large »; *ibba'ára* et *ibba'ára* « il bondit »; — cf. syr. *qunā'ā* et *qunā'ā* « azur »; — enfin arabe mod. : à Jérusalem *tadašša'* < cl. *tašša'a* « il rota »; à Tanger *hobba'* et *hobba'* « il cacha » (*Textes arabes*, MARÇAIS, p. 275); à Saïda (MARÇAIS, *M.S.L.*, t. XIV, p. 105), *qor'án* pour *qur'án* « coran »; — marocain *inšá'allāh*.

II. *h* au lieu de ʾ.

Ce changement ne se rencontre que dans les deux noms propres (mots savants empruntés à l'hébreu par l'intermédiaire du syriaque) *Šāhûl* et *Dāhûd*. Les deux mots étant étroitement associés, il est évident qu'ils ne comportent qu'une seule et même explication. C'est parce qu'on était arrivé à dire *Šāhûl* qu'on a été entraîné à dire *Dāhûd*. Il ne s'agit donc que d'expliquer *Šāhûl*. Dans ce nom propre, le ʾ était encore prononcé en syriaque : *Šāʾāl*. Or, on a vu que dans notre dialecte ʾ intervocalique disparaît en règle générale; c'est sans doute pour le sauver de cette disparition qu'on l'a instinctivement renforcé en *h*. Cf. pourtant *la hinna-ka*, au lieu de *la ʾinna-ka* dans un vers connu de Moutanabbī.

III. *ḥ* au lieu de ʾ.

En principe, ʾ ne se transforme en *ḥ* que dans quelques mots d'origine étrangère : *ḥanklīs* « anguille » < gr. ἔγχελυς, sans doute par l'intermédiaire du cl. ʾinkalīsu<sup>n</sup>; *ḥāfsē* < frç. abcès (c'est-à-dire apse). Cf. *nāṣah* à côté de cl. *nāsaʾa* (voir *infra*, Sifflantes) « il s'est engraisé ».

B. *h* == *ḥ* (s).

La spirante *h*, à peu près identique au *h* allemand de *Hut*, etc., est sourde. En cela, le dialecte libanais, et celui de Kfārʾabīda en particulier, est d'accord avec les dialectes arabes orientaux<sup>(1)</sup>. La nature spéciale de *h* explique d'elle-même qu'il ait complètement disparu en assyrien<sup>(2)</sup>, qu'il se soit affaibli dans certains cas jusqu'à perdre sa valeur de consonne en syriaque et en hébreu<sup>(3)</sup>, et qu'il ait disparu dans quelques parlers arabes maghribins<sup>(4)</sup>. A Kfārʾabīda, comme dans l'ensemble des parlers libanais, le *h* de l'arabe classique a également subi un certain affaiblissement. Cet affaiblissement va jusqu'à la chute (dans certains mots ou groupes de mots).

(1) Dans les dialectes orientaux, *h* sonore n'a pas encore été signalé. Cf. COHEN, p. 32.

(2) Cf. BROCKELMANN, p. 71.

(3) Cf. Rubens DUVAL, *Gramm. syriaque*, p. 100 et 101; — TOUZARD, *Gramm. hébraïque*, p. 121.

(4) Cf. COHEN, p. 32-33, d'après qui, en outre, *h* semble se fondre avec la voyelle voisine brève ou réduite pour l'allonger.

1° CONSERVATION. — A l'initiale du mot, et à l'intervocalique, *h* se maintient en principe dans le passage de l'arabe classique au parler local. Ex. : *hērēb* « il s'est enfui » < cl. *hāraba*; *hāwa* « vent » < cl. *hawā'u*; *dēheb* « or » < cl. *dāhabu*; *nāhad* « il s'est levé » < cl. *nāhaḍa*; *zēḥed* « il renonça (à tout) » < cl. *zāhada*; *ma'tūh* « fou » < cl. *ma'tūhu*; *nādeh* « il appela » < cl. *nādaha* « il repoussa en criant »; etc.

2° CHUTE. — *α*. Dans plusieurs mots qui résultent de la fusion d'une préposition ou d'une particule avec une forme de pronom démonstratif ou personnel commençant par *h*, ce phonème a disparu. Ex. : *māuš* « il n'est pas » < cl. *mā* + *hu(wa)* + *š(a'u)*; *māiš* « elle n'est pas » < cl. *mā* + *hi(ya)* + *š(a'u)*<sup>(1)</sup>; *wāda* « et celui-ci » < cl. *wa* + *hādā*<sup>(2)</sup>; *hāyn* « ici » < cl. *hāhunā* et *lāyn* « vers ici »<sup>(3)</sup> < cl. *li* + *hāhunā* (et non de < cl. *hunā*, comme on l'a parfois soutenu)<sup>(4)</sup>; *'aiwa* « c'est cela » (m. à m. *ita illud*) « vous y êtes » < cl. *'ai* + *hu(wa)*<sup>(5)</sup>. — La même règle trouve son application dans le mot dialectal *hállē'q* « maintenant » pour cl. *hādā-l-waqtu*, lorsqu'il est précédé d'une préposition ou d'un adverbe : *mnállē'q* « dès maintenant », pour *mōn* + *hállē'q*; *qablāl-lē'q* « avant maintenant », pour *qābl* + *hállē'q*.

Ces phénomènes sont, au fond, identiques au suivant : le *h* tombe à l'initiale du pronom de la 3<sup>e</sup> personne (masculin et féminin, singulier et pluriel), quand il est enclitique sur les formes verbales et nominales, et même quand il est rattaché de la même manière à de simples prépositions. Ex. : *ḍārba* « il l'a frappée » < cl. *ḍarabahā*; *ḍārba* « il l'a frappé » < cl. *ḍarabahu*; *ḍārḇon* (pour les deux genres) « il les a frappés » < cl. *ḍarabahum* (masc.) [et *ḍarabahunna* (fém.)]; *bāita* « sa maison (d'elle) » < cl. *bāituhā*; *bāitu* « sa maison (de lui) » < cl. *bāituhu*; *bāitōn* « leur maison (d'eux ou d'elles) » < cl. *bāituhum* (masc.) [et *bāituhunna* (fém.)]; *ba* « en elle » < cl. *bihā*; *bu* « en lui » < \**bihu*, cf. cl. *bihi*; *ḇon* « en eux ou en elles », cf. cl. *bihim* (masc.), ainsi, par exemple, dans les expressions : *aš ba*, *aš bu*, *aš ḇon*, « qu'a-t-elle ? », « qu'a-t-il ? », « qu'ont-ils ? ou qu'ont-elles ? », quand on s'informe de quelqu'un.

(1) On trouve même les formes plus évoluées *mōš* et *maš*.

(2) D'où l'expression dialectale *mkābbār wāda hālu*, litt. « orgueilleux et ceci est son état » c'est-à-dire « orgueilleux, c'est tout ce qu'il est ».

(3) Cf. au Maghreb *mōnna* pour *min* + *huna* « par ici » (MARGAIS, *Saïda*, M.S.L., t. XIV, p. 105).

(4) Les deux *h* sont donc tombés (dans cl. *lihāhunā*), et ils ont laissé se produire une véritable diphongue composée des deux voyelles qu'ils séparaient. Cf. syr. *hāy* « celui-là » pour \**hā* + *hū*; *hāi* « celle-là » pour \**hā* + *hī*.

(5) Je fais venir *'aiwa*, usité dans beaucoup de dialectes modernes, de *'ai* + *huwa* plutôt que de *'ai* + *wallāhi*.

Il est à remarquer cependant qu'actuellement, sans doute par suite d'une influence classique, le *h* du pronom, surtout du pronom féminin, est souvent restitué au singulier, notamment quand il est précédé de la préposition *l* < cl. *li*. On dit par exemple : *hâda lēha* plutôt que *hâda la*, « ceci est à elle ».

β. Le *h* s'affaiblit jusqu'à disparaître à la finale de quelques mots. Ex. : *šwâkē* « fruits, gourmandises » < cl. *šawâkihu*, plur. de *šâkihatu*<sup>n</sup>. Le singulier conserve le *h* à Kfâr'abîda, où on prononce *šâkha*; *tmâwa* « il a beaucoup de sève » (en parl. d'un arbre), cf. cl. *tamâwaha*; *t'âbba* « il s'est enorgueilli » < cl. *ta'âbbaha*; *mwâi* « de l'eau » < cl. *muwâihu*<sup>n</sup>, diminutif de *mâ'u*<sup>(1)</sup>; *'âlla* « Dieu » < cl. *'allâhu*; *wâž-* « visage » (dans *wâžek* « ton visage » < cl. *wâžhuka*) avec chute pure et simple de *h* < cl. *wâžhu*<sup>(2)</sup>.

Ces exemples montrent que *h*, aussitôt qu'il est final, tend à tomber; il se prononce, du reste, très faiblement quand il a été maintenu. La plupart du temps il a été rétabli par sentiment de la racine<sup>(3)</sup>.

A l'intérieur du mot, on ne peut citer pour la chute de *h* que deux exemples empruntés au persan. Ce sont : *šârîž* « bassin, citerne » avec changement de *i* classique en *a* par dissimilation<sup>(4)</sup> et allongement de cette dernière voyelle par fusion avec *h* disparu<sup>(5)</sup> < cl. *šihrižu*<sup>n</sup> (persan); *kâurba* « ambre jaune » (cf. cl. *kahrabâ*) du persan *kêhrubâ*; peut-être *kêhrubâ* > \**kafruba* > \**kaβ-ruba* > dial. *kâur(u)ba*, dans ce cas il s'agit non d'une chute mais d'une transformation.

A l'initiale, la chute de *h* ne se rencontre que dans un seul exemple : *nîyâlek* « que tu es heureux ! » < cl. *hanî'a*<sup>n</sup> + *laka*<sup>(6)</sup>. Le *h* est évidemment tombé à la suite de la chute de la voyelle qui le suivait, la langue n'admettant pas une initiale \**hn-* qui

(1) Cf. l'expression *šwâiyet mwâi* « un peu d'eau »; on dit aussi *mwâiyê* (même sens), par analogie de *mwâi*.

(2) A Batroun et à Tripoli de Syrie, à Beyrouth et en Égypte, et quelquefois à Kfâr'abîda, il y a, en outre, assimilation de *h* final et assourdissement de *ž*; on dit *wôššek* à côté de *wâžek* « ton visage ». — Cf. BARTHÉLÉMY, *Journal asiatique*, t. VII-VIII, série 10<sup>e</sup>, p. 229.

(3) Le sujet parlant a cependant conscience de la difficulté de la prononciation de *h* final et tourne cette difficulté au moyen d'une métathèse toutes les fois que le maintien de *h* est étymologiquement nécessaire, cf. plus loin, p. 24.

(4) *i-î* > *a-î*; voir Vocalisme.

(5) Car il y a eu ici, comme l'a remarqué M. Cohen, pour le parler des Juifs d'Alger (p. 32), fusion de *h* avec la voyelle précédente.

(6) Cf. le vers dialectal employé proverbialement au Liban : *nîyâl mōn z'ra' šir urâbbos utâlla bâitu mōn hâtab ôl-myâbbos*, « Heureux qui ensemença son champ à sec et l'arrosa et qui remplit sa maison de bois sec ».

est au reste débile comme le montre l'histoire de beaucoup de langues.

3. RENFORCEMENT DE *h*. — ADDITION DE *h*. — Rappelons que dans quelques mots d'emprunt *h* a pris la place de ' (voir p. 14); il a aussi cédé la place à *ç*, par assimilation, dans quelques exemples, comme nous le verrons plus loin (p. 22). On ne trouve qu'un seul exemple de *h* renforcé en *ḥ*, par un phénomène de contamination : *báḥlḥ*'/q « il ouvrit de grands yeux » < cl. *báḥlaqa*; *báḥlḥ*'/q résulte sans doute de la superposition de *báḥlaqa* et de *ḥamlaqa* (même sens) dans l'esprit du sujet parlant<sup>(1)</sup>.

En vertu d'un renforcement d'origine sans doute psychologique, *h* est ajouté à la finale de quelques monosyllabes (dialectaux)<sup>(2)</sup>. EX. : *láh* « non » au lieu de cf. *lā*; *śáh* au lieu de dial. *šu* « quoi ? »; *t'áḥ* (fém.)<sup>(3)</sup> < dial. *t'áḥ* mutilation du cl. *ta'ālaḥ* « viens », et *t'áḥ* (masc.) < dial. *t'á* mutilation du cl. *ta'āla* (même sens).

On dit également (en épelant les lettres de l'alphabet) : *tāh*, *zāh*, pour *tā'u*<sup>n</sup> et *zā'u*<sup>n</sup> (les autres noms de lettres emphatiques se terminent par une consonne).

### C. *ḥ* = ç.

Sur la spirante faucale sourde *ḥ*, il y a peu de chose à dire. Comme en classique, elle a, ainsi que sa correspondante sonore *ç*, une articulation plus forte que celle de *h* et de ' , articulation qu'on peut localiser, à la suite des grammairiens arabes (ainsi *Zamahšari*), « au milieu du gosier »<sup>(4)</sup>.

1° *ḥ* se maintient dans toutes les positions : *ḥábs* « prison » < cl. *ḥábsu*<sup>n</sup>; *fáḥl* « étalon » < cl. *fáḥlu*<sup>n</sup>; *máḥel* « il est stérile » (en parl. du sol) < cl. *máḥala*; *fárah* « joie » < cl. *fárahū*<sup>n</sup>; etc.

2° *ḥ* disparaît — et ce fait a été relevé dans d'autres dialectes modernes — avec la voyelle qui le suivait dans la première syllabe du mot classique *ḥattā* « afin que »<sup>(5)</sup>, d'où *ta*<sup>(6)</sup> : ' /qóllu *táḥzi*

(1) Par métathèse, on a ensuite *báḥlḥ*'/q.

(2) Cf. cl. *lima* pour *limā* « pourquoi » dans ce vers d'Imru'u-l-qais : *limah taqtuli-l-mašhūra wa-š-šā'ira-llatī yufalliqu hāmāti-r-rižāli bilā wažal*. Cf. aussi la *nudbatu*<sup>n</sup> classique.

(3) On se sert ordinairement des mots *t'áḥ* et *t'áh* pour faire marcher les ânes.

(4) Sur la combinaison de *ḥ* avec d'autres consonnes, cf. plus loin.

(5) Cf. LANDBERG, *Prov. et Dict.*, p. 273 et suiv., où l'auteur essaie de préciser, à l'aide de nombreux exemples, les différents sens de *ḥattā*, qui, avant lui, avaient fait beaucoup travailler les grammairiens arabes.

(6) Cf. pers. *tā* « jusque, afin que ».

«dis-lui de venir» < cl. *qúl lahu hattā yažī 'a*. Ici la voyelle *a* de *hattā* est tombée en même temps que la consonne *h*, ce qui suppose une accentuation *hattā*<sup>(1)</sup>.

Dans quelques localités du Liban et à Alep, *h* tombe par dissimilation dans le mot classique *'ihdā 'ašara* «onze» et on prononce *'qdā's*. Ceci ne se produit pas à Kfár'abîda.

3° *h* est remplacé très souvent par la spirante sourde *ḥ* dans les mots empruntés au syriaque. Cela est dû au sentiment qu'ont de leur langue ceux que M. Grammont appelle le «peuple phonéticien»<sup>(2)</sup>. Dans l'esprit du sujet parlant *h* syriaque correspond à *ḥ* arabe; en conséquence, pour donner aux mots syriaques une

(1) Cf. gr. mod. *vd* «afin que» < gr. anc. *ivá*; — cf. aussi syr. *qāṭlīnan* «nous tuons» pour \**qāṭlīn + ḥ'nan*, où le pronom *ḥ'nan*, employé à la place du verbe être avec le participe présent, perd son *h* et parfois aussi son premier *n*.

(2) Comme c'est la première fois qu'on a ici l'occasion de signaler l'influence du syriaque sur l'arabe local, et que mon opinion pourrait paraître singulière aux arabisants qui ne s'intéressent pas à la linguistique générale, je me permets de rappeler les principes posés par M. M. Grammont dans son travail sur le patois de la Franche-Montagne (*Le peuple phonéticien*, M. S. L., t. X, p. 292-294 [1898]). En voici le passage le plus caractéristique :

«Quand ceux qui parlent une certaine langue, qu'ils constituent une nation, une province, une ville ou un village, complètent leur vocabulaire en empruntant à une autre langue une série de mots que de nouveaux besoins leur rendaient nécessaires, c'est qu'ils sont depuis un certain temps en contact avec ceux qui parlent cette autre langue, et qu'ils savent cette autre langue au moins partiellement. Dès lors il s'est fait dans leur esprit, involontairement et inconsciemment, une comparaison entre l'aspect phonétique de leur langue et celui de l'autre langue, comparaison inexacte et grossière si les deux langues n'ont aucune ressemblance entre elles ou n'ont que des rapports fort éloignés et que le peuple ne peut pas saisir; mais si les deux langues sont sœurs, différent en somme assez peu l'une de l'autre et possèdent le même vocabulaire avec des divergences phonétiques assez peu considérables pour que le plus ignorant puisse dans beaucoup de cas reconnaître que dans les deux langues il a affaire au même mot, la comparaison se fait beaucoup plus aisément et devient beaucoup plus précise. Les deux formes du même mot se mettent spontanément en parallèle dans l'esprit de chacun et il en résulte bien vite le sentiment qu'à tel phonème ou groupe de phonèmes des deux langues correspond dans l'autre tel autre phonème ou groupe de phonèmes. Ce sentiment de correspondance fournit les principes de la translation des mots d'une langue dans l'autre; comme il est très précis, il adapte si bien les mots qui réunissent certaines conditions à la phonétique de la langue qui les accueille, qu'il n'est plus possible de reconnaître s'ils ont été empruntés ou si la langue qui les possède les a toujours possédés, c'est-à-dire qu'ils ont exactement la même forme que s'ils appartenait au vieux fonds de cette langue et y avaient évolué normalement. Néanmoins ce sentiment de correspondance, reposant sur une comparaison superficielle, risque de se fourvoyer fréquemment et de prendre un rapport apparent pour un rapport réel; toute relation qui ressortirait d'une comparaison pénétrante et approfondie lui échappe forcément.

«En résumé, le sentiment de la correspondance des deux phonétiques est très net chez le peuple, mais en même temps très étroit.»

allure arabe, on substitue le *ḥ* au *h*. Le même phénomène se produit d'ailleurs pour les autres consonnes dont la correspondance arabe-syriaque est sensible aux sujets parlants (voir plus loin). Voici quelques exemples de la permutation de *h* en *ḥ* : *fāṣeḥ* et *fāṣṣeḥ* « il écarta les jambes » < syr. *pāsšah*; *réfəḥ* « il se gonfla » < syr. *r<sup>e</sup>Ḥah*; *ḥéḥed* « il fouilla, il creusa » < syr. *ḥ<sup>e</sup>lad*; *ḥaršūm* « gosier, pharynx » < syr. *ḥarsūmā* (sur le changement de *s* syr. en *š* dial., cf. plus loin)<sup>(1)</sup>; *bāḥaš* « il troua » < syr. *b<sup>e</sup>ḥaš* « il creusa », *böhš* « trou, œillet », cf. syr. *beḥšā* « sinus (pli, poche) ». C'est sans doute parce qu'on lui a attribué à tort la même origine que le cl. *ḥāsama* « il coupa, il retrancha » est devenu à Kfár'abīda *ḥāsem* « il fit une soustraction, une réduction ».

On l'a vu (p. 14), *ḥ* prend la place de *ʿ* dans quelques mots d'emprunt; il se substitue aussi à *h*, par étymologie populaire, dans *ḥarž rāḥ* « dépenses de route » du turc *harž rāh* dans lequel le sujet parlant a cru reconnaître le mot *rāh(a)* « il partit ».

## D. ʿ = ε.

ʿ comme en classique a gardé à Kfár'abīda son articulation de spirante faucale sonore. Toutefois il est un peu affaibli dans certaines positions. Je n'essaierai pas ici de déterminer le mode d'articulation et la nature de ʿ : je laisse à des linguistes plus autorisés, et surtout aux phonéticiens, le soin de le faire. Je veux seulement rectifier une erreur ou une confusion commune à tous ceux qui ont étudié les dialectes de Syrie, erreur ou confusion d'après laquelle ʿ et *ḥ* sont suivis ou précédés d'une voyelle quand ils sont en combinaison avec d'autres consonnes. Les indigènes articulent ces deux phonèmes dans toutes les positions exactement comme les autres consonnes; au contraire, les étrangers qui n'en saisissent pas généralement la prononciation exacte, croient y entendre une voyelle indépendante, notamment après *ī* et *ū*, alors qu'en réalité il n'y a là qu'une illusion de leur part. On ne doit donc jamais écrire avant ou après ʿ et *ḥ* une voyelle quelconque, quelque nom qu'on lui donne et sous quelque catégorie qu'on la range. (On voit par là que les choses ne sont pas les mêmes qu'en Afrique.)

1° ʿ remplace quelquefois la faucale *ʿ* et s'ajoute même à une simple voyelle dans quelques mots, surtout de provenance étrangère (cf. p. 12 et suiv.); il remplace aussi par assimilation *h* (voir plus loin, p. 19).

(1) Contaminé du cl. *ḥaišūmu* « cartilages du nez ».

2° ʿ, par contre, est quelquefois remplacé par d'autres phonèmes : 1. par la spirante sonore *ȳ* (sans doute par sentiment psychologique du renforcement)<sup>(1)</sup>, dans *ȳwiš*<sup>(2)</sup> « difficile à comprendre » < cl. *ʿawišun*; *ȳáb<sup>b</sup>*<sup>(3)</sup> « il but en humant » < cl. *ʿábba*; *zȳárta* (nom d'un village libanais) < syr. *z<sup>e</sup>ʿurtā* « petite »; *ȳmī<sup>2</sup>/q* « profond » < cl. *ʿamīqu<sup>n</sup>*<sup>(4)</sup>; *ȳémā<sup>2</sup>/q* « il devint profond » (en parl. d'un puits) < cl. *ʿamuqa*. — 2. Il semble être remplacé par la chuintante *š*, dans *ʿqátaš*, (et ses dérivés) « il coupa, il cassa (un fil) », cf. cl. *qátaʿa*, et dans *dášš* « il poussa en avant », cf. cl. *dáša<sup>c</sup>a*<sup>(5)</sup>.

3° Quelquefois ʿ a disparu par simple affaiblissement (phénomène commun aux dialectes de Syrie, d'Égypte et du Maroc), en produisant par compensation l'allongement de la voyelle voisine ou en s'assimilant à la consonne qui le précède ou qui le suit. Ex. : *ʿqá<sup>c</sup>ʿ/q* ou *ʿqá<sup>2</sup>/q* « corbeau » < cl. *ʿáqʿaqu<sup>n</sup>*<sup>(6)</sup>; *ʿéssa* « maintenant, tout à l'heure » (et *léssa* « à présent ») < cl. *as-sáʿatu* (et *li-s-sāʿti*)<sup>(7)</sup>; *tíne* « donne-moi », cf. cl. *ʿaʿinī*, le ʿ serait tombé ici par suite de la chute de la syllabe *ʿa-*; *t* emphatique a passé à un simple *t*; on dit également *yeʿtík* et *tík* « il te donnera », ici la chute de la voyelle serait due à l'accent du mot<sup>(8)</sup>.

(1) ʿ était un son relativement faible qui tendait à s'affaiblir encore et à se confondre avec ʿ. L'effort inconscient de la langue pour le maintenir l'a fait reculer jusqu'à *ȳ*. (Cf. Paul Passy, *Étude sur les changements phonétiques*, 1891.)

(2) Le classique possède bien la racine *ȳ-w-š* qui a les sens de « plonger (dans l'eau), approfondir, connaître à fond (une chose) ».

(3) Sans doute sous l'influence de cl. *ȳábba* « il a bu tous les deux jours » (en parlant d'un animal).

(4) Ce mot est employé chez les Juifs d'Alger, où la racine ʿ-*m-q* est actuellement inconnue (cf. COHEN, p. 97). — D'après M. W. Marçais, la racine *ȳ-m-q* est attestée dans tous les dialectes et s'explique probablement par une contamination de la racine ʿ-*m-q* et de la racine *ȳ-r-q* qui dans de nombreux parlers sont synonymes.

(5) Il me semble qu'il est impossible d'expliquer ces deux exemples autrement que par l'hypothèse de racines bilitères primitives *\*qaʿ-* « couper » et *\*daf-* « pousser », élevées à la trilitéralité ici par un ʿ, là par un š, ailleurs par d'autres consonnes. Cf. cl. *qaʿta*, *qaʿaba*, *qaʿaʿa*, *qaʿala*, *qaʿama*; *dafara*...

(6) Naturellement le premier ʿ de *ʿáqʿaqu<sup>n</sup>* est tombé en même temps que la première voyelle *a* par affaiblissement à l'initiale du mot et par différenciation; le second ʿ dans la forme *ʿqá<sup>c</sup>ʿ/q*, se trouvant entre deux sourdes séparées seulement par la voyelle brève *a*, s'est fondu, après affaiblissement, avec cette voyelle, et a donné *ā* = *ʿqá<sup>c</sup>/q*. Le *ʿ/q* a exercé ici aussi une influence dissimilatrice sur le ʿ.

(7) Cf. syr. *hāšā* « maintenant » pour *hādē+šāʿā* et ʿ *ʿdamaš* « jusqu'à présent », où ʿ a subi le même traitement.

(8) Il se pourrait aussi que *tíne* tirât son origine non de l'arabe classique, mais d'une langue plus anciennement établie dans la région; — cf. hebr. *ten* « donne ». — Peut-être enfin y a-t-il eu ici contamination avec l'impératif syr. *tel* « donne », cf. *nettel* « il donne ».

‘ est très affaibli et souvent même il est tombé dans les noms de nombres de 11 à 19 inclus. Ex. : *hdāš* « onze » (où on entend un son qui ressemble plutôt à une voyelle longue et grave qu'à un ‘)<sup>(1)</sup>  
 < cl. *ʾaḥada ʿašara*<sup>(2)</sup>.

### CHANGEMENTS COMBINATOIRES<sup>(3)</sup>.

Les principaux changements combinatoires que nous aurons à étudier se réduisent aux trois suivants : assimilation (accommodation), dissimilation (différenciation), métathèse.

Comme c'est la première fois que nous les rencontrons dans ce travail, nous en rappellerons les conditions générales. L'assimilation, la dissimilation<sup>(4)</sup>, aussi bien que la métathèse, sont des phénomènes qui jouent un rôle important dans l'évolution des langues<sup>(5)</sup>, et dont on doit tenir grand compte, surtout dans l'étude des dialectes arabes modernes, pour bien établir l'étymologie des mots et se rendre compte des changements qu'ils ont subis.

On sait que l'assimilation a lieu lorsque deux phonèmes contigus ou voisins s'influencent de telle manière que l'articulation de l'un des deux devient plus semblable ou même identique à celle de l'autre. Inversement la dissimilation se produit lorsque l'un des deux phonèmes identiques ou ayant un ou plusieurs caractères communs prend une articulation différente de celle de l'autre. Il y a plusieurs sortes d'assimilation et de dissimilation ; l'une ou l'autre est partielle ou totale, selon que l'un des deux phonèmes devient plus semblable ou plus différent, tout à fait identique à l'autre ou tout à fait différent ; — l'une ou l'autre est progressive ou régressive, suivant que le phonème assimilateur (dissimilateur) est avant ou après le phonème assimilé (dissimilé) ; — l'une ou l'autre est enfin dite en contact ou à dis-

(1) Dissimilation selon M. W. Marçais, phonétique dans les noms de nombre composés où le nom de l'unilé comporte un ‘ (*ʾarbaʿatu*<sup>n</sup>, *tisʿatu*<sup>n</sup>, etc...), analogique dans les autres.

(2) Fréquent dans les dialectes modernes.

(3) A la suite de M. Passy, *Étude sur les changements phonétiques* (thèse), je désignerai sous ce nom les changements phonétiques dus à l'influence réciproque du son considéré et des sons qui l'avoisinent. Je préfère « combinatoire » à « combinatif » qui est beaucoup moins usité.

(4) Dans ce travail, les deux termes de dissimilation et de différenciation sont employés dans la même acception. Sur la valeur respective de chacun d'eux, cf. MEILLET, *M. S. L.*, t. XII, p. 14 et suiv. ; VENDRYES, *ibidem*, t. XVI, p. 53 et suiv.

(5) A certains stades de leur évolution.

tance, selon que les deux éléments assimilateur (dissimilateur) et assimilé (dissimilé) sont contigus ou séparés par d'autres phonèmes. Dans le premier cas on peut parler d'*accommodation* et de *différenciation*.

Quant à la métathèse, apparente ou réelle, elle est constituée par l'interversion de deux consonnes (quand elles sont en contact) ou le transfert d'une consonne, d'une place à une autre, dans le cas contraire, dans un mot dont la prononciation était incommode au sujet parlant<sup>(1)</sup>. Cf. GRAMMONT, *La dissimilation consonantique*; ROUDET, *Éléments de phonétique générale*, E. SCHOPF, *Die konsonantischen Fernwirkungen: Fern-Dissimilation, Fern-Assimilation und Metathesis*, 1917.

### 1° Assimilation.

α. *Assimilation partielle en contact ou à distance.* — La spirante faucale sonore *ʿ* s'assimile en la sourde correspondante (*h*) au voisinage d'une sourde : 1. *régressivement* : *náħš* «brancard» < cl. *náʿšw<sup>n</sup>*; *sáħaf* «palme» < cl. *sáʿafw<sup>n</sup>*<sup>(2)</sup>; 2. *progressivement* : *láʾ/qʾ/qəħ* et *laʾ/qəħ* «il jeta» < cl. *laqaʿa*; *báʾ/qʾ/qəħ* «il tacha» < cl. *báqqaʿa*; *mbáʾ/qʾ/qəħ* «taché» < cl. *mubáqqaʿu<sup>n</sup>*; *mṛáṣṣah* «incrustedé de pierrieres» < cl. *muráṣṣaʿu<sup>n</sup>*<sup>(3)</sup>.

En revanche, *h* s'assimile en *ʿ* dans le voisinage d'une sonore : *dáʿbəl* «il arrondit» < cl. *dáhbala*; *mdáʿbəl* «arrondi» < cl. *mudáhbalu<sup>n</sup>*. Il s'assimile aussi en apparence (dans le voisinage de *u*) en *f* dans *ʿfáuwəʿ* «il vomit» < cl. *tahawwáʿa*, mais il y a sans doute contamination de la racine ( $\sqrt{f-w-q}$ ) (*fuwāqu<sup>n</sup>* «hoquet», etc.).

β. *Assimilation totale en contact ou à distance.* — 1. *En contact.* — *ʿ* s'assimile : en *l* à une autre *l* dans *zallùm* «trompe d'éléphant» < dial. *zalʿúm*; — en *ʾ/q* à un autre *ʾ/q* dans *láʾ/qʾ<sup>n</sup>* «il lappa» < cl. *láʿaqa*; — en *ž* à un autre *ž* dans *bážžə* «pélican», cf. cl. *bážʿaʿu<sup>n</sup>*. Dans ces deux derniers exemples, l'assimilation totale n'a pu se produire qu'après la chute de la voyelle brève *a*.

Deux faucales consécutives non séparées par une voyelle, soit dans le même mot soit dans des mots différents, s'assimilent totalement l'une à l'autre, généralement la première à la seconde : *hh* en *hḥ* : *ndáhhánna* «appelle Jean» < *indah hánna*.

(1) Ces notions familières aux linguistes européens sont rappelées ici comme ailleurs à l'adresse des Orientaux que mon travail pourrait intéresser.

(2) Cf. *sihqā* (racine *šq* «foudre») à Alger juif (cf. CONEN, p. 31).

(3) Cf. cl. *naʿam* et *naham* «oui»; cf. cl. aussi syr. *ʿḤaq* et *hʿβāqā* «il embrassa»; *zʿlaʿ* et *zʿlah* «il versa de l'eau»; etc. — Les exemples de *ʿ > h* donnés pour les *Ūlād Bṛāhīm* (*op. cit.*, p. 106) par M. MARÇAIS ne laissent guère de doute que là aussi il y a assimilation (régressive et progressive) de sourdité.

‘ *h* en *h* : *máhhbābu* « avec ses amis » < cl. *ma*<sup>‘</sup> (<sup>2a</sup>) *hbābīhi*.

*h*<sup>‘</sup> en ‘ : *nda*<sup>‘‘</sup> *a’ql* « appelle ‘Aqel » < *indah*<sup>‘</sup> *a’ql*.

*h*<sup>‘</sup> en ‘ : *fātte*<sup>‘‘</sup> *āīnek* « ouvre ton œil » < cl. *fattiḥ*<sup>‘</sup> *‘ainaka*.

La faucale ‘ ne s’assimile jamais à une autre faucale, parce qu’elle tombe généralement lorsqu’elle est en contact immédiat avec une autre consonne (cf. *Hamza*).

Quant à *h*, étant relativement faible dans le parler, il est assimilé aux deux faucales ‘ et ‘ lorsqu’il se trouve immédiatement devant elles.

2. *A distance*. — Je ne connais que deux exemples certains d’assimilation totale des faucales à distance : *h* s’assimile en ‘ à un autre ‘, dans *má‘ma‘mōlt* « quoi que tu fasses » < cl. *mahmā*<sup>‘</sup> *‘amīlta*; — ‘ s’assimile en *h* à un autre *h*, dans *ḥōrḥ* « intelligent, entêté, rusé » < syr. *ḥār*<sup>‘</sup> *‘ā*.

Quant à *śáhḥu* « le voici », ce pourrait être une aphérèse de \*‘i’/qśáhḥu, après assimilation régressive (partielle) de la sonore ‘ en *h* sous l’influence de la sourde *h* (du pronom *hu*) qui à son tour s’assimile totalement en *h*, soit le cl. *iqśā‘hu*, 2<sup>o</sup> pers. masc. sing. de l’impératif du verbe *qāśā‘a* « il dissipa les nuages » (en parl. du vent), et dans l’arabe dialectal, avec modification de sens « il a vu, il a regardé »<sup>(1)</sup>. Le mot pourrait aussi venir, avec permutation de ‘ en *h* et ensuite assimilation totale de *h* final en *h*, de l’hébreu *šā‘āh* (même sens). Quoi qu’il en soit, *śáhḥu* dial. ne provient évidemment pas du cl. *hāhuwa* « le voici », comme quelques-uns l’ont pensé.

#### 2<sup>o</sup> *Dissimilation*.

Notre parler offre très peu d’exemples de dissimilation des faucales. En voici cependant quelques-uns. La sourde *h* se dissimile en ‘ au voisinage d’une autre sourde : ‘/qā‘ ‘/qūr « tas de pierres conique » < cl. *quhqūr*<sup>‘</sup>. — ‘ se dissimile en *h* dans le mot *ḥdēn* (nom d’un village libanais) < cl. ‘*adnu*<sup>‘</sup> « Eden », nom qu’on retrouve encore aujourd’hui sous sa forme classique dans des manuscrits très anciens conservés aux archives de cette localité.

<sup>(1)</sup> Le verbe ‘/qāśē’ (dialectal) est très employé dans toute la Syrie ainsi que ses dérivés. Dans quelques régions, notamment (Emèse), à l’est de Homs, on prononce actuellement *iqśāḥu* sans aphérèse, ce qui confirme mon opinion sur l’origine de *śáhḥu* dial. Ce mot devient souvent *śāḥwāidu* et *śāḥwāidi* fem., parfois même *yāḥwāidu* et *yāḥwāidi*, avec changement de *ś* en *y*, changement qui n’étonnera personne puisque *ś*, *ž* et *y* ont à peu près la même prononciation, qui se fait, selon *Zamahšarī*, « entre le milieu de la langue et la partie du palais qui est juste au-dessus ».

## 3° Métathèse.

A Kfár 'abida comme dans tout le Liban, la métathèse est assez fréquente dans les racines qui contiennent une faucale.

α. Il y a métathèse de *h* toutes les fois qu'il serait en situation débile et que, faisant partie de la racine, il tend à être maintenu par le sentiment de la langue. Il y a ici lutte entre un principe phonétique et un principe psychologique. C'est ce dernier qui l'emporte. Or *h* est généralement en situation débile dans notre parler lorsqu'il est final (cf. p. 16) ou qu'il termine la syllabe. Dans ce dernier cas, *h* étant implosif, est faible par là-même.

Voici quelques exemples de la métathèse de *h* : 'ab<sub>h</sub>el « sot, plus sot » < cl. 'āblahu; mabhūl « toqué » < cl. mablūhu<sup>n</sup>; bō<sub>h</sub>el « il rendit sot » < cl. bālīha, cf. syr. bahlā (même sens); hōs<sup>s</sup> « tais-toi, silence! » < cl. šāh; bō<sub>h</sub>hwān « danseur de corde » < pers. (arabisé) bahlawānu<sup>n</sup>; thā<sub>h</sub>uda<sub>h</sub> (à côté de <sup>d</sup>dā<sub>h</sub>wa<sub>h</sub>) « il tomba en se précipitant » < cl. tadā<sub>h</sub>wara.

β. ' subit en général la métathèse lorsqu'il commence une syllabe (principalement une syllabe ouverte). C'est le contraire de ce qui se produit pour *h*. Ex. : mā<sup>l</sup>'qa (à côté de mā<sup>l</sup>'qa) « cuiller » < cl. mā<sup>l</sup>'qatu<sup>n</sup>; lā<sup>w</sup>ək « il mâcha », cf. cl. 'ālaka (avec infixation de *w*); bār<sup>t</sup>ə<sup>s</sup> <sup>(1)</sup> « il se dissipa, il s'agita en tous sens » < syr. bar<sup>e</sup>t; ra<sup>s</sup>būn « gage, arrhes » < cl. 'arabūnu<sup>n</sup> (cf. syr. rahbūnā<sup>̄</sup>).

γ. *h* échange sa place avec d'autres consonnes dans un grand nombre de mots. Ex. : fā<sub>h</sub>ar « il creusa » < cl. hā<sub>f</sub>ara; mo<sub>h</sub>ḥār « carrière » (de terre blanche), cf. cl. mi<sub>h</sub>fāru<sup>n</sup> « bêche »; lās<sub>h</sub>ḥ<sup>(2)</sup> « il lécha » < cl. lā<sub>h</sub>isa; mā<sub>h</sub>ḥllē « cylindre » (pour aplanir un terrain) < néo-cl. mi<sub>h</sub>ḥalatu<sup>n</sup> <sup>(3)</sup>; lā<sub>h</sub>qḥ et lā<sub>h</sub>kkḥ « il lécha » < cl. lā<sub>h</sub>ika <sup>(4)</sup>; kā<sub>h</sub>ḥeš « il repoussa » < cl. kā<sub>s</sub>aha; bā<sub>h</sub>ḥa « un caillou » < cl. ḥa<sub>s</sub>-batu<sup>n</sup>; bā<sub>h</sub>ḥeš « il empierra » (une route) < cl. ḥa<sub>s</sub>ḥaba.

<sup>(1)</sup> bār<sup>t</sup>ə<sup>s</sup> « ruer » est attesté dans l'Est algérien et en tunisien.

<sup>(2)</sup> On le sait, les faucales ne peuvent se redoubler ni en syriaque ni en hébreu; à Kfár'abida, elles évitent souvent la gémination par la métathèse.

<sup>(3)</sup> \* mā<sub>h</sub>ḥllē, que l'on attendrait, serait contraire au principe de phonétique générale d'après lequel on place une spirante devant une occlusive, et non inversement.

<sup>(4)</sup> Le syriaque manifeste ici la même tendance que notre parler, car il a l'χah à côté de l'ḥax ( $\sqrt{l-k-h}$ ).

## II. GUTTURO-PALATALES.

'/q = ق; k = ك; h = ح; γ = غ.

## CHANGEMENTS SPONTANÉS.

A. '/q = ق.

Le ق de l'arabe classique, qu'on transcrit généralement par *q* latin, a une articulation spéciale et compliquée qui comporte une double occlusion simultanée, l'une arrière-vélaire, l'autre glottale.

La première occlusion, se faisant très en arrière, était beaucoup plus faible et plus difficile à réaliser que celle de *k*, qui, lui-même, étant prononcé (comme les gutturales en général) avec le dos de la langue, est bien plus sujet à s'altérer spontanément que *t* par exemple (lequel est pourtant comme lui une forte et une sourde)<sup>(1)</sup>. On s'explique par là-même les différents traitements que le phonème *q* a subis.

Déjà, à une époque fort ancienne, le *q* a subi une certaine évolution dans quelques langues sémitiques. Il a été souvent labialisé en *q<sup>w</sup>* dans l'éthiopien et en amharique<sup>(2)</sup> (cf. Brockelmann, p. 70); en syriaque, on le trouve généralement affaibli, et, dans certaines positions, changé en d'autres consonnes (cf. plus loin, p. 28).

En ce qui concerne l'arabe moderne, l'articulation classique de l'occlusive vélaire sourde *q* n'a été maintenue pure que dans quelques dialectes. Partout ailleurs, *q* a été remplacé par d'autres consonnes. Tantôt il est passé à la palatale *k*, comme dans cer-

<sup>(1)</sup> De son côté, *p*, bien que sourd et fort, mais articulé entre deux organes mous, s'altère dans certaines langues, alors que le *t* se maintient (Meillet). Le changement de *p* sémitique en *f* arabe montre que, pour l'arabe primitif, l'ordre des valeurs était : *t*, *k*, *q*, *p*. Comme *t* était la plus forte de toutes, elle demeure encore inaltérée, sauf au Maghreb et en Palestine à Hébron, d'après Bauer, où il est devenu *t'*.

<sup>(2)</sup> Il convient de remarquer que, d'après MM. Havet, Collitz, Noreen, cités par M. Meillet qui paraît leur donner raison (*M. S. L.*, t. VIII, p. 288), une gutturale peut bien provenir d'une labio-vélaire mais que l'inverse est « presque sans exemple ». Le *q<sup>w</sup>* éthiopien serait donc originaire et les autres langues sémitiques auraient perdu la labialisation. Mais, même dans certaines langues indo-européennes, on connaît l'évolution inverse : le petit-russien prononce par exemple : *k<sup>w</sup>o* — au lieu de *ko* du grand-russe — quand la voyelle est accentuée.

tains dialectes de l'Arabie méridionale, dans la ville de Burdên (en Égypte), et dans quelques parlars maghribins<sup>(1)</sup>; tantôt il est remplacé par l'occlusive palatale sonore *g*<sup>(2)</sup>, comme dans certains parlars du Maghreb<sup>(3)</sup>; tantôt il est palatalisé en *ç*<sup>(4)</sup>, comme dans quelques dialectes bédouins (cf. Brockelmann, p. 70); tantôt enfin et plus communément, *q* s'est affaibli en une articulation à peu près identique à celle du *hamza*, comme dans certaines parties de l'Égypte, en Palestine, à Damas, à Beyrouth, dans certains parlars maghribins, etc. (cf. Cohen, p. 43). Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce dernier changement, car on constate dans un dialecte slovène moderne (celui de Rosenthal, en Carinthie) le changement analogue mais beaucoup plus considérable de *k* en ' (attaque vocalique forte) au commencement des mots devant voyelle. Voir MIKKOLA, *Urslavische Grammatik* (Heidelberg, 1913), p. 27<sup>(5)</sup>.

1° *Affaiblissement*. — Les habitants de Kfár'abîda eux aussi, comme d'ailleurs ceux de beaucoup de villages libanais, affaiblissent l'occlusive vélaire *q* et la prononcent presque comme le *hamza* lorsque celui-ci est articulé avec une détente brusque. C'est pourquoi les enfants font assez souvent la faute de remplacer ق par ا lorsqu'ils écrivent sous la dictée d'un illettré (par exemple dans 'ónnēb «chanvre» pour cl. qúnnaḅu<sup>n</sup>). De même les mots tirés des langues européennes dans lesquels *c* (= *k*) est régulièrement transcrit par *q*, remplacent ce *q* dans la prononciation courante par le phonème 'q. Ex. : 'qónṣol «consul» < néo-cl. qúnṣulu<sup>n</sup>; dū'q «duc» < néo-cl. dūqu<sup>n</sup>, etc.

Il faut cependant remarquer un fait curieux mais réel, c'est que *q* classique, bien que très affaibli et réduit presque à ', garde toujours une certaine occlusion d'arrière-vélaire qui empêche une audition attentive de les confondre complètement avec l'attaque vocalique forte. C'est sans doute ce qui explique l'influence d'emphatisation qu'exerce dans notre parler ce phonème sur les consonnes et surtout sur les voyelles avoisinantes, ce qui n'aurait pu avoir lieu (et cela en effet n'a pas lieu dans les autres dialectes où il est également affaibli, cf. Cohen,

(1) Cf. LANDBERG, *Hadramoût*, p. 131; cf. aussi MARÇAIS, *Saïda*, p. 110.

(2) Je note *g* parce que ce phonème provenant du cl. *q* est articulé plus en arrière que le *g* dur français. (Cf. MARÇAIS, *Saïda*, *M. S. L.*, p. 108.) Très répandu : fellâhs de la Haute-Égypte, Libye, nombreux parlars bédouins d'Orient.

(3) Cf. MARÇAIS, *Saïda*, *ibid.*, p. 108-109; *Tlemcen*, p. 17; — Cf. aussi COHEN, p. 46 et suiv.

(4) Par l'intermédiaire de *k*.

(5) De même, à Alger juif, on remplace souvent (par un affaiblissement considérable de l'articulation) *k* ainsi que *g* et *q* par '. — Cf. COHEN, p. 26.

p. 43), si *q* classique n'avait conservé que l'occlusion glottale. En outre je ne connais pas de cas certains où *q* affaibli ait disparu comme ' à la finale ou à l'intervocalique, tandis qu'on peut citer des exemples certains qui semblent prouver que les sujets parlants font encore une distinction entre les phonèmes 'q, et ', car ils prononcent et écrivent quelquefois par confusion ' comme 'q, c'est-à-dire ق : 'qáh. « il toussa » < cl. 'áhha. Ici le sentiment du sujet parlant croit reconnaître le correspondant d'un *q* classique, alors qu'en réalité le verbe classique est 'áhha. Pour ces raisons on a préféré, contrairement à la plupart des dialectologues, attribuer dans ce travail au représentant (affaibli) du classique ق le signe 'q qui ne le symbolise que par à-peu-près, il est vrai, mais qui a le grand avantage de ne pas le confondre entièrement avec le ', dont il est réellement distinct, ainsi qu'il a été dit.

Les individus ou les parlars qui réagissent contre cette tendance générale à l'affaiblissement, arrivent, par fausse restauration ou par exagération, à donner au phonème *q* une articulation plus forte qu'en classique. C'est ainsi que quelques villages libanais (en petit nombre, il est vrai), voisins de Kfár 'abída, comme Feghâl, Châmât, prononcent *q* avec une forte exagération, d'énergie dans l'articulation postvélaire<sup>(1)</sup>.

2° Échange de *q* avec d'autres consonnes. —  $\alpha$ . *q*, sonore dans beaucoup de dialectes (cf. Brockelmann, p. 70), est toujours sourd à Kfár 'abída. Il n'y a pas à ma connaissance de mot où il soit dans le parler strictement local devenu l'occlusive sonore correspondante *g*. J'ai entendu néanmoins à plusieurs reprises un certain nombre de personnes prononcer, mais par affectation et par imitation des Bédouins<sup>(2)</sup> qu'elles avaient fréquentés, *q* comme *g* dans quelques mots tels que nâga « chamelle » au lieu de nâ'/qa < cl. nâqatu<sup>n</sup>; bâgra « vache » au lieu de bâ'/qra < cl. baqaratu<sup>n</sup>; etc.

On l'a vu (p. 13), *q* passe quelquefois à ' , quand il est à la finale, ce qui est assez naturel, étant donné que *q* et ' peuvent être regardés à des degrés divers comme des renforcements de ' (3). Le même fait se produit en Arabie méridionale (cf. LANDBERG, Ḥaḍramoût, p. 271).

(1) Les sujets parlants des villages où *q* s'est affaibli en 'q ont si bien conscience de cette exagération chez leurs voisins qu'elle devient pour eux un sujet de raillerie.

(2) Ceux de Syrie (direction de Damas). Il ne s'agit pas de ceux qui ont é au lieu de *q*.

(3) Cf. ce que disait Hartwig Derenbourg dans son compte rendu de l'ouvrage de M. R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam* (*Journal des Sa-*

β. La règle qui veut que *q* classique s'affaiblisse à *Kfâr 'abîda* en <sup>ʾ</sup>/*q* ne souffre presque aucune exception. — Celles qu'on peut relever s'expliquent : 1. par le fait qu'il s'agit d'emprunts oraux et directs faits non à l'arabe, mais à des langues qui ne possèdent pas *q*, telles le turc, le persan et le grec ; *kóndra* « chaussure » < turc *qundura*, cf. ital. *coturno*; *kərbâz* « fouet » < turc *qerbâz* (*qerbač*); *kâstêk* (ou *hâstêk*) « gousset, chaîne de montre » < *hâštaq* (pers.); <sup>ʾ</sup>*aklîros* « clergé » < grec *κληρος* (cf. la forme littéraire syr. *q<sup>e</sup>lirās* et voir plus bas, etc. <sup>(1)</sup>). — 2. par le fait qu'il s'agit d'emprunts directs au syriaque et que dans cette langue le *q* était sans doute susceptible d'une prononciation plus ferme qui le rapprochait de celle de *k*, suivant la distinction établie par quelques grammairiens syriaques (cf. R. DUVAL, *Gramm. Syr.*, p. 23). En outre, *q* syriaque perdait, selon les grammairiens, dans le voisinage de certains phonèmes, son articulation propre et se confondait, pour la prononciation, avec d'autres consonnes <sup>(2)</sup>. On peut même se demander si, sous l'influence grecque, qui s'est fait longuement sentir en Syrie (1<sup>er</sup> siècle avant notre ère – 7<sup>em</sup> siècle après), il ne s'était pas produit, dans le syriaque parlé, une fusion complète de *q* =  $\text{ϰ}$  et de *k* =  $\text{κ}$ , comme elle pouvait vraisemblablement avoir lieu dans une population à demi hellénisée <sup>(3)</sup>. Quoi qu'il en soit, voici quelques exemples de changements de *q* en *k* dans les mots dialectaux d'origine syriaque : *kâz<sup>z</sup>* « il eut du dégoût » (dans *kâzzet nâfsé* « je suis dégouté ») < syr. *qaz* (usité seulement à l'éthiopia), cf. ar. class. *qazza*; *kâlêh* et *kállêh* « il arracha (une branche) » < syr. *q<sup>e</sup>lah* (sur le changement de *h* syr. en *h* dial., voir plus haut, p. 19), cf. ar. cl. *qâlaha*; *šarbûkê* « filet, embarras » < syr. *šarbûqâ* et *šarbûqîthâ* <sup>(4)</sup>.

Le changement inverse (<sup>ʾ</sup>/*q* au lieu de *k*) ne se rencontre guère

vants, p. 335, juin 1907) : « Les considérations développées par M. Dussaud confirment que la véritable consonne placée en tête des alphabets sémitiques autres que l'éthiopien est non pas l'alef (entendez : attaque vocalique douce), mais le hamza (entendez : attaque vocalique forte), un 'ain en miniature chez les Arabes ».

<sup>(1)</sup> *šaybok* « rouleau de pâtisserie », cf. *šûbaqu<sup>n</sup>* qui passe pour être d'origine persane.

<sup>(2)</sup> Les Syriens, surtout les Syriens orientaux, changeaient *q* en *g* devant *b*, *d* non spirantisé ou devant *z* ; et en *k* non spirantisé devant *s* ou *t* durs ; cf. Abbé MARTIN, *Syriens orientaux et occidentaux* (*Journal Asiatique*, avril-mai 1872, p. 338-339).

<sup>(3)</sup> Toutefois on sait que dans le plus vieil araméen, celui des inscriptions de Zendjirli, il y a déjà un exemple de *k* au lieu de *q* (voir NÖLDEKE, *Z. D. M. G.*, t. 47, p. 99). Il s'agit de *kaišā* « été » en face de araméen biblique *qayit* (*qayit-ā*), syriaque *qayit-ā* (ar. cl. *qayzu<sup>n</sup>* « media aestas », hébr. *qayis* « aestas »). Le fait est assez difficile à interpréter, mais une des opinions probables est qu'ici déjà il s'agit d'une influence étrangère (non sémitique — préhellénique).

<sup>(4)</sup> Cf. pourtant plus loin.

que dans l'exemple suivant : *qáttab* (à côté de *ʔqátab*) « il cousit » en face du cl. *kátaba* « il cousit » sous l'influence de cl. *qaṭaba* « il ferma l'ouverture (d'un sac) ».

*ɣ*. *ʔq* remplace par assimilation ou plutôt par adaptation le *g* syriaque spirantisé ou non<sup>(1)</sup>. Les Libanais en effet, ne possédant plus le phonème *g*, ont été amenés à le remplacer par des phonèmes voisins : *q*, *k* (cf. p. 30), *ɣ* (cf. p. 32), dans les mots empruntés au syriaque ou aux langues étrangères. Ex. : *ʔqáleš* « il enleva la croûte (d'une plaie) » < syr. *g<sup>e</sup>laš*; *záraʔq* « elle fila (en parlant d'une étoile) » < syr. *z<sup>e</sup>ray*; *qòzhaiya* (nom propre d'homme) < syr. *gazzā* « trésor » et *haiyā* « vie »; *baʔqbūʔqa* « bulle d'eau, ampoule » < syr. *baybūyithā*, etc.

On rencontre aussi *ʔq* au lieu de *h* dans quelques mots empruntés au syriaque; il s'agit du groupe *hs* (*ks*). Ex. : *ʔáʔqs* « rite, température » < syr. *ṭeksā* (cf. grec *τάξις*); *baʔqsé* « écritoire » < syr. *baḫsā*. Ce changement tient sans doute à la faiblesse de la consonne implosive.

## B. *k* = *ʕ*.

L'explosive palatale sourde *k* représente le *k* classique et a comme lui dans notre parler une articulation analogue à celle du *k* français. Cette articulation est réalisée par la partie médiane de la langue contre le palais, elle est antérieure par rapport à celle de *q*. Ceci explique le maintien pur et simple de ce phonème dans les langues sémitiques en général et sa résistance aux altérations que *q* a subies dans l'arabe moderne (sauf quelques dialectes tels que ceux des Bédouins d'Orient et certains parlers d'Iraq ou d'Algérie [cf. Brockelmann, p. 70], où *k* s'est affriqué en *č*).

A Kfár 'abida, *k* s'est maintenu sans altération apparente. Il n'est pas aspiré ni remplacé par la sonore *g* devant *z* et *ž*, comme on l'a constaté, paraît-il, à Beyrouth (cf. Mattsson, p. 35). Je dois dire ici qu'ayant beaucoup fréquenté les habitants de Beyrouth

<sup>(1)</sup> Il faut se rappeler ici que la règle qui veut que les six phonèmes suivants *ʕ* (*b*), *ʕ* (*g*), *ʔ* (*d*), *ɣ* (*k*), *ʕ* (*p*), *l* (*t*), s'affaiblissent en spirantes (en syriaque comme en hébreu), sous l'influence d'une voyelle précédente, n'est plus suivie dans la prononciation actuelle du syriaque au Liban. *ʔ*, *l* et *ʕ* sont toujours prononcés *d*, *t*, *b* et jamais *d̄* (= *ḏ*), *θ* (= *ṯ*), *β* (= *ḅ*); *ʕ* est partout articulée *f* comme en arabe et nulle part *p*. Seuls *ʕ* et *ɣ* se prononcent, d'une manière capricieuse d'ailleurs, tantôt *g* et *k*, tantôt *ɣ* et *χ*. La loi générale d'après laquelle se fait la translation des mots syriaques en arabe dialectal est à peu près conforme à la prononciation actuelle du syriaque dont je viens de parler, sauf pour *g*, qui n'existe pas dans le dialecte libanais.

je n'ai jamais saisi pareille prononciation. Si M. Mattsson a bien entendu, il ne s'agit sûrement que d'une prononciation individuelle, exactement comme celle de *g* sonore pour la chuintante *ž* (ج), qu'on rencontre dans quelques mots d'emprunt, le *g* n'existant pas en principe dans le dialecte libanais. D'ailleurs le travail de M. Mattsson sur le dialecte de Beyrouth n'est pas toujours, au moins pour les détails, irréprochable ni surtout complet, comme j'ai eu l'occasion de l'indiquer dans un court compte rendu paru dans la *Revue des Langues romanes*, t. LIV, janvier-mars 1911, p. 110.

Ainsi que *ʔ/q* (*q*), *k* remplace souvent par adaptation la sonore *g* dans les mots empruntés aux langues qui possèdent ce phonème, notamment au syriaque. Ex. : *narkîlé* (à côté de *ʔarkîlé*) « narghilé » < pers. *nargîlê*; *šânkeḷ* « crochet » < pers. *čângeḷ*; *kómroḳ* « douane » < turc *gumruk*<sup>(1)</sup>; *kṛâm* (à côté de *ṣṛâm*) « gramme » < gr. γράμμα; *kâz* < frç. *gaz*; *ʔânklîz*, cf. frç. *Anglais*, ital. *Inglese*; *kâlûš*, cf. fr. *galoche*; *kârdeš* « il rongea (un os) avec les dents » < syr. *gardeš*; *kézem* « il s'irrita » < syr. *g<sup>e</sup>zam*; *šârkeḷ* « il embrouilla, il donna des crocs en jambe » < syr. *šargel*; *mázka* « le vin et l'eau que le prêtre met dans le calice à la messe » (litt. « mélange ») < syr. *m<sup>e</sup>zāyā* (rac. *m-z-g*) cf. ar. cl. *mazaža* « il mêla »<sup>(2)</sup>; etc.

### C. *ḥ* = *ç*.

L'articulation de la spirante sourde arrière-vélaire *ḥ*, se faisant dans la région postérieure (sur la luette), est par là même assez faible. Cette faiblesse explique qu'elle se soit confondue avec *h* dans toutes les langues sémitiques, sauf l'arabe et l'assyrien (cf. Brockelmann, p. 70-71). Mais à part les cas où, par assimilation, il a passé à *ç* (cf. *infra*, p. 32), *ḥ* est toujours maintenu à Kfâr 'abîda. Il se prononce cependant, comme dans d'autres dialectes (cf. M. Cohen, p. 30), plus en avant qu'en classique et son articulation ressemble plutôt à *ch* allemand post-palatal qu'au *h* classique. Ceci sans préjudice de la qualité emphatique de *ḥ* et de l'influence d'emphatisation exercée la plupart du temps par ce phonème sur les consonnes voisines, comme on le verra plus loin.

*ḥ* remplace, en vertu d'un phénomène d'adaptation phonétique populaire, la faucale *h* dans un grand nombre de mots empruntés au syriaque (cf. p. 18), lequel n'a plus que *h* pour représenter

<sup>(1)</sup> Ce mot est généralement rendu par *žumruku* dans l'arabe moderne des journaux.

<sup>(2)</sup> Dans plusieurs villages libanais, on prononce *máska*, par assimilation de *z* en *s*, sous l'influence de *k*.

le *h* et le *ħ* du sémitique commun (*h* et *ħ* de l'arabe classique).

Le syriaque s'était créé un nouveau *ħ* par la spirantisation de *k* dans les conditions connues. Ce *ħ* secondaire ( $\chi$ ) est naturellement représenté lui aussi par *ħ* dans notre parler. Ex. : *fāršəħ* « il écarta les jambes » < syr. *paršəχ* (rac. *p-r-š-k*), cf. ar. cl. *fāršaħa*; *mōħl* « levier pour arracher les grosses pierres » < syr. *muxlā* (\**muklā*), cf. grec *μοχλός*; *dārəħ* « il provigna » < syr. *darrəχ* (rac. *d-r-k*); etc.

Dans deux mots classiques : *báka'a* « il gronda quelqu'un », vulg. *báħa'*, et *naka'a* « il poussa », vulg. *náħa'*, il semble que le *k* en position intervocalique se soit affaibli en *ħ*, comme s'il était syriaque d'origine.

On n'a pas trouvé du *ħ* du mot *ħarṭūs* (cf. frç. *cartouche*, ital. *cartoccio*) d'autre explication que la suivante. Ce fait rappelle la prononciation toscane des mots italiens qui commencent par *ca-*<sup>(1)</sup> (*ħaza* = *casa* « maison »). Voir MEILLET, *Dialectes indo-européens*, p. 94, rappelant le fait d'après JOSSELYN, *Étude sur la phonétique italienne*, p. 45-46. Il faut, en toscan; que « la consonne (*k*) se trouve entre deux voyelles dont l'une, celle qui suit la consonne, n'est pas *e* ou *i*... elle devient une fricative *ħ* ». C'est exactement le cas dans le pluriel *i cartocci* et *ħarṭūs* est un collectif; pour le singulatif on a créé *ħarṭūšə* (singulier féminin)<sup>(2)</sup>.

#### D. $\gamma = \xi$ .

La spirante sonore arrière-vélaire  $\gamma$  s'articule dans la même région que sa correspondante sourde *ħ*.

Disparu en assyrien, passé à  $\epsilon$  en hébreu, en araméen, en éthiopien et dans le dialecte sud-arabique de Daḥīnah (cf. Brockelmann, p. 70-71),  $\gamma$  s'est maintenu dans notre parler, ainsi que dans tous les parlers libanais. Comme on l'a vu (p. 20),  $\gamma$  remplace quelquefois la faucale  $\epsilon$  en vertu d'un sentiment psychologique de renforcement; il prend aussi, par assimilation, la place de *ħ*, cf. p. 32.

<sup>(1)</sup> Quand ils sont précédés d'une voyelle. La chose est vraie aussi pour *co* et *cu*.

<sup>(2)</sup> La vraisemblance de cette explication est satisfaisante au point de vue proprement historique : les Médicis avaient longtemps entretenu des relations avec l'ensemble de la Syrie. Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, Ferdinand I<sup>er</sup> de Médicis et Cosme II, grands ducs de Toscane, étaient les alliés du prince libanais Fakhr-ed-Dīn II et, pendant plus de trente ans, le Liban fut constamment parcouru par de nombreux Toscans, commerçants, ingénieurs, ouvriers, forgerons, marins, soldats, diplomates, etc.; voir JOUPLAN, *Question du Liban* (thèse de droit), Paris, 1908, p. 93 et *passim*.

Comme en classique, *ȳ* représente généralement *g* dans les mots de provenance syriaque<sup>(1)</sup>. Ex. : 'ōrȳol<sup>(2)</sup> « flûte », syr. 'urḡanān, grec ὄργανον, ar. cl. 'ūrȳum<sup>n</sup>; ȳāddef « il a blasphémé » < syr. gaddef, cf. ar. cl. zāddefa; fetȳāmāt « répons » pl., cf. syr. peḥgāmā (pers.); ȳauȳa « il a crié (en parlant d'un enfant) » < syr. gaugī; ȳōrāiš « ortie » et ȳārḡs « il est piqué, il a piqué avec des orties » avec emphatisation de *s* en *ṣ* sous l'influence de *r*, cf. syr. garres<sup>(3)</sup>; swāȳil « chants » pl., fait sur le syriaque sūȳithā ( $\sqrt{s-g-y}$ .)

On applique la même règle aux mots étrangers empruntés récemment : ȳrandū'/q (cf. frç. grand duc); ȳāz (cf. frç. gaz)<sup>(4)</sup>.

### CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

#### 1° Assimilation.

*α. Assimilation partielle en contact ou à distance.* — La sourde *ḥ* s'assimile souvent à une sonore, d'où *ȳ*; régressivement : ȳabbīt « citerne large et dégradée par les pieds des bestiaux » (avec redoublement de *b* et fermeture de la première syllabe) < cl. ḥabītu<sup>n</sup>; šāȳab « il jaillit (en parlant du lait ou du sang) » < cl. šāḥaba; šōȳb (et avec infixation de *n* : šanȳāb) « filet de lait jaillissant du pis » < šūḥbu<sup>n</sup>; ȳāmōš « il égratigna » (et avec infixation de *r* : ȳārmōš) « il déchira avec ses ongles ou avec ses griffes » < cl. ḥāmaša; ȳomōš « égratignure » < cl. ḥūmōšu<sup>n</sup>; šāȳer « selle de chameau », cf. cl. šāḥru<sup>n</sup> « cavité de la selle entre les deux arçons »; ȳāsar « garde, factionnaire » (assimilation de la sonore *r* et dissimilation de la sourde *f*), cf. cl. ḥafīru<sup>n</sup> « gardien » du verbe ḥāfara « il garda »<sup>(5)</sup>; ȳābu « léger brouillard » cf. cl. ḥāb'u<sup>n</sup> « gouttes de pluie » (voir p. 10); ȳāz<sup>z</sup> « il transperça, il enfonça (une aiguille) dans . . . » < cl. ḥāzza; — progressivement : nāȳez (à côté de nāḥez) « il piqua » < cl. nāḥaza.

(1) Le parler ignorant *g* (puisque *g* du sémitique commun était devenu *z*), le *g* occlusif a été approximativement reproduit au moyen du phonème *ȳ*, qui lui ressemble en tout sauf l'occlusion.

(2) Sur ce mot cf. plus loin, p. 78.

(3) On dit également à Kfār 'abida 'qōrāiš « ortie » qui représente le cl. qurāišu<sup>n</sup> ou qurrāšu<sup>n</sup>.

(4) On dit aussi kâz (cf. p. 30), mais dans un sens dit peu différent (pétrole et non gaz d'éclairage).

(5) ḥafīru<sup>n</sup> > ȳfīr, ḥufārātu<sup>n</sup> > ȳfā'a « protection » sont courants dans tout le Maghreb et apparaissent déjà dans les textes maghribins et orientaux du moyen âge (cf. Dozy).

L'articulation des deux spirantes  $\gamma$  et  $h$  se faisant dans la même région et d'une façon à peu près identique, il était naturel que les sujets parlants prissent l'une pour l'autre dans certaines positions. A Kfár 'abîda, c'est  $\gamma$  qui semble le plus facile à réaliser et qui gagne du terrain. Du reste, la langue classique elle-même connaît un grand nombre de mots qui présentent sans modification du sens  $\gamma$  et  $h$  <sup>(1)</sup>.

$\beta$ . Assimilation totale en contact ou à distance. — Les deux spirantes vélares  $\gamma$  et  $h$  s'assimilent mutuellement toutes les fois qu'elles se trouvent en contact immédiat. C'est la seconde consonne qui détermine la forme de la géminée ainsi produite. Ainsi  $\gamma h > hh$  avec assourdissement de  $\gamma$  : *dmāh hālē* «cerveau vide (d'intelligence)» < *dimāyu<sup>n</sup> hālī<sup>n</sup>*; — inversement  $h$  plus  $\gamma > \gamma\gamma$ , avec sonorisation de  $h$  : *mnāy γārbē* «climat occidental» < cl. *manāhu<sup>n</sup> γarbiyu<sup>n</sup>*.

Contrairement à ce qui se passe dans d'autres dialectes (cf. MARÇAIS, *Saïda* p. 111),  $\gamma$  et  $h$  ne s'assimilent jamais, à Kfár 'abîda, la faucale  $h$ . De même  $\gamma/q$  ne s'assimile pas la palatale  $k$  au cas où ces deux consonnes sont en contact : *fāru<sup>n</sup> kabīru<sup>n</sup>* «grande différence» fait à Kfár 'abîda : *fōr<sup>2</sup>/q kbīr* et jamais *\*fōr<sup>2</sup>/q<sup>2</sup>qbīr*.

L'hébreu *hāxām* «sage» transcrit dans le parler serait *\*hāhām*, mais il était par trop difficile de maintenir le  $h$  et le  $h$  distincts. Le premier a été assimilé par le second, qui est le plus fort (ass. régressive) <sup>(2)</sup>. Cette explication me semble préférable à celle de M. Cohen (p. 392), qui voit ici un emprunt au turc ou à un autre parler <sup>(3)</sup>.

## 2° Métathèse.

Contrairement aux faucales, les gutturo-palatales échangent rarement leur place entre elles ou avec les phonèmes voisins. Notre parler connaît cependant trois exemples du fait : *mārγfē* «grande cuillère» < cl. *mīyrafatu<sup>n</sup>*; *mō<sup>2</sup>/qāilē* «petit bâton à crochet», métathèse de *\*mō<sup>2</sup>āil<sup>2</sup>/qa*, *\*mu<sup>2</sup>āliqat* de cl. *mu<sup>2</sup>āliqu<sup>n</sup>*, dimin.

(1) En voici quelques exemples pris au hasard : *γāyru<sup>n</sup>* et *hāyru<sup>n</sup>* «bas-fond, terrain en contre-bas»; *γābana* et *hābana* «il replia»; *'ātγama* et *'āthama* «il causa une indigestion»; *zāγara* et *zāhara* «il déborda»; *rafīyu<sup>n</sup>* et *rafīhu<sup>n</sup>* «saisé (en parlant de la vie)»; etc.

(2) Et l'on dit *hāhām*.

(3) On pourrait être tenté de voir une chute de  $h$  par dissimilation dans *hād<sup>2</sup>* «il agita (principalement l'eau), il se rinça la bouche», quand on le compare au cl. *hād<sup>2</sup>hāda* (même sens). Mais il s'agit ici bien plutôt d'un phénomène morphologique que d'un phénomène phonétique; la racine bilitère *\*had<sup>2</sup>*, qui a été élargie en classique au moyen d'un redoublement complet, l'a été dans notre parler par la formation d'un verbe *III<sup>ae</sup> geminatae* (type *farra*).

de cl. *mīlāqu<sup>n</sup>*; *balýšūn* «buglosse», cf. cl. *būyulšunu<sup>n</sup>* adapté du gr. *βούγλωσσον*.

### III. SIFFLANTES ET CHUINTANTES.

*s* = س; *z* = ز; *š* = ص; *ẓ* = ظ<sup>(1)</sup>; *ṣ̌* = ش; *ẓ̌* = ج.

#### CHANGEMENTS SPONTANÉS.

D'une façon générale, les sifflantes et chuintantes *s*, *z*, *š*, *ẓ*, *ṣ̌*, *ẓ̌*, se maintiennent dans notre parler (sauf *ẓ*) avec leur prononciation classique. Avant d'en étudier les changements conditionnés, il faut dire un mot de leurs changements spontanés.

#### A. *s* = س.

L'articulation de la sifflante sourde *s* est à peu près identique à celle du *s* français non intervocalique, comme dans *salut*. En principe, *s* dans notre parler est la continuation de *s* classique.

D'autre part, *s* apparaît dans un certain nombre de mots empruntés à l'arabe classique comme substitut de l'interdentale spirante *θ* (ث) [cf. *infra*, p. 48]. — Il remplace souvent *š* et, en revanche, est remplacé par lui, grâce à un phénomène de phonétique populaire dans les mots syriaques passés dans le parler de Kfár'abída. Les sujets parlants avaient le sentiment que *s* arabe correspondait à *š* araméen (cf. ar. *kanīsatu<sup>n</sup>*, syr. *k<sup>n</sup>nuštā* «église»), et qu'inversement *š* arabe correspondait à *s* araméen (cf. *šaitānu<sup>n</sup>*, syr. *sāṭānā* «démon»); ils ont appliqué cette règle de correspondance, en vue de leur donner une apparence arabe, à la plupart des emprunts syriaques. Ex. : 1. *š* syr. > *s* dial. : *la<sup>2</sup>/q<sup>2</sup>/qas* «il retarda» < syr. *laqqeš* (cf. hébr. *lāqasš*); *la<sup>2</sup>/q<sup>2</sup>/qis* «tardif» (surtout en parl. d'un fruit), cf. syr. *l<sup>2</sup>qīšāyā*; *kābbas* «il dompta, il dressa» < syr. *kabbeš*; *kēbas*<sup>(2)</sup> «il conserva (des fruits) dans la saumure» < syr. *k<sup>2</sup>βas<sup>2</sup>* (cf. hébr. *kāβasš*); *rēšem* «il ordonna (un prêtre)» < syr. *r<sup>2</sup>šam* (cf. chald. *r<sup>2</sup>šam*); *šommās*

<sup>(1)</sup> Bien que la spirante sonore emphatique soit régulièrement remplacée dans notre parler par la dentale emphatique *d* et que, par conséquent, elle doit être traitée avec les dentales, j'ai cependant préféré l'étudier ici à côté de son correspondant sourd. — Il en est de même pour *ẓ̌* que l'on pourrait étudier avec les gutturo-palatales, puisqu'il provient toujours de *g*.

<sup>(2)</sup> Même racine que le mot précédent; cf. chez Virgile :

*mella . . . dūrum Bacchī domitura saporem.*

«servant de messe, diacre» de \**sommās* par dissimil. < syr. *šam-māšā*, etc. — 2. *s* syr. > *š* dial. : *ʾqāššēb* «elle se gerça» (en parl. de la peau), cf. syr. *qassūβā* «cal, durcissement de la peau»; *fārkēš* «il renversa par un croc-en-jambe» < syr. *parkes*; *rēšēm* «il ondoya (un enfant)» < syr. *r<sup>e</sup>sam* «il fit couler de l'eau goutte à goutte», etc. — 3. *s* > *š* dial. dans quelques mots qui ne proviennent pas du syriaque : *maštūl* «idiot» < *maštūlu* (usité aussi dans les dialectes maghribins avec le verbe *saṭal* «enivré»); *šerwāl* «pantalon large» < ar.-pers. *širwālu*<sup>n</sup>, cf. syr. *šarbālā*<sup>(1)</sup>; *šāʾqlēb* «il renversa, il culbuta», cf. cl. *sāqlaba*. Comme ce dernier mot, employé également en maghribin, a été rattaché au verbe classique *qalaba* et qu'on l'a expliqué comme étant la forme transitive berbère dérivée de la racine simple par préfixation de *s*, je crois, quelle que soit la valeur de cette explication, être autorisé à expliquer la même forme dans le parler de Kfar 'abīda par l'influence du *šāf<sup>e</sup>el* araméen, qui est fréquent dans cette dernière langue, alors qu'il est tombé en désuétude dans l'arabe proprement dit.

## B. *z* = *z*.

La sifflante sonore *z* représente *z* classique et s'articule de la même façon que son correspondant *s*, avec la différence de la sonore à la sourde et de la forte à la douce.

*z* apparaît quelquefois à la place de la spirante interdente *ḏ* (cf. plus loin). Il a cédé la place à *d* dans *ʾqāyus ʾqādeḥ* «arc-en-ciel», cf. cl. *qaysu quzahī*<sup>n</sup>; mais il est probable que ce mot a subi par étymologie populaire l'influence du cl. *qādaḥa* «il fit des étincelles»<sup>(2)</sup>. De même, *zāle<sup>c</sup>* «il avala» et *zal<sup>c</sup>ūm* «gosier», en face de class. *bāla<sup>a</sup>* et *bul<sup>c</sup>ūmu<sup>n</sup>* (même sens), s'expliquent par une étymologie populaire en vertu de laquelle la racine dialectale *zāle<sup>c</sup>* s'est superposée à l'aboutissant de la racine classique *bāla<sup>a</sup>* dans l'esprit du sujet parlant. Il n'y a rien de phonétique dans ces deux exemples.

## C. *š* = *š*.

Comme toutes les emphatiques, la sifflante sourde *š* a en classique une articulation spéciale qui «comporte une forte tension des organes vocaux». Cette articulation emphatique de *š* existe généralement dans notre parler aussi bien pour les mots d'origine

<sup>(1)</sup> *šarbalin* plur. en araméen biblique, DAN. III, 27, gr. *σαράβαλλα, σαράβαρα σαράπαραι*. Le mot est d'origine iranienne.

<sup>(2)</sup> Fait très ancien, général aujourd'hui, déjà noté par Žawālīqī (MARÇAIS).

arabe classique que pour ceux de provenance syriaque. Ex. : *šabr* « patience » < cl. *šabru*<sup>n</sup>; *ʾqšâš* « punition » < cl. *qišâšu*<sup>n</sup>; *šamməd* « il économisa » < syr. *šammed*, etc.

š représente la mi-occlusive č dans quelques mots de provenance persane<sup>(1)</sup>, comme *šormâyé* « soulier » < pers. *čorm* (cf. cl. *šalibu*<sup>n</sup> en face de pers. *čalipā*).

š s'affaiblit quelquefois en s dans le voisinage de la faucale *h*<sup>(2)</sup> et de *r*. Ex. : *séħha* « santé (grand bien te fasse!) » < cl. *šihhatu*<sup>n</sup>; *māhaséllek* « que t'est-il arrivé? » < cl. *mā* + *hāšala* + *laka*; *ħarsénne* « ornithogale » < syr. *ħaršānā*; *séfr* « zéro » < cl. *šifru*<sup>n</sup><sup>(3)</sup>. On dit cependant *nāšah* « il engraisa » < cl. *nāsa'a* exemple où *h* a produit un effet contraire; il y a ici sans doute une emphase d'origine psychologique<sup>(4)</sup>. Quant à *dāħheš*<sup>(5)</sup> « il fut affecté d'un panaris », il s'agit peut-être d'un hyperclassicisme, tenant à ce qu'on se rendait vaguement compte de la substitution de *s* vulgaire à *š* classique dans nombre de cas où le mot comportait un *h*.

#### D. *z* = ܙ.

*z*, correspondant sonore de *š*, s'articule « avec occlusion glottale et tension des organes vocaux ». C'est une des consonnes sémitiques les plus difficiles à réaliser, et qui, pour cette raison, ont été des plus altérées. C'est pour cela sans doute que M. Ländberg (*Hadramoût*, p. 118) se demande si *z* représente un son vraiment arabe. Seul, l'arabe classique possède comme arrière-dentale l'interdentale emphatique *z* du sémitique commun dont l'articulation est encore conservée dans quelques dialectes bédouins. L'éthiopien, l'hébreu et l'assyrien l'ont remplacée par *š*, et l'araméen par *t*. La plupart des dialectes arabes modernes, dont le

<sup>(1)</sup> Équivalence des plus anciennes, ainsi qu'on le voit par A. MEILLET, *Grammaire du vieux perse*, 1915, p. 198 : le *š* assyro-babylonien est rendu par č dans le nom propre *Nabukuduri-ušur* (v. p. *Nabukudračara*).

<sup>(2)</sup> Tandis que *r*, *h*, *š* et *ʾq* emphatisent souvent, parfois même à distance, un phonème voisin, *h* produit généralement dans notre parler l'effet contraire sur les consonnes avoisinantes; cf. plus loin *deħek* « il rit » < cl. *dahika*. Par conséquent le changement de *š* en *s* dans le voisinage de *h* est une dissimilation.

<sup>(3)</sup> Voir M. COHEN, p. 91, *šffâyâ* pour *šffâyâ* « filtre », cf. cl. *mišfātu*<sup>n</sup>; p. 92, *ššormâ* « nous avons sillé » pour *ššormâ*; *šihqâ* « foudre » pour cl. *šā'iqatu*<sup>n</sup>.

Cf. aussi MARÇAIS : *sāħri* « saharien » cf. cl. *šahrā'u*; *shên* « petite cabane » pour *šuhain* (*Saïda*, p. 111).

<sup>(4)</sup> En même temps que *s* se transformait en *š*, ce qui est un renforcement au moins au point de vue psychologique, le *ʾ* se renforçait en *h*. Les deux changements sont en relation directe.

<sup>(5)</sup> En face du cl. *madħusu*<sup>n</sup>.

nôtre, ont entièrement confondu le phonème *z* classique avec *ḏ* (cf. Brockelmann, p. 72)<sup>(1)</sup>.

Les habitants de Kfâr 'abîda, comme la plupart des Libanais, prononcent, il est vrai, ce phonème et l'articulent (avec un certain affaiblissement, qui ne va pas toutefois jusqu'à le confondre avec *z*) dans plusieurs mots classiques d'un usage courant au Liban. Ex. : *zâḏm* « injuste » < cl. *zâlimu*<sup>n</sup>; *zrîf* « beau, joli » < cl. *zarîfu*<sup>n</sup>; *zârf* « soucoupe » < cl. *zârfu*; *zrîf* « circonstances » < cl. *zurûfu*<sup>n</sup>, pl. de *zârfu*<sup>n</sup>; *zôḏmê* « ténèbres » < cl. *zûlmatu*<sup>n</sup>; *zân* « il a pensé, il a cru » < cl. *zâmma*; *wâ'z* « prédication » < cl. *wâ'zu*<sup>n</sup>, etc. Mais ce n'est là qu'une prononciation artificielle. Les vieillards articulent encore *ḏ* dans tous ces cas comme dans ceux qui suivent. À part les mots ci-dessus et peut-être quelques autres dans lesquels se fait sentir l'influence de la langue savante, *z*, ainsi que dans la plupart des dialectes modernes, a pris l'articulation de l'emphatique *ḏ*. Ex. : *'âdm* « os » < cl. *'âzmu*<sup>n</sup>; *dâḥr* « dos, montagne » < cl. *zâhru*<sup>n</sup>; *ḥâḥḥ* « il apprit par cœur » < cl. *ḥâḥîza*; *dârf* « outre »<sup>(2)</sup> < cl. *zarfu*<sup>n</sup> « vase »; *dâl* « il resta, il ne cessa pas » < cl. *zâlla*; *ndâḥî* « propreté » < cl. *naḥâḥîtu*<sup>n</sup>; *dôḥr* « midi » < cl. *zâhru*<sup>n</sup>; *dôḥr* « ongle » < cl. *zûfru*<sup>n</sup>; etc.

Mais il faut signaler ici un fait curieux dû sans aucun doute à l'influence de la langue turque : c'est la présence de *z* à la place de *ḏ*. Un grand nombre de mots, appartenant presque tous au langage administratif, militaire ou commercial, ont été empruntés successivement par les Turcs à la langue de leurs sujets arabes, sous leur forme classique, et réempruntés dans la suite avec leur nouvelle prononciation par les Libanais comme par la plupart des populations soumises au gouvernement de Constantinople. On sait d'autre part que les Turcs comme les Persans prononcent, à très peu d'exceptions près, le phonème *ḏ* comme un simple *z*. Les Libanais, voulant sans doute corriger la prononciation turque qu'ils sentaient défectueuse, ont substitué à ce *z* turc provenant de *ḏ* arabe une articulation plus proche de *ḏ* et plus conforme au sentiment qu'ils ont de leur langue, soit *z*. Cette influence turque s'est fait sentir fortement dans quelques régions libanaises, notamment dans le district de Chouf<sup>(3)</sup>. Cette région, en effet, est habitée en grande partie par les Druses. Ceux-ci se laissèrent plus facilement influencer par les Turcs et surtout par les Persans. Ils ont influencé à leur tour les chrétiens qui vivent dans leur voisinage. De sorte que dans ce pays on prononce *ḏ* comme

<sup>(1)</sup> Cf. aussi COHEN, p. 55; MARÇAIS, *Sâida*, p. 115; LANDBERG, *Hadramoùt*, p. 118; etc., où il est constaté que *z* est toujours confondu avec *ḏ* au profit de ce dernier.

<sup>(2)</sup> Doublet de *zârf* cité plus haut au sens de «soucoupe».

<sup>(3)</sup> Région montagnaise au sud du Liban (est de Tyr et de Sidon).

z non seulement dans les mots turcs d'origine arabe, mais aussi dans des mots classiques qui n'ont jamais été empruntés par la langue turque. Voici les mots les plus usités à Kfár 'abîda, dans lesquels *ḍ* est articulé z. Dans ce village, il ne s'agit jamais que de mots passés par le turc ou empruntés à la région de Chouf. On verra en effet que le traitement normal de *ḍ* classique est *ḍ* à Kfár 'abîda. Ex. : *zābət* « chef militaire, officier » < turc *zābit* < ar. cl. *ḍābiṭu* « qui tient ferme, qui maintient dans l'ordre »; *zābtē* « agent de police » < turc *zābtīye* « police »; *mazbūt* (à côté de *mādbūt*) « exact » (compte) < cl. *maḍbūtū*; *fāyēz* « intérêt » < turc *fāiz* cf. ar. cl. *fāda* « il déborda, il surabonda »<sup>(1)</sup>; *nažār*<sup>(2)</sup> « verdoyant » < cl. *naḍīru*; cl. *ḥāwḍu* > turc *ḥawuz* > dial. *ḥāwūz* « abreuvoir, bassin, réservoir » (mot emprunté d'après M. Marçais au vocabulaire de l'eschatologie musulmane).

### E. *š* = ش.

La chuintante *š*, sauf les cas où elle cède la place en vertu de la phonétique populaire à *s* (cf. p. 34), est généralement maintenue à Kfár 'abîda avec sa prononciation de chuintante sourde dans les mots arabes et dans ceux d'origine syriaque. Ex. : *šāḥr* « mois » < cl. *šāḥru*; *nāššēf* « il essuya » < cl. *nāššafa*; *šātēl* « il planta » < syr. *š<sup>e</sup>thal* (rac. *š-t-l*); *bōršān* « hosties » < syr. *puršānā*; *mālēš* « il pluma » < syr. *m<sup>e</sup>laš*; etc.

*š* représente presque toujours la mi-occlusive *č* (*tch*) dans les mots empruntés au turc et au persan. Ex. : *šāršēf* « drap de lit » < turc *čāršaf* (cf. pers. *čadirišēb*); *šāyrbu* « soupe » < turc *čorbā*; *šānkēl* « crochet » < pers. *čēngel*; *šākūš* « marteau » < turco-pers. *čākūš*; etc. Ceci tient à ce que le parler de Kfár 'abîda, à la différence de certains autres, ignore totalement le phonème *č*<sup>(3)</sup>.

Pour *š* correspondant à *θ* arabe, voir plus loin (Dentales).

### F. *ž* = ج.

Le *ž*, on le sait, a subi plusieurs changements dans son articulation. Dès une époque très ancienne, bien qu'il provînt tou-

(1) Partic. *fā'īdu*.

(2) Dans *žōšnennazīr* « La branche verdoyante » (nom vulgaire d'un ouvrage savant).

(3) Des exemples, tels que *fākēš* (« démettre, déboîter, luxer ») en face du cl. *fākka* (même sens) et *dāḥāš* (« cacher, fourrer ») en face du cl. *dāḥḥa* « cacher », etc., ne prouvent nullement que dans notre parler il y ait eu une évolution de *k* ou de *h* en *š*. Il s'agit naturellement en effet d'une variation morphologique remontant sans doute à une époque extrêmement ancienne. — C'est ce qu'on a déjà fait remarquer à propos d'un cas analogue, p. 20, note 5.

jours de *g*, il ne s'articulait plus dans l'arabe classique comme dans les autres langues sémitiques et même dans certains parlers arabes modernes de l'Omān et de l'Égypte. Il était devenu une mi-occlusive palatale et se prononçait *dʒ*, ainsi que l'indiquent la plupart des dialectes arabes modernes (cf. Brockelmann, p. 70).

A Kfár'abîda comme dans tout le Liban et dans beaucoup de dialectes contemporains, le *ج* s'est affaibli en une simple chuintante analogue au *j* français, et qui sera représentée dans ce travail par le signe *ž*. Cette articulation explique d'elle-même que *ž*, contrairement à ce qui se produit en classique, soit regardé actuellement à Kfár'abîda, ainsi que dans plusieurs dialectes modernes, comme une des consonnes appelées par les grammairiens arabes « lettres solaires », et qu'il se soit assimilé comme celles-ci le *l* de l'article : *rásəžžábəl* « le sommet de la montagne » < cl. *rá's-ul -žábali*.

Sauf les cas où elle est passée par assimilation à sa correspondante sourde *š*, la chuintante sonore *ž* se maintient généralement à Kfár'abîda et s'articule sans aucune difficulté dans toutes les combinaisons. Ex. : *žésr* « pont » < cl. *žísru*<sup>n</sup> ; *réžé'* « il revint » < cl. *rážá'a*, etc.

1. Cependant, dans quelques mots de provenance étrangère ou empruntés à d'autres dialectes arabes modernes, *ج* s'articule dans notre parler comme l'occlusive palatale sonore (*g* frç. dur). Ex. : *zaŋgíl* « richissime » (par diss.) du turc *zangīn* ; *gázder* (à côté de *gásder*) « il se promena, il flâna » < turc *gözder* ; *gáde'* « brave jeune homme » ; ce dernier mot est emprunté avec sa prononciation au dialecte égyptien et correspond au cl. *žada'u*<sup>n</sup> « jeune homme ». — Il arrive que certaines personnes prononcent par affectation d'exotisme *ج* class. comme occl. sonore au lieu de le faire comme chuintante sonore et hésitent pourtant entre les deux prononciations *gamâl* ou *žamâl* « beauté » ; *gáməl* ou *žáməl* « chameau ». Mais cette prononciation de *g* est tout à fait individuelle et récente, elle n'entre nullement dans la vie propre du parler. Ce qui le prouve bien, c'est que *g* syriaque (lorsqu'il n'est pas remplacé par d'autres phonèmes) est toujours représenté par *ž*, et nulle part par *g*, dans tous les mots syriaques passés dans notre parler. Ex. : *žáhžəh* « il brilla » (en parlant du jour) < syr. *gahgeh* ; *žám<sup>m</sup>* « il coupa au ras de terre » (en parl. surtout de la vigne) < syr. *gam(m)* ; *'džá<sup>c</sup>at* « il a eu en dégoût » par accommodation pour *\*tžá<sup>c</sup>at* < syr. *'əθga<sup>c</sup>at* ; etc.

2. *ž* est remplacé par la dentale sonore *d* dans les mots suivants : *dás<sup>s</sup>* « il palpa » (et *dásdəs* « il tâtonna ») < cl. *žássa* ; *hádes*

« ce qui se présente à l'esprit et qui l'occupe » < cl. *hâšisu<sup>n</sup>*; *dâššer* « il laissa paître en liberté » et *dêšer* « il fut abandonné à lui-même » < cl. *žâššara* (et *žâšara*) « il envoya paître les bestiaux, il abandonna » (une affaire); *<sup>d</sup>dâšša* « il rota » < cl. *tažâšša'a*; *dâlle<sup>c</sup>* « il choya » < cl. *žâla'a* « elle fut coquette, effrontée »<sup>(1)</sup>. Ces changements doivent remonter à l'époque où *č* se prononçait encore *dž*; alors *<sup>d</sup>dâšša* et *dâššer* étaient *\*<sup>d</sup>džâšša* et *\*džâššer*, et *ž* est tombé par dissimilation; *dâs<sup>s</sup>* et *hâdēs* aussi supposent *\*džâs<sup>s</sup>* et *\*hâdžēs*; *ž* se serait d'abord assimilé en *z* pour tomber ensuite par dissimilation<sup>(2)</sup>. Quant à *dâlle<sup>c</sup>* pour *\*žâlle<sup>c</sup>*, il provient (contamination par étymologie populaire) du classique *dâllala* « il choya » superposé<sup>(3)</sup> à *žâla'a* (même sens). Il n'y a là rien de phonétique. — Cf. plus loin *dažâžatu<sup>n</sup>* « poule » devenu, pour éviter le groupe *dž*, *žâžē* « poule sauvage, canepetière »<sup>(4)</sup>.

3. *ž* apparaît à la place de la semi-voyelle *y*; il est en revanche remplacé par elle dans quelques mots. Cette permutation n'est guère étonnante au point de vue de la phonétique générale et s'explique par le fait que l'articulation des deux phonèmes est très voisine, ainsi que nous l'avons vu plus haut (cf. p. 23, note), mais elle est exceptionnelle dans notre parler.

Voici quelques exemples de la permutation de *ž* et *y* : *y* cl. > dial. *ž* : *žarbâ<sup>c</sup>* « gerboise » < cl. *yarbâ<sup>c</sup>u<sup>n</sup>*, et d'après M. Derenburg (cf. R. DUVAL, *Gramm. syr.*, p. 23) le nom propre *žâ<sup>c</sup>faru* (usité dans notre parler) n'est autre que *yâ<sup>c</sup>faru* (le *y* en qualité d'initiale était fort, et *y* fort est tout près du *ž*). — *ž* cl. > dial. *y* : *yâlê<sup>c</sup>/q* « sac de paille que les muletiers mettent sous la charge de leurs bêtes » < cl. *žwâlê<sup>c</sup>u<sup>n</sup>* (> dial. *žwâlê<sup>c</sup>/q* tenu pour un pluriel dont on tire un singulier analogique *\*žâlê<sup>c</sup>/q* > *yâlê<sup>c</sup>/q*) « grand sac » < pers. *gawâlah*<sup>(5)</sup>.

(1) Cf. cl. *dašišatu<sup>n</sup>* et *žâšišatu<sup>n</sup>* « brouet fait de froment pilé »; *dâšisu<sup>n</sup>* et *žâšisu<sup>n</sup>* « espion ». Ces formes soi-disant classiques avec *d* sont également elles-mêmes d'origine dialectale.

(2) On est forcé de supposer des intermédiaires analogues pour expliquer le v. slave *žežetü* « il brûle » qui devrait être *\*dežetü* (skr. *dâhati*) et le lituanien *žėdžė* « je façonne », sl. *zidü* « terre à potier » qui devrait être *\*dėdžė* (slave *\*dizü*), sk. *dėhati*. En effet, le *ž* slave a passé par *dž* et le *ž* lit. (= *z* slave) a passé par le stade *dž* (slave *dz*). Tout ceci est emprunté à M. Meillet (*M. S. L.*, t. VIII [1893], p. 284).

(3) Dans la conscience du sujet parlant.

(4) Toutefois la forme *džâžē*, qui est légitime puisque *dž* n'est pas l'aboutissant d'un *g* ancien, mais celui de *d+g*, existe encore dans le sens ordinaire de « poule ». — Cf. un fait analogue dans un patois français (Anould, Vosges) *džünė* < *\*džžünė* = frç. « déjeuner » (*Revue des Langues romanes*, XLIX, p. 531).

(5) Cf. cl. *'âžžalu<sup>n</sup>* « cerf », à côté de *'âiyalu<sup>n</sup>* qui est la forme primitive, ainsi que l'indique l'hébreu *'aijāl* « cerf » (le *y* ici était fort, en qualité de géminée).

## CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

## 1° Assimilation.

*α. Assimilation partielle en contact ou à distance.* — 1. *s* s'assimile en *š* dans le voisinage d'une emphatique, notamment de *t*, *r*, <sup>3</sup>/*q*, et de la gutturo-palatale *h*<sup>(1)</sup> : *a. régressivement, à distance*<sup>(2)</sup> : *šátl* « pot en cuivre pour puiser de l'eau, pour traire; vase à anse » < cl. *saṭlu*, latin *situla*; *šófra* « table servie » < cl. *súfratu*<sup>n</sup>; *šáth* « terrasse » < cl. *sáthu*<sup>n</sup>; *šáttar* « il traça des lignes sur le papier » < cl. *sáttara*; *bšát* « tapis » < cl. *bisātu*<sup>n</sup>; *máštara* (*mšát'ra*) « règle pour tracer des lignes » < cl. *máštartu*<sup>n</sup>; *šúr* « muraille » < cl. *súru*<sup>n</sup>; *šátúr* « couperet » < cl. *sātúru*<sup>n</sup>; *šáhan* « il est malade, il a la fièvre » < cl. *sáhana* « il est chaud »; *šátam* « il boucha, il ferma » < cl. *sátama*, etc... — *b. progressivement, en contact* : *žúrša* « diffamation, honte » < cl. *žúrsatu*<sup>n</sup>; <sup>á</sup>/*qša* « piqure » cf. syr. <sup>á</sup>/*aqes* « il piqua »; *dóřš* « dent molaire » < cl. *dúrsu*<sup>n</sup> — *à distance* : <sup>á</sup>/*taš* « il étterna » < cl. <sup>á</sup>/*taša*; <sup>3</sup>/*qúwásš* « archer, huissier » < cl. *qawwásu*<sup>n</sup>; <sup>á</sup>/*qúš* « aiguillon »<sup>(3)</sup>, cf. syr. <sup>á</sup>/*qšā*<sup>(4)</sup>.

*s* s'assimile en *z* sous l'influence d'une sonore : *a. régressivement, à distance* : *zúlhšé* « tortue » < cl. *súlhfā* (cf. pers. *sūlāh pāi*); *b. progressivement, à distance* : *hández* (avec tous ses dérivés) « il traça un plan » < cl. *hándasa* (influence du prototype persan); <sup>á</sup>/*lmāz* « diamant » (gr. *ἀδάμας*) < cl. <sup>á</sup>/*almāsu*<sup>n</sup>; *bāřiz*, cf. frç. *Paris*<sup>(5)</sup>.

2. *š* passe souvent à *z* dans le voisinage d'une sonore : *a. régressivement, à distance* : *zéyēr* (et tous ses dérivés) « il devint petit » < cl. *šáyira* (cf. syr. *z<sup>e</sup>ar* contre hébr. *šā<sup>e</sup>ar*); *zá<sup>e</sup>tar* « thym » < cl. *ša<sup>e</sup>taru*<sup>n</sup> (à côté de *sá<sup>e</sup>taru*<sup>n</sup>); *zá<sup>e</sup>/qa* « foudre » < cl. *šā<sup>e</sup>iqatu*<sup>n</sup>; *en contact* : <sup>3</sup>/*qazdir* « étain » < cl. *qasdiru*<sup>n</sup> (cf. grec *κασσίτερος*); — *b. progressivement, en contact* : *mžállah* « aplati, large » < cl. *mušállahu*<sup>n</sup> (avec, en outre, emphatisation de *z* sous l'influence de *t*); — *à distance* : <sup>3</sup>/*qáməz* (avec ses dérivés) « il sauta » < cl. *qá-*

(1) D'après *Zamaššarī*, tout *s* peut devenir *š* devant *h*, *t*, *š* et *q*.

(2) Sur l'assimilation à distance, cf. VENDRYES, *M. S. L.*, t. XVI, p. 53 suiv. — Naturellement *št* s'assimile toujours en *št*. De même devant les autres emphatiques sourdes. Voir plus bas.

(3) Cf. <sup>á</sup>/*qša* plus haut.

(4) Dans quelques villages du nord du Liban, on emphatise souvent *š*, même lorsqu'il ne se trouve pas dans le voisinage d'une emphatique.

(5) Cf. cl. *sániha* et *zániha* « elle est rance » (en parlant de l'huile); *sivātu*<sup>n</sup> et *zivātu*<sup>n</sup> « chemin »; *sáraša* et *záraša* « il avala », etc.

*maša*. — Notre parler fournit aussi un exemple d'assimilation à la fois progressive et régressive en contact et à distance : *zarzûr* « cigale, grillon » < cl. *šuršûru*<sup>n</sup> (cf. syr. *šaršūrā*).

REMARQUE. — De même on constate que dans toutes les langues sémitiques vivantes une sourde s'assimile à une sonore généralement subséquente, ou réciproquement qu'une sonore s'assimile à une sourde subséquente, par acquisition ou perte de sonorité. (Cf. Brockelmann, p. 81.)

3. *ž* s'assimile en *š* à une sourde, particulièrement à *t*, *h* et *ḥ* :  
 a. *régressivement*, en contact : *štám'u* « ils se sont rassemblés » < cl. *īštāma'u*; *štār* « il rumina » < cl. *īštāra*<sup>(1)</sup>; *hūs'tē* « mon argument, mon acte (de vente) » < cl. *hūžžatī*; — b. *progressivement*, à distance : *nēḥeš* « il est essoufflé, haletant » < cl. *nāhaža*; *dāḥaš* « il cacha » < cl. *dāḥaža*; *hāš* « il est excité » (en parlant du chameau en rut) < cl. *hāža*; *ntáfēš* « il se gonfla, il s'enorgueillit » < cl. *intāfaža*; *hāleš* « il faucha » (les menues céréales) < cl. *hālaža* « il carda, il monda (le coton) en séparant la graine »; *hābbāš* et *hābbāš* « il gratta, il égratigna jusqu'au sang » < cl. *hābaža* « il frappa avec un bâton et *hābiža* « il est enflé (en parlant du corps) »<sup>(2)</sup>.

4. *š* s'assimile quelquefois en *ž* à une sonore : a. *régressivement*, en contact : *bōždārfəl* (nom d'un village libanais) < syr. *bišdarpel* (cf. M<sup>sr</sup> Deryân, *Grammaire syriacque*, p. 59); — b. *progressivement*, à distance : *bābūž* « pantoufle » < pers. *pāpūš*; *kārbož* (et tous ses dérivés) « il garrotta » < cl. *kārbaša*<sup>(3)</sup>.

### β. Assimilation totale en contact ou à distance.

1. *En contact*. — Lorsque deux sifflantes et chuintantes sont contiguës, elles s'assimilent entre elles, généralement la première à la seconde :

*šš* > *šš* : *'qšās šā'qəṭ* « punition inutile » < cl. *qišās(u<sup>n</sup>) sāqitū<sup>n</sup>*;  
*šš* > *šš* : *raššāde'q* « tête solide, véridique » < cl. *rā's(u<sup>n</sup>) šādiqu<sup>n</sup>*;  
*zš* > *šš* : *řōš'sīne* « riz de Chine » < cl. *rūzz(u<sup>n</sup>) šīnīyu<sup>n</sup>*;  
*šš* > *šš* : *'qōřššāy* « piastre légale » < *qūrš(u<sup>n</sup>) šāy*;  
*žš* > *šš* : *bōřššōl'āta* « la tour de Šal'āta » (village du Liban) < cl. *būrž(u)*;

(1) Ce mot est déjà signalé par Žawāliqī avec la chuintante sourde *š*.

(2) Cf. *šā'a* « il vint » pour *žā'a* dans le dialecte des Banī tamīm.

(3) M. Landberg a donc tort de voir dans cette racine une simple « dilatation » du bilitère \**kar* ou un dénomiatif du turc *qerbač* « fouet de peau d'hippopotame » (*Prov. et Dict.*, p. 9).

- sz > zz : *mṛáz<sup>z</sup>zaitūn* « pilon pour écraser les olives » < cl. *mīrās-  
 š(u) zaitūn<sup>n</sup>* ;  
 sz > zz : *rāzzāhlé* « le point culminant de Zahlé » (ville libanaise)  
 < cl. *ra's(u)* ;  
 sz > zz : *žāḥezz'aiter* « l'âne de Z'aïter » (nom d'homme) < cl.  
*žahš(u)* ;  
 zs > ss : *hás<sup>s</sup> sái<sup>f</sup>u* « il brandit son épée » < cl. *házz(a) sái<sup>f</sup>ahu* ;  
 šš > šš : *'qásš'sá'ru* « il se fit couper les cheveux » < cl. *qášš(a)  
 šá'rahu* ;  
 sš > šš : *rāššāyeb* « tête chenue » < cl. *ra's(u<sup>n</sup>) šā'ib(u<sup>n</sup>)* ;  
 žš > šš : *lātōhrōšš<sup>s</sup>* « ne sors pas » < cl. *lā+táhruž(+š)* ; etc.

Parmi ces assimilations, quelques-unes ne se produisent que dans une prononciation rapide, d'autres se réalisent toujours et partout. Il faut remarquer cependant que le sujet parlant semble éviter avec soin la rencontre immédiate de deux sifflantes et chuintantes sujettes à s'assimiler, sauf naturellement dans les cas où il ne peut faire autrement. D'ailleurs ces assimilations en contact ne sont pas propres à notre parler; elles sont abondamment représentées dans tous les dialectes arabes modernes. Aussi est-il inutile d'insister davantage sur ce point.

PARTICULARITÉS. — *š* s'assimile entièrement à *f* dans *nōš<sup>s</sup>* « moitié, demi » qui a même un pluriel analogique *nšāš* au lieu du pl. class. *'anšāfu<sup>n</sup>* < cl. *núšfu<sup>n</sup>* <sup>(1)</sup>. Les sujets parlants ont vu dans *nōš<sup>s</sup>* un mot III<sup>ae</sup> *geminatae* comme ils l'ont vu dans *šóffé* « lèvres » (qui fait au pluriel *šfāf*) malgré cl. *šifatu<sup>n</sup>* (pl. *šifahu<sup>n</sup>*).

2. *A distance.* — *a.* *š* s'assimile en *s* au voisinage (médiat) d'un autre *s* dans *srās* « colle forte de cordonnier » < cl. *širāsu<sup>n</sup>*. A ce modèle est conforme *sáms* « soleil », qui n'est plus employé que par quelques vieillards, car la forme classique *šámsu<sup>n</sup>* s'est réintroduite sous l'influence de la langue écrite. En revanche, on a un exemple où il y a une dissimilation de *s-s* en *š-s*, c'est *šom-más* « servant de messe, diacre » emprunté au syriaque *šammāšā*, avec changement préalable de *š* en *s*. On a vu en effet (p. 34) que régulièrement *š* syriaque est rendu par *s* à Kfár'abída; cette règle n'a été appliquée ici que pour le second *š*. La tendance à la dissimilation a déterminé la conservation du premier.

*b.* *ž* s'assimile à un *z* précédent dans *zarzūné* « cep de vigne, sarment » < cl. *zarāzūnatu<sup>n</sup>* ; mais l'assimilation n'a pas lieu lors-

(1) Altération spéciale de mots très employés. Cf. en anglais le mot de même sens : *half* prononcé *ha* dans *half penny* (*hápené*), etc. Mais ceci n'est peut-être qu'une apparence (trilitères *n-s-s* et *n-s-f*).

qu'il y a eu métathèse et que *ž* arrive à être à la première place<sup>(1)</sup>, soit *žaržâné*, également usité à Kfár'abîda. De même *žáuzé* « épouse » (confondu ainsi avec le mot « noix ») < cl. *záužatu*<sup>n</sup><sup>(2)</sup>; *žáuwaz* « il maria » < cl. *záuwaža*; *ženžár* « vert-de-gris » < cl. *zinžáru*<sup>n</sup>; *žanzár* « chaîne » < cl. *zinžiru*<sup>n</sup> (pers.); *nžá'ez* « il fut indisposé » < *inza'aža*; etc. En effet, il s'agit ici non pas d'assimilation, mais de métathèse. La séquence de phonèmes vers laquelle tend notre parler est *ž-z*, c'est-à-dire chuintante suivie de sifflante.

Est aussi conforme au modèle *žáuzé*, *žaržâné*, etc., le mot qui signifie « cigale ». Il s'agit de *žíz*, qui représente sans doute par dissimilation un ancien \**zíz*, cf. héb. *zūz* « micare, movēri » (*zíz* *sadaí* « bête des champs ») et cl. *zīzu*<sup>n</sup> « espèce d'oignon (où se tient généralement la cigale) »<sup>(3)</sup>.

*ž* s'assimile en *š* sous l'influence d'un *š* antécédent : *šākúš* « marteau, pic » < \**šākúž* < ture *čākūž*.

## 2° Dissimilation.

1. *s* se dissimule en *z* dans le voisinage médiateur d'une sourde : *záha*<sup>q</sup> « il pulvérisa » < cl. *sáhaqa*; *záhan* « il broya, il moulut » < cl. *sáhana*. Pour ce qui est de *rkízé* « colonne, pieu », il ne se rattache pas au cl. *rikásatu*<sup>n</sup> (même sens), mais dérive de la racine cl. *rákaza* « plantavit ».

*s* semble tomber par dissimilation d'un autre *s* (*š*) dans *'qóšta* « juste, habile », cf. cl. *quštásu*<sup>n</sup> « balance » mais le mot résulte de la combinaison de cl. *quštásu*<sup>n</sup> et de syr. *quštā* (emprunt au latin *constans*). Pour *sādi* 'ášar « seizième », cf. cl. *sādīsa* 'ášara, la chute de *s* est due non pas à une dissimilation mais plutôt à l'existence d'une forme *sādī*, *sādīn* à côté de *sādīsu*<sup>n</sup> dès le classique, cf. S. de Sacy, *Gram. ar.*<sup>3</sup>, p. 425.

2. *z* se différencie en *s* au contact d'une sonore : *násra* « petit morceau » < cl. *nuzratu*<sup>n</sup> (*nazru*<sup>n</sup>)<sup>(4)</sup>; *žūsđân* « portefeuille, porte-

<sup>(1)</sup> En revanche *ž* (ou sa forme ancienne *dž*) s'assimile à un *z* suivant, pourvu que les deux phonèmes soient en contact ainsi que le montre le mot qui signifie « îlot » et qui provient de *džazúratu*<sup>n</sup> « île ». L'*a* en syllabe ouverte (initiale) devait régulièrement tomber devant la syllabe longue accentuée *-zír-*, d'où \**džzíré*, puis \**dzzíré*, \**dzíré* et enfin *zíré* forme de Kfár'abîda. (Le *ž* de notre parler, comme le *š*, est bien moins fourni que le *j* (*ch*) français, ce qui explique que ce soit lui qui subisse l'influence de *z* et non inversement).

<sup>(2)</sup> Dans quelques villages libanais, notamment à Ehden, on a de même *záuzo*, qui représente les class. *záužatu*<sup>n</sup> (épouse) et *žáuzatu*<sup>n</sup> « noix, noyer ».

<sup>(3)</sup> En maghribin on a *bū bzíz* (M. Marçais).

<sup>(4)</sup> Cf. *zn* devenant *sn* dans la langue de l'Avesta (d'après MM. Meillet et Rousselot).

monnaie» < turc *zuzdān* (il y a dans ce mot dissimilation de la part de *z* et de *d* à la fois).

3. *š* se dissimile en *z* au voisinage d'une sourde emphatique dans *zā'/q'/qaf* (avec tous ses dérivés) «il applaudit» < \**šā'/q'/qaf* par métathèse < cl. *šáffuqa* <sup>(1)</sup>.

4. *š* se dissimile en *s* dans le voisinage médiat de la chuintante sonore *ž* : \**saṭrānž* > *saṭrānš* «jeu d'échecs» < cl. *šitrānžu*<sup>n</sup> (pers.); *sāžra* «arbre» < cl. *šāžaratu*<sup>n</sup>; *sažžī*<sup>c</sup> «courageux (nom d'homme)» < cl. *šažīru*<sup>n</sup>; *sāryəž* «il faufile» < cl. *šarraža* (cf. syr. *sarrey* [même sens],  $\sqrt{s-r-g}$ ); *srižē* «grand sac en feuilles de palmier» < cl. *šarižatu*<sup>n</sup> (cf. syr. *s<sup>e</sup>rīytā* [même sens],  $\sqrt{s-r-g}$ ); *srāž* «huile de sésame», cf. cl. *širižu*<sup>n</sup> <sup>(2)</sup>.

*š* se différencie en *ž* au contact d'une sourde : *dēhžē* «merveille» cf. cl. *dāhiša* «il est étonné, stupéfait»; *rāhžē* «admiration (nom de femme)», cl. *rūhšatu*<sup>n</sup> «générosité, pudeur»; *žāffa* (à côté de *šāffa*) «il émonda, nettoya (un arbre)», cf. syr. *š<sup>e</sup>Ḥā* (*šappī*) «limavit, purificavit, complanavit...».

*š* semble être tombé par dissimilation sous l'influence d'un autre *š* dans *šbīn* < néo-cl. *šibīnu*<sup>n</sup> «parrain, garçon d'honneur» < syr. *šauš<sup>e</sup>βīnā*; mais cette chute est peut-être simplement due à celle de la voyelle (représentant une diphtongue) <sup>(3)</sup>. Les deux *š* étant suivis d'une consonne se seront fondus en un seul.

5. *ž* se dissimile quelquefois en *š* dans le voisinage d'une sonore, particulièrement de *r* <sup>(4)</sup> : *hōrš* «forêt» < cl. *hāržu*<sup>n</sup> «fourré» ou peut-être *hārižu*<sup>n</sup> «lieu étroit couvert d'arbres impénétrables»; *hōrš* «vieux, décrépît» < cl. *hāržu*<sup>n</sup> «faible, sot».

Suivi immédiatement d'un *ž*, *ž* se différencie en *n* : *nžāš* «poire» < \**inžāš* < cl. *šizžāšu*<sup>n</sup>; *mhānžel* «tacheté de blanc» (en parlant du pied d'un cheval) < cl. *muhāžžālu*<sup>n</sup>. Dans toutes les langues sémitiques, tout particulièrement en araméen, les consonnes géminées sont sujettes à se différencier, de telle sorte que l'une d'elles, toujours la première, soit remplacée par *n*; cf. aram. bibl. *tidda<sup>c</sup>* > *tinda<sup>c</sup>* «tu reconnaitras», arabe *zibbilu*<sup>n</sup> «corbeille» > *zinbilu*<sup>n</sup>, etc. Voir Brockelmann, p. 104, et mieux, Zimmern,

<sup>(1)</sup> Sous l'influence de la sourde emphatique *'/q(q)*, *š* perd donc en même temps et la sourdité et l'emphase.

<sup>(2)</sup> Cf. cl. *širižu*<sup>n</sup> (même sens) qui est sans doute lui-même dialectal.

<sup>(3)</sup> Chute régulière, on le verra, puisque dans la suite il y a une longue accentuée.

<sup>(4)</sup> Il est connu que les chuintantes *š*, *ž* sont intimement apparentées à *r*. Cf. plus haut *šr* devenant *sr*.

*Vergleichende Gr.*, p. 34-35, ce dernier cité par M. Meillet (*Différenciation*, *M. S. L.*, t. XII, p. 26).

### 3° Métathèse.

Comme dans beaucoup de dialectes modernes, les sifflantes et chuintantes sont sujettes dans notre parler à la métathèse.

1. La sourde emphatique  $\text{ʃ}$  supporte difficilement à côté d'elle, dans la même syllabe surtout, la présence d'une sonore. On évite généralement l'inconvénient de cette rencontre en assimilant  $\text{ʃ}$  à cette sonore ou en assimilant la sonore à  $\text{ʃ}$  (cf. p. 41).

Dans certains cas, il y a métathèse, par exemple : *bāḥṣa* « caillou » < cl. *ḥaṣabatu*<sup>n</sup> (sur ce mot, cf. p. 24).

Pour ce qui est de *šáfdé* « coquille de mer » en face du cl. *šáda-fatu*<sup>n</sup>, la métathèse de *df* en *fil* tient à un principe de phonétique générale en vertu duquel *occlusive + spirante* tend à devenir *spirante + occlusive*. (Cf. Meillet, *De la différenciation des phonèmes*, *M. S. L.*, t. XII [1901], en particulier p. 25.)

2. Le classique *šamāzu*<sup>n</sup> « peaux des raisins, des baies » aboutit non pas à *\*šmāž* que l'on attendrait, mais à *žmāš*. Il est facile de voir le motif de la métathèse des deux chuintantes : les deux sonores *ž* et *m* ont été rapprochées, et la sourde *š* a été éloignée par là-même de la sonore *m*. C'est sans doute pour une raison analogue que le cl. *bāšara* « il rāpa » est devenu *bāraš* dans notre parler ; le mot sous cette forme est aussi maghribin dans le sens de « il écailla (du poisson) ».

3. L'exemple cité plus haut, cl. *širāsu*<sup>n</sup> > *\*šrās* puis *srās*, montre que la langue a évité le groupe *šr* et l'a écarté par assimilation à un *s* suivant. Elle a également évité le groupe *žr*, plus choquant encore, puisque ici les deux consonnes étaient sonores. En effet, au cl. *istāžra'a* « il osa » ( $\sqrt{\text{ž-r-}^2}$ ), notre parler oppose *stárža* (même sens). A l'intérieur, entre voyelles, la solution par métathèse était possible et même plus naturelle, le groupe *rž* existant dans un grand nombre de langues <sup>(1)</sup>.

*Métathèse d'ordre purement psychologique.* — Le dialectal *ḥálež* « il marcha à cloche-pied » équivaut comme sens au cl. *ḥázala* ; mais il résulte de ce que *ḥázala* s'est superposé dans l'esprit des sujets parlants au cl. *ḥálaža* « il marcha lentement ». Ce n'est pas du tout un phénomène phonétique <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> Ceci n'est pas contradictoire des exemples cités plus haut *ḥaržu*<sup>n</sup> > *ḥarš*, etc. (p. 45) car là il s'agit toujours de *r-ž* très anciens.

<sup>(2)</sup> A la différence de *ḥálaža* « il carda » > *ḥáleš* cité plus haut, p. 42.

Reste *žad<sup>d</sup>* en face du cl. *dažža* « il fit du vacarme », lequel est bien un exemple de métathèse, mais dont on n'entrevoit pas pour le moment l'explication <sup>(1)</sup>.

## IV. DENTALES.

$\theta = \text{ث}$ ;  $\dot{d} = \text{ذ}$ ;  $t = \text{ت}$ ;  $d = \text{د}$ ;  $\text{ʔ} = \text{ط}$ ;  $\dot{d} = \text{ض}$ .

## CHANGEMENTS SPONTANÉS.

A.  $\theta = \text{ث}$  ET  $\dot{d} = \text{ذ}$ .

L'articulation spéciale et délicate des spirantes interdentes  $\theta$  et  $\dot{d}$  du sémitique commun explique d'elle-même que, dès une époque très ancienne, ces deux phonèmes (ainsi que  $z$ ) aient été transformés (ailleurs qu'en arabe classique). Les prototypes de  $\theta$  et  $\dot{d}$  ont passé à  $s$  et  $z$  en hébreu et en assyrien, à  $t$  et  $d$  en araméen <sup>(2)</sup>; l'éthiopien a remplacé  $\theta$  par  $s$  et  $\dot{d}$  par  $z$ .

A Kfár 'abîda, comme dans tout le Liban et dans la plupart des dialectes arabes modernes citadins (Brockelmann, p. 73),  $\theta$  et  $\dot{d}$  ont complètement perdu leur articulation de spirantes interdentes <sup>(3)</sup> et se sont généralement confondus comme en araméen avec les phonèmes  $t$  et  $d$ . Cette prononciation, bien qu'essentiellement dialectale, est très ancienne et très répandue, tandis qu'une autre prononciation, existant également à Kfár 'abîda, celle qui remplace  $\theta$  et  $\dot{d}$  classiques par  $s$  et  $z$  (comme en éthiopien), est à demi savante, approximative et plus moderne. Sauf quelques exceptions en effet, dues la plupart du temps à un essai de reproduction de la prononciation classique, à une affectation de pédantisme ou à une confusion populaire,  $\theta$  et  $\dot{d}$  class., en passant dans notre parler, sont devenus  $t$  et  $d$ . Bien que ce changement se rencontre dans la plupart des dialectes arabes

<sup>(1)</sup> A moins que ceci ne rentre dans la série vue plus haut, p. 40. Filière :  $*da^{dz}dža$  ( $>$  cl. *dažža*)  $>$  dial.  $*\dot{d}^2adž^{dz}(a)$   $>$   $*\dot{d}ad^2\dot{d}^2(a)$   $>$   $*žad^{\dot{d}}$   $>$  *žad<sup>d</sup>*. C'est l'avis de M. Marçais qui pense que le phénomène s'est produit à l'époque où  $ž$  était encore  $dž$  et  $\dot{d}$  encore  $\dot{d}$ .

<sup>(2)</sup> Mais il ne faut pas perdre de vue qu'après voyelle  $t$  et  $d$  étaient redevenus dans cette langue  $\theta$  et  $\dot{d}$  ( $\delta$ ), qui ont été quelquefois reproduits par les à-peu-près  $s$  et  $z$  dans notre parler comme les  $\theta$  et  $\dot{d}$  de l'arabe classique.

<sup>(3)</sup> Les Bédouins de Syrie et les habitants de Bagdad prononcent encore aujourd'hui  $\theta$  exactement comme en classique.

modernes, le substratum syriaque a peut-être exercé ici une influence.

Les habitants de Kfâr 'abîda, comme tous les Libanais, entendant lors de la conquête arabe l'articulation de  $\theta$  et de  $\delta$ , que leur dialecte araméen ne possédait plus, et ne pouvant de prime abord la réaliser, auront été naturellement amenés à les remplacer par  $t$  et  $d$  dans les mots communs à l'arabe et au syriaque ( $t$  syr. =  $\theta$  ar. et  $d$  syr. =  $\delta$  ar.), et à changer dans les vocables que le syriaque ne possédait pas ou ne possédait plus,  $\theta$  et  $\delta$  en des phonèmes qui leur ressemblaient d'assez près et qui leur étaient familiers, soit  $s$  et  $z$ . D'où la double correspondance dialectale de  $\theta$  et  $\delta$  class. qui tient à l'introduction des mots savants repris au classique et contenant un  $\theta$  ou un  $\delta$  et enfin à l'influence aussi de la prononciation spirante de  $t$  et  $d$  intervocaliques dans certains mots d'origine syriaque.

1.  $\theta$  cl. >  $t$  dial. : *tmânyê* « huit » < cl. *θamâniyatun* (cf. syr. *t'mānyā*); *tūlt* « (le) tiers » < cl. *θúlθun* (cf. syr. *tultā*); *tálz* « neige » < cl. *θálzun* (cf. syr. *talgā*); *túm* « ail » < cl. *θúmun* (cf. syr. *tūmā*); *táur* « taureau » (avec emphatisation de  $t$  sous l'influence de  $r$ ) < \* *táur* < cl. *θáurun* (cf. syr. *taurā*); *tép/ql* « poids » < cl. *θíqlun* (cf. syr. *teqlā*); *tráiyā* « pléiades, lustre de salon » < cl. *θuráiyā* (cf. syr. *tūraiyyā*); *tá'leb* « renard » < cl. *θá'labun* (cf. syr. *ta'lā* [cf. ar. class. *θu'álatun*]); etc. Les exemples de cette évolution sont extrêmement nombreux.

2.  $\delta$  cl. >  $d$  dial. : *déheḅ* « or » < cl. *ḏáhabun* (syr. *dahβā*); *dāb* « il se liquéfia » < cl. *ḏāba* (syr. *dāβ*) [ $\sqrt{\delta-w-b}$ ]; *dábəḅ* « il assassina » < cl. *ḏábaha* (syr. *d'βah*); *dib* « loup » < cl. *ḏíḅun* (syr. *dīβā*); *dáḡra* « il vanna » < cl. *ḏárrā* (syr. *darrī*); *dákar* « mâle » < cl. *ḏákarun* (syr. *deḡrā*); *dáneḅ* « queue » < cl. *ḏánabun* (syr. *dunbā*); *dá'qn* « menton, barbe » < cl. *ḏáqanun* (syr. *daqnā*); *fáḡd* « cuisse » (avec emphatisation de  $d$  (<  $\delta$ ) sous l'influence de  $ḡ$ ) < cl. *fáḡḏun* (cf. syr. *puḡdā*); *drá'* « bras » < cl. *ḏirá'un* (syr. *d'rā'ā*); etc. (Même remarque que pour  $\theta > t$ .)

3.  $\theta$  class. >  $s$  dial. : *háis* « puisque » < cl. *háḡḡun*; *ḡbís* « fourbe, hypocrite » < cl. *ḡabíḡun*; *ḡdis* « discours, conversation » < cl. *ḡadḡḡun*; *ḡádsé* « événement, accident » < cl. *ḡáḡḡatun*; *ḡádes* « il arriva que » < cl. *ḡádaḡa*; *ḡdis* « nouveau » < cl. *ḡadḡḡun*; *séḡos* « majuscule », cf. cl. *ḡalḡḡiyun*; *m'ánnés* « féminin » < cl. *mú'ánnathun* (mais on dit *'entáyé* « femelle » < cl. *'únḡā*); *báḡs* « examen, recherche » < cl. *báḡḡun*; *dáiyús*<sup>(1)</sup> « avili, méchant », cf. cl. *dáiyáḡa* « il

(1) A côté de *dáiyút*.

abaissa, il avilit» ; *sé* (nom de la 4<sup>e</sup> lettre de l'alphabet arabe) < cl. *θāʿu*<sup>n</sup> ; *masbūt* «solide, prouvé», cf. cl. *múθbatu*<sup>n</sup> ; *sāʿ/qeb* «pénétrant (esprit), brillant (astre)» < cl. *θāqibu*<sup>n</sup> ; *tésnyé* «Deutéronome» < cl. *táθniyatu*<sup>n</sup> ; *'ésm* «crime» < cl. *'iθmu*<sup>n</sup> ; *hás*<sup>s</sup> «il excita, il encouragea» < cl. *háθθa* ; etc.

4. *ḏ* cl. > *z* dial. : *rézēl* «vieux», cf. cl. *rādlu*<sup>n</sup> (et *radlbu*<sup>n</sup>) ; *zéfər* «qui sent mauvais, qui dégage une odeur forte» < cl. *dáfiru*<sup>n</sup> (cf. syr. *zaφrā* qui est irrégulier)<sup>(1)</sup> ; *zāt* «soi-même, celle qui possède» < cl. *dātu*<sup>n</sup> ; *'ézen* «il permet» < cl. *'áđina* ; *'éze* «il a nui», cf. cl. *'ādā* (III<sup>e</sup> thème) ; *'éza* «si» < cl. *'idā* ; *žāzbýé* «attraction» < cl. *žādibýatu*<sup>n</sup> (mais on dit *žádeḅ* «il tira» < cl. *žáđaba*) ; *zéké* «perspicace» (et rarement *déké*) < cl. *đakýu*<sup>n</sup> ; *tézkra* «passeport» < cl. *táđkiratu*<sup>n</sup> ; *'lázé* «qui» (et rarement chez quelques vieillards *'ládé*) < cl. *alláđi* ; *zúʿ/q* dans *yéhyrob zúʿ/q-ek* (formule imprécatoire qu'on adresse à un ami), cf. cl. *đauqu*<sup>n</sup> ; etc. . .

5. *θ* et *ḏ* cl. ont dans un certain nombre d'exemples une double représentation : *t* (ou *d*), *s* (ou *z*). Ex. : *talmúd* et *talmúz* «disciple» < cl. *tilmúđu*<sup>n</sup> ; emprunté lui-même au syriaque *talmiđā* ; *'ādāḅ* et *'āzāḅ* «mars» < cl. *'ādāru*<sup>n</sup>, emprunté aussi au syr. *'āđār* ; *mátel* et *másel* «proverbe» < cl. *máθalu*<sup>n</sup> (syr. *maθlā*) ; *kédeḅ* et *kézeḅ* «il mentit» < cl. *káđaba* parallèlement au syr. *k<sup>e</sup>đaβ* ; *mádkúr*, plus rarement que *mazkúr* «mentionné» < cl. *máđkúru*<sup>n</sup> (cf. syr. *d<sup>e</sup>χar* «memoravit») ; *tyáb* et *syáb* «vêtements» < cl. *θiyābu*<sup>n</sup> ; *dómmé* et *zómmé* «conscience, foi» < *đimmatu*<sup>n</sup> ; *'dáb* et *'záb* «tourment» < cl. *'adābu*<sup>n</sup> ; *sábat* «constant» et *tábat* (nom propre d'homme et de famille) < cl. *θābitu*<sup>n</sup> ; etc. Comme l'indique le dernier exemple cité, *t* et *d* sont le traitement ancien de *θ* et *ḏ* classiques ; en effet cette prononciation se constate en général chez les paysans et les vieillards.

6. *θ* class. remplace à Kfár'abída comme partout au Liban la labiale sourde *f* dans le mot *tóm<sup>m</sup>* «bouche» < \**θóm<sup>m</sup>*, cf. cl. *fámu*<sup>m</sup> ; cf. encore cl. *θálama* «il ébrécha, il cassa» au lieu de *fálama* «il coupa (le nez)». Ce changement, qui existe dans beaucoup de dialectes arabes modernes et dans la langue classique elle-même<sup>(2)</sup>, s'explique par la dissimilation régressive de *f* en *θ* sous l'influence de la labiale. Ce qui est d'accord avec cette explication, c'est que les Bédouins de Syrie prononcent encore aujourd'hui *iθm* au lieu de *famu*<sup>n</sup>, et qu'à Ma'lúla, village voisin de Damas, on a *θemm*

<sup>(1)</sup> *Zfer* «sentir mauvais» est aussi connu au Maghreb.

<sup>(2)</sup> Cf. cl. *'áđramu* «édenté» < *'áframu*, cf. hébr. *pāram* ; à Kfár'abída on a *'úfram* sous l'influence du syr. *parmūnā* (prononcé actuellement *farmūnā*).

(cf. M. Huart, *Journ. Asiat.*, oct.-nov.-déc. 1878, p. 491). De même, dans les régions de Syrie où on sait encore prononcer le  $\theta$  classique, on relève quelquefois  $\theta$  au lieu de  $f$ : *fāyama* class. « il embrassa » est devenu *θāyama* dans la bouche de quelques Syriens (cf. Brockelmann, p. 103); *daiḥūr* dial. « figues précoces » est prononcé *daiθūr* dans quelques villages libanais (mais non à Kfār 'abīda) <sup>(1)</sup>.

Il faut se garder de confondre ce fait qui repose sur la dissimilation de  $f - m$  ( $b$ ) en  $\theta - m$  ( $b$ ) (type *falama* > *θalama*) avec un autre phénomène qui fait que  $\theta - m$  ( $b$ ) devient  $f - m$  ( $b$ ) en vertu d'une assimilation qui est précisément l'inverse du premier. En voici quelques exemples : cl. *θūmu* « ail » > *fūmu*, hebr. *šūm*, forme primitive *θūmu*; à Kfār 'abīda on dit *tām*, évidemment sous l'influence du syriaque *tūmā*, qui est régulier dans cette langue; *liθāmu* « voile, cache-nez » > *lifāmu*; à Kfār 'abīda on a *lātmē*. Noter encore *θāmma* « là, là-bas » > *fāmma* en Tunisie (cf. Stumme, *Tun. Gramm., lex.*) et en Arabie (cf. Landberg, *La Langue arabe et ses dialectes*, p. 72), cf. hébr. *šām*, aram. bibl. *tām*, syr. *tammān*; ce mot n'a malheureusement pas de correspondant à Kfār 'abīda, où l'on dit *hūnik* (cf. cl. *hunāka*). Il en est de même du cl. *ḥuθālatu* « débris de blé, rebut de toute espèce de chose » > *ḥufālatu*, si l'on compare la racine hébraïque  $ḥ - š - l$  « debilitare, defatigare, contundere, comminuere ».

REMARQUE. — Le mot *fūrḥu* « matière fécale, contenu de la panse des ruminants », qui donne par assimilation totale à distance en Arabie et dans la province d'Oran <sup>(2)</sup> *θarθ*, est à Kfār 'abīda *fōrt*, sans doute sous l'influence du syriaque *perṯā* (cf. hébr. *pērēš* « excrément, fumier »). Le classique *taḥannaḥa* « il a appartenu à la secte des hanifs, il a laissé le culte des idoles » < *taḥannafa* (syr. 'eḥannaφ « il est idolâtre », hébr. *ḥāneφ* « il profana ») a pour correspondant à Kfār 'abīda *thānnef* (dans le premier sens seulement) qui garde le  $f$  intact.

Il y a bien aussi *tāθratu* et *tāfratu* « crème de lait », mais ici la forme primitive est la seconde, et par conséquent *fr* a passé à *θr* par assimilation de  $f$  à  $r$  (dentale) <sup>(3)</sup>; à Kfār 'abīda on a la forme *tāfṛa* qui signifie « pauvreté, crème, pousse des arbres au prin-

<sup>(1)</sup> Il s'agit également ici d'une dissimilation (en contact, donc plus exactement d'une différenciation) exercée par la voyelle labiale  $u$ . Il s'est peut-être produit en même temps une assimilation de la part de la dentale  $d$ . La différenciation et l'assimilation agissaient dans le même sens, d'où  $\theta$ . Cf. VOLLERS, *Schriftsprache und Volksprache im alten Arab.*

<sup>(2)</sup> Cf. LANDBERG, *Ḥaḥranouṯ*, p. 538, et MARÇAIS, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 116, n. 2.

<sup>(3)</sup> C'est exactement le contraire du phénomène latin  $\theta r > fr$ . Cf. BRUGMANN, *Abrégé de gramm. comparée*, p. 210.

temps, éruption de boutons». Dans les deux derniers sens *táfra* se rattache plutôt au cl. *táfara* «il bourgeonna» avec emphatisation de *t* sous l'influence de *r* emphatique dialectale<sup>(1)</sup>.

7. Au lieu de  $\theta$  classique on relève la chuintante  $\text{š}$  dans un certain nombre de mots d'usage courant; il s'agit sans doute ici d'une influence exercée par des mots cananéens équivalents aux mots arabes en question<sup>(2)</sup>, cela bien avant l'introduction de l'arabe dans la région. C'est ce qu'on a proposé dans une note des *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. XVI, p. 287-288. On ne reprendra ici que les exemples qui peuvent passer pour certains.

*látas̄* «il souffleta, il frappa avec le plat de la main» et *lâtš̄u* «ils se sont donné des soufflets», cf. cl. *látatha* «il frappa avec le plat de la main ou avec un objet plat» et *talātatha* «s'entre-choquer, se frapper de la main», hebr. *lātaš* «malleo tutudit, acuit», syr. *l'tas̄*<sup>(3)</sup>. Dans une communication personnelle, M. Marçais me propose d'expliquer *látas̄* et *látatha* (entre beaucoup d'autres formes, *lát'a*, *látaha*, *látasa*, etc.) par les développements parallèles d'une racine bilitère *lat-*.

*hárkeš* «il agita, il troubla, il remua (la poussière)», cf. cl. *hárkaθa* (même sens), syr. *harkes̄* «il remua la queue» (en parlant d'un chien)<sup>(4)</sup>. D'après M. Marçais, *hárkeš* dialectal serait une contamination de *harras̄a* «il excita», par *harraka* «il remua»;

*lêheš* «il haleta, il fut essoufflé», cf. cl. *láhaθa* «il fut essoufflé, il haleta (en parlant d'une bête fatiguée)», syr. *lehtā* «essouffle-

<sup>(1)</sup> Des faits analogues (*f* au lieu de  $\theta$  et  $\theta$  au lieu de *f*) se rencontrent aussi, mais beaucoup plus rarement, en germanique : allemand *feil* «lime» en face de vieux norrois *þél*, \**dinster* et *finster* d'un plus ancien \**þinstra-* (lat. *tenebrae*), allemand *Fackel*, vieil anglais *þæcele* à côté de *faeccele* emprunté au lat. *facula* «flambeau». Voir W. WILMANN, *Deutsche Grammatik*<sup>2</sup>, I, *Lautlehre*, p. 106, Anm. 2.

<sup>(2)</sup> Le  $\theta$  arabe a en effet comme correspondant régulier un *t* en araméen, mais un  $\text{š}$  en hébréo-phénicien. On sait d'autre part que Kfar'abida est un ancien domaine phénicien. Au point de vue linguistique, il y a trois couches sémitiques dans le pays : phénicien, araméen, arabe. La seconde a laissé des traces aussi nombreuses qu'incontestables; la première ne semble pas devoir être négligée non plus.

<sup>(3)</sup> On s'attendrait à une forme \**l'taθ* avec un *t* devenu naturellement  $\theta$  après voyelle, mais il ne faut pas oublier que l'araméen le plus ancien, du moins en Phénicie-Palestine, avait fait des emprunts au cananéen. Voici ce qu'écrit le P. Lagrange (*Revue biblique*, IX, 1912, p. 258) à propos de la nouvelle inscription de Zindjirli (le passage est trop caractéristique pour ne pas être cité) : «L'évolution linguistique du pays de Iôdi est désormais assurée : on est allé du cananéen de Kalamou à l'araméen de Bar-Rekoub, en passant par le cananéen teinté d'araméen des inscriptions dites de Hadad et de Panamou (810?).»

<sup>(4)</sup> Même remarque que pour *l'tas̄*.

ment, respiration pénible» et *lahheθ* (rac. syr. *l-h-t*) «il haleta». D'après M. Marçais, le mot *lēheš* se retrouve dans l'Est algérien et à Tunis; mais ailleurs dans le Maghreb on a la forme *lhät*, même dans les dialectes bédouins où l'on attendrait \**lhäθ*. A Kfär 'abïda, on emploie aussi la forme *lēhet* avec substitution ordinaire de *t* dialectal à *θ* classique, lorsqu'on veut exprimer l'idée de «respirer» sans aucune nuance.

*laš* «il est fatigué à l'excès, il est harassé» et *läyšē* «fatigue excessive, saleté» (dans *sā'qa mī'na läyšē* «il nous a joué un vilain tour»), cf. cl. *lāθa* «il fut lent (à faire quelque chose)», et *lūθatu*<sup>n</sup> «faiblesse, langueur, saleté», hébr. *lūš* et syr. *lāš* <sup>(1)</sup> «depuis (farinam)».

*ýáyšē* «bruit discordant, tumulte, rassemblement, dispute bruyante», cf. cl. *ýáywaba* «il cria au secours», *taýáywaba* «se crier les uns aux autres : au secours!», et *ýáyθu*<sup>n</sup> «cri de détresse», hébr. *ūs* <sup>(2)</sup> «se rassembler en toute hâte».

*təfəš* «maladroit, étourdi», cf. hébr. *tāΦaš* «hebes, stupidus fuit». Cf. *tīš* «propre à rien» à Tlemcen d'après un souvenir de M. Marçais <sup>(3)</sup>.

Si dans tous les exemples présentant *š* en face de *θ* classique il s'agissait comme dans ceux qui précèdent d'une consonne finale de racine, il est évident qu'il vaudrait mieux expliquer *š* à côté de *θ* par des élargissements différents d'une base originellement bilitère, comme M. Marçais le propose pour *lātaš* – *laθaba*, maintenant surtout que la théorie des racines bilitères primitives paraît rentrer en faveur, cf. K. Ahrens, *Der Stamm des schwachen Verbums in den semitischen Sprachen* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. 64 [1910], p. 161 et suiv.). Mais il y a deux exemples dans lesquels la concordance *š/θ* se constate non pas à la finale mais à l'initiale de la racine. Ce sont *šéwəl* (à côté de *téwəl*) «il étourdit, il fit perdre la tête» et *sāwīla* <sup>(4)</sup> «fou, toqué», cf. cl. *θāwīla* «il eut le cerveau dérangé, il eut le vertige» et *θāwīlu*<sup>n</sup> «folie». A moins de partir dans ce cas d'une racine bilitère \**w-l*, élevée à la trilitéralité par la préfixation ici d'un *š*. là d'un *θ*, il faudra laisser le fait inexplicé. Or, il est peu de personnes qui, pour l'heure, voudraient recourir à un pareil

<sup>(1)</sup> Même remarque que pour *l'ītaš*.

<sup>(2)</sup> ' hébr. représente aussi bien *ý* que *'*. En maghribin, on trouve un verbe *ýáywūš* qui signifie «semer la discorde».

<sup>(3)</sup> Il s'agit d'élargissements différents de \**faḥ* dans *faḥaš* «il creusa. il scruta» (à côté de *fāḥat* [même sens]), cf. cl. *fūḥaba* «il chercha, il scruta, il s'enquit de», syr. *p<sup>h</sup>ḥaθ* ( $\sqrt{p-h-t}$ ), même sens. Cf. aussi cl. *fūḥasa* et dial. *faḥar*.

<sup>(4)</sup> M. Marçais fait remarquer que *sāwīla* est à tous égards une forme aberrante et il y soupçonne un vocable étranger.

moyen. — D'autre part, le cas est exactement le même pour *šá/qal* « il éleva, il porta en haut, il soupesa », cf. cl. *θáqala* « il soupesa, il fut lourd, pesant », hébr. *šāqal*, syr. *l<sup>e</sup>qal*. La forme classique *šaqala*, qui existe aussi, ne signifie que « il pesa de la monnaie », et paraît elle-même empruntée au cananéen<sup>(1)</sup>, tandis que *šáqal* dialectal a aussi le sens de *θáqala* classique « être lourd, soupeser ». Le mot *šáqal* existe, il est vrai, d'après une communication personnelle de M. Marçais, dans toute la Syrie, l'Iraq et le Nedjd. Pour l'Iraq, la chose est d'autant moins étonnante qu'en assyro-babylonien la racine était régulièrement aussi *š-q-l*. Quant aux autres régions, la chose s'explique d'elle-même par un emprunt, puisqu'il s'agit d'un terme commercial et par conséquent « voyageur »; cf. par exemple *crumpa* « acheter » (du latin *comparare*), qui « envahit tout le Midi de la France » (Grammont, *La métathèse dans le parler de Bagnères-de-Luchon*, M. S. L., t. XIII [1904], p. 85). Dans ces conditions il serait peut-être imprudent de risquer l'hypothèse d'une racine bilitère primitive \**qal*, devenue ici *š-q-l*, là *θ-q-l*, étant donné surtout que l'arabe classique possède les deux formes.

On admettra donc que, dans quelques-uns au moins des cas tels que *látaš-lataθa*, il s'agit de survivances d'une langue plus ancienne encore que l'araméen. Le principe de la constance des lois phonétiques sera sauvegardé par là même.

### B. $t = \omega$ .

Le *t* représente *t* et (la plupart du temps, comme on vient de le voir, l'interdentale *θ*) du classique. Il s'articule d'une façon identique à *t* français et ne subit aucune altération spontanée<sup>(2)</sup>, pas plus dans les mots d'origine classique que dans ceux de provenance syriaque. Ex. : *tín* « figues » < cl. *tīnu<sup>n</sup>*; *šátel* « il planta » < syr. *š<sup>e</sup>θal* ( $\sqrt{\text{š-t-l}}$ ), cf. hébr. *šāθal* « plantavit »; etc.

### C. $d = \varsigma$ .

*d*, correspondant sonore de *t*, continue *d* ( $\varsigma$ ) et souvent, ainsi qu'on l'a vu, l'interdentale *đ* ( $\zeta$ ) classique. Il s'articule dans la

(1) De même en syriaque on a également *š<sup>e</sup>qal* à côté de *l<sup>e</sup>qal* (même sens) (aram. bibl. *l<sup>e</sup>qal*).

(2) A la différence de quelques dialectes maghrébins dans lesquels *t* a passé à l'affriquée *t* (*ts*), cf. MARÇAIS, *Tlemcen*, pp. 13-14; COHEN, p. 21. — Aussi à Hébron (Palestine), d'après Bauer.

même région que *t* et, comme lui, ne subit aucune altération non conditionnée. On le rencontre en toute occurrence aussi bien dans les mots d'origine classique que dans ceux qui sont empruntés au syriaque. Ex. : *dāhal* «il est entré» < cl. *daḥala*; *dallil* «rare (parsemé)» < syr. *dallilā*; etc.

*d* provenant de *ḏ* disparaît à l'impératif singulier féminin du verbe *'āḥada* «il a pris» : *ḥāi* au lieu de \**ḥūdi* < cl. *ḥūdi*; *ḏ* est tombé ici avant d'avoir été affermi en *d* dans notre parler (\**ḥā-ī*, d'où *ḥāi*<sup>(1)</sup>), et à Tlemcen et Tunis *ḥū* «prends» (Marçais). Comme les formules très usitées, ce terme est en dehors de la phonétique régulière, cf. par exemple frç. *M'sieu* pour *Monsieur*. De même les cl. *alladī* «qui» et *ḥādā* «celui-ci, ce» ont perdu à Kfār 'abīda leur *ḏ* et sont devenus *'ēllē* (ou *'ēl-*) et *ha-*<sup>(2)</sup>.

### D. *t* = **ḷ**.

La sourde *t*, correspondant emphatique de *t*, continue le classique *t* (**ḷ**) et subsiste sans changement dans notre parler. C'est une consonne très forte, et pour ce motif elle remplace quelquefois dans certaines positions d'autres dentales<sup>(3)</sup>, mais l'inverse n'a pas lieu.

Pourtant elle passe à *t* dans les mots suivants : *tā<sup>2</sup>/qa* «petite fenêtre ronde, lucarne» < cl. *tāqatu<sup>n</sup>* (pers.); *tā<sup>2</sup>/q* «le tour» (dans *ḥamsīn tā<sup>2</sup>/q* «cinquante tours, mouvements circulaires») < cl. *tāqu<sup>n</sup>* (pers.) «arcade, arche»<sup>(4)</sup>; *tāra<sup>2</sup>/q* (à côté de *tāra<sup>2</sup>/q*) «il frappa» < cl. *tāraqa*; *tārṛəḥ* «il a cédé, il est revenu sur ses pas (en labourant)», cf. cl. *tārraḥa*. Dans tous ces exemples, il s'agit probablement d'une dissimilation : l'emphatique subséquente dissimile l'emphatique qui précède.

A part l'exemple *tā<sup>2</sup>/qa*, *t* apparaît régulièrement à la place de la dentale simple *t* dans les mots empruntés aux langues étrangères. Ex. : *tāulē* «table», cf. ital. *tavola*; *tṛomba* «pompe à incendie ou pour puiser l'eau», cf. ital. *tromba*; *bōšta* «poste, courrier», cf. ital. *posta*; *bantalōn*, cf. frç. *pantalon*; *dūta*, cf. frç. *dot*; *'qəb!ān* (turc), cf. frç. *capitaine*; *tōn<sup>n</sup>*, cf. frç. *tonne*; *bōnt*, cf. frç. *pont*; etc. Cette substitution phonétique était connue et pratiquée dans l'arabe classique : cf. cl. *qīrāṭu<sup>n</sup>* «le poids d'une graine de

(1) La voyelle longue s'explique par l'analogie, cf. *tāi* «viens»; voir p. 68.

(2) Cf. *'ēli ža* «celui qui est venu» au lieu du cl. *alladī ža'a*; *ḥalkitāb* «ce livre», cl. *ḥāda-l-kitābu*.

(3) Notre parler tend en effet à affermir les dentales ou à les maintenir occlusives : *t*, *θ* > *t*; *d*, *ḏ* > *d*; *ḏ*, *z* > *d*.

(4) Ce mot subit le même traitement chez les Juifs d'Alger; cf. COHEN, p. 94.

caroubier », grec *κεράτιον*; *batrīyarkū* « patriarche », cf. grec *πατρι-  
άρχης*; *ṭilasmū* « talisman », cf. grec *(τε)τελεσμένον*; etc.

### E. *d* = ض.

Comme *z*, l'occlusive emphatique *d* n'a déjà plus en classique son ancienne prononciation de spirante interdentale emphatique (qu'on trouve encore conservée dans quelques dialectes bédouins). Toutes les langues sémitiques, sauf l'arabe et l'éthiopien, ont déjà remplacé ce phonème difficile à réaliser par d'autres phonèmes : l'hébreu et l'assyrien par *š*, et l'araméen par *ṣ* : arabe *'arḏū*, hébr. *'ēreš*, aram. *'ar-ā* « terre », etc.

A Kfār<sup>c</sup>abīda, ainsi que dans tout le Liban, sauf dans le district de Chouf (cf. p. 37), *d* s'est toujours maintenu avec sa prononciation classique. La conservation paraît étonnante dans un pays où la langue syriaque, qui ne possédait plus depuis longtemps *d*, a exercé une grande influence pour avoir été pendant plusieurs siècles la seule langue nationale. On s'attendrait en effet à ce que *d* de l'arabe classique fût remplacé au Liban par *t* qui était familier aux populations parlant syriaque. Mais cette conservation s'explique sans doute par la grande importance qu'attachent les Arabes à l'articulation caractéristique du phonème *d*<sup>(1)</sup>, par le fait que *d* était sans doute spirant (*d̤*) comme il l'est encore chez les Bédouins, ce qui explique qu'il ait le même sort que *z* (voir plus haut), et en partie aussi par l'influence de la langue classique, dont l'étude a été fort poussée dans les régions libanaises du littoral. Les Libanais, pour ne pas rester inférieurs à leurs vainqueurs et pour être mieux compris d'eux, ont dû s'efforcer dès le début de prononcer correctement le phonème *d* qu'ils ne connaissaient pas; devenus avec le temps plus familiers avec la langue arabe, ils sont arrivés à articuler *d* sans aucune difficulté. Au contraire, dans quelques villages du nord du Liban où l'arabe classique est encore peu étudié et où par contre l'influence du syriaque est encore considérable, *d* classique est généralement prononcé comme la dentale *d*; quelquefois, en revanche, par réaction et fausse restauration, on prononce bien le *d* là où il doit l'être, mais il arrive qu'on le substitue à un *d* classique. Ainsi personnellement j'ai entendu plus d'une fois prononcer à Ehden et à Ḥaṣroun : *bāiḏo* « œuf » < cl. *bāiḏatu*; *qāḏo* « juge » < cl. *qāḏī*;

(1) L'articulation de *d* paraît en effet tellement spécifique de l'arabe que, pour les écrivains contemporains et anciens, savoir prononcer le *dād* est un certificat de nationalité arabe.

mais *bóddo* «je veux» au lieu de *bóddé*; *mádo* «il est passé» de cl. *madā*, etc.

*ḍ* continue dans notre parler le *ḍ* classique et il a souvent pris la place de *z* <sup>(1)</sup>, ainsi qu'il a été dit plus haut (cf. p. 37); il représente aussi la plupart du temps la dentale simple *d* dans les mots d'emprunt <sup>(2)</sup>. Ex. : (*limūnāda*) *la'imūnāda*, cf. frç. *limonade* ou ital. *limonata*; *mūda*, cf. frç. *mode*; *mādāma*, cf. frç. *madame*; *ḥondrātu* «contrat» < \**ḥondrātu* (par assim.) <sup>(3)</sup>, de l'ital. *contratto*; etc.

*ḍ* passe à *d* dans les exemples suivants : *déḥek* «il rit» < cl. *dāhika*; *déyn* «haine» < cl. *ḍýnn*<sup>n</sup>; *rākad* «il courut» < cl. *rākaḍa*. Il s'agit, dans les deux premiers exemples, d'une dissimilation d'emphatique par une autre; *ḥ* et *y* doivent être en effet considérés souvent comme des emphatiques. Ils l'étaient en tout cas à l'origine. Quant à *rākad*, il présente le cas déjà signalé d'assimilation suivie de dissimilation : *rākaḍa* > \**rakaḍa* > *rākad*. Pour le passage de *ḍ* à *d* dans *dāfil'a* «grenouille» < cl. *ḍafila'atu*<sup>n</sup> (pl. *ḍfādeḥ* < cl. *ḍafādi'u*), il s'explique sans doute par une action assimilatrice.

## CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

### 1° Assimilation.

*α. Assimilation partielle en contact ou à distance.* — 1. La dentale *t*, provenant de *t* ou de *θ* classiques, s'assimile en *ṭ* emphatique dans le voisinage d'une emphatique : — *a) régressivement à distance* : *ṭāfra* «bourgeon, éruption de boutons» < cl. *tāfratu*<sup>n</sup> <sup>(4)</sup>; *ṭāṭr* <sup>(5)</sup> «taureau» < \**tāṭr* < cl. *θāṭru*<sup>n</sup>; *ṭōymé* «hiérarchie, chœur des anges» < syr. *teymā*, gr. *τάγμα*; *ṭār* «revanche, vengeance» < \**tār* < cl. *θā'ru*<sup>n</sup>; *ṭābūr* «groupe d'hommes, division militaire» < néo-cl. *tābūr*<sup>n</sup> <sup>(6)</sup>; *ṭnāš* «douze» < \**tnāš* < cl. *iθnā'ášara*; *ṭlaṭāš* «treize»

<sup>(1)</sup> La confusion de *z* et de *ḍ* doit être très ancienne, puisque déjà au XII<sup>e</sup> siècle Al-Ḥarīrī en parlait dans sa *Séance 46* (*Séance d'Alep*), en donnant tous les mots arabes qu'on doit prononcer avec *z* et non avec *ḍ*.

<sup>(2)</sup> Ceci résulte d'un phénomène psychologique inconscient en vertu duquel *ḍ* arabe est censé être à *d* étranger ce que *ṭ* arabe est à *t* étranger et *q* arabe à *k* étranger (lat. *c*).

<sup>(3)</sup> On attendrait \**ḥōndrātu*. Il y a sans doute ici encore dissimilation d'une emphatique par l'autre. Voir plus haut, p. 54.

<sup>(4)</sup> Cf. p. 50-51.

<sup>(5)</sup> Tout se passe donc comme si le mot dialectal *ṭāṭr* avait été emprunté au grec *ταῦρος* (lat. *taurus*), ce qui n'est pas.

<sup>(6)</sup> Toutefois *ṭābūr* provient du turc *tābūr* «troupe de soldats, bataillon (composé de mille hommes)». Existe au Maroc depuis le milieu du XI<sup>e</sup> siècle (Marçais).

< \**datāš* < cl. *ḡalāta*(*ta*) 'āšara<sup>(1)</sup> (et ainsi de suite jusqu'à dix-neuf inclusivement); *ṭarṭūr* « espèce de sauce » < turc *tarṭūr* (où l'assimilation est totale) « espèce de salade composée de lait caillé, d'ail, d'herbages frais, de noisettes pilées, etc. ». — b) *progressivement à distance* : 'qáfaṭ « il se contracta, il prit un air sévère, il bouda » < \*'qáfat < syr. *q̄ḡaḡad* ( $\sqrt{q-p-d}$ )<sup>(2)</sup>, cf. cl. *qabadu* et vulg. *qabaṭ* « tressaillir de joie ou de peur »; 'qáṣṭa « crème de lait » < \*'qáṣta < cl. *qúšdatu*<sup>n</sup> (avec assimilation de *d* en *t*, qui à son tour s'assimile en *ṭ* sous l'influence de *q*<sup>(3)</sup>); 'aḡṭbāt « polype » < turc 'āḡṭāpodī, cf. gr. ὀκταπόδι(ον): ici il y a eu d'abord assimilation du premier *t* qui se trouvait en contact immédiat avec *ḡ* et ensuite assimilation totale du *t* (*d*) final en *ṭ* sous l'influence du premier *t*; 'aḡḡaṭ « imberbe » < cl. 'āḡḡatu, croisement avec 'ámlaṭ (même sens) < cl. 'ámlaṭu (cf. l'expression dialectale 'aḡḡaṭ 'ámlaṭ « tout à fait imberbe »).

*t* s'assimile assez souvent en *d* dans le voisinage immédiat d'une sonore : — a) *régressivement soit en contact soit à distance* : *fōdr* « espace compris entre l'extrémité du pouce et celle de l'index, palme » < cl. *fitru*<sup>n</sup>; *máḡ/džar* « négoce » < cl. *mátžaru*<sup>n</sup>; *derýállé* « tourterelle, ramier » < *tirýallatu*<sup>n</sup>. Ce dernier mot, qui n'est pas classique et qui est donné par quelques lexicographes comme un emprunt, doit être une déformation du mot syriaque *tarnāylā* « coq, huppe », avec métathèse de *tarnāylā* en \**tarýānlā* et assimilation de *-nl-* en *-ll-*, d'où *tirýallatu*<sup>n</sup>, et enfin, par assimilation de sonorité, *derýállé*. — b) *progressivement soit en contact soit à distance* : *bōrd/qân* « orange » < *burtuqānu*<sup>n</sup>, cf. turc *portuqal*; *ḡádeḡ* (nom de deux gros villages libanais) par assimilation totale < \**ḡádeṭ* < cl. *ḡádaṭu*<sup>n</sup> « nouveau » (cf. Carthage = *Villeneuve, Castelnaud*, etc.), cf. syr. *ḡadeṭ* (plurium urbiium nomen).

2. *d* représentant surtout *d* classique<sup>(4)</sup>, s'assimile en *d* emphatique dans le voisinage médiat ou immédiat d'une empha-

(1) L'emphatisation de *t* en *ṭ* dans les noms de nombre composés s'explique par le voisinage de ' qui, avant de tomber par dissimilation (cf. p. 21), a emphatisé le *t* précédent.

(2) A moins qu'on ne fasse venir directement 'qáfaṭ du syr. *q̄ḡaḡaṭ* malgré la nuance différente du sens « il tressaillit de peur (ou de joie) ».

(3) Cf. l'algérien *kájeṭ* « papier » < cl. *kājīdu*<sup>n</sup> dans lequel *d* a passé à *t* qui à son tour a été emphatisé en *ṭ* sous l'influence de *ḡ*.

(4) Etant donné que *d̄* était le correspondant emphatique de *d*, on s'explique sans difficulté que *d̄* se rencontre dans quelques mots à la place de *d* dans notre parler, tandis que c'est le contraire qui se produit en Arabie méridionale, où *d* classique perd souvent son emphatisation et se prononce comme *d̄* (cf. LANDBERG, *Dahinah*, p. 1398).

tique, d'un *r* ou des arrière-vélaires *ḡ* et *ḥ* <sup>(1)</sup> : — a) *régressivement* soit **en contact** soit **à distance** : 'ādḡa « vierge, la Sainte Vierge » < cl. 'adrā'u; nōḡr « vœu » < cl. nīḡru<sup>m</sup>; ḡōḡn « mémoire » < cl. ḡihnu<sup>m</sup> (ici l'assimilation est due sans doute à la tendance générale à remplacer *ḡ* par *d*). Quant à ḡām<sup>m</sup> « il est resté, il n'a pas cessé », il s'explique par une contamination avec le dialectal ḡāḡ (même sens), cf. cl. zālla; il ne provient donc pas directement du cl. dāma. — b) *progressivement en contact* : ḡarḡūn « lézard » cf. cl. ḡirḡānu<sup>m</sup>, cf. syr. ḡardānā; 'qar'ḡḡūn « écureuil » < qar-ḡadūnu<sup>m</sup>; ḡōrḡa « ferraille, menue marchandise » < turc ḡurḡe; ḡāḡ « cuisse » < cl. ḡāḡru<sup>m</sup>; — *à distance* : ḡēḡar « il est engourdi » (en parlant du corps) < cl. ḡādīra; 'qōḡḡōḡ « hérisson » < cl. qūḡḡūru<sup>m</sup>; ḡāḡa « contrefort (d'un édifice) » avec assimilation totale, cf. cl. 'ādada « il a fortifié »; ḡōḡḡ<sup>d</sup> « adversaire » < cl. ḡīḡḡu<sup>m</sup>.

*d* s'assimile quelquefois en *t* dans le voisinage médiat d'une sourde. Ex. : ḡāḡat « il a pardonné, il a abandonné son droit » < syr. s'ḡad, √s-p-d « il a jeté, il a laissé » (ici l'emphatisation de *ḡ* initial s'explique par une contamination avec le cl. ḡāḡa même sens); ḡaffūt « planchette, broche en fer pour les métiers à tisser » < cl. ḡaffūdu<sup>m</sup>.

Quant à ḡāt<sup>t</sup> « il a grondé, il a menacé », il provient probablement, non pas du cl. ḡādda, usité seulement dans ce sens au thème ḡāddada, mais plutôt du cl. ḡāthata « il a grondé un chameau » (en lui disant *hat hat*, mots dont on se sert pour faire venir les chameaux à l'abreuvoir).

β. *Assimilation totale en contact*. — 1. *t* s'assimile entièrement en *t* à un autre *t* subséquent ou précédent, en *d* et en ḡ à un autre *d* ou ḡ subséquents seulement. Ex. : ḡḡar « tu voles » < cl. taḡru; ḡbāḡtu « je l'ai attaché » < cl. rabāḡtuhu; ḡdāḡraḡ « il a dégringolé » < cl. tadāḡraḡa; wōḡḡ<sup>d</sup> « piquet, pieu » < cl. wātadu<sup>m</sup> déjà dans le dialecte du Nedjd à l'époque ancienne (ḡihāḡ); ḡlāḡḡyūra « trois couvents » < cl. ḡalāḡat(u) ḡyūratī<sup>m</sup>; 'arbōḡ dāwūd (à Kfār 'abāda, nom d'un terrain tourné vers l'occident) < syr. 'arb'ḡā « région occidentale » + dāwīḡ « David »; ḡḡarbu « ils se sont frappés » < cl. taḡarabū; etc.

2. *d* s'assimile entièrement à un *t* qui le suit immédiatement. Ex. : uḡḡat<sup>t</sup> « j'ai trouvé » < cl. waḡāḡtu; mḡḡḡāḡn « deux medjidié » au lieu de m(a)ḡḡyāḡn « monnaie d'argent turque » (d'une

(1) Cette influence d'emphatisation indique que les arrière-vélaires *ḡ* et *ḥ* étaient sans doute à l'origine des emphatiques (et de même *ḡ* et '). Cf. plus haut, p. 56.

valeur d'environ 4 fr. 50)<sup>(1)</sup>; *žétté* « ma grand'mère » < cl. *žād-datī*; *séttek* « ta grand'mère », avec chute après réduction du groupe *-aiy* < cl. *saiyīdatuka*.

*d* s'assimile aussi à *n* dans *éenna* « chez nous = nous avons » < \**éndna* < cl. *éndanā*, avec assimilation de *d* et fusion avec les deux autres *n*; c'est donc le second *n* de \**éndna* qui, par la production du complexe *-ndn-*, a amené la réduction à *nn*, car dans toute la série des concours de dentales et nasales-dentales *éndé* « j'ai », *éndek* « chez toi = tu as », etc., *d* ne tombe pas. (Explication suggérée par M. W. Marçais qui rappelle aussi *spānā* = *cependant* en parisien de la conversation.)

*d* enfin est assimilé à la sourde *š* dans *ma'ásš* « il n'a pas cessé » < cl. *mā + āda + š*, avec assimilation de *d* après assourdissement (également tunisien d'après M. Marçais).

3. Le groupe *dt* (*zt*) s'assimile en *tt* (assimilation réciproque). Ex. : *nhát* « je me suis levé » < cl. *nahádtu*; *qáutté* « ma chambre » au lieu de \**qáudté*, cf. turc *oda*; *hfáttu* « je l'ai appris par cœur » < \**hfádtu* < cl. *hafīztuhu*; *qbátta* « je l'ai touchée » (en parlant d'une somme d'argent) < cl. *qabádtuhā*<sup>(2)</sup>.

## 2° Dissimilation.

1. La sourde *t* se dissimile en *d* dans le voisinage soit médiat soit immédiat d'une sourde subséquente ou précédente. Ex. : *dékké* « lacet qu'on passe dans les coulisses du pantalon pour le serrer » < cl. *tikkatu*<sup>n</sup>; *mdák*<sup>k</sup> « passe-lacet » < cl. *mitákku*<sup>n</sup>; *fōsdə*<sup>q</sup> « pistache » < *fūstqu*<sup>n</sup>, cf. grec *πιστάκη*; *ndákes* « il rechuta » < cl. *intákasa* (les sujets parlants ont cru dans la suite que *d* faisait partie de la racine, ce qu'ils ont mis en évidence dans les formes dérivées comme *dáksé* « rechute » et *madkūs* « qui a rechuté » au lieu de *náksatu*<sup>n</sup> et *mankūs*<sup>n</sup>; l'erreur vient de ce qu'on a cru voir dans *ndákes* < cl. *intákasa* le VII<sup>e</sup> thème, alors qu'on a en réalité le VIII<sup>e</sup>, la racine étant *nákasa* et non \**takasa*).

<sup>(1)</sup> Les sujets parlants imaginent à la finale de *mažīdiyu*<sup>n</sup> et des mots semblables la présence latente d'un *t* qu'ils font apparaître au duel et à l'état construit. Ce phénomène, assez fréquent, s'explique par le fait que dans notre parler l'aboutissant dialectal de *-ī* final et de *-atu*<sup>n</sup> est également *-ē*. Cf. *kársé* « chaise » au lieu du cl. *kursīyu*<sup>n</sup> qui devient avec un pronom affixe *kūrsteḡ* « ta chaise »; etc. (cf. plus bas : *Annexion des suffixes*).

<sup>(2)</sup> L'assimilation des deux dentales contiguës est connue de tous les dialectes arabes modernes (cf. MARÇAIS, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 114 : *Tlemcen*, p. 24) et aussi de toutes les langues sémitiques, où généralement c'est la deuxième qui s'assimile à la première. Cf. cl. *ittárada* pour \**ittarada* « elle suivit son cours » (en parlant d'une affaire) du verbe *tarada*; *iddakara* « il s'est souvenu » pour \**iddakara*, du verbe *ḡakara*. Cf. VOLLERS, *Schriftsprache und Volkssprache im alten Arab.*

Quant à *dāsar* « fossette au milieu de la lèvre supérieure qu'on enlève à l'ânon », il pourrait représenter le cl. *túfratu*<sup>n</sup> (même sens) avec dissimilation de *t* en *d*, qui à son tour se serait emphatisé en *d* sous l'influence de *r*. De même *tāk* « mal, dommage, perte, défaut » et le dénominatif *táwāk* « il a fait mal, il a rendu malade » pourraient provenir du cl. *dāka* ( $\sqrt{d-w-k}$ ) « il est malade », mais plus probablement encore du syr. *tukkā* « dommage, défaut, perte ».

Il faut citer aussi *tšārîn* (plur. de *tešrîn*) « automne, octobre-novembre » (cf. syr. *tšrîn*), qui à Kfár'abîda est prononcé par quelques personnes *dšārîn*.

Le groupe *tt* se dissimile quelquefois en *nt*<sup>(1)</sup>, *lt*. Ex. : *ntāka* « il s'est appuyé » < cl. *ittāka'a* < \**ūtaka'a*, VIII<sup>e</sup> thème de *wāka'a*; *mōntké* « s'appuyant » < cl. *múttakī'u*<sup>n</sup> < \**muutakī'u*<sup>n</sup>; *ntākel* « il s'est confié à » < cl. *ittākala* < \**ūtakala*, VIII<sup>e</sup> thème de *wākala*; *ntāf'q* « il s'est mis d'accord avec » < cl. *ittāfaqa* < \**ūtafaqa*, VIII<sup>e</sup> thème de *wāfaqa* (*itafaqa* devrait aboutir à \**ntāf'q*, il y a eu une seconde différenciation de *nt* en *lt*<sup>(2)</sup>).

2. *d* se dissimile en *t*<sup>(3)</sup> dans le voisinage d'une sonore dans *tezkīm* « rênes, bride » < turc *dizkīn*; *bāitenžân* « aubergine » < turc *padindžân* (ou *patildžân*), ce dernier exemple s'explique plutôt par une étymologie populaire; on a cru y voir deux mots différents : *bait* + *enžân*.

*d* se dissimile en *n* dans *bándé* « éclat de pierre » < cl. *búddatu*<sup>n</sup> « portion d'une chose »; il tombe par dissimilation dans le mot *žāžé* « poule sauvage » plus exactement « canepetière » qui représente le cl. *dažāžatu*<sup>n</sup>. La chute de *d* s'explique ici, comme il a été dit plus haut (p. 40), par le fait que la prononciation dialectale du cl. *dažāžatu*<sup>n</sup> (devenu dans le parler *džāžé*) aboutissait au groupe *d + ž*, que notre parler ne connaît plus<sup>(4)</sup>.

*d* disparaît aussi par dissimilation (ou plutôt par tendance à l'isosyllabisme) à la finale de *tmádda* « il s'est étendu par terre »

(1) On a déjà cité pour des faits analogues, p. 45; cf. ZIMMERN, *Vergleichen Grammatik*, p. 34-35.

(2) Cf. cl. *ittāž'a* « il s'est couché sur le côté » < \**idtaž'a*, VIII<sup>e</sup> thème de *dāž'a* qui, d'après Al-Māzinī, devient chez quelques tribus arabes *iltāž'a* (cf. *Aqrabu-l-mawārid*).

(3) Cf. R. DUVAL, *Ma'lūla* (*Journ. asiat.*, mai-juin 1879) : *blāta* « pays » au lieu de *bilādu*<sup>n</sup>, et *warta* « rose » au lieu de *wardu*<sup>n</sup>.

(4) C'est de la même façon que doit s'expliquer *nž'a* « il s'est renversé en arrière, il s'est couché sur le côté » < cl. *indaž'a*. Après la chute du premier *a*, on avait un groupe *dž* qui tendait à s'éliminer, cf. p. 40, note 4. A Alep, où *č* est encore prononcé *dž*, on a *džādžé*, au lieu de \**džādžé*, avec chute de *d* initial tant par dissimilation qu'à cause de la faiblesse de *d* initial dans le groupe *dž*.

< cl. *tamáldada* (dans le proverbe : *t'ássá wötmássá uláú fašhtáin t'yáddá wötmáddá uláú d'/qr'/qtáin* «dîne le soir et marche ne fût-ce que deux pas, mange à midi et étends-toi ne fût-ce que deux minutes»)<sup>(1)</sup>. C'est sans doute par analogie avec *t'yáddá* que *tamáldada* est devenu ici *tmáddá*, d'après *tmássá* ressemblant à *t'ássá*. Dans le langage ordinaire, on prononce toujours en effet *tmádded*<sup>(2)</sup>.

*d* semble se dissimiler en *y* dans *dáyed* «il s'est opposé à», cf. cl. *dáddá*, III<sup>e</sup> thème de *dáddá* (tertiac geminatae); mais en réalité il s'agit d'un changement morphologique d'après le modèle *qáttala*<sup>(3)</sup> (\**dáyada* d'où *dáyed*, ce qui est en somme l'équivalent de \**dáyyada* = \**dáyyada*. La syllabe longue de position a été remplacée par une longue de nature avec simplification de la gémignée).

3. *d* semble se dissimiler en *t* dans : *nábaṭ* «pouls», cf. cl. *nábaḏu*<sup>n</sup>; *má'/qraṭ* «ciseaux», cf. cl. *migrádu*<sup>n</sup>, et *náṭar* «il a attendu», cf. cl. *názara* (employé surtout au thème *intázara*). Mais en réalité nous avons dans les deux premiers cas un phénomène d'étymologie populaire : *nábaḏu*<sup>n</sup> a été transformé en *nábaṭ* et *migrádu*<sup>n</sup> en *má'/qraṭ*, parce qu'ils ont été rapportés aux racines *nábata* «il a jailli» et *qáraṭa* «il a coupé» (cf. syr. *qārūtā* «ciseaux»). Quant à *náṭar* «il a attendu», le \**naḏar* que l'on attendrait a été — évidemment sous l'influence du verbe qui correspond en syriaque à *názara*, savoir *nēṭar* (déjà en araméen biblique)<sup>(4)</sup> — remplacé par la forme en *t*.

On ne peut naturellement admettre non plus la dissimilation de *d* en *h* dans *máḥmāḏ* (ou fréquemment *máḥmāḥ*) «il s'est rincé la bouche», cf. cl. *máḥmaḏa* (même sens). Le fait peut être dû à une influence syriaque. On sait en effet que ce qui correspond régulièrement en syriaque à un certain *d* c'est \**ḡ*; or \**ḡ* n'est que la sonore correspondante de *h*, avec lequel elle permute souvent ainsi qu'il a été dit plus haut. A moins encore que l'on n'explique le fait par une étymologie populaire : *máḥmaḏa* «il a agité (le seau dans le puits), il a baratté (le lait)».

(1) D'après M. Marçais, c'est partout ainsi et sans doute ancien.

(2) Ou bien il s'agit d'une «superposition syllabique», cf. cl. *taqáddā*, au lieu et à côté de *taqáddada* «il s'est abattu sur» (en parlant d'un oiseau de proie); *taqábbā*, au lieu et à côté de *taqábbaba* «il a la forme d'une coupole» (en parlant d'un édifice); *dállā*, au lieu et à côté de *dállala* «il a choyé».

(3) Le thème *qáttala*, assez usité en syriaque, se rencontre quelquefois en arabe et davantage encore en éthiopien. Voir ZIMMERN, *Vergl. Gramm.*, p. 87 et 92. — Cf. les dialectaux *'qáḏed* «il a fait asseoir»; *báḏed* «il a éloigné»; *táḏe* «il a fait monter». Voir plus loin.

(4) Le changement de *d* en *t* est constaté dans quelques dialectes arabes modernes. Cf. LANDBERG, *Daḥinah*, p. 1190, note; MARÇAIS, *Textes arabes de Tanger*, p. 373; COHEN, p. 64 et 72.

## V. LABIALES.

$f = \text{ف}$ ;  $b = \text{ب}$ .

---

## CHANGEMENTS SPONTANÉS.

Comme la langue classique, le parler de Kfár'abîda ne connaît actuellement, à part  $m$ , que deux labiales : la sourde spirante  $f$  et la sonore  $b$ <sup>(1)</sup>. L'occlusive sourde  $p$  du sémitique commun, qui, on le sait, dès une époque fort ancienne, a passé en arabe et en éthiopien à la spirante sourde  $f$ , n'existe pas à Kfár'abîda non plus que dans tout le Liban.

A.  $f = \text{ف}$ .

1. Quand il s'agit de mots d'origine arabe,  $f$  représente toujours  $\text{ف}$  classique. C'est une spirante denti-labiale analogue à  $f$  français dans *faire* par exemple. Il est généralement maintenu à Kfár'abîda, et ne passe jamais à  $v$  français ni à  $\beta$  devant  $z$ ,  $z$  et  $z$ , comme M. Mattsson l'a constaté, paraît-il, à Beyrouth.

On l'a déjà vu (p. 49-50), au cl.  $f$  s'est substituée quelquefois la spirante dentale  $\theta$  devenue naturellement  $t$  dans notre parler.

2. Quand il s'agit de mots d'origine syriaque,  $f$  représente d'une façon générale  $p$  (=  $\text{פ}$ ) syriaque, spirantisé ou non. Ex. : *láfšat* « il s'est excité, il s'est agité » < syr. *lappet*; *fáškkel* « il a donné un croc-en-jambe » < syr. *paškel*; *fárat* « il a décousu » < syr. *p'rat*; *'áfšar* « il a glané » < syr. *'appar*; *farfúta* « miette de pain » < syr. *parpūtā*; *farfhîn* « pourpier » < syr. *parp'hinā* (pers. *parpahan*, arabe cl. *farfahu*<sup>n</sup>); etc.

3.  $f$  représente parfois  $b$  syriaque spirantisé ou non. Ex. : *táfš* « il a craché » (surtout en parlant du sang) < syr. *tāβ*<sup>(2)</sup>, aram. bibl. *tūφ*; *fákkeh* « il a marché en boitant » < syr. *b'yaḥ* (cf. aussi *p'yaḥ* signalé comme archaïsme)<sup>(3)</sup>.

<sup>(1)</sup>  $m$  qui est aussi une labiale, mais qui en même temps est une nasale, sera traité plus loin avec les liquides et nasales.

<sup>(2)</sup> Il est à remarquer que l'arabe cl. possède aussi *tafala* qui a pu contaminer *tāβ* dans le dialecte.

<sup>(3)</sup> Ces exemples appartiennent évidemment à une autre couche d'emprunts que ceux où  $p$  est rendu par  $f$ . Cette couche est plus récente, cf. *banṭalṭon*, etc.

B.  $b = \text{ب}$ .

1. Quand il s'agit de mots d'origine arabe,  $b$  représente toujours  $b$  (ب) classique.

C'est l'occlusive labiale sonore, pareille au  $b$  français dans *blâmer*, *beau*, etc. Le sujet parlant a conscience de prononcer toujours une sonore dans toutes les combinaisons<sup>(1)</sup>. Je ne connais pas de cas où  $b$  soit spirant à Kfár'abîda, comme on l'a constaté dans d'autres dialectes modernes, au Maghreb en particulier<sup>(2)</sup>. C'était pourtant la prononciation habituelle en syriaque à l'intérieur des mots après voyelle.

2. Quand il s'agit de mots d'origine syriaque,  $b$  représente en général  $\text{ܒ}$  syriaque, spirantisé ou non<sup>(3)</sup>. Ex. : *thâbər* « il s'est associé avec » < syr. *'eḥḥabbar*; *hâblē* « vapeur » < syr. *heβlā*; *lâbût* « râcloir (du laboureur) », avec agglutination (par confusion populaire) du  $l$  de l'article < syr. *'āβūθā*; etc. Pourtant on a *rēwəḥ* « il a senti mauvais » < syr. *r<sup>e</sup>βah* ( $\sqrt{r-b-h}$ ) contaminé par ar. *râḥa* « il sentit »; *ḥwāiṣ* « faséole », dimin. du syr. *ḥaβṣā*; *'āudē* « petite propriété cultivée », cf. syr. *'eβāḏā*. Dans tous ces mots le  $\beta$  ( $b$  spirant du syriaque) a été adapté en  $w$ ; il devient évident par là qu'il y a plusieurs couches d'emprunts syriaques dans notre parler.

Quant à *ṛtāwē* « fraîcheur », en face du cl. *ṛatābatu<sup>n</sup>*, il s'explique par le croisement de ce dernier avec le mot également classique *ṭarāwatu<sup>n</sup>* (même sens).

3. Dans les autres cas,  $b$  représente l'occlusive sourde  $p$  des mots d'origine étrangère, syriaque surtout. Ex. : *būlād* « acier, rasoir » (aussi classique et sans doute ancien) < syr. *pūlādā*, cf. pers. *pūlād* (arabe cl. *fūlād<sup>n</sup>*); *rābš* « pelle » < syr. *raḩṣā* (cl. *rāḩṣu<sup>n</sup>*); *bōṛšān* « hosties » < syr. *puršānā*; *ṭarbīn*<sup>(4)</sup> « petite branche feuillue », cf. < syr. *ṭarpūnā*, dimin. de *ṭarpā* « feuille d'arbre »; *bāššēṭ* « il a étendu par terre » < syr. *paššēṭ*; *bōṛ* de frç. *port*; *bōnt* de frç. *pont* ou ital. *ponte*; *bantāḩon*, de frç. *pantalon* ou ital. *pantalone*; *ṣābūn* « savon », cf. grec *σάπων*, lat. *sāpo* (arabe cl. *ṣābūnu<sup>n</sup>*);

(1) Ce qui n'empêche pas l'existence *objective* d'un  $b$  sourd (=  $p$ ) dans certains cas, par exemple *rapṭ* « action de lier » (au lieu de *rabṭ<sup>n</sup>*); *ḥāp<sup>p</sup>* « grains » (au lieu de *ḥabbu<sup>n</sup>*). Les géminées seules ont une tendance à s'assourdir à la finale.

(2) Cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., t. XIV, p. 119.

(3) Sur la prononciation actuelle des occlusives  $b$ ,  $p$ ,  $d$ ,  $t$ ,  $g$ ,  $k$  en syriaque, cf. p. 29, note 1.

(4) Dans certaines régions libanaises on dit *ṭarbūn*.

*bōšta* «poste», cf. ital. *posta*; *bōtrōl* de frç. *pétrole*; *byānu* de frç. *piano*; etc.

4. *b* représente enfin assez souvent *v* dans les mots d'origine étrangère, ce qui est naturel étant donné que notre parler ne possède pas plus le *v* denti-labial que le *v* bi-labial ( $\beta$ ). Ex. : *brābu*, cf. ital. *bravo*; *'abiba*, cf. ital. *evviva*; (*'a*)*būkātu*, à côté de (*'afūkātu*), cf. ital. (tosc.) *avvocato*, le *t* au lieu de *t* s'explique par la prononciation toscane *th*; etc.

5. *b* apparaît à l'initiale d'un mot d'emprunt, *bōstrāiné* «étrennes», sans doute de l'ital. *pe(r) strenne* pris pour un seul mot. Le groupe *-(r)str-* ne pouvait naturellement pas se maintenir, et du reste le premier *r* était dissimilé par le second.

Quant à *mbāla* «oui», il provient du cl. *bālā*, et ne peut être originairement qu'une forme initiale de phrase. Les lèvres étant fermées et s'ouvrant brusquement pour la prononciation de *b* et le voile du palais étant baissé comme il l'est généralement chez les Orientaux<sup>(1)</sup>, il s'est produit un *b* nasal avant l'occlusive, phénomène dont on a pris conscience et qui s'est consolidé dans la suite.

#### CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

##### 1° Assimilation.

*b* s'assimile en *m* dans le voisinage médiat de la nasale *n*. Ex. : *ma'/qdūnes* (à côté de *ba'/qdūnes*) «persil» < cl. *baqdūnisu*<sup>n</sup> (origine étrangère); *mōnkūn* «nous serons» < (*bi+*)*nakūnu*, où *b* (préfixe) par suite du voisinage de la nasale *n* est devenu *m*, tandis qu'il reste *b* aux autres personnes de l'aoriste : *bkūn* «je serai», *bōikūn* «tu seras», etc. (et ainsi à la première personne du pluriel des aoristes de tous les verbes); *mōndāira* (à côté de *bōndāira*) «drapeau» < ital. *bandiera*. Ces exemples montrent clairement que, pour la réalisation de l'assimilation de *b* en *m*, il faut qu'il y ait dans la même syllabe une nasale implosive. Il y a assimilation complète dans *zām<sup>m</sup>* «à côté» < cl. *zānbu<sup>n</sup>*.

REMARQUES. — 1. Il ne saurait être question d'assimilation dans *tmāhtar* «il s'est enorgueilli», cf. cl. *tabāhtara* «il a marché

<sup>(1)</sup> Remarque faite par M. Meillet à propos du grec et de l'indo-iranien dans un article des *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. XIII, p. 32-33.

en se dandinant», dénomiatif de *báhtaratu*<sup>n</sup>, non plus que dans *mō<sup>o</sup>/qrāž* (à côté de *mōhrāž*) «cafetière», cf. turc *baqrāž*.

Le premier est un mot pittoresque<sup>(1)</sup>, et le second un mot étranger (de même que *ma<sup>o</sup>/qdānes*, cf. *baqlūnisu*<sup>n</sup>). La tendance générale à la nasalisation signalée plus haut explique suffisamment le changement de *b* en *m* dans ces mots de caractère plus flottant que les autres mots de la langue<sup>(2)</sup>.

2. *hürm* «trou d'une aiguille», en face du cl. *hürbu*<sup>n</sup>, s'explique par la coexistence des deux racines voisines de forme et de sens : *haraba* et *harama* «il a percé». Dans notre parler, le mot signifiant «chas» a été rapporté à la seconde. Il n'y a là aucune espèce d'assimilation.

3. *đáb<sup>b</sup>* «il réunit, il ramassa» ne provient pas non plus directement du cl. *đamma*, mais a été contaminé par la racine de sens voisin *đabba*. — De même *'qób<sup>c</sup>* «entonnoir», cf. cl. *qúm<sup>c</sup>u*<sup>n</sup> croisé avec le cl. *qúb<sup>c</sup>u*<sup>n</sup> «clairon, trompette», et le syr. *quβ<sup>c</sup>ā* «capuchon, bonnet conique». — Comme au Maroc, le cl. *žil-bābu*<sup>n</sup> «robe de dessus très ample» semble subir une chute de *b* par dissimilation de *b* final<sup>(3)</sup>, et devient à Kfár 'abīda *žellā-bīye*.

4. On l'a déjà vu, *f* à la finale paraît s'assimiler entièrement en *š* dans *nóš<sup>s</sup>* «moitié» au lieu de cl. *nusfu*<sup>n</sup>; *f* géminée se réduit dans le mot *hāf* «sec» (cf. *hobz hāf* «pain sec») < cl. *hāffu*<sup>n</sup> qui ne pouvait subsister tel quel : ou bien la voyelle restait longue et la géminée se simplifiait; si la géminée avait subsisté, la voyelle se serait abrégée<sup>(4)</sup>. — On ne peut guère voir une assimilation dans : *báltāh* «il a aplati», cf. cl. *fáltāha* (*fártāha*); *barbār*<sup>(5)</sup> «mouton, agneau», cf. cl. *furfūru*<sup>n</sup>; *žbīra* «portefeuille, sac de cuir<sup>(6)</sup>», cf. cl. *žafīratu*<sup>n</sup>, syr. *guΦrā* «enveloppe de la fleur du palmier». Il s'agit peut-être de ces alternances de *p* et de *b* que l'on relève quelquefois entre les diverses langues sémitiques, par exemple : aram. bibl. *parzel* «fer», assyr. *parzillu*, en face de

(1) Expressif. — *tmáhtar* existe également en Algérie, cf. BEAUSSIER, *Dictionn. arabe*.

(2) Cf. les doublets classiques : *mákkatu* et *bákkatu* «la Mecque»; *lázimu*<sup>n</sup> et *lázibu*<sup>n</sup> «nécessaire»; *rátimu*<sup>n</sup> et *rátibu*<sup>n</sup> «solide (affaire)»; etc.

(3) C'est l'avis de M. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 351-252.

(4) L'arabe classique connaît des syllabes ultralongues (contenant une voyelle longue en syllabe fermée). Notre parler ne les possède plus, cf. plus loin : *Voyelles*.

(5) Cf. ar. cl. *bīrru*<sup>n</sup> «action de faire marcher les brebis» et syr. *parrā* «agneau».

(6) *žbīra* est attesté en maghribin d'après M. Marçais.

hebr. *barzel*, syr. *parzēlā*, cf. ar. cl. *firzilu*<sup>n</sup>; hebr. *par'ōš* « puce » assyr. *paršū'ū*, syr. *purta'nā*, ar. cl. *bur'γūθu*<sup>n</sup>; etc.

2° *Dissimilation.*

*b* prend par dissimilation la place de *m* dans le voisinage d'une nasale labiale. Ex. : *bnām* « sommeil, rêve » < cl. *manāmu*<sup>n</sup>; *bšimē* « membrane qui enveloppe le fœtus » < cl. *mašimatu*<sup>n</sup>. — Quant à *γēbē* « il s'est évanoui » en face de cl. *γūmiya* et *hēžēb* « il appliqua des ventouses » en face de *hāzama*, ils s'expliquent peut-être par croisement avec les racines *γābiya*<sup>(1)</sup> et *hāzaba*<sup>(2)</sup> (étymologie populaire).

Inversement *b* est remplacé par *m*, grâce à une différenciation, dans *homblās* « grain de myrte » < cl. *hābb-ul-'āsi*, cf. un phénomène analogue dans vieux-haut-allemand *sambaz-*(*tac*<sup>(3)</sup>), de lat. *sabbatum*, gr. pop. *σάμβατον* de *σάββατον*; cf. aussi ar. cl. *zibbilu*<sup>n</sup> « grande corbeille d'osier » > *zimbilu*<sup>n</sup>, qu'il faut prononcer *zimbilu*<sup>n</sup> et qui est en effet à Kfār'abīda *zambīl*.

C'est sans doute aussi par une différenciation qu'il faut expliquer l'exclamation *'ōft* « ouf! » en face du cl. *'ūff*<sup>n</sup>. Le second *f* s'est légèrement déplacé (en *θ*) sous l'influence du premier; or on a vu que *θ* aboutit à *t* dans notre parler. En tant qu'exclamation, le mot forme du reste à lui seul une catégorie.

VI. SONANTES.

*l* = ل; *r* = ر; *m* = م; *n* = ن; *w* = و; *y* = ي.

CHANGEMENTS SPONTANÉS.

A. LIQUIDES : *l* = ل et *r* = ر.

Déjà les grammairiens de l'arabe classique semblaient connaître, à côté des deux liquides *l* et *r*, une *l* et une *r* emphatiques auxquelles ils donnaient le nom de *mufahhamatu*<sup>n</sup>, bien qu'ils ne les aient pas désignées par des notations spéciales

(1) « Avoir une défaillance dans l'intellect. »

(2) « Cacher, voiler, couvrir. »

(3) Aujourd'hui : *sams-tag*.

comme ils l'ont fait pour les autres emphatiques : ط à côté de ت, ص à côté de س, etc. Comme la plupart des dialectes modernes (cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 120-121), notre parler connaît très souvent *r* et (quelquefois) *l* emphatiques, qui seront notées dans ce travail par *r* et *l*.

*l* = J.

La liquide *l* représente J classique, et se maintient en général à Kfár'abîda tant dans les mots d'origine classique que dans ceux qui proviennent du syriaque. Comme dans la plupart des dialectes modernes, *l* n'est jamais mouillée, et s'articule d'une façon identique à *l* dans l'article français, *le*, par exemple.

Contrairement à *r* qui joue dans notre parler le rôle d'une véritable emphatique, indépendamment des consonnes avoisinantes, *l* n'est emphatique que sous l'influence d'autres emphatiques, surtout quand celles-ci se trouvent dans la même syllabe que lui. Ex. : *šlib* « croix » < cl. *šalibu*<sup>n</sup>; *zôlmé* « ténèbres » < cl. *zûlmatu*<sup>n</sup>; *tabl* « tambour » < cl. *tablu*<sup>n</sup>; etc. — On dit cependant comme dans tous les dialectes 'alla « Dieu », au lieu de 'allahu; il s'agit ici d'une emphase d'origine psychologique; il faut remarquer de plus que *l* est gémignée.

Surtout à la finale, *l* passe souvent à la nasale *n* dans les mots de provenance étrangère. Ex. : 'qas'/qawân « fromage sec en forme de tête » < turc *qâşqawâl*; *kabsûné*<sup>(1)</sup> « capsule » de frç. *capsule*; *batršîn* « étole » < néo-class.<sup>(2)</sup> *batrašîhu*<sup>n</sup> (origine étrangère); *karakân* « factionnaire, poste » < turc *qaraqûl*, litt. « gardien, surveillant »; *bôrd'/qân* « orange » < \**bôrt'/qân* < turc *pürtüqâl*, cf. néo-cl. *burtuqân*<sup>n</sup>; *möntân* (ou *möntyân*) « gilet à manches descendant jusqu'à la ceinture », cf. ital. *mantello*; *falyûn* (ou *fallân*), cf. frç. *filleul*; *dežžân* dans (*msîh*) *ed-dežžân* « Antéchrist » < cl. *ad-dažžâlu*<sup>n</sup><sup>(3)</sup>.

*l* tombe avec la voyelle *ā* dans la préposition 'alā « sur », devenue dans notre parler 'ā lorsqu'elle est en union étroite avec un autre mot<sup>(4)</sup>. Ex. : 'addârb « sur la route » < \*'alā-l-darbi, < cl. 'alā-d-darbi; 'ādâhré « sur mon dos » < 'alā zâhrî. Mais *l* se

<sup>(1)</sup> La seconde partie de *b* est naturellement sourde. La notation exacte serait *b/p*.

<sup>(2)</sup> On donne ici le nom de *néo-classiques* aux mots récemment introduits dans la langue écrite et auxquels on a donné artificiellement un consonantisme et surtout un vocalisme classiques.

<sup>(3)</sup> Cf. Maghr. *fesyân* de esp. *official* « officier », Martin, *Méthode*, p. 48.

<sup>(4)</sup> Cette apocope dans un mot secondaire existe d'ailleurs dans d'autres dialectes modernes, notamment en Égypte, en Mésopotamie, en Tunisie et dans une partie de l'Est-Algérien.

maintient toutes les fois que *'alā* se construit avec le pronom affixe : *'lāiyē* « sur moi, sous ma responsabilité » < cl. *'alāiya*; *'lāik* « sur toi » < cl. *'alāika*; *'lāina* « sur nous » < *'alainā*<sup>(1)</sup>; etc; *l* tombe aussi dans les formes impératives, que les grammairiens arabes hésitent à considérer comme des verbes : *t'á* « viens » (masc.) < cl. *ta'āla*; *t'ái* (à côté de *t'ái*) « viens » (fém.) < cl. *ta'ālai*; *t'ái* à (côté de *t'ái*) « venez » (plur. masc. et fém.) < cl. *ta'ālau* et *ta'ālaina*<sup>(2)</sup>.

Quant à l'apparition de *l* dans *štšfəl* « c'est à toi de voir » (litt. « choisis »), cf. cl. *ištafi* « choisis », *nīyāl* (*hnīyāl*) « que c'est heureux ! », cf. cl. *hanī'a* (*laka*) « réussis sans peine », et *kermāl* « pour, en l'honneur de », cf. cl. *kūrma* « par honneur pour », elle s'explique par une confusion populaire grâce à laquelle *l* de la préposition *li* a été agglutiné à la fin de ces deux mots, comme s'il faisait partie de la racine; on dit en effet : *kermālek* « pour toi » < cl. *kurma* + *laka*, *nīyālek* « que tu es heureux », cf. cl. *hanī'a* *laka* et *-yōštšfəl* « il se choisira », cl. *yāštafi* (+ *lahu*). De même *lābūt* « racloir du laboureur », cf. syr. *'āβūθā* et *līwān* « salle aérée par un arc », cf. *'wānu* (pers.) s'expliquent, comme il a été dit plus haut pour *lābūt*<sup>(3)</sup>, par l'agglutination de l'article aux mots syriaque et persan. — Pour ce qui est du mot dialectal *mābisāyēl(š)* « cela ne fait rien, il n'y a pas de mal », il provient certainement du cl. *sā'ala*, III<sup>e</sup> thème de *sā'ala* « il a interrogé, il s'est enquis » avec changement de *'* en *y* et préfixation de *b* à l'aoriste; le sens serait : « c'est une chose insignifiante dont on ne doit pas s'enquérir »<sup>(4)</sup>.

*r = ɣ.*

La liquide *r* représente *ɣ* classique, et ne subit à Kfár'abīda (sauf l'emphatisation) aucune altération spontanée. Elle a toujours et partout une articulation *dentale et roulée*, aussi bien dans les mots de provenance classique que dans les mots étrangers, mais jamais *wulvaire* (soit ressemblant d'assez près à celle de *ɣ*), comme on le constate par exemple dans quelques parlers arabes

(1) Parce que ces pronoms suffixes sont monosyllabiques et qu'en conséquence la préposition ne pouvait dès l'origine s'appuyer sur eux comme sur les mots de longueur normale. Avec ces derniers c'est au voisinage de l'article que *l* est tombé (par dissimilation).

(2) On l'a déjà vu (p. 17, note 1), les formes *t'á* et *t'ái* reçoivent à la fin un *h* lorsqu'ils sont employés pour faire marcher les ânes.

(3) P. 63. — *'astik* « soulier à élastiques » présente le phénomène inverse, si on le compare au frç. *élastique* dont il provient; cf. le tunisien *ukanda* pour l'italien *locanda* (BEN SEDIRA, *Dictionnaire*).

(4) M. Marçais me fait observer que le tunisien a dans le même sens *ma - isāl - š*.

modernes et surtout dans beaucoup de langues européennes (cf. M. Cohen, p. 27).

Nous l'avons déjà dit, la langue classique semblait connaître à côté de la liquide *r* une autre liquide emphatique *r*, non exprimée par le système graphique traditionnel. Notre parler, comme tous les parlers libanais et la plupart des dialectes modernes (cf. entre autres, W. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, t. XIV, p. 121), possède dans de nombreux mots cette *r* emphatique qui, contrairement à *l*, peut être indépendante des autres emphatiques, mais emphatise toujours les phonèmes voisins. Ex. : *mára* « femme » < cl. *már'atu*<sup>n</sup>; *žúrša* « honte, déshonneur » < cl. *žúrsatu*<sup>n</sup>; *žâr* « voisin » < cl. *žāru*<sup>n</sup>; *bārad* « il a eu froid » < cl. *bārada*. On reconnaît généralement *r* à son articulation, qui se réalise avec le concours de la pointe de la langue frappant contre le palais plus en arrière que pour l'articulation de *r* non emphatique<sup>(1)</sup>, et surtout à l'influence d'emphatisation qu'exerce *r* sur les phonèmes avoisinants (consonnes ou voyelles). Il est à remarquer que *r* est toujours emphatique dans le voisinage des autres emphatiques et toutes les fois qu'il est géminé. Voici des exemples de *r* : *žārra* « jarre » < *žárratu*<sup>n</sup>; *rāfə*<sup>3</sup>/*q* « il a accompagné » < cl. *rāfaqa*; *rābat* « il a attaché » < cl. *rābata*; *fār* « rats » < cl. *fā'ru*<sup>n</sup>; *māmar* « homélie, chant », cf. syr. *mīmar*; *ṭāur* « taureau » < cl. *ṭāuru*<sup>n</sup>; *'adra* « vierge » < cl. *'adrā'u*; *rābbē* « mon Dieu » < cl. *rābbī*; etc.

*r* finale tombe dans les noms de nombres composés de onze à dix-neuf : *hdās* « onze », cf. cl. *'āhada* *'āšara*; etc. Mais, contrairement à ce qui se passe en Égypte, *r* est restitué ainsi que *'* lorsque le nombre est suivi de l'objet dénombré : *hdā'šar frānk* « onze francs » et non \**hdās frānk*.

Signalons à ce propos un fait qui est plutôt du domaine de la morphologie : *r* est infixée dans un certain nombre de mots (verbes ou noms) et donne à ces mots le sens de pluralité, d'intensité, de répétition, de transivité, etc. Ex. : *herdābbē* « bosse du chameau », cf. cl. *hādabatu*<sup>n</sup> « bosse »; etc.<sup>(2)</sup> (voir *Morphologie*). — Pour ce qui est de *ḥaršūm* « canal du nez à la bouche, fosses nasales », il provient de la contamination du cl. *ḥaišūmu*<sup>n</sup> « cartilages du nez » avec la forme syriaque *ḥarsūmā* « bec, trompe ».

(1) Il vaudrait donc mieux l'appeler *cacuminal*.

(2) Cf. aussi *dārfē* « battant d'une porte, d'une fenêtre » et *dārfaf* « il a repoussé, chassé, renvoyé (quelqu'un) » en face de cl. *dāffatu*<sup>n</sup> « côté, planche ou battant d'une porte » et *dāffa* « il a arraché, déraciné (quelque chose) ». Le doublet *dāffē* existe également dans notre parler au sens de « gouvernail ».

Il serait en effet bien artificiel d'expliquer *dārfē* (cl. *dāffatu*<sup>n</sup>) par une série

B. NASALES :  $m = \text{م}$  et  $n = \text{ن}$ .

—  
 $m = \text{م}$ .

$m$  représente le cl.  $m$  (م) et se maintient, en général, dans notre parler avec sa prononciation de nasale labiale.

$m$  en finale de mot passe très souvent à la denti-labiale  $n$  dans les mots d'emprunt<sup>(1)</sup>. Ex. : *máryen* (à côté de *maṙṙín*) « Marie », cf. hébr. *miryam*, syr. *maryam*, cl. *máryamu*; *brāhín* « Abraham », cf. hébr. *'aβrāhām*, syr. *'aβrāhām*, cl. *'ibrāhímu*; *wākín* « Joachim », cf. hébr. *yāqīm*, syr. *yūyāqīm* (ou *yūyāχīm*); *ṣārūfín* « séraphins », cf. hébr. *serāḤím*, syr. *s'ērāḤín*, néo-cl. *sārāfím*; *kārūbín* « chérubins », cf. hébr. *kerūβím*, syr. *k'ērūβín*, néo-cl. *karūbím*; *bör'qdín* (nom d'un petit village libanais) < syr. *birā* « puits » + *q'ēdmā* « ancien » ou bien < cl. *bi'ru*<sup>n</sup> + *qadīmu*<sup>n</sup> (même sens), avec dissimilation de  $m$  en  $n$  par  $b$  et assimilation de  $m$  en  $n$  par  $d$ <sup>(2)</sup>. — Quant à *zín* (nom de la cinquième lettre de l'alphabet arabe) ز, il s'explique par analogie avec les autres formes *zain* (=  $z$ ), *sín* (=  $s$ ), *šín* (=  $š$ ), etc.; *mīm* (=  $m$ ) seul a gardé  $m$  finale, grâce, probablement, à l'influence de  $m$  initiale.

Peut-être sous l'influence du syriaque  $m$  est toujours remplacée par  $n$  dans les pronoms personnels des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du pluriel masculin, soit employées comme suffixes, soit isolées. Ex. : *ktābōn* « leur livre » < cl. *kitābu-hum*; *ḏr'ābōn* « frappe-les », cf. cl. *idrīb-hum*; *bāitkōn* « votre maison » < cl. *bāitu-kum*; *hūn*<sup>n</sup> (ou *hūnné*) « eux » < cl. *hum*; etc. On sait, en effet, qu'aux pronoms de l'arabe classique *-hum*(ū) « eux », et *-kum*(ū) « vous » correspondent en syriaque *-hān* et *-kān*.

Comme  $r$ , la nasale  $m$  est *infixée* dans un grand nombre de mots, souvent pour former avec les trilitères classiques des quadrilitères dialectaux, ce qui modifie parfois légèrement le sens primitif (voir *Morphologie*).

de différenciations portant à la fois sur la sourdité et le point d'articulation, soit quelque chose comme *dāffatu*<sup>n</sup> > *\*dalfé* > *\*dalfé* > *dārfé*.

<sup>(1)</sup> Le passage de  $m$  finale à  $n$  est très ancien et existait déjà en arabe classique; cf. ar. cl. *'in* « si » en face de hébr. *'im*; *-un*, *-an*, *-in* (désinences casuelles avec nasalisation) < *-um*, *-am*, *-im*; c'est pourquoi, dans la lecture du Coran  $m$  et  $n$  riment indistinctement. Cf. BROCKELMANN, p. 74. —  $m$ , 3<sup>e</sup> consonne de racine, est généralement exceptée (sentiment de la racine).

<sup>(2)</sup> Pour ce qui est du dial. *bōtn* « térébinthe » en face du cl. *batmu*<sup>n</sup> « térébinthe, pistachier », il faut sans doute y voir une survivance d'une forme cananéenne *\*baṭn*; cf. hébr. *bāṭnīm* « pistacia ».

$$n = \text{ن}.$$

*n* représente *n* classique (ن) et se prononce, en général, comme *n* français, dans *navire* par exemple. Elle se maintient toujours à Kfár'abîda, et ne connaît pas les différentes prononciations dont elle est susceptible et qui créent tant de difficultés aux lecteurs du Coran malgré les nombreux signes diacritiques qui l'accompagnent<sup>(1)</sup>. Ce phonème est rarement emphatique dans notre parler, mais peut devenir guttural devant la gutturale *k* et devant *q* et *g'* (rare lui-même) : *zangîl* «richissime» < turec *zangîn*; *mônîkê* «contrariant», cf. cl. *nakâ*, «il a chagriné, blessé»,

Comme *r* et *m*, *n* s'intercale très souvent à titre d'infixe dans les verbes trilitères (après la 1<sup>re</sup> ou la 2<sup>e</sup><sup>(2)</sup> radicale pour former des quadrilitères (cf. *Morphologie*,).

### C. SEMI-VOYELLES : *w* = و, et *y* = ي.

Comme en classique, les deux semi-voyelles se présentent dans le parler de Kfár'abîda, tantôt au commencement, tantôt à la fin de la syllabe. Dans le premier cas, ce sont de véritables consonnes, aussi propres à introduire une syllabe que n'importe quel autre phonème consonantique; dans le second, elles se combinent avec les voyelles précédentes pour former des diphthongues dans lesquelles elles jouent simplement le rôle de second élément. — Quand elles commencent la syllabe, les semi-voyelles *w* et *y*, alors plus voisines des consonnes que des voyelles, paraissent, par là-même, plus fortes; elles seront traitées avec les consonnes; on les a notées ici par *w* anglais et *y* français (et anglais, p. ex. *yolk*). Au contraire, à la fin de la syllabe où leur rôle de deuxième élément de diphthongues les rapproche un peu plus des voyelles *u* et *i*, elles seront notées par les signes assez courants *u* et *i* et étudiées dans le chapitre du vocalisme. (C'est, on le sait, ce que M. L. Havet eût voulu voir appliqué dans la graphie des anciennes langues indo-européennes.)

Les semi-voyelles *w* et *y*, bien qu'étant de véritables consonnes, sont les plus faibles de cette catégorie, ce qui explique suffisamment les divers traitements qu'elles ont subis dans toutes

(1) Cf. S. DE SACY, *Gramm. arabe*<sup>3</sup>, p. 22.

(2) On le rencontre aussi après la 3<sup>e</sup> radicale, mais alors il s'agit plutôt d'un suffixe.

les langues sémitiques. Dès une époque fort ancienne, l'hébreu et l'araméen ne connaissent plus *w* initial, qui, par affaiblissement<sup>(1)</sup>, a passé à *y*; l'assyro-babylonien a déjà perdu les deux semi-voyelles même à l'initiale<sup>(2)</sup>; l'arabe lui-même, qui les a toujours conservées sauf à l'intervocalique dans les formes tant nominales que verbales, en a fait, à cause de leur faiblesse, une catégorie de consonnes à part, ce qui a amené les grammairiens arabes à formuler des règles spéciales pour les conjugaisons et déclinaisons des mots qui présentent *w* ou *y* dans leur racine.

A Kfár'abîda, aussi bien que dans les dialectes arabes modernes, la conservation et la chute de *w* et *y* initiaux dépendent de la conservation et de la chute des voyelles suivantes. Connaître donc où et quand *w* et *y* gardent leur valeur de semi-voyelles ou se vocalisent en *u* et *i*, c'est connaître les lois qui régissent les voyelles de notre parler. Ces lois seront étudiées en détail dans le chapitre suivant; on se bornera ici à examiner brièvement *w* et *y* dans les quatre cas qui peuvent se présenter : 1° *w* et *y* ont conservé sans changement leur valeur consonantique; 2° ils sont déconsonantisés<sup>(3)</sup>; 3° *w* a pris la place de *y* ou *y* celle de *w*; 4° *w* et *y* sont secondaires.

1° *w* et *y* classiques ont gardé, sans changement, leur valeur consonantique.

*w* et *y* sont conservés à Kfár'abîda toutes les fois qu'ils sont suivis d'une voyelle quelconque, non sujette à tomber, ce qui peut avoir lieu aussi bien en syllabe fermée qu'en syllabe ouverte.

*α. En syllabe fermée*<sup>(4)</sup>, à l'initiale des mots : *wá'd* « promesse » < cl. *wá'du*<sup>n</sup>; *wáddē* « il a fait ses adieux » < cl. *wádda'a*; *ya<sup>c</sup>/qūb* « Jacob » < cl. *ya<sup>c</sup>qūbu*; *yábbās* « il a fait sécher » < cl. *yábbasa*; *wáseq* « vaste, large » < cl. *wási'u*<sup>n</sup>; *yūnānē* « grec » < cl. *yūnānyu*<sup>n</sup>; etc. — à l'intérieur des mots après consonne ou voyelle : *'ehwān* « frères » < cl. *'ihwānu*<sup>n</sup>; *háwraf* « il a fait craindre » < cl. *háwrafa*;

(1) Le grec prouve en effet que *y* est encore un peu plus faible que *w*. Tandis que le *y* indo-européen tombe à l'intervocalique et devient esprit rude à l'initiale dès une époque tout à fait préhistorique, le *w* dans ces deux positions est seulement en train de disparaître à l'époque historique. De même le *y* initial « est déjà tombé dans le plus ancien babylonien » (Brockelmann), à une époque où subsistait encore le *w* dans cette position.

(2) Sauf le plus ancien babylonien, où *w* subsiste encore; cf. Brockelmann, p. 75.

(3) En *u* et en *i*. C'est dans ce sens qu'est toujours employé « vocalisé » dans ce travail.

(4) Ou équivalente à une syllabe fermée,

*ḡāyger* « il changea » < cl. *ḡāyara*; *fōtyān* « adolescents » < cl. *fityānu*<sup>n</sup>; *ḡéwət* « il devint fou »; *réwəḡ* « il a senti mauvais »; *réwəz* « il pesa avec la main »; *ḡéyḡl* « ruses » < cl. *ḡiyalu*<sup>n</sup>; etc.

β. En syllabe ouverte, à l'initiale des mots : *wəṣəl* « il est arrivé » < cl. *wəṣala*; *wəṣəḡ* « malpropreté » < cl. *wəṣahu*<sup>n</sup>; *yébas* « il fut desséché » < cl. *yábisa*; *yáṣe*<sup>q</sup> « empêchement, sequestre » < turc *yasaq*; etc. — à l'intérieur des mots après consonne ou voyelle : *ḡázwé* « incursion » < cl. *ḡázwatu*<sup>n</sup>; *ḡáḡwé* « trouvaille, bonheur » < cl. *ḡázwatu*<sup>n</sup>; *máṣyé* « démarche, manière de marcher » < cl. *míṣyatu*<sup>n</sup>; *néwé* « il s'est proposé à... » < cl. *náwā*; *ríya* « hypocrisie » < cl. *ríʔá'u*<sup>n</sup>; etc... Comme on vient de le voir, lorsque les semi-voyelles *w* et *y* sont maintenues (et elles le sont souvent dans le parler), elles ne subissent aucune altération dans leur prononciation classique, tandis qu'au contraire les voyelles (longues ou brèves) qui les suivent sont sujettes à certaines modifications, qu'on étudiera à propos du vocalisme.

2° *w* et *y* sont déconsonantisés en *u* et *i*. — En règle générale, les semi-voyelles *w* et *y* perdent à Kfár'abída leur valeur consonantique et se vocalisent en *u* et *i* (ou même disparaissent complètement) lorsque la voyelle qui les suivait est tombée. — α. *w* aboutit à *u* et *y* à *i* toutes les fois qu'ils se trouvent en syllabe ouverte atone suivie immédiatement d'une syllabe fermée; *w* passe alors à *u* et *y* à *i*, et forme une syllabe faible, seul cas où dans notre parler une voyelle commence la syllabe (initiale ou non) sans attaque vocalique forte ou autre consonne. Ex. : à l'initiale des mots : *u*<sup>n</sup>/*qār* « respect » < cl. *waqāru*<sup>n</sup>; *ukíl* « mandataire, surveillant » < cl. *wakilu*<sup>n</sup>; *užúḡ* « existence » < cl. *wužúdu*<sup>n</sup>; *ināl* « il obtient » < cl. *yanālu*; *imút* « il meurt » < cl. *yamātu*; *imín* « main droite » < cl. *yamínu*<sup>n</sup>; *itím* « orphelin » < cl. *yatímu*<sup>n</sup>, etc. — à l'intérieur des mots après consonne : *wálulé* « lamentations »<sup>(1)</sup> < cl. *wálwalatu*<sup>n</sup>; *wáḡulu* « ils se sont lamentés » < cl. *wálwalū*; *mḡáidé* « action d'éviter » < cl. *muhāyadatu*<sup>n</sup>; *ḡáidḡt* « elle a évité » < cl. *ḡāyadat*; etc... Mais *w* et *y* ne se vocalisent pas en syllabe ouverte suivie d'une syllabe fermée lorsque la première syllabe est accentuée : *wəḡḡb* « il a donné » < cl. *wāhaba*, etc.

β. *w* et *y* se vocalisent aussi en *u* et *i* lorsqu'ils sont 3° radicale de mot et que de par la morphologie ils sont précédés d'une

<sup>(1)</sup> Les voyelles -é (ou -a) représentant -atu<sup>n</sup>, signe du féminin, et -u représentant -ū, désin. de 3° pers. masc. plur. du parfait, ont toujours dans notre parler la valeur d'une voyelle longue et accentuée, ce qui montre qu'il n'y a pas très longtemps que la quantité des finales est devenue indifférente.

consonne, étant donné que les voyelles brèves tombent toujours à la finale. Ex. : *dálu* «seau» < cl. *dálwu*<sup>n</sup>; *sáru* «cypres» < cl. *sáruwu*<sup>n</sup>; *sá'é* «effort» < cl. *sá'yu*<sup>n</sup>; *žédé* «chevreau» < cl. *žádyu*<sup>n</sup>. Mais, lorsque *w* et *y*, susceptibles de vocalisation, sont immédiatement suivis (dans les mêmes mots) d'un pronom suffixe ou d'un autre mot à initiale vocalique, ils gardent leur forme classique et restent semi-voyelles : *dálwak* «ton seau», *sá'yé* «mon effort», etc. . .

γ. *w* et *y* géminés se réduisent à <sup>u</sup> et à <sup>i</sup> : à l'intérieur des mots <sup>(1)</sup>, lorsqu'ils étaient, en arabe classique, dans une syllabe ouverte non accentuée; ils se sont réduits, après la chute de leur voyelle et équivalent aujourd'hui à des semi-voyelles ultra-brèves, soit <sup>u</sup> et <sup>i</sup> : *háufu* «il lui a fait peur» < cl. *háwwafahu*; *m'auudîn* «habitués» < cl. *mu'auwwadîna*; *ťáibat* «elle a parfumé» < cl. *ťáyyabat*; *mýára* «changée» < cl. *muyáyyaratu*<sup>n</sup>; — à la finale des mots *w* et *y* (géminés ou non en classique), lorsqu'ils sont immédiatement précédés de la voyelle longue homorgane (*ū* ou *ī*) ou d'une autre semi-voyelle, se vocalisent toujours et, n'étant soutenus par aucun phonème, disparaissent complètement : *žáu*<sup>(u)</sup> «air, atmosphère» < \**žáu*<sup>u</sup> < cl. *žáwwu*<sup>n</sup>; *'lū* «hauteur» < \**'lu*<sup>u</sup> < cl. *'ulwwu*<sup>n</sup>; *đáu*<sup>(u)</sup> «lumière» (avec assimilation régulière de *'* en *w*) < \**đáu*<sup>u</sup> < cl. *đáw'u*<sup>n</sup>; *hái*<sup>(i)</sup> «vivant» < \**hái*<sup>i</sup> < cl. *háyyu*<sup>n</sup>; *nábé* «prophète» <sup>(2)</sup> < \**nábi*<sup>i</sup> < cl. *nabyyu*<sup>n</sup>. Mais lorsque ces formes reçoivent l'addition de *-é* (*-a*), ou celle de la nunnation, ou se trouve en union étroite avec un mot subséquent à initiale vocalique <sup>(3)</sup>, *w* et *y* subsistent avec leurs voyelles, ex. : *đáw-öl-möšbáh* «la lumière de la lampe», *nbyé* «prophétesse», etc.

δ. *w* et *y* non géminés tombent dans quelques mots par suite d'une prononciation rapide : *bóddé* «je veux», litt<sup>t</sup> «dans mon désir» < cl. *bi* + *widd-ī*; *bássa* «étincelle» < cl. *bášwatu*<sup>n</sup> <sup>(4)</sup>; *sendán* «chêne» < cl. *sindiyánu*<sup>n</sup>; *ráhizi* «il va venir» < \**rāyeh izi* < cl. *rā'ihu*<sup>n</sup>.

3° *w* a pris la place de *y* ou *y* celle de *w*. — Les semi-voyelles *w* et *y* prennent quelquefois la place l'une de l'autre dans le parler de Kfár'abída. Ce fait est connu non seulement des autres

(1) Le cas ne peut naturellement pas se rencontrer à l'initiale.

(2) Au lieu de \**ndbī*, puisque, en dehors du cas de quelques rares monosyllabes, notre parler ignore les longues à la finale des mots.

(3) Si l'autre mot commence par une consonne, on retombe dans le cas de l'intérieur (cf. γ) : *'lu*<sup>(u)</sup>*na* «notre hauteur».

(4) Ici *w* s'est assourdi et assimilé ensuite à *š*. Cf. *nóš*<sup>s</sup> de *múšfu*<sup>n</sup> «moitié» p. 65. — Du reste, l'arabe classique possède la racine *bássa* «il brilla» à laquelle le dialectal *bássa* a été ramené.

dialectes arabes modernes, mais encore de l'arabe classique lui-même, ainsi que de toutes les langues sémitiques.

α. *w* classique a passé à *y* dans quelques verbes du II<sup>e</sup> thème (*qattala*) bien qu'il s'agit de racines *mediae w*. Ex. : *ráyīyēd* « il a dompté, il fut en retraite spirituelle », mais cl. *ráywada* ( $\sqrt{r-w-d}$ ); *šáyīyēb* « il a braqué, il a dirigé droit », mais cl. *šáywaba* ( $\sqrt{s-w-b}$ ); *'aiyēr* « il a vérifié (une balance) », mais cl. *'áywara* ( $\sqrt{'-w-r}$ ); *'qáiyēm* « il a fait lever »<sup>(1)</sup>, mais cl. *qáywama* ( $\sqrt{q-w-m}$ ); *háyīyēl* « il n'a pas coupé (les branches d'un mûrier) », cf. cl. *háwala* « ensemercer une année la terre et la laisser reposer l'année suivante », etc. Tous ces exemples peuvent s'expliquer par analogie avec les mots dialectaux *ryáda*, *šáyēb*, *'yār*, etc., remontant à des formes classiques, dans lesquels le *w* radical était déjà devenu *y* au contact de la voyelle palatale *ī*<sup>(2)</sup>.

β. *y* a passé à *w* : dans les mots de la forme comparative *'aqṭalu* : *'ázwəd* « plus abondant », cf. cl. *'ázyadu* ( $\sqrt{z-y-d}$ ); *'akwəs* « plus beau », cf. cl. *'ákyasu* « plus intelligent » ( $\sqrt{k-y-s}$ ); *'áfweḏ*<sup>(3)</sup> « plus utile », cf. cl. *'afāda* « il a été utile » ( $\sqrt{f-y-d}$ ); — dans les diminutifs des formes *qatālu*<sup>n</sup> et *qatāyālu*<sup>n</sup> : *'wáinē* « petite source, petit œil », cf. cl. *'uyāinatū*<sup>n</sup>; *twāinē* « petit figuier », cf. cl. *tuyāinatū*<sup>n</sup>; *šwāi* (ou *šwāiyē*) « un peu », litt.<sup>t</sup> « une petite chose », cf. cl. *šuyāi'ū*<sup>n</sup>; *kwāiyēs* « très joli », cf. cl. *kuyāiyasu*<sup>n</sup>; *hwāiyen* « très facile », cf. cl. *huyāiyānu*<sup>n</sup><sup>(4)</sup>; — enfin dans un petit nombre de mots sans qu'on en puisse donner une explication plausible : *rā' / qwē* « magie », cf. cl. *rúqyatu*<sup>n</sup>; *'qáwəḏ* « il a fait des échanges », cf. cl. *qāyada*; *na'wē* « un faire-part », cf. cl. *ná'yatu*<sup>n</sup>; *hamwē* « action de chauffer », cf. cl. *\*hāmayatu*<sup>n</sup>, de *hāmiya* ( $\sqrt{h-m-y}$ ) « il a chauffé »; *dnāwē* « bassesse », cf. cl. *danāyatu*<sup>n</sup>; *sá' / qwē* « poison donné en potion », cf. cl.  $\sqrt{s-q-y}$ . Ces faits ne sauraient être regardés comme purement phonétiques : il s'agit ici d'analogies partant de formes où le *y* radical avait pris la place d'un *w* (ou inversement, suivant le procédé indiqué dans la note 2).

(1) A côté de *'qáywəm* « il a redressé », forme réempruntée sans doute au classique.

(2) En réalité *-iwa-* préhistorique est devenu *-i-a-* par chute de *w*, d'où *-i-y-a-* avec un *y* de transition. De même *-uya-* préhistorique est devenu *-u-a-* puis *u-w-a* avec un *w* de transition. L'analogie a largement profité de cette situation équivoque.

(3) A côté de la forme *'áfyed*.

(4) Cf. *stāhwən* à côté de *stāhyen* « il a trouvé facile », cf. cl. *istahāna*, inusité dans ce sens ( $\sqrt{h-w-n}$ ). — Le passage des cl. *'uyāinatū*<sup>n</sup>, *kuyāiyasu*<sup>n</sup>, etc. . . , à *'wāinē*, *kwāiyēs*, etc., est dû, sans aucun doute, à une dissimilation régressive.

4° *w* et *y* sont secondaires. — Nous l'avons déjà vu, *w* et *y* représentent, en général, les class.  $\dot{w}$  et  $\dot{y}$ . Il sont, quelquefois, secondaires à Kfár'abîda et apparaissent là où le classique ne les possède pas ou ne les possède plus.

α. *w* est introduit, par analogie, dans quelques mots qui proviennent des verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w* : *wôhbe* «don (et nom propre d'homme)», au lieu de cl. *hibatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{w-h-b}$ ); *wô'dé* «promesse», au lieu de cl. *îlatu*<sup>n(1)</sup> ( $\sqrt{w-î-d}$ ); *wâsmé* «signe, marque», au lieu de cl. *sîmatu*<sup>n</sup>. — *w* provient de *g* ou de *gw* dans *wördyân*, cf. frç. *gardien*, ital. *guardiano*; il provient aussi de *v* dans *brâwu* (à côté de *brâbu* ou *brâfu*), cf. frç. et ital. *bravo*; *mnâurât* < \**mnâwrât*, cf. frç. *manœuvres*.

β. *y* est rétabli, par analogie, sous l'influence d'un *y* radical (cf. *Morphologie*), dans les participes passifs féminins des verbes *tertiæ y* au 2<sup>e</sup> thème : *môhbbâyé* «cachée», cf. cl. *muhabbâtu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-b-y}$ ); *mÿöttâyé* «couverte», cf. cl. *muÿattâtu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{ÿ-t-y}$ ); etc. — de même, à la 3<sup>e</sup> personne plur. du parfait des verbes *tertiæ y* ou *w*<sup>(2)</sup> : *rôdyu* «ils ont consenti», cf. cl. *râdû* ( $\sqrt{r-d-y}$ ); *ÿézyu* «ils ont fait une incursion», cf. cl. *ÿázau* ( $\sqrt{ÿ-z-w}$ ); *rómyu* «ils ont jeté», cf. cl. *râmau* ( $\sqrt{r-m-y}$ ); on dit aussi *rómyet* «elle a jeté» et *ÿézyet* «elle a fait une incursion», au lieu de cl. *râmat* et *ÿázat*, par analogie avec *râliyat* «elle a consenti».

γ. Enfin, *w* et *y* proviennent, dans nombre de mots, de l'attaque vocalique forte (cf. plus haut, *hamza*).

## CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

### 1° Assimilation.

#### α. Assimilation partielle en contact ou à distance.

1. *l* passe quelquefois à *r* dans le voisinage médiat d'une dentale : *râût* «plaise à Dieu que» < cl. *lâûta*; *tarhîyê* «feuille de

(1) A côté de *wâ'dau*<sup>n</sup> (même sens).

(2) Dans notre parler, les verbes *tertiæ w*, ainsi que les verbes *tertiæ y*, n'existent plus comme tels; ils ont passé aux verbes *tertiæ y* (cf. plus loin, *Morphologie*).

papier» < néo-cl. *ṭalḥiyatu<sup>n</sup>*; *kárat* «il a transvasé» < cl. *kálata<sup>(1)</sup>*. On peut noter, à ce propos, que le groupe *tl* devient *kl* dans certaines langues (p. ex., en latin et en lituanien), tandis que le groupe *tr* subsiste, ce qui semble indiquer une faculté de combinaison plus stable entre *t* et *r* qu'entre *t* et *l*. Cf. encore *táyyen* «herbe sauvage» < cl. *ṭáyyibu<sup>n</sup>*, en vertu d'une assimilation analogue (ce dernier exemple peut s'expliquer aussi par la tendance au passage de *l* finale à *n*, cf. plus haut).

2. *r* passe quelquefois à *l* dans le voisinage de l'explosive vélaire *q*, de la chuintante *š* et de la sifflante sourde *s<sup>(2)</sup>*: *lámmá<sup>n</sup>/q* «il a bâclé (un travail)» < cl. *rámmaqa*; *šlá<sup>n</sup>/q* «siroco» (vent d'Est), cf. cl. *šurúqu<sup>n</sup>* «lever du soleil»; *šēš* «racine» < syr. *šeršā*; *kattúl* (nom propre de femme) < \**kattūr* (sur le type *qattúl*), cf. *kattirna*; *fálēš* «il étendit, déplia» (une étoffe), cf. cl. *fárasa* «il étendit par terre, établit»; *hēlēš* «il broya très fin», *mahlāšē* «ragoût de pomme de terre», cl. *hárasa* (même sens).

3. *m* s'assimile en *n* dans le voisinage immédiat d'une dentale subséquente : *šōnd* «charrue» (dans quelques villages libanais *šómd*, archaïsme), cf. syr. *šāmdē* (pluriel de *šāmdā*) «morceaux de bois fourchu du métier du tisserand»; *ʿēnd* «maîtresse branche (sur laquelle plusieurs autres prennent naissance)» (et *ʿannēd* «il a coupé les grandes branches d'un arbre»), cf. cl. *ʿámada* «il a soutenu», et *ʿamūdu<sup>n</sup>* «fût, tige, colonne, pilier». Quant à *ntála* «il s'est rempli» en face du cl. *imtála'a*, VIII<sup>e</sup> thème de *mála'a* «il a rempli», il obéit à la même loi phonétique : le cl. *imtála'a* aboutit à dial. *ntála* avec changement de *m* en *n* au contact de *t*; dans la suite, les sujets parlants ont cru voir dans *ntála* un VII<sup>e</sup> thème d'un verbe *tertiæ* *y*, soit \**talā* ( $\sqrt{t-l-y}$ ), qu'ils ont employée dans le sens de «remplir» (ainsi *tállā-ž-žāḥḥa* «il a rempli la jarre»).

REMARQUE. — C'est, sans doute, par étymologie populaire qu'en face de cl. *nāwūsu<sup>n</sup>* «caveau sépulcral, sarcophage», on a à

(1) Cf. cl. *ḥálaṭa* «il a mêlé» > *ḥáraṭa*, cf. syr. *ḥ<sup>o</sup>laṭ*; *fáḥṭaḥa* à côté de *fáṭṭaḥa* «il a aplati» (toutefois, il s'agit peut-être ici de variations d'origine morphologique).

(2) Ceci est une simple constatation et non un essai d'explication. — Ajouter ici *zammūlē* «bec étroit d'un vase» doublet de *zammūra* (moins usité que *zammūra*) «espèce de fibre composé d'un roseau long comme le petit doigt mais moins gros», cl. *zammūratu<sup>n</sup>* «i re, flûte à deux tuyaux», cf. syr. *zāmūrē* «tuyaux, siphons de bains chauds». Au sens obscène, ce mot s'est croisé avec *z-b-b* qui lui a pris son *r* et lui a passé son *b*. On dit *zambūra* et *zabr* «penis».

Kfár'abída *nāmūs*. Le mot a été rapporté à la racine *nāmasa* « il a caché », *nāmisa* « il s'est caché ».

4. *n* s'assimile en *m* toutes les fois qu'il est suivi immédiatement de la labiale *b* : *zōmb* « flanc, côté, jambe » < cl. *žánbu*<sup>n</sup>; 'ámbar « ambre » < cl. 'ánbaru<sup>n</sup>, cf. syr. 'ambar; *támbək* « tabac persan » < pers. *tanbak*; *zámbə*'/q « lys » < cl. *zanbaqu*<sup>n</sup>; etc. C'est par une telle assimilation qu'il faut expliquer la forme, très répandue dans les dialectes de Syrie 'am < 'an (préposition) « de », qui s'ajoute à l'aoriste en même temps que *b* et lui donne le sens du présent : 'ambákqol « je suis en train de manger » au lieu de 'an + bi + 'ākulu. Mais dès que le préfixe dialectal *b* disparaît de l'aoriste, 'am- reprend sa forme classique, soit 'an : 'anyákqol « il est en train de manger »; 'antákqol « tu es en train de manger », et non pas \*'amyákqol, \*'amtákqol, etc.; 'am est quelquefois remplacé par la préposition dialectale *man* < cl. *min* (même sens que 'an), lorsque l'aoriste n'est pas précédé de *b* (voir plus loin) : *manyákqol* a exactement la même signification que 'anyákqol<sup>(1)</sup>. Quant à *máuraž* « herse », il peut s'expliquer soit par l'assimilation de *n* en *m* à la labiale *u* < cl. *náuražu*<sup>n</sup> soit par confusion de ce dernier avec l'hébreu *mōray*<sup>(2)</sup>.

*n* passe à *l* après s'être assimilé à *r* dans 'órýqol « orgue », cl. 'úrýumu<sup>n</sup>, gr. ὄργανον (probablement par l'intermédiaire de \*'órýqr assimilation totale suivie de dissimilation). Cf. pour *ý*, page 32.

### β. Assimilation totale en contact ou à distance.

1. *l* s'assimile (à distance) à *r* subséquent dans le mot latin *cellarium*, qui devient à Kfár'abída *křár* « cellier », cf. ture *kilár*<sup>(3)</sup> et dans le mot français *revolver*, qui devient dans le parler *řorfár* (avec chute de *r* initial par dissimilation).

2. *n* s'assimile (en contact) à *l* : progressivement dans 'qallúse « bonnet, calotte » < \*'qalnúse < cl. *qalánsawatu*<sup>n</sup><sup>(4)</sup>; régressivement

<sup>(1)</sup> Cette explication, certaine à mes yeux, diffère de celle qui veut que 'am soit une apocope de 'ammál, adjectif d'intensité du verbe 'ánila « il a fait », qu'on retrouve quelquefois employé à côté de 'am dans la langue des demi-lettrés. Il est possible toutefois que les sujets parlants aient cru voir dans 'am un débris de 'ammál et qu'ils aient employé à l'occasion indifféremment les deux formes comme cela se produit p. ex. en Palestine.

<sup>(2)</sup> Le *m* au lieu de *n* peut s'expliquer aussi par le fait que *máuraž* est un nom d'instrument.

<sup>(3)</sup> Mot « voyageur »; cf. l'all. *keller*, emprunté très anciennement à *cellarium* (premiers siècles de notre ère).

<sup>(4)</sup> Ou bien dérivé du cl. *qállasa* « il a mis à quelqu'un le *qalánsawatu*<sup>n</sup> ».

dans *hállu*<sup>(1)</sup> « il est temps pour lui de... » < \**hánlu* < cl. *hâna* + *lahu* (cf. lat. *illætabilis*, frç. *illuminer*, gr. *συλλαβή*, etc.). — Quant à *ṣeddân* dial. « enclume », il ne provient pas directement du cl. *sandānu*<sup>n</sup> (pers.), avec assimilation totale de *n* en *d*, mais il représente plutôt le syriaque *saddānā* (même sens). C'est en somme le même cas que *dabbûr* « frelon », qui provient du syriaque *debbūrā*, et non du cl. *zubbūru*<sup>n</sup>.

3. *r* finale s'assimile (en contact) à *ž* précédent dans *házž* (et ses dérivés) « il s'est enfui, il a émigré » < cl. *házara*; — paraît s'assimiler dans les mêmes conditions à *d* dans *'qád<sup>d</sup>* (usité à côté de *'qádar*) « quantité comme, pareil » < \**'qádr* < cl. *qádaru*<sup>n</sup>; on dit également *'aš 'qád<sup>d</sup>*, ou bien *'aš 'qádar* « une telle quantité ! », mais il y a bien plutôt eu confusion avec le cl. *qáddu*<sup>n</sup> « quantité, mesure ».

## 2° Dissimilation.

Comme dans toutes les langues sémitiques (cf. Brockelmann, p. 102), à Kfár'abîda, deux sonantes dans un même mot s'influencent de telle sorte que l'une des deux, généralement la première, change son articulation ou disparaît complètement.

### α. Dissimilation à distance.

1. *l-l* aboutit à *n-l* : cl. *ṣalṣâlu*<sup>n</sup> « argile » > dial. *ṣönsâl*; *sîsilatu*<sup>n</sup> « chaîne » > *sénslé*<sup>(2)</sup>; *dâldala* « il a eu les bras ballants » > *dândel* « il a suspendu » et *tadâldala* « il fut agité » (en parl. d'un objet suspendu) > *<sup>d</sup>dândel* « il est suspendu » sous l'influence du syr. *dandel* et *'eddandel* (même sens); *zâzlatu*<sup>n</sup> « tremblement de terre » > *zénzlé* « foudre, tremblement de terre », cf. syr. *zuzâlā* (même sens); dans les deux derniers exemples, le syriaque présente un phénomène identique. De même *l* se dissimile quand le mot contient un *r*; le résultat est également *n*, qui s'assimile en *m* lorsqu'il est immédiatement suivi d'un *b* : *al-bârihu* « hier » > \**nbârēḥ* > *mbârēḥ* (dial.)<sup>(3)</sup>; *ballûratu*<sup>n</sup> « cristal » > *bannûra* « cristal » (nom propre de femme); *fânēlla*, cf. frç. *flanelle*.

(1) Contamination de cl. *halla* « il est permis, il est obligatoire pour... », elle est en échéance (dette).

(2) Cf. syr. *šîšsâlā* ou *šîšaltā* « chaîne », pour \**šalšaltā*.

(3) « La prononciation *embârēḥ*, seule usitée en Syrie, en Palestine et en Égypte, ne renferme pas l'article sudarabique (*em-*), ce que quelques dialectologues ont soutenu, mais c'est une assimilation sous l'influence du *b* »; cf. LANDBERG, *Daṣīnah*, p. 287.

REMARQUE. — Le mot dialectal <sup>ʔ</sup>/*qaiyûlé* « sieste » ne provient pas par dissimilation de cl. *qailûlatu<sup>n</sup>* (même sens), mais il a été transformé par étymologie populaire d'après le cl. *qáiyala* « il a fait la sieste » > dial. <sup>ʔ</sup>/*qáiyel*.

2. *r-r* aboutit généralement à *zéro-r* ou *r-zéro* : pers. *pergār* « compas » > néo-cl. *birkâru<sup>n</sup>* (ou *firzâru<sup>n</sup>*) > dial. *bikâr*; pers. et turc *renzber* « laboureur, ouvrier maçon » > <sup>ʔ</sup>/*enzbârê* « naïf, de talent médiocre »; français *revolver* > dial. *fořfâr*; cl. *rîzlu<sup>n</sup>* « pied » > \**rîzr* par assim. > <sup>ʔ</sup>/*éřr*; gr. *πατριάρχης* « patriarche » > syr. *paṭriyarchâ* > dial. *bâtrak* (le sens de la dissimilation n'est pas le même, ce qui montre que l'adaptation ne s'est pas faite dans notre dialecte, ou s'est faite à une époque différente de celle des mots précédents)<sup>(1)</sup>.

*r-r* > (quelquefois) *n-r* : cl. *turtûru<sup>n</sup>* « bonnet long et pointu » > dial. *tantûr* (ou *tantûra*); frç. *général* > \**ženērâr* > dial. *ženenâr*; ce dernier mot (emprunt) semble montrer qu'il s'agit d'un fait peu ancien.

REMARQUE. — En face du cl. *šurâhîyatu<sup>n</sup>* « dame-jeanne », notre parler présente *šlâhîyé* où la nuance *l* n'est due ni à une assimilation ni à une dissimilation : il y a eu confusion du mot arabe avec le mot syriaque *šlâhîṭâ* « phiala, lagena », cf. hébr. *šēlāhōṭ* « plat », *šēlōhîṭ* et *šallahāṭ* (même sens)<sup>(2)</sup>.

3. *n-n* > *m-n* : néo-cl. *naqâniqu* « saucisse » > dial. *m<sup>ʔ</sup>/qâne<sup>ʔ</sup>/q.*

*n-n* > *n-l* : turc *zangîn* « richissime » > *zaṅgîl*.

*n-n* > *zéro-n* : cl. *šînsînatu<sup>n</sup>* « naturel, aspect » > *šěsně*; *yâman* « ô celui qui » + *žâ'anâ* « nous est venu » > dial. *yâmîžâna* (refrain d'une chanson populaire).

En contact on a, par différenciation, *rn* dans cl. *qunnabîtu<sup>n</sup>* « chou-fleur » > dial. <sup>ʔ</sup>/*qarnabît*.

Il faut, enfin, mentionner un exemple dans lequel *n* tombe, par dissimilation d'une autre sonante : pers. *nargîlé* « narguilé » > dial. <sup>ʔ</sup>/*argîlé*<sup>(3)</sup>.

(1) Pour dial. *šar<sup>ʔ</sup>/qûta* « étincelle » < syr. *š'rayrayyāṭā*, ce mot s'explique par superposition syllabique *š<sup>e</sup> ray yāṭā* > \**š'rayyāṭā* > dial. *šar<sup>ʔ</sup>/qûta*.

(2) La chose ne saurait être mise en doute, car notre mot dialectal signifie non seulement « dame-jeanne » mais aussi « plat », « bouteille », « coupe ».

(3) Dans le dial. *mžād<sup>d</sup>* « est-ce vrai ? », au lieu du cl. *min* + *žadd<sup>n</sup>*, c'est la chute de *i* qui a entraîné celle de *n*. On dit du reste à Kfâr'abida *mžād<sup>d</sup>* lorsque ce mot est employé comme adverbe d'interrogation, et, par conséquent, au commencement de la phrase. Partout ailleurs, on dit *mônžād<sup>d</sup>* : *mžād<sup>d</sup> žâ* « est-ce vrai qu'il est venu ? »; au contraire *'antēhkê mōnžād<sup>d</sup>* « tu parles sérieusement ? » ou « est-ce que tu parles sérieusement ? ». Comme on le voit, l'interrogation porte dans le dernier exemple sur le mot-*tēhkê*.

4.  $m-n > m-l$  : cl. *hámmana* « il a déterminé approximativement, il a conjecturé » > dial. *hámamol* (à côté de *hámmon*) « il a cru, il a pensé » ; *lammā + 'an + žā'a* « lorsqu'il est venu » > dial. *lommōlža*.

$d-n > d-m$  : ture *dizgīn* « rênes, brides » > \* *deškīm* > dial. *tezkīm*<sup>(1)</sup>.

On l'a déjà vu (p. 66), *m* est, dans deux exemples, dissimilée en *b* par une autre *m*. Elle est dissimilée en *n* par une labiale précédente : cl. *mārhamu* « pommade » > dial. *mārhan*; *barīmatu* « vrille, foret » > *barīnē*; ital. *pomi d'óro* « tomate » > *banadūra*. Le cl. *mārhamu* (mot étranger) devenu *marhan* « pommade », peut s'expliquer simplement par le passage de *m* final à *n* (p. 70).

*m* tombe par dissimilation dans le voisinage d'une labiale sonore : *'ābzīš* « je ne viens pas » < *mā + bi + 'azī'u + š* et *(2)ámönzīš* « nous ne venons pas » < *mā + bi + nažī'u + š*, où *m* de la négative *mā* a été sans aucun doute éliminée par dissimilation de *b* et de *m*, préfixes dialectaux; en effet *m* est maintenue dans cette position toutes les fois que *b* (*m*) préfixe ne paraît pas à l'aoriste, comme dans *'āna bō'qdēr māzīš* « est-ce que moi je puis ne pas venir ? ».

En fin de mot, le *m* du pronom personnel autonome de la deuxième personne plur. masc. et de la désinence de la deuxième personne plur. masc. du parfait tombe : *'ēntu* « vous » au lieu de cl. *'antum* et *ḏrābtu* « vous avez frappé » au lieu de cl. *ḏarābtum*.

Signalons enfin *nbū* au lieu et à côté de *nbūm* (mot que le tout petit enfant emploie pour demander à boire).

Le mot *'atrīnē* « fourche en bois à deux branches pour retourner les blés et les foins » contient certainement le mot syriaque *trēn* « deux », mais faut-il voir dans *'a-* le début de *'am* « avec » (où *m* serait tombé par dissimilation), ou encore un débris de *'ad* « jusque » ou même de *'al* « sur » ?

REMARQUE. — *Nāywa* « il a miaulé » (II<sup>e</sup> thème), en face de cl. *mā'a* ( $\sqrt{m-w}$ , même sens), s'explique certainement comme *bā'a/q* « il a bélé » par opposition au cl. *mā'āqa* (onomatopée), p. 13, note 3.

### 3° Métathèse.

Les sonantes fournissent à Kfar'abīda peu d'exemples de métathèse. En voici cependant quelques-uns : *nā'al* (à côté de *lā'an*) « il a maudit » < cl. *lā'ana*; *nabriš* « tuyau de narguilé » < néo-cl.

(1) Malgré la graphie *z*, il est incontestable que l'on prononce un *s* sourd.

*narbižu<sup>n</sup>* ou *narbišu<sup>n</sup>* (persan); *‘armût* «voleur, gueux, méchant» < cl. *‘umrûtu<sup>n</sup>*; *mô<sup>3</sup>/qâilê* «petit crochet, bâton à crochet» au lieu de *‘mûlaiqatu<sup>n</sup>*, diminutif du cl. *mi‘lâqu<sup>n</sup>* (sur ce mot, voir p. 33); *lâkkef* «il s’efforça de faire consentir à . . . » < cl. *kállafa*.

## CHAPITRE II.

### VOYELLES.

#### I. DIPHTONGUES.

Dans le chapitre précédent nous avons vu que les deux semi-voyelles, suivies immédiatement d’une voyelle quelconque, sont à Kfâr‘abîda comme en classique de véritables consonnes, et que c’est la raison pour laquelle nous avons préféré les étudier avec les consonnes (et les noter par les signes *w* et *y*). Nous avons vu aussi qu’elles peuvent être suivies immédiatement d’une consonne et précédées d’une voyelle, et que dans ce cas elles se joignent dans la prononciation à cette voyelle de manière à former une diphtongue. C’est ce cas qu’il nous reste à étudier.

Les semi-voyelles *u* et *i*, employées comme deuxième élément de diphtongue, ont toujours à Kfâr‘abîda (sauf quelques cas de réduction), la même forme qu’en classique. Le premier élément de la diphtongue peut théoriquement être soit *i*, soit *u*, soit *a*, d’où trois sortes de diphtongues possibles : *iū*, *iî*; *uū*, *ui*; enfin *au*, *ai*. Le sémitique commun ne connaissait déjà plus les deux premières séries de diphtongues *iî* (*iū*) et *uū* (*ui*); la première avait été réduite à *ī* et la seconde à *ū* (cf. Brockelmann, p. 94).

Dans la suite, toutes les langues sémitiques, sauf l’arabe, ont réduit *au* et *ai* du sémitique commun, tandis que l’araméen les a conservées en syllabe fermée par une seule consonne s’ajoutant à *i* et *u* (type *baītā*, *yaūmā*). La plupart des dialectes arabes modernes ont effectué la même réduction et ne possèdent plus les diphtongues classiques.

A Kfâr‘abîda où elles sont conservées (comme dans tout le Liban), on ne connaît à proprement parler, sauf à la finale, que les diphtongues *au* et *ai*, à premier élément bref<sup>(1)</sup>. Les diph-

(1) Il en est déjà ainsi et sans restriction pour l’arabe classique. — Ceci est vrai pour l’ensemble du parler, sauf à la finale de quelques monosyllabes, voir p. 101 en note.

tongues *ui* et *iu* peuvent se produire secondairement par suite d'une prononciation rapide entre deux mots différents à finale et à initiale vocaliques : *bōdhuirūh* « il veut s'en aller » au lieu de \**badduhu* (cl. *bi* + *widdih*) + *yarūhu*; *mōnniūlāik* « de vous à moi, entre nous », litt. « de moi à vous », au lieu de *minnī* + *wa* + *'ilāika* <sup>(1)</sup>. Ces diphtongues, de date récente, restent inaltérées. C'est également à la suite d'une évolution secondaire que notre parler s'est trouvé en face de diphtongues à premier élément long : *'qāimē* « se levant » (fém.) < \**'qāyimē* < cl. *qā'imatu*<sup>n</sup>. — Il a résolu la difficulté en vocalisant le deuxième élément, ce qui a permis au premier de rester long. Aussi, contrairement à d'autres linguistes, on n'attribuera pas dans ce travail le signe de semi-voyelle à la sonante *i* ou *u* quand elle se trouve après une voyelle longue.

Comme nous l'avons fait pour les semi-voyelles *w* et *y*, nous étudierons ici *au* et *ai* dans les quatre cas qui peuvent se présenter : 1° *au* et *ai* ont conservé sans changement leur valeur de diphtongue; 2° ils se sont réduits à des voyelles unes; 3° *au* a pris la place de *ai* ou *ai* celle de *au*; 4° *au* et *ai* sont secondaires.

1° *au* et *ai* ont conservé sans changement leur valeur de diphtongue.

D'une façon générale, les diphtongues dialectales *au* et *ai* représentent *ⲁⲓ* et *ⲁⲓ*, et à la différence de l'immense majorité des dialectes modernes <sup>(2)</sup>, elles se maintiennent toutes les fois que leur premier élément *a* est resté pur : *māyda*<sup>c</sup> « endroit » < cl. *māyda*<sup>c</sup>*w*<sup>n</sup>; *hāulē* « intendant » < cl. *hāuliyu*<sup>n</sup>; *mōstāw*<sup>c</sup>*ed* « se promettant, espérant », cf. cl. *wā'ada* « il a promis »; *'qāuwal* « il a fait dire » < cl. *qāuwala*; *lāilē* « nuit » < cl. *lāilatu*<sup>n</sup>; *kāiyēl* « il a mesuré » (le grain) < cl. *kāiyala*; *γāimē* « nuage » < cl. *γāimatu*<sup>n</sup>; *lāy* « si » < *lāy*; *žāy* « atmosphère » < *žāywu*<sup>n</sup>; *hāi* « vivant » < cl. *hāiyu*<sup>n</sup>; *māytna* « notre mort » < cl. *māytunā*; *lāyn* « couleur » < cl. *lāynu*<sup>n</sup>; *bāit* « maison » < cl. *bāitu*<sup>n</sup>; etc.

2° *au* et *ai* se réduisent à de simples voyelles lorsque l'*a* s'est altéré en *e*, ce qui lui a permis de se fondre ensuite avec le second élément.

<sup>(1)</sup> Le syriaque connaît lui aussi les deux diphtongues *ui* et *iu* qui se produisent par suite de la suffixation du pronom de la 3<sup>e</sup> personne masc. sing. à une forme nominale ou verbale; cf. *qaṭluṭ* « ils l'ont tué »; *q'ṭaltiy* « tu (fém.) l'as tué »; *'ahuy* « son frère ». En outre, en syriaque *au* et *ai* sont maintenus en syllabe ouverte inaccentuée et en syllabe finale qui ne se trouve fermée qu'à la dernière étape de l'évolution. Elles sont réduites à des voyelles longues en syllabe fermée non accentuée (cf. BROCKELMANN, p. 95).

<sup>(2)</sup> Sur la réduction et la conservation des diphtongues dans les dialectes modernes, cf. MARGAIS, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 128 et notes.

La réduction se fait dans certaines positions mais beaucoup plus rarement que dans les autres dialectes modernes <sup>(1)</sup>.

$\alpha$ .  $au$  et  $ai$  passent à  $\bar{u}$  et  $\bar{i}$  (voir p. 98-99) dans les mots de la forme  $qat\bar{t}lu^n$  appartenant à des racines *mediae w*, *mediae y* ou *mediae ' (donnant w ou y* <sup>(2)</sup>) :  $'q\bar{u}w\bar{a}l$  « poète populaire » < cl.  $qauw\bar{a}lu^n$  ( $\sqrt{q-w-l}$ ) « grand parleur »;  $f\bar{u}w\bar{a}r$  « source qui jaillit avec force » < cl.  $fauw\bar{a}ru^n$  ( $\sqrt{f-w-r}$ ) « qui bout à gros bouillon »;  $r\bar{u}w\bar{a}s$  « qui vend des têtes de bétail » <  $*rau\bar{w}\bar{a}s$  < cl.  $ra''\bar{a}su^n$  ( $\sqrt{r''-s}$ );  $h\bar{u}y\bar{a}t$  « tailleur » < cl.  $haiy\bar{a}tu^n$  ( $\sqrt{h-y-t}$ );  $\bar{s}iy\bar{a}d$  « chasseur » < cl.  $\bar{s}aiy\bar{a}du^n$  ( $\sqrt{\bar{s}-y-d}$ ); dans les mots de la forme  $qat\bar{l}anu^n$  :  $\bar{z}\bar{u}'\bar{a}n$  (à côté de  $\bar{z}i'\bar{a}n$ ) « qui a faim » < cl.  $\bar{z}au'\bar{a}nu^n$  ( $\sqrt{\bar{z}-w-'}$ );  $\bar{z}\bar{u}l\bar{a}n$  « action de parcourir, de tourner » <  $*\bar{z}au\bar{l}\bar{a}nu^n$  ( $\sqrt{\bar{z}-w-l}$ );  $h\bar{u}w\bar{a}n$  « animal » <  $*haiw\bar{a}n$  < cl.  $hay(a)w\bar{a}nu^n$  ( $\sqrt{h-y-w}$ );  $\bar{s}\bar{u}t\bar{a}n$  « Satan, démon » < cl.  $\bar{s}ai\bar{t}\bar{a}nu^n$  <sup>(3)</sup> (voir p. 99); dans les mots du type  $taqt\bar{i}lu^n$  de verbes à première radicale  $w$  ou  $y$  :  $t\bar{u}'q\bar{i}f$  « arrestation, suspension » < cl.  $tauq\bar{i}fu^n$  ( $\sqrt{w-q-f}$ );  $t\bar{u}f\bar{i}''/q$  « succès (nom propre d'homme) » < cl.  $tau\bar{f}iqu^n$  ( $\sqrt{w-f-q}$ );  $t\bar{u}\bar{s}\bar{i}l\bar{e}$  « course en voiture » < cl.  $tau\bar{s}\bar{i}latu^n$  ( $\sqrt{w-s-l}$ );  $t\bar{i}b\bar{i}\bar{s}\bar{e}$  « action de faire sécher » < cl.  $taib\bar{i}satu^n$  ( $\sqrt{y-b-s}$ ) etc.; dans les pluriels du type  $'aq\bar{t}\bar{a}lu^n$  (voir plus loin),  $\bar{u}$  passe à  $u$  et  $i$  à  $i$  :  $ul\bar{a}d$  « enfants » < cl.  $'au\bar{l}\bar{a}du^n$ ;  $u\bar{s}\bar{a}f$  « qualités » < cl.  $'au\bar{s}\bar{a}fu^n$ ;  $'it\bar{a}m$  « orphelins » < cl.  $'ait\bar{a}mu^n$ ; dans les pluriels du type  $'uqt\bar{i}latu^n$  (voir plus loin) :  $'u'\bar{e}y\bar{e}$  « vases » <  $*'eu'\bar{e}y\bar{e}$  < cl.  $'u'\bar{e}iyatu^n$ ; dans quelques imparfaits de verbes à première radicale  $w$  ou  $y$ , formes où la semi-voyelle initiale a été introduite par analogie avec le parfait :  $y\bar{u}'\bar{z}\bar{e}'$  « il fait mal (lat. *dolet*) » < cl.  $y\bar{a}u'\bar{z}\bar{a}'u$  ( $\sqrt{w-\bar{z}-'}$ );  $y\bar{i}b\bar{e}s$  « il se dessèche » < cl.  $y\bar{a}ib\bar{a}su$  ( $\sqrt{y-b-s}$ ), etc. . .

REMARQUE. — Les parfaits des verbes *tertiæ w* ou  $y$  semblent réduire leurs diphtongues  $au$  et  $ai$  :  $nm\bar{u}t$  « j'ai jeté », cf. cl.  $ram\bar{a}itu$  ( $\sqrt{r-m-y}$ );  $nm\bar{u}t$  « tu as crû, grandi », cf. cl.  $nam\bar{a}ytu$  ( $\sqrt{n-m-w}$ ) <sup>(4)</sup>;  $bk\bar{a}t\bar{e}$  « tu as pleuré (fém.) », cf. cl.  $bak\bar{a}iti$  ( $\sqrt{b-k-y}$ ), etc. Mais la réduction ici n'est qu'apparente et s'explique comme on le verra par le fait que les verbes *tertiæ y* du type  $q\bar{a}tala$  :  $y\bar{u}qt\bar{i}lu$

<sup>(1)</sup> A Beyrouth,  $au$  et  $ai$  se réduisent toujours à  $\bar{o}$  et à  $\bar{e}$  lorsqu'ils sont en syllabe fermée :  $y\bar{o}m$  « jour » < cl.  $y\bar{a}ymu^n$ ;  $b\bar{e}n$  « entre » < cl.  $b\bar{a}ina$ ; etc.

<sup>(2)</sup> Phonétiquement ou du moins par analogie.

<sup>(3)</sup> C'est également grâce à une dissimilation vocalique régressive que les cl.  $h\bar{u}y\bar{a}tu^n$  « étonnement »,  $\bar{y}\bar{a}y\bar{a}tu^n$  « zèle », etc. sont devenus dans le parler  $h\bar{u}y\bar{a}$ ,  $\bar{y}\bar{a}y\bar{a}$ .

<sup>(4)</sup> Se rappeler que les verbes *tertiæ w* sont ramenés dans notre parler aux verbes *tertiæ y*.

ont été ramenés, au parfait, analogiquement aux verbes *tertiae* *y* du type *qátala* : *yáqtalu*.

β. *ay* passe à *o* et *ai* à *i*<sup>(1)</sup> dans quelques mots usuels : *hoṅ* « ici » contraction et doublet de *haṅ* < cl. *hāhunā*; *moš* « ce n'est pas » contraction et doublet de dial. *mauš* < cl. *mā* + *huwa* (+š); *kif* « comment ? » < cl. *kaiʿfa*; *šī* « chose » < cl. *šáʿu*; *šidé* « monsieur » < cl. *sáiyidī*<sup>(2)</sup>, etc.

γ. *ay* et *ai* passent à *a* bref en syllabe fermée par suite d'une prononciation rapide<sup>(3)</sup> : *bat hánna* « la maison de Jean » < cl. *báitu hánmā*; *mónýár šár* « sans mal » < cl. *min* + *yáiri* + *šárrī*; *har mōnnek* « il vaut mieux que toi »; cf. cl. *háirū minka*; *ʿantúra* (village libanais) < syr. *ʿainā* « source » + *tūrā* « montagne »; *lášta* « pourquoi ? » < cl. *li* + *ʿaiyi* + *šáʿi* + . . . ; *maʿlákš* « cela ne te regarde pas » < cl. *mā* + *ʿalaika* (+š); *lánnu* « s'il est » < cl. *lay* + *ʿanna-hu*; *bteḏḏīn* (nom d'un village libanais, résidence d'hiver du gouverneur) < \**bateḏḏīn* < cl. *báitu-d-dīni* « la maison de la justice ».

3° *ay* a pris la place de *ai* ou *ai* celle de *ay*.

De même que les semi-voyelles *w* et *y* se remplacent mutuellement sous l'influence des voyelles suivantes ou par confusion analogique, de même *ay* et *ai* se rencontrent l'un pour l'autre, mais moins fréquemment.

α. *ay* classique a passé à *ai* : dans quelques verbes de la forme *qátala* des racines *mediae w* : *raiyēḏ* « il a dompté », cf. cl. *ráuwada* ( $\sqrt{r-w-d}$ ), etc.; de même dans *saikūné* « petite branche morte », dimin. de syr. *saukā* « branche, rameau ».

β. *ai* a passé à *ay* : dans quelques verbes de la forme *qátala*, des racines *mediae y* : *tauwš* (et ses dérivés) « il a étourdi » en face du cl. *taiyāša* ( $\sqrt{t-y-š}$ ); *tauwš* « il a inondé » en face du syr. *taiyē* et dans quelques mots comme *záud* « surplus, augmentation », cf. cl. *záidu*.

4° *ay* et *ai* sont secondaires.

A la différence de linguistes autorisés<sup>(4)</sup>, nous ne regardons

(1) Par l'intermédiaire de *ē*.

(2) Ces mots pourraient être des emprunts aux parlers citadins (Beyrouth, Tripoli de Damas) où les diphtongues se réduisent en règle.

(3) Cette évolution est naturellement bien plus récente que celle du type *qáidlu* > *qitâl*.

(4) W. MARÇAIS, *Saïla*, M. S. L., t. XIV, p. 130; M. COHEN, p. 113.

pas comme diphtongues secondaires à premier élément long celles qui se produisent par la fusion d'une voyelle longue, soit  $\bar{a}$ , avec une semi-voyelle suivante vocalisée <sup>(1)</sup>, par exemple dans  $z\bar{a}uy\bar{e}$  « angle » < cl.  $z\bar{a}wiyatu^n$ , et  $\bar{s}a\bar{i}m\bar{e}$  « jeûnant » (fém.) < cl.  $\bar{s}\bar{a}'imatun$ .

$\alpha$ .  $au$  et  $ai$  peuvent représenter à Kfâr'abîda  $\bar{a}u$  (c'est-à-dire  $\bar{a}wa$ ,  $\bar{a}wi$ ,  $\bar{a}wu$ ), et  $\bar{a}i$  (c'est-à-dire  $\bar{a}ya$ ,  $\bar{a}yi$ ,  $\bar{a}yu$ ) classiques, et sont alors appelés diphtongues secondaires. La voyelle longue  $\bar{a}$ , se trouvant en syllabe fermée par deux consonnes, par suite de la chute de la voyelle subséquente ( $a$ ,  $i$ ,  $u$ ), s'abrège en  $a$ , ce qui permet au  $w$  et au  $y$  de subsister sous forme de second élément de diphtongue :  $blan\bar{z}\bar{u}du$  « sans sa présence (on se passera de lui) », cf. cl.  $bil\bar{a} + wu\bar{z}\bar{u}dih$ ;  $lau\bar{d}\bar{i}c\ ulau\bar{d}\bar{i}c$  « il n'est ni humble ni doux » < cl.  $l\bar{a} + wad\bar{i}'u^n + wa + l\bar{a} + wad\bar{i}'u^n$ ;  $laim\bar{u}t$  « il ne mourra pas (qu'il ne meure pas) » < cl.  $l\bar{a} + yam\bar{u}tu$ ;  $mai\bar{z}\bar{i}\bar{s}$  « il ne viendra pas » < cl.  $m\bar{a} + ya\bar{z}\bar{i}'u + (\bar{s})$ ;  $tair\bar{u}h$  « pour qu'il aille » <  $t\bar{a}$  (c'est-à-dire  $h\bar{a}t\bar{a}$ ) +  $yar\bar{u}ha$ ;  $\bar{a}im\bar{i}n\bar{e}$  « sur ma droite » <  $\bar{a}$  (c'est-à-dire  $\bar{a}l\bar{a}$ ) +  $yam\bar{u}n\bar{u}$ ;  $h\bar{a}i\bar{t}$  « mur » <  $*h\bar{a}y\bar{i}t$  < cl.  $h\bar{a}'i\bar{t}u^n$ ;  $mai\bar{d}\bar{e}$  « réfectoire, salle à manger » <  $*m\bar{a}y\bar{i}d\bar{e}$  < cl.  $m\bar{a}'idatu^n$ ; etc.

$\beta$ .  $au$  et  $ai$  ont été introduits secondairement dans plusieurs formes nominales et verbales et s'expliquent la plupart du temps par l'influence des consonnes précédentes, par des procédés morphologiques ou analogiques, etc. :  $sw\bar{a}i'q$  « sorte de pain », cf. cl.  $saw\bar{i}qu^n$ ;  $\bar{a}u'qas$  « il est piqué » (par une mouche) < dial.  $\bar{a}'qas$  « il a piqué » < syr.  $qas$ , par analogie avec  $\bar{s}a\bar{u}tc\emptyset$  (forme  $gautel$ );  $r\bar{a}u\bar{h}$  (dans  $y\bar{a}r\bar{a}u\bar{h}\bar{e}$  « ô mon âme », terme de tendresse), cf. cl.  $r\bar{a}h\bar{u}^n$  « âme, souffle » par analogie avec  $y\bar{a}'\bar{a}in\bar{e}$ , litt. « ô mon œil » (terme de tendresse) < cl.  $y\bar{a} + \bar{a}in\bar{e}$ ;  $z\bar{a}ib\bar{a}'q$  « mercure », cl.  $z\bar{i}'baqu^n$ ;  $h\bar{a}i\bar{d}\bar{e}$  « celle-ci », cf. cl.  $h\bar{a}d\bar{i}$ ;  $h\bar{a}y\bar{i}d\bar{e}$  « ceux-ci, celles-ci », cf.  $h\bar{a}d\bar{u}$ , et cl.  $h\bar{a}'ul\bar{a}'i$ ;  $h\bar{t}aiy\bar{e}$  (à côté de  $h\bar{t}iy\bar{e}$ ) « péché, faute », cf. cl.  $h\bar{a}t\bar{i}'atu^n$ ,  $h\bar{a}t\bar{i}yatu^n$ ;  $m\bar{o}dd\bar{a}i\bar{t}$  « j'ai étendu par terre », cf. cl.  $mad\bar{a}dtu$  (il en est ainsi de toutes les premières et deuxièmes personnes masc. et fém. sing. et plur. du parfait des verbes à deuxième et troisième radicales semblables), ceci par analogie avec les verbes à troisième radicale  $y$ , tels que  $\bar{a}dl\bar{a}$  ( $\sqrt{^2-d-y}$ ) <sup>(2)</sup> « il fit parvenir »; etc.

(1) Cf. p. 73.

(2) Cf. K. AHRENS (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. 64, p. 176). D'après lui et A. FISCHER, on rencontre déjà dialectalement des formes telles que  $raddaitu$  et  $raddātu$  en arabe ancien.

## II. VOYELLES PROPREMENT DITES.

## NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

On le sait, les grammairiens arabes, tels que Sibawaihi et Zamahšarī, qui nous ont laissé une si complète description des consonnes, n'ont presque pas parlé des voyelles qu'ils ne regardaient pas d'ailleurs comme de véritables phonèmes. Pour eux, les voyelles arabes se ramènent à trois : *fathatu*<sup>n</sup> = *a*; *kasratu*<sup>n</sup> = *i*; et *dammatu*<sup>n</sup> = *u*, qu'ils représentaient par les signes  $\underline{\quad}$ ,  $\overline{\quad}$  et  $\overset{\circ}{\quad}$ . Ces voyelles sont signalées comme longues lorsqu'elles sont immédiatement suivies, *a* d'un *alif*, *i* et *u* des deux semi-voyelles correspondantes, d'où le système vocalique de l'arabe classique : *a*, *i*, *u*, *ā*, *ī*, *ū*. Pourtant, quelques-unes de ces voyelles peuvent, d'après les mêmes grammairiens, se nuancer et subir certaines modifications dans leur timbre sous l'influence de consonnes voisines : *a* (*ā*) penche vers *i* (*imāla*) ou vers *u* (*tafḥīm*), et *i* est parfois prononcé comme *u* (*'išmām*). Ces nuances, nous les retrouvons, et d'autres encore, dans le parler de Kfár'abīda. Aussi allons-nous les étudier successivement avec les voyelles longues et brèves, et voir ce que sont devenues ces voyelles à Kfár'abīda soit dans les formes nominales, soit dans les formes verbales. Nous considérerons chaque voyelle longue ou brève dans les trois cas qui peuvent se présenter : à l'initiale, à l'intérieur du mot et à la finale, et nous l'examinerons dans chacune de ces positions au point de vue de la conservation ou de la chute, de la quantité ou du timbre, en prenant toujours, contrairement à ce que nous avons fait pour les consonnes, l'arabe classique comme point de départ.

Comme le syriaque, qui nous fournira dans ce chapitre en particulier plusieurs points de comparaison<sup>(1)</sup>, le parler de Kfár'abīda (il en est de même de la plupart des parlers libanais) est, comparativement à la langue classique, assez pauvre en voyelles de timbre net. Par contre, il est très riche en voyelles de nuance indécise, dont on ne saurait, sinon à l'aide d'instruments, déterminer exactement le timbre. Cette abondance de voyelles *vagues* n'est pas propre à notre parler; elle existe dans tous les dialectes

(1) On le sait, la prononciation actuelle du syriaque occidental présente des altérations considérables par rapport à l'ancienne vocalisation araméenne, telle que nous la montrent les documents des premiers siècles de notre ère,

arabes modernes où l'on est obligé, pour rendre exactement la prononciation, d'avoir recours à de nouveaux et nombreux signes vocaliques. Elle s'explique par le fait que dans toutes les langues sémitiques anciennes et modernes les voyelles brèves non accentuées ont beaucoup moins de résistance que les voyelles longues, et subissent très facilement l'influence des phonèmes voisins. On peut aussi joindre à cette raison commune et principale une autre raison particulière et secondaire, qui s'applique seulement au parler qui nous occupe<sup>(1)</sup>, l'influence de l'ancien vocalisme syriaque qui, en se croisant avec celui de l'arabe classique, a contribué à l'établissement du système vocalique actuel des parlers libanais. D'où de nombreuses voyelles de timbre différent, selon qu'elles sont voisines de telle catégorie de consonnes ou de telle autre, qu'elles sont dans les formes nominales ou dans les formes verbales, qu'elles sont dans une forme d'origine arabe ou d'origine syriaque; d'où aussi ces divergences dans la prononciation qui se remarquent non seulement d'une province à l'autre, mais encore de village à village, parfois même d'individu à individu, suivant que l'un parle un arabe purement dialectal et l'autre une langue à demi littéraire, que l'un a fréquenté les gens de telle région, et l'autre ceux de telle autre. Ainsi les habitants du Nord du Liban, où l'influence du syriaque est encore considérable, parlent un arabe sensiblement différent, pour le vocabulaire, mais surtout pour le vocalisme, de celui qui est parlé par les Libanais du centre. La différence est encore plus sensible avec ceux du Midi, chez qui depuis un demi-siècle au moins la langue classique est fort étudiée par l'élite de la population. On s'exposerait donc à faire œuvre incomplète, et partant inexacte, si d'une part on ne tenait pas compte dans l'étude d'un parler libanais de l'influence syriaque qui, dans certaines régions surtout, est réelle et incontestable, et si d'autre part on prétendait, après un court séjour fait dans le pays, donner d'une manière complète le système vocalique de toute une région, comme l'a fait un dialectologue, M. Mattsson, qui, en dépit de son plan, n'a enregistré en réalité que le parler de son informateur ou du village qu'il a habité<sup>(2)</sup>. Aussi, en me bornant à étudier le vocalisme de mon village natal, j'espère éviter cet écueil, être plus complet et surtout plus précis. Bien entendu, cela ne m'empêchera pas d'établir de temps à autre des points de comparaison entre le parler de Kfâr'abîda et les autres parlers libanais, que je connais également au moins dans leur ensemble.

(1) Et aux autres parlers de la même région.

(2) C'est le seul but qu'il aurait dû se proposer.

## 1. VOYELLES LONGUES ET BRÈVES À L'INITIALE DU MOT.

## A. VOYELLES À L'INITIALE ABSOLUE.

Contrairement aux langues indo-européennes telles que nous les connaissons (à part le grec ancien), les langues sémitiques ne possèdent pas originairement de mots ni par conséquent de syllabes commençant purement et simplement par une voyelle. L'arabe classique, pour éviter un groupe de consonnes amené à l'initiale par la morphologie, admettait une voyelle prothétique, soit *i* (*u* ou bien *a*) au commencement de quelques mots et de quelques formes verbales, sans que cette voyelle fût précédée, comme dans les autres cas, de l'attaque vocalique forte : *ismu*<sup>n</sup> « nom » < \**smu*<sup>n</sup>; *inqátala* « il fut tué » < \**nqatala*, VII<sup>e</sup> thème de *qátala*; *uktub* « écris » < \**ktub*.

Tandis que plusieurs dialectes arabes modernes possèdent de tels mots à initiale vocalique et d'autres aussi où un *hamza* réel est arrivé à ne plus se prononcer<sup>(1)</sup>, le parler de Kfár'abída évite avec soin de commencer le mot ou la syllabe par une voyelle. Aussi, pour les mots classiques qui commencent par une voyelle prothétique, ou bien ils perdent purement et simplement cette voyelle, par exemple *tnáin*<sup>(2)</sup> « deux » < cl. *iθnáini* et *któb* « écris » < cl. *uktub*, ou bien, lorsque la conservation de la voyelle est nécessaire, celle-ci se maintient, mais l'attaque vocalique douce se transforme en attaque vocalique forte (*hamza*), par exemple *'ésm* « nom » < cl. *ismu*<sup>n</sup>, et *'óbn* « fils » < cl. *ibnu*<sup>n</sup><sup>(3)</sup>. La même chose se passe pour les mots étrangers à initiale vocalique empruntés par notre parler : *būkátu* (à côté de *'abūkátu*) « avocat », cf. ital. *avvocato*; au contraire *'ás*<sup>s</sup>, cf. fr. *as* et ital. *asso*; *'astik*, cf. frç. *élastique* avec suppression de la syllabe *él-* prise pour l'article.

Cette règle n'est pas contredite par le fait que les deux voyelles *u* et *i* représentant les semi-voyelles *w* (*u*) et *y* (*i*) peuvent commencer le mot en formant des syllabes faibles, il est vrai, mais

(1) Cf. W. MARÇAIS, *Saïda*, *MSL.*, XIV, p. 102 suiv.; M. COHEN, p. 140.

(2) On verra que dans notre parler une syllabe peut commencer par un groupe de consonnes.

(3) La seule solution possible en dehors de celle-ci eût été le développement d'une voyelle minimale entre les deux consonnes (cf. M. COHEN, p. 40 et 42), mais notre parler ne pouvait y recourir parce qu'en principe il conserve la coupe classique des syllabes. Cependant *'ésm* et *'óbn* prennent généralement les formes *sm-* et *bn-* lorsqu'ils sont suivis d'un mot à initiale vocalique, cf. *sm-álla* ' *laik* « Dieu te protège ! » litt<sup>l</sup>. « que le nom de Dieu soit sur toi » cl. *ismu l-lāhi*; *bn-óhté* « le fils de ma sœur » < *ibn-uhtī*.

indépendantes. Ici en effet, il s'agit d'une vocalisation *postérieure*<sup>(1)</sup> des semi-voyelles *w* et *y*, laquelle résulte elle-même de la chute régulière de la voyelle qui les accompagnait en arabe classique. Ex. : *ulâd* « enfants » < cl. *'aulâdu* ; *w'/qâlu* « et ils ont dit » < cl. *waqâlû* ; *itîm* « orphelin » < cl. *yatîmu* .

## B. VOYELLES À L'INITIALE RELATIVE (APRÈS CONSONNE).

À l'initiale relative comme à l'intérieur du mot, une voyelle classique brève ou longue peut se trouver en syllabe ouverte ou en syllabe fermée, et l'une et l'autre de ces deux syllabes peut être accentuée ou inaccentuée. Or, comme une syllabe est relativement faible quand elle est en syllabe ouverte ou inaccentuée, et relativement forte dans les cas contraires, on aura toujours soin de distinguer dans l'étude des voyelles entre une syllabe ouverte ou fermée, inaccentuée ou accentuée (les deux distinctions se combinant en outre).

### I. VOYELLES BRÈVES EN SYLLABE OUVERTE INACCENTUÉE (À L'INITIALE).

CONSERVATION. CHUTE. — 1. En règle générale toute voyelle brève en syllabe ouverte inaccentuée disparaît purement et simplement dans notre parler<sup>(2)</sup>. Ex. pour *a* : cl. *ta'allama* « il a appris » > dial. *t'allëm* ; cl. *ḍarâbtu* « j'ai frappé » > dial. *ḍrâbt* ; *salâmu* « salut » > *slâm* ; *karîmu* « généreux » > *krîm* ; *yaqûlu* « il dit » > *i'/qûl* ; *'a:âfiru* « ongles » > *dâfir* (où la chute de la voyelle initiale a entraîné celle du *'*, faible par lui-même). C'est de la même façon que doit s'expliquer la chute du préfixe *'a-* du IV<sup>e</sup> thème des verbes *mediae w* ou *y*, confondus actuellement au parfait avec les verbes du I<sup>er</sup> thème<sup>(3)</sup> : *'ahâna* « il a offensé » > *hân* qui se confond ainsi à Kfâr'abîda avec l'aboutissant du cl. *hâna* « il fut facile », etc. ; — pour *i* : cl. *kitâbu* « livre » > *ktâb* ; *lisânu* « langue » > *lsân* ; *ḥiyâbu* « habits » > *tyâb* ; *riẓâbu* « hommes » > *rẓâl* ; — pour *u* : *ẓurâbu* « corbeau » > *ẓrâb* ; *mubâiyanu* « clair, démontré » > *mbâiyen* ; *'uqâibatu* « petite montée, petite colline » > *'u/qâibê*, etc.

(1) *ulâd* p. ex. et *itîm* pourraient être les aboutissants de formes \**ulâd* et \**yitîm* intermédiaires entre le classique et les formes actuelles. — La chute de *m* dans *'abâkêlš* pour *mâbâkêlš* « je ne mange pas » y est également tout à fait hétérogène.

(2) Il s'agit de mots normaux. Dans ces cas, il y a toujours au moins une autre syllabe (laquelle est accentuée). — Presque tous les dialectes modernes, ceux du Maghreb surtout, laissent tomber les voyelles brèves du classique en syllabe ouverte inaccentuée. Cf. W. MARÇAIS, *Tlemcen*, p. 47 ; M. COHEN, p. 141.

(3) Ce n'est au reste qu'une conséquence de l'état de choses irrégulier de l'arabe classique (\**'ahayana* [*'ahâna*] au lieu de \**'ahyana*).

2. Par suite d'une modification dans la coupe des syllabes, une syllabe ouverte inaccentuée en classique peut devenir, à Kfár'abîda, accentuée ou fermée; comme conséquence la voyelle brève s'est maintenue. Ex. pour *a* : *hawâ'u*<sup>n</sup> « air, atmosphère » > *h'úwa*; *ḥasanâtu*<sup>n</sup> « bonnes œuvres » > *ḥasnât*; *ḍarabûnî* « ils m'ont frappé » > *ḍarbûné*; *qarabûsu*<sup>n</sup> « partie supérieure de l'arçon de la selle » > *'qarbûš*; — pour *i* : *'inabâtu*<sup>n</sup> « graines de raisin » > *'ēnbât*<sup>(1)</sup>; — pour *u* : *ḥunâqu*<sup>n</sup> « angine » > *ḥönnâ'q*; *mutakâbbiru*<sup>n</sup> « orgueilleux » > *mötkâbbər*, etc. Mais nous retombons ici dans un des cas que nous allons étudier.

## II. VOYELLES BRÈVES EN SYLLABE OUVERTE ACCENTUÉE (À L'INITIALE).

CONSERVATION. CHUTE. — Les voyelles brèves classiques en syllabe ouverte accentuée se maintiennent toujours à Kfár'abîda (sauf les cas où l'accent *dialectal* frappe la syllabe suivante). Ex. : pour *a* : *qâlamu*<sup>n</sup> « plume » > *'qâlem*; *bâlahu*<sup>n</sup> « dattes » > *bâleḥ*; *sâqata* « il est tombé » > *sâ'qaṭ*; — pour *i* : *'inabu*<sup>n</sup> « raisin » > *'ēneḥ*; *ḥirafu*<sup>n</sup> « métiers » > *ḥéraf*; *tíkaku*<sup>n</sup> « lacets qu'on passe dans la coulisse du pantalon pour le serrer » > (par diss.) *dékək*; — pour *u* : *kútubu*<sup>n</sup> « livres » > *kôṭoḥ*; *múdunu*<sup>n</sup> « villes » > *môḍoḥ*; *šúwaru*<sup>n</sup> « images » > *šúwar*; *'ulabu*<sup>n</sup> « vases en peau (pour traire) » > *'ülēḥ* « boîtes, tabatières ». — Ces voyelles en syllabe ouverte accentuée se trouvent quelquefois, après la chute de la voyelle suivante, en syllabe fermée. On retombe alors dans le cas de brève en syllabe fermée accentuée. Ex. : pour *a* : *ḥáwaru*<sup>n</sup> « cuir rouge, peuplier » > *ḥáwr*; *ḍárabat* « elle a frappé » > *ḍárbət*; *šâma'atu*<sup>n</sup> « cierge » > *šâma'*; — pour *i* : *kíwazatu*<sup>n</sup> « cruche » > *\*kéwzé*, d'où, par réduction *kúze*; — pour *u* : *túḥamatu*<sup>n</sup> « indigestion » > *túḥmé*.

### TIMBRE.

*a*. 1. D'une façon générale, la voyelle *a* bref, en syllabe ouverte accentuée conserve à Kfár'abîda son timbre classique dans les formes nominales. Ex. : *'ázabu*<sup>n</sup> « célibataire » > *'ázēḥ*; *'ásadu*<sup>n</sup> « lion » > *'ásēḍ*; *máliku*<sup>n</sup> « roi » > *málek*; *ḥálaqu*<sup>n</sup> « anneaux » > *ḥálē'q*, etc. Elle passe cependant, grâce à une assimilation vocalique, à *ē* (è franç.) qui, à son tour, passe toujours à *ə* (à peu près *eu* franç.) au contact d'une emphatique ou d'une labiale (précédente seulement) : dans les adjectifs du type *qátilu*<sup>n</sup> : *nákidu*<sup>n</sup> « acariâtre, boudeur, taquin » > *nékēḍ*; *záníḥu*<sup>n</sup> « rance, puant » > *zénēḥ*; *názisu*<sup>n</sup> « méchant » > *nézēš*; *\*bálitu*<sup>n</sup> « dissipé, pé-

(1) L'*i* de *zīwān* « ivraie » en face du cl. *zīwānu*<sup>n</sup> s'explique par une forme *\*zī'wān* due à l'analogie de la forme concurrente *zī'ānu*<sup>n</sup>.

tulant » > \**béleṭ* > *béleṭ*; *wásihu* « sale » > *wóseḥ*; — dans les substantifs ou adjectifs dialectaux qui se terminent dialectalement par *é* : *sánatu* « année » > *séne*; *ḡánāyu* « riche » > \**ḡáne* > *ḡéne*; *dani'u* « vil, ignoble » > \**dáne* > *déne*; *nádi* « humide » > *néde*.

2. De plus *a* bref en syllabe ouverte accentuée passe généralement, par assimilation, à *e* dans les formes verbales : Ex. : *šáriba* « il a bu » > *šéreb*; *álima* « il a su » > *élem*; *sáhira* « il a veillé » > *séher*; *kásaba* « il a gagné », *késeb*; *másaka* « il a saisi », \**méseḥ* > *móseḥ*; *hásuna* « il a été beau », *hesen*<sup>(1)</sup>; *ráhuša* « il fut baissé [en parlant d'un prix] », *reḥeš*; *máša* ( $\sqrt{m-s-y}$ ) « il a marché » > \**mése* > *móse*; *ḡázā* ( $\sqrt{\gamma-z-w}$ ) « il a fait une incursion » > *ḡézè*; *báda'a* « il a commencé », \**béde* > *bóde*<sup>(2)</sup>, etc. La voyelle *a* conserve cependant son timbre classique dans la première syllabe du type *qátala*, au parfait, lorsque ces verbes contiennent comme première, deuxième ou troisième radicale une emphatique et comme deuxième ou troisième radicale une vélaire ou une faucale (laryngale). Ex. : *názara* « il a regardé » > *názar*; *sáraqa* « il a dérobé » > *sára'q*; *fátara* « il a déjeuné » > *fátar*; *qá'ada* « il s'est assis » > *'qá'ad*; *bá'aža* « il a fendu » > *bá'až*; *dáhala* « il est entré » > *dáhal*; *dáfa'a* « il a payé » > *dáfa'*; *nádaha* « il a fait marcher une bête », *nádeh* « il a appelé en criant; *náfaha* « il a soufflé », *náfah*; *mána'a* « il a défendu », *máne'*<sup>(3)</sup>. Le passage de *a* à *e* (*ə*) se produit même au voisinage des emphatiques et faucals dans les verbes du type *qátula* et *qátula* (qui lui-même a été ramené à *qatila*). Ex. : *átiša* « il a eu soif » > *étoš*; *láhiqa* « il a atteint » > *léhe'q*; *sami'a* « il a entendu » > *sémə'*. C'est à ce type *qátula* que se rattachent également des exemples tels que : *fásala* « il a séparé » > *fəsəl* (au lieu de \**fášal*) par analogie avec le futur *yáfšilu*; au contraire *lá'iqā* « il a léché » aboutit à *lá'a'q* (au lieu de \**lé'e'q*) par analogie avec le futur *yal'aqu*; *náqala* « il a transporté » > *ná'qal* « il a transporté », et en même temps *ne'qal* « il s'est transporté » (\**naqila*)<sup>(4)</sup>; de même \**šáriša* « il a congédié, il a changé de l'argent » > *šəraf* « il a changé de l'argent » et en même temps *šáraf* « il a dépensé », cf. *šárafā*.

(1) Sur le passage non phonétique de *qátula* cl. à *qatəl*, cf. plus loin.

(2) Des trois types possibles *kabara*, *kabura*, *kabira*, notre parler n'a gardé que le troisième auquel les deux autres ont été ramenés, sauf dans le cas d'emphatiques.

(3) Il semble se passer ici ce fait curieux que les laryngales comme troisièmes radicales n'exercent aucune influence sur la voyelle qui est en contact avec elles, mais plutôt sur celle qui se trouve dans la syllabe précédente. Toutefois ce n'est qu'une apparence : *nádaha* devait donner \**nadah* et \**nadiha*, \**neḡeḡh*. La forme *nádeh* est un compromis entre les deux.

(4) Cf. plus loin.

*i* et *u*. Les voyelles brèves *i* et *u* classiques, en syllabe ouverte accentuée, passent généralement (à Kfár'abîda) à *ɛ* et à *ü*. Ex. : pour *i* : *hîmanu*<sup>n</sup> « désirs, volontés » > *héməm* ; *hîraqu*<sup>n</sup> « lambeaux » > *héra*<sup>n</sup>/q ; — pour *u* : *'úmamu*<sup>n</sup> « nations » > *'üməm* ; *žúdu*<sup>n</sup> « neuf » > *žúde*. Elles sont cependant maintenues (par assimilation<sup>(1)</sup>) lorsqu'elles sont immédiatement suivies, *i* de *y* et *u* de *w* : pour *i* : *šýamu*<sup>n</sup> « mœurs, caractère » > *šýem* ; *hýalu*<sup>n</sup> « ruses, prétextes » > *hýel* ; — pour *u* : néo-cl. *'úwadu*<sup>n</sup> « chambres » > *'úwa*q ; cl. *dúwalu*<sup>n</sup> « puissances » > *dúwəl*. Toutefois il s'agit d'un *i* et d'un *u* ouverts.

### III. VOYELLES LONGUES EN SYLLABE INACCENTUÉE (À L'INITIALE).

CONSERVATION. CHUTE. — Les voyelles longues classiques en syllabe ouverte inaccentuée se maintiennent toujours à Kfár'abîda en qualité de longues, quitte à faire reculer, le cas échéant, l'accent du mot. Ex. : pour *ā* : *'āmaltu* « j'ai eu affaire avec quelqu'un » > *'āmolt* ; *ýābātī* « mes forêts » > *ýābâte* ; *hāmīlīna* « portant » (pl.) > *hāmīn* ; — pour *ī* : *hītānu*<sup>n</sup> « murs » > *hītān* ; *žīrānu*<sup>n</sup> « voisins » > *žīrān* ; *bīdānu*<sup>n</sup> « blancs » > *bīdān* ; — pour *ū* : *sūdānu*<sup>n</sup> « nègres » > *sūdān* ; *yūnāniyu*<sup>n</sup> « grec » > *yūnāne* ; *tūfānu*<sup>n</sup> « déluge » > *tūfān*.

Ceci se produit également lorsque la voyelle longue est (dans notre parler) de provenance secondaire. Ex. : *hātmiyé* « guimauve », cf. cl. *hītmiyatw*<sup>n</sup> ; *šīwān* « pavillon, tente en étoffe », cf. cl. *šiwānu*<sup>n</sup> ; *zīwān* « ivraies », cf. cl. *zīwānu*<sup>n</sup>(<sup>2</sup>) ; *fīrān* « rats » < cl. *fīrānu*<sup>n</sup> ; *fūwāl* « marchand de fèves » < cl. *fūwālu*<sup>n</sup> (forme intermédiaire \**fūwāl*), etc.

#### TIMBRE.

Les voyelles longues *ī* et *ū* en syllabe ouverte inaccentuée gardent toujours à Kfár'abîda, comme on vient de le voir, leur *timbre* classique sans aucune altération. Seul le timbre de la longue *ā*, en syllabe initiale aussi bien qu'en syllabe médiale, en syllabe ouverte (accentuée ou non) aussi bien qu'en syllabe fermée (accentuée ou non), est souvent altéré dans notre parler, ce qui constitue le phénomène connu de tous les dialectes arabes modernes et désigné sous le nom d'imāla<sup>(3)</sup>. Comme les lois de l'imāla sont à Kfár'abîda à peu près les mêmes, quelle que

(1) Au phonème suivant.

(2) On a vu plus haut l'explication de *zīwān*. Elle s'applique également à *šīwān* (l'origine persane) et naturellement aussi à *fīrān*.

(3) Les premiers grammairiens arabes connaissaient eux aussi l'imāla, qui pourtant ne suivait pas les mêmes lois que dans les dialectes modernes. D'après eux, l'imāla était toujours déterminé par le voisinage d'un *i* et n'était empêché que par certaines emphatiques.

soit la position où *ā* classique se trouve, nous allons, pour éviter des répétitions inutiles, les donner ici une fois pour toutes, en les illustrant par de nombreux exemples appartenant à la vie propre du parler.

En principe, l'imāla, c'est-à-dire la palatalisation de *ā* classique, a toujours lieu à Kfār'abīda (changement spontané). Il est accidentellement empêché par certaines consonnes, sauf au voisinage de la voyelle *i* longue ou brève. En conséquence :

1. *ā* classique est imalé en *ā* toutes les fois que, non suivi d'une emphatique, il est immédiatement précédé dans la même syllabe d'une des consonnes suivantes : ' , *b*, *ž*, *d*, *z*, *s*, *š*, *f*, *k*, *l*, *m*, *n*, *h*, *w*, *y*. Ex. : cl. 'āmana « il a eu foi » > dial. 'āmān; bābu<sup>n</sup> « porte » > bāb; 'itābu<sup>n</sup> « reproche » > 'tāb; matā'ibu « fatigues » > mtā'eb; mažāri<sup>n</sup> « lits » (des fleuves) > mžāre; dā'imū<sup>n</sup> « qui dure, perpétuel » > dāyem; zāri'u<sup>n</sup> « semeur » > zāre; sā'atu<sup>n</sup> « montre, heure » > sā'a; šāri<sup>n</sup> « acheteur » > šāre; fāhimū<sup>n</sup> « comprenant » > fāhem; kāna « il était » > kān; kilāmu<sup>n</sup> « discours, paroles » > klām; mālu<sup>n</sup> « bien, fortune » > māl; hāna « il a été facile » > hān<sup>(1)</sup>; wāžibu<sup>n</sup> « devoir, obligation » > wāžeb; yābisu<sup>n</sup> « sec » > yābas<sup>(2)</sup>, etc. — Mais l'imāla ne se produit pas lorsque *ā* se trouve dans le voisinage de l'une des emphatiques *š*, *d*, *t* et *z* : mašālihu « affaires avantageuses » > mšāleh; wāšilu<sup>n</sup> « arrivant » (part. prés.) > wāšal; taḏārabū « ils se sont battus » > ḏārbu; fāda « il a débordé » > fād; ṭāhiru<sup>n</sup> « pur, chaste » > ṭāher; šāṭiru<sup>n</sup> « rusé, habile » > šāṭer; zālimu<sup>n</sup> « injuste, oppresseur » > zālam, etc.

2. *ā* classique est imalé lorsqu'il est immédiatement précédé d'une spirante faucale ou gutturo-palatale (*ḥ*, *ḫ*, ' ) et qu'en même temps dans la syllabe précédente ou suivante se trouvait la voyelle *i* bref ou long appartenant à la forme radicale<sup>(3)</sup>, que cette voyelle existe encore ou soit tombée dans le parler. Ex. : ḥādīmu<sup>n</sup> « serviteur » > ḥādem; maḥādī'u « chambres » > mḥāde; ḥāmīlu<sup>n</sup> « portant » > ḥāmāl; lihāfu<sup>n</sup> « couverture ouatée » > lhāf; maḥākīmu « tribunaux » > mḥākem; 'ālimu<sup>n</sup> « savant » > 'ālem; 'āliyatu<sup>n</sup> « haute »

(1) Quant à burhānu<sup>n</sup> « preuve, argument » qui donne bōrhān (sans imāla), le maintien de *ā* pur après *h* peut s'expliquer par la présence de *r* ou encore par l'influence de la langue classique, le mot étant peu employé à Kfār'abīda.

(2) Dans quelques villages libanais tels que Bécharré (Bšarré) et Ehdén, où l'influence du syriaque est encore très grande, la voyelle *ā* n'est jamais imalée et se prononce au contraire à peu près comme *o* fermé. Ainsi j'ai personnellement entendu un paysan de Bécharré prononcer : 'əno föllōḥ ebn föllōḥ « je suis cultivateur, fils de cultivateur ». Ce seul fait suffirait à prouver, s'il en était encore besoin, l'influence du syriaque sur l'arabe parlé dans la région.

(3) C'est-à-dire un *i* amené par la morphologie à l'intérieur de la racine ou appartenant à la racine du fait qu'une des consonnes radicales est un *yod*.

> *'ālyē*; *nī'ālu* «fer à cheval» > *n'āl*, etc. — Mais l'imāla ne se produit pas lorsque le mot dans lequel *ā* se trouve immédiatement après *ḥ*, *ḥ* ou *'* ne contient pas un *i* (long ou bref) ou qu'il contient un *i* qui ne fait pas partie de la forme radicale. Ex. : *ḥāfa* «il a craint» > *ḥāf*; *ḥātamu* «bague, cachet» > *ḥātem*; *ḥālu* «état, temps» > *ḥāl*; *'ādātu* «habitude» > *'āde*; *'a'āna* «il a aidé» > *'ān*; *ḥālī* «mon oncle» > *ḥālē*; *ḥālī* «mon état, ma santé» > *ḥālē*; *'ālamu* «monde» > *'ālem*; *\*sā'āṭiyu* «horloger» > *sā'āte*; *'ām-nūyu* «appartenant au peuple, laïque» > *'āme*, etc. Il faut excepter en core le cas où *ā* est pris entre deux spirantes (fauciales ou gutturo-palatales) : *ḥihāhu* «pièges» > *ḥihāḥ*; *miḥāhu* «cervelles» > *mihāḥ*; *ḥihāhu* «avares» > *ḥihāḥ*; *ḥi'ā'u* «rayons de soleil» > *ḥi'ā'*.

3. Comme les emphatiques, les gutturo-palatales *q* et *ḡ* précédant immédiatement *ā* empêchent (à Kfār'abīda) l'imāla de se produire : *qāla* «il a dit» > *'qāl*; *qāsi* «dur, sévère» > *'qāse*; *biḡāhu* «mulets» > *biḡāl*; *ḡā'ibu* «absent» > *ḡāyeb*<sup>(1)</sup>. Cependant l'imāla se produit dans quelques mots après *q* et *ḡ*, généralement dans le voisinage de *i* : *ḡāmiqu* «profond» > *ḡām<sup>2</sup>/q*; *ḡāfilu* «négligent» > *ḡāfəl*; *qābilu* «qui reçoit, susceptible» > *'qābəl*; *ma-qāri'u* «fouets» > *m<sup>2</sup>/qāre'*, etc.

REMARQUE. — L'imāla n'atteint généralement pas les mots d'emprunt : *bābūr* «bateau», cf. fr. *vapeur*; *bāša* «pacha», cf. turc *pāšā*; *ḥonyāk*, frç. *cognac*; *'elmāne*, cf. frç. *allemand*, etc.

4° On a déjà eu l'occasion de dire que la liquide *r* est, par elle-même, indépendamment du voisinage consonantique, très souvent emphatique dans notre parler, et qu'elle emphatise régulièrement les phonèmes voisins. L'imāla n'a donc pas lieu dans le voisinage de *r* emphatique, mais il est difficile de savoir exactement quand *r* est emphatique et quand il ne l'est pas. Voici cependant les principaux cas où *r* empêche l'imāla de se produire à Kfār'abīda :

a. Précédé immédiatement de *r* dans la même syllabe, *ā*, en syllabe fermée dialectale, ne ressent pas les effets de l'imāla. Ex. : *rās* «tête» < cl. *rā'su*; *rāḥ* «il s'en est allé» < cl. *rāḥa*; *ḥairāt* «biens» < cl. *ḥairātu*; *ḡrāb* «corbeau» < cl. *ḡurābu*; *dirā'* «bras, aune» < *dirā'u*; *brāž* «tours (*turres*)» < cl. *'abrāžu*, etc. On dit cependant *ḥrām* «couverture» (avec imāla), mais cette

<sup>(1)</sup> Dans quelques villages libanais, comme Hīlta, *ā* est toujours imālē après *q*, *'*, *ḥ*. On dit par exemple : *qāl* «il a dit» < cl. *qāla*; *ḥāf* «il a craint» < cl. *ḥāfa*, etc. De même à Chāmāt, et ailleurs.

prononciation s'explique par l'influence qu'a exercée l'*i* précédent avant de tomber opp. <sup>(1)</sup> : *ḥarāmu* > dial. *ḥrām* « illicite, défendu » également usité à Kfār'abīda.

b. Précédé immédiatement dans la même syllabe de *r*, *ā* en syllabe ouverte garde aussi, en général, son timbre classique (sans imāla) : *ṣrāha* « avidité » < cl. *ṣarāhatu* ; *ḍrāhem* « argent, drachmes » < cl. *darāhimu* ; *mṛākēb* « bateaux » < cl. *marākibu* ; *ṣrāne*/*q* « cocons » <sup>(2)</sup> < cl. *ṣarāniqu* « peaux de serpents » <sup>(3)</sup>. Il est cependant imalé sous l'influence des voyelles voisines dans deux classes de noms : dans *mṛāyē* « miroir », cf. cl. *mir'ātu* ; *ṣrāyē* « achat », cf. cl. *ṣirā'u* ; *'qṛāyē* « lecture », cf. cl. *qir'ātu* ; *krāyē* « mon salaire » < cl. *kirā'i* ; — dans les participes présents du 1<sup>er</sup> thème des verbes dont la 2<sup>e</sup> ou la 3<sup>e</sup> radicale n'est ni une emphatique ni une faucale ni une gutturo-palatale <sup>(4)</sup> : *rākēd* « courant » (part. prés.) < cl. *rākīdu* ; *rākēb* « montant à cheval » < cl. *rākibu* ; — en revanche on a : *rāyēḥ* « allant » < cl. *rā'ihu* ; *rāyēb* « désirant » < cl. *rāyibu* ; *rāḥṣ* « élevant » < cl. *rāḥṣu* ; *rābəl* « attachant » < cl. *rābiṭu* ; *rābṣ* « quatrième » < cl. *rābi'u* ; *rāḥēb* « moine » < cl. *rāhibu*. On dit pourtant *rāzēṣ* « revenant » (part. prés.) sans doute pour le distinguer de *rāzēṣ* « recommence », impér. sing. de *rāza'u* « il a recommencé ».

c. Suivi immédiatement dans la même syllabe fermée de *r*, *ā* garde toujours son timbre classique. Ex. : *bhār* « poivre » < cl. *bahāru* ; *kbār* « grands » < cl. *kibāru* ; *nār* « feu » < cl. *nāru* ; *ḥtār* « il a choisi de préférence » < cl. *ihṭāra* ; *ḥmār* « âne » < cl. *ḥimāru* ; *ṣār* « il devint, il se mit à » < cl. *ṣāra*, etc.

d. Suivi immédiatement d'un *r* qui fait partie de la syllabe suivante, *ā* est imalé lorsque cette syllabe contient un *ī* long ou bref compris dans les limites de la racine <sup>(5)</sup> : *zārē* « coulant » (en parlant de l'eau) < cl. *zāri* ( $\sqrt{z-r-y}$ ) ; *bārēd* « froid » (adj.) < cl. *bāridu* ; *mdāreṣ* « collègues » < cl. *madārisu* ; *ṣārē* « achetant » < cl. *ṣāri*. Mais l'imāla ne se produit pas lorsque *i* est étranger à la racine : *zārē* « mon voisin » < cl. *zārī* ; *dārē* « ma maison » < cl. *dārī* <sup>(6)</sup>.

(1) Cf. *'ihrāmu* « vêtement de celui qui doit entrer sur le territoire sacré de la Mecque et qui consiste en deux pièces de laine, de coton ou de toile, etc. ».

(2) Dans quelques villages libanais, on prononce *ṣrāneq* (Ḥilta, Chāmāt).

(3) Le mot dialectal est emprunté au syriaque *ṣurnāqā* (même sens).

(4) Quelle que soit la qualité de *r* (*r* ou *ṛ*) dans les parfaits de ces verbes.

(5) Ainsi qu'il a été défini plus haut.

(6) L'emphatique des mots *zār*, *dār*, etc., explique suffisamment le fait. Les formes sans affixe *-ī* tenaient pour ainsi dire en laisse celles qui en étaient pourvues.

## IV. VOYELLES LONGUES EN SYLLABE OUVERTE ACCENTUÉE (À L'INITIALE).

CONSERVATION. CHUTE. — Les voyelles longues classiques, en syllabe ouverte accentuée, sont maintenues telles quelles et conservent naturellement l'accent à la même place. Le timbre, sauf celui de *ā*, reste également inaltéré. L'imāla ayant été étudié dans la section précédente, on n'y reviendra pas ici. Ex. : pour *ā* : *žāwaba* « il a répondu » > *žāwəb*; *rāyibu*<sup>n</sup> « désirant » > *rāyəb*; *wāhidu*<sup>n</sup> « un » > *wāhəd*; — pour *ī* : *filu*<sup>n</sup> « éléphant » > *fil*<sup>(1)</sup>; *hīlatu*<sup>n</sup> « ruse » > *hīlė*; — pour *ū* : *tūhu*<sup>n</sup> « longueur » > *tūl*; *yūsifu* « Joseph » > *yūsəf*<sup>(2)</sup>; *šūratu*<sup>n</sup> « image » > *šūra*. Il en est de même lorsque la voyelle longue est de provenance secondaire : *yāhəd* « il prend » < cl. *yā'huđu*; *žina* « nous sommes venus » < cl. *ž'īnā*; *nūmən* « nous croyons » < cl. *nū'minu*<sup>(3)</sup>; *lūlu* « perle » < cl. *lū'lū'u*<sup>n</sup>, etc.

## V. VOYELLES BRÈVES EN SYLLABE FERMÉE INACCENTUÉE (À L'INITIALE).

## CONSERVATION. CHUTE.

1. Une voyelle brève classique en syllabe fermée inaccentuée se maintient généralement à Kfār'abīda et fait reculer jusqu'à cette syllabe l'accent du mot lorsque la quantité de la finale moderne ne permet pas de lui conserver la place qu'il occupait en classique. Ex. : pour *a* : *maktūbu*<sup>n</sup> « écrit, lettre » > dial. *maktūb*; *ħabbāzu*<sup>n</sup> « boulanger » > *ħəbbāz*; *'allāmtu* « j'ai enseigné » > *'alləmt*; *žam'iyatu*<sup>n</sup> « assemblée » > *žam'iyė*; *taktubī[na]* « tu écris (fém.) » > *tėktbė*; *taktubū[na]* « vous écrivez » (masc. pl.) > *tėktibu*; — pour *i* : *miskīnu*<sup>n</sup> « pauvre » > *maskīn*; *mīstāhu*<sup>n</sup> « clé » > *məstāħ*; *'inšāmu*<sup>n</sup> « homme » > *'ənsān*; *mīšriyu*<sup>n</sup> « Égyptien » > *mōšrė*; — pour *u* : *žuhhālu*<sup>n</sup> « ignorants » > *žūhhāl*; *tuffāhu*<sup>n</sup> « pommes » > *toffāħ*; *burhānu*<sup>n</sup> « argument » > *būrhān*; *buldānu*<sup>n</sup> « pays » > *būldān*.

2. La voyelle brève classique tombe lorsque la consonne qui la précède est la simple attaque vocalique forte<sup>(4)</sup>. Ex. : *'aktāfu*<sup>n</sup> « épaules » > *ktāf*; *'aqlādu*<sup>n</sup> « enfants » > *ulād*; *'ibrāhīmu* « Abraham » > *brāhīn*; *'iblisu*<sup>n</sup> « démon » > *blis*, etc. Mais on dit *'ėrjəf* « pains »

(1) Par suite de la chute de la voyelle finale, la voyelle longue se trouve accidentellement en syllabe fermée.

(2) On sait que la forme cl. est *yūsufu*, *yūsafu*, *yūsifu*. Dans le Liban on a conservé dans la seconde syllabe le vocalisme en *i*; cf. hébr. *yōsēf*, syriaque *yauṣəf*.

(3) Influence classique : ne se rencontre que dans le *Credo*.

(4) Il en est de même et à plus forte raison pour le cas où il s'agit de l'attaque vocalique douce; mais ce cas rentre, ainsi qu'on l'a vu, dans celui de l'initiale absolue.

< cl. *ʾarʾyifatu*<sup>n</sup>, parce que l'accent, dès le classique, reposait sur la première syllabe (voir la section suivante VI).

### TIMBRE.

#### 1. Voyelle *a*.

*a*. D'une façon générale *a* bref en syllabe fermée inaccentuée conserve à Kfár'abída son timbre pur<sup>(1)</sup>; les exceptions à cette règle s'expliquent toutes, comme nous allons le voir, par des raisons spéciales. Ex. : *ballûtu*<sup>n</sup> « gland comestible, chêne » > *ballût*; *madrûbu*<sup>n</sup> « frappé » > *madrûb*; *maudû'u*<sup>n</sup> « sujet (propositum) » > *maudû'*; *dahrâznâ* « nous avons fait rouler » > *dahrêzna*.

*b*. La voyelle *a* passe à *e* (entre *i* et *é* franç.) par l'intermédiaire de *e* dans une syllabe inaccentuée; à son tour *e* passe à *o*<sup>(2)</sup> en contact avec une labiale subséquente<sup>(3)</sup> et à *ô* dans le voisinage immédiat d'une emphatique précédente (ou subséquente) et d'une labiale précédente seulement<sup>(4)</sup>. Ex.: (par dissimilation vocalique) dans les formes nominales (adjectifs ou substantifs) du type *qat-tâlu*<sup>n</sup><sup>(5)</sup>: *ʿallâmu*<sup>n</sup> « très savant » > *ʿellâm*<sup>(6)</sup>; *kaddâbu*<sup>n</sup> « menteur » > *keddâb*; *hammâlu*<sup>n</sup> « portefaix » > *\*hemmâl* > *hommâl*; *habbâzu*<sup>n</sup> « boulanger » > *hobbâz*<sup>(7)</sup>; *wahhâbu*<sup>n</sup> « très généreux » > *wôhhâb*; *šarrâfu*<sup>n</sup> « changeur de monnaie » > *šörrâf*; *kattânu*<sup>n</sup> « lin » > *kettân* (cf. syr. *kettânâ*); *hammâmu*<sup>n</sup> « bain chaud » > *hommâm*; *qabbânu*<sup>n</sup> « bascule, peson » > *ʾqobbân*; *sažžâdatu*<sup>n</sup> « tapis » > *sežžâde*; syr. *saddânâ* « enclume » > *seddân*; mais lorsque *e*<sup>(8)</sup> est suivi d'une semi-voyelle *u* ou *i*, il se fond avec elle pour donner une voyelle longue, soit *û* ou *î*: cl. *šawwâru*<sup>n</sup> « source jaillissante » > *\*šewwâr* > *šûwâr*; *qawwâlu*<sup>n</sup> « éloquent, grand parleur » > *\*qöwwâl* > *ʾqû-*

(1) En syriaque toutes les voyelles (de nature longue ou brève) se maintiennent pures dans les syllabes fermées non finales.

(2) On désigne par le symbole *o* une voyelle brève dont l'articulation se fait entre celle de *o* (fermé) et celle de *ö*.

(3) Dans toutes les langues sémitiques *a* ou *i* se changent en *u* après et surtout devant une labiale (cf. BROCKELMANN, p. 99).

(4) Chez les habitants du Liban méridional, les Druses, la voyelle brève *a* garde presque toujours son timbre classique, tombe très rarement et s'allonge souvent en *â*; cf. cl. *damânu*<sup>n</sup> « leyer » devenant dans cette région *dâmân*, mais à Kfár'abída *dmân*; de même cl. *man habbaraka* « qui t'a raconté ? » donne dans cette région *man habbarak*, mais à Kfár'abída *môn habbrak*.

(5) En arabe classique, *a* bref est dissimilé en *i* bref avant ou après un *â* long (cf. BROCKELMANN, p. 106).

(6) Il faut supposer que la dissimilation vocalique s'était déjà produite à l'époque où *â* était encore pur.

(7) Peu importe que cette forme d'adjectif soit employée comme nom de métier ou pour indiquer l'intensité de l'action.

(8) Il est superflu de noter que ce changement de *a* en *e* n'est pas un phénomène différent de l'imâla dont il a été parlé plus haut.

*wâl*; *haiyâlu* « cavalier » > \**heiyâl* > *h̄iyâl*; *haiyâtu* « tailleur » > \**heiyât* > *h̄iyât*; — dans les formes nominales du type *qatlânu*<sup>(n)</sup>, employées comme adjectifs ou comme substantifs, ex. : *kaslânu* « paresseux » > *keṣlân*; *ṣaḍbânu* « irrité » > *ṣöḍbân*; *marzânu* « corail » > *mörzân*. Mais, comme dans le cas précédent, *ḡ* se fond avec une semi-voyelle subséquente, et l'on a par conséquent *û* ou *î* : *ṣaitânu* « Satan, démon » > \**ṣeitân* > *ṣitân*; *maidânu* « hippodrome » > \**meidân* > *mīdân*; *ḡayawânu* « animal » > \**ḡaiwân* > \**heiwân* > *h̄iwân*; — dans les adjectifs de possession ou d'appartenance (néo-classiques ou vulgaires) en *-āniyu* et *-āwiyu* au lieu de cl. *-īyu* : néo-cl. *naṣṣāniyu* « qui appartient à l'âme, spirituel » > *naṣṣāne* (cf. cl. *naṣṣīyu*), de *naṣṣu* « âme »; néo-cl. *naṣṣrāniyu* « chrétien » > *nöṣṣrāne*; *teḡtāne* « inférieur » de *tāḡtu* « au-dessous »; *ḡalfāne* (à côté de *ḡlaifāne*) « qui est derrière », de *ḡālfu* « derrière »; *ṣū/qāne* « supérieur » (avec assim. de *ḡ* à la semi-voyelle *u* et réduction de la diphthongue) < \**ṣeu*/*qāne*, de *ṣūqu* « au-dessus »; *ṣöḡdāwe* « isolé, seul » < \**ṣardāwiyu*, de *ṣārdu* « unité, individu »; *zeḡlāwe* « appartenant à Zaḡlé » < \**zaḡlāwiyu* (de *Zaḡlé* nom d'une ville libanaise); — toutes les fois que *a* bref est suivi d'une syllabe contenant une voyelle longue imalée ou non, pourvu que cette syllabe soit accentuée, sinon en classique du moins dans le parler : cl. *ḡābb-ul-'āsi* « grains de myrte » > \**ḡemblās*, avec différenciation de *bb* en *mb*, d'où enfin *ḡomblās*; *māḡḡa'atu* « champ de concombres » > \**maḡḡātu* > *mö*/*qtāyé*; — par assimilation à un ancien *i* de la syllabe suivante dans les pluriels du type *'aqtīlā'u* (voir plus loin); l'accent classique a été reporté sur la première syllabe : *'aḡniyā'u* « riches » > \**'āḡnya*; > *'éḡnya*; *'anbiyā'u* « prophètes » > *'ömbya*, avec assimilation de *n* en *m* au contact de *b*, etc. — Par le fait d'une influence analogique (voir plus loin), *a* bref passe encore à *ḡ* (toujours par l'intermédiaire de *ḡ*) : dans les mots du type *taqtīlu* (infinitif du II<sup>e</sup> thème) : *tartību* « ordre, action de mettre en ordre » > *teṣtib*; *tamrīmu* « exercice, action d'exercer » > *tomrīn*; *taṣḡīqu* « action de croire » > *töṣḡi*/*q*; — dans les participes passés du thème fondamental des verbes *tertiæ y* (ou *tertiæ w* et *'*, ces deux catégories de verbes étant, on l'a dit, ramenées dans le parler aux verbes *tertiæ y*); il y a ici recul de l'accent jusqu'à la première syllabe : *mabniyu* « bâti » > \**mēbnē* > *möbnē*; (cl. *maḡzīvu* « pillé »), \**maḡzīyu* > *mözyé*; (cl. *maqrū'u* « lu, lisible »), \**maqrīyu* > *möqré*, etc.

2. *i*.

*a*. D'une façon générale, la voyelle brève *i*, en syllabe fermée initiale inaccentuée passe à *ḡ* dans notre parler; mais, comme *a* bref, elle passe ensuite à *ö* au contact immédiat d'une labiale subséquente, et à *ö* dans le voisinage d'une emphatique ou après

une labiale : Ex. : 'išrina « vingt » > 'ešrîn; sittina « soixante » > setlîn; 'ihsânu<sup>n</sup> « bienfait » > 'ehsân; miġtâhu<sup>n</sup> « clé » > moftâh; (mi-brâtu<sup>n</sup>) \*mibrâyat<sup>n</sup> « couteau » > mabrâjê; niswânu<sup>n</sup> « femmes » > neswân; 'insânu<sup>n</sup> « homme » > 'ensân; šibyânu<sup>n</sup> « garçons » > šobyân.

b. Sous l'influence du syriaque et, par un phénomène de dissimilation vocalique, dans les types *qittil* et *qitlil*<sup>(1)</sup>.

1. *i* classique passe à *a* bref. On sait que le type *qittil* sert généralement à indiquer l'intensité, la qualité ou la fréquence de l'action : šiddiq<sup>n</sup> « très juste » > šaddi<sup>2</sup>/q, cf. syr. zaddiqā; qiddisu<sup>n</sup> « saint » > <sup>2</sup>/qaddis, cf. syr. qaddisā; širri<sup>n</sup> « très méchant » > šarrîr, cf. pour la formation syr. šarrîrā « juste, véritable »; tinnînu<sup>n</sup> « typhon » > tannîn, cf. syr. tanninā; biṭṭîlu<sup>n</sup> « pastèque » > baṭṭîh, cf. syr. paṭṭihā; cl. qissisu<sup>n</sup> « moine » > <sup>2</sup>/qassis, cf. syr. qaššisā; qinninatu<sup>n</sup> « bouteille » > <sup>2</sup>/qannîné, cf. syr. qannintā; 'ifrîtu<sup>n</sup> « génie, démon » > 'afirî; miskînu<sup>n</sup> « pauvre, mesquin » > maskîn; zinzi<sup>n</sup> « chaîne », par métathèse > zanzîr; birîlu<sup>n</sup> « cadeau pour corrompre » > barîl; ħinzîru<sup>n</sup> « cochon » > ħanzîr; 'iklîlu<sup>n</sup> « couronne » > 'aklîl; tilmîdu<sup>n</sup> « disciple » > talmîd, cf. syr. talmîdā (hébr. *ialmîd*), etc.

### 3. *u*.

*u* bref en syllabe fermée inaccentuée a partout perdu son timbre classique.

a. Sauf influence spéciale, *u* passe à une sorte de *ü* bref<sup>(2)</sup>; mais il passe à *o* et *ö* sous l'action du même voisinage consonantique qui fait passer *e* < *i* à ces voyelles. Ex. : cl. 'uryânu<sup>n</sup> « nu » > 'üryân; mustâ'malu<sup>n</sup> « usité » > \*müstâ'mal > mösta'mal; rummânatu<sup>n</sup> « une grenade » > rommâné; 'umyânu<sup>n</sup> « aveugles » > 'omyân; sultânu<sup>n</sup> « sultan » > šöltân<sup>(3)</sup>; šuttâru<sup>n</sup> « habiles, rusés » > šöttâr, etc.

b. Quand il y a dans la syllabe suivante un *ü*, *u* passe par dissimilation à *a* bref<sup>(4)</sup> : šundûqu<sup>n</sup> « caisse, malle » > šandû<sup>2</sup>/q,

(1) La forme dialectale *qattil* (cf. cl. *qittilu<sup>n</sup>*), qui comprend à la fois des adjectifs et des substantifs, peut s'expliquer par l'influence du syriaque ou par une dissimilation vocalique. Elle est donc analogue aux formes classiques *qattālu<sup>n</sup>* et *qattānu<sup>n</sup>*, qui par dissimilation sont devenues dans le parler *qettil* et *qetlān* par l'intermédiaire de \**qettil* et \**qetlān* (cf. plus haut, p. 98-99).

(2) Ce n'est pas exactement l'*u* français, mais bien plutôt l'*ü* allemand (bref), *i* dur russe, *y* du suédois, etc.; il est plutôt ouvert que fermé.

(3) *ö* au lieu de *ü* sous l'influence de l'emphatique *š* qui résulte elle-même d'une assimilation à *t*.

(4) Par l'intermédiaire de *o* fermé, puis de *o* ouvert.

syр. *ṣandūqā*; *burjūṭu* « puce » > *barjūt*; *ʿuṣfūru* « oiseau » > *ʿaṣfūr*; *ḏumhūru* « multitude, foule » > *ḏamhūr*; néo-cl. *dustūru* « permission, constitution » > *dastūr*; *ṣurṣūru* « grillon » > *ṣarṣūr*, syр. *ṣar-ṣūrā*; *zurzūru* « étourneau » > *zarzūr*, syр. *zarzūrā*; *zuʿrūru* « aubépine » > *zaʿrūr*, syр. *zaʿrūrā* <sup>(1)</sup>.

## VI. VOYELLES BRÈVES EN SYLLABE FERMÉE ACCENTUÉE (À L'INITIALE).

CONSERVATION. CHUTE. — Comme dans le cas précédent, les voyelles brèves classiques en syllabe fermée accentuée se maintiennent toujours à Kfárʿabīda dans les formes nominales aussi bien que dans les formes verbales y compris les adverbes qui ne sont pas de simples particules. Ex. : pour *a* : *fāttaḥa* « il a ouvert » > *fātteḥ*; *bārtala* « il a capté » > *bārṭal*; *mārkabu* « vaisseau » > *mārkeḥ*; *ṭāru* « oiseau » > *ṭār*; *bādu* « après » > *bād*; *ḡāru* « excepté » > *ḡār*; — pour *i* : *ʿilmu* « science » > *ʿēlm*; *bīdatu* « hérésie » > *bōdʿa* « hérésie, chose extraordinaire »; *ʿinda* « chez » > *ʿēnd*; *ʿihwatu* « frères » > *ʿēhwé*; — pour *u* : *būdu* « éloignement » > *bōd*; *ḥiqmatu* « bouchée » > *lō/qmē*; *qūrbu* « flanc, proximité, côte » > *ʿqōrb*.

Ces voyelles peuvent, par suite d'une modification dans la coupe des syllabes (classiques) qui tient à la chute des finales et à la vocalisation éventuelle d'un *w* ou d'un *y*, se trouver en syllabe ouverte accentuée : *bādww* « désert » (subst.) > *bādu*; *ḥūlwu* « doux » > *ḥūlu*; *nāhyu* « défense » > *nāhi-*; *sāyu* « effort » > *sāʿi-* <sup>(2)</sup>.

### TIMBRE.

#### 1. Voyelle *a*.

*a*. D'une façon générale, la voyelle (classique) *a* bref en syllabe fermée accentuée conserve son timbre dans notre parler : *ḥābbara* « il a informé » > *ḥābbār*; *dāḥraḏa* « il a fait rouler » > *dāḥreḏ*; *kālbū* « chien » > *kālb*; *ḏālsatu* « session, séance » > *ḏālsé*; *mādrasatu* « collègue » > *mādrsé*; etc.

<sup>(1)</sup> M. W. Marçais me fait observer que, à sa connaissance, le passage de *qatlū* classique à *qatlūl* se constate aujourd'hui sur tout le domaine de l'arabe. C'était sans doute une tendance générale dès l'époque ancienne, car les lexico-graphes mettent continuellement en garde contre cette tendance en disant qu'il n'y a que *ṣaʿfūqu* « vil » (homme), mot étranger, qui soit sur le modèle *qatlū*; en dehors de ce cas l'on ne connaît que *qatlūl*.

<sup>(2)</sup> Les mots tels que *raʿyu* « avis, opinion » ne constituent pas une exception, parce qu'on a vu que *a* + ' devient *ā*. On a donc régulièrement *raʿā*; c'est d'ailleurs le seul cas où notre parler connaisse une diphtongue à premier élément long. Cf. p. 82, en note.

b. Comme en syllabe fermée inaccentuée, *a* passe à *e* (*o*, *ö*) : (par suite d'une assimilation vocalique) dans les pluriels du type 'áqilatu<sup>n</sup>, ex. : áyribatu<sup>n</sup> « corbeaux » > 'éyrbé<sup>(1)</sup>; (cl. dáu<sup>n</sup> « lumière ») \*ádwiyatu<sup>n</sup> « lumières » > 'ódwyé; 'ádwiyatu<sup>n</sup> « remèdes » < 'éduyé; 'ámti'atu<sup>n</sup> « meubles, ustensiles » > 'ómt'a; dans les préfixes de l'imparfait<sup>(2)</sup> des verbes du 1<sup>er</sup> thème et de quelques verbes dérivés<sup>(3)</sup> : ná'malu « nous faisons » > né'mal; yádrību « il frappe » > yódrōb; táshamu « tu comprends » > tóshem; tánkasīru « elle se casse » > ténksēr; nástaqīru « nous avons besoin de, nous devenons pauvres » > nóft'/qar. — Quant à yá'ne « c'est-à-dire, il signifie » < cl. yá'nī, et yá'ref « il sait » < yá'rīfu, au lieu de yé'ne<sup>(4)</sup> et \*yé'ref, ils s'expliquent, non pas par l'action de la faucale ' (5), mais plutôt par l'influence de la langue classique; — enfin dans quelques monosyllabes ou mots isolés : mán « qui? » > mön (à côté de mín ou mán); wa- « et » > wö-; 'ánta « toi » (masc.) > 'ent; al- « le, la, les » > 'el-; nasru<sup>n</sup> (à côté de nisru<sup>n</sup>) « aigle » nésr, cf. syr. nešrā; zandu<sup>n</sup> > zénd; « avant-bras » žáldu<sup>n</sup> « grand-père » > žéd<sup>d</sup>; wázhu<sup>n</sup> « visage » > wóž<sup>h</sup> (à côté de wós<sup>s</sup>); žánnatu<sup>n</sup> « paradis » < žénné; kánnatu<sup>n</sup> « belle-fille » > kénné; fárqu<sup>n</sup> « différence » > fōr'/q; syr. mašlē (forme de pluriel) « grande cuiller » > móšlē, etc.

## 2. i.

a. Comme en syllabe fermée inaccentuée<sup>(6)</sup>, *i* bref en syllabe fermée accentuée passe toujours dans notre parler à la voyelle *e* (avec ses variantes *o* et *ö*) et ne conserve nulle part son timbre

(1) Cf., p. 99, un fait analogue : *i* de la deuxième syllabe avant de tomber a exercé une influence assimilatrice sur la voyelle précédente.

(2) On peut penser ici à une influence syriaque, car, dans les villages libanais, comme Ehdén, où elle est encore vivante, on change toujours en *e* l'*a* des préfixes de l'imparfait, tandis que partout ailleurs *a* passe à *o* comme en syriaque. Toutefois il est connu que *i* dans ces préfixes est attesté dialectalement en arabe ancien (cf. BARRAWI, *Commentaire sur le Coran*, 1<sup>re</sup> partie, p. 10) et qu'aujourd'hui il est très généralisé dans les parlers (d'après M. Marçais).

(3) On le sait, à la différence de l'arabe classique, l'hébreu a propagé la voyelle *i* au lieu de *a* dans les préfixes de l'imparfait au 1<sup>er</sup> thème de tous les verbes; le syriaque, comme l'éthiopien, présente, au contraire, *e* à ce thème fondamental et même dans quelques thèmes verbaux dérivés.

(4) La forme *yé'ne* est également usitée à Kfár'abida.

(5) En effet, nulle part ailleurs la faucale ' n'exerce une influence sur l'*a* des préfixes : yá'lamu « il sait » > yé'lēm; ná'sīru « nous pressurons » > né'sōr; etc.

(6) Le même fait se constatant en tunisien, il n'est sans doute pas permis de songer ici à une influence syriaque; *i* bref n'existe plus en syriaque, il est toujours tombé en syllabe ouverte; il a passé à *e* en syllabe fermée; cf. cl. kátibu<sup>n</sup> « écrivain » > kâteb, cf. syr. kātheβ; šidqu<sup>n</sup> « vérité » > šéd'/q; cf. syr. zedqā; kátibīna « écrivain » (pl.) > kātibīn, cf. syr. kāḥbīn; etc.

Au contraire le timbre de l'*i* long reste inaltéré en syriaque comme à Kfár'abida.

classique. Ex. : *šrbu*<sup>n</sup> « action de boire, le boire » > *šérb*; *hūbatu*<sup>n</sup> « fiançailles » > *hōḫbē*; *silfatu*<sup>n</sup> « belle-sœur » (d'une femme) > *sēlfē*; *zīftu*<sup>n</sup> « poix » > *zōft*; *žínsu*<sup>n</sup> « genre » > *žéns*; *žisru*<sup>n</sup> « pont » > *žésr*; *rihtu* « je suis allé » > *rēht*, etc.

b. A i bref classique correspond ordinairement la voyelle a bref<sup>(1)</sup> dans les noms du type *míqtalu*<sup>n</sup> (*míqtalatu*<sup>n</sup>) qui servent à indiquer l'instrument avec lequel se fait l'action. Contrairement à l'arabe, le syriaque ne distingue plus entre les noms de lieu, de temps et d'instrument et les forme tous avec la voyelle a dans la première syllabe. Ex. : *mílqatu*<sup>n</sup> « pincettes », cf. *mál'/qat* (syr. *malq'ā*); *míbradu*<sup>n</sup> « lime », cf. *mábrad*; *mísradu*<sup>n</sup> « tamis, alène », cf. *másrad*; *mínfahu*<sup>n</sup> « soufflet », cf. *mánfah*, syr. *mapp'ḥā* < \**manp'ḥā* ( $\sqrt{n-p-h}$ ); *míyzahu*<sup>n</sup> « fuseau », cf. *máyzel*<sup>(2)</sup> (syr. *ma'zālā*); *mízrafatu*<sup>n</sup> « pelle, râteau », cf. *mázrfé* (syr. *mayrūḩīthā*); etc. Le mot *míknasatu*<sup>n</sup> « balai » fait cependant exception et se prononce à Kfár'abída *móknsé* au lieu de \**máknsé*.

Mais les noms d'instrument du type *míqtalu*<sup>n</sup> gardent dans notre parler leur forme classique (avec changement normal du timbre des voyelles), bien qu'ici encore le syriaque possède la forme *maqṭālā*. Ex. : *míftáhu*<sup>n</sup> « clé » > \**mēftáh* > *moftáh*, cf. syr. *maḩtāḩā*; cette conservation s'explique sans aucun doute par une dissimilation vocalique, comme nous l'avons dit plus haut (p. 98 et suiv.).

Enfin i passe à a bref dans quelques noms d'un usage courant : *šínnatu*<sup>n</sup> « mauvaise odeur » > *šánné*; *hínsaru*<sup>n</sup> « le petit doigt » > *hánšar*; *hírwa'u*<sup>n</sup> « [huile de] ricin » > *hárwa'*<sup>(3)</sup>; etc.

### 3. u.

Comme en syllabe fermée inaccentuée, u passe ici à ü<sup>(4)</sup> : *lúyatu*<sup>n</sup> « langue, dialecte » > *lüýya*<sup>(5)</sup>; *dúbbu*<sup>n</sup> « ours » > *dóbb*; *'úmmu*<sup>n</sup> « mère » > *'óm*<sup>m</sup>; *šúbḩu*<sup>n</sup> « matin » > *šóbbḩ*; *múnḩulu*<sup>n</sup> « tamis »

(1) Ce changement n'a donc que l'apparence d'un changement phonétique. Voir Morphologie.

(2) Employé déjà en classique sous les trois formes *míyzalu*<sup>n</sup>, *máyzalu*<sup>n</sup>, *míyzalu*<sup>n</sup>.

(3) Dans tous ces exemples, le changement de i en a est certainement dû à une assimilation vocalique qui s'est produite avant l'altération de la voyelle suivante assimilatrice. L'évolution de notre parler serait donc, en général, la suivante : une voyelle brève (accentuée ou non) est assimilée à une voyelle brève suivante (accentuée ou non) (cf. *kátaba* « il a écrit » > *kéteb*, et *šáqata* « il est tombé » > *šá'/qat*), tandis qu'une voyelle brève est dissimulée par une voyelle longue suivante (cf. *kaslánu*<sup>n</sup> « paresseux » > *kešlân*; *qiddísu*<sup>n</sup> « très saint » > *qaddís*; *žunḩúru*<sup>n</sup> « foule » > *žamḩúr*).

(4) Et ses variantes : ö, o, ø.

(5) Avec redoublement de ý (recherche de la syllabe fermée); cf. aussi cl. *šífatu*<sup>n</sup> « lèvre » > *šáffē*, etc.

> *mōnhol*; *žūbbatū* « habit de dessus à manches très amples » >  
*žōbbē*; *mūmkīnū* « possible » > *mōmkēn*; etc.

#### QUANTITÉ.

En général, dans notre parler, les voyelles brèves classiques, en syllabe ouverte comme en syllabe fermée, gardent à l'initiale leur quantité normale, et, sauf en syllabe ouverte inaccentuée (cas où elles tombent), elles ne passent jamais à des voyelles réduites ou semi-réduites. Elles sont même (mais c'est un fait d'analogie) devenues longues à l'impératif masc. sing. de tous les verbes à 2<sup>e</sup> radicale *w* ou *y* (cf. plus loin), et lorsqu'elles étaient suivies dans la même syllabe d'un ' (cf. plus haut, *hamza*).

#### VII. VOYELLES LONGUES EN SYLLABE FERMÉE ACCENTUÉE OU NON (À L'INITIALE)<sup>(1)</sup>.

CONSERVATION. CHUTE. — L'arabe classique, comme les autres langues sémitiques, ne supporte pas de voyelles longues en syllabe fermée (accentuée ou inaccentuée) à l'initiale non plus qu'à l'intérieur des mots et les abrège toujours, sauf dans le cas où elles sont dans une syllabe qui n'est fermée que par une consonne géminée ou par une seule consonne à la finale<sup>(2)</sup>. Ex. : *đāllūn* « ceux qui se trompent »; *hāssatū* « sens ».

Notre parler ne connaît pour ainsi dire plus de voyelles longues en syllabe fermée accentuée ou inaccentuée à l'initiale (non plus qu'à l'intérieur du mot), et fait subir aux formes classiques (ou dialectales) de cette structure les modifications que nous allons étudier à propos de la quantité des voyelles longues.

#### QUANTITÉ.

Comme la quantité des voyelles longues en syllabe ouverte ou fermée, accentuée ou inaccentuée, à l'initiale et à l'intérieur du mot, est soumise dans le parler aux mêmes lois phonétiques, nous allons en parler ici une fois pour toutes, laissant pour plus tard le traitement de la quantité des voyelles longues à la finale<sup>(3)</sup>.

1. En syllabe *ouverte*, accentuée ou non, initiale ou médiale, les voyelles longues classiques conservent régulièrement leur

<sup>(1)</sup> On a jugé inutile d'étudier à part (comme on l'a fait jusqu'ici) les voyelles longues en syllabe fermée inaccentuée et en syllabe fermée accentuée, parce que dans les deux cas l'évolution est la même dans le parler

<sup>(2)</sup> Cf. BROCKELMANN, p. 63.

<sup>(3)</sup> Les voyelles longues à la finale des mots, s'abrégant presque toujours à *klār'abida*, seront traitées à part,

valeur de longues à Kfár'abîda et cette règle s'applique également aux cas où les voyelles longues dialectales sont de provenance secondaire. Ex. : pour  $\bar{a}$  : *kâtibu*<sup>n</sup> « écrivain » > *kâtēb*<sup>(1)</sup>; *hāmilīna-hu* « ferentes eum (pron. pers.), le portant (suj. pl.) » > *hāmlīnu*; *hizāratu*<sup>n</sup> « pierres » > *hizāra*; *makātibu-ka* « tes lettres » > *mkātībak*<sup>(2)</sup>; *rū'su-nā* « notre tête » > *rāsna*; — pour  $\bar{i}$  : *bīdānu*<sup>n</sup> « blancs » > *bīdān*; *zīfatu*<sup>n</sup> « cadavre » > *zīfē*; néo-cl. *yažibu-hā* « il l' (pr. pers. fém.) apporte » > *žība*; *zīwānu*<sup>n</sup> « vraies » > *zīwān*; — pour  $\bar{u}$  : *šūratu*<sup>n</sup> « image » > *šūra*; *ṭubā-kum* « soyez heureux » > *ṭubākūn*; *maktūbīna* « écrits » > *maktūbīn*; *faṭwālu*<sup>n</sup> « marchand de fèves » > *fūwāl*.

2. En syllabe fermée par une seule consonne (à la finale), les voyelles longues conservent également à Kfár'abîda leur valeur de longues; ici il ne peut naturellement s'agir que de syllabes fermées d'origine récente (après la chute des voyelles finales). Ex. : pour  $\bar{a}$  : *qāla* « il a dit » > <sup>ʾ</sup>/*qāl*; *ʿuryānu*<sup>n</sup> « nu » > *ʿüryān*; — pour  $\bar{i}$  : *zādīdu*<sup>n</sup> « neuf » > *zādīd*; *\*yaʿtī-ka*<sup>(3)</sup> « il te donnera » > *yeʿtik*; *kadītābīna* (régime) « menteurs » > *keddābīn*; — pour  $\bar{u}$  : *yarūhu* « il s'en va » > *irūh*; *maksūru*<sup>n</sup> « cassé » > *maksūr*<sup>(4)</sup>.

3. En syllabe d'origine classique (ou dialectale) fermée par un groupe de consonnes, aucune voyelle longue ne peut subsister telle quelle dans notre parler : ou bien la voyelle longue perd purement et simplement sa valeur de longue et passe à la brève correspondante, ou bien, lorsqu'elle est morphologiquement ou psychologiquement nécessaire, elle reste longue, nécessitant ainsi quelques modifications dans la coupe des syllabes, de sorte que la voyelle longue termine la syllabe et que le groupe de consonnes qui la suit se joint à la voyelle suivante, longue ou brève, pour commencer la syllabe suivante (ce qui est possible, car notre parler peut commencer une syllabe par un groupe de consonnes), ou bien encore c'est la consonne géminée qui se simplifie et permet à la voyelle longue de subsister.

a. La voyelle longue perd purement et simplement sa valeur de longue en syllabe fermée par un groupe de consonnes et passe à la brève correspondante. Ex. : cl. *ḥāffatu*<sup>n</sup> « bord » > dial.

(1) Sur le timbre de  $\bar{a}$  class., cf. plus haut, imāla.

(2) Il est évident que la voyelle  $\bar{a}$  de *mkātībak*, bien que réellement longue à Kfár'abîda, est cependant un peu moins longue que la voyelle suivante  $\bar{i}$ , ou que toute autre voyelle longue accentuée; les sujets parlants s'en rendent d'ailleurs bien compte.

(3) Cl. *yuʿtīka*.

(4) Ici les formes classiques peuvent également perdre leurs voyelles brèves finales à la pause, et conserver en même temps leurs voyelles longues.

*ḥāffē*; *dābbatu<sup>n</sup>* « ânesse, bête de somme » > *dābbē*; *ḥāẓẓu<sup>n</sup>* « pèlerin (de la Mecque ou de Jérusalem) » > *ḥāẓẓ* (fém. *ḥāẓẓē*); *šābbu<sup>n</sup>* « jeune homme » > *šābb*; *ḥāddu<sup>n</sup>* « vif, violent » > *ḥād<sup>d</sup>* (fém. *ḥāddē*); *qāl(a) lī* « il m'a dit » > *qállē*; *ḥāna la-hu* « il est temps pour lui... » > *\*ḥānlu* > *ḥāllu* (avec assimilation totale de *n* à *l*), cf. plus haut p. 79; *mā kāna (+ š)* « il n'était pas » > *mākānš*; *mā 'adrī* « je ne sais pas » > *mōdrē<sup>(1)</sup>* « je ne sais = peut-être »; [*al*] -*'ām-ul-'āwwalu* « l'année dernière » > *'omlāwwal<sup>(1)</sup>*; *rā'su māli<sup>n</sup>* « capital » > *\*rāsmāl* > *rešmāl<sup>(1)</sup>*; *mā (bi)yanbā'u (+ š)* « il ne se vend pas » > *mābyombā's*; *mā 'āda (+ š)* « il n'est pas revenu » > *mā'ādš* (à côté de *mā'asī*); *šāra la-hu* « il est arrivé à lui = il y a (tant de temps) qu'il est... » > *šāllu* (avec assimilation totale de *r* en *l*); *ḥattā yarūḥa* « pour qu'il aille » > *\*tā* (c'est-à-dire *ḥattā*) *irūḥ* > *tairūḥ<sup>(2)</sup>*; *kāi fa žā'a* « comment est-il venu » > *\*kīf žā* (avec réduction de la diphtongue *ai* à *i*) > *kēfža*; *'idu<sup>n</sup> kabīru<sup>n</sup>* « grande fête » > *'ēdkbīr*; *mī'atu<sup>n</sup>* « cent » > *\*mīt* > *mōt<sup>(3)</sup>* (*ktāb*) « cent (livres) »; *mā yakūnu (+ š)* « il n'y aura pas » > *maikūnš*; *(bi) + yaqūlu la-hu* « il lui dit » > *bi<sup>2</sup>/qollu*. Il en est de même des mots classiques dans lesquels les voyelles longues se sont trouvées, à Kfār'abīda, en syllabe fermée par suite de la chute d'une voyelle brève suivante : cf. *mā'idatu<sup>n</sup>* « table servie, réfectoire » > *\*māy(i)datu<sup>m</sup>* > *māidē*; *'ā'ilatu<sup>n</sup>* « famille » > *\*'āy(i)latu<sup>n</sup>* > *'āilē*; *ḥā'ītu<sup>n</sup>* « mur » > *\*ḥāy(i)tu<sup>n</sup>* > *ḥāī<sup>(4)</sup>*.

b. Les voyelles longues en syllabe (classique ou dialectale) fermées par un groupe de consonnes sont maintenues, mais la coupe des syllabes est modifiée de manière que ces voyelles longues se trouvent autant que possible en syllabe ouverte. De plus, si le groupe de consonnes qui suit la voyelle longue est une gémignée, l'implosive se réduit, d'après la constitution syllabique du parler, à une demi-consonne. Ex. : cl. *šāddīna* « tirant » (masc. plur.) > *šā<sup>d</sup>dīn* (coupe syllabique : *šā<sup>d</sup>-dīn*); *kātībatu<sup>n</sup>* « écrivain » (fém. sing.) > *kā<sup>t</sup>-tbē*; *ḥāššiyatu<sup>n</sup>* « propriété, aptitude » > *ḥā<sup>s</sup>-šyē<sup>(5)</sup>*; *ḥāššata<sup>n</sup>* « particulièrement » > *ḥā<sup>s</sup>-ṣta<sup>n</sup>*<sup>(6)</sup>; (cf. cl. *dāllatu<sup>n</sup>*) soit *\*dālliyatu<sup>n</sup>* « familiarité » > *dā<sup>l</sup>-liyē*.

(1) La voyelle perd non seulement sa quantité, mais son timbre.

(2) Mais dès que les voyelles longues ne sont plus en syllabe fermée par un groupe de consonnes, elles conservent leur quantité primitive; on dit : *tā* (c'est-à-dire *ḥattā*) *yē'māl* « afin qu'il fasse »; *'ā* (c'est-à-dire *'alā*) *rāsē* « sur ma tête, volontiers »; *'āmōžžāyē* « l'an prochain », etc.

(3) Etat construit.

(4) En arabe aussi bien qu'en syriaque, une diphtongue, à la finale de syllabe ou de mot, est considérée comme une syllabe fermée.

(5) Ainsi qu'on le verra plus loin, la voyelle -*ē* bref (< *-atu<sup>n</sup>*), indice du féminin, et les pronoms affixes comptent toujours dans le parler pour une syllabe longue.

(6) Ici la réduction est complète parce que la consonne gémignée est suivie d'une autre consonne, cf. *saḥtān*, duel de *sōḥḥa* < cl. *šihḥata<sup>n</sup>* « santé, bonne santé » où la réduction complète a lieu dans les mêmes conditions.

c. Les voyelles longues en syllabe finale fermée par un groupe de consonnes sont également maintenues telles quelles, mais la consonne géminée se simplifie aux dépens de l'explosive. Ex. : *dābbatu*<sup>(1)</sup> «ânesse, bête de somme» > *dābe* (à côté de *dābbé*); *dawābbu* «ânes, bêtes de somme» > *dwāb*; *‘āmmu*<sup>n</sup> «général» > *‘ām*; *‘awāmmu* «universels, communs, généraux» > *‘wām*; *šawādātu* «anormaux, irréguliers» > *šwāz*; *ḥāffu*<sup>n</sup> «seul, sec» (dans *sawiqu*<sup>n</sup> *ḥāffu*<sup>n</sup> «farine non pétrie») > *ḥāf*<sup>(2)</sup>; etc.

Nous sommes donc ici complètement en désaccord avec M. Mattsson lorsqu'il soutient (p. 113) contre M. Brockelmann qu'une voyelle longue peut garder sa valeur de longue devant un groupe de consonnes ou devant une consonne géminée. Les nombreux exemples qu'il donne à l'appui de son opinion ne semblent pas la confirmer parce que dans aucun d'eux la voyelle longue ne se trouve réellement en syllabe fermée par deux consonnes ou par une consonne géminée. L'erreur de M. Mattsson provient de ce qu'il n'a pas prêté attention à la coupe dialectale des syllabes. Ainsi (pp. 112-113) le mot *mādné* «minaret» < cl. *mīdanatu*<sup>n</sup> doit-être coupé *mā-dné*<sup>(3)</sup>; de même *ḥāṭṭin* «posant, mettant» (masc. plur.) < cl. *ḥāṭṭīna*... et *žārna* «notre voisin» > cl. *žāru-nā*... doivent être coupés *ḥā-ṭṭin* et *žā-rna*; etc. Quant à *sāḥṭessāmək* «le marché aux poissons», il doit être coupé *sā-ḥṭes-sā-mək*. Les deux consonnes *ḥ* et *t* sont naturellement groupées dans la syllabe fermée par *-es-*.

## 2. VOYELLES LONGUES ET BRÈVES À L'INTÉRIEUR DU MOT.

### I. VOYELLES BRÈVES EN SYLLABE OUVERTE INACCENTUÉE<sup>(4)</sup> (À L'INTÉRIEUR).

CONSERVATION. CHUTE. — Comme à l'initiale, les voyelles brèves classiques en syllabe ouverte inaccentuée disparaissent

<sup>(1)</sup> La consonne n'est pas finale ici, mais le singulier est analogique du pluriel (régulier).

<sup>(2)</sup> M. Cohen (p. 115, 270) pense que le dial. *ḥāf* dans les expressions *ḥebz ḥāf* «pain sec» et *mā ḥāf* «eau pure» (usitées également à Kfār'abida), relevées par lui à Alger juif, provient du cl. *ḥāfi*<sup>n</sup> «nu-pieds», alors qu'il serait naturel, me semble-t-il, de voir dans ce mot le représentant du classique *ḥāffu*<sup>n</sup> avec simplification de la géminée. Autrement il serait difficile d'expliquer la disparition de la syllabe finale *i*<sup>n</sup> (provenant de *\*yu*<sup>n</sup>) qui dans notre parler ne tombe jamais, mais est toujours représentée par *é*; on dit, par exemple, *wāleḍ ḥāfē* «un enfant nu-pieds».

<sup>(3)</sup> M. Mattsson admet lui-même (p. 93) qu'une voyelle brève tombe toujours devant la désinence du féminin : cf. cl. *nāyfaratu*<sup>n</sup> «jet d'eau» > *nāyfa*, qu'il faut couper *nāy-fra*.

<sup>(4)</sup> Seul cas qui puisse exister en classique; car une syllabe brève ouverte, à l'intérieur du mot, n'est jamais accentuée, étant donné que l'accent recule

toujours à l'intérieur du mot dans notre parler. Ex. : voyelles prétoniques : pour *a* : *yata'allamu* « il apprend » > *yet'allem*; *qalamáini* « deux plumes à écrire » (rég. indir. au duel) > *'qalmáin*; *šalawáti* « mes prières » > *šahwáti*; néo-cl. *žasadāntýu* « corporel » > *žesdāné*<sup>(1)</sup>; *darabū-nī* « ils m'ont frappé » > *darbāné*; *žarayānu* « action de courir, de couler » > *žeryān* « action de courir, diarrhée »; *'ankabūtu* « toile d'araignée » > *'ankbūt*; *žazawātu* « incursions » > *žazwāt*; — pour *i* : *hāmilina* « portant » (plur. rég.) > *hāmlin*; *yaḏribū[na]-ka*<sup>(2)</sup> « ils te frapperont » > *yōḏrbūk*; *ihtibāru* « expérience » > *'eḥtbār*; *'ardiya'u* « méchants » > *'érđya*<sup>(3)</sup>; — pour *u* : *tatruki[na]nā* « tu (fém.) nous laisseras » > *tetrkīna*; *wa-umūmatī* « et mes oncles paternels » > *wōmūmté*; — voyelles posttoniques : pour *a* : *darabat* « elle a frappé » > *darbat*; *darabū* « ils ont frappé » > *darbu*; *yānkasiru* « il se cassera » > *yēnksēr*; *māmlakatu* « royaume » > *māmlké*; *daraba-ka* « il t'a frappé » > *darbak*; *hāsanatu* « bienfait, bonne œuvre » > *hāsne*; — pour *i* : *šāribū* « ils ont bu » > *šērbu*; *šāribat* « elle a bu » > *šērbat*; *yaksirū[na]* « ils casseront » > *yēksru*; *mā'rifatu* « savoir, connaissance » > *mō'rfé*; *ma'ārifī* « mes connaissances, mes amis » > *m'ārfe*; — pour *u* : *kaḥurū* « ils ont été nombreux » > *kētru*; *kutubī* « mes livres » > *kōtbé*; *mūkhūlatu* « vase à collyre » > *mōkhlé*; etc. — Mais, par suite de la chute régulière des voyelles brèves finales, les voyelles brèves posttoniques peuvent se trouver dans notre parler en syllabe fermée, et en conséquence elles se maintiennent; en voici quelques exemples : *daraba* « il a frappé » > *darab*; *bārtala* « il a capté » > *bārtal*; *'āsadu* « lion » > *'āsēd*; *māliku* « roi » > *mālek*; *šāriba* « il a bu » > *šēreb*; *yāktubu* « il a écrit » > *yēktōb*; etc. Tous ces cas, où les voyelles brèves ne tombent pas, rentrent du reste dans celui des voyelles brèves en syllabe fermée.

## II. VOYELLES LONGUES EN SYLLABE OUVERTE INACCENTUÉE (À L'INTÉRIEUR).

CONSERVATION. CHUTE. — Comme à l'initiale du mot, les voyelles longues classiques, en syllabe ouverte inaccentuée (à l'intérieur), se maintiennent dans notre parler en qualité de

toujours vers le commencement du mot jusqu'à ce qu'il rencontre une syllabe longue, et que, quand il n'y en a pas dans le mot, il tombe sur la première syllabe et par conséquent sur l'initiale (qu'elle soit longue ou non).

(1) Peu importe que l'accent en classique repose sur la syllabe qui suit immédiatement la voyelle brève ou sur une syllabe plus éloignée, comme dans l'exemple cité.

(2) Il faut faire abstraction de la finale *-na* qui, on le verra, n'est pas représentée dans le parler. En réalité *yōḏrbūk* provient directement de *yaḏribūka* (modus apocopatus).

(3) Ici l'accent classique, par suite de la chute du *-u* et de l'abrègement régulier de *ā* à la finale a reculé jusqu'à la première syllabe du mot.

longues, quitte à attirer à elles, le cas échéant <sup>(1)</sup>, l'accent du mot. Ex. : pour *ā* : *mafātihu* « élés » > *mfātih* <sup>(2)</sup>; *yuqātīlū[na]nī* « ils se battent avec moi » > *i'/qātīlūné*; *'ihsānātu* « bienfaits » > *'ehsānāt*; *ḥammālīna* « portefaix (plur. régime) » > *ḥommālīn*; *talāmīdu* « disciples » > *tlāmīd*; — pour *ī* : *miṣrīyīna* « Égyptiens » (régime) > *mōṣrīyīn*; *tīmūdāīni* « deux disciples » (duel, régime) > *talmūdāīn*; *'amīriyu* « fisc, impôt dû au prince » > *mīré*; — pour *ū* : *maḥlūqātu* « créatures » > *mahlū'/qāt*; *maḍrūbīna* « frappés » (régime) > *maḍrūbīn*; *yahūdīyu* « juif » > *ihūdé*; etc.

### III. VOYELLES LONGUES EN SYLLABE OUVERTE ACCENTUÉE (À L'INTÉRIEUR) <sup>(3)</sup>.

CONSERVATION. CHUTE. — Comme en syllabe ouverte inaccentuée, les voyelles longues classiques en syllabe ouverte accentuée (à l'intérieur du mot) se maintiennent en règle à Kfár'abīda; elles s'abrègent dans un cas bien déterminé, ainsi qu'on va le voir, et, comme conséquence, elles perdent l'accent qui recule jusqu'à la longue précédente ou, à défaut de longue, jusqu'à l'initiale. Ex. : pour *ā* : *nanātu* « nous obtenons » > *nātl* <sup>(4)</sup>; *balābīlu* « rossignols » > *blābāl*; *'ahbāru* « nouvelles » > *'ehbār*; — pour *ī* : *qanādīlu* « lampes » > *'/qnādīl*; *mandīlu-ka* « ta serviette, ton voile » > *mandīlēk*; *yamīlu* « il se penche » > *imīl*; — pour *ū* : *yaqūlu* « il dit » > *i'/qūl*; *maḍrūbatu* « frappée » > *maḍrūbé*; *ḡumhūru-nā* « notre multitude » > *ḡamhūrna*; etc.

#### QUANTITÉ.

On l'a déjà dit, les voyelles longues classiques conservent toujours à Kfár'abīda leur quantité normale dans les syllabes ouvertes accentuées ou inaccentuées, initiales ou médiales. Elles s'altèrent pourtant à l'intérieur et passent à des voyelles brèves, lorsqu'elles sont devenues elles-mêmes finales, étant immédiatement suivies d'une syllabe finale sujette à disparition, c'est-à-dire lorsque cette syllabe commençait par une des consonnes faibles *w*, *y* et *'*. Ex. : *'ašyā'u* « choses » > *'éšya*; *baīdā'u* « blanche » > *bāīda*; *balādīyu* « indigène » > *bāldé*; *šamsīyu* « solaire » > *šāmsé*; (cf. cl. *ma'yzūwu*) <sup>\*</sup>*ma'yzūyu* > *mō'yzé* « pillé »; etc.

(1) Quand la longue accentuée suivante est devenue dialectalement finale et s'est en conséquence abrégée.

(2) Sur le timbre de *ā*, cf. plus haut (imāla).

(3) Sur la conservation et la chute des voyelles longues en syllabe fermée accentuée ou non à l'intérieur du mot, se rappeler ce qui a été dit plus haut, p. 105.

(4) Comme beaucoup d'autres formes verbales et nominales, le classique *nanātu*, par suite de la chute des voyelles brèves initiale et finale, est devenu monosyllabique à Kfár'abīda et *ā* s'est trouvé accidentellement en syllabe fermée.

## TIMBRE.

Le timbre de *ā* classique, en syllabe ouverte accentuée ou inaccentuée, à l'initiale aussi bien qu'à l'intérieur du mot, a été traité plus haut à propos de l'imāla, et on n'y reviendra pas. Reste à dire un mot de celui des autres longues.

A la différence de ce qui se produit dans d'autres dialectes arabes modernes<sup>(1)</sup>, le timbre des longues *ī* et *ū*, hors les cas prévus d'abrégement, ne subit aucune altération sensible dans le voisinage des emphatiques, des gutturo-palatales ou des faucales, que celles-ci précèdent ou suivent. Ceci est vrai, non seulement quand *ī* et *ū* se trouvent en syllabe initiale, mais encore quand elles sont en syllabe médiale ouverte, accentuée ou non. Ex. : *ḥīlatu*<sup>n</sup> « ruse » > *ḥīlē*; *sīqānu*<sup>n</sup> « jambes, tibias » > *sī*<sup>2</sup>/*qān*<sup>(2)</sup>; *marḍūdu*<sup>n</sup> « cassé, brisé » > *marḍūḍ*; *mannū*<sup>c</sup>*u*<sup>n</sup> « défendu » > *mannū*<sup>c</sup>; *malīhu*<sup>n</sup> « bon » > *mliḥ*. Dans ces cas *ī* et *ū* ne subissent aucune modification; il ne se produit aucune voyelle accessoire (aucun pataḥ furtif n'est intercalé entre *ī* ou *ū* et les faucales <sup>c</sup> ou *ḥ*), à la différence de ce qui a lieu dans d'autres langues et d'autres dialectes. Tout au plus pourrait-on admettre la présence d'une voyelle anaptyctique (<sup>c</sup>) après <sup>c</sup> et *ḥ* (lorsqu'ils sont précédés à la finale du mot de *ī* ou *ū*) : *bī*<sup>c</sup> « vends » et *rūḥ* « va-t-en » (cf. *cl. bī*<sup>c</sup> et *rūḥ*), qu'on pourrait noter, à la grande rigueur, par *bī*<sup>c</sup> et *rūḥ*<sup>c</sup>.

## IV. VOYELLES BRÈVES EN SYLLABE FERMÉE INACCENTUÉE (À L'INTÉRIEUR).

CONSERVATION. CHUTE. — Le classique possède peu de formes vraiment unes<sup>(3)</sup> qui présentent à l'intérieur du mot une voyelle brève en syllabe fermée inaccentuée; de telles formes peuvent cependant se produire par suite de l'annexion des pronoms suffixes et du déplacement concomitant de l'accent vers la fin du mot. Ces formes, unes ou complexes, subsistent telles quelles à Kfār'abīda et conservent toujours leurs voyelles brèves en syllabe fermée inaccentuée. Ex. : pour *a* : *musta*<sup>c</sup>*malīna* « employés » (partic. plur.) > *mōsta*<sup>c</sup>*mliḥ*; *iskandarīyatu* « Alexandrie » > (<sup>c</sup>)*skandrīyē*; (néo-cl. *faransīyu*<sup>n</sup>) d'où *\*faransāwīyu*<sup>n</sup> « français » > *frēnsāwē*; *banafsāzīyu*<sup>n</sup> « violet » > *bnāfszē*<sup>(4)</sup>; *bartalnā-ka* « nous l'avons capté » > *bartalnāk*; *yastaqbilū[na]nā* « ils vont au-devant de nous » > *yēsta*<sup>2</sup>/*qblūna*; — pour *i* : *istibdādu*<sup>n</sup> « action de s'occuper seul d'une chose, despotisme » > *stōbdād*; *istiḥsānī* « mon

(1) Cf. MARÇAIS, *Saīda*, M. S. L., XIV, p. 135-136; COHEN, p. 114.

(2) Chez les *Ūlād Bṛāhīm*, on a *ḥēla* et *sēgān*; cf. MARÇAIS, *loc. cit.*

(3) Non composées d'une préposition ou d'une conjonction.

(4) Par suite de la chute de la syllabe finale *-yu*<sup>n</sup> et de l'abrégement régulier de *-ī*-précédent, devenu final, l'accent classique a reculé jusqu'à la syllabe fermée.

approbation » > *steħsâné*; *laħiqnâ-kum* « nous vous avons atteints » > *lħö'qnâkøn*; *fahiml(uu)â-nî* « vous m'avez compris » > *šhomtûné*; *wa-šiddiq<sup>n</sup>* « et très juste » > *ušaddi<sup>o</sup>/q*<sup>(1)</sup>.

#### V. VOWELLES BRÈVES EN SYLLABE FERMÉE ACCENTUÉE (À L'INTÉRIEUR).

CONSERVATION. CHUTE. — Les voyelles brèves classiques en syllabe fermée accentuée (à l'intérieur) se maintiennent toujours dans notre parler et ne se dessaisissent naturellement pas de l'accent du mot. Ex. : pour *a* : *darábtu* « j'ai frappé » > *ḏrâbt*; *mu'állimu<sup>n</sup>* « professeur » > *m'allēm*; *iħmárrat* « elle est devenue rouge » > *ħmárræt*; *safáržalu<sup>n</sup>* « coing » > *sfáržel*; *muta'ázžibu<sup>n</sup>* « étonné » > *mõt'ázžeb*; — pour *i* : *šaribnâ* « nous avons bu » > *šróbna*; *mustabíddatu<sup>n</sup>* « absolue dans son opinion, despote (fém.) » > *möstböddé*; *yasta'iddu* « il se prépare » > *yest'éd<sup>d</sup>*; — pour *u* : *kabúrtu* « j'ai grandi » > *kbört*; *ħasúnti* « tu as été belle » > *ħsénté*; *wa-qólnâ* « et nous avons dit » > *u<sup>o</sup>/qólna*; etc.

#### TIMBRE.

On étudiera ici à la fois le timbre des voyelles brèves en syllabe fermée accentuée ou inaccentuée dès le classique, et celui des voyelles brèves qui ne se trouvent en syllabe (accentuée ou non) que dans le parler par suite de chute de la voyelle brève subséquente.

##### 1. Voyelle *a*.

*a*. En général, la voyelle *a*, en syllabe fermée accentuée ou inaccentuée, d'origine classique ou de provenance secondaire, conserve à Kfár'abida son timbre pur dans les formes verbales et dans les formes nominales. Ex. : *ta'allama* « il a appris » > *t'allēm*<sup>(2)</sup>; *muta'ázžibina* « étonnés » > *mõt'ažžbîn*; *iswáddat* « elle est devenue noire » > *swáddet*; *yubartilá[na]-nî* « ils me captent » > *ibartlîné*; *safáržalu<sup>n</sup>* « coing » > *sfáržel*; *banáfsažu<sup>n</sup>* « violette » > *bnáfsęž*; *žumáiyalu<sup>n</sup>* (dimin. de *žamîlu<sup>n</sup>*) « beau » > *žmáiyel* (nom propre d'homme); *wa-ħásanatu-ka* « et ton bienfait » > *uħásntęk*; etc.

*b*. La voyelle *a* bref en syllabe finale (fermée dans le parler mais résultant de la fermeture d'une syllabe classique médiale ouverte) passe toujours à *ę* dans les formes verbales et nominales. A son tour, cet *ę* de fin de mot dialectale, venant à se trouver en syllabe médiale, par suite de l'addition d'une désinence de conjugaison

(1) Je ne connais pas d'exemples pour *u* ni en classique ni dans le parler, sauf les cas où une initiale devient médiale après une particule proclitique, comme dans *wa-žuhhálu<sup>n</sup>* « et ignorants » > *užęhhál*.

(2) Sur le timbre de la dernière syllabe *-em*, cf. plus loin, sous *b*.

ou d'un suffixe pronominal, passe à la voyelle *e* ou à une de ses variantes. Ex. : dans les formes verbales : *kátaba* « il a écrit » > *kéteb* <sup>(1)</sup>; *katábnā* « nous avons écrit » > *któbna*; *hámala* « il a porté » > *hémal*; *hamálti* « tu (fém.) as porté » > *hmólté*; *infátaha* « il s'est ouvert » > *nfáteḥ*; *istákḥara* « il a trouvé nombreux, il a remercié » > *stákter*; *istakḥárnā* « nous avons trouvé nombreux » > *staktérna*; *yárkabu* « il monte » > *yérkeb*; — dans les formes nominales : *qálamu* « plume » > <sup>ʾ</sup>*qálem*; *qálamu-nā* « notre plume » > <sup>ʾ</sup>*qalómna*; *márkabu* « bateau » > *márkeb*; *márkabu-nā* « notre bateau » > *markóbna*; *ʿádadu* « nombre » > *ʿáded*; *ʿádadu-nā* « notre nombre » > *ʿadédna*; *ʾáwalu* « premier » > *ʾáwæl*. — Cependant les verbes des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> thèmes font exception, et gardent *a* pur en syllabe fermée à l'intérieur, bien que cet *a* soit altéré en syllabe finale dialectale. Ex. : *iytánama* « il a saisi l'occasion, il en a profité » > *ytánem*, mais *iytánamnā* « nous avons profité de l'occasion » > *ytámna*; *inháda'a* « il a été trompé » > *nháde'*, mais *inhadá'ti* « tu as été trompé » > *nhádd'té* (<sup>e</sup> à cause des 3 consonnes initiales dont *n*).

D'autre part, *a* bref en syllabe finale dialectalement fermée garde son timbre pur lorsqu'il est précédé ou suivi d'une emphatique, y compris *h*, *ḥ*, <sup>ʿ</sup> et souvent *h*. Ex. : *dáraba* « il a frappé » > *dárab*; *qátafa* « il a cueilli » > <sup>ʾ</sup>*qátaf*; *qábaḍa* « il a touché de l'argent » > <sup>ʾ</sup>*qábaḍ*; *táhana* « il a moulu » > *táhan*; *dáhala* « il est entré » > *dáhal*; *fárahū* « joie » > *fárah*; *báṣalu* « oignon » > *báṣal*; *márahmu* « onguent » > *márgan*; etc. <sup>(2)</sup>. Dans tous ces exemples, *a* reste également pur lorsqu'il arrive à être à l'intérieur du mot : *darábnā* « nous avons frappé » > *dḥúb-na*; *fárahū-nā* « notre joie » > *faráḥna*.

Il faut excepter ici également les verbes au V<sup>e</sup> thème (*taqáttala*) et au II<sup>e</sup> thème quadrilittère dérivé (*taqátlala*), qui, bien que conservant *a* pur sous l'influence d'une emphatique à la finale dialectale, l'altèrent cependant lorsqu'il arrive à se trouver à l'intérieur : *taḥáiyara* « il a été stupéfait » > *ḥáiyar*, mais *ḥáiyárnā* « nous avons été stupéfaits » > *ḥáiyérna*; *tanáṣṣara* « il s'est fait chrétien » > *tnáṣṣar*, mais *tanáṣṣartu* « je me suis fait chrétien » > *tnaṣṣórt*; *tabártala* « il a été capté » > *tbarṭal*, mais *tabarṭálnā* « nous avons été captés » > *tbarṭólna*; etc.

(1) La voyelle de la seconde syllabe de *kéteb* est en réalité finale dans le parler, et pourrait être étudiée avec les voyelles finales, mais elle représente une voyelle classique médiale, et c'est pourquoi on a préféré traiter ici de son timbre. Ceci du reste forme une transition naturelle entre les voyelles médiales et les voyelles finales.

(2) La racine *r-h-m* n'existant pas du tout dans la conscience des sujets parlants, rien ne s'est opposé au changement phonétique de *m* final en *n* que favorisait du reste la tendance à la dissimilation.

2. Voyelle *i*.

*a.* Comme à l'initiale, la voyelle *i* bref, en syllabe fermée accentuée ou non, passe toujours à *e* (ou à une de ses variantes). Ex. : *isti'dâdu*<sup>n</sup> « préparation » > *stē'dād*; *ša'ubnā* « nous avons gravi » > *š'ōdna*; *fahimtu* « j'ai compris » > *fhómt*; *wa-'ilmu-ka* « et la science » > *u'ēlmak*; *istihâmu*<sup>n</sup> « interrogation » > (<sup>e</sup>)*stofhâm*.

*b.* Comme *a*, la voyelle *i*, en syllabe finale fermée dialectale qui provient d'une syllabe classique ouverte (à l'intérieur), passe, dans les formes verbales et nominales, tantôt à *e* : *šariba* « il a bu » > *šēreb*; *yānzilu* « il descend » > *yēnzēl*; *māzlisu*<sup>n</sup> « divan, lieu où on s'assoit » > *māzlēš*; — tantôt à *o*<sup>(1)</sup>, sous l'influence d'une labiale ou peut-être par suite d'une innovation morphologique (*u* au lieu de *i*) : *mīšmīšu*<sup>n</sup> « abricot » > *mōšmōš*; *hūmmīšu*<sup>n</sup> « pois chiche » > *hōmmōš*; *hīšrimu*<sup>n</sup> « verjus » > *hōšrōm*; \**yāqribu* « il frappe » (cl. *yādribu*) > *yōqrob*; *yāruḍu* « il présente à quelqu'un quelque chose » (cl. *yāriḍu*) > *yēroḍ*; \**yāhtumu* « il scelle » (cl. *yāhtimu*) > *yēhtōm*; \**i'šū* « pression » impératif (cl. *i'šir*) > *šōr*; \**ihfir* « creuse » impératif (cl. *ihfir*) > *hfōr*; etc.

3. Voyelle *u*.

*a.* Comme à l'initiale, *u* en syllabe médiale fermée (accentuée ou non) passe à *ü*<sup>(2)</sup>. Ex. : *mudunu-kum* « vos villes » > *mōdünkōn*; *rahūšnā* « nous avons été diminués » > *rhūšna* « nous avons perdu l'estime (dont nous jouissions) »; *kūtubu-nā* « nos livres » > *kütōbnā*; *wa-buldānu-nā* « et nos pays » > *uböldāna*.

*b.* Comme *a* et *i*, la voyelle *u*, en syllabe finale dialectalement fermée, semble toujours passer à *e* au parfait des verbes à deuxième voyelle *u*, mais en réalité il s'agit d'un *i* passé à *e*, et substitué analogiquement à l'*u* des formes classiques : \**qariba* « il s'est approché » (cl. *qaruba*) > *qōreb*; \**hāsina* « il a été beau » (cl. *hāsuna*) > *hēsēn*<sup>(3)</sup>; etc. C'est un fait de morphologie et non de phonétique.

Partout ailleurs *u* passe à *o* : *kūtubu*<sup>n</sup> « livres » > *kūtōb*; *mūdumu*<sup>n</sup> « villes » > *mōḍōn*; *yāktubu* « il écrit » > *yēktōb*; *nādḥulu* « nous entrons » > *nēdhōl*; etc. — On dit cependant *yōftar* « il déjeûne » (cf. cl. *yāsturu*), *yēhlaš* « il est pur, il achève » (cf. cl. *yāhlušu*), *yēla*<sup>c</sup> « il se lève (soleil) » (cf. cl. *yālu'u*), ceci sans aucun doute par analogie avec les parfaits *fātara*, *hālaša* et *ṭāla'a* (voir p. 92).

(1) Ouvert ou fermé suivant la constitution syllabique.

(2) Et variantes.

(3) Cf. BROCKELMANN, p. 77, sur l'indécision que manifestent les verbes sémitiques de cette catégorie entre *i* et *u*.

3. VOYELLES LONGUES ET BRÈVES EN FINALE DU MOT<sup>(1)</sup>.

Comme pour l'initiale, une voyelle classique peut être en finale absolue ou en finale relative; dans le premier cas, c'est la voyelle elle-même qui termine le mot, *u* par exemple dans le classique *yádribu*; dans le second cas, la voyelle est suivie d'une consonne, par exemple *i* dans le classique *idrīb* (impér. masc. sing.). L'évolution étant différente selon qu'il s'agit de l'un ou de l'autre cas, on étudiera séparément les voyelles en finale absolue et en finale relative.

## A. VOYELLES EN FINALE ABSOLUE (SYLLABE OUVERTE).

## I. VOYELLES BRÈVES.

CONSERVATION. CHUTE. — 1. D'une façon générale, les voyelles brèves du classique en finale absolue disparaissent dans le parler de Kfár'abîda, de même que dans tous les dialectes arabes modernes et dans la plupart des langues sémitiques. Ex. : pour *a* : *dáraba* « il a frappé » > *dárab*; *al-kitâba* « le livre » (rég. dir.) > *l-ktâb*<sup>(2)</sup>; — pour *i* : *kitâbaini* « deux livres » (duel régime) > *ktâbain*; *bi-l-bâiti* « dans la maison » > *bölbâit*; — pour *u* : *al-'árđū* « la terre » > *l'árđ*<sup>(3)</sup>; *yáktubu* « il écrit » > *yé-ktqb*; etc.

2. Comme dans nombre de dialectes modernes, la désinence de la 2<sup>e</sup> pers. fém. sing. du parfait *-i* se maintient<sup>(4)</sup> à Kfár'abîda en passant à *é* : *katábtī* « tu as écrit » (fém.) soit *\*katábī* > *\*ktébtī* > *któbté*.

Tout se passe donc ici comme s'il s'agissait d'une voyelle longue, soit *ī*; ce qui montre sans doute que la longueur de la voyelle est

<sup>(1)</sup> Ici il ne saurait naturellement être question de distinguer entre syllabe accentuée et inaccentuée, puisque l'accent du mot ne reposait jamais en classique sur la syllabe finale, qu'elle fût longue ou brève, ouverte ou fermée. Les impératifs tels que *idrīb* ne constituent pas une exception à cette règle générale, car au fond ce ne sont là que des monosyllabes (*\*drīb*), devenus dissyllabes par l'application d'une simple règle d'euphonie, et dans lesquels l'accent repose naturellement sur la syllabe unique à l'origine qui était à la fois initiale, médiale et finale.

<sup>(2)</sup> *l-ktâb* peut représenter naturellement aussi *al-kitâbu* et *al-kitâbi*.

<sup>(3)</sup> Cf. note 2.

<sup>(4)</sup> Cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 424.

très ancienne, c'est-à-dire qu'elle remonte à une époque antérieure à celle où l'arabe classique, contrairement aux autres langues sémitiques<sup>(1)</sup>, a abrégé en *i* la voyelle  $\bar{i}$  du sémitique commun<sup>(2)</sup>. (On sait que quand l'*i* cesse d'être final par l'accession d'un enclitique, il pouvait devenir long même en classique, ex. : *katabti* mais *katabti-hā* aussi bien que *katabti-hā*.)

Il en est de même de *-i* de la 2<sup>e</sup> pers. fém. sing. du pronom personnel suffixe *-ki* : *lūki* « à toi » (fém.) > *lūkē*. Cet *-i* classique provient d'une voyelle longue  $\bar{i}$ , qu'on retrouve encore en éthiopien, longueur indiquée par la graphie en hébreu. Cependant, dans notre parler, la voyelle *i* du pronom suffixe *-ki* semble changer de place et passer devant *-k* (d'où *-ik*) lorsque le mot auquel il est suffixé n'est pas un mot accessoire et que d'autre part ce mot ne présente pas à la finale une voyelle longue (il en est de même d'ailleurs du masculin *-ka*) : *kitābu-ki* « ton (fém.) livre » > *ktābik*, et *kitābu-ka* « ton (masc.) livre » > *ktābak*<sup>(3)</sup>, mais *'abūki* « ton (fém.) père » > *būkē* (fém.), cf. *būk* (masc.).

La voyelle brève du classique subsiste également à Kfár'abīda dans les pronoms indépendants : *'anti* « toi » (fém.) > *'entē*; *\*nāhnā*<sup>(4)</sup> (cl. *nāhnu*) « nous » > *nēhna*; *hūwa* « lui », cf. *hūwē* (à côté de *hū*); *hīya* « elle » cf. *hīyē* (à côté de *hī*)<sup>(5)</sup>; (cf. encore *hīnna* « elles ») *\*hīnna* d'où *hēnnē*, employé également à la 3<sup>e</sup> pers. masc. plur.<sup>(6)</sup>

Signalons enfin le pronom suffixe *-hu*, qui, en perdant son *h* subsiste sous la forme *-u*<sup>(7)</sup> : *ḍaraba-hu* « il l'a frappé » > *ḍarbu*; et l'impératif masc. sing. des verbes *tertiaē* *y*, ex. : *'ā'ī* « donne » > *'ī*; *irḍa* « sois satisfait » > *rḍā*, formes où  $\bar{i}$  et  $\bar{a}$  ont été rétablis

(1) Cf. BROCKELMANN, p. 156.

(2) On sait du reste que, à quantité égale, un *i* est plus bref qu'un *a*. Il n'est donc pas étonnant que  $\bar{i}$ , en finale, soit devenu *i* bref, alors que  $\bar{a}$  subsistait. (Doctrine de M. Meillet.)

(3) Il semble évident que les formes intermédiaires ont été ici *\*kitābiki* pour le féminin et *\*kitābaka* pour le masculin. Il s'agirait donc dans les deux cas d'une assimilation vocalique régressive. Par la suite, les finales sont tombées, et l'on a eu *ktābik* et *ktābak*. Le phénomène d'assimilation, phénomène à la fois phonétique et psychologique (enseignement de M. Grammont), a sans doute été favorisé ici par la tendance à maintenir distinctes les formes du masculin et du féminin.

(4) Aussi bédouin de Tunisie (M. Marçais). Cf. éthiopien *nēhna* et araméen *'nāhnā*. Voir plus bas pour l'explication de la voyelle finale.

(5) « Les formes *hūwa* et *hīya* sont anciennes et largement répandues sur le champ des dialectes »; de même *hū* et *hī*. Cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 46 (1908-1909).

(6) La conservation s'explique par le fait qu'il s'agit de mots secondaires à accentuation anormale. Cf. dans les langues romanes : lat. vulg. *\*illō*, it. *lo*, frç. *le*, etc.; *egò*, ital. *io*, v. frç. *jo*, à côté de *\*ille*, frç. *il*, it. *il*, etc. On sait que *hīnna* existe dans des cas tels que *kitābi-hīnna* « de leur livre (à elles) ».

(7) Sur le suffixe *-hū* (*-hī*), cf. DE SACY, *Gramm. arabe* 3, p. 619.

par analogie des imparfaits *yú'ti* et *yárdā*, les racines étant ( $^c-t-y$ ) et ( $r-d-y$ )<sup>(1)</sup>.

Comme on le voit, sauf dans *néḥna*<sup>(2)</sup>, les voyelles brèves conservées en finale absolue sont toujours altérées en *é* (à l'exception de *u*).

## II. VOYELLES LONGUES.

CONSERVATION. CHUTE. — D'une façon générale, les voyelles longues du classique en finale absolue gardent leur valeur syllabique à Kfár'abîda<sup>(3)</sup>. Ex. : pour *ā* : *qúbnā* « nous avons dit » >  $^c/qóbnā$ ; *dúnyā* « monde » > *dúnya*; — pour *ī* : *qálam-ī* « ma plume » >  $^c/qálmé$ ; *qúmī* « lève-toi » (fém.) >  $^c/qúmé$ ; — pour *ū* : *kátabu* « ils ont écrit » > *kéṭbu*; *uktúbū* « écrivez » > *któbu*; etc. Il en est de même des cas où les voyelles longues sont de provenance secondaire, c'est-à-dire lorsqu'elles ne représentent pas des voyelles longues classiques, ou bien lorsqu'elles représentent des voyelles longues classiques médiales qui se sont trouvées en finale absolue après la chute de la syllabe suivante. Ex. : pour *ā* : *iqrá'* « lis » (impér.) >  $^c/qrā$ ; *samá'u* « ciel » >  $^c/sámā$  > *sáma*; — pour *ī* : (cf. *istádi'*  $\sqrt{d-w-}$ ), dial.  $^c/stádwī$  > *stádwé* « éclaire-toi, demande de la lumière »; *dan'u* « vil » >  $^c/dānī$  > *déné*; — pour *ū* : *žáru'u* « petit du chien » >  $^c/žárū$  > *žáru*; *ulūwu* « hauteur » > *lú*.

### QUANTITÉ.

Comme dans la plupart des dialectes arabes modernes, les voyelles longues d'origine classique ou de provenance secondaire en syllabe finale absolue perdent régulièrement à Kfár'abîda une partie de leur quantité, et passent (ainsi qu'on l'a déjà vu) aux brèves correspondantes. Elles gardent cependant leur valeur de longue<sup>(4)</sup> lorsqu'elles portent l'accent du mot, c'est-à-dire lorsqu'elles sont dans un monosyllabe ou dans l'équivalent d'un monosyllabe. Ex. de ce cas spécial : pour *ā* : *ihdá'* « reste

(1) Du reste *ī* est rétabli à Kfár'abîda dans tous les thèmes dérivés (de ces verbes), mais se trouvant en finale absolue, il s'abrège et s'altère en conséquence. Cf. *istárdi'* « cherche à contenter » >  $^c/stárdī$  > *stárdé*; *ihṭámi* « abtiens-toi » >  $^c/htémī$  > *htémé* « demande protection ». (Cf. cl. *hámā*,  $\sqrt{h-m-y}$  « il a protégé ».)

(2) Qui provient sans doute de  $^c/nahnā$  analogique des premières personnes plurielles du parfait (*qatabnā*, dial. *qtelna*), ou analogique de  $^c/ánā$  >  $^c/ána$ , cf. araméen  $^a/nahnā$ .

(3) A la différence de quelques dialectes arabes modernes qui perdent souvent les voyelles longues finales. Cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 141.

(4) Longue tout à fait relative qui n'a pas la même valeur qu'une longue médiale ou initiale et qui serait plus justement appelée demi-longue; c'est pourquoi on n'a pas attribué ici à ces voyelles demi-longues le signe de la longue.

tranquille » > *hdá*; *šá'a* « il est venu » > *šá*; cf. cl. *ibqa* ( $\sqrt{b-q-y}$ ) « reste » (imp.), dial. *b'qá*; cf. cl. *'i* ( $\sqrt{w-^c-y}$ ) « remarque, comprends », dial. *u'á* (à côté de *'ú'a*) « fais attention, éveille-toi »; — pour *ī* : *šáí'u* « chose » > *ší*; *lī* « à moi » > *lí*; *imšī* « marche » (impér. fém.) > *mší*; *húya* « elle » > *hí*; *fī* « dans » > *fí*; — pour *ū* : *hudú'u* « calme, repos » > *hdú*; *'ulūwu* « hauteur » > *'lú*; *igrá'ū* « lisez » > *'qrú*; *húwa* « lui » > *hú*; *šá'ū* « ils sont venus » > *šú*<sup>(1)</sup>.

## TIMBRE.

1. *a* dial. < cl. *ā*.

D'une manière générale, *a* bref dialectal final, représentant *ā* classique final ou médial, garde son timbre pur dans notre parler : *'anā* « moi » > *'ána*; *dáraba-nā* « il nous a frappés » > *daróbna*; *qátlā* « tués » > *'qótlā*; *hadâyā* « cadeaux » > *hdâya*; *hādā* « celui-ci » > *hāda*; *samā'u* « ciel » > *\*sāmā* > *sāma*; *mīnā* « port » > *mīna*; *hamrā'u* « rouge » (fém.) > *\*hāmṛā* > *hāmṛa*; *'idā* « ennemis » > *'éda*; *rābbā* « il a élevé » > *rābba*; etc. Cependant *a* dialectal passe toujours à *é*, dans les parfaits, à la 3<sup>e</sup> pers. masc. sing. des verbes à finale *ā* (*tertia* *'*, *y* ou *w*)<sup>(2)</sup> : *rāmā* « il a jeté » ( $\sqrt{r-m-y}$ ), *rémé*; *ýázā* « il a fait une incursion » ( $\sqrt{ý-z-w}$ ), *ýézé*; *hádā* « il a guidé » ( $\sqrt{h-d-y}$ ), *hédé*; *'álā* « il s'est élevé » ( $\sqrt{^c-l-w}$ ), *'élé*; etc. Ici le passage de *a* dialectal final à *é* s'explique sans aucun doute par une raison purement morphologique (cf. plus loin, p. 152).

2. *i* dial. < cl. *ī*.

A la différence de *a*, *i* bref dialectal final représentant *ī* classique final ou médial, ou même de provenance secondaire (cas de *'* ou *w* devenant *yod*), s'altère, sauf dans quelques monosyllabes, dans notre parler et passe à *é* : *qálam-ī* « ma plume » > *'qálmé*; *qūmī* « lève-toi » (fém.) > *'qúmé*; *'indī* « (j'ai) chez moi » > *éndé*; *\*ya'ī* « il donne » > *yé'té*; *aθ-θānī* « le second » > *tāné*; *radī'u* « méchant » > *rédé*; *baladíyu* « indigène » > *báldé*; (*maýzūwu* « pillé »), dial. *\*maýzīyu* > *móýzé*; etc.

3. *u* dial. < cl. *ū*.

Comme *a*, *u* dialectal final d'origine classique ou de provenance secondaire, représentant *ū* classique final ou médial, con-

(1) Les mots *'ulāwu* et *hudú'u* sont devenus des monosyllabes dans le dialecte parce qu'ils ne sont jamais employés qu'avec des pronoms suffixes ou à l'état construit : *lūwək* « ta hauteur »; *hdūw-öl-báhr* « le calme de la mer », etc.

(2) On a déjà rappelé plusieurs fois que tous ces verbes sont traités comme des *tertia* *y* par notre parler.

serve toujours à Kfár'abîda son timbre pur : *katabū* « ils ont écrit » > *kétbu*; *uktúbū* « écrivez » > *któbu*; *bi-ʿuláw(i<sup>n</sup>)* « en hauteur » > *böʿlú*; *bi-l-hudá(i)* « avec tranquillité » > *bólhdú*; etc.

## B. VOYELLES BRÈVES EN FINALE RELATIVE (SYLLABE FERMÉE)<sup>(1)</sup>.

Une syllabe classique finale peut être fermée de deux façons : ou bien elle est terminée par une consonne quelconque qui appartient à la racine, comme *b* dans *uktúb*, ou bien c'est la consonne <sup>n</sup> de l'indétermination, c'est-à-dire la *nunation*, qui la termine. Le premier mode de fermeture peut se trouver dans les formes verbales et dans quelques mots accessoires, tandis que le second se rencontre exclusivement dans les formes nominales. Comme l'évolution n'est pas la même selon qu'il s'agit de l'un ou de l'autre mode de fermeture, on étudiera ici séparément les voyelles brèves en syllabe finale fermée par une consonne radicale ou par l'indice <sup>n</sup> de la *nunation*.

### I. VOYELLES BRÈVES EN SYLLABE FERMÉE PAR UNE CONSONNE RADICALE (EN FINALE).

CONSERVATION. CHUTE. — En règle générale, une voyelle brève en syllabe classique finale fermée par une consonne appartenant à la racine, se maintient dans notre parler en subissant toutefois quelques modifications dans le timbre et la quantité. Ex. : pour *a* : *tanáṣṣar* « fais-toi chrétien » > *tnáṣṣar*; *náʿam* « oui » > *náʿam*; — pour *i* : *žáwib* « réponds » > *žáwəb*; *bártil* « capte » > *bárətəl*; *lâkin* « mais » > *lâkən*; *min* « de » > *mön*; — pour *u* : *uktúb* « écris » > *któb*; *húd* « prends » > *hód*; *kitábu-kum* « votre livre » > *ktábkən*.

### QUANTITÉ.

La voyelle brève en syllabe fermée (à la finale) classique et dialectale garde généralement sa quantité normale dans notre parler; elle est quelquefois devenue longue (ou demi-longue) sous l'action de l'accent, de l'analogie ou par renforcement d'origine psychologique. Ex. : dans tous les impératifs masc. sing. des

<sup>(1)</sup> Il ne peut naturellement s'agir ici que de voyelles brèves, puisque, comme on a eu déjà l'occasion de le faire remarquer, le classique ne supportant pas, sauf à la pause, de voyelles longues en syllabe finale fermée, les abrège toujours lorsque, de par la morphologie, elles se trouvent suivies d'une consonne réellement finale. Toutefois notre parler connaît des voyelles longues en syllabe fermée par une seule consonne, cas que nous avons étudié à propos des voyelles médiales et auquel nous ne reviendrons pas ici (cf. p. 105).

verbes forts ou faibles au 1<sup>er</sup> thème : (cf. *īṣrab* « bois » impér.), dial. *šrāb*; (cf. *ismáʿ* « écoute »), dial. *smāʿ*; (cf. *irkāb* « monte »), dial. *rkāb*; (cf. cl. *inzil* « descends »), dial. *nzāl*<sup>(1)</sup>; (cf. cl. *īʿrif* « sache bien »), dial. *ʿāf*; (cf. *uḥlūs* « finis »), dial. *ḥlās*<sup>(2)</sup>; (cf. *uṣtūr* « déjeûne »), dial. *ṣtār*; (cf. *šil* « arrive »,  $\sqrt{w - \text{š} - l}$ ), dial. *uṣāl*; (cf. *qif* « tiens-toi debout, arrête-toi »,  $\sqrt{w - q - f}$ ), dial. *w/qāf*; (cf. *dāʿ* « laisse en dépôt »,  $\sqrt{w - d - ʿ}$ ), dial. *udāʿ*; (cf. *ḥāf* « crains »,  $\sqrt{h - w - f}$ ), dial. *ḥāf*<sup>(3)</sup>; (cf. *nām* « dors »,  $\sqrt{n - w - m}$ ), dial. *nām*; (cf. *bīʿ* « vends »,  $\sqrt{b - y - ʿ}$ ), dial. *bīʿ*; (cf. *mīl* « aie de la sympathie pour »,  $\sqrt{m - y - l}$ ), dial. *mīl*; (cf. *qūl* « dis »,  $\sqrt{q - w - l}$ ), dial. *ʾ/qūl*; (cf. *mūt* « meurs »,  $\sqrt{m - w - t}$ ), dial. *mūt*; — dans les mots du type *ʾáqṭalu* dans le sens du superlatif : (cf. *ʾaswadu* « noir »), *ʾaswād* « très noir »; (cf. *áḥmaru* « rouge »), *ʾaḥmār* « très rouge »; etc., où l'accent a été transporté et la voyelle qui le porte désormais, allongée en même temps, parce que le type dialectal *ʾaswād*, provenant du cl. *ʾaswadu*, avait le sens d'un adjectif ordinaire (dès le classique) et qu'on a cherché un moyen d'exprimer par une forme simple l'intensité ou la supériorité; — enfin : (cf. cl. *zūdudu*<sup>n</sup> « neufs »), dial. *zādād*, plur. de *zādīdu*<sup>n</sup>, par analogie avec le type *kibāru*<sup>n</sup> « grands », plur. de *kabīru*<sup>n</sup>; (cf. cl. *ḥāšimu*<sup>n</sup> « dur »), dial. *ḥšīn*, par analogie avec *karīmu*<sup>n</sup> « généreux », *ʿatīqu*<sup>n</sup> « vieux », etc. <sup>(4)</sup>.

## II. VOYELLES BRÈVES EN SYLLABE FERMÉE PAR LA *nunation*.

CONSERVATION. CHUTE. — En principe, et ceci est commun à tous les dialectes arabes modernes, les désinences classiques  $-u^n$ ,  $-a^n$ ,  $-i^n$  qui sont celles des cas lorsque le nom est indéterminé, sont tombées dans notre parler, sauf  $-a^n$  qu'on rencontre dans quelques adverbes qui peuvent tous être considérés comme des mots savants : *dāʾimā*<sup>n</sup> <sup>(5)</sup> « toujours » < cl. *dāʾimā*<sup>n</sup>; *ḥāšata*<sup>n</sup> « particulièrement » < cl. *ḥāšata*<sup>n</sup>; *šārʿa*<sup>n</sup> « légalement » < cl. *šārʿa*<sup>n</sup>; *ḥšūša*<sup>n</sup> « surtout » < cl. *ḥšūša*<sup>n</sup>; *ʿərbā*<sup>n</sup> « en morceaux » < cl. *ʿirba*<sup>n</sup>; *rwāḍe*<sup>n</sup> « doucement, peu à peu » < cl. *ruwāḍa*<sup>n</sup>.

<sup>(1)</sup> Par analogie avec le parfait *názala*. Cette analogie avait déjà commencé son œuvre en classique comme le montre par exemple *irkab*, alors qu'on attendrait soit *\*irkib*, soit *\*urkub*. Voir la morphologie.

<sup>(2)</sup> Par analogie avec *ḥālaša*, cf. ce qui a été dit plus haut.

<sup>(3)</sup> Ici comme dans tous les impératifs des verbes *tertiæ w* ou *y*, la longueur de la voyelle est normale.

<sup>(4)</sup> Sur le timbre des voyelles brèves en syllabe fermée (finale relative), se rappeler ce qui a été dit plus haut à propos de l'imāla et des voyelles brèves en syllabe fermée dialectale.

<sup>(5)</sup> Avec passage régulier de *a* bref en syllabe fermée finale à la voyelle *e* > *ə* (sous l'influence d'une labiale précédente).

*ruwáda<sup>n</sup>*; *hâle<sup>n</sup>* « aussitôt » < cl. *hâla<sup>n</sup>*; *ýáde<sup>n</sup>* « demain » (à côté de *ýádé*) < cl. *ýála<sup>n</sup>*; *’áwle<sup>n</sup>* « premièrement » < cl. *’áwala<sup>n</sup>*; *tánye<sup>n</sup>* « deuxièmement » < cl. *thániya<sup>n</sup>*; etc. — Ce principe demande quelques explications.

1. En dehors des cas cités (pour  $-a^n$ ),  $^n$  final qui suit *a*, *i*, *u*, tombe partout et entraîne naturellement la chute de la brève précédente, sauf quand il s'agit de *a* : *kalbu<sup>n</sup>* « un chien » > \**kalbu* > *kalb* <sup>(1)</sup>, tandis que *márhaba<sup>n</sup>* « sois le bienvenu » > *márhba*; *’áhla<sup>n</sup> wa-sáhla<sup>n</sup>* <sup>(2)</sup> (même signification) > *’ahláysáhla*; *má’na<sup>n</sup>* « sens, signification » > *mô’na*; *ýína<sup>n</sup>* « richesses » > *ýéna*, *’áida<sup>n</sup>* « aussi » > *’áida*; etc.

Cette conservation de *a* final après la chute de  $^n$  s'explique, comme on l'a fait remarquer et comme l'a montré M. A. Meillet <sup>(3)</sup> pour d'autres langues, par le fait qu'à quantité égale *a* est plus long que *i* et *u*; ceci prouve que la voyelle brève de la *nunation* classique ne représente pas nécessairement une voyelle longue du sémitique commun, malgré ce qu'enseigne M. Brockelmann, p. 135 <sup>(4)</sup>.

2. La consonne qui, avant la chute de  $-a^n$ ,  $-i^n$ ,  $-u^n$ , précédait immédiatement la voyelle, retombe naturellement sur la syllabe précédente, la ferme si elle était ouverte et la rend doublement fermée si elle était déjà fermée par une consonne : *qálamu<sup>n</sup>* « plume » > *’qálem*; *kalbu<sup>n</sup>* « chien » > *kálb*; etc. Mais, s'il s'agit d'une consonne faible, c'est-à-dire d'un *’*, d'un *w* ou d'un *y* (ou encore de  $-t$ , signe du féminin), elle évolue comme suit :

*a*. *’* devenu final par la chute de  $-a^n$ ,  $-i^n$ ,  $-u^n$ , se fond ou s'assimile à la voyelle précédente ou suivante, avant la chute dé-

<sup>(1)</sup> Naturellement *’el-kálb* peut venir de son côté de *al-kalbu*, *al-kalbi*, etc.; *kalba* n'existe plus que dans les adverbes à cause de la tendance ancienne à n'avoir qu'une forme pour l'accusatif et le génitif.

<sup>(2)</sup> A côté de *’ahlâ<sup>n</sup> wasahlâ<sup>n</sup>*, qui dénote généralement un accueil plus cordial et qui est sous l'influence de la prononciation classique.

<sup>(3)</sup> *M. S. L.*, t. XV, p. 265-268 : *De la quantité des voyelles fermées*.

<sup>(4)</sup> On peut se représenter les choses de la façon suivante : *a* bref vaut en gros deux temps, alors que *i* et *u* brefs ne valent qu'un temps; — *a*, *i*, *u* +<sup>n</sup> passent d'abord à des voyelles nasales \**ã*, \**ĩ*, \**ũ*, qui, c'est un fait connu, sont plus longues que les voyelles orales correspondantes et valent donc en gros et respectivement : \**ã* trois temps, \**ĩ* et \**ũ* chacune deux temps. La dénasalisation de \**ã*, \**ĩ*, \**ũ* fait perdre à chacune de ces voyelles 1 temps, et alors on a :  $-ã = 2$  temps, mais  $-ĩ$  et  $-ũ = 1$  temps. L'abrègement des finales continue son œuvre et fait perdre encore un temps à chacune des voyelles. Alors  $-ĩ$  et  $-ũ$  sont réduits à zéro, tandis que  $-ã$  est réduit à *ã* (1 temps). — Des faits analogues ont été signalés par F. de Saussure et Baranowski en lituanien oriental (*M. S. L.*, t. VIII, p. 425). Cf. Gauthiot, *ibidem*, t. XIX, p. 142.

finale des finales, d'où contraction et enfin abrègement à la finale (soit trois résultats possibles :  $-a$ ,  $-i$ ,  $-u$ ); ou bien il passe à un  $w$  ou à un  $y$  : *samá'u* « ciel » > *sáma*<sup>(1)</sup>; *'ašyá'u* « choses » > *'éšya*; *mábdá'u* « principe » > *\*mábdā* > *mábdá*; *maži'u* « venue » > *\*mažiy* > *\*maži* > *mži-*<sup>(2)</sup>; *šái'u* « chose » > *\*šáiy* > *šái*<sup>(3)</sup> (à côté de *ší*<sup>(3)</sup>); *fái'u* « ombre » > *\*fáiy* > *fái*<sup>(4)</sup>; *žúz'u* « portion » > *\*žúzwu* > *\*žúzw* > *žázu*<sup>(4)</sup>; *dá'u* « lumière » > *\*dáuw* > *dáw*<sup>(5)</sup>; *mil'u* > *\*milwu* > vulg. *malu* « plénitude »<sup>(5)</sup>.

b.  $w$  et  $y$  devenus finals après la chute de  $-a^n$ ,  $-i^n$ ,  $-u^n$ , se fondent à Kfár'abída avec les voyelles homorganes qui les précèdent, se vocalisent après une consonne forte, et forment diphthongue avec un  $ǎ$  précédent (cette nouvelle finale est relativement longue ou brève suivant qu'elle est accentuée ou non dans le parler) : *marđiyu* « satisfaisant » > *\*marđiy* > *\*marđī* > *mórđé*; *'ulúwu* « hauteur » > *\*'ulúw* > *\*'ulú* > *'lú-*; *žáuwu* « air, atmosphère » > *\*žáuw* > *žáw*<sup>(6)</sup>; *háiyu* « vivant » > *\*háiy* > *háí*<sup>(6)</sup>; *sárwu* « cyprès » > *\*sárw* > *sáru*; *sá'yu* « effort » > *\*sá'y* > *sá'i-*; etc.

c.  $-t$ , indice du féminin, tombe toujours au singulier en même temps que  $-a^n$ ,  $-i^n$ ,  $-u^n$  qui le suivait et la voyelle  $a$  précédente subsiste en passant à  $é$ , sauf lorsqu'elle est précédée d'une emphatique, d'une des faucales  $h$ ,  $h'$ ,  $'$ ,  $'$  ou d'une des gutturo-palatales  $q$ ,  $h'$ ,  $ǧ$ , cas dans lequel elle garde son timbre pur : *kábatu* « chienne » > *\*kálbā* > *kálbé*; *hábzatu* « un pain » > *\*hábzā* > *hóbzé*; etc. Mais *báqaratu* « vache » > *ba'qru*; *há'atu* « forme extérieure, physionomie » > *há'a*; *'árba'atu* « quatre » > *'árb'a*<sup>(6)</sup>; *báidatu* « œuf » > *báida*; etc. Lorsque  $-t$  est précédé d'un  $-ā$  long, il se développe après cet  $ā$  la semi-voyelle  $y$  : *mihlátu* « sac à fourrage », dial. *möhláyé*; mais ici  $y$  radical a été rétabli par analogie pour empêcher  $é$  de se fondre avec la voyelle précédente (cf. plus loin).

#### 4. ASSIMILATION ET DISSIMILATION VOCALIQUES.

Jusqu'ici on s'est contenté de souligner au fur et à mesure les cas d'assimilation ou de dissimilation vocalique qui se produisent

(1)  $ā$  long devenu final et non accentué s'est abrégé en  $a$ , ex. : *samá'u* > *\*samá* > *\*sámā* > *sáma*.

(2) Cf. p. 117, note 1.

(3) Réduction spéciale d'un mot accessoire.

(4) Par dissimilation  $u-u$  >  $a-u$ .

(5) On dit plus souvent *malu* par dissimilation de  $a-u$  >  $a-u$ .

(6) A Elhen on prononce  $é$  après  $'$ , cf. *'árb'é*.

dans le parler de Kfár 'abîda. On se propose maintenant de réunir dans un seul paragraphe les cas déjà mentionnés à propos du vocalisme, ce qui permettra de les embrasser d'un seul coup d'œil.

#### A. ASSIMILATION (HARMONIE VOCALIQUE INVERSE).

α. Voyelle *a*. La voyelle *a* bref du classique passe généralement dans notre parler à la voyelle *e* (ou à une de ses variantes *e*, *ö*, *ə*, *o*) par assimilation lorsque la syllabe suivante comporte un *i* classique ou un *e* (*e*, *é*) dialectal.

#### EXEMPLES :

1. Les adjectifs classiques du type *qátilu*<sup>n</sup> (cf. p. 91) : cl. *ndkidu*<sup>n</sup> « boudeur, taquin » > dial. *nékéd*; *wásihu*<sup>n</sup> « sale » > *wésh*; etc.

2. Les pluriels des types *'aqtilá'u* et *'áqtilatu*<sup>n</sup> (p. 99); ici l'assimilation s'est produite avant la chute de l'*i* de la 2<sup>e</sup> syllabe : cl. *'ayniyá'u* « riches » > \**'éyneya* > dial. *'éynya*; *'aqwiýá'u* « forts » > \**'é/quya*; *'arýifatu*<sup>n</sup> « pains » > \**'érýefé* > *'érýfé*; etc.

3. Les formes verbales de la 3<sup>e</sup> pers. masc. sing., sauf dans les cas où *a* class. a été rétabli sous l'influence du voisinage consonantique (p. 92) : *'álima* « il a su » > dial. *'élem*; *kásaba* « il a gagné » > *kéšeb*; \**hásina* (au lieu de *hásuna*) « il fut beau » > *hésen* (sur le passage de la voyelle *i* [prenant éventuellement la place de *a* et *u* par équivalence morphologique incorrecte] à la voyelle *e* en syllabe finale dialectalement fermée, cf. p. 92 et suiv.); *másā* « il a marché » > \**másé* > *másé* ( $\sqrt{m-s-y}$ ); *báda'a* « il a commencé » > \**bádé* > *bádé*; — mais, lorsque la voyelle *a* de la 2<sup>e</sup> syllabe reste pure dans le parler sous l'influence des consonnes voisines, l'assimilation de *a* de la première syllabe en *e* n'a naturellement pas lieu : *dáraba* « il a frappé » > *dárab*; *dáhala* « il est entré » > *dáhal* (sur les exceptions telles que *fátaħa* « il a ouvert » > *fátəħ*, etc., cf. ce qui a été dit p. 92, note 3); etc.

4. Les formes nominales qui se terminent dialectalement par un *e* (p. 91) : cl. *sánatu*<sup>n</sup> « année » > \**sáne* > dial. *séné*; *ýanýyu*<sup>n</sup> « riche » > \**ýáne* > *ýéné*; etc.

5. Les participes passés du 1<sup>er</sup> thème des verbes *tertiæ* *y*, *w* ou *'* (p. 99) : cl. *mabnýyu*<sup>n</sup> « bâti » > \**mábné* > *móbné*; \**maqrýyu*<sup>n</sup> (au lieu de *maqrú'u*<sup>n</sup>) « lisible » > \**máqré* > *mó/qré*; \**maýzýyu*<sup>n</sup> (au lieu de *maýzúwu*<sup>n</sup>) « pillé » > \**máýzé* > *móýzé*; etc.

β. Voyelles *i* et *u*.

A la différence de la voyelle *a*, les voyelles *i* et *u* présentent très peu de cas d'assimilation dans notre parler; ce fait s'explique sans aucun doute parce que *i* et *u*, même lorsqu'ils ont altéré leur timbre classique (et cela a eu lieu de très bonne heure), ont gardé beaucoup plus d'articulation<sup>(1)</sup> et sont par là même plus solides et plus résistants que *a*. Voici cependant quelques exemples dans lesquels *i* et *u* semblent s'assimiler en *a* à un autre *a* suivant : cl. *húnšaru*<sup>n</sup> « petit doigt » > dial. *húnšar* (voir plus loin); *šitránžun*<sup>n</sup> (pers.) « jeu d'échecs » > *saṭránž* (voir plus loin); *mízratu*<sup>n</sup> « petit morceau » > *násra* (cf. plus haut); etc.

## B. DISSIMILATION.

α. Voyelle *a*.

La voyelle *a* du classique passe par dissimilation à *ε* (*ε*, *ö*, *ə*, *ø*) toutes les fois qu'elle est suivie de la voyelle longue *ā* (ou *ā̄*).

## EXEMPLES :

1. Les formes nominales du type *qattālu*<sup>n</sup> (p. 98) : cl. *kaḏḏābu*<sup>n</sup> « menteur » > *keḏḏāb*; *kattāmu*<sup>n</sup> « lin » > *keṭṭān*; *sažžādatu*<sup>n</sup> « tapis » > *sežžāde*; *fauwāru*<sup>n</sup> « source jaillissante » > \**feuwār* > *fūwār*; etc.

2. Les formes nominales du type *qatlāmu*<sup>(n)</sup> (p. 99) : *maržānu*<sup>n</sup> « corail » > *möržān*; *maidāmu*<sup>n</sup> « hippodrome » > \**meidān* > *mūdān*; etc.

3. Les pluriels du type *'aqtālu*<sup>n</sup> dans lesquels la première syllabe *'a-* a été exceptionnellement maintenue ou bien a été rétablie dans la suite : cl. *'aiyāmu*<sup>n</sup> « jours » > \**'eiyām* > *'iyām*; *'ašyā'u* « choses » > \**'čšyā* > *'éšya*; *'aitāmu*<sup>n</sup> « orphelins » > \**'eītām* > *'itām* (à côté de *itāma* < cl. *yatāmā*); *hāmst-ḩmāl* « cinq charges » < cl. *hāmsatu 'aḩmāl*<sup>n</sup>, complexe où le dialectal *ḩmāl* < cl. *'aḩmāl*<sup>n</sup> construit avec *hāmst-* a maintenu sa première syllabe *'a-* sous la forme de *ε*; etc.

4. Les adjectifs néo-classiques ou dialectaux qui indiquent la possession ou l'appartenance et qui se terminent par *-ānīyu*<sup>n</sup> ou *-āwīyu*<sup>n</sup> au lieu de cl. *-īyu*<sup>n</sup> (p. 99) : néo-cl. *našrānīyu*<sup>n</sup> « chrétien » > dial. *nōšrāne*; \**fardāwīyu*<sup>n</sup> > *fördāwe* « seul, isolé » de *fārdu*<sup>n</sup> « individu »; etc.

(1) Il est bien connu, en effet, qu'aux extrémités de l'échelle vocalique *i* et *u* sont les voyelles qui ont le plus d'articulation et qui par là se rapprochent le plus des consonnes.

5. Toutes les fois que *a* est suivi d'un *ā* long, le mot fût-il un composé ou un simple dérivé : cl. *ḥābb-ul-ʿāsi* « grains de myrte » > dial. *ḥomblās* (p. 99); cl. *māqθaʿatu*<sup>n</sup>, cf. dial. *mōqtāyē* « concombres ».

6. C'est grâce à cette tendance à la dissimilation que les noms du type *miqtālu*<sup>n</sup> (indiquant l'instrument servant à l'action) n'ont pas changé à Kfār'abīda la voyelle *i* de la première syllabe en *a* comme l'ont fait toujours ceux du type *miqtalu*<sup>n</sup> (cf. plus haut). Ainsi le cl. *mīyāzu*<sup>n</sup> « fuseau » donne dans le parler *māyāzēl*, tandis que le cl. *mīstāhu*<sup>n</sup> « clef » reste toujours *moftāḥ* et ne donne jamais \**maftāḥ*.

### β. Voyelle *i*.

La voyelle *i* se dissimile toujours en *a* dans les formes nominales des types *qittīlu*<sup>n</sup> et *qitlīlu*<sup>n</sup> dans lesquelles la syllabe suivante contenait un *ī* long (p. 100) : cl. *qidḏisu*<sup>n</sup> « saint » > dial. <sup>2</sup>/*qaddīs*; *biṭṭīlu*<sup>n</sup> « pastèque » > *baṭṭīḥ*; *miskīnu*<sup>n</sup> « pauvre » > *maskīn*; *qinnīnātu*<sup>n</sup> « bouteille » > <sup>2</sup>/*qannīnē*; etc.

### γ. Voyelle *u*.

1. La voyelle *u* bref se dissimile en *a* dans les mots du type *qulūlu*<sup>n</sup> (p. 100), lequel devient, dans le parler, *qatlāl* : cl. *ṣundūqu*<sup>n</sup> « caisse, malle » > dial. *ṣandū*/*q*; *burjūṭu*<sup>n</sup> « puce » > *barjūt*; *ṣur-ṣūru*<sup>n</sup> « grillon » > *ṣarṣūr*; etc.

2. *u* est dissimilé en *a* par un *u* subséquent dans les cl. *ḏuḏʿu*<sup>n</sup> « portion » > \**ḏūḏwu*<sup>n</sup> (1) > \**ḏūzu* > *ḏāzu*; etc.

3. Par dissimilation *au* passe à *aī* dans le dialectal *saikūnē* « petite branche morte » < syr. *saikūnā*, diminutif de syr. *saikā* « ramus ».

En résumé, tandis que l'assimilation ou la dissimilation consonantique peut être dans notre parler progressive ou régressive, l'assimilation ou la dissimilation de voyelle à voyelle est toujours régressive (2). L'assimilation vocalique se produit toujours entre deux voyelles brèves de nature différente; la dissimilation, au contraire, a toujours lieu entre deux voyelles dont l'une, la dissimilatrice, est longue et l'autre, la dissimilée, est brève. La forme *taqtīlu*<sup>n</sup> > dial. *teqtīl* qui semble faire exception, étant donné que

(1) On a vu que le *w* lui-même était le résultat d'une assimilation à l'*u*. Comme souvent, il y a eu ici assimilation suivie de dissimilation.

(2) C'est le cas dans les langues germaniques (umlaut de *i*, umlaut de *u*, umlaut de *a*). Au contraire, dans les langues finno-ougriennes, l'« harmonie vocalique » se réalise dans le sens progressif.

*qittīlu<sup>n</sup>, qillīlu<sup>n</sup> < qattīl, qatīl*, s'explique non par la phonétique mais par l'analogie : les sujets parlants ont le sentiment de l'origine *verbale* de cette forme ; elle est nettement sentie comme un *maşīdar* (non d'action) ; or *ta-* n'est pas resté comme préfixe verbal dans notre parler ; on n'a que *te-* dans toutes les formes verbales<sup>(1)</sup> (2<sup>e</sup> pers.- 3<sup>e</sup> fém.). — En outre, des trois voyelles classiques *a*, *i* et *u* susceptibles d'assimilation ou de dissimilation, c'est *a* qui fournit le plus d'exemples ; on en a vu la raison. — Une voyelle longue ne subit aucune influence, ce qui tient à ce que, d'une façon générale les voyelles longues conservent leur timbre beaucoup mieux que les voyelles brèves.

## CONCLUSION GÉNÉRALE DU VOCALISME.

### TIMBRE.

Les modifications du timbre des voyelles classiques sont pour Kfár'abīda assez semblables à celles que l'on constate dans la grande majorité des parlers arabes modernes<sup>(2)</sup>. A part de nombreux cas où il en est empêché par les phonèmes avoisinants, l'*a* bref (et surtout l'*ā* long) tend à devenir palatal (*imāla*), ce qui s'accorde assez bien avec le fait que le *g* du sémitique ancien s'est palatalisé partout en *dž*, *ž* (sauf en Egypte) et qu'il y a même quelques parlers où *k* s'est également palatalisé en *č* ; *ī* et *ū* maintiennent leur timbre inaltéré tandis que *i* et *u* brefs s'ouvrent en *e* et en *o* quitte à subir des modifications ultérieures, ce qui rappelle entre autres l'évolution du vocalisme dans le passage du latin aux langues romanes et dans celui du vieil égyptien au copte (cf. Steindorff, *Koptische Grammatik*<sup>2</sup>, 1904).

### COUPE SYLLABIQUE, QUANTITÉ, ACCENT.

Ce qui est plus caractéristique du parler de Kfár'abīda, c'est la façon dont il se comporte aux points de vue de la constitution de la syllabe, de la quantité et de l'accent, ces trois phénomènes étant chez lui intimement liés l'un à l'autre, alors que l'évolution du timbre est, sauf pour les longues, tout à fait indépendante de chacun d'eux.

La combinaison de ces trois éléments (syllabation — quantité — accent) réalise ce qu'on peut appeler *l'équilibre* du mot. Quelle en est la formule à Kfár'abīda ? Pour la dégager, il convient de mettre à part les syllabes finales qui, suivant une loi de

(1) Cf. Morphologie.

(2) Il en est de même de l'ensemble du consonantisme. Là non plus n'est pas, semble-t-il, la caractéristique de l'évolution du parler étudié.

phonétique générale (cf. Gauthiot, *Fin de mot en indo-européen*, passim) ont une situation à part. En revanche, il n'y a aucune raison au point de vue de notre parler pour établir une distinction entre les syllabes initiales et les syllabes intérieures : les unes et les autres ont en effet les mêmes traitements. Au contraire, qu'il s'agisse de syllabes initiales ou de syllabes intérieures, il faut envisager non seulement la *fin* de syllabe, mais, ce que l'on ne fait généralement pas parce que les métriques ne s'intéressent qu'à cette fin, l'*initiale* de syllabe.

## I. SYLLABES INITIALES OU INTÉRIEURES.

### 1° Coupe syllabique envisagée dans le sens progressif (*fin de syllabe*).

Le parler de Kfár'abîda conserve les syllabes fermées de l'arabe classique (sans les modifier par *sursaut* comme le font les parlers étudiés par M. Marçais, cf. *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 151 et suiv.). Ex. : cl. *rámhu*<sup>n</sup> > *rámh* « sable » (et non *rmél* comme au Maghreb<sup>(1)</sup>), et, en cas de chute de voyelles intérieures brèves, il s'en crée de nouvelles. Aussi les diphtongues du classique sont-elles conservées. Une diphtongue (telle que les conçoit l'arabe, c'est-à-dire une diphtongue tautosyllabique, type : *-aut-* et non *-aw-a-*<sup>(2)</sup>) équivalait complètement, en effet, à une syllabe fermée.

Aussi n'y a-t-il que les diphtongues d'origine récente qui se soient réduites à *ī*, *ū* dans des cas où elles ne pouvaient attirer l'accent, étant elles-mêmes suivies d'une syllabe accentuée qui avait occasionné la chute d'une brève et transformé l'ancienne diphtongue hétérosyllabique<sup>(3)</sup> en diphtongue tautosyllabique : type *hayawānu*<sup>n</sup> « animal » > *hīwān*, *fauwāru*<sup>n</sup> « source jaillissante » > *fuwār*. Un détail qui montre la prédilection du parler pour les syllabes fermées (dans le sens progressif), c'est la façon dont a été adapté l'emprunt syriaque \**šaray(y)āthā* « étincelle » < syr. *š<sup>e</sup>ray-rayyāthā*. On a en effet, ainsi qu'on l'a vu, à Kfár'abîda : *šar<sup>2</sup>/qūta* et non \**šra<sup>2</sup>/qūta*. — Ce qui indique enfin qu'il s'agit bien en tout ceci d'équilibre syllabique, c'est que, pour notre parler, une syllabe ouverte à voyelle longue équivalait à une syllabe fermée

<sup>(1)</sup> Ceci indique que le parler n'évite pas que la syllabe soit fermée par deux ou trois consonnes (en fin de mot deux consonnes équivalent à trois à l'intérieur, étant donné que le mot suivant peut toujours avoir une initiale consonnante).

<sup>(2)</sup> Dans laquelle les deux éléments de la diphtongue appartiennent à la même syllabe : type français *caillebotte* prononcé *kai-bot*; opposer *caillé*, prononcé *ka-yé*.

<sup>(3)</sup> Celle où les deux éléments de la diphtongue n'appartiennent pas à la même syllabe : type \**ramaya* (\**rama-ya*), devenu à l'époque historique *ramā*, ainsi qu'on le sait.

à voyelle brève (suivie de deux consonnes ou de  $\underset{u}{u}$ ,  $\underset{i}{i}$  + une consonne).

Dès le classique, cet *équilibre syllabique* écartait les *surlongues*, c'est-à-dire les voyelles longues en syllabes fermées autrement que par une géminée ou, ce qui revient au même, par une seule consonne en fin de mot. Dans ce cas particulier, la longue subsiste à Kfár'abîda, et l'implosion de la géminée, de même que sa tenue, se réduit, considérablement. Cette réduction arrive même à être complète surtout à la finale dialectale : cl. *šāddīna* « tirant » (pl. masc.) > *šā-dīn*; *dawābbu* « ânes » > *dwāb*; 'āmmu<sup>n</sup> « public » > 'ām; *hāššata<sup>n</sup>* « surtout » > *hāšte<sup>n</sup>*.

Quand d'autre part la chute d'une brève inaccentuée amenait la création d'une nouvelle *surlongue*, il se produisait naturellement de nouveaux changements.

Ou bien la voyelle de la syllabe surlongue était ramenée à la quantité brève, normale en syllabe fermée et en diphtongue. C'est ce qui se produit toujours quand la première consonne est autre que *y* ou *w* : type *-ātka-* > *-atka-*, soit : cl. *mā + kāna(+š)* « il n'était pas » > dial. *mākanš*.

Ou bien — quand la première des consonnes fermantes est  $\underset{i}{i}$  ou  $\underset{u}{u}$  — la syllabe garde sa voyelle longue, mais s'ouvre par développement d'une nouvelle syllabe dû à la vocalisation de  $\underset{i}{i}$  ou de  $\underset{u}{u}$  anciennement seconds éléments de diphtongue. Toutefois on rencontre également ici le premier traitement.

1<sup>re</sup> solution : *mā'idatu<sup>n</sup>* « réfectoire » > \**māyde* > *māide*.

2<sup>e</sup> solution : *qā'imatu<sup>n</sup>* « se levant » (fém. sing.) > \**qāyimatun<sup>n</sup>* > \**qāyme* (coupé \**qā-yme* puisque \**qā-* à lui seul équivaut déjà à une syllabe fermée), d'où *'qā-imé* avec vocalisation de *y* comme à l'initiale de mot, cf. *yatīmu<sup>n</sup>* > \**ytīm* > *itīm*.

On pourrait donc attendre, d'après ce qui précède, que le parler supprimât toutes les syllabes ouvertes à voyelle brève que possédait le classique. On a vu qu'il n'en était pas ainsi quand une telle syllabe ouverte n'était suivie que d'une seule autre syllabe brève (et finale au point de vue du parler) : type *māliku<sup>n</sup>* <sup>(1)</sup> > *mālek* et non \**malk* <sup>(2)</sup>. D'autre part l'allongement d'une telle brève (en syllabe ouverte) équivaldrait, au point de vue de l'évolution du parler, à une fermeture. Et pourtant notre parler semble conserver

<sup>(1)</sup> Par définition il ne peut jamais s'agir ici que de mots où la syllabe brève ouverte est en même temps accentuée.

<sup>(2)</sup> En revanche, on a par exemple : *mālké* « mon roi » ; — *mālké* alternant avec *mālek* est un bel exemple d'*équilibre syllabique*. — Pour l'*équilibre syllabique* dans les langues sémitiques anciennes, cf. DHORME, *Revue Biblique* (juillet 1914), XI, p. 365 : « Il semble incontestable que, lorsque la dernière voyelle est longue, la voyelle de 2<sup>e</sup> syllabe tend à s'effacer. » (Il s'agit dans cet article du cananéobabylonien tel qu'on le connaît par les lettres de Tell-el-Amarna. La règle est, au reste, bien connue en cananéen proprement dit (hébreu).

les brèves accentuées en syllabes ouvertes, d'où l'équivalence approximative : syllabe brève accentuée ouverte = syllabe longue ouverte (accentuée ou non) = syllabe fermée (accentuée ou non), soit par exemple *má-(l)ek* = *kâ-(t)eb* = *kálb*. Il est possible que, dans le type *má-lək*, l'ancienne voyelle brève soit moins brève que les autres brèves et tende à devenir longue. C'est ainsi, par exemple, que dans le passage du moyen-haut-allemand à l'allemand moderne les brèves en syllabe ouverte accentuée sont devenues franchement des longues (*vāre* soit, phonétiquement, *fārə* > mod. *fahre*, soit *fārə*). La phonétique expérimentale seule permettrait de trancher la question de façon péremptoire.

Etant donné qu'une syllabe longue est l'équivalent d'une syllabe fermée, il n'est pas étonnant qu'une syllabe inaccentuée mais longue ne subisse aucune altération. Maintenir la longueur d'une telle syllabe équivalait en effet à conserver une syllabe fermée et concordait avec la préférence du parler pour les syllabes fermées dans le sens progressif.

Naturellement les syllabes initiales déjà fermées et accentuées en classique restent à Kfár'abīda fermées et accentuées. La fermeture, ainsi qu'on l'a vu plus haut, est toujours conservée, sauf dans le cas où elle était réalisée par *y* ou *w* comme seconde consonne et où, ces semi-voyelles s'étant trouvées dans le parler en finale absolue, il y a eu vocalisation <sup>(1)</sup>, d'où ouverture postérieure (pendant exact à la finale du type *yatīmu<sup>n</sup>* > *itīm* à l'initiale et du type *\*qāyīmatu<sup>n</sup>* > *qā-imē* à l'intérieur), ex. : cl. *hūlwu<sup>n</sup>* « doux » > *\*hūlw* > *hūlu*, *nāhyu<sup>n</sup>* « défense » > *\*nāhy* > *nāhi*.

2° Coupe syllabique envisagée dans le sens régressif (initiale de syllabe).

La syllabe — ici non plus il n'y a pas lieu de distinguer entre syllabe initiale et syllabe intérieure — peut très bien commencer par un groupe de consonnes. Exemples à l'initiale de mot : 2 consonnes : *tnāin* « deux » < cl. *īṯnāīnī*; *ktōb* « écris » < cl. *uktūb*; — 3 consonnes : *\*nksēr* « brise-toi » < cl. *īnkāsīr*; *hṯmālt* « j'ai supporté » < cl. *īhṯamāltu*.

Pour ce qui est de l'initiale du mot, notre parler diffère donc considérablement de la langue classique, laquelle évite systématiquement le concours de deux consonnes à l'initiale <sup>(2)</sup> et ne connaît pas non plus le cumul de trois consonnes successives à l'intérieur.

(1) Cf. p. 121.

(2) En revanche le syriaque n'ignore pas à l'initiale les groupes de deux consonnes non séparées par une voyelle (pleine).

Il est donc dans la logique interne du parler qu'il évite de commencer le mot ou la syllabe par une voyelle pure et simple de même qu'il évite de terminer de la sorte l'un ou l'autre, sauf le cas où *y* et *w* ont été vocalisés dans cette position : *walimat*<sup>n</sup> « banquet » > *ulimé*; *yatim*<sup>n</sup> « orphelin » > *itim*.

3° *Chute des brèves intérieures (initiale comprise).*

Il faut distinguer ici entre prétoniques et posttoniques.

PRÉTONIQUES. — Pour ce qui est des voyelles brèves prétoniques, il faut distinguer les cas suivants :

1. Il y a, en partant de l'initiale du mot, une seule brève en syllabe ouverte devant la syllabe accentuée. Dans ce cas, chute pure et simple de la brève, ex. : cl. *kitâbu*<sup>n</sup> > *ktâb*, *ḍarâbtu*<sup>n</sup> > *ḍrâbt*. Ceci amène à l'initiale des groupes de consonnes; mais on vient de voir que le parler ne les évite pas : il les recherche plutôt.

2. Il y a, en partant de l'initiale du mot, deux brèves avant la syllabe accentuée. Dans ce cas, chute de la seconde brève, d'où fermeture de la syllabe précédente et maintien de la première brève, ex. : cl. *ḥasanâtu*<sup>n</sup> > *ḥasnât*.

3. Il y a, en partant de l'initiale du mot, deux brèves en syllabe ouverte précédées elles-mêmes d'une syllabe fermée non accentuée (et suivies de la syllabe accentuée). Dans ce cas comme dans le précédent, chute de la seconde brève et fermeture de la syllabe à laquelle appartient la première, ex. : cl. *markabatâni*<sup>n</sup> > *markabtân*.

4. Il y a, en partant de l'initiale du mot, trois brèves en syllabe ouverte. Dans ce cas, chute de la première et de la troisième de ces brèves, fermeture de la syllabe à laquelle appartient la seconde, ex. : cl. *wabaqarâtu*<sup>n</sup> > *ubaqrât*. (Dans cet exemple particulier il y a eu en outre vocalisation de la consonne *w*.)

POSTTONIQUES. — Quant aux voyelles brèves posttoniques, il faut distinguer les cas suivants :

1. Il y a, après la syllabe accentuée, une brève en syllabe ouverte suivie d'une syllabe finale fermée (naturellement non accentuée). Dans ce cas, chute pure et simple de la brève, ex. : cl. *ḍarabat* > *ḍarbat*, *qâttalat* > <sup>ʔ</sup>/*qât'let*, *qâttalat* > <sup>ʔ</sup>/*qâtlet*.

2. Il y a, après la syllabe accentuée, deux brèves en syllabe ouverte (outre la finale qui tombe de son côté). Dans ce cas,

chute de la première brève et maintien de la seconde : *ḥásanatu*<sup>n</sup> > *ḥásné*, *márkabatu*<sup>n</sup> > *márkbé*, *kâtibatu*<sup>n</sup> > *kâtbé*.

3. [Le cas où il y aurait, après la syllabe accentuée, deux brèves suivies d'une syllabe fermée (ou d'une syllabe longue) inaccentuée n'existe qu'en combinaison avec les éléments pronominaux enclitiques : *ḍáraba-kum* > *ḍaróbkøn*.]

REMARQUE 1. — Il est à retenir que dans tous ces cas il y a production de nouvelles syllabes fermées.

REMARQUE 2. — Le type *máktabatu*<sup>n</sup> « librairie » > *máktbé* est traité comme si *-at* était final dès le classique. Ceci semble indiquer que la graphie *-atu*<sup>n</sup> ne recouvre aucune réalité ou que du moins il faut partir d'une prononciation déjà classique *-ah*.

## II. SYLLABES FINALES (DU CLASSIQUE).

Toutes les voyelles brèves (en finale absolue ou simplement suivies de la *nunnation*, ainsi donc *a*, *i*, *u* et *a*<sup>n</sup>, *i*<sup>n</sup>, *u*<sup>n</sup>) sont tombées dans le passage de l'arabe classique à notre parler. Ceci, comme la chute des brèves intérieures, a fourni un grand nombre de nouvelles syllabes fermées : *máktabu*<sup>n</sup> « bureau » > *máktéb*, ou doublement fermées : *kálibu*<sup>n</sup> > *kálib*, mais se rencontre dans tous les parlars modernes. Quant aux longues, sauf dans les monosyllabes toniques : *hú*, *hí*, etc., elles perdent une grande partie de leur quantité et ne se distinguent plus des brèves intérieures. Toutefois ce phénomène, de même que ceux qui concernent l'évolution du timbre, n'est pas en relation étroite avec ceux de la coupe syllabique, de l'accent et de la quantité. Ils sont dus surtout à la faiblesse propre des finales.

En somme, il règne une très grande unité dans les transformations des éléments syllabiques dans le parler de Kfár 'abída. Ni le mot ni la syllabe ne commencent ni ne finissent en principe par un élément purement vocalique. En avant comme en arrière, le mot et la syllabe ont tendu à être limités au moins par un élément consonantique. En avant comme en arrière, l'un et l'autre peuvent même comporter deux ou trois éléments consonantiques. Ce n'est donc pas pour éviter des groupes de consonnes que *\*wl-*, *\*yt-* à l'initiale, *\*-ym-* à l'intérieur, *\*-lw*, *\*-hy* à la finale sont devenus, ainsi qu'on l'a vu, *ul-*, *it-*; *-im-*; *-lu*, *-hi*. Cela tient uniquement à la faiblesse de ces consonnes qui sont, on le sait, tout à fait proches des voyelles et qui n'ont pas, dans les langues

sémitiques, été renforcées, par exemple en *v* et en *z*, comme elles l'ont été dans un certain nombre des langues indo-européennes.

Le parler de Kfâr 'abîda semble ainsi, *pour ce qui est de la constitution syllabique*, être bâti sur un plan très différent de celui de l'arabe classique. Toutefois il en diffère moins que les dialectes maghribins. Au reste il est bien connu qu'une même langue prise à deux moments suffisamment éloignés de son histoire peut présenter, au point de vue de la constitution syllabique, deux aspects radicalement différents. M. K. Brugmann, dans son *Grundriss* (I, p. 227, Rem. 3), a par exemple fait observer que le slave commun ne connaissait pour ainsi dire plus que des syllabes ouvertes. Or rien n'est plus ordinaire et même plus fréquent que les syllabes fermées dans les langues slaves modernes<sup>(1)</sup>. Le même savant rappelait également, d'après P. Kaufmann (*Die Geschichte des konsonantischen Auslauts im Französischen*, 1886), qu'en ancien français aussi régnait la tendance à n'avoir que des syllabes ouvertes, fait dont on a cherché l'explication dans la faiblesse de l'accent expiratoire de cette langue. M. K. Brugmann admettrait volontiers la même explication pour le slave commun, et l'on sait en effet que le ton indo-européen d'où est issu l'accent<sup>(2)</sup> des langues slaves modernes ne comportait aucune part d'intensité. En revanche, l'accent du russe moderne, par exemple, est au moins aussi intense que celui de l'allemand ou de l'anglais actuels. Et comme<sup>(3)</sup>, « en arabe ancien, d'après la prononciation traditionnelle des lecteurs du Coran et des lettrés égyptiens et syriens, la prédominance appartient à un accent de hauteur qui dépend de la quantité syllabique »<sup>(4)</sup>, il n'y a aucune raison pour ne pas constater l'accord qui existe dans l'évolution de cet accent et de la syllabe dans notre parler. *L'accent, en même temps qu'il devient intense, tend à se fixer ou à se transporter sur un élément intense de par sa nature, soit une syllabe longue par nature ou par position*<sup>(5)</sup>. *En même temps la syllabe tend, on l'a vu, à être toujours fermée en avant aussi bien qu'en arrière, ce qui correspond à un degré nouveau d'énergie dans l'ensemble de la prononciation.* Ici encore il serait souhaitable que des recherches de phonétique expérimentale permissent d'ap-

(1) Et l'indo-européen d'où procède le slave avait, de son côté, beaucoup de syllabes fermées.

(2) Accent d'intensité par opposition au *ton* ou accent musical du sanskrit, du grec, etc.

(3) Cf. BROCKELMANN, *Précis*, p. 66.

(4) Aussi peut-on se demander sur quoi repose l'affirmation (*Précis*, p. 65) qu'en sémitique commun l'accent était un accent d'intensité.

(5) M. A. Meillet a fait observer pour les langues indo-européennes qu'il y a sans doute une intensité propre aux longues. On peut étendre le bénéfice de cette observation aux longues de position. (*Le genre animé en vieux-slave*, p. 185 et suiv.)

précier exactement et de comparer l'intensité de l'accent dans les parlers arabes actuels. En attendant, il sera permis de souligner une fois de plus que la phonétique du parler de Kfár'abîda comme celle de tout parler caractérisé, forme un « système rigoureux où tout se tient » [doctrine de M. Meillet].

## DEUXIÈME PARTIE.

## MORPHOLOGIE.

Les différentes « formes » de notre parler, comme celles de l'arabe classique, sont ou verbales, ou nominales, ou pronominales, ou enfin adverbiales au sens large. On divisera ici la morphologie en trois parties : verbe, nom, pronom.

## CHAPITRE PREMIER.

## VERBE.

A la suite des grammairiens de la langue classique, on a cru qu'il était plus logique et en tout cas plus commode de commencer l'étude de la morphologie par le verbe qui, on le sait, donne naissance, d'après des formules connues, à la plupart des formes nominales. Mais on ne prétend nullement par là décider de la priorité des formes verbales par rapport aux formes nominales. (Sur cette question, voir BROCKELMANN, p. 125.)

I<sup>er</sup> THÈME.A. VERBES FORTS AU I<sup>er</sup> THÈME (FORME SIMPLE).

*Aucune des trois consonnes radicales n'est faible.*

Class. *ḥāmala* « il a porté » > dial. *ḥēməl.*

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3° p. m..	<i>ḥāmala</i>	>	<i>ḥēməl.</i>
3° p. f..	<i>ḥāmalat</i>	>	<i>ḥēm̄l̄et.</i>
2° p. m..	<i>ḥāmāla</i>	>	<i>ḥēm̄l̄t.</i>
2° p. f..	<i>ḥāmāli</i>	>	<i>ḥēm̄l̄t̄e.</i>
1 <sup>re</sup> pers..	<i>ḥāmālu</i>	>	<i>ḥēm̄l̄t.</i>
			<i>ḥāmālū</i> > <i>ḥēm̄lu.</i>
			( <i>ḥāmālna</i> ) > <i>ḥēm̄lu.</i>
			<i>ḥāmāltum</i> > <i>ḥēm̄l̄tu.</i>
			( <i>ḥāmāltūna</i> ) > <i>ḥēm̄l̄tu.</i>
			<i>ḥāmālnā</i> > <i>ḥēm̄l̄na.</i>

## AORISTE.

3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>yáħmilu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yéħmäl</i> <sup>(1)</sup> .	<i>yáħmilü[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yéħmlu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. .	<i>táħmilu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>téħmäl</i> .	( <i>yáħmilüna</i> )	>	( <i>b</i> ) <i>yéħmlu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>táħmilu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>téħmäl</i> .	<i>taħmilü[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>téħmlu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. .	<i>taħmilü[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>téħmlé</i> .	( <i>taħmilüna</i> )	>	( <i>b</i> ) <i>téħmlu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>'áħmilu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>óħmäl</i> .	<i>náħmilu</i>	>	( <i>m</i> ) <i>uéħmäl</i> .

## IMPÉRATIF.

2 <sup>e</sup> p. m. .	( <i>ihmil</i> )	<i>ħmäl</i> .	<i>ihmilü</i> .	>	<i>ħmálu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. .	<i>ihmilü</i>	>	<i>ihmilüna</i>	>	<i>ħmálu</i> .

## PARTICIPE ACTIF.

masculin.	<i>hámilü<sup>n</sup></i>	>	<i>hámäl</i> .	<i>hāmülinä</i>	>	<i>hāmülin</i> .
féminin .	<i>hámilätü<sup>n</sup></i>	>	<i>hámélé</i> .	( <i>hāmülätü<sup>n</sup></i> )	>	<i>hāmülin</i> .

## OBSERVATIONS.

α. Comme en classique, le verbe ne distingue à Kfár'abîda que deux « temps » : le parfait, qui comporte des suffixes, et l'aoriste, qui comporte des préfixes et des suffixes.

Ainsi que tous les dialectes arabes modernes et la plupart des langues sémitiques, notre parler ne connaît plus que deux « modes » : l'indicatif et l'impératif; nous ne regardons pas en effet comme des modes distincts l'infinitif et le participe; bien que ce dernier ait quelques rapports avec le verbe, il appartient plutôt à la catégorie nominale des adjectifs. Le subjonctif, le conditionnel, ainsi que les deux formes « énergiques » en *-an* et *-anna*, ont été ramenés à la forme simple de l'aoriste. La forme « énergique » de l'impératif a également disparu dans notre parler.

β. Toutes les formes du singulier du parfait sont rigoureusement phonétiques, sauf la 2<sup>e</sup> pers. fém., pour laquelle on attendrait (en partant du classique *ħamallü*) \**ħmölt* et non pas *ħmölté*. Mais il ne faut pas oublier que la forme du sémitique commun comportait un *-î* long qui a été conservé non seulement en éthiopien, en hébreu et en araméen (surtout devant les suffixes), mais souvent aussi dans l'arabe classique lui-même<sup>(2)</sup> et dans plusieurs dialectes modernes<sup>(3)</sup>, ce qui explique la finale dialectale *-é*. Cette finale pouvait au reste être suggérée par l'*-î* long de l'impératif féminin *ihmilü*.

Sont également phonétiques toutes les formes de l'aoriste au singulier sauf la 2<sup>e</sup> pers. fém., dont le traitement doit être retenu pour l'explication de plusieurs formes du pluriel, soit au parfait,

(1) Cf. plus loin, p. 138 et suiv. (sur les particules adventives de l'aoriste).

(2) Cf. BROCKELMANN, p. 156 et 164; ZIMMERN, *Vgl. Gr.*, p. 95-96.

(3) Cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 424.

soit à l'aoriste, soit à l'impératif. Il est évident en effet que *-tēhmlē* « tu portes » (fém.) ne peut provenir directement du cl. *tahmilna*, mais bien d'une forme sans *-na*, savoir *tahmili*<sup>(1)</sup>. En un mot, notre parler n'a conservé sur ce point que la forme apocopée.

Il faut donc pour le pluriel soit du parfait, soit de l'aoriste, soit de l'impératif, partir également de formes dialectales sans *-na*. Si on le fait, on s'expliquera la forme de la 2<sup>e</sup> pers. plur. fém. du parfait, qui dans notre parler est *hmōltu*. Elle provient de *\*hamaltun* (au lieu de *hamaltunna*) et le traitement phonétique est exactement le même que celui de la 2<sup>e</sup> pers. masc. plur. : cl. *hamaltum* > *hmōltu*. Ici la confusion des genres est donc due à une particularité morphologique combinée avec un traitement phonétique. D'une façon analogue, la 3<sup>e</sup> pers. plur. masc. de l'aoriste *-yēhmlu* s'explique par une forme classique *yahmilū* (et non pas *yahmilūna*). Suivant ce principe, la 3<sup>e</sup> pers. fém. plur. aurait dû être un prototype dialectal *\*yahmil*, lequel eût abouti à *-\*yēhmōl* et se fût ainsi confondu avec la 3<sup>e</sup> pers. masc. sing. La langue a préféré ici sacrifier l'expression du genre à l'expression du nombre et a créé *-yēhmlu*, 3<sup>e</sup> pers. plur. fém. sur le modèle de la 3<sup>e</sup> pers. plur. masc.

A la 2<sup>e</sup> pers. masc. plur. de l'aoriste, il faut partir de même de *tahmilū* (au lieu de *tahmilūna*); l'aboutissant phonétique en est *-tēhmlu*. La 2<sup>e</sup> pers. fém. plur., qui était en classique *tahmilna*, ferait supposer comme prototype dialectal *\*-tahmil* (soit *\*tēhmōl*) puisqu'il supprime systématiquement *-na*, qui se confondrait avec la 2<sup>e</sup> pers. masc. sing. et la 3<sup>e</sup> fém. sing. de l'aoriste. Le parler ici encore a recouru à l'analogie du masculin et dit *-tēhmlu*.

De même, au pluriel de l'impératif où le classique présente *iḥmilna*, la forme sans *-na*, soit *\*iḥmil-*, eût abouti à *hmāl-*<sup>(2)</sup>, en vertu de la même analogie que le singulier et en resterait indistinct. D'où propagation analogique du masculin *hmālu* en fonction de féminin.

Il en est de même enfin pour la 3<sup>e</sup> pers. fém. plur. du parfait, qui est en classique *hamālna*. Le parler, écartant toujours les formes en *-na* (sauf le *-nā* à voyelle longue de la 1<sup>re</sup> pers. plur.), eût sur ce point abouti à une forme aussi peu caractérisée que possible : *\*hamal* > *\*hemōl*, qui se fût confondue avec la 3<sup>e</sup> pers. sing. masc. Il a remédié à cet inconvénient en employant ici encore pour le féminin pluriel la forme du masculin.

Notre parler a donc maintenu nettement la distinction des nombres et y a sacrifié, quand cela était nécessaire, la distinction

(1) Attestée par l'«apocopatus» et le «subjonctif».

(2) Voir plus loin, p. 137.

des genres. Il en est résulté que la finale *-u* s'est étendue à presque toutes les personnes du pluriel<sup>(1)</sup>.

Le duel qui s'est conservé dans les noms, n'a laissé aucune trace dans le verbe, soit au parfait, soit à l'aoriste. En un mot, dans tout l'ensemble de l'évolution, on constate que la langue marche vers la simplification.

La 1<sup>re</sup> pers. sing. de l'aoriste a gardé sa forme classique et n'a pas cédé la place comme dans les dialectes maghribins à la forme en *na-* de la 1<sup>re</sup> pers. plur. On a encore aujourd'hui *-'éħmal*, bien distinct de *-n'éħmal*, qui n'a pas non plus la désinence *-u* analogique d'autres formes du pluriel. Les dialectes maghribins ont donc été plus loin encore que notre parler dans la voie de la simplification.

Par suite de la chute régulière de la voyelle finale, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> pers. masc. sing. du parfait se sont confondues à Kfár'abîda, mais se distinguent en pratique par la présence des pronoms originellement autonomes qui accompagnent généralement le verbe dans de pareils cas<sup>(2)</sup>. Les formes de 3<sup>e</sup> pers. fém. sing. et de 2<sup>e</sup> pers. masc. sing. à l'aoriste, identiques en classique, le restent naturellement dans notre parler après la chute de la finale brève.

γ. Comme il a été dit plus haut à propos du vocalisme, les voyelles brèves (sauf à la 2<sup>e</sup> pers. fém. sing. du parfait) sont tombées en finale absolue, et les voyelles longues sont passées aux brèves correspondantes qui conservent toujours leur timbre pur à l'exception de *-i < -ī* classique, qui passe à *-é*.

A la différence de ce qui se produit dans quelques dialectes arabes modernes et en particulier dans quelques dialectes maghribins<sup>(3)</sup>, la 3<sup>e</sup> pers. masc. sing. du parfait conserve toujours à

(1) D'après M. Marçais, les formes dialectales *téħmlu*, *yéħmlu*, *téħmlê* s'expliqueraient non phonétiquement, mais par une raison sociologique. L'homme depuis son enfance a beaucoup d'occasions de parler à une femme (mère, épouse, etc.); donc il était tout naturel de maintenir la forme de la 2<sup>e</sup> personne *singulier* féminin distincte en face de la 2<sup>e</sup> personne *masculin* : *téħmlê* en face de *téħmøl*. Il a par contre, parce qu'il est homme, très peu d'occasions de parler à un groupe composé *uniquement* de femmes; il parle neuf fois sur dix à des groupes composés *uniquement* d'hommes, ou *à la fois* d'hommes et de femmes; or on sait que, dans ce dernier cas, la langue classique déjà employait la forme du masculin par *taħlib* (de même en français : « Mesdames et Messieurs, vous êtes tous venus ce soir, etc. »). La forme du féminin pluriel (2<sup>e</sup> personne et 3<sup>e</sup> à sa suite) a disparu, parce qu'elle n'était pas employée. Il reste que les *femmes* ont beaucoup plus d'occasions que les hommes de parler à des groupes *uniquement* composés de femmes; le langage des hommes aura fini par s'imposer à elles.

(2) Innovation analogue à celle qui a généralisé les pronoms personnels dans la conjugaison romane.

(3) Cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 426.

Kfár'abîda les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> voyelles classiques, dont, suivant les lois du parler, l'une ou l'autre disparaît dans les autres personnes lorsqu'elle se trouve en syllabe ouverte inaccentuée.

Comme dans d'autres parlers modernes<sup>(1)</sup>, les trois formes classiques *qátala*, *qátîla*, *qátula* ont été ramenées dans notre parler à deux : *qátala*, *qátîla*, d'où, par voie phonétique, une forme unique <sup>2</sup>/*qátel*, <sup>2</sup>/*qátel*. Ex. : *šárîba* « il a bu » > *šéreb*; *fáhîma* « il a compris » > *fáhem*; *fátaha* « il a ouvert » > *fátéh*; *hálafa* « il a juré » > *héléf*; *káthura* « il a été abondant », dial. *kéter*; *ráhuša* « il a baissé » (en parl. du prix), dial. *réhçç* (\**kathira*, \**ráhîsa*).

On a vu (p. 92) que, sous l'influence d'une emphatique et de quelques faucales et gutturo-palatales, la forme classique *qátala* garde sans modification ses 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> voyelles. Ex. : *đáraba* « il a frappé » > *đárab*; *dáhala* « il est entré » > *dáhal*; etc.

La voyelle qui suit la 2<sup>e</sup> radicale de l'aoriste au singulier est généralement *e* dans notre parler lorsque le type classique est *yaqtalu* ou *yaqtîlu*<sup>(2)</sup>. Ex. : *yafhamu* « il comprend » > *yófhem*; *yarkabu* « il monte » > *yérkeb*; *yanzîlu* « il descend » > *yénzél*; etc.

Le type classique *yaqtulu*, à 2<sup>e</sup> voyelle *u*, est régulièrement à Kfár'abîda *yé<sup>2</sup>/qtol* avec changement de *u* en *o* (*ø*, *o*): *yáktubu* « il écrit » > *yéktob*; *yadhulu* « il entre » > *yédhøl*; *yaskutu* « il se tait » > *yéskot*. Quelques verbes cependant, comme *yafsturu* « il déjeûne » et *yahlušu* « il est pur, il est parvenu à », ont cédé la place à des formes analogiques *yóftar* « il déjeûne » et *yéhlaš* « il termine » (au lieu de \**yóftor* et \**yéhløš*), par analogie avec les parfaits *fatara* et *halasa*.

Au type dialectal *yéqtøl* < cl. *yaqtulu* ont été ramenés par innovation morphologique plusieurs verbes du type *yaqtîlu*<sup>(3)</sup> et un petit nombre de verbes du type *yaqtalu* : *yašhîru* « il ronfle », dial. *yéshør*; *yásfiru* « il siffle », dial. *yósfør*; *yákšîfu* « il découvre », dial. *yéškøf*; *yáylaqu*<sup>(4)</sup> « il ferme », dial. *yéýlø<sup>2</sup>/q*; *yaṭbaqu* « il est fermé », dial. *yóṭbo<sup>2</sup>/q*; etc. (cf. aussi p. 113)<sup>(5)</sup>.

Le vocalisme de l'impératif se règle sur celui de l'aoriste, à ceci près que, lorsqu'on a *e* ou *a* à l'aoriste, on a toujours *ā* (ou *ā*) à l'impératif masculin singulier et *e* ou *a* à l'impératif féminin

(1) Cf. MARÇAIS, *loc. cit.*, p. 425.

(2) Dans cette position en effet *a* ou *i* (comme au parfait) aboutissent indifféremment à *e*, sauf pour le cas où *a* se trouve dans le voisinage d'une emphatique (cf. plus haut, p. 92).

(3) Ceci est d'accord avec le fait que le type en *i* à l'impératif n'a laissé aucune trace, tandis que le type en *u* subsiste à côté du type en *a*. Toutefois, M. Marçais fait remarquer que ces verbes comportent tous une emphatique ou une labiale.

(4) Moins connu en classique que *yuýliqu* (IV<sup>e</sup> thème).

(5) Le remplacement de *i* et de *a* par *u* (> *o*) à l'aoriste existe également dans d'autres parlers; cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 427.

singulier ou masculin et féminin pluriel. Ici encore il y a eu simplification des trois types classiques d'impératif (*i*)*qtil*, (*i*)*qtal*, (*u*)*qtul*. Le parler de Kfar'abîda n'en a conservé que deux : le type en *u* et le type en *a* (le type en *i* a passé suivant les verbes à l'un ou à l'autre). De plus, pour le type en *a*, il faut remarquer que l'analogie des verbes *mediae w* ou *y* (cf. *nâm*, rac. *n-w-m*), lui a fait attribuer une longue. On dit par exemple 'mâl « fais » au lieu de classique *i'mal* et hmâl « porte » au lieu de cl. *ihmil*, etc. Ceci tient probablement au fait que la forme était à la fois monosyllabique et accentuée. Ce qui montre la vraisemblance de cette explication, c'est l'existence de doublets dans notre parler qui connaît à côté de *smâc* « écoute » (cl. *isma<sup>c</sup>*), *šhá* « reviens à toi » (cl. *išha*) et *u'á* « réveille-toi » (cl. *i*) les formes 'ésmâc, 'ú'a « fais attention » et 'ôšha « prends garde »<sup>(1)</sup> (voir p. 117).

δ. Comme dans l'ensemble des parlers de Syrie et d'Égypte, le verbe (à n'importe quel thème) est précédé à l'aoriste dans notre parler de la préposition *b(i)*<sup>(2)</sup> ou de la préposition 'an, ou même des deux à la fois. En outre, 'an est quelquefois remplacé par la préposition *min* « de » (substitution récente) laquelle, par contamination avec 'an, est devenue à Kfar'abîda *man*<sup>(3)</sup>. D'une part, 'an sert à indiquer la notion du présent dans l'aoriste qui par lui-même n'exprime aucune idée de temps. Au contraire, *b(i)* n'apporte généralement pas de modifications au sens de l'aoriste auquel il est préfixé. Par exemple, le classique *yaktubu* « il écrit maintenant » ou « il écrira plus tard » a exactement dans le parler la même signification avec *b(i)* : *byéktøb*; mais avec la préposition 'an (ou *man*), 'anyéktøb signifie exclusivement « il écrit maintenant, il est en train d'écrire »<sup>(4)</sup>. Il en est de même lorsque l'aoriste est à la fois précédé de *b(i)* et de 'an, comme dans 'ambyéktøb<sup>(5)</sup> où *b(i)* n'exerce aucune influence au point de vue du sens et laisse la forme complètement soumise à celle de la préposition 'an, d'où le sens du présent. Ainsi 'an ne s'emploie que devant l'aoriste indicatif qui sert à exprimer le présent (ou l'imparfait, avec *kāna*, ou même le passé dans une préposition subordonnée), mais jamais le futur : 'anyéktøb « il est en train d'écrire » ; 'ambyáktøb « il

(1) Sur ces doubles formes d'impératif, cf. MARÇAIS, *Saïda*, p. 428, *Tlemcen*, p. 63; M. COHEN, p. 247.

(2) *b* passe à *m* en contact avec *n* à la 1<sup>re</sup> personne du pluriel de l'aoriste; cf. *supra passim*. La bibliographie de la particule verbale *b* est abondante : Landberg, Nöldeke, Kampffmeyer; longue et intéressante enquête dans le *Machriq*.

(3) On a donc affaire ici non plus à de vraies prépositions, mais à des mots formels (*mots «vides»*) devenus de véritables morphèmes.

(4) C'est ce que M. Marçais appelle « présent actuel ». On pourrait dire aussi « cursif ».

(5) Sur 'an- au lieu de 'an-, cf. *supra*.

est en train de manger»; *kan<sup>c</sup>anyéktob* <sup>(1)</sup> «il était en train d'écrire, il écrivait»; *šoſteſk<sup>c</sup> antéktob* «je l'ai vu écrire» soit «je l'ai vu (au moment où) tu écrivais». Mais on ne peut pas dire \**anyéktob bá'd šáhr* au sens de : «il écrira dans un mois».

De son côté, l'ex-préposition *b(i)* s'ajoute régulièrement à l'aoriste apocopé et aussi à l'aoriste indicatif, peu importe que celui-ci serve à exprimer la notion du présent, celle du passé, celle du futur ou même celle de l'imparfait. Ex. : *sā<sup>c</sup>édné bsá<sup>c</sup>dēk* «aide-moi, je t'aiderai» (cf. cl. *sā'id-nī 'usā'id-ka*); *wá(i)nma blérhēl bālh<sup>c</sup>/qak* «en quelque lieu que tu ailles, je te rejoindrai» (cf. cl. *'ainamā tarhal 'alhaqka*); *mabtākōš* «tu ne manges pas» (cf. cl. *mā ta'hulu + š*); *bōrže<sup>c</sup> bá'd yáun* «je reviendrai dans un jour» (cf. cl. *'arži'u ba'da yaumi<sup>n</sup>*); *žá bī/qúl* «il est venu en disant» (cf. cl. *žā'a yaqúlu*); *künt bháf mönmu* «je le craignais» (cf. cl. *kuntu 'ahāfu min-hu*).

Bien entendu, l'aoriste apocopé précédé de la particule *lā* employée pour défendre, ne prend pas *b(i)* : un cl. *lā taktub* «n'écris pas» n'a pas, dans le dialecte, incorporé *b(i)*, et on n'a jamais \**labtēktob* mais *lātēktób(š)*. De même, l'ancienne préposition *b(i)* n'est pas préfixée à l'aoriste : 1° quand celui-ci est précédé de quelques verbes équivalents à des auxiliaires, tels que *šāra* «il est devenu, il s'est mis à», *baqiya* «il a continué à», *rāha* «il est allé», *'āda* «il est revenu», etc., ex. : *šar yóbkē* «il s'est mis à pleurer»; *bō/qē yēktob kúllen<sup>n</sup>hār* «il a continué à écrire toute la journée»; *bīrūh izūreſk<sup>(2)</sup>* «il ira te visiter»; etc. — et non pas \**šar-byóbkē*, etc.; — 2° quand l'aoriste est employé dans le sens du subjonctif (que la conjonction qui le régit, soit négligée à Kfár-'abída ou qu'elle soit exprimée) : *'qóllu táži* (ou *tāyžé*) «dis-lui de venir» (litt... : dis-lui qu'il vienne); *'qriḅ irūh* «prochainement il partira», etc.; — 3° quand l'aoriste exprime un souhait : *'allásá<sup>c</sup>dēk* «que Dieu t'assiste!»; — 4° avec *bōddē*, *bōddēk*, etc.; ex. : *bōddu yēktob* «il veut écrire» pour *bi + widdihi + yaktubu*, formation qui s'emploie aussi dans le sens d'un futur indéterminé et qui est identique aux composés de *sa-*, *sayfa-* : *bōddi 'ēktob lu* «je lui écrirai (plus tard), mon intention est de lui écrire».

De même que *'an* ou *man* est préposé à l'aoriste des verbes (à n'importe quel thème) pour indiquer la notion du temps présent, de même, pour rendre la notion du futur, on fait précéder l'aoriste comportant *b(i)* ou non du participe actif du verbe *rāha* «il est allé» (masc. ou fém. sing. ou pl. suivant le sujet de la propo-

(1) *kan*, au lieu de *kān*, à cause des deux consonnes *n + c* et du report de l'accent sur la syllabe suivante.

(2) On remarquera que l'auxiliaire, lui, peut avoir *b(i)*-.

sition); ce futur est un futur très prochain : *raḥ* (abréviation de *rā'ihū\**) *bōktōb lək* « je vais l'écrire, je t'écrirai tout de suite »; *raihūn nekōb* « nous allons écrire ».

On peut résumer ce que nous avons dit à propos de l'aoriste ainsi qu'il suit :

1° *'an* (ou *man*) donne à l'aoriste le sens du présent; il a un sens identique à l'égyptien *'ammāl*, au marocain *ka-* et à l'algérien *rā-* suivi des pronoms suffixes <sup>(1)</sup>.

2° *raḥ* ou *raḥeḥ* indique un futur très prochain et équivaut aux mots *māsi* et *yādi* employés dans le Maghreb <sup>(2)</sup>.

3° *b(i)* ne semble modifier en rien le sens de l'aoriste; il est beaucoup plus fréquemment employé que *'an*.

4° *bōd<sup>d</sup>*, employé également en Égypte, indique au contraire un futur vague et plus éloigné.

## B. VERBES FAIBLES AU 1<sup>er</sup> THÈME.

*Une ou plusieurs des consonnes radicales sont faibles.*

On entend par verbes faibles ceux qui, présentant au nombre de leurs consonnes radicales une ou plusieurs consonnes faibles, s'écartent plus ou moins dans leur conjugaison (soit en classique soit dans notre parler) du paradigme du verbe fort. Un verbe peut avoir, en fait de consonnes faibles, la première, la seconde ou la troisième; il peut aussi avoir à la fois deux radicales faibles (la première et la seconde ou la première et la troisième, la deuxième et la troisième) et même (le cas est rare) les trois radicales faibles. D'où la division suivante :

- 1° Verbe à 1<sup>re</sup> radicale faible;
- 2° Verbe à 2<sup>e</sup> radicale faible;
- 3° Verbe à 3<sup>e</sup> radicale faible;
- 4° Verbe à 3<sup>e</sup> radicale identique à la seconde;
- 5° Verbe à 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> radicales faibles;
- 6° Verbe à 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> radicales faibles;

<sup>(1)</sup> Cf. CAUSSIN DE PERCEVAL, *Grammaire arabe vulgaire* [1858], p. 28.

<sup>(2)</sup> Id., *loc. cit.*, p. 29.

7° Verbe à 2° et 3° radicales faibles ;

8° Verbe à 1°, 2° et 3° radicales faibles.

## 1. VERBES À 1<sup>re</sup> RADICALE FAIBLE (1<sup>er</sup> THÈME).

Cette première radicale peut être soit un ' (*hamza*), soit un *w*, soit un *y*. D'où trois catégories de verbes faibles à l'initiale.

### a. VERBES À 1<sup>re</sup> RADICALE HAMZA.

Cl. 'adīna « il a permis » > dial. 'ézen.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3° p. m. . 'adīna	> 'ézen.	'adīnū	> 'éznu.
3° p. f. . 'adīnat	> 'éznət.	('adīnna)	'éznu.
2° p. m. . 'adīnta	> 'zənt.	'adīntum	> 'zəntu.
2° p. f. . 'adīnti	> 'zəntə.	('adīntūnna)	'zəntu.
1 <sup>re</sup> pers. . 'adīntu	> 'zənt.	'adīnnā	> 'zənna.
AORISTE.			
3° p. m. . yá'danu	> (b)yé'zen <sup>(1)</sup> .	ya'danū[na]	> (b)yé'znu.
3° p. f. . tū'danu	> (b)té'zən.	(ya'dānna)	(b)yé'znu.
2° p. m. . ta'danu	> (b)té'zen.	ta'danū[na]	> (b)té'znu.
2° p. f. . ta'danū[na]	> (b)té'znə.	(ta'dānna)	(b)té'znu.
1 <sup>re</sup> pers. . 'ādanu	> (b)é'zen.	nā'danu	> (m)né'zen.
IMPÉRATIF.			
2° p. m. . (īdan) < *i'dan	'zān.	(īdanū) < *i'danū	> 'zənu.
2° p. f. . (īdanī) < *i'danī	> 'zənə.	(īdanna)	'zənu.
PARTICIPE ACTIF.			
masculin 'ādīnu <sup>n</sup>	> 'āzen.	'ādīnna	> 'āznīn.
féminin 'ādīnatu <sup>n</sup>	> 'āznə.	('ādīnātu <sup>n</sup> )	'āznīn.

α. Sauf les cas où il a passé à *w* ou à *y*<sup>(2)</sup>, le *hamza* initial s'est maintenu, par analogie avec les verbes forts, au 1<sup>er</sup> thème dans tous les verbes classiques qui sont restés d'usage courant dans notre parler. Ex. : 'ésef « il s'est affligé, il a regretté »

(1) Il faut, naturellement, faire ici la même remarque que pour le *b*- du verbe fort (cf. p. 138 et suiv.)

(2) Cf. wállelf « il a plié bagage » (cl. 'allafa); yamma « il s'est dirigé vers » (cl. 'amma); cf. plus haut, *hamza*.

< cl. *'ásifa*; *'əžer* «il a pris en location, il a salarié» < cl. *'ázara*; *'əmən* «il a été en sûreté» < cl. *'ámina*; *'ámar* «il a commandé» < cl. *'ámarā*, etc. Dans ces verbes, au 1<sup>er</sup> thème, la conservation analogique de ' s'est étendue à toutes les personnes soit du parfait, soit de l'aoriste, soit de l'impératif, comme le montre la conjugaison de *'əžen* < cl. *'áđina*; elle a même atteint des formes qui, en arabe classique, n'avaient pas le *hamza* initial; par exemple, à l'impératif masculin et féminin, singulier et pluriel du verbe *'ámarā*, on a *'mər* «ordonne», *'móre* «ordonne» (fém.), *'máru* «ordonnez», en face de cl. *múr*, *múrī*, *múrū*<sup>(1)</sup>.

Pourtant, dans les verbes *'ákala* «il a mangé» > *'ékel*, et *'áħaðā* «il a pris» > *'éħed*, le *hamza* tombe (avec la voyelle inaccentuée) à toutes les personnes du parfait autres que les 3<sup>es</sup> personnes (masc. ou fém., sing. ou plur.): *'akáltu* «j'ai mangé» > *kélt*; *'aháđti* «tu as pris» (fém.) > *hétté*. L'analogie ne l'a pas introduit non plus à l'impératif (à aucune personne): cl. *kúl* «mange», et *ħúđ* «prends» > *kəl* et *ħəd*; fém. sing. *kúli* et *ħúđi* > *kólé* et *ħódé*; *kúlu* «mangez» et *ħúđu* «prenez» > *kəlu* et *ħódu*.

De même, à l'aoriste, le *hamza*, qui est généralement maintenu, perd son individualité dans les deux verbes *'ákala* et *'áħaðā*. Il se fond, en effet, avec la voyelle précédente, ce qui fournit une voyelle longue: *yá'kulu* «il mange» et *yá'ħuđu* «il prend» > (*b*)*yá'kəl* et (*b*)*yá'ħəd*; *ná'kulu* «nous mangeons» et *ná'ħuđu* «nous prenons» > (*m*)*ná'kəl* et (*m*)*ná'ħəd*<sup>(2)</sup>, etc. La 1<sup>re</sup> pers. sing. du classique *'ákulu* et *'áħuđu* > *'ákəl* et *'áħəd* s'explique sans difficulté.

La chute pure et simple du *hamza* au parfait de *'ákala* et de *'áħaðā* s'explique, de son côté, par le fait que ' n'étant plus maintenu par l'analogie (puisqu'à l'impératif on disait *kúl* et *ħúđ*), a disparu en vertu des règles phonétiques établies. En effet, ' se trouvait en syllabe ouverte inaccentuée: *'akáltu* «j'ai mangé» > *kélt*; *'akáltā* «tu as mangé» > *kélt*, etc. Au contraire, pour *'ákala* «il a mangé», *'ákalat* «elle a mangé», etc., la syllabe dans laquelle se trouve ' portait l'accent en classique, d'où, à Kfár'abída, *'ékel* et *'éklet*, et jamais \**kel* ou \**klet*, comme cela se produit dans les dialectes maghribins (cf. Brockelmann, p. 174).

(1) On rencontre, quelquefois, en classique, la forme *u'mur* à côté de *mur*, de même qu'on a *u'kul* «mange» à côté de *kul*. Cf. S. DE SACY, *Gramm. arabe*<sup>3</sup>, p. 232.

(2) La fusion de ' avec la voyelle précédente à l'aoriste se produit ici comme en syriaque et en assyrien. Cf. BROCKELMANN, p. 175 (syr. *nēχul*, *nēħuđ*).

β. Il n'y a pas à recourir à l'analogie, pour expliquer le type *'zân* en face du type classique *īdan*. Cette dernière forme suppose, en effet, \**i'dân* (avec attaque vocalique douce<sup>(1)</sup>), d'où fusion de *i* et de ' (forte) en *ī*. De son côté, la forme dialectale *'zân* provient directement<sup>(2)</sup> de ce même \**i'dân*, avec chute de *i* et conservation du *hamza* radical.

b. VERBES À 1<sup>re</sup> RADICALE *w*.Cl. *wázana* « il a pesé » > dial. *wázēn*.

		SINGULIER.		PLURIEL.		
		CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	
		—	—	—	—	
PARFAIT.						
3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>wázana</i>	>	<i>wázēn</i> .	<i>wázanū</i>	>	<i>wáznu.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. .	<i>wázanat</i>	>	<i>wázneṭ</i>	( <i>wazanna</i> )		<i>wáznu.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>wázanta</i>	>	<i>uzént.</i>	<i>wázantum</i>	>	<i>uzéntu.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. .	<i>wázanti</i>	>	<i>uzéntē.</i>	( <i>wazantunna</i> )		<i>uzéntu.</i>
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>wázantu</i>	>	<i>uzént.</i>	<i>wázinnā</i>	>	<i>uzénna.</i>
AORISTE.						
3 <sup>e</sup> p. m. .	( <i>yazinu</i> )		( <i>b</i> ) <i>yúžen.</i>	( <i>yazinū</i> [ <i>na</i> ])		( <i>b</i> ) <i>yíznu.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. .	( <i>tazinu</i> )		( <i>b</i> ) <i>túžen.</i>	( <i>yazinna</i> )		( <i>b</i> ) <i>yíznu.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. .	( <i>tazinu</i> )		( <i>b</i> ) <i>túžen.</i>	( <i>tazinūna</i> )		( <i>b</i> ) <i>túznu.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. .	( <i>tazinína</i> )		( <i>b</i> ) <i>túznē.</i>	( <i>tazinna</i> )		( <i>b</i> ) <i>túznu.</i>
1 <sup>re</sup> pers. .	( <i>'azinu</i> )		( <i>b</i> ) <i>úžen.</i>	( <i>nazinu</i> )		( <i>m</i> ) <i>núžen.</i>
IMPÉRATIF.						
2 <sup>e</sup> p. m. .	( <i>zin</i> )		<i>uzân.</i>	( <i>zinū</i> )		<i>uzénu.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. .	( <i>zinī</i> )		<i>uzéñē.</i>	( <i>zinna</i> )		<i>uzénu.</i>
PARTICIPE ACTIF.						
masculin	<i>wázinu</i> <sup>n</sup>	>	<i>wázēn.</i>	<i>wāzinína</i>	>	<i>wāznín.</i>
féminin	<i>wázinat</i> <sup>n</sup>	>	<i>wázñē.</i>	( <i>wāzinātu</i> <sup>n</sup> )		<i>wāznín.</i>

α. Comme dans les autres dialectes modernes, le verbe à première radicale *w*, désigné par les grammairiens arabes anciens sous le nom de *miḥālu*<sup>n</sup> « assimilé », suit à Kfár<sup>c</sup>abida une conjugaison en somme assez différente de celle de l'arabe classique. Celui-ci, on le sait, sauf dans quelques rares verbes qui ont à l'aoriste (entre les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> radicales) la voyelle *a* ou *u*, ne présente la semi-voyelle *w* ni à l'aoriste ni à l'impératif : ainsi *wá<sup>c</sup>ada* « il a promis » est à l'aoriste *yá<sup>c</sup>idu* et non pas \**yau<sup>c</sup>idu* ; de même,

(1) Il ne s'agit pas ici de la voyelle longue *ā* qui rentre dans la même série que *hmāl*, etc., p. 119 et 137.

(2) Au lieu d'attaque vocalique forte, par assimilation à l'attaque vocalique douce, qui précédait naturellement le *i* prothétique.

à l'impératif, *id* et non pas \**iū'id*. A Kfár'abîda au contraire, le *w* du parfait a été étendu à l'aoriste et à l'impératif de tous les verbes, par analogie avec le parfait et l'aoriste des verbes réguliers et spécialement de verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w* qui, dès le classique (manifestation ancienne de la même influence), présentaient *w* dans toute la conjugaison, comme par exemple *wáza'a* « il a souffert », aor. *yáwza'u*, impér. *īza'*<sup>(1)</sup>. Par ex. en face du cl. *yá'idu* « il promet », on a, dans le parler, *yū'el* (\**yau'idu* par analogie avec *wá'ada*). Il y a eu ici réduction de la diphtongue *au*<sup>(2)</sup> après passage régulier de *a* à *e* (cf. plus loin et p. 84) et fusion de cet *e* avec *u*, d'où *ū*, enfin dans les impératifs tels que *u'ād*, vocalisation de *u* après la chute régulière de *i* initial \**iū'id* > \**u'el* d'où *u'ād* (avec l'allongement analogique ordinaire de la voyelle *e*); *w* a été également vocalisé après la chute de la voyelle brève qui le suivait aux 2<sup>es</sup> et 1<sup>res</sup> personnes (masc. et fém., sing. et plur.) du parfait : cl. *wazánta* > \**wazánt* > \**wzēnt* > *uzēnt*.

β. On a vu (p. 119 et aussi p. 137) que la voyelle brève de l'impératif masc. sing. de tous les verbes forts ou faibles est allongée à Kfár'abîda. Ceci s'applique naturellement aussi aux verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w*. De plus, cet allongement s'est même étendu (par analogie avec l'impératif) à l'aoriste de quelques rares verbes de cette dernière catégorie : (*b*)*yūsāl* « il arrive » (cl. *yāšilu*); (*b*)*ū'qāf* « je me tiens debout » (cl. *'āqifu*). Au contraire, on a régulièrement : (*m*)*nūzen* « nous pesons » (cl. *nāzinu*); (*b*)*yūhēb* « il donne » (cl. *yāhabu*); etc.

Trois verbes, savoir *wāsāl* « il est arrivé » < cl. *wāšala*; *wāzen* « il a pesé » < cl. *wāzana* et *wāsē'* « il a contenu » < *wāsi'a*, qui font à l'aoriste *yūsāl* (contre cl. *yāšilu*), *yūzen* (contre *yāzinu*), et *yūsē'* (contre cl. *yāsa'u*), se trouvent en concurrence dans notre parler avec les formes *šāl*, *zān* et *sā'*, qui, ayant les mêmes significations que les premiers verbes, se conjuguent exactement comme les verbes à 2<sup>e</sup> radicale *w* ou *y*.

Les formes *šāl* « il a atteint, il a attrapé », *zān* « il a pesé », et *sā'* « il a contenu » relèvent, sans doute, de phénomènes morphologiques d'une très haute antiquité et se rencontrent dans d'autres langues sémitiques. Mais on pourrait les expliquer par l'analogie des impératifs dialectaux. Le verbe *zān* fait à l'aoriste (*b*)*izān*, à l'impératif *zīn*, exactement comme un verbe *mediae y*, tandis que les deux autres font à l'aoriste (*b*)*isāl* et (*b*)*isā'*, à l'impératif *šāl* et *sā'* comme des verbes présentant la voyelle *a* à l'aoriste.

(1) C'est-à-dire \**īza'* assimilé de \**iūza'*.

(2) Cette diphtongue est conservée dans quelques parlers modernes; mais elle y passe à *eu* (cf. MARÇAIS, *Tlemcen*, p. 66-67).

c. VERBES À 1<sup>re</sup> RADICALE *y*.Cl. *yábisa* « il a séché » (intrans.) > dial. *yébas*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>yábisa</i>	> <i>yébas</i>	<i>yábisū</i> > <i>yóbsu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>yábisat</i>	> <i>yóbsət</i> .	( <i>yábisna</i> ) <i>yóbsu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>yabista</i>	> <i>ibóst</i> .	<i>yabístum</i> > <i>ibóstu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>yabisti</i>	> <i>ibóstē</i> .	( <i>yabistinna</i> ) <i>ibóstu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>yabistu</i>	> <i>ibóst</i> .	<i>yabísna</i> > <i>ibósna</i> .
AORISTE.			
3 <sup>e</sup> p. m. . .	( <i>yábasu</i> )	( <i>b</i> ) <i>yíbas</i> .	( <i>yábasūna</i> ) ( <i>b</i> ) <i>yíbsu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	( <i>tábasu</i> )	( <i>b</i> ) <i>tíbas</i> .	( <i>yábasna</i> ) ( <i>b</i> ) <i>yíbsu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . .	( <i>tábasu</i> )	( <i>b</i> ) <i>tíbas</i> .	( <i>taíbasūna</i> ) ( <i>b</i> ) <i>tíbsu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	( <i>taíbasūna</i> )	( <i>b</i> ) <i>tíbsē</i> .	( <i>taíbasna</i> ) ( <i>b</i> ) <i>tíbsu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . .	( <i>ábasu</i> )	( <i>b</i> ) <i>íbas</i> .	( <i>náíbasu</i> ) ( <i>m</i> ) <i>níbs</i> .
IMPÉRATIF.			
2 <sup>e</sup> p. m. . .	( <i>ibas</i> )	<i>ibás</i> .	<i>ibasū</i> > <i>ibásu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>ibasi</i>	> <i>ibásē</i> .	( <i>ibasna</i> ) <i>ibásu</i> .
PARTICIPE ACTIF.			
masculin	<i>yábisu<sup>n</sup></i>	> <i>yábás</i> .	<i>yābisina</i> > <i>yābsín</i> .
féminin	<i>yábisatu<sup>n</sup></i>	> <i>yābsē</i> .	( <i>yābisātu<sup>n</sup></i> ) <i>yābsín</i> .

De la classe de verbes à 1<sup>re</sup> radicale *y* notre parler ne connaît plus que *yébas*, qui, on le voit, suit une conjugaison parallèle à celle des verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w*; *y* a été vocalisé en *i* aux 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> personnes (masc. et fém., sing. et plur.) du parfait; la diphtongue *ai* de l'aoriste a été partout réduite à *i*<sup>(1)</sup>. La voyelle longue *i* de l'impératif classique, qui résulte de la fusion de *i* et de *y*, n'a pas eu l'occasion de se produire dans notre dialecte. Il faut partir ici encore de la forme préhistorique \**i-ybás*. D'après les règles phonétiques reconnues, *i* bref inaccentué tombe. Reste alors *y*, qui est obligé, lui, de fonctionner comme voyelle, d'où *ibás* (toujours avec allongement analogique de *á*).

2. VERBES À 2<sup>e</sup> RADICALE FAIBLE (1<sup>er</sup> THÈME).

Comme à l'initiale, le verbe trilitère peut être faible, du fait qu'il s'agit d'un ' (*hamza*), d'un *w* ou d'un *y*, seconde radicale.

(1) Par le même processus que pour *yú'ed* < \**yáw'idu*, à savoir \**yéíbas* > *yibas*.

## a. VERBES MEDIAE HAMZA.

Cl. *sá'ala* « il a interrogé » > dial. *sá'al*.

## PARFAIT.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
3° p. m. . . <i>sá'ala</i>	> <i>sá'al</i> .	<i>sá'alū</i>	> <i>sá'lu</i> .
3° p. f. . . <i>sá'alat</i>	> <i>sá'lét</i> .	( <i>sa'álna</i> )	<i>sá'lu</i> .
2° p. m. . . <i>sa'álta</i>	> <i>s'ált</i> .	<i>sa'áltum</i>	> <i>s'áltu</i> .
2° p. f. . . <i>sa'álti</i>	> <i>s'áltè</i> .	( <i>sa'áltúnna</i> )	<i>s'áltu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>sa'áltu</i>	> <i>s'ált</i> .	<i>sa'álnā</i>	> <i>s'álna</i> .

## AORISTE.

3° p. m. . . <i>yás'alu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>yés'al</i> .	<i>yas'alū[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>yés'lu</i> .
3° p. f. . . <i>tás'alu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tés'al</i> .	( <i>yas'álna</i> )	( <i>b</i> ) <i>yés'lu</i> .
2° p. m. . . <i>tás'alu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tés'al</i> .	<i>tas'alū[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tés'lu</i> .
2° p. f. . . <i>tas'alī[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tés'lè</i> .	( <i>tas'álna</i> )	( <i>b</i> ) <i>tés'lu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>'ás'alu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>ós'al</i> .	<i>nás'alu</i>	( <i>m</i> ) <i>nés'al</i> .

## IMPÉRATIF.

2° p. m. . . ( <i>is'ál</i> )	<i>s'ál</i> .	<i>is'álū</i>	> <i>s'álu</i> .
2° p. f. . . ( <i>is'alī</i> )	> <i>s'álè</i> .	( <i>is'alna</i> )	<i>s'álu</i> .

## PARTICIPE ACTIF.

masculin	<i>sá'ilu<sup>n</sup></i>	> <i>sá'él</i> .	<i>sā'ilina</i>	> <i>sā'lin</i> .
féminin	<i>sá'ilatu<sup>n</sup></i>	> <i>sá'lè</i> .	( <i>sā'ilātu<sup>n</sup></i> )	<i>sā'lin</i> .

En principe, le parler de Kfár'abída ne connaît plus de verbes trilitères *mediae* ; on sait qu'ils sont déjà très rares en classique et l'on a vu dans la phonétique que le ' intervocalique et post-vocalique doit disparaître. Ceux, très rares d'ailleurs, qu'on rencontre dans le parler, tels que *sá'al* « il a interrogé » < cl. *sá'ala*, *žá'ar* « il a grondé quelqu'un, il a fixé les yeux avec colère sur quelqu'un » < cl. *žá'ara* « il a mugé », et les quadrilitères tels que *há'hé'* « il a ri aux éclats » < cl. *há'ha'a*, *ná'ne'* « il a parlé avec difficulté, il a pleurniché », etc., s'expliquent tous soit par l'influence du classique, soit par le fait que ce sont des mots expressifs (onomatopéiques). Ces verbes conservent partout, comme on le voit, leur *hamza* radical, et se conjuguent d'une façon tout à fait conforme au type classique.

REMARQUE. — Je ne connais pas de verbes trilitères classiques *mediae* , qui aient perdu à Kfár'abída, purement et simplement, leur *hamza* ou qui se soient confondus avec les verbes *mediae w* ou *y*, comme cela s'est parfois produit dans d'autres parlers (cf. M. Cohen, p. 37).

## b. VERBES MEDIAE w.

Cl. *šáma* « il a jeûné » > *šám*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. . <i>šáma</i>	> <i>šám</i> .	<i>šámū</i> .	> <i>šámu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . . <i>šámat</i>	> <i>šámət</i> .	( <i>šúmna</i> )	<i>šámu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . . <i>šúmta</i>	> <i>šómt</i> .	<i>šúmtum</i>	> <i>šómtu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>šúmti</i>	> <i>šómtè</i> .	( <i>šumtúnna</i> )	<i>šómtu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>šúmtu</i>	> <i>šómt</i> .	<i>šúmnā</i>	> <i>šómnna</i> .

## AORISTE.

3 <sup>e</sup> p. m. . . <i>yašúmu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>išúm</i> .	<i>yašúmū[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>išúmu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . . <i>tašúmu</i>	> ( <i>b</i> ö) <i>tšúm</i> .	( <i>yašúmna</i> )	( <i>b</i> ) <i>išúmu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . . <i>tašúmu</i>	> ( <i>b</i> ö) <i>tšúm</i> .	<i>tašúmū[na]</i>	> ( <i>b</i> ö) <i>tšúmu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>tašúmi[na]</i>	> ( <i>b</i> ö) <i>tšúmè</i> .	( <i>tašúmna</i> )	( <i>b</i> ö) <i>tšúmu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>'ašúmu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>šúm</i> .	<i>našúmu</i>	> ( <i>m</i> ö) <i>nšúm</i> .

## IMPÉRATIF.

2 <sup>e</sup> p. m. . . ( <i>šúm</i> )	<i>šún</i> .	<i>šúmū</i>	> <i>šúmu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>šúmi</i>	> <i>šúmè</i> .	( <i>šúmna</i> )	<i>šúmu</i> .

## PARTICIPE ACTIF.

masculin <i>šá'imu<sup>n</sup></i>	> <i>šáyçm</i> .	<i>šā'imna</i>	> <i>šāimín</i> .
féminin <i>šá'imatu<sup>n</sup></i>	> <i>šāimè</i> .	( <i>šā'imātu<sup>n</sup></i> )	<i>šāimín</i> .

## c. VERBES MEDIAE y.

Cl. *'áša* « il a vécu » > *'áš*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. . . <i>'áša</i>	> <i>'áš</i> .	<i>'ášū</i>	> <i>'ášu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . . <i>'ášat</i>	> <i>'ášət</i> .	( <i>'išna</i> )	<i>'ášu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . . <i>'išta</i>	> <i>'éšt</i> .	<i>'ištum</i>	> <i>'éštu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>'išti</i>	> <i>'éštè</i> .	( <i>'ištúnna</i> )	<i>'éštu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>'ištu</i>	> <i>'éšt</i> .	<i>'išnā</i>	<i>'éšna</i> .

## AORISTE.

3 <sup>e</sup> p. m. . . <i>ya'išu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>i'iš</i> .	<i>ya'išū[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>i'išu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . . <i>ta'išu</i>	> ( <i>b</i> ö) <i>t'iš</i> .	( <i>ya'išna</i> )	( <i>b</i> ) <i>i'išu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . . <i>ta'išu</i>	> ( <i>b</i> ö) <i>t'iš</i> .	<i>ta'išū[na]</i>	> ( <i>b</i> ö) <i>t'išu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>ta'iši[na]</i>	> ( <i>b</i> ö) <i>t'išè</i> .	( <i>ta'išna</i> )	( <i>b</i> ö) <i>t'išu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>'a'išu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>i'iš</i> .	<i>na'išu</i>	> ( <i>m</i> ö) <i>n'iš</i> <sup>(1)</sup> .

(1) La forme ancienne a été évidemment ici \**bi-na'išu* > \**mi'išu*. L'*ç* a été réintroduit pour résoudre le groupe incommode de trois consonnes à l'initiale, conséquence de la chute de *a* prétonique.

## IMPÉRATIF.

2° p. m. . . ('iš)	'iš.	'išū	>	'išu.
2° p. f. . . 'išī	>	'išē.		('išna)
				'išu.

## PARTICIPE ACTIF.

masculin 'á'is'u <sup>n</sup>	>	'áyeš.		'ā'isīna	>	'āšīn.
féminin 'á'isatu <sup>n</sup>	>	'ášē.		'ā'isātu <sup>n</sup>		'āšīn.

d. VERBES MEDIÆ *w* OU *y* PRÉSENTANT *ā* À L'AORISTE.Cl. *nāma* « il a dormi » > *nām*.

## SINGULIER.

CLASSIQUE.

DIALECTAL.

## PLURIEL.

CLASSIQUE.

DIALECTAL.

## PARFAIT.

3° p. m. . . <i>nāma</i>	>	<i>nām</i> .		<i>nāmū</i>	>	<i>nāmu</i> .
3° p. f. . . <i>nāmat</i>	>	<i>nāmət</i> .		( <i>nīmna</i> )		<i>nāmu</i> .
2° p. m. . . <i>nīmta</i>	>	<i>nómt</i> .		<i>nīmtum</i>	>	<i>nómtu</i> .
2° p. f. . . <i>nīmti</i>	>	<i>nómtē</i> .		( <i>nīmtūnna</i> )		<i>nómtu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>nīmtu</i>	>	<i>nómt</i> .		<i>nīmnā</i>	>	<i>nómna</i> .

## AORISTE.

3° p. m. . . <i>yanāmu</i> <sup>(1)</sup>	>	( <i>b</i> ) <i>inām</i> .		<i>yanāmū[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ināmu</i> .
3° p. f. . . <i>tanāmu</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>tnām</i> .		( <i>yanānna</i> )		( <i>b</i> ) <i>ināmu</i> .
2° p. m. . . <i>tanāmu</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>tnām</i> .		<i>tanāmū[na]</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>tnāmu</i> .
2° p. f. . . <i>tanāmī[na]</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>tnāmē</i> .		( <i>tanānna</i> )		( <i>bō</i> ) <i>tnāmu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . 'anāmu	>	( <i>b</i> ) <i>nām</i> .		<i>nanāmu</i>	>	( <i>mō</i> ) <i>nnām</i> .

## IMPÉRATIF.

2° p. m. . . ( <i>nām</i> )	<i>nām</i> .	<i>nāmū</i>	>	<i>nāmu</i> .
2° p. f. . . <i>nāmī</i>	>	<i>nāmē</i> .		( <i>nānna</i> )
				<i>nāmu</i> .

## PARTICIPE ACTIF.

masculin <i>nā'imū<sup>n</sup></i>	>	<i>nāyem</i> .		<i>nā'imīna</i>	>	<i>nā'imīn</i> .
féminin <i>nā'imatu<sup>n</sup></i>	>	<i>nā'imē</i> .		( <i>nā'imātu<sup>n</sup></i> )		<i>nā'imīn</i> .

Le classique, on le sait, distingue dans la conjugaison trois catégories de verbes *mediæ w* ou *y*, suivant que l'aoriste présente entre les seconde et troisième radicales un *u*, un *i*, ou un *a*. Le parler de Kfár'abīda conserve distinctes ces trois catégories de conjugaison soit au parfait soit à l'aoriste.

À l'impératif masc. sing., on a dialectalement, par analogie

(1) *yanāmu* suppose \**yanawamu* (comme le pf. *nāma* suppose \**nawama*), au lieu de \**yanw/umu* que l'on attendait, formes classiques : *nawima*, \**yanwamu*.

avec l'aoriste et avec les autres personnes de l'impératif, les voyelles longues  $\bar{i}$ ,  $\bar{u}$  et  $\bar{a}$  en face des classiques  $i$ ,  $u$ ,  $a$ . Ex. : en face des classiques *q̄m* «lève-toi», *m̄l* «penche-toi», *h̄áf* (racine *h-w-f*) «crains», on a dans le parler  ${}^{\prime}q̄m$ , *m̄l*, *h̄áf* par analogie avec *yaq̄mu* ou *q̄m̄i*, *yam̄lu* ou *m̄l̄i*, *yah̄áfu* ou *h̄áf̄u*, etc. On s'explique par là que les formes dialectales telles que  ${}^{\prime}q̄m$ , *m̄l*, *h̄áf* aient influencé analogiquement l'impératif masc. sing. des verbes forts, après que ce dernier fût devenu monosyllabique (cf. p. 138).

Au participe actif, le *hamza* qui suivait immédiatement  $\bar{a}$  long (type *q̄á'ilu*<sup>n</sup>) a passé à *y* par assimilation à la voyelle *i* qui le suivait, d'où  $*{}^{\prime}q̄áyilu$ <sup>n</sup> >  ${}^{\prime}q̄áyel$ ; à son tour *y* se vocalise régulièrement après la chute de la voyelle brève qui le suivait au singulier féminin et au pluriel masculin et féminin : *ṣā'imu*<sup>n</sup> (masc. sing.) > *ṣāyem*; *ṣā'imatu*<sup>n</sup> (fém. sing.)  $*ṣāyimé$  > *ṣāimé*. Rappelons qu'ici *i* (<*y*) forme, comme il a été dit plus haut, une syllabe indépendante et ne se joint nullement à la voyelle longue  $\bar{a}$  qui précède pour former avec elle une diphtongue à premier élément long. Voir plus haut.

### 3. VERBES À 3<sup>e</sup> RADICALE FAIBLE (1<sup>er</sup> THÈME).

Le verbe trilitère peut avoir comme 3<sup>e</sup> radicale faible un *hamza* ( ${}^{\prime}$ ), un *w* ou un *y*.

#### a. VERBES TERTIAE HAMZA.

Cl. *h̄ám̄'a* «il s'est fâché» > dial. *h̄ám̄'.*

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>h̄ám̄'a</i>	>	<i>h̄ám̄'.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>h̄ám̄'at</i>	>	<i>h̄ám̄'et.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>(h̄ám̄'ta)</i>		<i>h̄m̄á't.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>(h̄ám̄'ti)</i>		<i>h̄m̄á'té.</i>
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>(h̄ám̄'tu)</i>		<i>h̄m̄á't.</i>
			<i>h̄ám̄'ū</i>
			>
			<i>h̄ám̄'u.</i>
			<i>(h̄ám̄'na)</i>
			>
			<i>h̄ám̄'u.</i>
			<i>(h̄ám̄'tum)</i>
			>
			<i>h̄m̄á'tu.</i>
			<i>(h̄ám̄'tinna)</i>
			>
			<i>h̄m̄á'tu.</i>
			<i>(h̄ám̄'nā)</i>
			>
			<i>h̄m̄á'na.</i>

AORISTE.					
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>(yáhma'u)</i>	<i>(b)yéhm̄'.</i>	<i>yahma'ú[na]</i>	>	<i>(b)yéhm̄'u.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>(táhma'u)</i>	<i>(b)téhm̄'.</i>	<i>(yahmá'na)</i>		<i>(b)yéhm̄'u.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>(táhma'u)</i>	<i>(b)téhm̄'.</i>	<i>tahma'ú[na]</i>	>	<i>(b)téhm̄'u.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tahma'í[na]</i>	>	<i>(b)téhm̄'ē.</i>		<i>(b)téhm̄'u.</i>
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>(áhma'u)</i>	<i>(b)éhm̄'.</i>	<i>(tahmá'na)</i>		<i>(b)téhm̄'u.</i>
			<i>(náhma'u)</i>		<i>(m)néhm̄'.</i>

## IMPÉRATIF.

2° p. m. .	( <i>ihmá'</i> )	<i>hmó'</i> .	( <i>ihmá'u</i> )	<i>hmá'u</i> .
2° p. f. .	( <i>ihmá'ī</i> )	<i>hmá'ē</i> .	( <i>ihmá'na</i> )	<i>hmá'u</i> .

## PARTICIPE ACTIF.

masculin	<i>hāmī'u<sup>n</sup></i>	> <i>hāmā'</i> .	<i>hāmī'ina</i>	> <i>hām'īn</i> .
féminin	<i>hāmī'atu<sup>n</sup></i>	> <i>hām'a</i> .	( <i>hāmī'ātu<sup>n</sup></i> )	<i>hām'īn</i> .

α. Comme il a été dit à propos du *hamza* (p. 7), notre parler, ainsi que l'immense majorité des dialectes arabes modernes, ne connaît plus, en principe, de verbes dans lesquels *hamza* 3° radicale soit conservé. Les rares verbes de ce type, qui sont encore usités à Kfár'abída, s'expliquent tous par une confusion; ainsi *hāmā'* <sup>(1)</sup>, aux yeux des sujets parlants, correspond non pas au classique *hamī'a*, mais plutôt à *hamīqa*, bien que ce dernier soit employé dans le sens de «être sot, stupide» <sup>(2)</sup>, ou parce qu'il s'agit de mots expressifs (onomatopéiques) comme *há'he'* «il a ri aux éclats» < *há'ha'a*; *zá'že'* «il a parlé à tort et à travers, il a dit des riens (sens péjoratif)», cf. *zá'zá'a* «il a appelé le chameau à l'abreuvoir»; *fá'fá'* «il a bégayé en prononçant la consonne *f*» et par extension «il a dit des bêtises, des choses inutiles».

La conjugaison de ces verbes, qui conservent leur ' à la finale, est, ainsi qu'on l'a vu, généralement conforme à celle du classique, et tout s'y passe comme s'il s'agissait d'un verbe fort.

Dans toutes les personnes du parfait autres que les 3<sup>es</sup> (masc. et fém., sing. et plur.), la seconde voyelle *i* <sup>(3)</sup> a passé à *a* (en syllabe fermée), sous l'influence de la faucale ' qui la suivait.

A l'aoriste <sup>(4)</sup>, la seconde voyelle *a* a partout passé à *o*, par innovation morphologique, en ce sens qu'en face du parfait *hamī'a* a été créé un aoriste \**yahmu'u*, d'où *yéhmó'* (cf. plus haut, p. 137).

β. Comme en araméen <sup>(5)</sup> et dans l'ensemble des dialectes arabes modernes <sup>(6)</sup>, les verbes *tertiac* ' (à n'importe quelle forme) ont été régulièrement ramenés à la catégorie de verbes *tertiac* *y*, et ne forment plus actuellement à Kfár'abída qu'une seule et

(1) Il serait peut-être plus exact de transcrire par *hāmā'/q*. Dans toute une partie du Maghreb *hāmōq* est «s'emporter mal à propos». Par conséquent, il est probable que dial. *hāmā'* représente bien le cl. *hamīqa* (MARÇAIS).

(2) Cette confusion n'est pas rare dans le parler. Cf. (p. 27) '*qáħ*' «il a toussé», en face du cl. '*áħħa*'.

(3) Dans l'exemple choisi.

(4) Bien entendu, ceci s'applique aussi à l'impératif.

(5) Cf. BROCKELMANN, p. 191.

(6) Cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., t. XIV, p. 435; M. COHEN, p. 192.

même classe avec ceux-ci. Ex. : (cl. *qara'a*), dial. <sup>2</sup>/*qóre* « il a lu »; (cl. *bada'at*), dial. *bódyet* « elle a commencé »; (cl. *huti'nā*), dial. *h̄tina* « nous avons péché »; (cl. *qara'ti*), dial. <sup>2</sup>/*qr̄tē* « tu as lu » (fém.); etc. Tout se passe ici comme s'il s'agissait de la conjugaison d'un verbe *tertiæ y* (avec *i* après la seconde radicale), de *nasiya* « il a oublié », par exemple.

## b. VERBES TERTIÆ y.

1. TYPE *qatala* : *yaqtihu*.

Cl. *bákā* (aor. *yábkī*) « il a pleuré », cf. dial. *bákē*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3° p. m. . . ( <i>bákā</i> )	<i>bákē</i> .	( <i>bákau</i> )	<i>bókyu</i> .
3° p. f. . . ( <i>bákat</i> )	<i>bókyet</i> .	( <i>bakáina</i> )	<i>bókyu</i> .
2° p. m. . . ( <i>bakáita</i> )	<i>bkít</i> .	( <i>bakáitum</i> )	<i>bkítu</i> .
2° p. f. . . ( <i>bakáiti</i> )	<i>bkité</i> .	( <i>bakáitunna</i> )	<i>bkítu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . ( <i>bakáitu</i> )	<i>bkít</i> .	( <i>bakáinā</i> )	<i>bkina</i> .
AORISTE.			
3° p. m. . . <i>yábkī</i>	> ( <i>b</i> ) <i>yóbkē</i> .	<i>yabkū[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>yóbkū</i> .
3° p. f. . . <i>tábkī</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tóbkē</i> .	( <i>yabkina</i> )	( <i>b</i> ) <i>yóbkū</i> .
2° p. m. . . <i>tábkī</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tóbkē</i> .	<i>tabkū[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tóbkū</i> .
2° p. f. . . <i>tabkī[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tóbkē</i> .	( <i>tabkina</i> )	( <i>b</i> ) <i>tóbkū</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>'ábkī</i>	> ( <i>b</i> ) <i>óbkē</i> .	<i>nábkī</i>	> ( <i>m</i> ) <i>nóbkē</i> .
IMPÉRATIF.			
2° p. m. . . <i>ibki</i>	> <i>bkí</i> .	<i>ibkú</i>	> <i>bkú</i> .
2° p. f. . . <i>ibkí</i>	> <i>bkí</i> .	( <i>ibkina</i> )	<i>bkú</i> .
PARTICIPE ACTIF.			
masculin <i>báki<sup>n</sup></i>	> <i>bákē</i> .	( <i>bákina</i> )	<i>bākyín</i> .
féminin <i>bákiyatu<sup>n</sup></i>	> <i>bākyē</i> .	( <i>bākiyātu<sup>n</sup></i> )	<i>bākyín</i> .

2. TYPE *qatila* : *yaqtalu*.

Cl. *nasiya* (aor. *yansā*) « il a oublié » > dial. *nésé*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3° p. m. . . <i>násiya</i>	> <i>nésé</i> .	( <i>násū</i> )	<i>nésyu</i> .
3° p. f. . . <i>nasiyat</i>	> <i>nésyēt</i> .	( <i>nasina</i> )	<i>nésyu</i> .
2° p. m. . . <i>nasíta</i>	> <i>nsít</i>	<i>nasítum</i>	> <i>nsítu</i> .
2° p. f. . . <i>nasíti</i>	> <i>nsité</i> .	( <i>nasítunna</i> )	<i>nsítu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>nasítu</i>	> <i>nsít</i> .	<i>nasínā</i>	> <i>nsína</i> .

## AORISTE.

3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>yánsā</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yénsa</i> .	( <i>yánsá</i> úna)	( <i>b</i> ) <i>yénsu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tánsā</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ténsa</i> .	( <i>yánsá</i> úna)	( <i>b</i> ) <i>yénsu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>tánsā</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ténsa</i> .	( <i>tánsá</i> úna)	( <i>b</i> ) <i>ténsu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	( <i>tánsá</i> úna)		( <i>b</i> ) <i>ténsé</i> .	( <i>tánsá</i> úna)	( <i>b</i> ) <i>ténsu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>'ansā</i>	>	( <i>b</i> ) <i>'ónsa</i> .	<i>nansā</i>	> ( <i>m</i> ) <i>nénsa</i> .

## IMPÉRATIF.

2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>insá</i>	>	<i>nsá</i> <sup>(1)</sup> .	( <i>insá</i> ú)	<i>nsú</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	( <i>insá</i> ú)		<i>nsí</i> <sup>(2)</sup> .	( <i>insá</i> úna)	<i>nsú</i> .

## PARTICIPE ACTIF.

masculin.	<i>nási</i> <sup>n</sup>	>	<i>násé</i> .	( <i>nási</i> na)	<i>násiyín</i> .
féminin. .	<i>násiyatu</i> <sup>n</sup>	>	<i>násiyé</i> .	( <i>násiyátu</i> <sup>n</sup> )	<i>násiyín</i> .

α. Comme les verbes *tertiæ hamza*, tous les verbes *tertiæ w* ont été ramenés dans notre parler à la classe des verbes *tertiæ y*, par exemple (cl. *ʔazáúna*), dial. *ʔzína* « nous avons attaqué »; (cl. *ḥaláútu*), *ḥlítu* « vous avez été doux »; etc.

La confusion de la classe à 3<sup>e</sup> radicale *w* avec celle des verbes à 3<sup>e</sup> radicale *y* est très ancienne et existait déjà dans la plupart des langues sémitiques, par exemple, en hébreu et en araméen (cf. Brockelmann, p. 190-191). On sait, au reste, que l'arabe classique lui-même ne fait de distinction, entre ces deux catégories de verbes faibles, qu'au I<sup>er</sup> thème. Dans tous les autres thèmes, il les confond toujours; p. ex. *'alláúta* « tu as élevé en dignité », II<sup>e</sup> thème de *'alā* ( $\sqrt{\text{c-l-w}}$ ).

β. Des deux types classiques *qatala* : *yaqtílu* et *qatíla* : *yaqtáhu*, c'est le second qui tend à remplacer le premier au parfait, tandis qu'inversement à l'aoriste (et à l'impératif), c'est le premier qui est en train de supplanter le second. Ainsi, *bákā* (type *qatala* : *yaqtílu*) est représenté, à Kfár'abída, non pas par \**báka*<sup>(3)</sup>, mais par *báké*, analogique de *nésé*, qui provient phonétiquement de *násiya* (type *qatíla* : *yaqtáhu*). Il en est de même de *bakat* « elle a pleuré », en face duquel on a le dialectal *bókyet*, sous l'influence de *nésiye* « elle a oublié » < cl. *násiyat*. A son tour, l'analogie de *bókyet*, combinée avec celle de *nésiye*, s'est étendue à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel qui n'a pas de *y* en classique : *bó-*

(1) La forme antérieure était sans doute \**insá*, transformée en *nsá* par analogie avec l'aoriste.

(2) *nsí* suppose au contraire \**insíyí*, avec un vocalisme analogique à celui du parfait.

(3) On l'a vu, en effet (p. 117), toute voyelle longue *ā* s'abrège à la finale et conserve toujours son timbre pur; cf. *dúnyā* « monde » > *dúnya*.

*kju* « ils ont pleuré » et *něsyu* « ils ont oublié », contre cl. *bákau* et *násū*. De même, le parallélisme est complet entre les 1<sup>res</sup> et 2<sup>es</sup> personnes au parfait des deux types : en face de *bakáinā* « nous avons pleuré », *bakáita* « tu as pleuré », etc., le parler présente *bkína* et *bkít*, sous l'influence analogique de *nsína* et *nsít*, qui sont réguliers et proviennent des classiques *nasínā* et *nasíta*<sup>(1)</sup>.

Inversement, c'est sous l'influence analogique des personnes correspondantes du type *qatala* : *yaqtílu*, que la 2<sup>e</sup> pers. fém. sing., les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> pers. plur. de l'aoriste et la 2<sup>e</sup> pers. sing. fém., enfin la 2<sup>e</sup> pers. masc. plur. de l'impératif du type *qatila* : *yaqtalu* ont remplacé leurs diphtongues *au* et *ai* par *ū* et *ī* : *tansá[na]* « tu oublies » (fém.), *yansá[na]* « ils oublient », etc., sont représentés à Kfár'abída par (*b*)*ténsé* et (*b*)*yénsu*, lesquels sont analogiques de *tabkí[na]* et *yabkú[na]* > *tóbké* et *yóbkú*. De même, en face des impératifs fém. sing. *insáí* « oublie », et masc. plur. *insáu* « oubliez », on a *nsí* et *nsú*, sous l'influence analogique de *bkí* et *bkú*, représentants réguliers des classiques *ibkí* et *ibkú*, qui ne sont qu'en apparence des dissyllabes, mais en réalité des monosyllabes avec une voyelle initiale de secours<sup>(2)</sup>.

Au participe actif masc. plur., on voit apparaître un *y* analogique qui n'existait pas à cette forme à l'époque classique : *bákyín* « pleurant », et *něsyín* « oubliant », contre cl. *bákina* et *násína*.

Il est à remarquer qu'à l'impératif sing. masc. du type *qatala* : *yaqtílu*, la semi-voyelle *y* apparaît fondue en *ī* avec l'*i* de l'aoriste, et que les deux personnes, masc. et fém. sing., se confondent à Kfár'abída : *ibkí* « pleure » (masc.) et *ibkí* « pleure » (fém.) sont représentés par la forme unique *bkí*, ce qui tient à ce que l'impératif étant devenu monosyllabique au masculin, la finale *-iy* > *ī* n'a pas perdu sa quantité, comme elle a fait en classique où la forme était dissyllabique. Les impératifs 2<sup>e</sup> p. sing. fém. et masc. restent naturellement distincts dans les verbes du type *qatila* : *yaqtalu*; ex. *irđá* (masc.) « accepte », dial. *rđá*, mais *irđaj* (fém.) « accepte », dial. *rđí*. De même, la distinction de la 2<sup>e</sup> pers. fém. sing. de l'aoriste d'avec les autres personnes est sacrifiée dans le type *yaqtílu*, tandis qu'elle est conservée dans le type *yaqtalu*.

(1) Cette influence analogique rend compte de l'apparente réduction de la diphtongue *ai*, qui est inexplicable selon les lois phonétiques du parler.

(2) Une longue de *monosyllabe* reste (relativement) longue dans les conditions où une longue finale de *polysyllabe* altère sa quantité et, par conséquent, son timbre.

γ. En règle générale, la voyelle finale de la 3<sup>e</sup> pers. masc. sing. du parfait et de toutes les personnes sing. ainsi que de la 1<sup>re</sup> pers. pl. de l'aoriste est toujours -é dans les verbes *tertiaie y* du type *qatala* : *yaqtilu*; ex. : *ḥēḥē* « il a raconté », cf. cl. *ḥākā*; (*b*)*yēḥē* « il raconte » < cl. *yāḥkī*; *mōšē* « il a marché », cf. cl. *māšā*; (*m*)*nómšē* « nous marchons » < cl. *námšī*<sup>(1)</sup>; etc. La voyelle est également -é à la 3<sup>e</sup> pers. masc. sing. du parfait des verbes du type *qaṭila* : *yaqtalu*, mais elle est *a* à la 1<sup>re</sup> pers. plur. et à toutes les personnes sing. de l'aoriste du même type (sauf à la 2<sup>e</sup> pers. fém. qui est en -é).

#### 4. VERBES À 2<sup>e</sup> ET 3<sup>e</sup> RADICALES IDENTIQUES [VERBE SOURD] (1<sup>er</sup> THÈME)

Cl. *ḥássa* « il a senti » > dial. *ḥás<sup>s</sup>*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>ḥássa</i>	> <i>ḥás<sup>s</sup></i> .	<i>ḥássū</i> > <i>ḥássu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. .	<i>ḥássat</i>	> <i>ḥássət</i> .	( <i>ḥásásna</i> ) <i>ḥássu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. .	( <i>ḥásasta</i> )	<i>ḥéssáit</i> .	( <i>ḥásástum</i> ) <i>ḥéssáitu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. .	( <i>ḥásasti</i> )	<i>ḥéssáitē</i> .	( <i>ḥásástinna</i> ) <i>ḥéssáitu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. .	( <i>ḥásastu</i> )	<i>ḥéssáit</i> .	( <i>ḥásásnā</i> ) <i>ḥéssáina</i> .
AORISTE.			
3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>yaḥíssu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>iḥés<sup>s</sup></i> .	<i>yaḥíssú[na]</i> > ( <i>b</i> ) <i>iḥéssu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. .	<i>taḥíssu</i>	> ( <i>bō</i> ) <i>thés<sup>s</sup></i> .	( <i>yaḥísina</i> ) ( <i>b</i> ) <i>iḥéssu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>taḥíssu</i>	> ( <i>bō</i> ) <i>thés<sup>s</sup></i> .	<i>taḥíssú[na]</i> > ( <i>bō</i> ) <i>théssu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. .	( <i>taḥíssina</i> )	( <i>bō</i> ) <i>théssé</i> .	( <i>taḥísina</i> ) ( <i>bō</i> ) <i>théssu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>'aḥíssu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>ḥés<sup>s</sup></i> .	<i>naḥíssu</i> > ( <i>mō</i> ) <i>nḥés<sup>s</sup></i> .
IMPÉRATIF.			
2 <sup>e</sup> p. m. .	( <i>iḥsis</i> ), <i>ḥíssa</i>	> <i>ḥés<sup>s</sup></i> .	<i>ḥíssū</i> > <i>ḥéssu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. .	<i>ḥíssī</i>	> <i>ḥéssé</i> .	( <i>iḥsína</i> ) <i>ḥéssu</i> .
PARTICIPE ACTIF.			
masculin.	( <i>ḥássu<sup>n</sup></i> )	<i>ḥásēs</i> .	<i>ḥássina</i> > <i>ḥā<sup>s</sup> sín</i> .
fémnin.	<i>ḥássatu<sup>n</sup></i>	> <i>ḥā<sup>s</sup> sé</i> .	( <i>ḥássātu<sup>n</sup></i> ) <i>ḥā<sup>s</sup> sín</i> .

α. Au singulier, les formes dialectales de la 3<sup>e</sup> pers. masc. et fém. du parfait, toutes celles de l'aoriste (sauf la 2<sup>e</sup> fém. qui a été expliquée plus haut), celles enfin de l'impératif et du

(1) On dit cependant *bāka* au lieu de *bāḥē* dans le proverbe suivant : *ḍarābnē ubāka sabá/qnē wōštāka* « il m'a frappé et il a pleuré, il m'a devancé pour se plaindre », mais c'est sous l'influence de la rime.

participe actif fém. proviennent phonétiquement des formes classiques correspondantes.

Au pluriel, on n'a, comme formes régulièrement phonétiques, que la 3<sup>e</sup> pers. masc. du parfait, les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> de l'aoriste, la 2<sup>e</sup> masc. de l'impératif et le participe actif du masculin. Quelques-unes des autres formes du pluriel, comme les 3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> pers. fém. du parfait, de l'aoriste ou de l'impératif, les 3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> pers. masc. de l'aoriste, ont été déjà expliquées à propos du verbe fort (I<sup>er</sup> thème); reste à interpréter les autres formes.

Sauf au participe actif masc. sing., lequel demande une explication à part, notre parler, comme la plupart des dialectes arabes modernes, a étendu analogiquement à tout le verbe la forme de la 3<sup>e</sup> personne classique du parfait, dont la 2<sup>e</sup> voyelle a été éliminée. Ensuite, une diphtongue *ai*<sup>(1)</sup> s'est introduite entre les désinences et la racine aux 1<sup>res</sup> et 2<sup>es</sup> pers. masc. et fém. sing. et plur. du parfait, ceci par analogie avec les mêmes personnes du II<sup>e</sup> thème (intensif) des verbes *tertiaie y*: ainsi *ḥessáit* «j'ai senti» et *ḥessáina* «nous avons senti» en opposition avec cl. *ḥasástu* et *ḥasásnā*, ont été formés analogiquement sur (p. ex.) *bökkáit* «j'ai fait pleurer» et *bökkáina* «nous avons fait pleurer», qui proviennent des cl. *bakkáitu* et *bakkáinā* ( $\sqrt{b-k-y}$ ), cf. plus loin, p. 165. Il en est de même des diverses formes de 2<sup>e</sup> personne du parfait<sup>(2)</sup>.

Le participe actif masc. sing. est à Kfár'abída *ḥásšs*, alors qu'on attendrait régulièrement \**ḥás<sup>s</sup>*, le classique étant lui-même *ḥássu<sup>n</sup>*. L'anomalie ici n'est qu'apparente et s'explique par une analogie plus ancienne qui a ses raisons dans le fond même du parler. Celui-ci tenait sur ce point, comme il a fait pour l'ensemble des formes verbales, à conserver intacte la *physionomie* classique du participe *ḥássu<sup>n</sup>*, et, par conséquent, son *ā* caractéristique; or, on l'a vu (p. 105), à propos du vocalisme, il ne supporte pas une voyelle longue en syllabe fermée par un groupe de consonnes<sup>(3)</sup>: le cl. *ḥássu<sup>n</sup>* devait donc aboutir à Kfár'abída après la chute régulière de *-u<sup>n</sup>* ou bien à la forme \**ḥás<sup>s</sup>* (cf. class. *ḥāddu<sup>n</sup>* «vif» > dial. *ḥád<sup>d</sup>*), ou bien à la forme \**ḥās* (cf. cl. *ʿāmmu<sup>n</sup>* «universel, commun» > dial. *ʿām*), comme cela se produit dans quelques dialectes modernes<sup>(4)</sup>. A la première solution \**ḥás<sup>s</sup>*, possible quand il ne s'agit pas de participes, s'opposait le

(1) La diphtongue *ai* passe à *ī* dans les dialectes modernes qui réduisent les diphtongues.

(2) D'après S. de Sacy (*Gramm. arabe<sup>3</sup>*, p. 228), on rencontre déjà en arabe ancien la forme *madáitu* «j'ai étendu», à côté de *madadtu*, etc. Cf. aussi la remarque qui a été faite à ce sujet, p. 86, n. 2.

(3) Même pas s'il s'agit d'une géminée, du moins à la finale.

(4) Cf. MARÇAIS, *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 428.

sentiment de la valeur morphologique de la première voyelle du participe actif. D'autre part, à la forme \**hās*, également possible dans d'autres catégories, s'opposait aussi l'analogie du pluriel et de l'ensemble des formes verbales qui tendait à maintenir distinctes les deux dernières radicales. D'où la création de la forme *hāsēs*, qui a permis au parler de conserver à la fois la voyelle longue *ā* du participe actif et les deux consonnes radicales identiques en les séparant par une voyelle brève. Le modèle en était, au reste, suggéré par la forme *qātilu*<sup>n</sup> du participe actif des verbes forts. Ce qui confirme ce qui vient d'être dit, c'est qu'au féminin et au pluriel les participes *hāsatu*<sup>n</sup> et *hāsīna*<sup>(1)</sup> restent à Kfár'abīda à peu près inaltérés; on a *hā'sé* et *hā'sīn*.

β. Au parfait, la voyelle radicale *a* du classique garde toujours son timbre pur aux 3<sup>es</sup> pers. masc. et fém., sing. et plur., où elle porte l'accent du mot. Elle passe, au contraire, à *e* (avec ses variantes *ò*, *ô*) dans les autres personnes où l'accent repose sur la seconde syllabe; ex. : cl. *mādā* « il a étendu » > *mād*<sup>d</sup>, mais *madādu* (*madattu*) « j'ai étendu », dial. *mōddāt*; *hābbat* « elle a aimé » > *hābbot*, mais *hābābtum* « vous avez aimé », dial. *hōbbāitu*; *māššū* « ils ont sucé » > *māššu*, mais *mašāšta* « tu as sucé », dial. *mōššāt*.

À l'aoriste, à la différence de ce qui se produit dans d'autres dialectes arabes modernes<sup>(2)</sup>, la voyelle radicale n'est pas, dans notre parler, semblable à celle du parfait qui, comme on vient de le voir, est toujours *a* (*e*, etc.). La voyelle de l'aoriste varie au contraire suivant sa provenance classique. Ainsi *u* passe régulièrement à *ü* (*o*, *ö*, *o*), tandis que *a* et *i* sont représentés par *e* (avec ses diverses nuances) : *ya'uddu* « il compte » > *-i'öd*<sup>d</sup>; *naluffu* « nous plions » > *-nlöf*; *taḥuttū[na]* « vous mettez » > (*b*)*öthötü*; *yaḡaššu* « il est suffoqué » > (*b*)*iḡōš*<sup>s</sup>; *namaššu* « nous suçons » > (*mō*)*nmōš*<sup>s</sup>; *yamassu* « il touche » > (*b*)*imōš*<sup>s</sup>; *yariqqu* « il devient mince » > (*b*)*irō*<sup>3</sup>/*q*<sup>1/9</sup>; etc. Il en est de même de l'impréatif, qui, on l'a fait remarquer plus haut, règle toujours son vocalisme sur celui de l'aoriste : *'öd*<sup>d</sup> « compte », cf. (*b*)*i'öd*<sup>d</sup>; *mōssu* « touchez », cf. (*bō*)*tmōssu*.

Il est presque inutile de faire remarquer que la voyelle *a* des préfixes à l'aoriste tombe toujours, par suite de sa position en syllabe ouverte inaccentuée suivie d'une syllabe fermée accentuée (cf. Vocalisme).

(1) Génitif-accusatif de *hāsīna*. On verra que, dans les pluriels, le parler n'a conservé que cette forme.

(2) Cf. entre autres MARÇAIS, *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 429; M. COHEN, p. 186.

5. VERBES À 1<sup>re</sup> ET 2<sup>e</sup> RADICALES FAIBLES (1<sup>er</sup> THÈME).

L'arabe classique connaît très peu de verbes qui présentent à la fois comme première et seconde radicales une des consonnes faibles *w*, ou *y*; cf. pourtant *'áwida* «il est courbé», *'áyisa* «il a désespéré», «*wa'ada*» il a enterré vive (une fille)», etc. Le parler de Kfár'abîda n'a du reste conservé aucune trace de ces verbes, du moins au 1<sup>er</sup> thème; aux autres thèmes on en connaît quelques-uns, tels que *'áiyed* «il a fortifié» du cl. *'áiyada* II<sup>e</sup> thème (cf. plus bas).

6. VERBES À 1<sup>re</sup> ET 3<sup>e</sup> RADICALES FAIBLES (1<sup>er</sup> THÈME).

Plusieurs catégories de verbes doublement faibles (à 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> radicales faibles) se rencontrent à la fois en classique et dans notre parler.

α. La première radicale est un *hamza* et la troisième est également un *hamza*, comme dans *'áza'a* «il a rassasié (les moutons)». Cette catégorie de verbes, extrêmement rares en classique, n'est plus représentée à Kfár'abîda.

β. La première radicale est un *hamza* et la troisième un *y*<sup>(1)</sup>; cf. par exemple *'átā* «il est venu» ( $\sqrt{^s-t-y}$ ). Ces verbes, moins rares en classique que les précédents, ont encore quelques représentants à Kfár'abîda, tels que *'éze* «il a nui» et *'éza* «il est venu». Le premier est l'aboutissant régulier du class. *'ádiya* et se conjugue pour ce qui est de l'initiale comme un verbe à 1<sup>re</sup> radicale *hamza* et pour ce qui est de la finale comme un verbe *tertiaie y*: ainsi cl. *'aditu* «j'ai nui» > *'zít*, cf. *'zént* et *nsít*; cl. *ya'dā* «il nuit», dial. *(b)yé'zé*, cf. *(b)yé'zēn* et *(b)yénsa*). Ici la voyelle *ā* finale de l'aoriste *ya'dā* (type *qatila* : *yaqtalu*) a passé, par confusion avec *(b)yóbké* (type *qatala* : *yaqtihu*), à la brève *é* (au lieu de *a* comme dans *(b)yénsa*); cette confusion du reste a atteint d'autres verbes, tels que *(b)yén'é* «il fait part d'un décès» en face du classique *yán'ā*.

Quant à *'éza* «il est venu», c'est sans doute une métathèse du cl. *žā'a*<sup>(2)</sup>, usité également à Kfár'abîda ainsi qu'on le verra; il

(1) Se rappeler que tous les verbes classiques *tertiaie w* ou *'* ont été ramenés dans le parler à la classe des verbes *tertiaie y*.

(2) Cf. LANDBERG, *Proverbes et Dictons*, p. 17.

ne se rencontre qu'aux troisièmes personnes (masc. et fém. sing. et plur.) du parfait : 'éža «il est venu», 'éžet «elle est venue» et 'éžu «ils (ou elles) sont venus». La forme 'éža est également usitée à l'aoriste où elle perd complètement son *hamza* initial : (b)yéžé «il vient», (b)téžé «tu viens» (masc. et fém.), (b)žé «je viens», etc. On dit aussi à la 3<sup>e</sup> et à la 2<sup>e</sup> pers. biži, bōži avec accent sur la finale 1<sup>re</sup> pers. (b)ži.

γ. La 1<sup>re</sup> radicale est *hamza* et la 3<sup>e</sup> est identique à la seconde, comme dans 'alla «il s'est hâté». Le parler de Kfár'abida ne possède actuellement de cette catégorie de verbes que 'dh.<sup>h</sup> «il a toussé» < cl. 'áhha<sup>(1)</sup>.

Les autres verbes classiques ont changé leur 1<sup>re</sup> radicale ' soit en *w*, soit en *y*, soit même en ' : wáz<sup>z</sup> «il a excité» < cl. 'ázza (cf. p. 9); yám<sup>m</sup> «il s'est dirigé vers» < cl. 'ámma (cf. p. 10); 'án<sup>n</sup> «il a gémi» < cl. 'ánna (cf. p. 13).

δ. Des verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w*<sup>(2)</sup> et à 3<sup>e</sup> radicale identique à la 2<sup>e</sup>, notre parler ne connaît que wád<sup>d</sup> «il a aimé, il a désiré» < cl. wádda, et wán<sup>n</sup> «il a jeté, il a poussé». La conjugaison de ces verbes est tout à fait conforme à celle des verbes dont la 3<sup>e</sup> radicale est identique à la seconde : wáddu «ils ont aimé» < cl. wáddū (cf. dial. ḥássu); wóddáina «nous avons aimé», cf. cl. wáddānā (cf. dial. ḥessāina), etc.; ici *w* 1<sup>re</sup> radicale est partout conservée alors que les verbes commençant par *w* sont traités comme des verbes faibles, lorsque les deux autres radicales sont fortes, cf. wáṣal «il est arrivé» cl. wáṣala, qui devient uṣōḥu «nous sommes arrivés» provenant de waṣálnā.

ε. Enfin la 1<sup>re</sup> radicale est un *w* et la 3<sup>e</sup> un *y* comme dans wáḥā «il a inspiré, il a suggéré», cf. wáḥé; wáfā «il a payé», cf. wáfé; wá'ā «il a compris, il a retenu», cf. wá'é «il a fait attention, il est revenu à lui»; wásā «il a accusé», cf. wásé; wáma'a «il a fait signe avec la main», cf. wóme<sup>(3)</sup>; etc. Comme on le voit, cette catégorie de verbes n'est pas désuète à Kfár'abida et c'est pourquoi il ne sera pas inutile d'en donner ici la conjugaison, ce qui permettra d'embrasser d'un seul coup d'œil les différentes modifications que subissent de tels verbes dans le parler.

(1) Sur ce verbe, cf. plus haut, p. 27 et 150, n. 2.

(2) Ceux à la 1<sup>re</sup> radicale *y* ne sont plus représentés à Kfár'abida, on l'a déjà dit, que par yábisa (cf. plus haut, p. 145).

(3) Rappelons encore que les verbes *tertiæ*' ont été ramenés aux verbes *tertiæ y*.

Cl. *wáfā* (aor. *yáfī*) « il a acquitté » (une dette),  
dial. *wáfē* (aor. *yáfē*).

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. . . ( <i>wáfā</i> )	<i>wáfē.</i>	( <i>wáfān</i> )	<i>wáfyu.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. . . ( <i>wáfāt</i> )	<i>wáfyeṭ.</i>	( <i>wáfāina</i> )	<i>wáfyu.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. . . ( <i>wáfūta</i> )	<i>ufīt.</i>	( <i>wáfūtum</i> )	<i>ufītu.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . . ( <i>wáfūti</i> )	<i>ufitē.</i>	( <i>wáfūtinna</i> )	<i>ufītu.</i>
1 <sup>re</sup> pers. . . ( <i>wáfūtu</i> )	<i>ufīt.</i>	( <i>wáfūnā</i> )	<i>ufina.</i>

AORISTE.			
3 <sup>e</sup> p. m. . . ( <i>yáfī</i> )	( <i>b</i> ) <i>yáfē.</i>	( <i>yáfīna</i> )	( <i>b</i> ) <i>yáfū.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. . . ( <i>táfī</i> )	( <i>b</i> ) <i>táfē.</i>	( <i>yáfīna</i> )	( <i>b</i> ) <i>yáfū.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. . . ( <i>táfī</i> )	( <i>b</i> ) <i>táfē.</i>	( <i>tafīna</i> )	( <i>b</i> ) <i>táfū.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . . ( <i>tafīna</i> )	( <i>b</i> ) <i>táfē.</i>	( <i>tafīna</i> )	( <i>b</i> ) <i>táfū.</i>
1 <sup>re</sup> pers. . . ( <i>áfī</i> )	( <i>b</i> ) <i>áfē.</i>	( <i>náfī</i> )	( <i>m</i> ) <i>náfū.</i>

IMPÉRATIF.			
2 <sup>e</sup> p. m. . . ( <i>fī</i> )	<i>ufī</i> ou <i>'áfē.</i>	( <i>fī</i> )	<i>ufū</i> ou <i>'áfū.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . . ( <i>fī</i> )	<i>ufī</i> ou <i>'áfē.</i>	( <i>fīna</i> )	<i>ufū</i> ou <i>'áfū.</i>

PARTICIPE ACTIF.				
masculin	<i>wáfī<sup>n</sup></i>	> <i>wáfē.</i>	( <i>wāfīna</i> )	<i>wāfyīn.</i>
féminin	<i>wāfyātu<sup>n</sup></i>	> <i>wāfyē.</i>	( <i>wāfyātu<sup>n</sup></i> )	<i>wāfyīn.</i>

Sauf le participe (masc. et fém. sing.), aucune des formes de la conjugaison (des verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w* et à 3<sup>e</sup> radicale *y*) ni au parfait, ni à l'aoriste, ni à l'impératif, ne peut provenir directement des formes classiques. Toutes les observations qui ont été faites à propos des verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w* (cf. p. 143) et à 3<sup>e</sup> radicale *y* (cf. p. 152) s'appliquent simultanément ici.

L'impératif a dans quelques verbes une double forme, l'une et l'autre analogique : (cl. *fī*), dial. *ufī* ou *'áfē*; (cl. *'i*), dial. *u'á* ou *'áfū* « fais attention »; etc.

## 7. VERBES À 2<sup>e</sup> ET 3<sup>e</sup> RADICALES FAIBLES (1<sup>er</sup> THÈME).

Le parler de Kfár'abída connaît un grand nombre de verbes à 2<sup>e</sup> radicale *w* et à 3<sup>e</sup> radicale *y*. Ces verbes se divisent, comme en classique, en deux classes, suivant qu'ils appartiennent au type *qátala* : *yáqtīlu* (cf. *bákā* : *yábki*), ou au type *qátīla* : *yáqtalu* (cf. *násiya* : *yánsā*). Au premier type appartiennent par exemple *ṭáwē* : *yóṭwē* « il a plié », cf. cl. *ṭáwā* : *yáṭwī*; *šéwē* : *yéšwē* « il a fait rôtir », cf. cl. *šáwā* : *yášwī*; *néwē* : *yénwē* « il s'est proposé pour », cf. cl.

*náwā* : *yánwī*; *kéwé* : *yékwé* « il a cautérisé, il a repassé (un linge) », cf. cl. *káwā* : *yákwī*; etc. Au second type appartiennent : *'qáwé* : *yô/qwa* « il est devenu fort » < cl. *qawiya* : *yáqwā*; *séwé* : *yéswa* « il a valu » < cl. *sáwiya* : *yáswā*; etc. Les verbes du type *qátala* : *yáqtulu* se conjuguent sur *bákā* : *yábkī* (p. 151) et ceux du type *qátula* : *yáqtalu* sur *ndsīya* : *yánsā* (p. 151).

On rencontre aussi à Kfár'abída le cl. *háyiya* « il a vécu », employé seulement à l'aoriste : cf. *téhya* « que tu vives, vive ! », *yéhya* « qu'il vive, vive !, etc. On y rencontre également un verbe <sup>(1)</sup> à 2° radicale *y* et à 3° radicale *hamza* : c'est *žá'a* « il est venu », qui partout perd purement et simplement sa 3° radicale <sup>3</sup> et se conjugue comme un verbe bilitère à 2° radicale *y*. Voici la conjugaison dialectale de *žá'a* en face de celle du classique :

Cl. *žá'a* « il est venu » > *žá*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3° p. m. . . <i>žá'a</i>	> <i>žá</i> .	( <i>žá'ū</i> )	<i>žú</i> .
3° p. f. . . <i>žá'at</i>	> <i>žát</i> .	( <i>ží'na</i> )	<i>žú</i> .
2° p. m. . . <i>žítu</i>	> <i>žít</i> .	<i>žítum</i>	> <i>žítu</i> .
2° p. f. . . <i>žítí</i>	> <i>žíté</i> .	( <i>žítúnna</i> )	<i>žítu</i> .
1° pers. . . <i>žítu</i>	> <i>žít</i> .	<i>žítā</i>	> <i>žína</i> .
AORISTE.			
3° p. m. . . <i>yaži'u</i>	> ( <i>b</i> ) <i>ží</i> .	( <i>yaži'úna</i> )	( <i>b</i> ) <i>žú</i> .
3° p. f. . . <i>taži'u</i>	> ( <i>bó</i> ) <i>tží</i> .	( <i>yaži'na</i> )	( <i>b</i> ) <i>žú</i> .
2° p. m. . . <i>taži'u</i>	> ( <i>bó</i> ) <i>tží</i> .	( <i>taži'úna</i> )	( <i>bó</i> ) <i>tžú</i> .
2° p. f. . . <i>taži'[na]</i>	> ( <i>bó</i> ) <i>tží</i> .	( <i>taži'na</i> )	( <i>bó</i> ) <i>tžú</i> <sup>(2)</sup> .
1° pers. . . <i>'aži'u</i>	> ( <i>b</i> ) <i>ží</i> .	<i>naži'u</i>	> ( <i>mó</i> ) <i>nží</i> .
IMPÉRATIF.			
2° p. m. ( <i>ží'</i> )	(manque).	( <i>ží'ū</i> )	(manque).
2° p. f. . . ( <i>ží'ī</i> )	(manque).	( <i>ží'na</i> )	(manque).
PARTICIPE ACTIF.			
masculin. <i>žá'ī'</i>	> <i>žáí</i> .	<i>žá'ína</i>	> <i>žáýín</i> .
féminin. . . <i>žá'iyatū'</i>	> <i>žáýé</i> .	( <i>žá'iyatū'</i> )	<i>žáýín</i> .

Comme on le voit, le *hamza* final est tombé dans toute la conjugaison du verbe *žá'a* et la voyelle longue radicale (*ī*) s'est main-

<sup>(1)</sup> Le verbe cl. *dá'a* : *yadú'u* « il a brillé » est actuellement remplacé par *dáwé* : *yódwé*, où le *w* radical a été rétabli par l'analogie, et le *hamza* final remplacé par *y* comme dans tous les verbes analogues. (Il en est partout ainsi dans le Maghreb d'après M. Marçais.)

<sup>(2)</sup> Les 2° et 3° formes du pluriel sont analogiques du pluriel du parfait.

tenue (avec une longueur relative ainsi qu'il a été dit plus haut) dans les formes qui la possédaient dès le classique *yaži'u* > (b) *izi*, etc.; elle apparaît par transformation phonétique là où le classique ne l'avait pas: cl. *ž'ti*, dial. *ž'ité*; etc.

L'impératif (masc. ou fém. sing. ou plur.) de *ž'a* n'existe pas à Kfár'abîda; on le remplace toujours par les formes *t'a* (masc. sing.) «viens», *t'âi* (f. sing.) «viens» et *t'au* (m. et f. pl.), lesquelles proviennent d'une mutilation des classiques *ta'āla*, *ta'ālai* et *ta'ālay*<sup>(1)</sup>.

## 8. VERBES À TROIS RADICALES FAIBLES (1<sup>er</sup> THÈME).

Le parler de Kfár'abîda ne possède actuellement aucun verbe à trois radicales faibles. Cette catégorie de verbes, par exemple *'āwā* «il s'est retiré pour s'abriter», est du reste extrêmement rare dès le classique.

## II

### VERBES TRILITÈRES AU II<sup>e</sup> THÈME (INTENSIF).

Pour ce thème comme pour les autres dont l'étude suivra, on se contentera de donner la conjugaison du verbe fort et on ne fera que les remarques nécessaires sur celle de chacun des verbes faibles.

Cl. *mássaha* «il a essuyé» > *mássēh*.

SINGULIER.		PLURIEL.		
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	
PARFAIT.				
3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>mássaha</i>	>	<i>mássēh</i> .	
3 <sup>e</sup> p. f. .	<i>mássahat</i>	>	<i>más'hēt</i> .	
2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>massáhta</i>	>	<i>masséht</i> .	
2 <sup>e</sup> p. f. .	<i>massáhiti</i>	>	<i>masséhté</i> .	
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>massáhtu</i>	>	<i>masséht</i> .	
		<i>mássahū</i>	>	<i>más'hu</i> .
		( <i>massáhna</i> )		<i>más'hu</i> .
		<i>massáhtum</i>	>	<i>masséhtu</i> .
		( <i>massáhtinna</i> )		<i>masséhtu</i> .
		<i>massáhnā</i>	>	<i>masséhna</i> .
AORISTE.				
3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>yumássihu</i>	>	(b) <i>imássēh</i> .	
3 <sup>e</sup> p. f. .	<i>tumássihu</i>	>	(b) <i>tmássēh</i> .	
2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>tumássihu</i>	>	(b) <i>tmássēh</i> .	
2 <sup>e</sup> p. f. .	<i>tumássih[na]</i>	>	(b) <i>tmás'hé</i> .	
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>'umássihu</i>	>	(b) <i>mássēh</i> .	
		<i>yumássihū[na]</i>	>	(b) <i>imás'hu</i> .
		( <i>yumássihna</i> )		(b) <i>imás'hu</i> .
		<i>tumássihū[na]</i>	>	(b) <i>tmás'hu</i> .
		( <i>tumássihna</i> )		(b) <i>tmás'hu</i> .
		<i>numássihu</i>	>	(m) <i>umássēh</i> .

(1) L'impératif de *ž'a* est également inusité chez les Ūlād Brāhim de Saïda, où il est constamment remplacé par *arwāh* ou *t'āla*, cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 436.

## IMPÉRATIF.

2° p. m. .	<i>mássiḥ</i>	>	<i>mássiḥ.</i>	<i>mássiḥū</i>	>	<i>más'ḥu.</i>
2° p. f. . .	<i>mássiḥī</i>	>	<i>más'hé.</i>	( <i>mássiḥna</i> )	>	<i>más'ḥu.</i>

## PARTICIPE ACTIF.

masculin	<i>mumássiḥu<sup>n</sup></i>	>	<sup>m</sup> <i>mássiḥ.</i>	<i>mumassiḥna</i>	>	<sup>m</sup> <i>más'ḥín.</i>
féminin	<i>mumássiḥatu<sup>n</sup></i>	>	<sup>m</sup> <i>más'ḥa.</i>	( <i>mumassiḥātu<sup>n</sup></i> )	>	<sup>m</sup> <i>más'ḥín.</i>

REMARQUE GÉNÉRALE. — Comme beaucoup de dialectes arabes modernes, le parler de Kfár'abída a conservé jusqu'aujourd'hui la plupart des différents thèmes de la conjugaison classique qui proviennent, à l'aide de préfixes ou d'infixes, du thème verbal simple, et qui servent à indiquer les modifications sémantiques apportées à ce premier thème. Pourtant, l'emploi de ces différents thèmes est loin d'être d'une égale fréquence; il n'est pas non plus le même qu'en classique. Le II<sup>e</sup> thème (*qattala*) et le VII<sup>e</sup> (*inqatala*), par exemple, sont beaucoup plus vivants dans le parler de Kfár'abída qu'en classique et apparaissent souvent là où la langue littéraire donne la préférence à d'autres thèmes.

A. VERBES FORTS (II<sup>e</sup> THEME).

α. Ainsi que le montre la conjugaison de *mássiḥ*, toutes les formes dialectales (sauf naturellement celles du féminin pluriel qu'on a expliquées à propos du I<sup>er</sup> thème) proviennent directement des formes qui sont classiques pour le verbe fort. (On verra, p. 164 et suiv., qu'il en est de même pour les différents verbes faibles.)

Le vocalisme est partout conforme aux lois établies plus haut : la première voyelle *a* de *ḥámmala*, p. ex., se maintient sans aucune modification soit au parfait, soit à l'aoriste, soit à l'impératif, soit enfin au participe; la seconde voyelle au contraire, venant à se trouver, *dialectalement*, en syllabe finale (après la chute régulière de la voyelle suivante), passe à *ε*. Ex. : *ḥámmala* « il a chargé » > \**ḥámmal* > \**ḥámmεl*, d'où *ḥámmal*<sup>(1)</sup>. De son côté, *ε* est propagé par l'analogie dans les autres personnes du parfait, lorsqu'il arrive à être en syllabe fermée non finale et il passe ensuite à *ε*. Ex. : *ḥammálnā* > \**ḥammεlna* > *ḥammōlna* (cf. plus haut, p. 111).

La géminée (seconde radicale) perd une partie de son explosion toutes les fois que, par suite de la chute de la voyelle brève qui la suivait, elle se trouve immédiatement devant une consonne : *ḥámmalat* > \**ḥámmlet* > *ḥám<sup>m</sup>let*. Il en est de même des verbes

(1) Sans influence de labiale : *mássaḥa* > *mássiḥ*.

qui ont comme 2<sup>e</sup> radicale *w* ou *y* : cl. *táwvalu* « ils ont prolongé » > \**táwulu* > *táw<sup>u</sup>lu*; *táyyabat* « elle a rendu bon, elle a parfumé » > \**táyybat* > *táy<sup>i</sup>bat*.

β. Le participe actif *muḥammilu<sup>n</sup>* et le participe passif *muḥámmalu<sup>n</sup>* aboutissent à Kfár'abída, comme dans l'immense majorité des dialectes arabes modernes, à une forme unique, soit *mḥámməl*, après la chute régulière de la première voyelle *u* et le passage de *i* et de *a* (en syllabe dialectalement finale) à *e* <sup>(1)</sup>. En conséquence, les dialectaux *mḥámməl* et *m<sup>e</sup>álləm* par eux-mêmes peuvent signifier ou bien « chargeur, celui qui charge (un fardeau) » et « professeur », ou bien « chargé » et « instruit », suivant qu'ils représentent les classiques *muḥammilu<sup>n</sup>* et *m<sup>e</sup>állimu<sup>n</sup>* ou *muḥámmalu<sup>n</sup>* et *m<sup>e</sup>államu<sup>n</sup>*.

Empêché par sa phonétique de maintenir la distinction classique entre la forme du participe actif et celle du participe passif, le parler de Kfár'abída a établi secondairement une distinction de sens entre les deux participes, et, pour cela, il a eu recours aux trois procédés suivants :

1. Sous l'influence d'une emphatique qui maintient pur le timbre de *a* caractéristique du passif, les deux formes de participes restent distinctes au masculin singulier. Ex. : *mḥárrəb* « faisant passer par contrebande, mettant en fuite » < cl. *muhárribu<sup>n</sup>*, mais *mḥárrab* « passé en contrebande » < cl. *muhárrabu<sup>n</sup>*; *m<sup>n</sup>/qáššər*, « pelant » < cl. *muqášširu<sup>n</sup>*, mais *m<sup>n</sup>/qáššar* « pelé » < cl. *muqáššaru<sup>n</sup>*; etc. Bien entendu, la distinction entre les deux participes n'a pas lieu aux autres formes (fém. sing. et masc. plur.), dans lesquelles les voyelles caractéristiques (*i* et *a*) disparaissent, ainsi par exemple : *mḥárr<sup>e</sup>bé* (fém.) et *m<sup>n</sup>/qášš<sup>r</sup>rín* (plur.) représentent aussi bien *muhárrabatu<sup>n</sup>* et *muqáššarína* que *muhárribatu<sup>n</sup>* et *muqášširína*.

2. Quand la racine ne comporte pas d'emphatique, la distinction des deux participes n'est maintenue que par la différence de leurs compléments respectifs; on dit par exemple *'ána mḥámməl-əl-ḥmār ḥátab* « c'est moi qui charge l'âne de bois » < cl. *'ánā muḥámmilu<sup>n</sup> al-ḥimāra ḥátaba<sup>n</sup>*, mais <sup>(e)</sup>*lḥmār mḥámməl ḥátab* « l'âne est chargé de bois » < cl. *al-ḥimāru muḥámmalu<sup>n</sup> ḥátaba<sup>n</sup>*; *hu m<sup>e</sup>állmök ḥáda* « c'est lui qui t'instruit de cela » < cl. *huwa m<sup>e</sup>állimuka ḥáda*, mais *'ənt m<sup>e</sup>álləm ḥáda* « tu es instruit de cela » < cl. *'ánta m<sup>e</sup>államu<sup>n</sup> ḥáda*; etc.

(1) Lequel passe lui-même à *e* sous l'influence de *m* ou d'une autre labiale.

3. Quelquefois un des deux participes est tombé en désuétude et a été remplacé par une autre forme (de participe), ou bien l'indistinction entre l'actif et le passif est écartée par l'emploi d'une autre tournure ; par ex., *m'áddēb* (de *'addaba* « il a bien élevé ») a toujours le sens du passif, tandis que *mḥállēf* (de *ḥállafa*) signifie toujours « engendrant, mettant au monde » (et jamais « engendré, mis au monde »). De même, en face des participes *mšá'el* « allumant » et *mḥásseb* « pensant », on a pour exprimer le passif *šá'el* « allumé » et *māhsûb* « compté » ; etc.

## B. VERBES FAIBLES (II<sup>e</sup> THÈME).

α. Au II<sup>e</sup> thème, les verbes à 1<sup>re</sup> radicale faible (ʾ, *w* ou *y*) sont assez nombreux dans le parler de Kfár'abída et, à la différence de ce qui se produit au I<sup>er</sup> thème, les radicales faibles ne subissent aucune modification dans la conjugaison <sup>(1)</sup>. Ex. : *'állēf* « il a composé » (un livre) < cl. *'állafa* ; *'áḥḥer* « il a retardé » < cl. *'áḥḥara* ; *'ábbən* « il a fait l'éloge d'un mort » < cl. *ábbana* ; *'ámmən* « il a rassuré » < cl. *'ámmāna* ; *wáddē'c* « il a fait ses adieux » < cl. *wáddā'a* ; *yábbəs* « il a fait sécher » < cl. *yábbasa* ; *waššōḥna* « nous avons fait parvenir », etc.

β. Sauf *šá'em* « il a respecté, il a eu égard à », dénomiatif du cl. *š'imatūn* « naturel, magnanimité », les verbes classiques *mediae* ʾ n'existent plus au II<sup>e</sup> thème dans notre parler. Quelques-uns d'entre eux ont été ramenés à la classe des verbes *mediae w* et *y*, les autres sont sortis de l'usage : *ráiyēs* « il a mis à la tête, il a fait présider », cf. cl. *rá'asa* ; (p. 11) ; *máuwən* « il a acheté des vivres » cf. cl. *má'ana* (p. 9 ; etc. . .). Les verbes à 2<sup>e</sup> radicale *w* ou *y* sont au contraire très vivants dans le parler au II<sup>e</sup> thème. Ils se rencontrent souvent, on va le voir, là où le classique emploie d'autres thèmes verbaux : *náuwəm* « il a endormi » < cl. *náuwama* ; *dáiyē'c* « il a perdu » < cl. *dáiyā'a* ; etc.

γ. Les verbes dialectaux *tertiæ y* au II<sup>e</sup> thème sont très nombreux et représentent, on l'a vu, des verbes classiques *tertiæ y*, *w* ou ʾ <sup>(2)</sup>. Ex. : *bákka* « il a fait pleurer » < cl. *bákkā* ( $\sqrt{b-k-y}$ ) ; *ḥállā* « il a adouci » < cl. *ḥállā* ( $\sqrt{ḥ-l-w}$ ) ; *ḥábbā* « il a caché » < cl. *ḥábbā'a* ; etc. La conjugaison de ces verbes est tout à fait conforme à celle du classique : cl. *bákkat* « elle a fait pleurer »

(1) Ce qui tient à ce que la voyelle initiale est partout en syllabe fermée.

(2) Pourtant le cl. *zárra'a* (avec ses dérivés) est devenu *záyyā'* « il a rendu courageux », cf. p. 13.

< *bákket*; *bakkáinā* « nous avons fait pleurer » > *bökkáina*; etc. — Ici, à la différence de ce qui se produit au I<sup>er</sup> thème, le *y* analogique n'apparaît pas à la 3<sup>e</sup> pers. (fém. sing. ou masc. pl.) du parfait (opposer, au I<sup>er</sup> thème, *böḳyēt* « elle a pleuré » en face du cl. *bákat*). De plus la diphtongue *ai* n'est jamais réduite (opposer, au I<sup>er</sup> thème, *bḳina* « nous avons pleuré » en face du cl. *bakáinā*)<sup>(1)</sup>.

δ. Les verbes dont la 3<sup>e</sup> radicale est identique à la 2<sup>e</sup> sont peu nombreux au II<sup>e</sup> thème dans notre parler. Ils ont été généralement remplacés par d'autres thèmes, surtout par le thème quadrilittère *qatqat* ou par d'autres verbes de signification identique<sup>(2)</sup>. Ceux qui sont encore vivants à Kfár'abída, comme *šámmam* « il a fait sentir (une odeur) » < cl. *šámmama*; *'ássēs* « il a jeté les fondements de » < cl. *'ássasa*; *'áddēd* « il a fait compter » < cl. *'áddada*; etc., se conjuguent généralement comme en classique : *šámmómt* « j'ai fait sentir » < cl. *šámmámtu*; *'áddēdna* « nous avons fait compter » < cl. *'áddádnā*; etc. Pourtant une des trois consonnes identiques, la dernière, disparaît complètement à cause de la chute de la voyelle précédente, toutes les fois que dans la conjugaison elle se trouve devant une désinence vocalique : cl. *šámmamat* « elle a fait sentir » > dial. *\*šámmumot* > *šámmot*<sup>(3)</sup>, etc.

ε. Enfin notre parler connaît au II<sup>e</sup> thème quelques verbes à deux radicales faibles, tels que *'áyyēd* « il a fortifié » < cl. *'aiyyada*; *'ádda* « il a payé » < cl. *'áddā*; *wássa* « il a recommandé » < cl. *wássa*; *wátta* « il a abaissé », cf. cl. *wátta'a*; etc. Ils rentrent dans les modèles étudiés précédemment.

(1) Conformément aux lois phonétiques du parler, le participe actif et le participe passif (masculin singulier) des verbes dialectaux *tertiæ y* (II<sup>e</sup> thème), correspondant à des verbes classiques *tertiæ y* ou *w*, gardent à Kfár'abída la même distinction qu'en arabe ancien; le participe actif est du type *ṃqáttē* < cl. *muqáttīn* et le participe passif est du type *ṃqátta* < cl. *muqáttān*, ex. : *ṃjáyttē* « couvrant » < cl. *mujáyttīn* ( $\sqrt{y-t-w}$ ); *ṃjáyttā* « couvert » < cl. *mujáyttān*; *ṃbákkē* « faisant pleurer » < cl. *mubákkīn* ( $\sqrt{b-k-y}$ ); *ṃhállā* « orné, décoré » < cl. *muhállān* ( $\sqrt{h-l-y}$ ); *ṃzáwwē* « apprivoisé, devenant sociable » de *žáwwa* « il s'apprivoisa », dénomiatif de dial. adj. *žúwē* « apprivoisé... »; *ṃkáffa* « nourri à ses propres frais (d'un ouvrier) », de dial. *káffa* « il a suffi ( $\sqrt{k-f-y}$ ) », etc.; au féminin singulier les participes actif et passif se confondent complètement dans cette classe de verbes et se forment sur *ṃqettáyē*, opp. cl. *muqattātun* (pass.), *ṃurábbiyātun* (act.) : *ṃjōttáyē* « couvrante » aussi bien que « couverte », etc.

(2) Ce qui tient sans aucun doute à ce que le thème *farra* produisait l'impression d'un thème du type *qattala* à dernière consonne faible.

(3) Ici encore notre parler diffère sensiblement de quelques parlers maghribins (cf. COHEN, p. 201, 1°); mais à *Tunis* et à *Tlemcen* les choses se passent de même qu'à Kfár'abída (cf. MARÇAIS, *Tlemcen*, p. 73).

REMARQUE COMMUNE AUX II<sup>es</sup> THÈMES DES VERBES FORTS ET DES VERBES FAIBLES.

Comme dans beaucoup de parlers arabes modernes <sup>(1)</sup>, les verbes au II<sup>e</sup> thème, surtout les verbes forts, sont très nombreux et très vivants à Kfár‘abîda; ils ont souvent les mêmes emplois qu’en arabe classique <sup>(2)</sup> :

1. Ils se rencontrent souvent à la place des verbes au I<sup>er</sup> thème qui ne sont plus usités dans le parler. Ex. : *fátteš* « il a recherché », cf. cl. *fáttaša* et *fátaša*; *bátteš* « il est désœuvré », cf. cl. *bátala*; *máššeš* « il a peigné », cf. cl. *máššaša* et *mášaša*; *fá‘/q‘/qas* « il est sorti de l’œuf » (poussin, oiseau), cf. cl. *fáqasa*; *šádda* « il s’est rouillé », cf. cl. *šádi‘a*; etc.

2. Ils remplacent quelquefois les verbes au V<sup>e</sup> thème (*taqattala*). Ex. : *‘áššon* « il est moisi », cf. cl. *ta‘áššana*; *‘qáddem* « il s’est avancé » cf. *qáddama* et *taqáddama*; *‘qárrəb* « il s’est approché », cf. cl. *taqárraba*; etc.

3. Ils remplacent également les verbes au IV<sup>e</sup> thème, lequel est tombé en désuétude dans le parler, et ils sont alors causatifs : *ýámməđ* « il a fermé les yeux », cf. cl. *ýámmađa* et *‘áymađa*; *báhhə‘/q* « il est ébloui, il a brillé », cf. syr. *‘aβheq*; *šálləh* « il a corrigé, il a rectifié », cf. cl. *‘ášlahə*; etc.

4. Toutefois le II<sup>e</sup> thème est souvent encore factitif; dans ce cas les intransitifs sont transformés en transitifs : *házzen* « il a affligé » de *həzzen* « il est triste »; *ýárrə‘/q* « il a noyé » de *ýérrə‘/q* « il s’est noyé »; *‘áttəš* « il a assoiffé » de *‘éttəš* « il a soif »; *wázzen* « il a fait peser » de *wázzen* « il a pesé »; etc.

5. Le II<sup>e</sup> thème sert aussi à indiquer la répétition de l’action (itératif) : *mázzə‘/q* « il a mis en pièces » de *mázzə‘/q* « il a déchiré »; *lá‘/q‘/qat* « il a ramassé à plusieurs reprises, il a glané » de *lá‘/qat* « il a ramassé »; *másshəh* « il a essuyé souvent, il a nettoyé » de *másshəh*; etc.

6. Le II<sup>e</sup> thème forme à Kfár‘abîda un grand nombre de dénominatifs, tout particulièrement lorsque la base est un mot d’emprunt : *bárrəž* « il a auguré d’après le cours des astres », dénom. de *búrzu<sup>n</sup>* « signes du zodiaque » <sup>(3)</sup>; *háššəl* « il a fait prendre de

<sup>(1)</sup> Cf. entre autres le dialecte des Ūlād Bṛāhim de Saïda, *M.S.L.*, XIV, p. 439 et 440.

<sup>(2)</sup> Cf. S. DE SACY, *Gramm. arabe<sup>3</sup>*, p. 131 et 132.

<sup>(3)</sup> Emprunté par l’intermédiaire de l’araméen (syr. *burgā*) au bas-latin *burgus*, adaptation du germanique *burg* (vieux-haut-allemand), got. *burg-s*, etc... Voir FRAENKEL, *Aramäische Fremdwörter*.

mauvaises habitudes», dénom. de *hāsle* «propriété, habitude (mauvaise)»; *bānneḏ* «il a divisé en chapitres», dénom. de *bānd* (pers.) «chapitre»; *‘ásseb* «il a sarclé», dénom. de syr. *‘esbā*; *hāmmās* «il a donné une poignée de main», dénom. de *hāmsé* «les cinq doigts de la main»; *hāḡḡa* «il a reculé», dénom. de frq. *arrière*, etc. <sup>(1)</sup>.

7. Enfin le II<sup>e</sup> thème indique quelquefois que le sujet du verbe a subi tel ou tel changement, acquis telle ou telle qualité, telle ou telle couleur : *tāḡḡab* «il s'est changé en terre, il a pris la couleur de la terre» de *ṭāb* «terre, poussière», etc.

## III

VERBES TRILITÈRES AU III<sup>e</sup> THÈME (CAUSATIF).

Cl. *‘ātaba* «il a fait des reproches à quelqu'un» > *‘āṭeb*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. . . <i>‘ātaba.</i>	> <i>‘āṭeb.</i>	<i>‘ātabū</i>	> <i>‘āṭbu.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. . . <i>‘ātabat</i>	> <i>‘āṭbat.</i>	( <i>‘āṭabna</i> )	<i>‘āṭbu.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. . . <i>‘ātābta</i>	> <i>‘āṭābt.</i>	<i>‘ātābtum</i>	> <i>‘āṭābtu.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>‘ātābtī</i>	> <i>‘āṭābtē.</i>	( <i>‘ātābtūnna</i> )	<i>‘āṭābtu.</i>
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>‘ātābtu</i>	> <i>‘āṭābt.</i>	<i>‘ātābnā</i>	> <i>‘āṭābna.</i>
AORISTE.			
3 <sup>e</sup> p. m. . . <i>ḡu‘ātibu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>‘āṭeb.</i>	<i>ḡu‘ātibū[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>‘āṭbu.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. . . <i>tu‘ātibu</i>	> ( <i>bō</i> ) <i>‘āṭeb.</i>	( <i>ḡu‘ātibna</i> )	( <i>b</i> ) <i>‘āṭbu.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. . . <i>tu‘ātibu</i>	> ( <i>bō</i> ) <i>‘āṭeb.</i>	<i>tu‘ātibū[na]</i>	> ( <i>bō</i> ) <i>‘āṭbu.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>tu‘ātibi[na]</i>	> ( <i>bō</i> ) <i>‘āṭeb.</i>	( <i>tu‘ātibna</i> )	( <i>bō</i> ) <i>‘āṭbu.</i>
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>‘u‘ātibu</i>	> ( <i>b</i> ) <i>‘āṭeb.</i>	<i>nu‘ātibu</i>	> ( <i>mō</i> ) <i>n‘āṭeb.</i>
IMPÉRATIF.			
2 <sup>e</sup> p. m. . . <i>‘ātib</i>	> <i>‘āṭeb.</i>	<i>‘ātibū</i>	> <i>‘āṭbu.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>‘ātibī</i>	> <i>‘āṭeb.</i>	( <i>‘ātibna</i> )	<i>‘āṭbu.</i>
PARTICIPE ACTIF.			
masculin <i>mu‘ātibu<sup>n</sup></i>	> <i>m‘āṭeb.</i>	<i>mu‘ātibna</i>	> <i>m‘āṭbū.</i>
féminin <i>mu‘ātibatū<sup>n</sup></i>	> <i>m‘āṭeb.</i>	( <i>mu‘ātibātu<sup>n</sup></i> )	<i>m‘āṭbū.</i>

<sup>(1)</sup> Mot tout à fait récent usité seulement par les cochers. L'introduction des voitures ne date guère que d'une vingtaine d'années.

A. VERBES FORTS (III<sup>e</sup> THÈME).

Moins vivant et moins productif que le II<sup>e</sup> thème, le III<sup>e</sup> thème se rencontre pourtant à Kfár'abída pour un grand nombre de verbes forts : *fâre'*/q « il a quitté, il est mort récemment » < cl. *fâraqa*; *šâheḅ* « il a été le compagnon de quelqu'un » < cl. *šâhaba*; etc. Comme le montre la conjugaison de *'âteḅ*, tous ces verbes se conjuguent exactement comme en classique, à part les modifications phonétiques et morphologiques déjà connues.

Le participe *mu'âtibu*<sup>n</sup> et le participe passif *mu'atabu*<sup>n</sup> aboutissent dans notre parler à une forme identique, soit *m'âteḅ*, exactement comme au II<sup>e</sup> thème le dialectal *mḥámmal* est à la fois l'aboutissant du participe actif *muhámmilu*<sup>n</sup> et du participe passif *muhámmalu*<sup>n</sup>; on se contentera donc ici de renvoyer à ce qui a été dit à propos de ces dernières formes.

B. VERBES FAIBLES (III<sup>e</sup> THÈME).

*α. Initiale faible.* — Au III<sup>e</sup> thème, les verbes classiques à 1<sup>re</sup> radicale faible ont encore à Kfár'abída quelques représentants. Tandis que les verbes à 1<sup>re</sup> radicale *y*, très rares du reste en classique, n'ont laissé aucune trace, ceux à 1<sup>re</sup> radicale <sup>'</sup>(<sup>1</sup>) et mieux encore ceux à 1<sup>re</sup> radicale *w* sont relativement nombreux dans notre parler. Ex. : *'ázḡer* « il a récompensé » < cl. *'ázara*; *'ânḡes* « il a réjoui par son urbanité » (à côté de *wânḡes*) < cl. *'ánasa*; *wâfə'*/q « il a été d'accord avec . . . » < cl. *wâfaqa*; *wâṣəl* « il a persévéré » < cl. *wâšala*; etc.

Tous ces verbes à 1<sup>re</sup> radicale <sup>'</sup> ou *w* ont une conjugaison exactement parallèle à celle du classique et conservent partout sans modification leur <sup>'</sup> ou leur *w*; ex. : *wâṣölt* « j'ai persévéré » < *wâšaltu*; (*bö*)*twâṣlu* « vous persévérez » < *twâṣilú[na]*; etc.

*β. Médiale faible.* — Sauf *lâ'ama* « il a convenu, il est d'accord avec . . . » et *sâ'ala* « il a interrogé » qui sont dans le parler *lâyem* (ou *lâwəm*) et *sâyḡel*, les verbes classiques *mediae* <sup>'</sup> au III<sup>e</sup> thème sont actuellement inconnus dans le parler de Kfár'abída. Par contre, les verbes *mediae* *w* ou *y* sont très nombreux.

Ils apparaissent parfois là où la langue classique emploie d'autres thèmes; ex. : *žâwəḅ* « il a répondu » < *žâwaba*; *'âwəl* « il est revenu, il a recommencé » < cl. *'âwada*; *'âyən* « il a vu de ses propres yeux » < cl. *'âyana*; *bâyḡe'* « il a vendu » < *bâyā'a*; etc. La

(1) Quelques verbes tels que *'âhada* « il a blâmé » et *'âlafa* « il a fréquenté » ont changé leur <sup>'</sup> en *w* et sont devenus *wâḡḡed* et *wâleḡ* (cf. plus haut, p. 9).

conjugaison de ces verbes est à peu près conforme à celle du classique avec cette différence cependant que les semi-voyelles *w* et *y* se vocalisent à certaines personnes après la chute régulière de la voyelle brève qui les suivait et forment à elles seules des syllabes indépendantes<sup>(1)</sup> : *zāwóbna* « nous avons répondu » et *‘āyénna* « nous avons vu de nos propres yeux » < *zāwábnā* et *‘āyánnā* ; mais *zā-u-bu* « ils ont répondu » et *‘ā-i-nu* « ils ont vu de leurs propres yeux » (3 syllabes) < \**zāwbu* et \**‘āynu* < cl. *zāwabū* et *‘āyanū*, etc.

γ. *Finale faible.* — Les verbes à 3<sup>e</sup> radicale faible, soit *y* (puisque, comme il a été dit à plusieurs reprises, les verbes à 3<sup>e</sup> radicale *w* ou *’* ont tous été ramenés à la classe des verbes *tertiæ y*), sont encore assez nombreux au III<sup>e</sup> thème dans notre parler ; ex. : *raḍa* « il a cherché à satisfaire » < cl. *raḍā* ( $\sqrt{r-d-w}$ ) ; *zāza* « il a récompensé » < cl. *zāzā* ( $\sqrt{z-z-y}$ )<sup>(2)</sup> ; *kāfa* « il a récompensé » > cl. *kāfa’a* ( $\sqrt{k-f-’}$ ) ; etc. Ici la conjugaison est conforme à celle des verbes *tertiæ y* au II<sup>e</sup> thème en ce sens que la diphthongue *ai* du parfait n’est jamais réduite, à la différence de ce qui produit au I<sup>er</sup> thème ; ex. : *hāmáit* « j’ai défendu », *kāfāina* « nous avons récompensé », etc.

δ. *Verbes III<sup>ae</sup> geminatae.* — De la classe des verbes à 3<sup>e</sup> radicale identique à la 2<sup>e</sup> je ne connais que *’qāṣṣ* « il a puni » et *māḍeḍ* « il a lutté corps à corps » (en face des cl. *qāṣṣa* et *mādda*) qui soient employés au III<sup>e</sup> thème à Kfár‘abīda. Comme il a été dit à propos du participe actif (masc. sing.) du I<sup>er</sup> thème des verbes à 3<sup>e</sup> radicale identique à la 2<sup>e</sup>, pour conserver intacte la voyelle longue *ā* caractéristique du III<sup>e</sup> thème (donc influence analogique de *qātīlā* et du verbe fort), les sujets parlants ont eu recours à un double procédé : ou bien ils ont introduit une voyelle brève entre les deux consonnes identiques, lorsque celles-ci n’étaient suivies d’aucune voyelle<sup>(3)</sup>, ex. : *’qāṣṣ* « il a puni » et *māḍeḍ* « il a lutté » en face des cl. *qāṣṣa* et *mādda* ; (*b*)*iqāṣṣ* « il punit » et (*b*)*imāḍeḍ* « il lutte corps à corps » > \*(*b*)*i’qāṣṣ* et \*(*b*)*imāḍ* < cl. *yuqāṣṣu* et *yumāddu* ; etc., ou bien ils ont réduit de moitié la première des deux consonnes identiques, lorsque dans la conjugaison la seconde se trouvait être suivie d’une voyelle, ex. : *’qāṣṣat* « elle a puni » < cl. *qāṣṣat* ; (*b*)*i’qāṣṣu* « ils

(1) Suivant la règle énoncée p. 83.

(2) Régulier suivant la formule : *zāyūwaz*, *šāms*.

(3) C’est ici l’occasion de rappeler que la langue classique connaît quelquefois les formes *qāṣa* et *yuqāṣiṣu* à côté de *qāṣsa* et *yuqāṣṣu* (cf. S. DE SACY, *Gramm. arabe*<sup>3</sup>, p. 231).

punissent" < cl. *yūqāṣṣū[na]*; etc. Partout ailleurs la conjugaison est conforme à celle du classique, ex. : *ʔqāṣōṣt* « j'ai puni » < cl. *qāṣāṣtu*; *ʔqāṣōṣ* « punis » < cl. *qāṣīs*; etc.

REMARQUE. — Le dialectal *māḍel*, par exemple, peut représenter les cl. *mādda* (3<sup>e</sup> pers. masc. sing. du parfait), ou bien *māḍid* (2<sup>e</sup> pers. masc. sing. de l'impératif), ou même (à titre de participe actif masc. sing. du I<sup>er</sup> thème du verbe *mādda*) le cl. *māddu*<sup>2</sup>.

ε. VERBES DOUBLEMENT FAIBLES. — Enfin on rencontre à Kfár'abîda un certain nombre de verbes à deux radicales faibles qui sont d'un emploi courant au III<sup>e</sup> thème; ex. : *sāwa* « il a égalisé » < cl. *sāwā*; *ḥāya* « il a arraché le consentement de quelqu'un en le faisant rougir » < cl. *ḥāyā* « il a fait rougir »; etc. La conjugaison de ces verbes est en tout conforme à celle du classique; ex. : *sāwāit* « j'ai égalisé »<sup>(1)</sup>, aor. (*b*)*isāwé* « il égalise » < cl. *yasāwī*, etc.

REMARQUES COMMUNES AUX III<sup>es</sup> THÈMES DES VERBES FORTS ET DES VERBES FAIBLES.

Comme on vient de le voir, le III<sup>e</sup> thème est encore assez vivant à Kfár'abîda; il constitue même une catégorie productive soit dans les verbes forts soit dans les verbes faibles.

1. Le III<sup>e</sup> thème est assez souvent employé, comme en classique, pour exprimer une action exercée directement par le sujet sur une autre personne; ex. : *ʔqāṭel* « il a combattu quelqu'un » < cl. *qāṭala*; *sāmōh* « il a pardonné à quelqu'un » < cl. *sāmaha*; *ʔqāwōl* « il a conféré avec quelqu'un » < cl. *qāwala*; *wāfōʔq* « il s'est accordé avec quelqu'un » < cl. *wāfaqa*; etc.

2. Il sert par ailleurs à rendre transitifs les verbes qui sont intransitifs au I<sup>er</sup> thème, mais toujours avec la nuance de sens indiquée sous 1. : *ḥāsen* « il a usé de bons procédés à l'égard de quelqu'un » < cl. *ḥāsana* (I<sup>er</sup> th. *ḥāsuna*); *ḥābōr* « il a informé quelqu'un » (I<sup>er</sup> th. *ḥābura*); etc.

3. Il est actif et sert à exprimer une idée de rivalité; ex. : *sābōʔq* « il a cherché à devancer quelqu'un » < cl. *sābaqa*; *ʔqāwōm* « il a résisté à quelqu'un » < cl. *qāwama*; etc.

4. Il exprime quelquefois l'action pure et simple et remplace alors le I<sup>er</sup> thème; ex. : *ʔāwōl* « il est revenu » < cl. *ʔāwada*; *ʔāzē*

<sup>(1)</sup> Cl. *sāwāitu*.

« il a récompensé » < cl. *'āzara*; *sāyēl* « il a interrogé », cf. cl. *sā'ala*; *hāka* « il a raconté », cf. cl. *hākā* (I<sup>er</sup> thème); etc.

5. Enfin le III<sup>e</sup> thème fournit un grand nombre de dénominatifs et c'est surtout dans cet emploi qu'il est productif; ex. : *šābāh* « il a été trouver quelqu'un le matin », dénom. de *šōbh* « matin » < cl. *šūbhū*<sup>n</sup>; *māsa* « il a été trouver quelqu'un le soir », dénom. de *māsa* « soir » < cl. *masā'u*<sup>n</sup> (1); *wāzēh* « il s'est trouvé face à face avec quelqu'un » < cl. *wāzaha*, dénom. de *wōžh* « visage » < cl. *wāzhu*<sup>n</sup>; *rābdā* « il est convenu par contrat du quart (des bénéfices et des pertes) », dénom. de *rōb*<sup>s</sup> « quart » < cl. *rūb'u*<sup>n</sup>; *hāwa* « il a traité quelqu'un comme un frère », dénom. de *hāi* « frère », cf. cl. *'ahu*<sup>n</sup>; *'āda* « il fut l'ennemi de quelqu'un » < cl. *'ādā*, dénom. de *'dū* « ennemi » < cl. *'adūwu*<sup>n</sup>; *bāwās* « il a baisé quelqu'un », dénom. de *bāusē* « baiser » < cl. *bāusatu*<sup>n</sup> (2); *'āyēn* « il a vu de ses propres yeux » < cl. *'āyana*, dénom. de *'āin* « œil » < cl. *'āinu*<sup>n</sup>; etc.

## IV

VERBES TRILITÈRES AU IV<sup>e</sup> THÈME (CAUSATIF).

Comme dans d'autres dialectes arabes modernes (3), le IV<sup>e</sup> thème du classique (type *'aqtala* : *yuqtilu*) n'existe plus à Kfār'abīda en tant que conjugaison complète. On a vu qu'il a été assez souvent remplacé par le II<sup>e</sup> thème; mais dans le plus grand nombre des cas il a cédé la place au I<sup>er</sup> thème. Ex. : *tē<sup>2</sup>/qān* (I<sup>er</sup> thème) « il a soigné, il a perfectionné », cf. cl. *'ātqana*; *tēhem* (I<sup>er</sup> thème) « il a soupçonné », cf. cl. *'āthama*; *tēlef* (I<sup>er</sup> thème) « il a fait périr », cf. cl. *'ātlafa*; *tā'am* (I<sup>er</sup> thème) « il a nourri », cf. cl. *'āṭama*; *tē'ēb* (I<sup>er</sup> thème) « il a fatigué, il fut fatigué », cf. cl. *'āt'aba*; *sēlem* (I<sup>er</sup> thème) « il s'est fait musulman », cf. cl. *'āslama*; *nēkē* « il a contrarié » (I<sup>er</sup> thème), cf. cl. *'ānkā*; *'qār'* (I<sup>er</sup> thème) « il a avoué », cf. cl. *'aqārra*; *'qām* (I<sup>er</sup> thème) « il a soulevé », cf. cl. *'aqāma*; etc.

Dans les verbes des types *'aqāma* et *'aqārra*, le *'*, étant en syllabe ouverte inaccentuée suivie d'une syllabe longue et accentuée, était sujet à disparaître en même temps que la voyelle brève qui le suivait, ce qui amenait une confusion complète du IV<sup>e</sup> thème avec le I<sup>er</sup> thème. Dans les verbes des types *'ātqana* et

(1) Dans le dicton populaire : *šābāh el-'qāmu ulā tmāsiy-on* « va trouver les gens le matin plutôt que le soir (variante : *tmāsthon*).

(2) Emprunt au persan, cf. l'infinitif *bāsi(den)*, plutôt qu'au latin *bāsium*, etc.

(3) Cf. MARÇAIS, *Saidu*, p. 442; COHEN, p. 210.

'*ánkā* où le ' était en syllabe fermée accentuée, son apparente disparition n'est pas phonétique, mais résulte de l'analogie des verbes des deux premiers types et de tous les aoristes qui, on le sait, ne maintiennent pas en classique le morphème préfixe 'a- que possède le parfait à ce thème (IV), '*átqana* et '*aqâma* étant à l'aoriste *yútgînu* et *yuqîmu*. Ainsi donc la disparition du IV<sup>e</sup> thème serait due à une action phonétique combinée avec une influence analogique. Ce qui le prouve, c'est que le IV<sup>e</sup> thème n'a pas entièrement disparu du parler de Kfár'abîda, mais qu'il a été maintenu distinct toutes les fois qu'il a été possible, par exemple dans les participes actifs des verbes forts ou des verbes *tertiæ* *y*, et surtout à l'aoriste des verbes *mediæ* *w* ou *y*. En effet, beaucoup de participes actifs classiques de verbes forts ou faibles au IV<sup>e</sup> thème sont encore usités dans notre parler. Ex. : *môt/qøn* «soignant» < cl. *mútqînu*<sup>n</sup>, de *tép/qøn* «il a soigné» < cl. '*átqana*; *môt'eb* «fatigant» < cl. *mút'ibu*<sup>n</sup>, de *tép'eb* «il a fatigué» < cl. '*át'aba*; *mfîd* «utile» < cl. *mufîdu*<sup>n</sup>, de *fâd* «il a été utile» < cl. '*afâdu*; *m'/qîm* «restant toujours» < cl. *nuqîmu*<sup>n</sup>, de '*qâm* «il a séjourné, il est resté» < cl. '*aqâma*; *môr'dé* «qui satisfait» < cl. *múr'dî*<sup>n</sup>, de *rôdé* «il a satisfait, il a accepté», cf. cl. '*ar'dā*; *môn'ké* «contrariant» < cl. *mún'ki*<sup>n</sup>, de *néké* «il a contrarié», cf. cl. '*ánkā*; *mûde* «nuisible» < cl. *mú'dî*<sup>n</sup>, de '*éze* «il a nui», cf. cl. '*âdā*; etc. <sup>(1)</sup>. Mais tous les participes passifs du type *muqtalu*<sup>n</sup> ont été remplacés par ceux du type *maqtálu*<sup>n</sup> du I<sup>er</sup> thème; ex. : *mat'/qûn* «soigné» au lieu d'un représentant de *mútqanu*<sup>n</sup>, de '*átqana*; *mathâm* «soupçonné» au lieu d'un représentant de *múthamu*<sup>n</sup>, de '*úthama*; *masbât* «prouvé» au lieu d'un représentant de *múθbatu*<sup>n</sup>, de '*áθbata*; etc.

Le IV<sup>e</sup> thème est également distinct, à Kfár'abîda, du I<sup>er</sup> thème à l'aoriste et à l'impératif des verbes *tertiæ* *w* ou *y* du type *qatila* : *yaqtalu* (*nasiya* : *yansā*) et des verbes *mediæ* *w* ou *y*; ex. : (b)*yúr'dé* «il satisfait» et (b)*yúnsé* «il fait oublier» < cl. *yúr'dî* et *yúnsî*, (m)*núr'dé* «nous satisfaisons» et (m)*núnsé* «nous faisons oublier» < cl. *núr'dî* et *núnsî*, etc. (de '*ar'dā* et '*ansā*), tandis qu'on a (b)*yôr'da* «il est satisfait» et (b)*yénsa* «il oublie» < cl. *yúr'dā* et *yánsā*, etc., de parfaits *râqîya* et *nâsiya*. De même, pour les verbes *mediæ* *w* : (b)*ihîn* «il offense» < cl. *yuhînu*, (mō)*n'/qîm* «nous soulevons» < cl. *nuqîmu*, (b)*idîru* «ils font tourner» < cl. *yudîrú[na]*, etc., de '*ahâna*, '*aqâma*, '*adâra*, tandis qu'on a (b)*ihûn* «il est facile» < cl. *yahûnu*, (mō)*n'/qûm* «nous nous levons» < cl. *naqûmu*, (b)*idûru* «ils

<sup>(1)</sup> Toutefois ces formes ne sont plus senties par le sujet parlant (à quelques exceptions près) comme de véritables participes; ce ne sont que des adjectifs. On a créé analogiquement des participes sur *qatilu*<sup>n</sup> qui sont actuellement les seuls participes vivants du IV<sup>e</sup> thème; ex. : *tâ'eb* «fatigant», '*qâyem* «faisant lever», *râdê* «satisfaisant»,

tournent » < cl. *yadūrū[na]*, etc., de *hāna* ( $\sqrt{h-w-n}$ ), *qāma* ( $\sqrt{q-w-m}$ ), *dāra* ( $\sqrt{d-w-r}$ ), etc.

D'ailleurs, la différence de sens entre le IV<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> thèmes subsiste pour les sujets parlants, bien que la confusion dans la forme soit complète. On sait, par exemple, que *tē'ēb*, employé seul ou avec un régime indirect, signifie « il s'est fatigué », tandis qu'il signifie « il a fatigué » lorsqu'il est suivi d'un régime direct; ex. : *tē'ēb mu-ēš-šōyl* « il est fatigué du travail », mais *hāda tē'ōbnē* « ceci m'a fatigué ». Dans le premier cas *tē'ēb* représente le cl. *ta'iba* et dans le second le cl. *'at'aba*.

## V

VERBES TRILITÈRES AU V<sup>e</sup> THÈME  
(RÉFLÉCHI DE L'INTENSIF).

Cl. *ta'allama* « il a appris » > *t'allēm*.

SINGULIER.		PLURIEL.		
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	
PARFAIT.				
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>ta'allama</i>	>	<i>t'allēm</i> .	
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>ta'allamat</i>	>	<i>t'all'mət</i> .	
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>ta'allāmta</i>	>	<i>t'allōmt</i> .	
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>ta'allāmti</i>	>	<i>t'allōmtē</i> .	
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>ta'allāmtu</i>	>	<i>t'allōmt</i> .	
		<i>ta'allamū</i>	>	<i>t'all'mu</i> .
		( <i>ta'allāmna</i> )	>	<i>t'all'mu</i> .
		<i>ta'allāmtum</i>	>	<i>t'allōmtu</i> .
		( <i>ta'allāmtūnna</i> )		<i>t'allōmtu</i> .
		<i>ta'allāmṅā</i>	>	<i>t'allōmna</i> .
AORISTE.				
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>yata'allamu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yēt'allēm</i> .	
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tata'allamu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>tēt'allēm</i> .	
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>tata'allamu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>tēt'allēm</i> .	
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tata'allamī[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>tēt'all'mē</i> .	
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>'ata'allamu</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>t'allēm</i> .	
		<i>yata'allamū[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yēt'all'mu</i> .
		( <i>yata'allāmna</i> )		( <i>b</i> ) <i>yēt'all'mu</i> .
		<i>tata'allamū[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>tēt'all'mu</i> .
		( <i>tata'allāmna</i> )		( <i>b</i> ) <i>tēt'all'mu</i> .
		<i>nata'allamu</i>	>	( <i>m</i> ) <i>net'allēm</i> .
IMPÉRATIF.				
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>ta'allam</i>	>	<i>t'allēm</i> .	
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>ta'allamī</i>	>	<i>t'all'mē</i> .	
		<i>ta'allamū</i>	>	<i>t'all'mu</i> .
		( <i>ta'allāmna</i> )		<i>t'all'mu</i> .
PARTICIPE ACTIF.				
masculin	<i>muta'allimū<sup>n</sup></i>	>	<i>mōt'allēm</i> .	
féminin	<i>muta'allimātu<sup>n</sup></i>	>	<i>mōt'all'mē</i> .	
		<i>muta'allimīna</i>	>	<i>mōt'all'mīn</i> .
		( <i>muta'allimātu<sup>n</sup></i> )		<i>mōt'all'mīn</i> .

Tout ce qui a été dit sur la conjugaison du II<sup>e</sup> thème doit s'appliquer à celle du V<sup>e</sup> thème qui, comme le II<sup>e</sup>, est tout à fait vivant dans le parler de Kfār'abīda.

1. Le V<sup>e</sup> thème sert très souvent de passif au II<sup>e</sup> thème, tandis que le VII<sup>e</sup> thème, on le verra, sert de passif au I<sup>er</sup>. Ex. : *tsámma* «il a été appelé (de tel ou tel nom), il a été nommé (à un poste ou à une dignité)» < cl. *tasámmā*; *trábba* «il a été bien élevé» < cl. *tarábbā* (à côté de *rábbā*) «il a nourri, il a élevé (un enfant)»; *thánna* «il a été félicité», cf. cl. *hánna'a* «il a félicité»; *týáiyar* «il a été changé» < cl. *taýáiyara*; *t'áiyen* «il a été désigné pour une dignité», cf. cl. *'áiyana* «il a désigné»; *tžárrab* «il a été tenté», cf. cl. *žárraba* «il a tenté»; *tžállēd* «il a été relié» cf. cl. *žállada* «il a relié»; *t'állēn* «il a souffert», cf. cl. *'állama* «il a fait souffrir»; etc.

2. Il sert à former le réfléchi du II<sup>e</sup> thème et il donne alors aux verbes (forts ou faibles) la même signification qu'ont les verbes pronominaux français. Ex. : *tkánna* «il s'est donné un surnom» < cl. *takánnā*; *tnábba* «il s'est donné pour prophète» < cl. *tanabba'a*; *tmáššat* «il s'est peigné», cf. cl. *máššata* «il a peigné»; *tšálləh* «il s'est corrigé», cf. dial. *šálləh* «il a corrigé» au lieu de cl. *'aslaħa*; *tmáddēd* «il s'est étendu» < cl. *tamáddada*; *tmáhħat* «il s'est mouché» < cl. *tamáhħata*; *twáddə* «il a fait ses ablutions» < cl. *tawáddə'a*; etc.

3. Il remplace quelquefois le VIII<sup>e</sup> thème; ex. : *tháffa* «il s'est déchaussé», cf. cl. *iħtáfā*; *týádda* «il s'est nourri, il a déjeuné (à midi)», cf. cl. *iýtáddā*; etc.

4. Il supplée parfois au I<sup>er</sup> thème tombé en désuétude; ex. : *tžáddar* «il a eu la petite vérole», cf. cl. *žáđara*; *tžáyywəl* «il a parcouru (un pays)», cf. cl. *žála* ( $\sqrt{\text{ž-w-l}}$ ); etc.

5. Le V<sup>e</sup> thème, et cet emploi est très fréquent, fournit enfin un grand nombre de dénominatifs tirés de substantifs ou d'adjectifs. Ex. : *tnáššar* «il s'est fait chrétien» < cl. *tanáššara*, dénom. de *nōšrānē* «chrétien» < néo-cl. *našrānīyū*; *tžárrab* «il a émigré, il est allé à l'étranger», cf. *žrīb* «étranger» < cl. *žarību*; *tbárra* «il est devenu sauvage, insociable» de *bōrrē* «sauvage, insociable» < cl. *barrīyū*; *t'árram* «il est entassé» de *'ármē* «tas» < cl. *'aramatu*; *tnámmar* «il a imité la panthère<sup>(1)</sup>» < cl. *tanámmara*, de *nómur* «panthère» < cl. *nímru* (et *tnámmar* «il a été numéroté» de *nómro* «numéro»); *tháddēd* «il a été travaillé avec le fer» de *ħđđ* «fer» < cl. *ħadđu*; *tbáđđə* «il a fait emplette de marchandises» de *bđđ'a* «marchandise» < cl. *bidđ'atu*; *tšáttar* «il est devenu habile, il a fait le rusé, l'intelligent» de *šáttar* «malin» < cl. *šáttiru*; etc.

(1) Au sens figuré du lat. *ferocēre* «être arrogant».

## VI

VERBES TRILITÈRES AU VI<sup>e</sup> THÈME  
(RÉFLÉCHI DU CAUSATIF).

Cl. *tarāhana* « il a parié » > *ṭrāḥen*.

SINGULIER.		PLURIEL.				
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.			
PARFAIT.						
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>tarāhana</i>	>	<i>ṭrāḥen</i> .	<i>tarāhanū</i>	>	<i>ṭrāḥnu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tarāhanat</i>	>	<i>ṭrāḥnet</i> .	( <i>tarāhānna</i> )	>	<i>ṭrāḥnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>tarāhānta</i>	>	<i>ṭrāḥēnt</i> .	<i>tarāhāntum</i>	>	<i>ṭrāḥēntu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tarāhānti</i>	>	<i>ṭrāḥēntē</i> .	( <i>tarāhāntinna</i> )	>	<i>ṭrāḥēntu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>tarāhāntu</i>	>	<i>ṭrāḥēnt</i> .	<i>tarāhānnā</i>	>	<i>ṭrāḥēnna</i> .
AORISTE.						
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>yatarāhanu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yṭṭrāḥen</i> .	<i>yatarāhanū[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yṭṭrāḥnu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tatarāhanu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ṭṭrāḥen</i> .	( <i>yatarāhānna</i> )	>	( <i>b</i> ) <i>yṭṭrāḥnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>tatarāhanu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ṭṭrāḥen</i> .	<i>tatarāhanū[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ṭṭrāḥnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tatarāhanū[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ṭṭrāḥnē</i> .	( <i>tatarāhānna</i> )	>	( <i>b</i> ) <i>ṭṭrāḥnu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>'atarāhanu</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>ṭrāḥen</i> .	<i>natarāhanu</i>	>	( <i>n</i> ) <i>nṭṭrāḥen</i> .
IMPÉRATIF.						
2 <sup>e</sup> p. m.	<i>tarāhan</i>	>	<i>ṭrāḥen</i> .	<i>tarāhanū</i>	>	<i>ṭrāḥnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f.	<i>tarāhanī</i>	>	<i>ṭrāḥnē</i> .	( <i>tarāhānna</i> )	>	<i>ṭrāḥnu</i> .
PARTICIPE ACTIF.						
masculin	<i>mutarāhinu<sup>n</sup></i>	>	<i>mōṭrāḥen</i> .	<i>mutarāhināna</i>	>	<i>mōṭrāḥnīn</i> .
féminin	<i>mutarāhinatu<sup>n</sup></i>	>	<i>mōṭrāḥnē</i> .	( <i>mutarāhinātu<sup>n</sup></i> )	>	<i>mōṭrāḥnīn</i> .

Ce qui a été dit des verbes faibles et forts du III<sup>e</sup> thème s'applique également à ceux du VI<sup>e</sup> thème. Toutefois les verbes de ce dernier modèle sont beaucoup plus nombreux et plus vivants que ceux du III<sup>e</sup>; ils conservent à Kfâr'abîda tous leurs emplois classiques.

1. Les verbes du VI<sup>e</sup> thème expriment la réciprocité d'action entre deux ou plusieurs sujets. Ex. : *t'qâltu* « ils se sont battus » < cl. *taqâtalû*; *tšâlḥu* « ils se sont réconciliés » < cl. *tašâlahû*; *ibâusu* « ils se sont embrassés » < \**tabâwasû*, cf. *bâs* « il a embrassé » < cl. *bâsa*; *tšâuru* « ils se sont consultés les uns les autres » < cl. *tašâwarû* ( $\sqrt{s-w-r}$ ); *ṭḥābru* « ils se sont associés (en parlant surtout des laboureurs) », cf. syr. *'eḥḥabbar*; *tsâwû* « ils sont respectivement égaux » < cl. *tasâwû* ( $\sqrt{s-w-y}$ ); *tmâ<sup>d</sup>du* « ils ont lutté corps à corps les uns contre les autres » < cl. *tamâddû* « ils ont tiré chacun à soi »; etc.

2. Le VI<sup>e</sup> thème fournit un passif aux verbes du III<sup>e</sup> thème. Ex. : *t'/qâ'su* « ils ont été punis », cf. cl. *qâssa* « il a puni » (dial. *'/qâsəš*); *tbâreḵ* « il a été béni, félicité » (d'où la formule courante *tebâreḵ ya'ris* « sois béni, félicité, heureux, ô époux ») < cl. *tabâ-raka*; *t'/qâ'yēs* « il a été mesuré », cf. *'/qâ'yēs* « il a mesuré » < cl. *qâyasa*; *t'âteḵ* « il a été blâmé », cf. *'âteḵ* « il a fait des reproches à quelqu'un » < cl. *'âtaba*; *tmâṭəḷ* « il a été différé, retardé », cf. *mâṭəḷ* « il a différé (un paiement) » < cl. *mâṭala*; etc.

3. Il supplée quelquefois le I<sup>er</sup> thème tombé en désuétude. Ex. : *tnâwəl* « il a reçu l'Eucharistie, il a attrapé un objet » < cl. *tanâwala* ( $\sqrt{n-w-l}$ ); *'tâwəb* « il a bâillé » < cf. *taḥâ'aba*; *tzâḥer* « il a paru » < cl. *taẓâhara*; etc.

4. Il sert parfois de réfléchi proprement dit. Ex. : *twâḏə'* « il s'est humilié » < cl. *tawâḏa'a*; *tnâzəl* « il s'est montré accommodant » < cl. *tanâzala*; etc.

5. Enfin il sert assez souvent à exprimer le sens de *feindre* une qualité ou un état; dans ce cas il s'agit la plupart du temps de dénominatifs. Ex. : *tmâwət* « il a fait le mort » < cl. *tamâwata*; *t'âma* « il a fait l'aveugle, il a fait le naïf » < cl. *ta'âmā*; *tšâṭəḥ*<sup>(1)</sup> « il a usé d'habileté pour rançonner quelqu'un, il a fait le malin », cf. *šâṭəḥ* « habile » < cl. *šâṭiru*<sup>n</sup>; *tlâṭəf* « il s'est montré bienveillant, il a fait le gracieux, l'aimable » de *tlif* « aimable » < cl. *laṭif*<sup>n</sup>; *t'yâšəm* « il a fait l'ignorant, le niais » de *yšim* « ignorant, stupide »; *tfâšəḥ* « il a visé à l'éloquence, il a fait l'éloquent » < cl. *tafâšaha*; etc.

## VII

VERBES TRILITÈRES AU VII<sup>e</sup> THÈME  
(RÉFLÉCHI À N- PRÉFIXE).

Cl. *inkāsara* « il est cassé » > *ṅkāsar*.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
—	—	—	—
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. . . <i>inkāsara</i>	> <i>ṅkāsar</i> .	<i>inkāsarū</i>	> <i>ṅkāsru</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . . <i>inkāsarət</i>	> <i>ṅkāsreṭ</i> .	( <i>inkāsárna</i> )	<i>ṅkāsru</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . . <i>inkásarta</i>	> <i>ṅksárt</i> .	<i>inkásartum</i>	> <i>ṅksártu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . . <i>inkásartī</i>	> <i>ṅksártē</i> .	( <i>inkasartúnna</i> )	<i>ṅksártu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . . <i>inkásartu</i>	> <i>ṅksárt</i> .	<i>inkásárnā</i>	> <i>ṅksárna</i> .

(1) Le thème *taqattala* affecte quelquefois, mais rarement, ce sens; cf. *tšâṭṭar*.

## AORISTE.

3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>yánkasi<u>r</u>u</i>	> (b) <i>yéñk<u>s</u>er.</i>	<i>yankasirú[na]</i>	> (b) <i>yéñk<u>s</u>ru.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tánkasi<u>r</u>u</i>	> (b) <i>téñk<u>s</u>er.</i>	<i>(yankasír<u>n</u>a)</i>	<i>(b)yéñk<u>s</u>ru.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>tánkasi<u>r</u>u</i>	> (b) <i>téñk<u>s</u>er.</i>	<i>tankasirú[na]</i>	> (b) <i>téñk<u>s</u>ru.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tankasirí[na]</i>	> (b) <i>téñk<u>s</u>ré.</i>	<i>(tankasír<u>n</u>a)</i>	<i>(b)téñk<u>s</u>ru.</i>
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>'ánkasir<u>u</u></i>	> (b) <i>ónk<u>s</u>er.</i>	<i>nánkasi<u>r</u>u</i>	> (n) <i>néñk<u>s</u>er.</i>

## IMPÉRATIF.

2 <sup>e</sup> p. m.	<i>ínk<u>s</u>ir</i>	> <i>ñk<u>s</u>er.</i>	<i>ínk<u>s</u>irū</i>	> <i>ñk<u>s</u>ru.</i>
2 <sup>e</sup> p. f.	<i>ínk<u>s</u>irī</i>	> <i>ñk<u>s</u>ré.</i>	<i>(ínkasir<u>n</u>a)</i>	<i>ñk<u>s</u>ru.</i>

## PARTICIPE ACTIF.

masculin	<i>mínkasir<u>u</u><sup>n</sup></i>	(manque).	<i>munkasir<u>í</u>na</i>	(manque).
féminin	<i>mínkasir<u>u</u><sup>n</sup></i>	(manque).	<i>munkasir<u>á</u>tu<sup>n</sup></i>	(manque).

A. VERBES FORTS (AU VII<sup>e</sup> THÈME).

Comme au I<sup>er</sup> thème, la conjugaison des verbes forts au VII<sup>e</sup> thème est en gros identique à celle du classique. Toutes les formes dialectales, sauf celles qui ont été expliquées à propos du I<sup>er</sup> thème, proviennent directement de celles du classique.

L'accent conserve partout la place qu'il occupait en classique, sauf naturellement à la 2<sup>e</sup> personne féminin singulier, aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes masculin pluriel de l'aoriste où, par suite de l'abrègement régulier des longues à la finale, l'accent a reculé jusqu'à celle des voyelles brèves précédentes qui s'est maintenue; ex. : cl. *tankasirí[na]* « tu seras cassée », c.-à-d. *\*tankasirī* > *\*tankasrī* > *téñksré*; *yankasirú[na]*, c.-à-d. *\*yankasirū* > *\*yankasrū* > *yéñksru*; etc.

L'*i* bref prothétique du parfait et de l'impératif classiques disparaît purement et simplement, parce qu'il est atone et suivi d'une syllabe accentuée et parce qu'en outre notre parler ne commence pas en principe un mot ou une syllabe par un phonème purement vocalique (cf. plus haut, p. 89). D'où le groupe de deux ou de trois consonnes consécutives qui sont conservées à Kfar-'abída sans aucune disjonction : ex. : *infátaha* « il a été ouvert » < *nfátéh*; *inhadá'tu* « j'ai été trompé » > *nhdá't*<sup>(1)</sup>.

Au parfait, la voyelle *a* bref, qui portait en classique l'accent du mot, est toujours conservée avec son timbre pur; ex. : *infátahū* « ils ont été ouverts » > *nfáth*; *inhadá'nā* « nous avons été trompés » > *nhdá'na*; *inhadá'ti* « tu as été trompée » > *nhdá'té*.

A l'impératif et dans quelques formes de l'aoriste, la voyelle *a*

(1) L'existence de *ñkser* à côté de *ñksār* montre que le parler hésite entre deux partis : admettre ou ne pas admettre trois consonnes au début du mot. Le fait qu'il s'agit de sonantes a également ici son importance. La sonante prend en effet facilement une initiale vocalique.

appartenant à la racine et portant l'accent passe à  $\epsilon$  <sup>(1)</sup> (imāla favorisé par l'i de la syllabe suivante); ex. : *infātih* « ouvre-toi » > *nfātēh*; *yanfatihū[na]* « il s'ouvrent » > (b)*yenfōthū*.

En face des impératifs réguliers *nkéser* < cl. *inkásir* (masc. sing.), *nkésré* < cl. *inkásirī* (fém. sing.) et *nkésru* < cl. *inkásirū* (masc. pl.), notre parler présente quelquefois les formes *ⁿksâr*, *ⁿkséré* et *ⁿkséru* analogiques des *ksâr*, *kséré* et *kséru* du 1<sup>er</sup> thème.

Le participe actif (type *munqátulu<sup>n</sup>*) du VII<sup>e</sup> thème n'a laissé aucune trace dans notre parler; cette disparition complète s'explique par le fait que le VII<sup>e</sup> thème a généralement le sens du passif. En outre, le participe passif lui-même (type *munqatalu<sup>n</sup>*) a toujours été, sauf dans quelques rares verbes, remplacé dans les verbes forts par celui du 1<sup>er</sup> thème (type *maqtúlu<sup>n</sup>*); ex. : *maksúr* (et rarement *mōnkser*) « cassé »; *maqtúh* « ouvert »; etc.

## B. VERBES FAIBLES (VII<sup>e</sup> THÈME).

α. *Initiale faible.* — Le VII<sup>e</sup> thème est représenté à Kfár'abīda par plusieurs verbes à première radicale ' ou w. Ex. : *n'ázar* « il a été pris en location » ( $\sqrt{^2-z-r}$  « louer »); *n'áséf* « il a été regretté » ( $\sqrt{^2-s-f}$  « regretter »); *nwázē<sup>c</sup>* « il a senti de la douleur » ( $\sqrt{w-z-<sup>c</sup>}$  « souffrir »); *nwásē<sup>c</sup>/q* « il a été chargé (bateau) » ( $\sqrt{w-s-q}$  « charger »); etc. Tous ces verbes ont une conjugaison à peu près régulière en ce sens que le *hamza* garde partout sa valeur de consonne et que w garde également sa valeur de semi-voyelle toutes les fois que la voyelle qui le suivait s'est maintenue; ex. : *nwázē<sup>c</sup>et* « elle a souffert » < *\*inwáza<sup>c</sup>at*, mais *nužá<sup>c</sup>t* « j'ai souffert » < *\*inwažá<sup>c</sup>tu*.

L'impératif a ici une double forme également usitée; ex. : *nwázē<sup>c</sup>* ou *nužá<sup>c</sup>* « souffre », etc.

β. *Médiale faible.* — Les verbes *mediae* w ou y sont assez nombreux pour le VII<sup>e</sup> thème dans notre parler. Ex. : *nlám* « il a été blâmé » ( $\sqrt{l-w-m}$  « blâmer »); *n<sup>2</sup>/qás* « il a été mesuré » ( $\sqrt{q-y-s}$  « mesurer »); etc. La conjugaison de ces verbes est à peu près identique à celle du classique; ex. : *nlámu* « ils ont été blâmés » < *\*inlámū*; *nbá<sup>c</sup>t* « j'ai été vendu » < cl. *inbá<sup>c</sup>tu* ( $\sqrt{b-y-<sup>c</sup>}$ ); (b)*yenlám* « il sera blâmé » < *\*yanlámū*; etc. <sup>(2)</sup>.

Le participe passif (type *muqtálu<sup>n</sup>*), identique en classique au participe actif, est usité à Kfár'abīda dans tous les verbes *mediae*

(1) Qui passe à son tour à  $\epsilon$  en syllabe fermée non finale.

(2) Cf. par ex. *inqásū* « ils sont mesurés ».

*w* ou *y* au VII<sup>e</sup> thème et sert partout de participe passif (types *maqûlu<sup>n</sup>* et *maqîlu<sup>n</sup>*) aux verbes *mediae w* ou *y* dont le participe passif au I<sup>er</sup> thème est tombé en désuétude dans notre parler. Ex. : *mônâ<sup>c</sup>* (1) « vendu » < cl. *munbâ<sup>c</sup>n<sup>n</sup>* ( $\sqrt{b-y-c}$  « vendre »); *mônân* « offensé » de *nhân* « il a été offensé » ( $\sqrt{h-w-n}$  « mépriser »); *mônšâf* « vu » de *nšâf* « il a été vu » ( $\sqrt{\check{s}-w-f}$  « voir »); *mônđâm* « très malade » de *ndâm* « il est très malade » ( $\sqrt{d-y-m}$  « violenter »); etc.

On rencontre à Kfâr<sup>c</sup>abîda pour le VII<sup>e</sup> thème un seul verbe *mediae* : c'est *nsâ'al* « il a été demandé » qui conserve partout son *hamza* et se conjugue exactement comme *sâ'al* « il a demandé » < cl. *sâ'ala* (I<sup>er</sup> thème) auquel il sert de passif.

γ. *Finale faible*. — Les verbes à 3<sup>e</sup> radicale faible ont au VII<sup>e</sup> thème un certain nombre de représentants dans notre parler; ex. : *nsû/qa* « il a été arrosé » ( $\sqrt{s-q-y}$  « arroser »); *nmâha* « il a été effacé » ( $\sqrt{m-h-w}$  « effacer »); etc. Ces verbes ont une conjugaison particulière, assez différente de celle du classique.

Au parfait, à la 3<sup>e</sup> personne masculin singulier, la dernière voyelle est toujours *a* et provient régulièrement de  $\bar{a}$  long classique; ex. : *ndâna* « il a languï » < cl. *indânâ* ( $\sqrt{d-n-y}$ ). Mais à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, apparaît toujours un *y* réintroduit par l'analogie : *nmâhyu* « ils ont été effacés », au lieu de \**inmâhau* (2), ( $\sqrt{m-h-w}$ ).

Ce *y* apparaît aussi à la 3<sup>e</sup> personne du féminin singulier, mais facultativement et dans quelques verbes seulement : ainsi *nmâhyet* « elle a été effacée » est usité à côté de *nmâhēt*; par contre, *ndányet* « elle a languï » n'a pas en face de lui de forme \**ndányet*. Ici le parler semble hésiter entre les deux formes *nmâhēt* (régulière) et *nmâhyet* (analogique). Tandis que le type analogique l'emporte sur le type régulier au I<sup>er</sup> thème des verbes *tertiae y*, au VII<sup>e</sup> thème c'est le type régulier qui l'emporte la plupart du temps sur le type analogique, puisque celui-ci ne se rencontre actuellement que dans quelques verbes. Le parler hésite également aux 1<sup>res</sup> et 2<sup>es</sup> personnes du parfait d'une part entre les deux formes classiques, *ndnâina* « nous avons languï » < cl. *indânâinâ*, *ndnâit* « tu as languï » < cl. *indânâita*, etc., et d'autre part celles qui sont analogiques et qui réduisent la diphtongue *ai*, *ndnâina*, *ndnâit*, etc. (cf. plus haut, p. 151).

(1) Le sentiment qu'on a du morphème du passif a empêché *n* de passer à *m* bien qu'il fût en contact avec la labiale *b*. L'action dissimilatrice de *m* initial a pu contribuer à cette conservation. — A Châmât on prononce *mônâ<sup>c</sup>*.

(2) Le verbe *mâhâ* n'existe pas en classique au VII<sup>e</sup> thème.

A l'aoriste, la voyelle longue finale  $\bar{i}$  passe régulièrement à  $e$  dans tous les verbes du type *qatala* : *yaqtulu* (cf. *bakā* : *yabkī*); ex. :  $(b)yé\bar{h}nē$  « il est courbé » < cl.  $yān\bar{h}anī$  ( $\sqrt{h-n-w}$ ), etc; mais elle est remplacée (analogie avec le I<sup>er</sup> thème) par la voyelle  $a$  dans les verbes du type *qatila* : *yaqtalu* (cf. *nasīya* : *yansā*); ex. :  $(b)yé\bar{h}šā$  « il est craint » ( $\sqrt{h-š-y}$ );  $(m)nēn^nsa$  « nous sommes oubliés » ( $\sqrt{n-s-y}$ ); etc.

δ. *Verbes III<sup>ac</sup> geminatae*. — Les verbes à 3<sup>e</sup> radicale identique à la 2<sup>e</sup> se rencontrent fréquemment au VII<sup>e</sup> thème dans notre parler. Ils se conjuguent généralement comme en classique, sauf aux 1<sup>res</sup> et 2<sup>es</sup> personnes (masc. et fém., sing. et pl.) du parfait où, comme au I<sup>er</sup> thème, apparaît la diphtongue *ai*; ex. :  $n^2/qōššāit$  « tu as été coupé » en face de cl. *inqašāsta*, cf. dial.  $^2/qōššāit$  « tu as coupé » au lieu de cl. *qašāsta*, etc.; mais on dit à l'aoriste  $(b)yen^2/qāšš$  « il sera coupé » < cl. *yanqāšsu*. Ici, à la différence du I<sup>er</sup> thème où il passe à  $e$  ( $e$ ),  $a$  garde toujours son timbre pur.

ε. *Verbes doublement faibles*. — Notre parler possède le VII<sup>e</sup> thème de plusieurs verbes doublement faibles qui se conjuguent comme le VII<sup>e</sup> thème des verbes analogues dont il a déjà été question; ex. :  $nšāwa$  « il a été rôti » ( $\sqrt{š-w-y}$  « rôtir »);  $nāwa$  « il a été plié » < cl. *ināwā* ( $\sqrt{t-w-y}$  « plier »); etc.

#### REMARQUES COMMUNES AUX VII<sup>es</sup> THÈMES DES VERBES FORTS ET FAIBLES.

Le VII<sup>e</sup> thème est avec le II<sup>e</sup> un des thèmes les plus usités à Kfár'abīda, état de choses bien différent du classique où nombre de racines verbales ignorent ces deux thèmes.

1. D'une façon générale, le VII<sup>e</sup> thème sert de passif au I<sup>er</sup> thème. Ex. :  $nbā^c$  « il a été vendu » < cl. *inbā<sup>c</sup>a* ( $\sqrt{b-y-c}$  « vendre »);  $nāmāl$  « il a été fait », au lieu de cl.  $āmīla$  ( $\sqrt{c-m-l}$  « faire »);  $nwāhēb$  « il a été donné », pour cl. *wūhiba* ( $\sqrt{w-h-b}$  « donner »);  $nārab$  « il a été frappé », pour cl. *diriba* ( $\sqrt{d-r-b}$  « frapper »);  $nāka$  « il a été raconté », pour cl. *hūkiya* ( $\sqrt{h-k-y}$  « raconter »);  $nšālež$  « il a été paralysé d'une moitié du corps », pour cl. *šūliža* ( $\sqrt{š-l-ž}$  : *fāližu*<sup>n</sup>, cf.  $\pi\lambda\eta\zeta\iota\varsigma$ ); etc.

2. Il sert assez souvent comme réfléchi proprement dit, c'est-à-dire qu'il exprime une action dont le sujet et l'objet sont identiques; ex. :  $nāna$  « il s'est incliné » < cl. *inānā* ( $\sqrt{h-n-y}$  « incliner »);  $nbāsa$  « il s'est réjoui » < cl. *inbāsata* ( $\sqrt{b-s-t}$  « égayer »);



## IMPÉRATIF.

2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>ihtámil</i>	>	<i>htémæl.</i>	<i>ihtámilū</i>	>	<i>htómlu.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>ihtámilī</i>	>	<i>htómlē.</i>	( <i>ihtámilna</i> )		<i>htómlu.</i>

## PARTICIPE ACTIF.

masculin	<i>mūhtamilu<sup>n</sup></i>	>	<i>mōhtmæl.</i>	<i>muhtamilīna</i>	>	<i>mōhtomlin.</i>
féminin	<i>mūhtamilatu<sup>n</sup></i>	>	<i>mōhtómlē.</i>	( <i>muhtamilātu<sup>n</sup></i> )		<i>mōhtomlin.</i>

A. VERBES FORTS (VIII<sup>e</sup> THÈME).

Les observations faites sur les verbes forts au VII<sup>e</sup> thème s'appliquent toutes au VIII<sup>e</sup> thème : même conjugaison, même accentuation, même constitution syllabique et souvent mêmes emplois dans l'un et dans l'autre. Le VIII<sup>e</sup> thème est pourtant moins usité que le VII<sup>e</sup>, qui a quelquefois empiété sur son domaine.

B. VERBES FAIBLES (VIII<sup>e</sup> THÈME).

α. *Initiale faible.* — Des verbes classiques, à initiale faible, au VIII<sup>e</sup> thème le parler de Kfár'abīda ne présente plus que trois ou quatre qui ont comme 1<sup>re</sup> radicale *w* assimilé, comme en classique, à *t*; ce sont : *'tāḥeḏ* « il a été uni, il a été d'accord avec. . . » < cl. *ittāḥada* ( $\sqrt{w-h-d}$  « être seul, identique »); *'tāḏa<sup>c</sup>* « il s'est humilié » < cl. *ittāḏa<sup>c</sup>a* ( $\sqrt{w-d-<sup>c</sup>}$  « humilier »); *'tāḥḥ/q* (à côté de *ttāḥḥ/q*) « il s'est accordé avec quelqu'un » < cl. *ittāḥaqa* ( $\sqrt{w-f-q}$  « trouver profitable [une chose] »). La conjugaison de ces verbes est à peu près identique à celle du classique. Il faut remarquer cependant que le groupe classique *tt* perd une partie de sa durée toutes les fois qu'il est immédiatement suivi (à l'aoriste) d'une consonne ou qu'il est lui-même initial de la forme; ex. : (*m*)*nēḥḥeḏ* « nous serons d'accord » < cl. *nattāḥidu*; *'tāḥdu* « ils se sont mis d'accord » < cl. *ittāḥadu*; etc.

Le parler possède également au VIII<sup>e</sup> thème deux verbes à 1<sup>re</sup> radicale <sup>ʔ</sup> (*hamza*); ce sont : *'tāḥeḏ* « il a été pris », cf. cl. *ittāḥada* ( $\sqrt{ʔ-h-d}$  « prendre ») et *'tāḥeḏ* « il a été mangé » ( $\sqrt{ʔ-k-l}$  « manger »). L'un des deux *t* représente le *t* infixé caractéristique du VIII<sup>e</sup> thème, et l'autre la 1<sup>re</sup> radicale <sup>ʔ</sup>, assimilée en *t* (cf. cl. *ittāḥadu* pour \**iḥḥāḥadu*). L'allongement de la voyelle *a*, qui suit le groupe *tt*, est certainement dû à l'analogie de l'aoriste de ces deux verbes au I<sup>er</sup> thème; exemple : (*b*)*yāḥeḏ* « il mange » < cl. *yā'kulu*, (*b*)*yāḥeḏ* « il prend » < cl. *yā'ḥadu*, etc.<sup>(1)</sup>.

(1) Cf. MARÇAIS, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 435; — Cf. LANDBERG, *Proverbes et Dictons*, p. 121 et 122, passage suivant lequel les formes dialectales *'tāḥeḏ* et *'tāḥeḏ* auraient subi l'influence de la forme passive araméenne *ethpéel*.

*β. Médiale faible.* — Tandis que les verbes *mediae* <sup>2</sup>, au VIII<sup>e</sup> thème, n'ont laissé aucune trace dans notre parler, ceux à 2<sup>e</sup> radicale *w* et *y* ont encore un certain nombre de représentants. Exemple : *ḥtâr* « il a choisi de préférence » < cl. *iḥtâra* ( $\sqrt{h-y-r}$  « choisir »); *ḥtâž* « il a eu besoin de » < cl. *iḥtâža* ( $\sqrt{h-w-ž}$ ); *rtâb* « il a eu des soupçons sur quelqu'un » < cl. *irtâba* ( $\sqrt{r-y-b}$  « soupçonner quelqu'un »); *'tâd* « il s'est habitué » < cl. *i'tâda* ( $\sqrt{w-d}$  « prendre l'habitude »); etc. La conjugaison de ces verbes est à peu près conforme à celle du classique; exemple : *ḥtârna* « nous avons choisi » < cl. *iḥtárnâ*; *ḥtâru* « ils ont choisi » < cl. *iḥtârû*; (*b*)*yehḥtâr* « il choisit » < cl. *yaḥtâru*, etc. L'impératif masculin singulier fait cependant exception et présente une voyelle longue analogique<sup>(1)</sup>; exemple : *ḥtâr* « choisis », en face du cl. *iḥtâr*.

*γ. Finale faible.* — Les verbes à 3<sup>e</sup> radicale faible sont assez nombreux à Kfâr'abîda et se conjuguent à peu près comme ceux du VII<sup>e</sup> thème. Exemple : *štâra* « il a acheté » < cl. *ištârâ* ( $\sqrt{s-r-y}$ ); *šthâina* « nous avons désiré ardemment » < cl. *ištahâinâ* ( $\sqrt{s-h-w}$ ); (*b*)*yé'tné* « il prend soin de » < cl. *yá'tanî* ( $\sqrt{n-y}$ ); mais *štâryet* « elle a acheté », par opposition avec cl. *ištârat*; *štâryu* « ils ont acheté », par opposition avec cl. *ištârayu*, etc., formes dans lesquelles un *y* analogique apparaît, comme au VII<sup>e</sup> thème, aux 3<sup>es</sup> personnes (féminin singulier et masculin pluriel).

*δ. Verbes III<sup>ae</sup> geminatae et verbes doublement faibles.* — Notre parler possède au VIII<sup>e</sup> thème quelques verbes doublement faibles et d'assez nombreux III<sup>ae</sup> *geminatae*, dont aucun ne présente de particularité qui n'ait été signalée jusqu'ici. Exemple : *štâd<sup>d</sup>* « il est fort » < cl. *ištâdda* ( $\sqrt{s-d-d}$ ); *ḥtâd<sup>d</sup>* « il s'est irrité » < cl. *iḥtâdda* ( $\sqrt{h-d-d}$ ); *lâwa* « il est tordu » < cl. *iltâwâ* ( $\sqrt{l-w-y}$ ); *stâwa* « il est mûr »<sup>(2)</sup> < cl. *istâwâ* ( $\sqrt{s-w-y}$ ); etc.

#### REMARQUES COMMUNES AUX VIII<sup>es</sup> THÈMES DES VERBES FORTS ET FAIBLES.

1. Comme le VII<sup>e</sup>, le VIII<sup>e</sup> thème exprime, généralement, le réfléchi proprement dit. Exemple : *štâḥar* « il s'est enorgueilli » < cl. *ištâhara*; *ḥtâfa* « il s'est caché » < cl. *iḥtâfâ* ( $\sqrt{h-f-y}$  « cacher »);

<sup>(1)</sup> Ceci tient, sans doute, au monosyllabisme (dialectal) de la forme, tandis que dans le verbe fort le parler hésite entre *ḥtmâl* ou *ḥtémâl*.

<sup>(2)</sup> En parlant des hommes en classique, en parlant des hommes et des fruits à Kfâr'abîda.

*rtád<sup>d</sup>* « il s'est converti, il est revenu » < cl. *irtádda*; *štakar* « il s'est dit à lui-même » < cl. *iftákara*; etc.

2. De même, le VIII<sup>e</sup> thème comme le VII<sup>e</sup> sert de passif au I<sup>er</sup>, mais beaucoup moins souvent que le VII<sup>e</sup>. Exemple : *htáda* « il a été converti, bien dirigé » < cl. *ihládā* ( $\sqrt{h-d-y}$  « diriger »); *ntázē<sup>c</sup>* « il a été arraché, abîmé » < cl. *intáza<sup>a</sup>*; *támōd* « il a été baptisé » < cl. *i<sup>c</sup>támada*; etc.

3. Le VIII<sup>e</sup> thème exprime quelquefois la notion de réciprocité. Exemple : *htálfu* « ils se sont disputés » < cl. *ihlálafū*; *štám<sup>u</sup>* (à côté de *štám<sup>u</sup>*) « ils se sont rassemblés » < cl. *ištáma<sup>u</sup>*; *htášmu* « ils ont plaidé les uns contre les autres » < cl. *ihlášamū*; etc.

4. Il est actif (transitif ou non), et son complément peut alors être direct ou indirect. Exemple : *štára* « il a acheté » < cl. *ištárā*; *štáka* « il a accusé » < cl. *ištákā* ( $\sqrt{š-k-w}$ ); etc.

5. Enfin, il a même quelquefois simplement le sens du I<sup>er</sup> thème. Exemple : *btáda* « il a commencé » < *ibtáda<sup>a</sup>* (même sens que *báda<sup>a</sup>*); *btá<sup>ed</sup>* « il s'est éloigné » < cl. *ibtá<sup>a</sup>ada* (même sens que *ba<sup>a</sup>uda*); *hár<sup>r</sup>* « il fut chaud », cf. cl. *hár<sup>a</sup>* « même sens »; etc.<sup>(1)</sup>.

## IX

VERBES TRILITÈRES AU IX<sup>e</sup> THÈME.

Cl. *ihmár<sup>a</sup>* « il est devenu rouge » > *hmár<sup>r</sup>*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.				
3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>ihmár<sup>a</sup></i>	> <i>hmár<sup>r</sup></i> .	<i>ihmár<sup>rū</sup></i>	> <i>hmár<sup>rū</sup></i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>ihmár<sup>rat</sup></i>	> <i>hmár<sup>rət</sup></i> .	( <i>ihmarárna</i> )	<i>hmár<sup>rū</sup></i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . .	( <i>ihmarárta</i> )	<i>hmör<sup>rát</sup></i> .	( <i>ihmarártum</i> )	<i>hmör<sup>rát</sup></i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	( <i>ihmarárti</i> )	<i>hmör<sup>rátē</sup></i> .	( <i>ihmarartúna</i> )	<i>hmör<sup>rát</sup></i> .
1 <sup>re</sup> pers. .	( <i>ihmarártu</i> )	<i>hmör<sup>rát</sup></i> .	( <i>ihmarárnā</i> )	<i>hmör<sup>rát</sup></i> .
AORISTE.				
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>yahmár<sup>rū</sup></i>	> ( <i>b</i> ) <i>yehmár<sup>r</sup></i> .	<i>yahmarrú[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>yehmár<sup>rū</sup></i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tahmár<sup>rū</sup></i>	> ( <i>b</i> ) <i>tehmár<sup>r</sup></i> .	( <i>yahmarárna</i> )	( <i>b</i> ) <i>yehmár<sup>rū</sup></i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>tahmár<sup>rū</sup></i>	> ( <i>b</i> ) <i>tehmár<sup>r</sup></i> .	<i>tahmarrú[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tehmár<sup>rū</sup></i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tahmarrú[na]</i>	> ( <i>b</i> ) <i>tehmár<sup>rē</sup></i> .	( <i>tahmarárna</i> )	( <i>b</i> ) <i>tehmár<sup>rū</sup></i> .
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>'ahmár<sup>rū</sup></i>	> ( <i>b</i> ) <i>šhmár<sup>r</sup></i> .	<i>nahmár<sup>rū</sup></i>	> ( <i>n</i> ) <i>nehmár<sup>r</sup></i> .

(1) A la différence du VII<sup>e</sup> thème, qui est encore productif, le VIII<sup>e</sup> connaît surtout des verbes hérités de la langue ancienne, mais il n'est plus vivant au sens absolu.

## IMPÉRATIF.

2° p. m..	<i>ihmárra</i>	>	<i>hmárr<sup>r</sup></i> .	<i>ihmárrū</i>	>	<i>hmárru.</i>
2° p. f..	<i>ihmárrī</i>	>	<i>hmárrē.</i>	( <i>ihmarárna</i> )	>	<i>hmárru.</i>

## PARTICIPE ACTIF.

masculin	<i>muhmárru<sup>n</sup></i>	>	<i>möhmárr<sup>r</sup></i> .	<i>muhmarrīna</i>	>	<i>möhmarrīn.</i>
féminin	<i>muhmárratu<sup>n</sup></i>	>	<i>möhmárra.</i>	( <i>muhmarrātu<sup>n</sup></i> )	>	<i>möhmarrīn.</i>

Représenté par quelques verbes seulement en arabe classique, le IX<sup>e</sup> thème (type *igtalla*) a complètement disparu de beaucoup de dialectes arabes modernes, notamment des dialectes maghribins<sup>(1)</sup>, où il a été remplacé par le XI<sup>e</sup> thème (type *igtállā*). Dans le parler de Kfár‘abīda, au contraire, c’est le XI<sup>e</sup> thème qui n’existe plus, tandis que le IX<sup>e</sup> possède encore un bon nombre de verbes d’un usage courant. Exemple : *swádd* « il est devenu noir » < cl. *iswádda*<sup>(2)</sup>; *byádd* « il est devenu blanc » < cl. *ibyádda*<sup>(2)</sup>; *šfár<sup>r</sup>* « il est devenu jaune » < cl. *isfárna*; *zrá’/q’/q* « il est devenu bleu » < cl. *izráqqa*; *smár<sup>r</sup>* « il est devenu brun » < cl. *ismárna*; *‘tar<sup>r</sup>* « il est devenu ‘á‘tar [tacheté de blanc et de noir] » (synonyme de cl. *ibláqqa* inusité à Kfár‘abīda); *‘wázž* (à côté de *n‘áwžž*) « il est devenu courbé » < cl. *i‘wázžā*<sup>(2)</sup>; etc.

Tandis qu’il désigne généralement, en classique, une qualité physique stable<sup>(3)</sup>, le IX<sup>e</sup> thème sert toujours à désigner, dans notre parler, une qualité physique, non en état, mais en devenir. Ceci est si vrai, qu’on peut partout remplacer le IX<sup>e</sup> thème du verbe par des adjectifs correspondants précédés de *šár* « il est devenu » < cl. *šāra*; par exemple : *šár ‘ás’/qar* est tout à fait synonyme de *š’/qár<sup>r</sup>* « il est devenu roux », etc. Du reste, cette dernière tournure est très employée pour exprimer les couleurs ou les difformités physiques dans les verbes qui n’existent pas dans notre parler au IX<sup>e</sup> thème; exemple : *šár ‘áblē’/q* « il est devenu tacheté de noir et de blanc », en face de classique *ibláqqa*; *šár ‘á‘war* « il est devenu borgne », en face de cl. *i‘wárna*, etc.

La conjugaison des verbes au IX<sup>e</sup> thème est tout à fait identique à celle des verbes III<sup>ae</sup> *geminatae* au I<sup>er</sup> thème. Ceci se conçoit sans peine et l’on sait que les grammairiens indigènes anciens<sup>(4)</sup> regardaient les IX<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> thèmes des verbes trilitères (et le IV<sup>e</sup> thème des verbes quadrilitères) comme des verbes ayant les deux dernières radicales identiques. Quoi qu’il en soit, toutes les

(1) Cf. BEAUSSIER, *Dictionnaire*, *Introduct.*, p. 9.

(2) Aucun de ces verbes ne présente dans la racine une consonne faible qui soit traitée comme telle.

(3) Cf. M. COHEN, p. 237.

(4) Cf. S. DE SACY, *Gramm. arabe*<sup>3</sup>, p. 227.

observations faites à propos des verbes à 3<sup>e</sup> radicale identique à la 2<sup>e</sup> (type *farra*) s'appliquent aux verbes du IX<sup>e</sup> thème.

## X

VERBES TRILITÈRES AU X<sup>e</sup> THÈME (DÉSIDÉRATIF).

Cl. *istáhsana* « il a approuvé » > *stáhsen*.

SINGULIER.		PLURIEL.				
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.			
PARFAIT.						
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>istáhsana</i>	>	<i>stáhsen</i> .	<i>istáhsanū</i>	>	<i>stáhsnu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>istáhsanat</i>	>	<i>stáhsneŋ</i> .	( <i>istáhsánna</i> )	>	<i>stáhsnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>istahsánta</i>	>	<i>stahsént</i> .	<i>istahsántum</i>	>	<i>stahséntu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>istahsánti</i>	>	<i>stahséntě</i> .	( <i>istahsántinnā</i> )	>	<i>stahséntu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>istahsántu</i>	>	<i>stahsént</i> .	<i>istahsánnā</i>	>	<i>stahsénnā</i> .
AORISTE.						
3 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>yastáhsinu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yestáhsen</i> .	<i>yastahsini[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>yestáhsnu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tastáhsinu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>testáhsen</i> .	( <i>yastahsínna</i> )	>	( <i>b</i> ) <i>yestáhsnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>tastáhsinu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>testahsen</i> .	<i>tastahsinū[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>testáhsnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tastahsinu[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>testáhsně</i> .	( <i>tastahsínna</i> )	>	( <i>b</i> ) <i>testáhsnu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. . .	<i>'astáhsinu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>östáhsen</i> .	<i>nastáhsinu</i>	>	( <i>n</i> ) <i>nestáhsen</i> .
IMPÉRATIF.						
2 <sup>e</sup> p. m. . .	<i>istáhsin</i>	>	<i>stáhsen</i> .	<i>istáhsinū</i>	>	<i>stáhsnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>istáhsinī</i>	>	<i>stáhsně</i> .	( <i>istahsinna</i> )	>	<i>stáhsnu</i> .
PARTICIPE ACTIF.						
masculin	<i>mustáhsinu<sup>n</sup></i>	>	<i>möstáhsen</i> .	<i>mustahsinīna</i>	>	<i>möstahsinīn</i> .
féminin	<i>mustáhsinatu<sup>n</sup></i>	>	<i>möstáhsně</i> .	( <i>mustahsinātu<sup>n</sup></i> )	>	<i>möstahsinīn</i> .

VERBES FAIBLES <sup>(1)</sup> (X<sup>e</sup> THÈME).

α. *Initiale faible*. — Les verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w* sont assez nombreux au X<sup>e</sup> thème; exemple: *stáwžeb* « il a mérité » < cl. *istáwžaba* ( $\sqrt{w-ž-b}$ ); *stáwčed* « il a espéré, il s'est promis » ( $\sqrt{w-č-d}$ ); etc. La conjugaison de ces verbes est identique à celle des verbes forts en ce sens que la semi-voyelle *w* est traitée comme une consonne forte; exemple: *stáwžobna* « nous avons mérité » < cl. *istáwžabnā*; (*b*)*yestáwžebu* « ils mériteront » < cl. *yastáwžabū[na]*; etc. <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> Les verbes forts n'appellent à ce thème aucune observation.

<sup>(2)</sup> La semi-voyelle *w* se trouve, en effet, toujours être ici second élément de diphtongue (dans un parler qui en principe, on l'a vu, ne réduit pas les diphtongues).

Les verbes à 1<sup>re</sup> radicale ' n'ont pas tous réalisé, au X<sup>e</sup> thème, la même évolution dans le parler de Kfár'abîda<sup>(1)</sup> : les uns<sup>(2)</sup>, les plus nombreux, ont rétabli leur *hamza* par analogie; exemple : *stá'zen* «il a demandé la permission» < cl. *istá'dana* ( $\sqrt{'-d-n}$ ); *stá'žer* «il a pris en loyer» < cl. *istá'žara* ( $\sqrt{'-ž-r}$ ); *stá'nef* «il en a appelé (dans un procès) à une juridiction supérieure» < cl. *istá'nafa* «il a commencé» ( $\sqrt{'-n-f}$ ); etc.; les autres, moins nombreux que les précédents, ont subi l'analogie des racines à *w* initial; exemple : *stáwmes* «il est affable, il a vécu dans l'intimité de quelqu'un», cf. cl. *istá'nasa* ( $\sqrt{'-n-s}$ ); *stáwlef* «il a recherché l'amitié de quelqu'un», cf. cl. *istá'lafa* ( $\sqrt{'-l-f}$ )<sup>(3)</sup>. Un verbe enfin, le seul qui soit phonétiquement régulier, a fondu son *hamza* avec la voyelle brève précédente, d'où > *ā* : *stāhel* «il a mérité» < cl. *istá'hala* ( $\sqrt{'-h-l}$ ). Un second verbe doublement faible, ( $\sqrt{'-n-y}$ ), a d'abord fait la même évolution que le précédent, d'où une forme \**stāna*, d'où, ensuite, la forme réellement existante *stānna* «il a attendu» laquelle est, sans doute, l'équivalent phonétique du cl. *istá'nā*. Ici, le redoublement de *n* est probablement dû à la tendance du parler à rechercher les syllabes fermées; cette tendance s'est réalisée sous l'influence du II<sup>e</sup> thème 'annā, usité au sens «il a fait attendre, il a différé».

*β. Médiale faible.* — Le parler de Kfár'abîda possède le X<sup>e</sup> thème de quelques verbes à 2<sup>e</sup> radicale faible. Exemple : *st'/qām* «il s'est tenu droit, elle a été enceinte (femme)» < cl. *istaqāma* ( $\sqrt{q-w-m}$ ); *strāh* «il s'est reposé» < cl. *istarāha* ( $\sqrt{r-w-h}$ ); *st'ār* «il a emprunté» < cl. *ista'āra* «il a demandé à emprunter» ( $\sqrt{'-w-r}$ ); *st'/qāl* «il a donné sa démission» ( $\sqrt{q-w-l}$ ); *stmāl* «il a penché» < cl. *istamāla* ( $\sqrt{m-y-l}$ ); etc. La conjugaison de ces verbes faibles est identique à celle du classique, sauf à l'impératif masculin singulier où apparaît, par analogie avec l'aoriste, la voyelle longue *ī*; exemple : le cl. *istárih* «repose-toi» a en face de lui le dial. *strih* analogique de (*b*)*yestrih* «il se repose» < cl. *yastarāhu*, etc.

Notre parler connaît aussi plusieurs verbes *mediae w* ou *y* dans lesquels la consonne faible est traitée comme une consonne forte, en ce sens que les *w* et *y* ont été maintenus partout, par analogie

(1) On a vu, en effet, dans la phonétique que : *voyelle brève* + ' + *consonne* aboutit régulièrement à : *voyelle longue* + *consonne*.

(2) Suivant M. Marçais, ces verbes ont subi une influence littéraire, celle des vocabulaires techniques musulmans.

(3) On a vu que cette analogie s'est étendue à des adjectifs de même racine; cf. *wānes* (cl. 'anisū) et *wālf* (cl. 'ilfu).

avec les verbes forts. Ces verbes, à conjugaison forte, sont déjà connus dans la langue classique pour le X<sup>e</sup> thème, mais beaucoup moins que dans notre parler. Exemple : *stárwəh* « il a pris courage » < cl. *istárwaha* « il a flairé » ( $\sqrt{r-w-h}$ ); *státwəl* « il a trouvé quelqu'un en retard », dénomiatif de *túl* « longueur » < cl. *túlu*<sup>n</sup>; *stá'yəb* « il a trouvé vicieux, défectueux », dénomiatif de *'áb* « vice, défaut » < cl. *'ábu*<sup>n</sup>; *stáhyən* (à côté de *stáhwən*) « il a dédaigné, il a trouvé facile », dénomiatif de *háiyən* « facile » < cl. *háiyinu*<sup>n</sup>; etc.

γ. *Finale faible*. — Au X<sup>e</sup> thème, les verbes à 3<sup>e</sup> radicale faible sont assez nombreux à Kfár'abîda. Exemple : *stákra* « il a pris à louage » < cl. *istákrā* ( $\sqrt{k-r-y}$ ); *stáhza* « il s'est moqué de quelqu'un » < cl. *istáhza'a* ( $\sqrt{h-z-'}$ ); *stárda* « il a cherché à plaire » < cl. *istárdā* ( $\sqrt{r-d-y}$ ); *stáhla* « il a trouvé doux, il a désiré » < cl. *istáhlā* ( $\sqrt{h-l-w}$ ); etc. Ces verbes ont une conjugaison identique en tout à celle du classique : *stákrət* « elle a loué » < cl. *istákrat*; *stəkráina* « nous avons loué » < cl. *istakráina*; (*b*)*yəstákré* « il loue » < cl. *yastákrī*; etc. — Ici, on le voit, les 3<sup>es</sup> personnes (féminin singulier et masculin pluriel) ne présentent pas, au parfait, de *y* analogique, de même que les 1<sup>res</sup> et 2<sup>es</sup> personnes (masculin et féminin, singulier et pluriel) ne réduisent pas leur diphtongue *-ai-* en *-ī-* comme le font les mêmes personnes des verbes à finale faible dans les I<sup>er</sup> et VII<sup>e</sup> thèmes (cf. p. 151 et 179)<sup>(1)</sup>.

δ. *Verbes III<sup>ae</sup> geminatae*. — Les verbes III<sup>ae</sup> *geminatae*, au X<sup>e</sup> thème, sont très nombreux dans notre parler; ils se conjuguent, exactement, comme les verbes dialectaux III<sup>ae</sup> *geminatae* au I<sup>er</sup> thème; exemple : *st'eddáina* « nous nous sommes préparés », en face du cl. *ista'dádnā* (cf. au I<sup>er</sup> thème le dial. *'eddáina* « nous avons compté », en face du cl. *'adádnā*), etc.

On rencontre à Kfár'abîda un verbe III<sup>ae</sup> *geminatae* qui a, au X<sup>e</sup> thème, une conjugaison tout à fait particulière : c'est *stá'/qləl*

(1) M. Marçais me fait observer qu'à la différence (par ex.) de *stákra* (X<sup>e</sup> thème), les dialectaux *nmáha* (VII<sup>e</sup> thème), *štára* (VIII<sup>e</sup> thème) offraient, dans le parler, la même structure syllabique et la même accentuation que *bá'kē* (l'initiale consonne simple ou double est ici négligeable) et pouvaient certainement subir l'influence de sa conjugaison. Du reste, il y a aussi à tenir compte du fait que pour le passif, en face de *móhē*, on a *nmáha*, comme en face de *rábba* « il a bien élevé » on a *trábba* et en face de *sáwa* « il a égalisé » on a *tsáwa*; par suite, sémantiquement, dans la conscience du sujet parlant, le VII<sup>e</sup> thème faisait couple avec le I<sup>er</sup> comme le V<sup>e</sup> avec le II<sup>e</sup>, le VI<sup>e</sup> avec le III<sup>e</sup>. Même coupe syllabique, affinité sémantique, tout cela réalise les meilleures conditions pour une influence analogique.

«il a trouvé modique», en face du cl. *istaqállā*. Au parfait, on a : *stá'/ql̥l̥* «il a trouvé modique» contre cl. *istaqállā*, et de même *stá'/ql̥l̥t* «elle a trouvé modique» contre cl. *istaqállat*, et *stá'/q̥lu* «ils ont trouvé modique» contre cl. *istaqállū*, mais *stá'/ql̥lna* (1<sup>re</sup> personne pluriel) < cl. *istaqlálnā*, tandis qu'on a *st'eddāina* en face du cl. *ista'dādānā*, et ainsi : -*ql̥l̥*- à toutes les autres personnes du parfait : *stá'/ql̥l̥t* «j'ai trouvé modique» < cl. *istaqlálnu*, etc. A l'aoriste, on a : (b)*yestá'/ql̥l̥* (3<sup>e</sup> personne singulier), en face du cl. *yastaqillu*, tandis qu'on a : (b)*yest'éd̥* < cl. *yasta'iddu*, et de même -*ql̥l̥*- à toutes les autres personnes. A l'impératif, on a : *stá'/ql̥l̥* (2<sup>e</sup> personne masculin singulier) < cl. *istáqlil*, et au contraire *stá'/q̥lu* contre cl. *istaqillū*. Tout se passe donc ici comme s'il s'agissait de la conjugaison d'un verbe fort et non pas d'un verbe III<sup>ae</sup> *geminatae*. Cette anomalie s'explique sans doute par le fait que notre parler a tendu à établir une distinction entre ce verbe et un autre verbe également usité, savoir *st'/qál̥* «il est indépendant» qui, au contraire, se conjugue à toutes les formes comme un verbe III<sup>ae</sup> *geminatae*<sup>(1)</sup>.

ε. *Verbes doublement faibles*. — Notre parler possède au X<sup>e</sup> thème un certain nombre de verbes doublement faibles : *stáhwa* «il est exposé au vent, il a passionné» < cl. *istáhwā* ( $\sqrt{h-w-y}$ ); *stá'ca* «il a patienté, il a fait attention» ( $\sqrt{w-c-y}$ ); *stá'/qwa* «il est devenu fort, il s'est encouragé» < cl. *istáqwā* ( $\sqrt{q-w-y}$ ); *stádwa* «il a demandé de la lumière, il s'est éclairé», cf. cl. *istad̥ā* ( $\sqrt{d-w-}$ ); etc. La conjugaison de ces verbes ne présente aucune particularité qui n'ait été étudiée à propos d'un des cas précédents.

#### REMARQUES COMMUNES AUX X<sup>es</sup> THÈMES DES VERBES FORTS ET FAIBLES.

Comme dans un grand nombre de dialectes arabes modernes, le X<sup>e</sup> thème est très employé dans le parler de Kfár'abída; il y est même productif et existe aujourd'hui dans beaucoup de verbes où ne le connaissait pas la langue classique.

1. Comme en classique, le X<sup>e</sup> thème a surtout la valeur désiderative et sert à exprimer une idée de recherche, de demande, de désir. Exemple : *stá'fhem* «il s'est informé, il a cherché à comprendre» < cl. *istáfhama*; *stá'zen* «il a demandé pardon» < cl. *istá'dana*; *stárda* «il a cherché à contenter» < cl. *istárdā*; etc.

<sup>(1)</sup> *stá'/ql̥l̥* existe dans quelques parlers maghribins (cf. M. COHEN, p. 233). On a expliqué sa conjugaison par le fait qu'il s'agit d'un dénominatif de l'adjectif *qalilu* «peu nombreux», où les deux consonnes identiques étaient déjà séparées. C'est la bonne explication suivant M. Marçais.

2. Il peut jouer, d'autre part, le rôle d'un réfléchi proprement dit; exemple : *st'ádd* «il s'est préparé» < cl. *ista'ádda*; *stáí'qaz*<sup>(1)</sup> «il s'est réveillé» < cl. *istáiqaza* ( $\sqrt{y-q-z}$ ); *stráħ* «il s'est reposé» < cl. *istaráħa*; etc.

3. Il exprime quelquefois l'idée de *feindre* un état ou une qualité, et dans ce cas il remplace le VI<sup>e</sup> thème; exemple : *stám-wat* «il a fait le mort», cf. cl. *tamáwata*; *stámṛəḍ* «il a fait le malade», cf. cl. *tamáraḍa*; etc.

4. Il prend la place du VIII<sup>e</sup> thème dans quelques verbes qui ne connaissent plus ce thème dans notre parler; exemple : *stá'qna* «il a acquis quelque chose», cf. cl. *iqtánā* même sens»; *stá'qəd* «il a regretté quelqu'un qui est absent», cf. cl. *iftáqada*; *stá'raṣ* «il a saisi l'occasion», cf. cl. *iftáraṣa*; *stá'na* «il a fait avec soin, il s'est appliqué», cf. cl. *itánā* usité également<sup>(2)</sup> dans le parler (*'tána*); *stá'qrəb* «il s'est approché», cf. cl. *iqtáraba*; etc.

5. Enfin, le X<sup>e</sup> thème fournit un grand nombre de dénominatifs; exemple : *stá'bəd* «il s'est fait le serviteur, l'esclave de quelqu'un», dénominatif de *'ábd* «serviteur» < cl. *'ábdū*; *stá'ħəm* «il est effrayé, il a eu peur», dénominatif de *wáħm* «peur, frayeur»; *stá'šəm* «il a jugé quelqu'un ignorant», dénominatif de *šūšm* «ignorance»; *stá'da* «il a pris quelqu'un en inimitié», dénominatif de *'dú* «ennemi» < cl. *'adúwū*; etc.

## XI

### REMARQUE COMMUNE À L'ENSEMBLE DES VERBES TRILITÈRES.

Comme dans d'autres dialectes de l'arabe moderne (cf. Marçais, *Saïla*, *M. S. L.*, XIV, p. 456), on rencontre à Kfár'abîda un petit nombre de formes verbales qui ne remontent à aucun thème existant en arabe classique, mais qui résultent de la combinaison du II<sup>e</sup> thème (quelquefois du III<sup>e</sup> thème) avec le X<sup>e</sup>; ex.: dial. *stmánna* «il a désiré vivement» ( $\sqrt{m-n-y}$ ); *st'ánna* «il s'est appliqué à...» ( $\sqrt{'-n-y}$ ); *stánna* «il a attendu» ( $\sqrt{'-n-y}$ ), sur ce verbe, voir *supra*; *stnáwəl* «il a pris quelque chose en ten-

(1) Il faut faire ici la même remarque que pour les verbes à 1<sup>re</sup> radicale *w* employés au X<sup>e</sup> thème. Le *y* se maintient en syllabe fermée sous forme de deuxième élément de diphtongue (*í*).

(2) A côté de *st'ánna* qui résulte de la combinaison du II<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> thèmes.

dant la main, il a reçu la sainte communion» ( $\sqrt{n-w-l}$ ). Toutes ces formes se composent des II<sup>es</sup> thèmes : *mannā* «il a fait désirer», *'annā* (usité seulement au sens de «il fatigua»), *'annā* «il a fait attendre», et du III<sup>e</sup> thème : *nāwala* «il a donné à quelqu'un quelque chose en lui tendant la main», thèmes auxquels on a ajouté le préfixe caractéristique du X<sup>e</sup> thème *st-* < cl. *ist-*.

## XII

## VERBES QUADRILITÈRES.

Comme l'arabe classique, le parler de Kfár'abîda possède un grand nombre de verbes qui n'appartiennent à aucune des catégories jusqu'ici étudiées. Ce sont les verbes quadrilitères. Parmi ceux-ci, les uns présentent un thème fondamental (I), les autres, des thèmes dérivés exactement comme les verbes trilitères que l'on vient de voir. A cette catégorie de verbes quadrilitères on peut ajouter une autre qui comprend un certain nombre de verbes formés, généralement des verbes trilitères, à l'aide d'infixes<sup>(1)</sup> et appelés, pour cette raison, par les grammairiens de la langue classique *mulḥaqāt ur-rubā'iyi* «quasi-quadrilitères».

Pour l'ensemble de ces verbes nous adopterons la division suivante :

- A. Verbes quadrilitères (thème fondamental);
- B. Verbes quadrilitères (thèmes dérivés);
- C. Verbes quasi-quadrilitères.

## A. VERBES QUADRILITÈRES (THÈME FONDAMENTAL).

Cl. *bárhana* «il a démontré» > *bárhən.*

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
PARFAIT.			
3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>bárhana</i>	>	<i>bárhən.</i>
3 <sup>e</sup> p. f. .	<i>bárganat</i>	>	<i>bárhəŋət.</i>
2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>barhánta</i>	>	<i>barhənt.</i>
2 <sup>e</sup> p. f. .	<i>barhánti</i>	>	<i>barhəntè.</i>
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>barhántu</i>	>	<i>barhənt.</i>
			<i>bárhənū</i> > <i>bárhnu.</i>
			( <i>barhánna</i> ) > <i>bárhnu.</i>
			<i>barhántum</i> > <i>barhəntu.</i>
			( <i>barhántinna</i> ) > <i>barhəntu.</i>
			<i>barhánna</i> > <i>barhəna.</i>

<sup>(1)</sup> *r, n, m, w, y*, quelquefois même *b*.

## AORISTE.

3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>yubárhinu</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ibárhēn</i> .	<i>yubarhinū[na]</i>	>	( <i>b</i> ) <i>ibárhnu</i> .
3 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>tubárhinu</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>tbárhēn</i> .	( <i>yubarhínna</i> )	>	( <i>b</i> ) <i>ibárhnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>tubárhinu</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>tbárhēn</i> .	<i>tubarhinū[na]</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>tbárhnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. .	<i>tubarhinū[na]</i>	>	( <i>bō</i> ) <i>tbárhēnē</i> .	( <i>tubarhínna</i> )	>	( <i>bō</i> ) <i>tbárhnu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. .	<i>'ubárhinū</i>	>	( <i>b</i> ) <i>bárhēn</i> .	<i>nubárhinu</i>	>	( <i>mō</i> ) <i>nbárhēn</i> .

## IMPÉRATIF.

2 <sup>e</sup> p. m. .	<i>bárhin</i> .	>	<i>bárhēn</i> .	<i>bárhinū</i>	>	<i>bárhnu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. . .	<i>bárhinā</i>	>	<i>bárhēnē</i> .	( <i>barhínna</i> )	>	<i>bárhnu</i> .

## PARTICIPE ACTIF.

masculin	<i>mubárhinu<sup>n</sup></i>	>	<i>mbárhēn</i> .	<i>mubarhínna</i>	>	<i>mbarhínin</i> .
féminin	<i>mubárhinatu<sup>n</sup></i>	>	<i>mbárhēnē</i> .	( <i>mubarhínātu<sup>n</sup></i> )	>	<i>mbarhínin</i> .

α. La conjugaison des verbes quadrilitères est exactement identique à celle des verbes trilitères au II<sup>e</sup> thème (intensif). La vocalisation suit, dans les deux conjugaisons (II<sup>e</sup> thème trilitère et verbes quadrilitères), les mêmes lois phonétiques. Le participe actif et le participe passif ont la même forme et ne se distinguent l'un de l'autre que par les procédés énoncés à propos du II<sup>e</sup> thème des verbes trilitères, p. 163 et suiv.

β. Le I<sup>er</sup> thème des verbes quadrilitères est très usité et très vivant à Kfár'abîda; le sens est tantôt transitif, exemple : *dáhrēž* «il a fait rouler» < cl. *dáhraža*, *bártal* «il a capté» < cl. *bártala*, etc., tantôt intransitif, exemple : *'anfōs* «il s'est montré arrogant, insolent», *fárfār* «il a voltigé (papillon)», etc. Mais ce qui caractérise surtout le thème quadrilitère, c'est la facilité avec laquelle il fournit des verbes dénominatifs sur les substantifs ou les adjectifs. Exemple : *báryēt* «il a eu des puces», dénomiatif de *barýūt* «puce» < cl. *burýúthu<sup>n</sup>*; *báħšēš* «il a donné un pourboire, il a donné quelque chose gratis», dénomiatif de *bahšš* (persan); *báħrēn* «il a eu une crise, il a déliré», dénomiatif de *bōħrān* «délire» < cl. *buhrānu<sup>n</sup>*; *hárto<sup>3</sup>/q* «il est devenu hérétique», dénomiatif de *hartū<sup>3</sup>/qē* «hérétique» < néo-cl. *hartū-qūyū<sup>n</sup>*; etc.

γ. Comme beaucoup de dialectes arabes modernes<sup>(1)</sup>, le parler de Kfár'abîda forme un grand nombre de quadrilitères à l'aide de monosyllabes et surtout des verbes III<sup>ae</sup> *geminatae* (primitivement bilitères). Ces quadrilitères ont, généralement, une valeur onomatopéique et expriment l'idée de fréquence, de lenteur, de

(1) Et de langues sémitiques anciennes, cf. K. AHRENS, *article cité*.

graduation dans l'action, etc. Exemple : *hábbēb* «il a aboyé» en faisant *háb háb* «cri du chien»; *wášwāš* «il a parlé à l'oreille» en faisant *wōš wōš* «chuchotement»; *wárwār* «il a parlé vite pour ne rien dire», en faisant *wōr wōr* (imitation du cri du *wurwáru*<sup>n</sup> «oiseau à long bec»); *šá'/qšē'/q* «il a fendu en plusieurs morceaux», cf. *šá'/q'<sup>h</sup>* «il a fendu» < cl. *šáqqa*; *láhleh* «il s'est approché par degrés», cf. *láhh* «il s'est rapproché» < cl. *láhha*; *báhbāh* «il a bruiné», cf. *báhh* «il a aspergé»; *šáršer* «il a laissé échapper de tous côtés», cf. *šár<sup>r</sup>* «elle a coulé (eau)» < cl. *šarra*; *bášbāš* «il a commencé à luire», cf. *báš<sup>s</sup>* «il a brillé» < cl. *bášša*; *sádsēd* «il a fermé à plusieurs reprises», cf. *sádd<sup>d</sup>* «il a fermé» < cl. *sádda*; etc.

## B. VERBES QUADRILITÈRES (THÈMES DÉRIVÉS).

Des trois thèmes quadrilitères hérités de l'arabe classique *taqátlala* (\**tabarhana*), *iqtánlala* (\**ibtarhana*), et *iqtalálla* (\**ibra-hanna*), seul le premier est encore vivant à Kfár'abída et est représenté par un certain nombre de verbes d'usage courant<sup>(1)</sup>. Ce thème suit, dans notre parler, la même conjugaison que le V<sup>e</sup> thème du verbe trilitère (*taqattala*) et exprime à peu près les mêmes sens que ce dernier (passif, réfléchi, etc.). Exemple : *tzá'zē'* «il a été secoué» < cl. *tazá'za'a*; *tyándaṛ* «il a été recherché dans sa mise, dans sa démarche»; *t'ántaṛ* «il a fait le courageux, il a fait le héros», dénomiatif de *'ántaṛ* «nom d'un héros arabe très connu»; *tfálsēf* «il a fait le philosophe» < cl. *tafálsafa*; *tráhbān* «il s'est fait moine», dénomiatif de *ṛáhēb* «moine» < cl. *ráhību*<sup>n(2)</sup>; *tfárnež* «il a vécu à l'européenne», dénomiatif de *fránžē* «européen, franc»; etc.

## C. VERBES QUASI-QUADRILITÈRES.

Le parler de Kfár'abída possède plusieurs thèmes verbaux quadrilitères, qui se forment du thème trilitère fondamental par infixation, après la 1<sup>re</sup> ou la 2<sup>e</sup> radicale, de certaines consonnes (y compris les semi-voyelles). Les quadrilitères ainsi formés n'ont généralement pas le même sens que les trilitères dont ils proviennent et y ajoutent une nuance de fréquence, de répétition, d'intensité, de transivité, ou encore une nuance péjora-

(1) Ce sont donc le thème à infixe et celui à 4<sup>e</sup> radicale géminée qui sont tombés en désuétude.

(2) Le verbe *tráhbān* est ici quadrilitère par suffixation de *n*. Cette suffixation a commencé dans le substantif, cf. *ruhbanu*<sup>n</sup> «moine».

tive, etc. Voici les thèmes de ce genre les plus usités et les plus vivants à Kfár'abîda<sup>(1)</sup>.

### 1. THÈME *qáwtel* < cl. *qáwtala*<sup>(2)</sup>.

Le thème (dialectal) *qáwtel*, assez usité en syriaque (cf. *šante*φ « il a associé »), rare en arabe classique (cf. *ḥauqala* « il a marché à petits pas »,  $\sqrt{h-q-l}$ ), est extrêmement vivant à Kfár'abîda. Comme chez les *Ūlād Brāhīm* de Saïda où il est très fréquent (cf. Marçais *op. cit.*, p. 454), il a souvent le sens factitif et équivaut au II<sup>e</sup> thème trilitère (*qattala*); il fournit souvent aussi des dénominatifs. Ex. : *sáwfar* « il a sifflé souvent », cf. *šáfar* « il a sifflé » < cl. *šáfara*; *'áwker* « il a troublé l'eau », cf. cl. *'ákkara* (même sens); *báwrød* « il a rafraîchi », cf. cl. *bárrada* (même sens); *ḥáwmøl* « il est plein, débordant (fleuve) »<sup>(3)</sup>, cf. *ḥāmûlê* « torrent » < cl. *ḥāmûlatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-m-l}$  « porter »); *ḥáwtar* « il a fait changer d'avis, il a rendu indécis », cf. *ḥátar* « volouté, bon plaisir » < cl. *ḥátiru*<sup>n</sup>; <sup>2</sup>/*qáwtê* « il est véreux », cf. <sup>2</sup>/*qāwî* « ver qui mange les fruits » et cl. *qāta*<sup>n</sup> « ver rougeâtre »<sup>(4)</sup>; *báwřad* « il ne peut plus voir ses petits (animal) », cf. *báwřeđ* et *báwřad* (même sens), cl. *báwřada* « il est détesté »; *náwser* « elle s'est ouverte, elle est incurable (plaie) », cf. cl. *násara* « il a ouvert, il a percé (un abcès) »; *máwřer*, dénominatif de *mýára* « caverne » < cl. *maýáratu*<sup>n</sup>; *dáwbøl* « il se ferma (œil), il est fané », cf. *déwbøl* (même sens) < cl. *ḏáwala*; *fáwtar* « il s'est fâché, il a pleuré au point que ses lèvres pendaient », cf. cl. *fútara* « il est mou, lâche »; *máwder* « il fut gâté (œuf) », cf. cl. *máwṭira* et syr. *m<sup>e</sup>dar* (même sens); *ḥáwř<sup>2</sup>/q* « il a fait très chaud », cf. cl. *ḥáwřaqa* « il a brûlé à grand feu »; <sup>2</sup>/*qáwře* « il a commencé à voir » cf. dial. <sup>2</sup>/*qáše* « il a vu »; *dáwḥeř* « il a été affecté d'un panaris (doigt) », dénominatif de dial. *dáwḥás* (cf. cl. *dāwḥasu*<sup>n</sup>), rappr. cl. *dáwḥasa* (même sens); *máwleř* « il est mort, il a séché (mûrier) », cf. *máleř* « il a plumé, épilé » et surtout *māwleř* « courtilière (s'attaquant au mûrier) »<sup>(5)</sup>.

Le thème *taqáwtala*, réfléchi de *qáwtala*, est également assez

(1) On n'a pas jugé à propos de faire une catégorie spéciale pour les thèmes à *l* infixé, très peu nombreux. En voici un exemple : *máwṭeř* « il lécha, mastiqua », à côté de *máwṭah* moins usité (dans le même sens), cf. cl. *faḥaḥa* à côté de *faṭaḥa* et dial. *báwṭeř* à côté de cl. *baṭaḥa*.

(2) Infixation d'un *w* (= *w*) après la première radicale.

(3) On emploie également *ḥáwmøl* dans l'expression : *ḥáwmøl eł-máwřař* « la herse a amassé au-dessous d'elle beaucoup de paille et s'est soulevée ».

(4) Le *t*, au lieu de *t*, s'explique par l'influence de class. *qaṭa'a* « il coupa » (étymologie populaire. MARÇAIS).

(5) On peut citer encore *šáwřer* « il s'enflamma (feu) », de dial. *šáwřar* (même sens) provenant de syr. *š'gar* « accendit, inflamma », cf. ar. cl. *sažara* « il chauffa (un four), etc. ».

usité à Kfár 'abîda; ex. : *t'áukar* «il a été troublé», cf. *'áuker* «il a troublé»; *tbáurad* «il a pris le frais, il a été rafraîchi», cf. *báurad* «il a rafraîchi»; etc.

## 2. THÈME *qátwəl* < cl. *qatwala*<sup>(1)</sup>.

Le thème *qátwala*, usité également en classique, mais encore plus rarement que *qátwala*, cf. *dáhwara* «il a précipité» ( $\sqrt{d-h-r}$ ), est à Kfár 'abîda aussi fréquent que le précédent et il a généralement les mêmes significations que lui (en particulier il forme comme lui des dénominatifs). Ex. : *ká'wak* «il a pelotonné», dénominatif de *ká'k* (persan) «gimblette»; *ná'was* «il a pleurniché», cf. *ná'as* «il a poussé des cris»; *dáhwəs* «il a fourré», cf. *dáħas* (même sens); *'qárwəs* «il a divagué, il a parlé pendant son sommeil» ( $\sqrt{q-r-s}$ ); *báhwəs* «il a fouillé», cf. *báħas* (même sens); *báhwəs* «il a troué à plusieurs endroits», cf. *báħas* «il a troué»; *z'á'wəd* «il a froissé, il a chiffonné, il a frisé (les cheveux)», cf. cl. *z'á'ada* «il a frisé (les cheveux)» ( $\sqrt{z'-d}$ ); *lá'wak* «il mâcha» (avec *métathèse*), cf. cl. *'alaka*, voir p. 24, etc.

Le thème réfléchi *taqátwala* est quelquefois usité lui aussi; ex. : *tz'á'wəd* «il a été froissé», cf. *z'á'wəd* «il a froissé»; *tlá'was* «il a été mâché», cf. *lá'was* «il a mâché» ( $\sqrt{l'-s}$  «mordre»); etc.

## 3. THÈME *qátəl* < cl. *qátala*<sup>(2)</sup>.

Le thème *qátala*, rarement usité en classique (cf. *báitar* «il a exercé l'art vétérinaire»), bien plus souvent en syriaque (*sáibar* «il a supporté») et dans quelques dialectes arabes modernes (cf. Marçais, *Saïda*, M. S. L., XIV, p. 455), est à Kfár 'abîda moins fréquent et surtout moins vivant que les représentants de *qátwala* et de *qátwala*<sup>(3)</sup>. En voici cependant quelques exemples : *sáibək* «il a mis l'urinal à l'enfant», dénom. de *sáibək* «urinal d'enfant» ( $\sqrt{s-b-k}$  «fondre un métal et le verser dans un moule»)<sup>(4)</sup>; *'qáibəl* «il a cherché avec soin» ( $\sqrt{q-b-l}$  «accueillir»); *táilə'* «il a fait monter», cf. cl. *táll'a* (même sens) ( $\sqrt{t-l}$  «monter»); *bá'əd* «il a éloigné», cf. *bá'əd* < cl. *bá'ada* (même sens), ( $\sqrt{b'-d}$ ); *'qá'əd* «il a fait asseoir» ( $\sqrt{q'-d}$  «s'asseoir»); *lái'əb* «il a joué avec

(1) Infixation d'un *w* après la deuxième radicale.

(2) Infixation d'un *ı* (= *y*) après la première radicale.

(3) On a aussi en classique quelques exemples de *qatwala*; ce type n'existe plus à Kfár 'abîda non plus que le type (*\*qatlaya*) > *qatlā* qui existe encore en Algérie.

(4) M. Marçais soupçonne ici un vocable étranger.

quelqu'un" ( $\sqrt{l^c-b}$  «jouer»); *báikar* «il a mesuré avec un compas», dénom. de *bikâr* «compas» issu par dissimilation de cl. *birkâru*<sup>n</sup>; etc. Rappelons encore *ḏāyēd*, p. 61.

#### 4. THÈME *qártēl* < cl. *qártala*<sup>(1)</sup>.

Comme en classique et surtout en syriaque (cf. R. Duval, p. 181), on rencontre dans le parler de Kfâr 'abîda un certain nombre de verbes quadrilitères du type *qartala* avec *r* infixé après la 1<sup>re</sup> radicale. Ex. : *šárbək*<sup>(2)</sup> «il a embrouillé» ( $\sqrt{\check{s}-b-k}$  «s'embrouiller»); *yárməš* «il a égratigné à plusieurs endroits» cf. *yáməš* «il a égratigné», provenant par assimilation de sonorité du cl. *háməša*; *žárdēn* «il a dépouillé un os de sa chair» < cl. *žárdama* «il a complètement rongé (ver)» ( $\sqrt{\check{z}-d-m}$  «couper»); *bárdēh* «il a poli, il a civilisé» ( $\sqrt{b-d-h}$  «élever en dignité»); *šárbəṭ* «elle fut en rut pendant le mois de février (chatte)», dénom. de *šbāt* «février»; *fár<sup>2</sup>/qə<sup>c</sup>* «il a fait claquer ses doigts» < cl. *farqə'a* ( $\sqrt{f-q-<sup>c</sup>}$ ); *ʔqárfəš* «il s'est accroupi les cuisses rapprochées du ventre» < cl. *qárfəša* ( $\sqrt{q-f-š}$  «ramasser»); *kársēh* «il a estropié» ( $\sqrt{k-s-h}$  «avoir les pieds et les mains infirmes»); *bár<sup>c</sup>ēṭ* (*bár<sup>c</sup>ə<sup>c</sup>*) «il s'agita, frétille à côté de», cf. *bá<sup>c</sup>at* «il s'agita en tous sens, se dissipa (enfant)»; *kártē<sup>c</sup>* «être contractée (main), maladroit (homme)», cf. cl. *kála<sup>c</sup>a* «il fut contracté, se contracta».

#### 5. THÈME *qátməl* (ou *qámtēl*) < cl. *qátmala*<sup>(3)</sup>.

Comme il a été dit dans la phonétique, notre parler possède plusieurs verbes avec *m* infixée après la 2<sup>me</sup> ou la 1<sup>re</sup> radicale. Ex. : *másmək* «il a trituré» ( $\sqrt{m-<sup>c</sup>-k}$  «frotter»); *šárməṭ* «il a mis en lambeaux» ( $\sqrt{\check{s}-r-ṭ}$  «déchirer»); *ʔqárməṭ* «il a rogné avec les dents» ( $\sqrt{q-r-ṭ}$  «couper en petits morceaux»); *ʔqárməš* «il a mangé des choses sèches», cf. *ʔqárasš* «il croqua (un fruit)» < cl. *qárasša* «il a coupé»; *hámdeṭ* «il mugit, cria, fit du bruit...», cf. cl. *hádara* (même sens); *ʔámšē<sup>2</sup>/q* (usité surtout sous la forme *támšē<sup>2</sup>/q*) «il a suspendu quelqu'un en l'attachant par les mains», cf. cl. *ʔásiqa* «il a été amoureux, il s'est attaché à...»; etc.

(1) Infixation d'un *r* après la première radicale.

(2) Cf. *šarkēl* emprunté au syriaque, voir p. 30. La forme *šárbək* «il embrouilla» peut être une contamination des cl. *šábaka* «il s'embrouilla» et *šáruku<sup>n</sup>* «laqueus». Il en est de même de *malṭəh* (avec *l*) «il lécha, rumina», cf. *malṭəh* (origine syriaque) et *malat*, sens vulgaire : «mastiquer».

(3) Infixation de *m* après la première ou la deuxième radicale.

6. THÈME *qántel* < cl. *qántala*<sup>(1)</sup>.

Comme il a été dit plus haut (p. 70), le parler considéré présente également quelques verbes quadrilitères à *n* infixée après la 1<sup>re</sup> radicale. Ex. : *śánħer* « il a ronflé » ( $\sqrt{s-h-r}$  « ronfler »); *zándel* « il a jeté par terre » ( $\sqrt{z-d-l}$  « jeter par terre »); *ħánzle* « sorte de danse », cf. cl. *ħázala* « il marcha en sautant »; *zánfəs* « il est devenu âcre, acerbe », cf. *zéfəs* « âcre »; *śanjəb* « il a jailli » (lait), cf. cl. *śáħaba*<sup>(2)</sup>.

7. THÈME *qátlen* < \**qátlana*<sup>(3)</sup>.

Le parler de Kfár‘abída possède un assez grand nombre de verbes quadrilitères à *n* suffixée. Ce sont généralement des dénominatifs. Ex. : *zácden* « il a taquiné, il a été trivial, il a plaisanté », dénom. de *zácide* « homme mal élevé, avare, taquin »; *táyšen* « il châtra », cf. cl. *táywaša* (même sens) > dial. *táywəš* « il étourdit »; *sáyden* « il a fâché, il a mis en colère » ( $\sqrt{s-w-d}$  « être noir, surpasser en dignité »); *śálbən* « il a rasé, il a paré », dénom. de *śálbé* « barbier, élégant » < turc *čelebi* « gentilhomme, poli »; *ráyħen*<sup>(4)</sup> « il a donné du courage à », dénom. de *rúħ* « esprit, souffle, âme » < cl. *rúħu* ; etc. Mais c'est surtout au thème réfléchi *qátlen* < \**taqátlana* que notre parler possède un grand nombre de verbes quadrilitères avec *n* suffixée. Ex. : *twálden* « il a plaisanté, il a fait l'enfant », dénom. de *wáled* « enfant » < cl. *wáladu* ; *tháršan* « il est devenu muet », dénom. de *‘áħraš* « muet » < cl. *‘áħrašu*; *tsáyden* « il s'est fâché, il a boudé » ( $\sqrt{s-w-d}$ , voir plus haut); etc.

8. THÈME *qátbl* < \**qátbala*<sup>(5)</sup>.

On rencontre à Kfár‘abída quelques verbes quadrilitères avec *b* infixé après la 2<sup>me</sup> radicale (rarement après la 1<sup>re</sup> radicale). Ex. : *zábbat* « il dépouilla quelqu'un de ses habits » de dial. *zábbat* (même sens); *‘árbəš* « il a grimpé (sur un mur, sur un arbre. . .) », ( $\sqrt{‘-r-š}$  « grimper sur un treillis [en parlant d'un cep de vigne] »); *śáħbər* « il a noirci quelqu'un », cf. *śühħár* « terre noirâtre, suie »

(1) Infixation de *n* après la première radicale.

(2) Cf. *šəyb* « jet de lait », et avec infixation *śanjúb* (même sens).

(3) Suffixation de *n*.

(4) *tráyħen* « il a repris confiance, courage, etc. », cf. syr. *‘əθrayħan* « cupivit, animo desideravit ». M. Marçais m'apprend qu'il y a, sur ce point, une longue étude de M. Landberg dans son ouvrage : *Jeder thut was ihm fällt*.

(5) Infixation d'un *b* après la deuxième radicale.

< syr. *šuhhārā* «charbon»; *bā'baš* «il a abîmé quelque chose à force de le toucher», cf. *bū'as* «il a trompé quelqu'un, il a fait perdre à quelqu'un quelque chose»; *kābtel*<sup>(1)</sup> «il a arrondi, il a façonné en boulettes» ( $\sqrt{k-t-l}$ , au II<sup>e</sup> th. *kātala* «il a arrondi, il a amoncelé»); *qāšbar* «il a ramassé et enlevé furtivement des débris de bois», cf. cl. *qāšara* «il a pelé, décortiqué, écosé».

### 9. THÈME *šáqtel* < \**šáqtala*<sup>(2)</sup>.

Sous l'influence de la langue syriaque<sup>(3)</sup>, notre parler possède quelques verbes comportant un *š* préfixe. Ex. : *šáhlef* «il a émondé, il a ébranché (un arbre)», cf. syr. *šahle*ϕ «il a changé, il a transformé»; *šándef* «il a lancé, il a poussé loin» ( $\sqrt{n-d-f}$  «pousser»); *šáfter* «il a boudé, il a pleuré au point que ses lèvres grossissent et avancent» ( $\sqrt{f-t-r}$ ), cf. plus haut *šáfter*, p. 194; *šántel* «il a rendu quelqu'un perplexe, digne d'être bafoué» ( $\sqrt{n-t-l}$  «réprimander»); *šá'qlēb* «il a culbuté, il a bouleversé» ( $\sqrt{q-l-b}$ ), sur ce mot cf. p. 35<sup>(4)</sup>; *šalheβ* «il brûla de soif, de chaleur», cf. syr. *šalheβ* «accendit, inflammavit», I<sup>er</sup> thème inusité \**l'heβ* «arsit (flamma)», ar. cl. *lahiba* (il brûla, flamba).

## XIII

### LE PASSIF.

Comme la plupart des dialectes arabes modernes, le parler de Kfár'abîda ne connaît plus le passif à simples alternances voca-  
liques<sup>(5)</sup>. Il l'a toujours remplacé, ainsi qu'on l'a vu, par les thèmes réfléchis, notamment par le VII<sup>e</sup> thème. Par exemple, pour rendre la notion exprimée par le cl. *dúrîba* «il a été frappé», on a recours à *ndárab* «il a été frappé»; de même on supplée au cl. *húmmîla* «il a été chargé» par le V<sup>e</sup> thème *thámmal* (même signification), etc. On s'explique sans difficulté la disparition du passif dont l'existence dépendait unique-

(1) L'infixation de *b* est ici après la première radicale.

(2) Préfixation d'un *š*.

(3) Une forme analogue en effet existe en arabe classique, bien qu'elle soit très rare (*šáqlaba*), mais elle a un *s*. Le *š* est donc nécessairement dû à une influence du syriaque.

(4) Il ne semble pas que *šáhne*'*q* «braire» comporte la même explication : ce n'est sans doute en effet que la combinaison des formes classiques *šahaqa* et *nahaqa* «braire», combinaison favorisée, il est vrai, par l'existence des thèmes quadrilatères en *š*-imités du syriaque.

(5) *qutîla* en face de *qatala* et de même aux autres thèmes.

ment d'une vocalisation délicate conservée en classique, mais dont on a perdu de bonne heure le sentiment dans les parlers vulgaires.

Pourtant le passif a laissé quelques traces à Kfár 'abîda, mais c'est surtout dans des formes nominales rattachées au verbe. Le participe passif du verbe trilitère au I<sup>er</sup> thème (type *maqtûlu*<sup>n</sup>) est encore très usité; ex. : *maḍrûb* «frappé» < cl. *maḍrûbu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{d-r-b}$ ); *maktûbê* «écrite» < cl. *maktûbatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{k-t-b}$ ), etc. En outre, quelques participes passifs des thèmes dérivés restent distincts des participes actifs dans le voisinage des emphatiques; ex. : *mẓárrab* «tenté» < cl. *mūẓárrabu*<sup>n</sup>, mais *mẓárrab* «tentant» < cl. *mūẓárribu*<sup>n</sup> de *ẓárrab* «il a tenté» < cl. *ẓárraba* ( $\sqrt{ẓ-r-b}$ ); *mýáttā* «couvert», mais *mýáttē* «couvrant» de *yáttā* < cl. *yáttā* ( $\sqrt{y-t-w}$ ), etc.

La distinction de l'actif et du passif se retrouve même dans quelques verbes trilitères à l'aoriste. Ainsi, au parfait, *'qótēl* «il a tué» et *nē'qol* «il a transporté» représentent les cl. *qátala* et *náqala*; en revanche, à côté des aoristes dialectaux *yó'qtol* «il tue» < cl. *yáqtulu* et *yén'qol* «il transporte» < cl. *yánqulu*, on rencontre les aoristes à sens passif *yū'qtēl* «il est tué» et *yūn'qol* «il est transporté, il se transporte» < cl. *yúqtulu* et *yúnqalu*; ceci se rencontre dans un petit nombre de verbes. La distinction est encore plus sensible dans les deux verbes suivants: *yū'raf* «il est connu» et *yū'qra* «il est lu», qu'on emploie l'un pour l'autre dans le proverbe suivant: *lmaktûb yū'qra* (ou bien *yū'raf*) *mōn'enwānu* «la lettre est lue (ou connue) par son adresse» = «c'est à ses fruits que l'on reconnaît l'arbre». On rencontre également *ibât* < cl. *yubātu*, aoriste passif de *bâta* «il a passé la nuit» dans le proverbe: *r-yîf bōr-yîf ulaiḅât ẓârk ẓ'ân* «pain pour pain et ton voisin ne passera pas la nuit ayant faim»; de même encore *yū'ta* dans *yū'ta-lu bâl* «on y fera attention», littéralement «sera donnée à lui attention».

## CHAPITRE II.

### NOM.

#### I. CE QUI RESTE DE LA DÉCLINAISON.

Comme tous les dialectes arabes modernes, le parler de Kfár 'abîda qui perd phonétiquement les voyelles finales, ne conserve

actuellement aucune trace de la flexion casuelle. Par exemple, les formes dialectales *kalb* «chien» et *mkātīb* «lettres» représentent le nominatif classique *kālbū<sup>n</sup>* et *makātību*, l'accusatif *kālba<sup>n</sup>* et *makātība*, et le génitif *kālbī<sup>n</sup>* et *makātība*. Seuls le contexte et la construction font connaître le rôle du nom dans la proposition.

Au pluriel externe, les trois cas sont représentés par *-în*, qui est la forme de l'ancien accusatif-génitif de ce nombre; ex. : *žālsîn* «assis» (pl.) provenant de *žālisīna*, dont le nominatif était *žālisūna*. Au duel également, les trois cas sont représentés par la forme de l'accusatif-génitif; ex. : *ktābāin* «deux livres» < cl. *kitābāini*<sup>(1)</sup>, etc. Ces deux finales sont tout ce qui reste de la déclinaison<sup>(2)</sup>.

## II. GENRE.

L'arabe classique connaît, on le sait, dans les noms comme dans les verbes, trois genres : le genre masculin, le genre féminin et le genre commun. Notre parler, qui possède encore ces trois genres dans les verbes<sup>(3)</sup>, ne connaît plus que les deux premiers dans les noms. Le genre commun a donc complètement disparu dans le nom. Les quelques substantifs qui étaient de genre commun en classique sont devenus à Kfār'abīda en grande partie masculins; le reste, féminin. En outre, quelques mots classiques féminins (sans indice de ce genre) ont été ramenés au genre masculin. Ainsi se manifeste une tendance à restreindre le féminin au profit du masculin; on va le voir.

Ce qui distinguait les noms du genre féminin de ceux du genre masculin en arabe classique était :

- 1° Un indice de féminin;
- 2° Le sens intrinsèque;
- 3° L'usage.

Nous allons passer en revue chacune de ces catégories de noms féminins pour nous rendre compte des cas dans lesquels notre parler est en accord ou en désaccord avec la langue classique.

(1) Nominatif *kitābāni*.

(2) De même en persan l'indice du pluriel *-ān* vient de l'ancien génitif pluriel en *-ānām*, et il est l'unique reste de la riche déclinaison de l'indo-iranien.

(3) Les 1<sup>res</sup> personnes du singulier et du pluriel et les 2<sup>es</sup> et 3<sup>es</sup> personnes plurielles dans notre parler sont du genre commun.

## 1° Noms caractérisés comme féminins par un indice approprié.

α. Comme en classique, les substantifs et les adjectifs sont à Kfár'abîda du genre féminin toutes les fois qu'ils sont pourvus de l'indice *-é* (*-a*)<sup>(1)</sup> < cl. *-atu*<sup>n</sup>. Ex. : *kálbē* « chienne » < cl. *kálbatu*<sup>n</sup>; *sáb'a* « lionne » < cl. *sáb'atu*<sup>n</sup> « femelle de bête féroce »; *ra'/qbē* « cou » < cl. *ráqabatu*<sup>n</sup>; *kbîra* « grande » < cl. *kabiratu*<sup>n</sup>; etc. L'indice *-é* est, on le sait, à l'état construit *-t* (*-et*); ex. : *kálbteḥ* « ta chienne » < cl. *kálbatu-ka*; *ra'/qbótna* « notre cou » < cl. *ráqabatu-nā* (cf. Annexion).

Les quelques noms masculins classiques à indice féminin, tels que *ḥalífatu*<sup>n</sup> « successeur », *'allámatu*<sup>n</sup> « très savant », ne sont plus représentés à Kfár'abîda que par un seul exemple : *dāhye* « très intelligent » < cl. *dāhiyatu*<sup>n</sup>.

β. Comme en classique aussi, quelques substantifs et adjectifs du singulier, terminés dans le parler par la voyelle *-a* (représentant cl. *-ā'u* ou *-ā* non radical), sont toujours du genre féminin. Ex. : *kóbrya* « orgueil » < cl. *kibriyā'u* ( $\sqrt{k-b-r}$ ); *ṣáḥya* « champ de concombres » < cl. *ṣaḥrā'u* « plaine vaste et déserte » ( $\sqrt{s-ḥ-r}$ ); *dūnya* (à côté de *déné*) « monde » < cl. *dūnyā* ( $\sqrt{d-n-y}$  [*w*]); *sáuda* « noire » < cl. *saūdā'u* ( $\sqrt{s-w-d}$ ); *báida* « blanche » < cl. *báidā'u* ( $\sqrt{b-y-d}$ ), etc.

γ. Les adjectifs féminins du type *qatlā* qui ont au masculin la forme *qatlānu* n'existent plus à Kfár'abîda; on y supplée par la suffixation de l'indice caractéristique de féminin : *sakrānu* « ivre » est à Kfár'abîda au féminin *sekrāne* au lieu de cl. *sakrā*; etc.<sup>(2)</sup>.

## 2° Noms caractérisés comme féminins par leur sens propre.

α. Comme en classique, tous les noms propres de femmes et les noms communs qui désignent des êtres femelles sont à Kfár'abîda du genre féminin. Ex. : *bónt* « fille » < cl. *bíntu*<sup>n</sup>; *máryeḥ* « Marie » < cl. *máryamu*; *'rūs* (à côté de *'rúse*) « épouse » < cl. *'arūs*<sup>n</sup> « épousé, épousée »; *'óm*<sup>m</sup> « mère » < cl. *'úmmu*<sup>n</sup>; *fāras* « jument » < cl. *fārasu*<sup>n</sup>; etc.

(1) Après les emphatiques ou les faucales, etc; voir p. 121.

(2) Déjà en arabe classique les adjectifs du type *qatlānu* faisaient quelquefois (comme ceux du type *qatlānu*<sup>n</sup>) leur féminin sur *qatlānatu*<sup>n</sup> à côté de *qatlā* (cf. S. DE SACY, *Gramm. ar.*<sup>3</sup>, p. 351).

β. Sont également féminins, comme en classique, tous les noms de provinces, de villes, de villages. Ex. : *mōšr* « Égypte » < cl. *mīšru*; *ʔqóbrōš* « Chypre » < cl. *qúbrusu* (de gr. *Κύπρος*); *bairūt* « Beyrouth »; *háleḅ* « Alep »; *bārīz* « Paris »; *fýḏl* « Feghâl » (village) <sup>(1)</sup>; etc.

γ. La plupart des noms indiquant les parties du corps qui sont doubles. Ex. : *ʔāin* « œil » < cl. *ʔāinu*; *rēzl* (plus souvent *ʔēzr*) « pied » < cl. *rīzlu*; *yád<sup>d</sup>* (plus souvent *ʔid*) « main » < cl. *yádu*; *kéṭf* « épaule » < cl. *kátifu*; *fáhḏ* « cuisse » < cl. *fáhḏu*; *zēnd* « avant-bras » < cl. *zándu*.

Le féminin classique *ʔūḏnu* « oreille » est souvent remplacé par le diminutif *dáine* < cl. *ʔudáinatu*; on a cependant quelquefois pour y correspondre le dialectal *ʔūdn*, également féminin.

Les féminins classiques *hádḏu* « joue », *káffu* « paume de la main », *qádamu* « pied, pas » sont passés dans notre parler au genre masculin; on dit par ex. : *hád<sup>d</sup>* *ʔáḥmar* « joue rouge », *káff* *wáš<sup>c</sup>* « main large », etc., jamais *\*hád<sup>d</sup>* *hámra*, *\*káff* *wás<sup>c</sup>*, etc.

Le féminin classique *sáqu* « jambe » n'est pas usité au singulier dans notre parler, mais il l'est, au pluriel brisé, *sē<sup>ʔ</sup>/qân* < cl. *sīqānu*, lequel équivaut, on le sait, à un collectif féminin singulier.

δ. La plupart des pluriels brisés et quelques-uns des noms collectifs sont à Kfár'abîda du genre féminin. Ex. : *ʔqláb* « cœurs » < cl. *qulábu*, sing. *ʔqálb* < cl. *qálbū*; *ʔāyēb* « miracles » < cl. *ʔāzā'ibu*, sing. *ʔāzībē* < cl. *ʔāzībatu*; *hāil* « chevaux » < cl. *hāilu*; *yāneḡ* « moutons » < cl. *yānamu*; etc. On dit par exemple *ʔqláb* *ʔqāsyē* « des cœurs durs », *ʔāyēb* *kbīrē* « grands miracles », *hāil* *btérkōd* « les chevaux trottent », *yāneḡ* *rē<sup>c</sup>yēṭ* « les moutons ont brouté », etc.

ε. Les substantifs *šamálu* « vent du nord », *žanúbu* « vent du sud », *qabálu* « vent de l'est » et *dabúru* « vent de l'ouest », qui étaient, comme tous les noms des vents en classique, du genre féminin, n'existent plus à Kfár'abîda; on y supplée par les adjectifs de relation suivants, employés la plupart du temps comme de véritables substantifs (naturellement masculins) : *šmāle* « vent du nord » < cl. *šamāliyu* « septentrional » de *šmāl* « nord » < cl. *šamálu*; *yárbē* « vent du sud-ouest » < cl. *yárbīyu* « occidental » de *yárb* « sud, sud-ouest » < cl. *yárbu* « occident »; *šár<sup>ʔ</sup>/qē* « vent de l'est » < cl. *šarqīyu* « oriental » de *šár<sup>ʔ</sup>/q* « orient » < cl. *šáru*; *báhrē* « vent de l'ouest » < cl. *bahrīyu* « maritime, marin », de

<sup>(1)</sup> Nom extrêmement ancien; cf. dans la Grèce antique *Φηγάλ-εια* (en Arcadie).

*báhr* « mer » < cl. *báhru*<sup>n</sup>. Pour désigner le vent du sud-est, on se sert de préférence à Kfár'abida de *háwa l-'qóblé* < cl. *hawá'u l-qíblati*; de même on se sert souvent du mot *šlá'q* pour désigner le vent de l'est, le sirocco (tous deux sont masculins)<sup>(1)</sup>.

### 3° Noms uniquement féminins par l'usage<sup>(2)</sup>.

Notre parler a conservé avec leur genre quelques-uns des noms classiques qui ne sont féminins que par l'usage. Ex. : *'árd* « terre » < cl. *'árdu*<sup>n</sup>; *'áf'a* « vipère » < cl. *'áf'a*<sup>n</sup>; *žhánneḡem* « enfer » < cl. *žahánnamu*; *šáms* « soleil » < cl. *šámsu*<sup>n</sup>; *'áša* « bâton » < cl. *'áša*<sup>n</sup>; *náfs* « âme » < cl. *náfsu*<sup>n</sup>; *sáma* « ciel » < cl. *samá'u*<sup>n</sup>; *tr'q* « chemin » < cl. *taríqu*<sup>n</sup>; *sekkín* « couteau » < cl. *sikkínu*<sup>n</sup>; *nár* « feu » < cl. *náru*<sup>n</sup>; *rúḡ* « âme » < cl. *rúhu*<sup>n</sup>; *dár* (quelquefois masculin) « maison » < cl. *dáru*<sup>n</sup>. Tous les autres substantifs classiques du genre féminin ou du genre commun sont passés dans notre parler au genre masculin. Ex. : *'qáys* « arc » < cl. *qáysu*<sup>n</sup>; *'árneḡ* « lièvre » < cl. *'árnabu*<sup>n</sup>; *bír* « puits (sing.) » < cl. *bíru*<sup>n</sup>; *hárb* « guerre » < cl. *hárbu*<sup>n</sup>; *hámr* « vin » < cl. *hámrú*<sup>n</sup>; *hánsar* « doigt auriculaire » < cl. *hánsíru*<sup>n</sup>; *dér*<sup>c</sup> « cuirasse » < cl. *dír'u*<sup>n</sup>; *dáhu* « seau » < cl. *dáhu*<sup>n</sup>; *drá*<sup>c</sup> « bras » < cl. *dirá'u*<sup>n</sup>; *déḡeḡ* « or » < cl. *dáhabu*<sup>n</sup>; *ríḡ* « vent » < cl. *ríhu*<sup>n</sup>; *sén*<sup>n</sup> « dent » < cl. *sinnu*<sup>n</sup>; *dáb*<sup>c</sup> « hyène » < cl. *dáb'u*<sup>n</sup>; *dóḡ*<sup>c</sup> « côte » < cl. *díl'u*<sup>n</sup>; *ýúl* « ogre » < cl. *ýúlu*<sup>n</sup>; *kás* « coupe » < cl. *ká'su*<sup>n</sup>; *kéřš* « ventre » < cl. *kírš'u*<sup>n</sup>; *mólḡ* « sel » < cl. *málu*<sup>n</sup>; *ná'l* « souliers, semelles » < cl. *ná'lu*<sup>n</sup>; *báḡem* « pouce »<sup>(3)</sup>, cf. cl. *'ibhámu*<sup>n</sup>; *'óřba*<sup>c</sup> « doigt » < cl. *'úřba'u*<sup>n</sup>; *žnáḡ* « aile » < cl. *žanáhu*<sup>n</sup> « côte »; *há'l* « état » < cl. *hálu*<sup>n</sup>; *ḡánát* « boutique » < cl. *ḡánátu*<sup>n</sup>; *súllḡem* « échelle » < cl. *súllamu*<sup>n</sup>; *sú'q* « marché, rue » < cl. *súqu*<sup>n</sup>; *š'ír* « orge » < cl. *ša'íru*<sup>n</sup>; *'úřs* « noces » < cl. *'úřsu*<sup>n</sup>; *'ásel* « miel » < cl. *'ásalu*<sup>n</sup>; *'á'qřab* « scorpion » < cl. *'áqřabu*<sup>n</sup>; *'ún'q* « cou » < cl. *'únqu*<sup>n</sup>; *'qódr* « marmite » < cl. *qidru*<sup>n</sup>; *lśán* « langue » < cl. *lisánu*<sup>n</sup>; *lú'l* « nuit » < cl. *lu'lu*<sup>n</sup>; *móřk* « musc » < cl. *mířku*<sup>n</sup>. Quelques-uns de ces noms du genre féminin (ou du genre commun) devenus exclusivement masculins dans notre parler se sont donné des féminins au moyen de l'addition de l'indice habituel : *-é* < cl. *-atu*<sup>n</sup>. Ex. : *'árnbe* « lièvre (femelle) » < cl. *'árnabatu*<sup>n</sup>; *dáb'a* « hyène (femelle) » de *dáb*<sup>c</sup>; *ýúlé* « ogresse » de *ýúl*; *ná'lé* « une semelle, un fer à cheval » de

(1) Dans *hawá'u*<sup>n</sup> « vent » *'* (provenant de *y*) est radical et non suffixal.

(2) On passera ici en revue tous les substantifs encore usités à Kfár'abida qui étaient en classique, uniquement par l'usage, du genre féminin ou du genre commun, c'est-à-dire pouvant être indifféremment féminins ou masculins.

(3) On l'a déjà vu, *báḡem* représente le plur. cl. *'abáḡimu*, et non le sing. *'ibhámu*<sup>n</sup>.

*na'l*<sup>(1)</sup>; 'á'/*qrbé* « scorpion (femelle) » < cl. 'á/*qrabatu*<sup>n</sup>; 'qó/*dré* « marmite en terre cuite »; *kéršé* « estomac, ventricule »; *dálwé* « petit seau en bois »; *dól'a* « côte »; etc. <sup>(2)</sup>.

REMARQUE I. — Les noms des lettres de l'alphabet, qui sont en classique du genre commun, sont actuellement à Kfár 'abída, (sauf *ž* qui est masculin) du genre féminin. On dit, par ex. : 'alá/*f twílé*, etc.

REMARQUE II. — Les différents adjectifs des types *qatúlu*<sup>n</sup>, *qatílu*<sup>n</sup>, *miqtílu*<sup>n</sup>, etc., qui étaient en classique du genre commun, sont tous, à Kfár 'abída, du genre masculin; ils forment leur féminin par l'addition pure et simple de l'indice caractéristique -é < cl. -atu<sup>n</sup>. Ainsi les cl. *qatílu*<sup>n</sup> et *šabúru*<sup>n</sup>, qui signifient indifféremment « tué » et « patient » ou bien « tuée » et « patiente », ne s'emploient à Kfár 'abída que pour le genre masculin; ils prennent au féminin la forme 'q/*tílé* « tuée » et *šbúra* « patiente ».

### III. NOMBRE.

Le parler de Kfár 'abída possède, comme la langue classique, trois nombres : le singulier, le duel et le pluriel.

#### A. DUEL.

Le duel, par lequel nous commençons, est encore *très vivant* dans notre parler et se forme, à la différence de beaucoup de dialectes arabes modernes, sur tous les singuliers de substantifs. On le rencontre parfois greffé même sur certaines prépositions et certains adverbes; il sert alors à affirmer plus énergiquement ou à insister sur une chose; ex. : 'anná/*in*, dans *ýášb 'anná/*nek** « en dépit de toi, malgré toi deux fois » au lieu de cl. *ýášba*<sup>n</sup> 'án-*ka marratá/*ni**; 'endá/*in* dans 'endá/*inu* « il a certainement = chez lui sans aucun doute » au lieu de cl. 'inda-*hu* . . . ; etc.

La désinence dialectale du duel est toujours -*ain* < cl. -*aini*, qui s'ajoute purement et simplement au substantif singulier. La diphtongue -*ai-* n'est jamais réduite à -*i-*, ce qui empêche

(1) Singulatif de *na'l* « semelles », p. 203.

(2) Il s'est donc passé dans notre parler exactement ce qui s'est produit dans les différents dialectes indo-européens où, suivant la doctrine de M. Meillet (*M. S. L.*, t. XIV, p. 478-479), les féminins en -*os* (lat. *fāgus*, gr. *φηγός* etc...) ou bien ont conservé leur finale -*os* mais sont devenus masculins, ou bien ont gardé leur genre féminin mais ont été remplacés par des thèmes en -*ā*.

de confondre, comme cela a lieu dans d'autres dialectes modernes, le duel et le pluriel externe en *-in*. En revanche, il y a eu perte du cas nominatif (classique *-āni*) remplacé par le cas génitif-accusatif. Ex. : *ktābāin* « deux livres » < cl. *kitābāni*, au sens de ce dernier et aussi au sens de *kitābāni*, duel de *ktāb* < cl. *kitāb*<sup>n</sup>; *yaumāin* « deux jours » < cl. *yaumāni*, duel de *yāum* < cl. *yāum*<sup>n</sup>; *bāʾ/qrlāin* « deux vaches » < cl. *baqaratāni*, duel de *bāʾ/qra* < cl. *bāqaratu*<sup>n</sup>; etc.

Le mot *zāuz* « deux, une paire » (métathèse du cl. *zāuzū*<sup>n</sup>) n'est en usage que dans la numération des paires (et on emploie avec lui un pluriel interne et non le duel); ex. : *zāuz* « deux unités, une paire », *tnāin*<sup>(1)</sup> « quatre unités, deux paires », *tlāté*<sup>(2)</sup> « six unités, trois paires », etc. Le même *zāuz* est souvent employé devant les noms collectifs; ex. : *zāuz bāʾ/qar* « une paire de bœufs »; *zāuz hāil* « une paire de chevaux, deux chevaux »; etc.

Comme en classique, la désinence *-ain* perd son *-n* final dans les noms de parties paires du corps lorsqu'on lui annexe un pronom suffixe; ex. : *'idāik* « tes deux mains », *'ināijé* « mes deux yeux »; etc.; mais on dit *'idāin zāré* « les deux mains de mon voisin » (et non pas *\*'idāi zāré*, comme on le fait dans la langue classique); le *-n* ici s'est introduit par analogie.

Le mot *'āin* « œil » < cl. *'āim*<sup>n</sup> fait au duel (et au pluriel) *'ināin* avec réduction de la première diphtongue *-ai*. Cette réduction s'explique par une dissimilation : *a-a* > *e-a*, d'où *\*'einain* > *'ināin*. C'est également de la même façon que s'explique la forme qu'on rencontre dans notre parler à côté de *dāintāin* « deux oreilles », duel de *dāiné*, à savoir *dīnāin*<sup>(3)</sup>, forme qui s'emploie indifféremment aujourd'hui (de même *'ināin*) comme duel ou comme pluriel.

REMARQUE. — Le duel n'a laissé à Kfár'abīda aucune trace dans les adjectifs; ceux-ci se mettent toujours au pluriel lorsqu'ils se rapportent à des substantifs au duel; ex. : *baitāin kbār* « deux grandes maisons » en face de cl. *baitāni kabīrāni*; *sentāin kāmīn* « deux années entières » en face de cl. *sanatāni kāmīlatāni*; etc.

## B. PLURIEL.

Il y a en arabe classique, on le sait, deux sortes de pluriels, dont l'un se forme sur le singulier à l'aide de suffixes et l'autre à l'aide d'infixes ou d'alternances vocaliques. Le premier est appelé,

(1) C'est-à-dire *zayzāin*.

(2) Sous-entendu *zawāz*.

(3) C'est-à-dire *\*'udāin-āini*, du diminutif *'udāinatu*<sup>n</sup> > *dāiné*.

par les grammairiens de l'arabe ancien, pluriel *sain* ou *régulier* et le second pluriel *brisé* ou *irrégulier*. A la suite des dialectologues modernes, j'appellerai dans ce travail *pluriel externe* celui qui se forme par suffixation et *pluriel interne* celui qui se forme par inflexion ou utilisation d'alternances vocaliques anciennes.

## 1. PLURIEL EXTERNE.

Les suffixes dialectaux qui caractérisent le pluriel externe sont à Kfár'abîda au nombre de trois :  $\alpha$ ) *-în*;  $\beta$ ) *-ê*;  $\gamma$ ) *-ât (-ât)*<sup>(1)</sup>.

### $\alpha$ . SUFFIXE *-în* < cl. *-îna* (GÉN.-ACC.).

Le dialectal *-în* est le représentant régulier du classique *-îna* caractéristique du cas génitif-accusatif pluriel; il marque indifféremment à Kfár'abîda, comme dans tout parler arabe moderne, les cas nominatif, accusatif et génitif, le suffixe classique *-îna* qui caractérisait le nominatif ayant complètement disparu. Cet *-îna* s'adjoint, comme en classique, à un grand nombre de substantifs et d'adjectifs et leur donne le sens du pluriel (s'ils ne l'avaient déjà).

1° Comme en classique, le suffixe *-în* est ajouté à tous les participes actifs et passifs des verbes (forts ou faibles) trilitères ou quadrilitères, à n'importe quel thème, lorsqu'ils ne sont pas employés comme substantifs. Cette forme de pluriel est devenue à Kfár'abîda commune au masculin et au féminin<sup>(2)</sup>. Ex. : *ḥāmlîn* « portant » < cl. *ḥāmilîna*, pl. de *ḥāmal* < cl. *ḥāmîlu*<sup>n</sup>; *maḍrûbîn* « frappés » < cl. *maḍrûbîna*, pl. de *maḍrûb* < cl. *maḍrûbu*<sup>n</sup>; *raḍyîn* « contents », cf. cl. *rāḍîna*, pl. de *rāḍê* < cl. *rāḍî*<sup>n</sup> ( $\sqrt{r-d-y [w]}$ ); *môt'azzîbîn* « s'étonnant de . . , étonnés » < cl. *muta'azzîbîna*, pl. de *môt'azzîb* < cl. *muta'azzîbu*<sup>n</sup>; *mbarṭlîn* « captant » < cl. *mubarṭîlîna*, pl. de *mbarṭal* < cl. *mubarṭîlu*<sup>n</sup>, etc.

Les participes, lorsqu'ils sont employés comme substantifs, ont toujours d'autres types de pluriel, ainsi qu'on le verra.

2° Comme en classique également, les adjectifs du type *qattâl* < cl. *qattâlu*<sup>n</sup>, qui désignent un métier ou l'intensité de l'action, forment à Kfár'abîda leur pluriel par l'addition du suffixe *-în*.

<sup>(1)</sup> Il s'agit uniquement ici des suffixes qui n'apportent aucune modification de vocalisme ou de consonantisme au singulier auquel ils sont ajoutés; il sera plus tard question des formes de pluriel qui sont à la fois externes et internes.

<sup>(2)</sup> Encore un indice de la tendance à la simplification déjà constatée pour la flexion en général.

Ici encore le féminin se confond avec le masculin. Ex. : *hobbāzin* « boulangers » < cl. *ḥabbāzīna*, pl. de *hobbāz* < cl. *ḥabbāzu*<sup>n</sup>; *föllāḥīn* « laboureurs » < cl. *fallāḥīna*, pl. de *föllāḥ* < cl. *fallāḥu*<sup>n</sup>; *möllāʔqīn* « adulateurs » < cl. *mallāqīna*, pl. de *möllāʔq* < cl. *mallāqu*<sup>n</sup>, etc. Quelques-uns de ces adjectifs ont, on le verra, à côté de ce pluriel un second pluriel externe.

3° Le suffixe *-īn* s'ajoute également à tous les adjectifs singuliers des types *qatlān* < cl. *qatlānu* et *qūtlān* < cl. *qūtlānu*<sup>n</sup> pour en former des pluriels. Ici notre parler s'écarte sensiblement de la langue classique qui, on le sait, forme le pluriel du premier type d'adjectifs (*qatlānu*) sur le modèle *qatāḥlā* ou *qātāḥlā*. Ex. : *ʔödbānīn* « fâchés » (cf. cl. *ʔāḍbā*), pl. de *ʔödbān* < cl. *ʔāḍbānu*; *neḍmānīn* « repentants » (cf. cl. *nādāmā*), pl. de *neḍmān* < cl. *nādāmānu*<sup>n</sup>; *seḥrānīn*<sup>(1)</sup> « ivres » (cf. cl. *sakārā*), pl. de *seḥrān* < cl. *sakrānu*; *ʔūryānīn* « nus » < cl. *ʔūryānīna*, pl. de *ʔūryān* < cl. *ʔūryānu*<sup>n</sup>, etc. Ici encore le pluriel (à Kfārʿabīda) est commun au masculin et au féminin.

4° Le suffixe *-īn* forme le pluriel des adjectifs qui indiquent l'appartenance, la provenance, etc. Ici le pluriel féminin est souvent différent de celui du masculin. Ex. : *lobnānīyīn* « Libanais » < cl. *lubnānīyīna*, pl. de *lobnānē* < cl. *lubnānīyu*<sup>n</sup>; *šāmīyīn* (à côté de *šwām*) « habitants de Damas » (fém. *šāmīyāt*) < *šāmīyīna*, pl. de *šāmē* < cl. *šāmīyu*<sup>n</sup>, etc. Ainsi que l'on verra, quelques-uns de ces adjectifs font leur pluriel sur *qtāla* < cl. *qatāḥlā*.

5° *-īn* forme le pluriel des adjectifs singuliers du type *qattīl* < cl. *qittīlu*<sup>n</sup>. Le pluriel ici encore est commun au masculin et au féminin. Ex. : *ʔqaddīsīn* (à côté de *ʔqdāḥīs*) « saints » < cl. *qiddīsīna*, pl. de *ʔqaddīs* < cl. *qiddīsū*<sup>n</sup>; *šarībīn* « grands buveurs » < cl. *šīrībīna*, pl. de *šarīb* < cl. *šīrību*<sup>n</sup>, etc. Quelques-uns cependant de ces adjectifs ont d'autres types de pluriel.

6° Quelques adjectifs diminutifs ont leur pluriel en *-īn*. Ici le féminin se confond avec le masculin. Ex. : *kwai<sup>ī</sup>sīn* « beaux, jolis », pl. de *kwāyīyes*, cf. cl. *kuyāyīsū*<sup>n</sup>; *hwai<sup>ī</sup>nīn* « très faciles », pl. de *hwāyīyen*, cf. cl. *huyāyīnu*<sup>n</sup>, etc.

7° *-īn* se rencontre en outre dans la formation du pluriel d'un certain nombre d'adjectifs de différents types. Ex. : *ʔqtlīn*<sup>(2)</sup> « peu

(1) A côté de *skāra* dans *ḥmīs eš-<sup>s</sup>kāra* « le jeudi des ivrognes » = « le jeudi du carnaval ».

(2) A côté de *ʔqlāl* plus fréquent.

nombreux" < cl. *qalilina*, pl. de <sup>ʾ</sup>/*qlil* < cl. *qalilu*<sup>n</sup>; *ktirîn*<sup>(1)</sup>  
 «nombreux» < cl. *kaθirîna*, pl. de *ktîr* < cl. *kaθiru*<sup>n</sup>; *wôshîn*  
 «sales» < cl. *wasîhîna*, pl. de *wôseḥ* < cl. *wâsiḥu*<sup>n</sup>; *ḥûlwîn* «doux»,  
 pl. de *ḥûlu* < cl. *ḥûlwu*<sup>n</sup>; *môrrîn* «amers», pl. de *môir*<sup>n</sup> < cl. *mûr-  
 ru*<sup>n</sup>, etc.

8° Comme en classique, les mots *sénè* «année» < cl. *sânatu*<sup>n</sup>  
 et *'obn* «fils» < cl. *ibnu*<sup>n</sup> font au pluriel à Kfâr'abîda *snîn* < cl.  
*sinîna* et *bnîn* < cl. *banîna*.

9° Enfin le suffixe *-în* est ajouté à quelques pluriels internes  
 souvent pris pour des singuliers; ex. : *ḥüddâmîn* «serviteurs»  
 du pl. *ḥüddâm* < *ḥuddâmu*<sup>n</sup>, pl. de *ḥâdem* < cl. *ḥâdimu*<sup>n</sup>; *möllâkîn*  
 (à côté de *möllâké*) «possesseurs», du pl. *möllâk* < cl. *mullâku*<sup>n</sup>,  
 pl. de *mâlêk* < cl. *mâlîku*<sup>n</sup>; <sup>ʾ</sup>/*qrâibîn* «parents», du pl. <sup>ʾ</sup>/*qrâyêb*  
 < cl. *qarâ'ibu* «parentes», pl. de <sup>ʾ</sup>/*qribê* «voisine» < cl. *qarî-  
 batu*<sup>n</sup> (singulier inusité à Kfâr'abîda dans le sens classique de  
 «parente»).

Comme on le voit, le pluriel externe en *-în* est beaucoup plus  
 fréquent dans notre parler qu'en classique et s'étend surtout à la  
 plupart des formes d'adjectifs qui avaient en classique d'autres  
 types de pluriel. Par contre, les adjectifs du type <sup>ʾ</sup>/*âqtal* < cl.  
<sup>ʾ</sup>/*âqталu* (exprimant le comparatif ou le superlatif) et les noms  
 propres d'hommes qui formaient en classique leur pluriel en *-în*  
 ont dans notre parler d'autres formes de pluriel, cf. dial. *yûsfât*  
 en face du cl. *yûsufina*, pl. de *yûsef* «Joseph» < cl. *yûsufu*.

### β. SUFFIXE *-ê* < cl. *-atu*<sup>n</sup>(2).

1° Le suffixe *-ê* s'ajoute à un certain nombre de substantifs du  
 type *qettâl* < cl. *qattâlu*<sup>n</sup> qui indiquent un métier et leur donne le  
 sens du pluriel<sup>(3)</sup>; ex. : *'ettâle* «portefaix» < cl. *'attâlatu*<sup>n</sup>, pl. de  
*'ettâl* < cl. *'attâlu*<sup>n</sup>; *ḥîyâle* «cavaliers» < cl. *ḥaiyâlatu*<sup>n</sup>, pl. de *ḥîyâl*  
 < cl. *ḥaiyâlu*<sup>n</sup>; *möllâḥa* «marchands de sel», pl. de *möllâḥ* < cl.  
*mallâḥu*<sup>n</sup>; *ḡennâmê* «bergers, possesseurs de moutons», pl. de *ḡen-  
 nâm* < cl. *ḡannâmu*<sup>n</sup>; *möccâze* «chevriers», pl. de *möccâz* < cl.  
*ma<sup>cc</sup>âzu*<sup>n</sup>; *ḥöttâbê* «bûcherons» < cl. *ḥattâbatu*<sup>n</sup>, pl. de *ḥöttâb* < cl.  
*ḥattâbu*<sup>n</sup>, etc.

On l'a dit déjà, plusieurs substantifs<sup>(4)</sup> du type *qettâl* < cl. *qat-*

(1) A côté de *ktâr*, plus courant.

(2) Il s'agit ici, comme dans le cas des pluriels internes (brisés), d'un col-  
 lectif féminin fonctionnant comme un pluriel.

(3) Ce sont généralement des mots *rustiques*.

(4) Généralement des mots *citadins*.

*tâlu*<sup>n</sup>, indiquant un métier, forment à Kfâr'abîda leur pluriel au moyen du suffixe *-în*; ex. : *ḥobbāzîn* (à côté de *ḥobbāzé* < cl. *ḥabbāzatu*<sup>n</sup>, pl. de *ḥobbāz* < cl. *ḥabbāzu*<sup>n</sup>; *bīyāḍîn* « étameurs », pl. de *bīyāḍ* ( $\sqrt{b-y-d}$ ); *ḥellā/qîn* « barbiers », pl. de *ḥellā/q* < cl. *ḥallāqu*<sup>n</sup>, etc. Du reste, tous ces pluriels en *-în* ont à côté d'eux un pluriel en *-é*.

2° Les adjectifs qui expriment l'appartenance à une secte, à une dynastie, à un pays, à une dignité ou à une profession — les adjectifs ayant ces deux derniers sens sont généralement empruntés au turc et au persan — font leur pluriel en *-é*. Ex. : *'üsmānīyé* « Ottomans », pl. de *'üsmāné* < néo-cl. *'uṭmānīyu*<sup>n</sup>; *frēnsāwīyé* « Français », pl. de *frēnsāwé* (cf. néo-cl. *faransīyu*<sup>n</sup>); *fjā'ālīyé* « habitants de Feghâl », pl. de *fjā'lé* < néo-cl. *fa'jā'liyu*<sup>n</sup>; *lobnānīyé* « Libanais », pl. de *lobnāné* < cl. *lubnānīyu*<sup>n</sup>; *šūfiyé* « sectateur de la secte des Soufis » < cl. *šūfiyatu*<sup>n</sup>, pl. de *šūfé* < cl. *šufīyu*<sup>n</sup>; *'fandīyé* (à côté de *'afandīyé*) « effendis », pl. de *'fandé* < turc *'efēndi*; *'arb(a)zīyé* « cochers », pl. de *'arb(a)zē* (turc<sup>(1)</sup>); *ṭob<sup>b</sup>zīyé* « artilleurs », pl. de *ṭob<sup>b</sup>zē* (turc), etc.

3° Le suffixe *-é* s'ajoute à un certain nombre de pluriels internes du type *qūtāt* < cl. *quttāhu*<sup>n</sup>; ex. : *möllāké* (à côté de *möllākîn*) « propriétaires », pl. de pl. *möllāk* < cl. *mullāku*<sup>n</sup>, pl. de *mālēk* < cl. *māliku*<sup>n</sup>; *mūwāté* « morts (en parlant des cocons) », pl. de *mūwāt* (pl. de *māyēt* < cl. *mā'itu*<sup>n</sup>); etc.

#### γ. SUFFIXE *-ât* < cl. *-ātu*<sup>n</sup>.

Le suffixe *-ât* (*-wât*, *-yât*) est le représentant régulier du cl. *-ātu*<sup>n</sup> indice du féminin pluriel. Il est très vivant à Kfâr'abîda et s'ajoute à plusieurs catégories de substantifs pour leur donner le sens du pluriel (s'ils ne l'avaient déjà).

1° Il s'ajoute, comme en classique, à un grand nombre de substantifs féminins pourvus au singulier de l'indice de féminin *-é* (*-a*) < cl. *-atu*<sup>n</sup>. Ex. : *ba<sup>2</sup>/qrât* « vaches » < cl. *baqarātu*<sup>n</sup>, pl. de *bā<sup>2</sup>/qra* < cl. *bāqaratu*<sup>n</sup>; *šalwât* « prières » < cl. *šalawātu*<sup>n</sup>, pl. de *šāḷa* < cl. *šalātu*<sup>n</sup>; *marṛât* « des fois » < cl. *marrātu*<sup>n</sup>, pl. de *mārṛa* < cl. *mār-ratu*<sup>n</sup>, etc.

À la différence du classique, notre parler a complètement perdu le pluriel en *-ât* de tous les participes actifs et passifs employés comme adjectifs (féminins); il l'a toujours remplacé, on l'a vu, par le pluriel masculin en *-în*; ex. : *'ālmîn* « savants,

(1) Pour la terminaison tout ou moins.

savantes » et *maḍrūbīn* « frappés, frappées », en face du cl. *ʿālimīna* « savants » et *maḍrūbīna* « frappés » d'une part, et *ʿālimātu* « savantes » et *maḍrūbātu* « frappées » de l'autre, etc.

2° -*ât* s'ajoute aussi à un certain nombre de substantifs qui sont féminins par le sens (qu'ils soient actuellement à Kfár'abída de l'un ou de l'autre genre, pourvu qu'ils fussent féminins en classique). Ex. : *'ommât* « mères » < cl. *'ummātu*<sup>n</sup>, pl. de *'om*<sup>n</sup> < cl. *'úmmu*<sup>n</sup>; *'arḍât* « terres », à côté de *'rāde*, pl. de *'arḍ*<sup>(1)</sup> < cl. *'arḍu*<sup>n</sup>; *kāsât* « coupes, calices » < cl. *kā'sātu*<sup>n</sup>, pl. de *kās* < cl. *kā'su*<sup>n</sup>; *deḥbât* « pièces d'or », pl. de *deḥeb*<sup>(2)</sup> < cl. *ḏāhabu*<sup>n</sup> « or »; *smāwât* « cieux » < cl. *samāwātu*<sup>n</sup>, pl. de *sāma* < cl. *samā'u*<sup>n</sup>; *lsānât* « langues, langages », pl. de *lsān* < cl. *lisānu*<sup>n</sup>; *mölḥât* « sels », pl. de *mölḥ* < cl. *mölḥu*<sup>n</sup>, etc.

3° Plusieurs substantifs masculins et quelques rares noms propres qui sont usités au pluriel forment le pluriel au moyen du suffixe -*ât*. Ex. : *m'/qaṣṣât* « ciseaux », pl. de *m'/qásṣ* < cl. *miqásṣu*<sup>n</sup>; *ḡlāfât* « gaines », pl. de *ḡlāf* < cl. *ḡlāfu*<sup>n</sup>; *ḥommāmât* « bains » < cl. *ḥammāmātu*<sup>n</sup>, pl. de *ḥommām* < cl. *ḥammāmu*<sup>n</sup>; *mdāsât* « gros souliers », pl. de *mdās* < cl. *madāsu*<sup>n</sup>; *tāzât* « couronnes, mitres », pl. de *tāz* < cl. *tāzu*<sup>n</sup>; *malbūsât* « habits », pl. de *malbūs* < cl. *malbūsū*<sup>n</sup>; *mraṣṣât* « pilons pour écraser les olives vertes, coins en fer employés dans les carrières », pl. de *mraṣṣ* ( $\sqrt{r-s-s}$  « ajuster »); *baiyât* « pères », pl. de *bái*<sup>(4)</sup> < cl. *'ubáiyu*<sup>n</sup>, diminutif de *'abu*<sup>n</sup>; *daiyât* « mains », pl. de *dái*<sup>(4)</sup> < \**yudáiyu*<sup>n</sup>, diminutif de *yádu*<sup>n</sup>; *yūsḡfât* « les Joseph », pl. de *yūsḡf* < cl. *yūsufu*; *ṡannusât* « les Antoine », pl. de *ṡannūs*<sup>(3)</sup>, etc.

4° Comme en classique, un certain nombre d'adjectifs verbaux, employés en fonction de substantifs, forment, à Kfár'abída, leur pluriel au moyen du suffixe -*ât*. Ex. : *mahlū'/qât* (à côté de *ḥlāye'/q*) « créatures » < cl. *mahlūqātu*<sup>n</sup>, pl. de *mahlū'/q* < cl. *mahlūqu*<sup>n</sup> « créé »; *mayzūdât* « existences, créatures » < cl. *mayzūdātu*<sup>n</sup>, pl. de *mayzūd* < cl. *mayzūdu*<sup>n</sup> « trouvé », etc.

5° Plusieurs substantifs masculins de provenance étrangère forment leur pluriel en -*ât*. Ex. : *bāšāwât* « des pachas » < néo-cl. *bāšāwātu*<sup>n</sup>, pl. de *bāša* < néo-cl. *bāšā* (ture); *baikât* (à côté de

(1) Rarement singulier : *'arḍa* < \**'arḍ-atu*<sup>n</sup> « morceau de terre ».

(2) On rencontre quelquefois le singulier *deḥbē* < \**ḏahabatu*<sup>n</sup>.

(3) On a déjà rappelé que la langue classique forme en -*īna* (-*īna*) le pluriel de tous les noms propres masculins dépourvus de l'indice de féminin (-*ātu*<sup>n</sup>); ex. *yūsufīna*, pl. de *yūsufu* « Joseph ».

*bakawât*) « beys » < néo-cl. *baïkawâtu<sup>n</sup>*, pl. de *baïk* < néo-cl. *baïku<sup>n</sup>* (ture); *hwāzât* « messieurs », pl. de *hwāza* < néo-cl. *hwāzā* (persan); *'āyāwât* (à côté de *'āyât*) « aghas, officiers tures » < néo-cl. *'āyāwâtu<sup>n</sup>*, pl. de *'āya* < néo-cl. *'āyā* (ture), etc.

6° Enfin un petit nombre de pluriels internes pris à Kfár'abîda pour des singuliers forment leur pluriel au moyen du suffixe -ât; ex. : *bātât* « bras, aisselles », pl. de *bât* < cl. *'ābātu<sup>n</sup>*, pl. de *'ibtu<sup>n</sup>* (inusité à Kfár'abîda); *žlālât* « bâts d'âne », pl. de *žlâl* < cl. *žilālu<sup>n</sup>*, pl. de *žillu<sup>n</sup>* (inusité dans le parler); *bdārât* « semailles », pl. de *bdār* < cl. *bidāru<sup>n</sup>*, pl. de *bātu<sup>n</sup>* (inusité dans le parler)<sup>(1)</sup>; *sādât* « seigneurs, messieurs », pl. de *sādātu<sup>n</sup>* (inusité à Kfár'abîda), pl. de *sāyidu<sup>n</sup>* > *sāyēd*; *šrūtât* « conditions, clauses », pl. de *šrūt* < cl. *šurūtū<sup>n</sup>*, pl. de *šarṭ* < cl. *šarṭu<sup>n</sup>*; *tōr<sup>3</sup>/qât* « voies » < cl. *turuqātu<sup>n</sup>*, pl. de *tōr<sup>3</sup>/q* < cl. *turuqu<sup>n</sup>*, pl. de *ṭr<sup>3</sup>/q* < cl. *ṭarīqu<sup>n</sup>*; *'ūzrāwât* « domestiques, salaires », pl. de *'ūzra* < cl. *'užarā'u*, pl. de *(<sup>2</sup>)žir* < cl. *'ažiru<sup>n</sup>*<sup>(2)</sup>.

Ainsi qu'on le voit, le pluriel externe en -ât<sup>(3)</sup> est très vivant à Kfár'abîda mais appartient presque exclusivement aux *substantifs* (masculins ou féminins), tandis que le pluriel en -in appartient à peu d'exceptions près aux *adjectifs*. Notre parler a donc complètement perdu au pluriel externe la distinction des deux genres notée en classique au moyen des suffixes -īna (-īna) et -ātu<sup>n</sup>; en revanche, il a établi systématiquement une distinction inconnue du classique entre les deux suffixes, en appliquant l'un aux adjectifs et l'autre aux substantifs.

## 2. PLURIEL INTERNE.

Comme en classique et dans tous les parlars arabes modernes, les formes du pluriel interne sont dans notre parler très nombreuses et très vivantes. Les unes présentent comme en classique des suffixes consonantiques ou vocaliques, les autres seulement des alternances vocaliques; d'où la division suivante : α. pluriel interne à indice suffixé ou préfixé; β. pluriel interne sans indice suffixé ou préfixé.

(1) Cf. p. 3.

(2) Notre parler, comme le classique, forme en -ât le pluriel de quelques rares noms d'action provenant des verbes au II<sup>e</sup> thème; mais cette formation est normale à Kfár'abîda et rentre dans la première catégorie de pluriels en -ât (p. 209) parce que ces noms d'action, à la différence du classique, sont toujours terminés par l'indice de féminin; ex. : *tē'rīfât* « tarifs, définitions » < cl. *ta'rīfātu<sup>n</sup>*, pl. de *tē'rīfe*, cf. cl. *ta'rīfu* de *'arraf* < cl. *'arrafa* ( $\sqrt{'-r-f}$ ), etc.

(3) Comme le pluriel en -in.

α. PLURIEL INTERNE À INDICE SUFFIXÉ  
OU MORPHÈME PRÉFIXÉ.

1° *qetlân* < cl. *qülân*<sup>n</sup>.

Cette forme est, comme en classique, le pluriel d'un grand nombre de singuliers (de types différents) présentant généralement une radicale faible ou simplement une voyelle longue. Ex. : *hütân* « murs » < cl. *hütân*<sup>n</sup>, pl. de *háit* < cl. *há'it*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-y-t}$ ); *hütân* « fils », pl. de *háit* < cl. *há'it*<sup>n</sup> « fil » ( $\sqrt{h-y-t}$ ); *žirân* « voisins » < cl. *žirân*<sup>n</sup>, pl. de *žâr* < cl. *žâr*<sup>n</sup> ( $\sqrt{ž-w-r}$ ); *šobyân* « jeunes enfants » < cl. *šibyân*<sup>n</sup> (ou *šubyân*<sup>n</sup>), pl. de *šábé* < cl. *šabiyu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-b-y}$ ); *'eḥwân* « frères » < cl. *'ihwân*<sup>n</sup>, pl. de *'áḥ* < cl. *'áḥ*<sup>n</sup>; *hütân* « gros poissons » < cl. *hütân*<sup>n</sup>, pl. de *hût* < cl. *hüt*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-w-t}$ ); *sî/qân* « jambes » < cl. *sîqân*<sup>n</sup>, pl. de cl. *sâqu*<sup>n</sup> (inusité à Kfár'abîda) ( $\sqrt{s-w-q}$ ); *neṣwân* « femmes » < cl. *niṣwân*<sup>n</sup> [ $\sqrt{n-s-w}$ ] (c'est *im-rá'atu*<sup>n</sup> qui fait fonction de singulier); *yerbân* « corbeaux » < cl. *yirbân*<sup>n</sup>, pl. de *yirâb* < cl. *yurâbu*<sup>n</sup>, etc.

2° *qütlân* < cl. *qullân*<sup>n</sup>.

a. — Comme en classique, c'est le pluriel des substantifs singuliers des types *qâtl* < cl. *qâtl*<sup>n</sup>, *qâteḥ* < cl. *qâtaḥ*<sup>n</sup>, *qâtl* < cl. *qâtl*<sup>n</sup>, et quelquefois *qâteḥ* < cl. *qâtilu*<sup>n</sup>. Ex. : *šobbân* « jeunes hommes » < cl. *šubbân*<sup>n</sup>, pl. de *šáb*<sup>b</sup> < cl. *šâbbu*<sup>n</sup>; *böldân* « pays » < cl. *buldân*<sup>n</sup>, pl. de *báleḥ* < cl. *báladu*<sup>n</sup>; *göd'ân* « braves, jeunes » cf. cl. *žud'ân*<sup>n</sup>, pl. de *gódeḥ*, cf. cl. *žáda'u*<sup>n</sup>; *'qösdân* « poèmes populaires », pl. de *'qšûl* < cl. *qašîdu*<sup>n</sup>; *bör'qân* « aiguères » (cf. cl. *'abâr'iqu* > *bār'i*<sup>n</sup>/q usité également à Kfár'abîda), pl. de *br'i*<sup>n</sup>/q < cl. *'ibrîqu*<sup>n</sup> (persan); *'qödbân* « verges » < cl. *quḍbân*<sup>n</sup>, pl. de *'qḍib* < cl. *qaḍibu*<sup>n</sup>; *försân* « cavaliers (héros) » < cl. *fursân*<sup>n</sup>, pl. de *fâres* < cl. *fârisu*<sup>n</sup>; *rü'yân* « bergers » < cl. *ru'yân*<sup>n</sup>, pl. de *râ'e* < cl. *râ'i*<sup>n</sup>, etc.

b. — La forme *qütlân* sert également de pluriel à quelques adjectifs du type *'aqteḥ* < cl. *'aqtaḥ* qui indiquent les couleurs et les difformités physiques. Ici encore notre parler marche d'accord avec le classique. Ex. : *'omyân* « aveugles » < cl. *'umyân*<sup>n</sup>, pl. de *'á'ma* < cl. *'á'mā*; *'qör'ân* « teigneux » < cl. *qur'ân*<sup>n</sup>, pl. de *'á'qra* < cl. *'áqra'u*; *südân* « noirs » < cl. *südân*<sup>n</sup>, pl. de *'áswad* < cl. *'áswadu*; *zürân* « voleurs, polissons », pl. de *'ázar* < cl. *'ázaru* « qui a les poils clair-semés », etc. Tous ces adjectifs ont un second pluriel qui est plus usité et qui, on le verra, se forme sur le type *qûtl* < cl. *qûtl*<sup>n</sup>.

3° *qūlā* < cl. *qutalā'u*.

Cette forme est, comme en classique, le pluriel régulier des noms du type *qīl* < cl. *qatīlu*<sup>n</sup> (n'ayant généralement pas le sens passif) et de quelques noms du type *qātēl* < cl. *qātīlu*<sup>n</sup> désignant des êtres raisonnables. Ex. : *šūrka* « associé » < cl. *šurakā'u*, pl. de *šrīk* < cl. *šarīku*<sup>n</sup>; *rūsa* « chefs, supérieurs » < cl. *ru'asā'u*, pl. de *rāyēs* < cl. *ra'isu*<sup>n</sup>; *'ūzra* « serviteurs » < cl. *'užarā'u*, pl. de *žīr* (à côté de *'žīr*) < cl. *'ažīru*<sup>n</sup>; *wōzra* « vizirs » < cl. *wuzarā'u*, pl. de *uzīr* < cl. *wazīru*<sup>n</sup>; *fō/qra* « pauvres » < cl. *fuqarā'u*, pl. de *f<sup>o</sup>/qīr* < cl. *fuqīru*<sup>n</sup>; *γūrba* « étrangers » < cl. *γurabā'u*, pl. de *γrīb* < cl. *γarību*<sup>n</sup>; *'ūlma* « savants » < cl. *'ulamā'u*, pl. de *'ālem* < cl. *'ālimu*<sup>n</sup>; *'ō/qīa* (à côté de *'ō/q'qāl* et *'ā/qīn*) « sages » < cl. *'uqalā'u*, pl. de *'ā/qāl* < cl. *'āqīlu*<sup>n</sup>, etc.

4° *'ēqīla* < cl. *'aqīlā'u* <sup>(1)</sup>.

C'est, comme en classique, le pluriel des noms singuliers du type *qīl* < cl. *qatīlu*<sup>n</sup> qui n'ont pas le sens passif et qui appartiennent exclusivement aux verbes *tertiaie w* ou *y* (ou *'*). Ex. : *'ēšnyā* « riches » < cl. *'ašnyā'u*, pl. de *šēne* < cl. *šaniyu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{\gamma-n-y}$ ); *'ēs/qya* « malheureux, méchants » < cl. *'ašqiyā'u*, pl. de *šē/qē* < *šašiyu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{\dot{s}-q-w}$ ); *'ērdya* « méchants » < cl. *'ardiyā'u*, pl. de *rēde* < cl. *radī'u*<sup>n</sup> ( $\sqrt{r-d-}$ ); *'ēdnja* « vils, manquant d'amour-propre » < cl. *'adnyā'u*, pl. de *dēne* < cl. *daniyu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{d-n-w}$ ), etc.

Les noms singuliers du type *qīl* < cl. *qatīlu*<sup>n</sup>, qui proviennent des verbes *tertiaie geminatae*, ne forment jamais (à la différence de ce qui se produit en classique) leur pluriel sur *'ēqīla* (cl. *'aqīlā'u*), mais sur le type *qīāl* < cl. *'aqīlū*<sup>n</sup> ou *qīālū*<sup>n</sup> (également usité la plupart du temps lui aussi en classique). Ex. : *šdād* « robustes », cf. cl. *'ašiddā'u* (à côté de *šidādū*<sup>n</sup>), pl. de *šdīd* < cl. *šadīdu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{\dot{s}-d-d}$ ); *ħbāb* « amis », cf. cl. *'aħibbā'u* (à côté de *'aħbābu*<sup>n</sup>), pl. de *ħbīb* < cl. *ħabību*<sup>n</sup> ( $\sqrt{ħ-b-b}$ ); *'qlāl* « peu nombreux », cf. cl. *'aqīllā'u*, pl. de *'qlīl* < cl. *qalīlu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{q-l-l}$ ), etc.

5° *'ēqīlē* < cl. *'āqīlatu*<sup>n</sup>.

a. — Comme en classique, cette forme est le pluriel d'un certain nombre de substantifs dont la deuxième radicale est suivie d'une voyelle longue. Ex. : *'ēznħa* « ailes » < cl. *'āzniħatu*<sup>n</sup>, pl. de *znāħ* < cl. *zanāħu*<sup>n</sup>; *'ēryšē* « pains » < cl. *'ārīyīfatu*<sup>n</sup>, pl. de *ryīf* < cl. *raīyīfu*<sup>n</sup>; *'ēyrbē* « corbeaux » < cl. *'āyribatu*<sup>n</sup>, pl. de *yrāb* < cl. *γurābu*<sup>n</sup>; *'ēduyē* « remèdes » < cl. *'ādwiyatū*<sup>n</sup>, pl. de *dāwa* < cl. *dawā'u*<sup>n</sup>; *'ū'ye* « vases, effets » < cl. *'āwīyatū*<sup>n</sup>, pl. de *wā'e* < cl. *wu'ā'u*<sup>n</sup>, etc.

(1) Ce type de pluriel, comme le suivant, est formé à la fois par suffixation et par préfixation (pluriel interne avec suffixe et avec préfixe).

b. — *ʿqtlé* est également à Kfár‘abîda le pluriel de quelques substantifs dont la deuxième radicale n’est pas suivie d’une voyelle longue; ex. : *ʾóduyé* « lumières, lanternes » (cf. cl. *ʾadwáʿu<sup>n</sup>*), pl. de *dáú<sup>(n)</sup>* < cl. *dáúʿu<sup>n</sup>*; *ʿéʿ/qbyé* (à côté de *ʿéʿ/qbwé* et *ʿéʿ/qbýé*) « voûtes », pl. de *ʿqábu* < cl. *qábwu<sup>n</sup>* « tortue (au sens militaire du lat. *testudō*) ».

6° *qétla* < cl. *qáílā*.

a. — C’est assez souvent, dans notre parler, le pluriel des adjectifs singuliers du type *qtíl* < cl. *qatílu<sup>n</sup>*, lorsqu’ils ont le sens passif. Ex. : *ʿqétla* « tués » < cl. *qáílā*, pl. de *ʿqtíl* < cl. *qatílu<sup>n</sup>*; *žérha* « blessés » < cl. *žírḥā*, pl. de *žríḥ* < cl. *žaríḥu<sup>n</sup>*; *mórḏa* « malades » < cl. *márḏā*, pl. de *mṛíḏ* < cl. *maríḏu<sup>n</sup>*, etc. Cette forme de pluriel n’est pas vivante à Kfár‘abîda.

b. — Le type *qétla* sert quelquefois encore de pluriel aux adjectifs du type *ʾáqtel* < cl. *ʾáqtalu*; ex. : *ḥómʿqa* « insensés » < cl. *ḥámqā*, pl. de *ʾáḥmṣʿq* < cl. *ʾáḥmaqu*. Cette formation assez usitée en classique ne présente pour ainsi dire que cet exemple dans notre parler.

Le classique, on le sait, forme aussi sur *qáílā* le pluriel de quelques adjectifs des types *qatílu<sup>n</sup>* et *qatílānu*; notre parler emploie dans ce cas d’autres types de pluriel, généralement le pluriel externe en *-ín*; p. ex. : les cl. *ýáḏbā* « fâchés » et *ḥálkā* « qui périssent », pl. de *ýaḏbānu* et *ḥáliku<sup>n</sup>*, sont remplacés à Kfár‘abîda par les formes *ýöḏbānín* et *ḥálkín*.

7° *qtála* < cl. *qatáílā*.

Cette forme sert de pluriel à un certain nombre de singuliers de types différents.

a. — Elle est le pluriel d’un tout petit nombre d’adjectifs du type *qetlān* < cl. *qatlānu<sup>(n)</sup>*; ex. : *skāra* « ivres » < cl. *sakārā*, pl. de *sekrān* < cl. *sakrānu*; *nšāra* « chrétiens » < cl. *našārā*, pl. de *našrānu<sup>n</sup>* ou *našrāniyu<sup>n</sup>*, dont la seconde forme est seule usitée à Kfár‘abîda; *ḥyāra* « perplexes, étonnés » < cl. *ḥayārā*, pl. de *ḥīrān* < cl. *ḥaīrānu*.

b. — Elle sert aussi de pluriel à un grand nombre de substantifs féminins du type *qtilé* < cl. *qatílatu<sup>n</sup>* qui proviennent des verbes *tertiæ* *y* ou *w* (ou *ʿ*). Ex. : *ḥḏāya* « cadeaux » < cl. *ḥadāyā*, pl. de *ḥḏiyé* < cl. *ḥadīyatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{h-d-y}$ ); *rāya* « sujets, paroisses » < cl. *raāyā*, pl. de *rāiyé* < cl. *raīyatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{r-ā-y}$ ); *blāya* « malheurs » < cl. *balāyā*, pl. de *bliyé* < cl. *baliyatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{b-l-y}$ ); *šbāya* « jeunes filles » < cl. *šabāyā*, pl. de *šbiyé* < cl. *šabiyatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{š-b-w}$ ), etc.

c. — La forme *qtâla* est également le pluriel de plusieurs noms masculins du type *qtîl* < cl. *qatîlu<sup>n</sup>* à troisième radicale faible (*y*, *w* ou *ʔ*). Ex. : *ʔnâya* « riches », pl. de *ʔéné* < cl. *ʔanîyu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ʔ-n-y}$ ); *trâya* « frais, tendres », pl. de *tôre* < cl. *tariyu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{t-r-w}$ ); *nʔqâya* « purs », pl. de *néʔ/qé* < cl. *naqîyu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{n-q-y}$ ), etc. Ces adjectifs pluriels s'emploient indifféremment avec des substantifs masculins ou des substantifs féminins.

d. — Enfin la forme *qtâla* sert de pluriel à un certain nombre de noms appartenant à des types différents. Ex. : *ʔnâta* « femelles » < cl. *ʔanâthâ*, pl. de *ʔînta* (à côté de *ʔîntâyé*) < cl. *ʔînthâ*; *hbâla* « enceintes » < cl. *habâlâ*, pl. de *hóblé* < cl. *húblâ*; *ʔdâya* « chevreaux », pl. de *ʔdé* < cl. *ʔadyu<sup>n</sup>*; *itâma* « orphelins » < cl. *yatâmâ*, pl. de *itîm* < cl. *yatîmu<sup>n</sup>*; *uʔâya* « vases, récipients », pl. de *wʔé*, cf. cl. *wuʔu<sup>n</sup>*; *zwâya* « angles » < cl. *zawâyâ*, pl. de *zâuyé* < cl. *zâwi-yatu<sup>n</sup>*, etc.

8° *qtâlé* < cl. *qatâli<sup>n</sup>* (*qatâliyu*) ou *qitâlatu<sup>n</sup>*.

a. — *qtâlé* < cl. *qatâli<sup>n</sup>* (ou *qatâliyu*). Comme en classique, cette forme sert de pluriel à un grand nombre de substantifs singuliers de types différents, notamment des types *qâtl* < cl. *qâtlu<sup>n</sup>* et *qâtlé* < *qâtlatu<sup>n</sup>*. Ex. : *ʔrâde* « terres » < cl. *ʔarâdi<sup>n</sup>*, pl. de *ʔarḍ* < cl. *ʔarḍu<sup>n</sup>*; *ʔhâlé* « habitants, familles » < cl. *ʔahâli<sup>n</sup>*, pl. de *ʔâhl* < cl. *ʔahlu<sup>n</sup>*; *ʔqhâwé* « café, maisons où l'on boit le café », pl. de *ʔqâhwé* « café, maison où l'on boit le café » < cl. *qâhwatu<sup>n</sup>* « vin »; *ʔqnâné* « bouteilles » < cl. *qanâni<sup>n</sup>* (ou *qanânîyu*), pl. de *ʔqannîné* < cl. *qinnînatu<sup>n</sup>*; *krâsé* « chaises, sièges » < cl. *karâsi<sup>n</sup>* (ou *karâsiyu*), pl. de *kûrsé* < cl. *kursîyu<sup>n</sup>*; *brâné* « petits vases de terre » < cl. *barâni<sup>n</sup>* (*barânîyu*), pl. de *börnîyé* < cl. *barnîyatu<sup>n</sup>*; *ʔwâné* « plateaux, grands plats » < cl. *ʔawânî*, pl. de *ʔînîyé* (à côté de *ʔainîyé*), cf. cl. *ʔînîyu<sup>n</sup>* « (porcelaine de) Chine »; *ʔsâmé* « noms » < cl. *ʔasâmi<sup>n</sup>* (ou *ʔasâmîyu*), pl. de *ʔésm* < cl. *ísmu<sup>n</sup>*; *ʔqrâmé* « troncs, chicots d'une dent, d'un arbre » < *\*qarâmi<sup>n</sup>*, pl. de *ʔqôrmé* < syr. *qurmâ* (du grec *κορμός*); *ʔfâré* « loriots, oiseaux au plumage jaune » < *\*ʔasâri<sup>n</sup>*, pl. de *ʔôfrâyé*, cf. cl. *ʔusâriyatu<sup>n</sup>*, etc. Cette catégorie de pluriels est une des plus vivantes et des plus usitées à Kfâr'abîda.

b. — *qtâlé* < cl. *qitâlatu<sup>n</sup>*. Comme en classique, cette forme sert de pluriel à un tout petit nombre de substantifs singuliers des types *qâtal* < cl. *qâtal<sup>n</sup>* et *qâtel* < cl. *qâtilu<sup>n</sup>*. Ex. : *hʔâra* « pierres » < cl. *hʔâratu<sup>n</sup>*, pl. de *hʔar* < cl. *hʔarw<sup>n</sup>*; *fʔâlé* « ouvriers » (cf. cl. *fʔâlatu<sup>n</sup>*), pl. de *fʔâʔel* < cl. *fʔâʔilu<sup>n</sup>*. Cette catégorie est très peu nombreuse à Kfâr'abîda et ne possède pour ainsi dire que ces deux exemples.

9° *qéîlé* < cl. *qúlatu<sup>n</sup>*.

Cette forme de pluriel, assez usitée en classique, a presque complètement disparu à Kfár'abída et n'est représentée que par *'éhwé* « frères » < cl. *'íhwatu<sup>n</sup>*, pl. de *'áh*, plus souvent *hái<sup>(i)</sup>*, cf. cl. *'áhu<sup>n</sup>*. Il en est de même des formes plurielles classiques *qítalatu<sup>n</sup>*, *qatalatu<sup>n</sup>* et *qutalatu<sup>n</sup>* qui, sauf la dernière représentée encore par *'qóda* « juges » < cl. *quđátu<sup>n</sup>*<sup>(1)</sup>, n'ont laissé aucune trace comme formes plurielles dans notre parler.

10° *qtúlé* < cl. *qutúlatu<sup>n</sup>*.

Cette forme de pluriel, très peu usitée en classique, est au contraire très vivante dans notre parler et tend à prendre dans beaucoup de cas la place de la forme *qtúl* < cl. *qutúlu<sup>n</sup>*<sup>(2)</sup>. Elle appartient aux substantifs qui sont, au singulier, des types *qátl* < cl. *qátlu<sup>n</sup>* et *qétl* < cl. *qítlu<sup>n</sup>*. Ex. : *'múmé* « oncles paternels » < cl. *'umúmatu<sup>n</sup>*, pl. de *'ám<sup>m</sup>* < cl. *'ámmu<sup>n</sup>*; *bhára* « mers », cf. cl. *buháru<sup>n</sup>*, pl. de *báhr* < cl. *báhru<sup>n</sup>*; *nhára* « fleuves », cf. cl. *nuháru<sup>n</sup>*, pl. de *náhr* < cl. *náhru<sup>n</sup>*; *bnúké* « bancs, banques », cf. néo-cl. *bunúku<sup>n</sup>*, pl. de *bánk* < néo-cl. *bánku<sup>n</sup>*; *žsúra* « ponts, poutres qui soutiennent les solives », cf. cl. *žsúru<sup>n</sup>*, pl. de *žésr* < cl. *žísru<sup>n</sup>*; *nmúra* « panthères » < cl. *numúratu<sup>n</sup>*, pl. de *nómr* < cl. *nímru<sup>n</sup>*; *shúme* « actions (dans une compagnie financière) », cf. cl. *'ášumu<sup>n</sup>*, pl. de *sáhm* < cl. *sáhu<sup>n</sup>* « part, sort, flèche »; *hmúlé* « charges » < cl. *humúlatu<sup>n</sup>*, pl. de *hóml* < cl. *hímblu<sup>n</sup>*; *hšúme* « adversaires », cf. cl. *hušúmu<sup>n</sup>*, pl. de *hóšm* < cl. *hášmu<sup>n</sup>*; *bnúde* « chapitres, baudriers », cf. néo-cl. *bunúdu<sup>n</sup>*, pl. de *bánd* < néo-cl. *bándu<sup>n</sup>*; *nsúra* « aigles », cf. cl. *nusúru<sup>n</sup>*, pl. de *nésr* < cl. *násru<sup>n</sup>*; *mhúlé* « leviers », pl. de *móhl* < syr. *muxlā* (de grec *μοχλός*); etc.

11° *'qtál* (*'eqtál*) < cl. *'aqtálu<sup>n</sup>*<sup>(3)</sup>.

Cette forme (*qtál*) représente le classique *'aqtálu<sup>n</sup>* avec chute régulière du *'a-* de la première syllabe (cf. p. 5). Comme en classique, elle est très vivante à Kfár'abída et sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs masculins singuliers.

a. — *qtál* est le pluriel d'un grand nombre de substantifs des types *qétl* < cl. *qátlu<sup>n</sup>*, *qátel* < cl. *qátalu<sup>n</sup>*, *qútl* < cl. *qúlu<sup>n</sup>*, *qétl* < cl. *qítlu<sup>n</sup>*. Ex. : *ktáf* « épaulés » < cl. *'aktáfu<sup>n</sup>*, pl. de *kétf* < cl.

(1) Pl. de *'qádé* < cl. *qádi<sup>n</sup>* ( $\sqrt{q-d-y}$ ).

(2) Sans doute parce que *qtúl* est couramment dans le parler une forme de nom d'action ou d'adjectif. Il y a ici tendance à la différenciation et spécialisation morphologique.

(3) Cette forme et la forme suivante sont les seules parmi toutes celles du pluriel interne non pourvues de suffixes à présenter, en classique, un préfixe en même temps qu'un vocalisme propre.

*kúfu*<sup>n</sup>; *fdál* « bienfaits » < \**afdlâhu*<sup>n</sup>, pl. de *fdál* < cl. *fdálu*<sup>n</sup>; *ulâd* « enfants » < cl. *'aúlâdu*<sup>n</sup>, pl. de *wâled* < cl. *wâladu*<sup>n</sup>; *ynâm* « moutons » < cl. *'aynâmu*<sup>n</sup>, pl. de *yanem* < cl. *yanamu*<sup>n</sup>; *ușâș* « moitiés », cf. cl. *'ansâfu*<sup>n</sup>, pl. de *nôș*<sup>s</sup>, cf. cl. *núșfu*<sup>n</sup>; *rwâh* « âmes, souffles » < cl. *'arwâhu*<sup>n</sup>, pl. de *râh* < cl. *râhu*<sup>n</sup>; *wâd* « morceaux de bois » < cl. *'a'wâdu*<sup>n</sup>, pl. de *'úd* < cl. *'údu*<sup>n</sup>; *șrâr* « secrets » < cl. *'asrâru*<sup>n</sup>, pl. de *șör*<sup>r</sup> < cl. *sîrru*<sup>n</sup>; *yâd* « fêtes » < cl. *'a'yâdu*<sup>n</sup>, pl. de *'id* < cl. *'idu*<sup>n</sup>; etc. Cependant les classiques *'aiyâmu*<sup>n</sup> « jours » et *'așyâ'u* « choses », pl. de *yâmu*<sup>n</sup> et *șâi'u*<sup>n</sup>, sont à Kfâr'abîda *'iyâm* et *'êșya* avec maintien du *hâmza* initial. La conservation du ' (qui partout ailleurs est tombé) s'explique pour *'iyâm*<sup>(1)</sup> par le fait qu'il s'agit d'une diphtongue qui se réduit, à la suite d'une dissimilation vocalique, devant la syllabe longue accentuée subséquente. Pour ce qui est de *'êșya*, il faut remarquer que ', étant en syllabe accentuée après l'abrègement régulier de la syllabe finale et se trouvant de plus en syllabe fermée, a été « consolidé ». A partir de ce moment, d'après les lois phonétiques reconnues pour le parler, il ne pouvait plus tomber.

b. — La forme *qtâl* < cl. *'aqtâhu*<sup>n</sup> sert également de pluriel à un certain nombre d'adjectifs généralement des types *qtâl* < cl. *qa-tîlu*<sup>n</sup><sup>(2)</sup>, *qâtêl* < cl. *qâtîlu*<sup>n</sup> et *qûil* < cl. *qûtlu*<sup>n</sup>. Ex. : *hbâb* « amis » < cl. *'ahbâbu*<sup>n</sup>, pl. de *hbîb* < cl. *habîbu*<sup>n</sup>; *șhâb* « compagnons » < cl. *'așhâbu*<sup>n</sup>, pl. de *șâhêb* < cl. *șâhibu*<sup>n</sup>; *hřâr* « francs, purs » < cl. *'ahrâru*<sup>n</sup>, pl. de *hřâr*<sup>r</sup> < cl. *hřrru*<sup>n</sup>; *'ê'da* (à côté de *'éda*) « ennemis » < cl. *'a'dâ'u*, pl. de *'dú* < cl. *'adûwu*<sup>n</sup>; etc.

12° *'éqtol* < cl. *'aqtulu*<sup>n</sup>.

Cette forme de pluriel, très usitée en classique, a presque complètement disparu du parler de Kfâr'abîda et n'est plus actuellement représentée que par très peu d'exemples dont l'emploi lui-même devient de plus en plus rare. Ainsi *'édřoç* « bras, coudées » < cl. *'úđru'u*<sup>n</sup>, pl. de *đřâç* < cl. *đřrâ'u*<sup>n</sup>, est en train de céder la place au pluriel externe *đřâçât*; il en est de même de *'úžoh* « visages » < cl. *'áyžuhu*<sup>n</sup>, pl. de *wôžh* < cl. *wâžhu*<sup>n</sup>. Le mot a perdu en outre son sens primitif de « visage » et désigne aujourd'hui à Kfâr'abîda « des notables, des chefs » (exactement comme le cl. *wužûhu*<sup>n</sup>); notre parler, pour exprimer l'idée au pluriel de « visage, page (de livre) », a créé la forme *užâh* (\**'ayžâhu*<sup>n</sup> ou \**wižâhu*<sup>n</sup>).

13° *qtâtîlé* < cl. *qatâtîlatu*<sup>n</sup>.

Cette forme est très vivante à Kfâr'abîda et sert de pluriel à

(1) Cf. *'itâm* « orphelins » < cl. *'aitâmu*<sup>n</sup>.

(2) Lorsque le type *qatîlu*<sup>n</sup> n'a pas le sens nettement passif.

un grand nombre de singuliers ayant généralement plus de trois consonnes.

a. — La forme *qtâtlé* est le pluriel d'un certain nombre de substantifs masculins (singuliers) généralement de provenance étrangère. Ex. : *flâsfé* « philosophes » < cl. *falâsifatu<sup>n</sup>*, pl. de *faiłsûf* < cl. *faiłasûfu<sup>n</sup>*; *mlâfné* « docteurs » < néo-cl. *malâfiantu<sup>n</sup>*, pl. de *möłfân* < néo-cl. *müłfânu<sup>n</sup>* (syr. *malpânâ*), *mlâiké* « anges » < cl. *malâ'ikatu<sup>n</sup>*, pl. de *mlâik* (\**malâiku<sup>n</sup>*), cf. cl. *mâl'aku<sup>n</sup>*; *btârsé* « les Pierre », pl. de *bôtrôs* < néo-cl. *bûtrusu*; *sâs'qa* < néo-cl. *sarâsiqatu<sup>n</sup>*, pl. de *sûrsôq* (nom d'une grande famille de Beyrouth); etc. Cette forme est une des plus vivantes à Klâr'abîda et sert de pluriel particulièrement aux noms propres.

b. — La forme *qtâtlé* est surtout le pluriel d'un très grand nombre de noms ethniques. Ex. : *mÿârbé* « Maghribins » < cl. *mayâribatu<sup>n</sup>*, pl. de *möÿrbé* < cl. *mayribîyu<sup>n</sup>*; *mwxârné* « Maronites » < néo-cl. *mawârimatu<sup>n</sup>*, pl. de *mârûné* < néo-cl. *mârûnîyu<sup>n</sup>*, de *mârûn* « Maron (nom d'un saint libanais qui a donné son nom aux habitants catholiques de la région) »; *byârté* « habitants de Beyrouth » < néo-cl. *bayâritatu<sup>n</sup>*, pl. de *bairûté* < néo-cl. *bairûtiyu<sup>n</sup>*; *btârné* « habitants de Batroun », pl. de *batrûné* < néo-cl. *batrûnîyu<sup>n</sup>*; etc. La plupart des noms désignant les habitants des villages libanais forment leur pluriel sur *qtâtlé*.

### β. PLURIEL INTERNE SANS INDICE SUFFIXÉ NI MORPHÈME PRÉFIXÉ.

1° *qûtl* < cl. *qûtlu<sup>n</sup>*.

Cette forme est, comme en classique, le pluriel régulier des adjectifs qui sont au singulier du type *'âqtel* < cl. *'âqtalu* (fém. *qâtlâ* < cl. *qatllâ'u*) et qui notent simplement les couleurs et les difformités physiques (sans aucune idée de comparaison). Elle est commune au masculin et au féminin. Ex. : *kûhl* « rougeâtres, azurés » < cl. *kûhlu<sup>n</sup>*, pl. de *'âkhal* < cl. *'âkhalu*; *hôm<sup>r</sup>* « rouges » < cl. *hûmru<sup>n</sup>*, pl. de *'âhmar* < cl. *'âhmaru*; *sûd* « noirs » < cl. *sûdu<sup>n</sup>*, pl. de *'âswad* < cl. *'âswadu*; *bîd* « blancs » < cl. *bîdu<sup>n</sup>*, pl. de *'âbyad* < cl. *'âbyadu*; *lû/q* « courbés, tortus » (\**luwqu<sup>n</sup>* > \**lûqu<sup>n</sup>*), pl. de *'âlwa<sup>n</sup>/q* < cl. *'âlwaqu* « sot »; etc. Cette forme est encore assez vivante dans notre parler.

2° *qôtol* < cl. *qûtulu<sup>n</sup>*.

Cette forme, qui servait de pluriel en classique à un grand nombre de substantifs et d'adjectifs de types divers au singulier, est en train de disparaître dans notre parler où elle n'est plus actuellement représentée que par très peu d'exemples, tels

que : *kōṭoḅ* « livres » < cl. *kūtubu<sup>n</sup>*, pl. de *ktāb* < cl. *kitābu<sup>n</sup>*; *mōḍoḅ* « villes » < cl. *mūdumu<sup>n</sup>*, pl. de *mdīnē* < cl. *madīnatu<sup>n</sup>*; *sōḍfoḅ*<sup>(1)</sup> « vaisseaux » < cl. *sufumu<sup>n</sup>*, pl. de *sfīnē* < cl. *safīnatu<sup>n</sup>*; *ṭōṛṭ*<sup>2</sup>/*q* « chemins » < cl. *ṭūraqu<sup>n</sup>*, pl. de *ṭr<sup>n</sup>2/q* < cl. *ṭarīqu<sup>n</sup>*; *rōsōḷ* « apôtres, envoyés » < cl. *rūsulu<sup>n</sup>*, pl. de *rsūl* < cl. *rasūlu<sup>n</sup>*. — En dehors de ces exemples et de quelques autres d'ailleurs rares, notre parler a adopté, pour suppléer à la forme classique *qūtulu<sup>n</sup>*, d'autres formes de pluriel. Ainsi en face des cl. *zūdudu<sup>n</sup>* « neufs » et *ūmudu<sup>n</sup>* « colonnes », pl. de *zādīdu<sup>n</sup>* et *amūdu<sup>n</sup>*, on a à Kfár'abīda les formes de pluriel *zādād* < \**zīdādu<sup>n</sup>* et *wāmīd* < \**awāmīdu*, etc.

La disparition presque complète de cette forme de pluriel fréquente en classique est peut-être due à la tendance que manifeste notre parler à éviter les syllabes ouvertes et à rechercher les syllabes fermées.

### 3° *qētēl* < cl. *qītalu<sup>n</sup>*.

Cette forme sert de pluriel comme en classique à un certain nombre de substantifs féminins singuliers du type *qētēl* < cl. *qītlatu<sup>n</sup>*. Ex. : *sēkēk* « socs de charrues » < cl. *sīkaku<sup>n</sup>*, pl. de *sēkkē* < cl. *sīkkatu*; <sup>2</sup>/*qōṭa*<sup>c</sup> « fragments, pièces » < cl. *qītā<sup>c</sup>u<sup>n</sup>*, pl. de <sup>2</sup>/*qōṭa*<sup>c</sup> < cl. *qītā<sup>c</sup>u<sup>n</sup>*; *ḥérab* « ruines » < cl. *ḥīrabu<sup>n</sup>*, pl. de *ḥōṛbē* < cl. *ḥīrbatu<sup>n</sup>*; *dōyē*<sup>c</sup> « petits villages » < cl. *dīya<sup>c</sup>u<sup>n</sup>*, pl. de *dāī<sup>c</sup>a* < cl. *dāī<sup>c</sup>u<sup>n</sup>*; etc.

Bien qu'elle soit encore représentée par un certain nombre d'exemples, cette forme de pluriel est en train de disparaître à Kfár'abīda et de céder la place à d'autres formes plus vivantes. La raison de cette disparition nous paraît être la même que pour la forme précédente (*qōṭoḷ* < cl. *qūtulu<sup>n</sup>*) et aussi pour la forme suivante (*qūtēl* < cl. *qūtalu<sup>n</sup>*), savoir la tendance de notre parler à éviter les syllabes ouvertes et à rechercher les syllabes fermées. C'est ce qui explique pourquoi presque tous les pluriels du type *qētēl* < cl. *qītalu<sup>n</sup>* ont à Kfár'abīda en face et à côté d'eux des pluriels externes en *-āt* < cl. *-ātu<sup>n</sup>*. On dit par ex. : <sup>2</sup>/*qōṭa*<sup>c</sup>*āt*, *ḥōrbāt*, à côté de <sup>2</sup>/*qōṭa*<sup>c</sup>, *ḥérab*, etc.

### 4° *qūtēl* < *qūtalu<sup>n</sup>*.

Cette forme moins fréquente à Kfár'abīda qu'en classique sert de pluriel à un certain nombre de substantifs du type *qūtēl* < cl. *qūtlatu<sup>n</sup>* et surtout du type *qūtēl* < cl. *qūtlatu<sup>n</sup>*. Ex. : <sup>2</sup>/*qōṛa* « villages » < *qūra<sup>n</sup>*, pl. de <sup>2</sup>/*qāryē* < cl. *qāryatu<sup>n</sup>*; *fīwaṭ* « serviettes » < cl. *fīwaṭu<sup>n</sup>*, pl. de *fūṭa* < cl. *fūṭatu<sup>n</sup>*; *ūlēb* « boîtes » < cl. *ūlabu<sup>n</sup>*,

<sup>(1)</sup> A côté de *sfāyēn* et *sfīnāt*, qui désignent surtout « des morceaux de viande, de poulet (sans os) » ou encore « des coins pour fendre le bois ou les pierres ».

pl. de *ʿúlbé* < cl. *ʿúlbatu*<sup>n</sup>; *rúteb* «cérémonies» < cl. *rútabu*<sup>n</sup>, pl. de *rútbé* < cl. *rúbatu*<sup>n</sup>; *kúlel* «billes, boulets», pl. de *kúllé* < ture *gullé* «boulets»; *fôraş* «occasions, vacances» < cl. *fúraşu*<sup>n</sup>, pl. de *fôrsa* < cl. *fúraşatu*<sup>n</sup>; etc. Tous ces substantifs ont également un pluriel externe formé à l'aide du suffixe -ât.

5° *qátel* < cl. *qátalu*<sup>n</sup>.

Comme en classique, cette forme est le pluriel d'un tout petit nombre de substantifs du type *qátlé* < cl. *qátlatu*<sup>n</sup> (ou *qátalatu*<sup>n</sup>). Ex. : *bákar* «poules» < cl. *bákaru*<sup>n</sup>, pl. de *bákra* < cl. *bákratu*<sup>n</sup>; *hále*<sup>2</sup>/*q* «anneaux, pendants d'oreilles» < cl. *hálaqu*<sup>n</sup>, pl. de *hál*<sup>2</sup>/*qa* < cl. *hálqatu*<sup>n</sup>; etc. Dans cette petite catégorie de substantifs le pluriel externe à suffixe -ât < cl. -átu<sup>n</sup> est également usité par notre parler (souvent même par le classique); on dit p. ex. : *hal*<sup>2</sup>/*qát*<sup>(1)</sup> < cl. *halaqátu*<sup>n</sup> à côté de *hále*<sup>2</sup>/*q* < cl. *hálaqu*<sup>n</sup>, etc. C'est au pluriel externe en -ât qu'on donne actuellement la préférence.

6° *qtál* < cl. *qitálu*<sup>n</sup> (cf. *ʿaqtálu*<sup>n</sup>, p. 216).

La forme dialectale *qtál* est le représentant régulier du classique *qitálu*<sup>n</sup>; comme ce dernier, elle sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs et d'adjectifs de types divers au singulier.

a. — Comme en classique, *qtál* < cl. *qitálu*<sup>n</sup> est le pluriel de plusieurs substantifs des types *qál* < cl. *qálu*<sup>n</sup>, *qél* < cl. *qílu*<sup>n</sup>, *qútl* < cl. *qúlu*<sup>n</sup>, *qátol* < cl. *qátulu*<sup>n</sup>, *qátlé* < cl. *qátlatu*<sup>n</sup>, *qútlé* < cl. *qútlátu*<sup>n</sup>, *qátel* < cl. *qatalu*<sup>n</sup> et *qátlé* < cl. *qatalatu*<sup>n</sup>. Ex. : *bhá*<sup>2</sup> «mers» < cl. *biháru*<sup>n</sup>, pl. de *báhr* < cl. *báhru*<sup>n</sup>; *tyáb* (à côté de *twáb*) «habits» < cl. *thiyábu*<sup>n</sup>, pl. de *táyub* < cl. *tháyubu*<sup>n</sup>; *dyár* «maisons» < cl. *diyáru*<sup>n</sup>, pl. de *dár* < cl. *dáru*<sup>n</sup>; *dyáb* «loups» < cl. *diʿábu*<sup>n</sup>, pl. de *dib* < cl. *diʿbu*<sup>n</sup>; *rmâh* «lances» < cl. *rimáhu*<sup>n</sup>, pl. de *rómh* < cl. *rúmhu*<sup>n</sup>; *mháh* «cervelles, têtes» < cl. *miháhu*<sup>n</sup>, pl. de *móh*<sup>2</sup> < cl. *múhhu*<sup>n</sup>; *ržál* «hommes» < cl. *rižálu*<sup>n</sup>, pl. de *rázulu*<sup>n</sup>, singulier remplacé dans le parler par *röžžál*; *hyâm* «tentes» < cl. *hiyámu*<sup>n</sup>, pl. de *háimé* < cl. *háimatu*<sup>n</sup>; *slál* «grands paniers» < cl. *silálu*<sup>n</sup> «paniers à parfums», pl. de *sál*<sup>2</sup> < cl. *sállu*<sup>n</sup>; *dyâc* «villages» < cl. *diyâc*<sup>n</sup>, pl. de *dâc*<sup>2</sup> < cl. *dâc*<sup>2</sup>atu<sup>n</sup>; *žbál* «montagnes» < cl. *žibálu*<sup>n</sup>, pl. de *žábál* < cl. *žábahu*<sup>n</sup>; *r*<sup>2</sup>/*qáb* «cous» < cl. *riqábu*<sup>n</sup>, pl. de *râ*<sup>2</sup>/*qbé* < cl. *ráqabatu*<sup>n</sup>; *rkâb* «genoux» (opp. cl. *rúkabu*<sup>n</sup>), pl. de *rúkbé* < cl. *rúkbatu*<sup>n</sup>; etc.

b. — La forme *qtál* est également le pluriel d'un très grand nombre d'adjectifs (singuliers) du type *qítíl* < cl. *qatílu*<sup>n</sup>, lorsque

(1) Se dit de plusieurs paires de pendants d'oreilles.

ceux-ci ont simplement le sens de positifs (non passifs). Ex. : *zýâr* « petits » < cl. *šiyâru<sup>n</sup>*, pl. de *zýîr* < cl. *šayîru<sup>n</sup>*; *mlâḥ* « bons » < cl. *milâḥu<sup>n</sup>*, pl. de *mliḥ* < cl. *malihū<sup>n</sup>*; *ktâr* « nombreux », pl. de *ktîr* < *kaḥîru<sup>n</sup>*; etc. Cette catégorie est extrêmement vivante à Kfâr'abîda et dans tout le Liban.

Quant aux adjectifs singuliers des types *qâtlū<sup>n</sup>*, *qatlânū<sup>n</sup>*, etc., qui formaient en classique leur pluriel sur *qitâlu<sup>n</sup>*, ils ont à Kfâr'abîda un pluriel externe en *-în*; p. ex., en face des pluriels cl. *šî'âbu<sup>n</sup>* « difficiles » et *'itâšū<sup>n</sup>* « altérés », pl. de *šâ'bu<sup>n</sup>* et *'ašânū<sup>n</sup>*, notre parler a les formes *šâ'bin* et *'ôšânîn*, etc.

7° *qtûl* < cl. *qutûlu<sup>n</sup>*.

Bien qu'elle perde du terrain au profit de la forme *qtûlê* < cl. *qutûlatu<sup>n</sup>* (cf. plus haut, p. 216), la forme *qtûl* est encore très vivante à Kâfr'abîda.

a. — Comme en classique, *qtûl* sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs singuliers du type *qâtl* < cl. *qâtlū<sup>n</sup>*. Ex. : *šhûr* « mois » < cl. *šuhûru<sup>n</sup>*, pl. de *šâhr* < cl. *šâhrū<sup>n</sup>*; *'yûb* « défauts » < cl. *'uyûbu<sup>n</sup>*, pl. de *'âib* < cl. *'âibū<sup>n</sup>*; *'qlûb* « cœurs » < *qulûbu<sup>n</sup>*, pl. de *'qâlb* < cl. *qâlbū<sup>n</sup>*; *šdûr* « poitrines » < cl. *šudûru<sup>n</sup>*, pl. de *šâdr* < cl. *šâdrū<sup>n</sup>*; *'yûn* « yeux, sources » < cl. *'uyûnu<sup>n</sup>*, pl. de *'âin* < cl. *'âinu<sup>n</sup>*; *ždûd* « grands-pères » < cl. *žudûdu<sup>n</sup>*, pl. de *žêd<sup>l</sup>* < cl. *žâddu<sup>n</sup>*; etc.

b. — *qtûl* est également le pluriel d'un certain nombre de substantifs qui sont du type *qûtl* < cl. *qûthū<sup>n</sup>* au singulier. Ex. : *žnûd* « soldats » < cl. *žunûdu<sup>n</sup>*, pl. de *žûndu<sup>n</sup>* remplacé à Kfâr'abîda par *žûndê* < cl. *žundiyu<sup>n</sup>*; *brûž* « tours » < cl. *burûžu<sup>n</sup>*, pl. de *bôrž* < cl. *bûržu<sup>n</sup>*; etc.

c. — Il sert de pluriel à quelques substantifs du type *qêtl* < cl. *qêtlū<sup>n</sup>* au singulier. Ex. : *'qdûr* « marmites » < cl. *qudûru<sup>n</sup>*, pl. de *'qôdr* < cl. *qûbru<sup>n</sup>*; *žlûd* « peaux » < cl. *žulûdu<sup>n</sup>*, pl. de *žêd<sup>l</sup>* < cl. *žîldu<sup>n</sup>*; *'lûm* « sciences » < cl. *'ulûmu<sup>n</sup>*, pl. de *'êlu* < cl. *'ilmu<sup>n</sup>*; *bzûr* « graines » < cl. *buzûru<sup>n</sup>*, pl. de *bôzr* < cl. *bîzru<sup>n</sup>*; *'qrûd* « singes, démons » < cl. *qurûbu<sup>n</sup>*, pl. de *'qôrd* < cl. *qîrdu<sup>n</sup>*; etc.

On l'a vu (p. 216), plusieurs substantifs du type *qêtl* < cl. *qêtlū<sup>n</sup>*, qui formaient en classique leur pluriel sur *qutûlu<sup>n</sup>*, forment à Kfâr'abîda leur pluriel sur *qtûlê* < cl. *qutûlatu<sup>n</sup>* : ainsi *žšûra* « ponts » en face du cl. *žusûru<sup>n</sup>*, pl. de *žêsr* < cl. *žîsru<sup>n</sup>*, etc.

d. — Enfin la forme *qtûl* sert de pluriel à un petit nombre de substantifs qui sont au singulier des types *qâteḥ* < cl. *qâtilū<sup>n</sup>* et *qâteḥ* < cl. *qâtalū<sup>n</sup>*. Ex. : *šhûd* « témoins » < cl. *šuhûdu<sup>n</sup>*, pl. de *šâḥeḥ* < cl. *šâhidu<sup>n</sup>*; *'sûd* « lions » < cl. *'usûdu<sup>n</sup>*, pl. de *'âseḥ* < cl. *'âsadu<sup>n</sup>*.

8° *qtil* < cl. *qatilu*<sup>n</sup>.

Cette forme, déjà très peu usitée en arabe classique, est rare aussi à Kfár'abîda et sert de pluriel à deux ou trois substantifs qui sont au singulier des types *qâtl* < cl. *qâthlu*<sup>n</sup> et *qtâl* < cl. *qitâthlu*<sup>n</sup>. Ex. : 'abîd « esclaves noirs » < 'abîdu<sup>n</sup>, pl. de 'abd < cl. 'abdu<sup>n</sup>; ħmîr « ânes » < cl. ħamîru<sup>n</sup>, pl. de ħmâr < cl. ħimâru<sup>n</sup>.

9° *qüttâl* < cl. *quttâlu*<sup>n</sup>.

La forme dialectale *qüttâl* est le représentant régulier du classique *quttâlu*<sup>n</sup> et sert de pluriel à un certain nombre d'adjectifs verbaux du type *qâteḷ* < cl. *qâthlu*<sup>n</sup>. Ex. : žūhhâl « ignorants » < cl. žūhhâlu<sup>n</sup>, pl. de žâhḷ < cl. žâhîlu<sup>n</sup>; sükkân « habitants » < cl. suk-kânu<sup>n</sup>, pl. de sâken < cl. sâkinu<sup>n</sup>; ħöḍḍâr « assistants » < cl. ħuḍ-ḍâru<sup>n</sup>, pl. de ħâḍḍâr < cl. ħâḍîru<sup>n</sup>; šönnâ « apprentis, domestiques » < cl. šunnâ<sup>n</sup>, pl. de šangḷ < cl. šâni<sup>n</sup> « artisan, ouvrier »; nūwâb « délégués » < cl. nūwâbu<sup>n</sup>, pl. de nâyḷ < cl. nâ'îbu<sup>n</sup>; söḷḷâr « habiles, malins » < cl. süḷḷâru<sup>n</sup>, pl. de sâtḍâr < cl. sâtîru<sup>n</sup>; etc. Cette catégorie est encore vivante à Kfár'abîda.

La forme classique *quttalu*<sup>n</sup> qui, on le sait, sert de pluriel aux adjectifs masculins et féminins des types *qâthlu*<sup>n</sup> et *qâthlatu*<sup>n</sup> (tandis que la forme *quttâlu*<sup>n</sup> appartient exclusivement aux adjectifs masculins), a complètement disparu de notre parler. Ainsi des deux formes classiques *šuyyâbu*<sup>n</sup> et *šuyyabu*<sup>n</sup> « absents », pl. de šâ'îbu<sup>n</sup>, le parler de Kfár'abîda n'a conservé que la première, soit *šiyâb* (avec assimilation vocalique de *u* en *ü* et réduction de *ü* en *i*), etc.

10° *qwâtḷ* < cl. *qawâtîlu*<sup>(1)</sup>.

Comme en classique, cette forme est très vivante dans notre parler et sert de pluriel à un grand nombre de substantifs singuliers.

a. — La forme *qwâtḷ* est le pluriel d'un grand nombre de substantifs masculins (singuliers) du type *qâteḷ* < cl. *qâthlu*<sup>n</sup> ou *qâtabu*<sup>n</sup>. Ex. : ħwâtḷem « bagues » < cl. ħawâtîmu, pl. de ħâteḷ < cl. ħâtâmu<sup>n</sup> ou ħâtîmu<sup>n</sup>; <sup>2</sup>/qwâtḷeb « formes de souliers » < cl. qawâtîbu, pl. de <sup>2</sup>/qâteḷ < cl. qâtabu<sup>n</sup> ou qâthîbu<sup>n</sup>; ṭwâb<sup>2</sup>/q « étages » < cl. ṭawâbîqu « poêles », pl. de ṭâb<sup>2</sup>/q < cl. ṭâbaqu<sup>n</sup>; šwârḷeb « moustaches » < cl. šawâribu, pl. de šârḷeb < cl. šâribu<sup>n</sup>; swâḷḷeḷ « rivages (de la mer) » < cl. sawâḷḷîlu, pl. de sâḷḷeḷ < cl. sâḷḷîlu<sup>n</sup>; žwânḷeḷ « ailes » < cl. žawânîḷu, pl. de žânḷeḷ < cl. žânîhu<sup>n</sup> « côte »; etc. Cette catégorie est encore assez vivante dans notre parler.

(1) Dans cette forme, la semi-voyelle *w* n'appartient pas à la racine. Cf. le *w = u* infixe de certains thèmes verbaux, p. 194.

b. — La forme *qwâtel* est également le pluriel d'un certain nombre de substantifs féminins singuliers du type *qâtlé* < cl. *qâtilatu<sup>n</sup>*. Ex. : <sup>ʔ</sup>/*qwâneš* « gésiers » < cl. *qawânišu*, pl. de <sup>ʔ</sup>/*qânsa* < cl. *qânišatu<sup>n</sup>*; *zwâ<sup>ʕ</sup>ʔ/q* « foudres » < cl. *šawâ<sup>ʕ</sup>iqu*, pl. de *zâ<sup>ʕ</sup>/qa* < cl. *šâ<sup>ʕ</sup>iqatu<sup>n</sup>*; *ḥwâḍar*<sup>(1)</sup> « ce qu'il y a de prêt » < cl. *ḥawâḍiru*, pl. de *ḥâḍra* < cl. *ḥâḍiratu<sup>n</sup>*; *ʕwâlēm* « chanteuses de café-concert » < <sup>\*c</sup>*awâlimu*<sup>(2)</sup>; *ḥwâdes* « malheurs » < cl. *ḥawâḍiḍu* « choses nouvelles », pl. de *ḥâdsē* « accident, dispute » < cl. *ḥâḍiḍatu<sup>n</sup>*; etc.

REMARQUE. — La forme *qwâtel* < cl. *qawâtilu* est, on le sait, *qwâte* < cl. *qawâti<sup>n</sup>*, lorsqu'elle sert de pluriel à des singuliers provenant des racines *tertiae w, y* ou <sup>ʔ</sup>. Ex. : *swâ<sup>ʔ</sup>/qe* « ruisseaux » < cl. *sawâqi<sup>n</sup>*, pl. de *sâ<sup>ʔ</sup>/qye* < cl. *sâqiyatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{s-q-y}$ ); *šwârē* « mâts » < cl. *šawâri<sup>n</sup>*, pl. de *šârē* < cl. *šâri<sup>n</sup>* ( $\sqrt{š-r-y}$ ); *dwâ<sup>ʕ</sup>* « imprécations » (cf. cl. *da<sup>ʕ</sup>wâtu<sup>n</sup>*), pl. de *dâ<sup>ʕ</sup>wē* < cl. *dâ<sup>ʕ</sup>watu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{d-ʕ-w}$ ); *ḥwâbē* « grandes jarres » < <sup>\*h</sup>*hawâbiyu* < cl. *ḥawâbi<sup>ʔ</sup>u*, pl. de *ḥâbyē* < cl. *ḥâbi<sup>ʔ</sup>atu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ḥ-b-ʔ}$ ); etc.

11° *qtâyel* < cl. *qatâ<sup>ʔ</sup>ibu*<sup>(3)</sup>.

Comme en classique, cette forme sert de pluriel généralement aux substantifs féminins (singuliers) dont la première ou la deuxième syllabe contient une voyelle longue. Ex. : *ʕâyez* « vieilles femmes » < cl. *ʕâ<sup>ʔ</sup>izu*, pl. de *ʕâz* < cl. *ʕâ<sup>ʔ</sup>izu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ʕ-ʕ-z}$ ); *ʕâyeḅ* « miracles » < cl. *ʕâ<sup>ʔ</sup>ibu*, pl. de *ʕâbē* < cl. *ʕâ<sup>ʔ</sup>ibatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ʕ-ʕ-b}$ ); *ḡrâyeḅ* « choses étranges, faits extraordinaires » < cl. *ḡarâ<sup>ʔ</sup>ibu*, pl. de *ḡrîbē* < cl. *ḡarîbatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ḡ-r-b}$ ); *ʕmâyer* « constructions », pl. de *ʕmâra* < cl. *ʕimâratu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ʕ-m-r}$ ); *ʕrâyes* « épouses » < cl. *ʕarâ<sup>ʔ</sup>isu*, pl. de *ʕrûs* < cl. *ʕarûsu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ʕ-r-s}$ ); *šḥâyef*<sup>(4)</sup> « belles actions » < cl. *šahâ<sup>ʔ</sup>ifu* « pages, feuillet d'un livre », pl. de cl. *šahî<sup>ʔ</sup>fatu<sup>n</sup>*, inusité à Kfâr'abîda, ( $\sqrt{š-ḥ-f}$ ); *mtâyel* « leçons », pl. de *mtîlē*, cf. cl. *muḥâlatu<sup>n</sup>* « supériorité » ( $\sqrt{m-ḥ-l}$ ); *š<sup>ʔ</sup>/qâyel* « échafaudages » < néo-cl. *šaqâ<sup>ʔ</sup>ilu*, pl. de *š<sup>ʔ</sup>/qâlé* < néo-cl. *šiqâlatu<sup>n</sup>* (ital. *scala*); *ʔ/qwâyem* « membres des animaux, listes » < cl. *qawâ<sup>ʔ</sup>imu*, pl. de *ʔ/qâimē* < cl. *qâ<sup>ʔ</sup>imatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{q-w-m}$ ); *ḥwâyež* « effets, bagages » < cl. *ḥawâ<sup>ʔ</sup>izu*, pl. de *ḥâžē*

(1) Employé uniquement dans le sens de « ce qui est présent, prêt » comme dans *žob mn-ḥl-ḥwâḍar* « apporte de ce qu'il y a, des choses qui se trouvent en ce moment », phrase que dit l'hôte à celui qui lui offre l'hospitalité ou le voyageur à l'hôtelier.

(2) Ce mot récemment emprunté (probablement au dialecte d'Égypte) ne possède pas de singulier à Kfâr'abîda.

(3) Ici la consonne <sup>ʔ</sup> devenue *y* à Kfâr'abîda n'appartient pas à la racine primitive. C'est un infixé.

(4) Cf. *bōšḥâifu* « qu'il vive ! », litt. « oh ! ses belles actions ! », pour cl. *bi + šahâ<sup>ʔ</sup>ifi-hi*.

< cl. *ḥāẓatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ḥ-w-ẓ}$ ); etc. Cette catégorie est encore très vivante dans notre parler.

12° *qtālel* < cl. *qatābilu*.

Comme en classique, cette forme sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs quadrilitères masculins ou féminins (singuliers) de types différents. Ex. : *ḍrāḥem* « monnaies d'argent » < cl. *darāḥimu*, pl. de *dérḥem* < cl. *dīrhamu<sup>n</sup>*; *blābəl* « rossignols (oiseau), toupies » < cl. *balābilu*, pl. de *bōlbəl* < cl. *būlbulu<sup>n</sup>*; *ẓwāḥer* « perles » < cl. *ẓawāhiru*, pl. de *ẓāwḥra*, cf. cl. *ẓānharu<sup>n</sup>*; *šnābəl* « mesures qui contiennent six ou huit *medd* », pl. de *sōmbəl*;  $\text{ʔqlāʔql}$  « troubles », pl. de  $\text{ʔqālʔqlē}$  < cl. *qāl-qalatu<sup>n</sup>*; *ḡrābəl* « cribles, blutoirs », cf. cl. *ḡarābilu*, pl. de *ḡār-bəl*, cf. cl. *ḡirbālu<sup>n</sup>*; *dfādē* « grenouilles » < cl. *ḍafāli<sup>n</sup>*, pl. de *dāfil<sup>a</sup>* < cl. *dāfila<sup>a</sup>atu<sup>n</sup>*; *snāseḷ* « chaînes » < cl. *salāsilu*, pl. de *sēnsē* < cl. *silsilatu*; *ʿnābər* « cales » < cl. *ʿanābiru*, pl. de *ʿambaḡ* « (cale), ambre gris » < cl. *ʿānbaru<sup>n</sup>*; etc. Cette catégorie est encore bien vivante dans notre parler. Elle sert à donner des pluriels aux emprunts de date récente. Ex. :  $\text{ʔqnāṣəl}$  « consuls », pl. de  $\text{ʔqōnṣəl}$  « consul, etc.

13° *mqāteḷ* < cl. *maqātīlu* <sup>(1)</sup>.

a. — Comme en classique, la forme *mqāteḷ* sert de pluriel aux substantifs singuliers (masculins ou féminins) qui désignent l'instrument au moyen duquel se fait l'action ou qui indiquent le temps et le lieu où l'on fait une chose. Sur la formation de ces substantifs, cf. plus loin, p. 228. Ex. : *mdāres* « collègues, écoles » < cl. *madārisu*, pl. de *mādrse* < cl. *mādrasatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{d-r-s}$ ); *mḡākeḡb* « bateaux » < cl. *marākibu*, pl. de *mārkeḡb* < cl. *mārkabu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{r-k-b}$ ); *mḡāwəḡ* « éventails » < cl. *marāwiḡu*, pl. de *māruḡa*, cf. cl. *mīrwa-ḡatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{r-w-ḡ}$ ); etc.

*mqāteḷ* < cl. *maqātīlu* prend l'aspect *mqāte* < cl. *maqāti<sup>n</sup>* lorsqu'il sert de pluriel à des substantifs appartenant à des verbes *tertiaie* *w*, *y* ou  $\text{ʔ}$ . Ex. : *māzāre* « canaux » < cl. *māzāri<sup>n</sup>*, pl. de *māzra* <sup>(2)</sup> < cl. *māzra<sup>n</sup>* ( $\sqrt{z-r-y}$ ); *mkāwe* « fers à repasser » < cl. *makāwi<sup>n</sup>*, pl. de *mōkwāye* (à côté de *mōkwe*), cf. cl. *mikwātu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{k-w-y}$ ); *m<sup>c</sup>āni* « significations » < cl. *ma<sup>c</sup>āni<sup>n</sup>*, pl. de *mō<sup>c</sup>na* < cl. *mā<sup>c</sup>na<sup>n</sup>* ( $\sqrt{c-n-y}$ ); *m<sup>n</sup>qāle* « poêles à frire » < cl. *maqāli<sup>n</sup>*, pl. de *mō<sup>n</sup>qlē* < cl. *mīqla<sup>n</sup>* ( $\sqrt{q-l-w}$ ); etc.

(1) Dans cette forme, comme dans les formes de singulier auxquelles elle sert de pluriel, la consonne *m* n'appartient naturellement pas à la racine.

(2) Moins fréquent que *mōzre*.

b. — La forme *mqâṭel* est également le pluriel d'un tout petit nombre de substantifs (singuliers) ayant comme première consonne un *m* préfixe et ne présentant pas le sens caractéristique des précédents. Ex. : *mšâyeb* « malheurs » < cl. *mašâ'ibu*, pl. de *mšibē* < cl. *mašibatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-w-b}$ ); *mḥâwaf* « peurs », pl. de *mḥâfē* < cl. *mahâfatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-w-f}$ ); *mṛâžel* « menaces, hâbleries, bluff », pl. de *mâržlé* ( $\sqrt{r-ž-l}$ ).

14° *'qâṭel* < cl. *'aqâṭihu*<sup>(1)</sup>.

Cette forme est le pluriel d'un petit nombre de noms ayant comme première consonne un *'* n'appartenant pas à la racine. Ex. : *'kâbər* « grands, nobles » < cl. *'akâbiru*, pl. de *'akbar* < cl. *'akbaru* « plus grand » ( $\sqrt{k-b-r}$ ); *'sâwər* « bracelets » < cl. *'asâwiru*, pl. de cl. *'uswâru*<sup>n</sup> (inusité à Kfâr'abîda) ( $\sqrt{s-w-r}$ ); *'yâdē* « mains » < cl. *'ayâdī*<sup>n</sup>, pl. du pl. cl. *'âdī*<sup>n</sup> (inusité dans notre parler), pl. de cl. *yâdu*<sup>n</sup>, dial. *yad*<sup>d</sup>. Cette catégorie n'est plus vivante à Kfâr'abîda.

15° *qatâṭil* < cl. *qatâṭilu*.

La forme *qatâṭil* est le représentant régulier du classique *qatâṭilu* et sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs, généralement quadrilitères, dont la deuxième syllabe contient toujours une voyelle longue. Ex. : *šlâṭīn* « sultans » < cl. *salâṭīnu*, pl. de *šlṭân* < cl. *sulṭânu*<sup>n</sup>; *žmâḥîr* « multitudes » < cl. *žamâḥīru*, pl. de *žamḥûr* < cl. *žumḥûru*<sup>n</sup>; *'qnâḍil* « lampes » < cl. *qanâḍilu*, pl. de *'qandil* le; < cl. *qindilu*<sup>n</sup>; *šyâṭīn* « démons » < cl. *šayâṭīnu*, pl. de *šīṭân* < cl. *šaiṭânu*<sup>n</sup>; *dbâbîr* « frelons », pl. de *dabbûr* < syr. *debbūrâ*; etc. . . . Cette catégorie est une des plus fréquentes et des plus vivantes dans le parler de Kfâr'abîda comme dans tous les parlers libanais.

16° *mqâṭil* < cl. *maqâṭihu*<sup>(2)</sup>.

Le dialectal *mqâṭil* est, comme en classique, le pluriel d'un grand nombre de noms (participes ou substantifs) à initiale *m* préfixe. Ex. : *mfâṭih* « clés » < cl. *mafâṭihu*, pl. de *moftâḥ* < cl. *miftâḥu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{f-t-h}$ ); *mṛâsîl* « envoyés, messagers » < cl. *marâsīlu* « qui marchent vite (chameaux) », pl. de *mōrsâl* < cl. *mīrsâlu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{r-s-l}$  « marcher vite »); *mšâwîr* « voyages, courses » < cl. *mašâwīru* « lieux où l'on expose les chevaux », pl. de *mōšwâr* < cl. *mīšwâru*<sup>n</sup>.

(1) Dans cette forme le *hamza* initial qui existe également dans les formes du singulier, n'appartient pas primitivement à la racine.

(2) Comme dans la forme *mqâṭel* < cl. *maqâṭilu* la consonne *m* est un élément formatif.

( $\sqrt{s-w-r}$ ); *mnāḥīr* «narines, nez» < cl. *manāḥīru*, pl. de *manḥūr* (à côté de *mōnḥār*) < cl. *manḥūru*<sup>n</sup> ( $\sqrt{n-h-r}$ ); *mnā/qīr* «becs d'oiseau» < cl. *manāqīru*, pl. de *mōn<sup>n</sup>/qār* < cl. *minqārū*<sup>n</sup> ( $\sqrt{n-q-r}$ ); *m<sup>c</sup>ālīm* «honoraires des clercs», pl. de *mā<sup>c</sup>lūm* < cl. *mā<sup>c</sup>lūmu*<sup>n</sup> «connu» ( $\sqrt{c-l-m}$ ); etc. Cette catégorie est encore très vivante à Kfār'abāda.

17° *qwātīl* < cl. *qawātīlu* <sup>(1)</sup>.

Cette forme est à Kfār'abāda le pluriel de tous les substantifs masculins ou féminins singuliers des types *qātūl* < cl. *qātūlu*<sup>n</sup> et *qātūle* < cl. *qātūlatu*<sup>n</sup>. Ex. : *ṭwāḥīn* «moulins» < cl. *ṭawāḥīnu*, pl. de *ṭāḥūn* < cl. *ṭāḥūmu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{t-h-n}$ ); *šwāḥī<sup>n</sup>/q* «coqueluches», pl. de *šāḥū<sup>n</sup>/q* ( $\sqrt{s-h-q}$  «sangloter, râler»); *q<sup>n</sup>wāmī<sup>c</sup>*, pl. de *q<sup>n</sup>wāmī<sup>c</sup>* «tout ce qui s'élève en cône, en pointe» ( $\sqrt{q-m-c}$ ); *wāmūd* «colonnes, piliers», pl. de *āmūd*, cf. cl. *amūdu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{c-m-d}$ ); *bwātīr* «nattes de joncs», pl. de *bātīr* ( $\sqrt{b-t-r}$ ); *bwārīd* «fusils», pl. de *bārīde* ( $\sqrt{b-r-d}$ ); *ḥwāšīd* «moissonneurs», pl. de *ḥāšīd*, cf. cl. *ḥāšīdu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-s-d}$ ); etc. Cette catégorie est extrêmement vivante à Kfār'abāda et prend tous les jours la place d'autres formes en train de disparaître.

18° *tqātīl* < cl. *taqātīlu* <sup>(2)</sup>.

Comme en classique, cette forme est à Kfār'abāda le pluriel d'un assez grand nombre de substantifs masculins ou féminins rattachés par le sens au II<sup>e</sup> thème (*qattala*) des verbes trilitères et qui appartiennent aux types *teqtīl* < cl. *taqtīlu*<sup>n</sup> et *teqtīle* < cl. *taqtīlatu*<sup>n</sup>. Ex. : *tšāwīr* «images» < cl. *tašāwīru*, pl. de *tōšwīra* < cl. *tašwīratu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-w-r}$ ); *ṭḥālīl* «autorisations de mariage, dispenses ecclésiastiques pour un mariage», pl. de *teḥlīle*, cf. cl. *taḥlīlu*<sup>n</sup> «action de dénouer» ( $\sqrt{h-t-l}$ ); *ṭḥālīl* «jubilations, allégresses», pl. de *teḥlīl* < cl. *tahlīlu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-t-l}$ ); *t<sup>c</sup>ālīm* «enseignements, catéchisme» < cl. *tā<sup>c</sup>ālīmu*, pl. de *tē<sup>c</sup>līm* < cl. *tā<sup>c</sup>līmu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{c-l-m}$ ); etc. . . . Cette catégorie est encore assez vivante dans notre parler.

## CONCLUSION GÉNÉRALE SUR LES PLURIELS EXTERNES ET INTERNES.

Ici comme dans l'ensemble de son évolution, notre parler, conséquent avec lui-même, a marché vers la simplification.

(1) Dans cette forme la semi-voyelle *w* n'appartient pas à la racine; elle n'existait pas non plus dans les formes nominales correspondantes au singulier.

(2) Dans cette forme de pluriel le *t* initial n'appartient naturellement pas à la racine.

Il manifeste une tendance marquée à sacrifier ou à restreindre au profit du pluriel externe plusieurs formes du pluriel interne qui est considéré comme une des caractéristiques essentielles de l'arabe classique. En effet, parmi les nombreuses formes classiques de pluriel interne, les unes (en assez grand nombre) ont purement et simplement disparu à Kfâr'abîda, les autres sont en train de disparaître; d'autres enfin (les plus nombreuses) sont encore très vivantes et ont, avec les formes de pluriel externe, pris la place des formes disparues ou en train de disparaître.

En sens inverse, les deux formes (déjà classiques) de pluriel externe en *-în* et *-ât* non seulement ont été partout conservées à Kfâr'abîda, mais encore ont supplanté plusieurs des formes de pluriel interne; elles ont quelquefois même été greffées sur des pluriels internes pris sans doute pour des formes de singulier. L'erreur d'ailleurs est explicable, étant donné que toutes les formes classiques de pluriel interne sont de véritables singuliers collectifs à signification plurielle. Les grammairiens de l'arabe classique semblaient les considérer comme tels, lorsqu'ils hésitaient sur le genre et le nombre qu'il fallait leur attribuer <sup>(1)</sup>. On sait en effet que ces formes peuvent être accompagnées en classique des verbes au genre masculin (et alors ils sont au pluriel) ou féminin (et alors ils sont au singulier).

NOTA. — Étant donné que toutes les formes de pluriel interne peuvent ainsi être considérées comme de véritables singuliers et que leur caractéristique tient uniquement à la vocalisation de la racine, il est naturel d'en faire suivre l'étude de celle des formations nominales spéciales au singulier.

### C. SINGULIER : FORMATION DES NOMS.

A la suite des grammairiens arabes anciens, on ne distinguera pas dans l'étude des formations nominales entre les noms proprement dits et les adjectifs <sup>(2)</sup>. Noms et adjectifs seront donc étudiés ensemble en tant qu'ils sont formés à l'aide de préfixes, d'infixes, de suffixes, ou bien à l'aide d'alternances vocaliques ou même de deux de ces moyens à la fois, d'où la division suivante :

1. Formations nominales par préfixation ;
2. Formations nominales par infixation ;

<sup>(1)</sup> Le pluriel du verbe (*turba ruunt*) n'est jamais dans ce cas qu'un accord par syllepse.

<sup>(2)</sup> Il n'y a également aucune raison pour ne pas traiter en même temps la formation des participes. C'est ce que l'on fera ici.

3. Formations nominales par suffixation;
4. Formations nominales comportant à la fois un préfixe et un suffixe;
5. Formations nominales comportant à la fois un infixe et un suffixe;
6. Formations nominales caractérisées par une simple alternance vocalique.

## 1. FORMATIONS NOMINALES PAR PRÉFIXATION D'UN MORPHÈME.

### α. PRÉFIXE *ma-* (*m-*) < cl. *ma-*.

1° Comme en classique, le préfixe *ma-* sert à former les substantifs qui indiquent le lieu et le temps où se fait l'action exprimée par le verbe. Ces substantifs sont tous à Kfár'abîda du type *máqtel* (*máqtal* sous l'influence d'une emphatique), type où ont conflué, par application des lois phonétiques, les deux types classiques *máqtalu<sup>n</sup>* et *máqtihu<sup>n</sup>*. Ceux-ci, on le sait, peuvent se former mécaniquement (il s'agit ici du classique) en substituant *ma-* aux préformatifs de l'aoriste, la voyelle brève de la deuxième syllabe étant *a* ou *i* selon que l'aoriste du verbe trilitère en question présente dans la deuxième syllabe *a* (*u*) ou *i*, à part quelques cas tout à fait exceptionnels. Ex. : *mádbəh* « endroit où l'on immole les victimes, autel » < cl. *mádbahu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\bar{d}-b-h}$  « sacrifier »); *mázles* « lieu de réunion, divan » < cl. *mázlisu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\bar{z}-l-s}$  « siéger »); *mánda<sup>c</sup>* « lieu, place » < cl. *máudi<sup>c</sup>u<sup>n</sup>* ( $\sqrt{w-d-<sup>c</sup>}$  « placer »); *máfra<sup>2</sup>/q* « lieu de séparation, bifurcation de deux chemins » < cl. *máfrigu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{f-r-q}$  « séparer »); *má<sup>2</sup>/qlē<sup>c</sup>* « carrière (de pierres) » < cl. *máqla<sup>c</sup>u<sup>n</sup>* ( $\sqrt{q-l-<sup>c</sup>}$  « arracher »); *mámša* « lieu où l'on marche, corridor » < cl. *mámšā* ( $\sqrt{m-š-y}$  « marcher »); *má'wa* « lieu où l'on s'abrite, refuge » < cl. *má'wa<sup>n</sup>* ( $\sqrt{<sup>2</sup>-w-y}$  « se « retirer pour s'abriter »); *málza* « asile » < cl. *málza<sup>c</sup>u<sup>n</sup>* ( $\sqrt{l-z-<sup>2</sup>}$  « se réfugier »); etc. Cette catégorie de substantifs est très nombreuse et très vivante à Kfár'abîda. — Il en est de même des substantifs du type *máql* < cl. *maqilu<sup>n</sup>* et surtout du type *máql* < cl. *maqálu<sup>n</sup>* faits sur les verbes trilitères *mediae y* ou *w*. Ex. : *mášir* « lieu où l'on arrive, résultat » < cl. *maširu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{s-y-r}$  « arriver »); *mázal* « lieu où l'on passe, droit de passage » < cl. *mázálu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{z-w-l}$  « parcourir »); *má<sup>2</sup>/qám* « lieu où l'on séjourne, lieu consacré à un saint » < cl. *maqámu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{q-w-m}$  « tenir debout »); etc. . . .

2° Le préfixe *ma-* se rencontre aussi dans la formation des substantifs qui indiquent l'instrument dont on se sert pour faire l'action exprimée par le verbe ou qui dénomment le vase dans lequel on met une chose; dans notre parler ces substantifs se forment (sous l'influence du syriaque) sur le type *máqtel*<sup>(1)</sup> et non comme en classique sur le type *míqtalu*<sup>n</sup> (cf. ce qui a été dit p. 103). Ex. : *máyzel* « fuseau », cf. cl. *máyzalu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{\dot{y}-z-l}$  « filer [le lin] »), cf. syr. *ma'zālā*; *málp/qaṭ* « pincettes », cf. cl. *mílqatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{l-q-t}$ ) « ramasser », cf. syr. *malq'atā*; *máibar* « étui à aiguilles », cf. cl. *mí'baru*<sup>n</sup> ( $\sqrt{b-r}$  « piquer »); *mábrad* « lime », cf. cl. *míbradu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{b-r-d}$  « limer »)<sup>(2)</sup>; etc. Cette catégorie est également très vivante dans notre parler.

3° Comme en classique, le préfixe *ma-* se rencontre dans la formation de quelques rares noms d'action (infinitifs) tirés de verbes trilitères au I<sup>er</sup> thème; ex. : *mžá-* « action de venir, venue » < cl. *mažá'u*<sup>n</sup> ( $\sqrt{\dot{z}-y}$  « venir »); *máhrab*<sup>(3)</sup> « action de fuir, échappatoire » < cl. *máhrabu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-r-b}$  « fuir »).

4° *ma-* se rencontre enfin dans la formation des participes passifs de tous les verbes trilitères forts ou faibles au I<sup>er</sup> thème (sauf les verbes *mediae w* ou *y* qui, on l'a déjà fait remarquer plus haut, n'ont plus à Kfár'abída de participes passifs). Ces participes sont toujours du type *maqtúl* < cl. *maqtúlu*<sup>n</sup>. Ex. : *maḍrúb* « frappé » < cl. *maḍrúbu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{d-r-b}$  « frapper »); *masdúd* « bouché » < cl. *masdúdu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-d-d}$  « boucher »); *ma'zún* « permis, autorisé » < cl. *ma'dúnu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-d-n}$  « permettre »); *mó'qré* « lisible » < \**maqrúyu*<sup>n</sup>, cf. cl. *maqrú'u*<sup>n</sup> ( $\sqrt{q-r}$  « lire »); *mórmé* « jeté » < cl. *marmáyu*<sup>n</sup> < \**marmáyu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{r-m-y}$  « jeter »); *móýzé* « pillé » < \**mayzúyu*<sup>n</sup>, cf. cl. *mayúwu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{y-z-w}$  « piller »); *mauzún* « pesé » < cl. *mauzúnu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{w-z-n}$  « peser »); etc. Cette catégorie de participes est très nombreuse et très vivante dans notre parler.

### β. PRÉFIXE *mó-* (*m-*) < cl. *mu-*.

1° Comme en classique, le préfixe *mó-* forme à Kfár'abída quelques rares noms d'instrument du type *móqtol* < cl. *múq-*

(1) La même chose se rencontre en tunisien.

(2) Pourtant le cl. *mínzalu*<sup>n</sup> « faucille » fait exception et devient à Kfár'abída *mónzél* (changement régulier de *ç* en *ö* au contact de *m*) au lieu de \**mánzél* qu'on attendrait; cf. syr. *magg'lā* < \**mang'lā*, la racine étant *n-g-l* « couper, frapper ».

(3) A côté de *máhrúb* dans le dicton suivant : *lmaktúb mā mōnnu máhrúb* « ce qui est écrit, on ne peut pas l'éviter », mais c'est à cause de la rime. Cf. pourtant *máhlúb* « vase dans lequel on trait » en face de cl. *míhlabu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-l-b}$ ).

*tulu*<sup>n</sup>; ainsi par ex. *mōnhql* <sup>(1)</sup> «tamis, crible» < cl. *mīnhulu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{n-h-l}$ ).

2° Il sert également à former dans notre parler, mais beaucoup plus rarement qu'en classique, des noms de lieu et de temps tirés des thèmes de trilitères autres que le premier (I) et des thèmes quadrilitères. Ces noms ont, on le sait, les mêmes formes que les participes qui proviennent des mêmes thèmes. Ex. : *mōstāšfa* «hôpital, lieu où l'on soigne les malades» fait sur le X<sup>e</sup> thème du verbe *šāfā* ( $\sqrt{s-f-y}$  «guérir»); *m'āskar* «camp, lieu où l'on campe» < cl. *mu'āskaru*<sup>n</sup> de *'āskara* «il a campé»; etc.

3° Comme en classique, le préfixe *mō-* se rencontre dans la formation des participes actifs et passifs <sup>(2)</sup> des verbes trilitères et quadrilitères à tous les thèmes (sauf au I<sup>er</sup> thème pour les verbes trilitères). La formation de ces participes suit à Kfār'abīda à peu près les mêmes règles qu'en classique. Ex. : *mōstā'mal* «employé» (quelquefois «employant») < cl. *mustā'malu*<sup>n</sup> ou *mustā'milu*<sup>n</sup> de *stā'mal* «il a employé» < cl. *istā'mala*, X<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{ε-m-l}$ ; *m'ālleṃ* «instruit» ou «professeur» < cl. *mu'āllamu*<sup>n</sup> ou *mu'āllimu*<sup>n</sup> de *'ālleṃ* < cl. *'āllama*, II<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{ε-l-m}$ ; *mdāḥrež* «roulant» < cl. *mudāḥrižu*<sup>n</sup> de *dāḥrež* < cl. *dāḥraža*, I<sup>er</sup> thème quadrilitère; etc.

#### REMARQUE SUR L'EMPLOI DE CES PARTICIPES.

D'une façon générale, les participes actifs, et surtout les participes passifs autres que ceux des verbes trilitères au I<sup>er</sup> thème sont moins vivants à Kfār'abīda qu'en classique. Quelques-uns parmi eux comme le participe passif des verbes trilitères au VII<sup>e</sup> thème et celui (actif et passif) des verbes trilitères au X<sup>e</sup> thème sont encore vivants; d'autres, et c'est l'immense majorité, sont d'un usage assez restreint; enfin quelques-uns ont complètement disparu ou sont en train de disparaître.

#### γ. PRÉFIXE *mō-* (*m-*) < cl. *mī-*.

1° Comme *ma-*, le morphème préfixe *mī-* < cl. *mī-* se rencontre dans la formation des noms qui indiquent le temps et le lieu où se fait l'action exprimée par le verbe. Ceux-ci, très peu nombreux, se forment uniquement de quelques verbes trilitères à première radicale *w* et sont du type *mīqtālu*<sup>n</sup> > *mōqtāl*; ex. : *mīlād* «temps de la naissance, Noël» < cl. *mīlādu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{w-l-d}$  «engen-

(1) Par l'intermédiaire de \**mīnhql*.

(2) Sur la distinction dialectale des deux formes de participes, cf. plus haut, p. 163.

drer»); *mī'ād* «temps de l'accomplissement d'une promesse, rendez-vous» < cl. *mī'ādu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{w-ē-d}$  «promettre»).

2° Le préfixe *mā-* (*m-*) est (comme *mī-* en classique) le morphème caractéristique des noms qui indiquent l'instrument dont on se sert pour faire l'action, lorsqu'ils sont formés sur les verbes trilitères au 1<sup>er</sup> thème; ces noms sont du type *māqāl* < cl. *mī-qālu*<sup>n</sup> pour les verbes III<sup>o</sup> *geminatae* et du type *mōqtāl* pour les autres verbes<sup>(1)</sup>. Ex. : *m'qāš*<sup>s</sup> «ciseaux» < cl. *mīqāšsu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{q-š-š}$  «couper»); *mdāik*<sup>k</sup> «passe-lacet» < cl. *mīdāiku*<sup>n</sup> (*tikkatu*<sup>n</sup> «lacet de pantalon»); *moftāh* «clé» < cl. *mīftāhu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{f-t-h}$  «ouvrir»); *mōnšār* «scie» < cl. *mīnšāru*<sup>n</sup> ( $\sqrt{n-š-r}$  «scier»); *mīzān* «balance» < cl. *mīzānu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{w-z-n}$  «peser»); etc. Cette catégorie de noms est assez vivante à Kfār'abīda.

3° Le morphème préfixe *mī-* du classique, qui se rencontre dans quelques rares substantifs du type *mīqtīlu*<sup>n</sup>, est devenu *ma-* à Kfār'abīda par suite d'une dissimilation vocalique, soit *maqtīl*; ex. : cl. *mīskīnu*<sup>n</sup> «pauvre» > dial. *maskīn* ( $\sqrt{s-k-n}$ ); etc.

#### δ. PRÉFIXE *tē-* (*t-*) < cl. *ta-*.

Comme en classique, le préfixe *t(e)-* ne se rencontre que dans la formation de quelques noms d'action (infinitifs).

1° Il se rencontre naturellement dans les noms d'action de tous les thèmes verbaux dérivés qui le possédaient déjà par le fait même de leur formation, savoir aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> thèmes des verbes trilitères et au II<sup>e</sup> thème des verbes quadrilitères. Ex. : *t'ēllō*<sup>o</sup>/*q* «attachement, action de s'attacher» < cl. *ta'ālluqu*<sup>n</sup>, de *t'āllē*<sup>o</sup>/*q* «il s'est attaché» < cl. *ta'āllaqa*, V<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{ē-l-q}$ ; *tāwōb* «bâillement, action de bâiller» < cl. *taθā'ubu*<sup>n</sup>, de *tāwōb* «il a bâillé» < cl. *taθā'aba*, VI<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{θ-ā-b}$ ; *tbōrtōl* «action de capter» < cl. *tabārṭulu*<sup>n</sup>, de *tbārṭal* «il a été capté» < cl. *tabārṭala*, II<sup>e</sup> thème (quadrilitère) de  $\sqrt{b-r-ṭ-l}$ ; etc.

2° Le préfixe *ta-* se rencontre aussi dans les noms d'action qui sont rattachés par le sens<sup>(2)</sup> au II<sup>e</sup> thème des verbes trilitères

(1) Le troisième type classique (*mīqtalu*<sup>n</sup>) des noms qui indiquent l'instrument a passé dans notre parler à *māqtēl*, comme il a été dit plus haut, p. 229.

(2) Et non par la forme. Le grammairien Al-Kisā'i avait fait remarquer que les habitants de l'Yémen employaient pour la même fonction une forme *qittālu*<sup>n</sup> (cf. syr. *quṭṭālā*), ce qui est plus logique d'après Mgr. Derian, *Gr. Syr.*, p. 281, n. 1.

(type *qattala*). Le type de ces noms, qui était en classique *taqtīlu<sup>n</sup>*, est actuellement à Kfár'abīda *teqtīl*. Ex. : *tē<sup>2</sup>/qtīr* « parcimonie, action de vivre de peu » < cl. *taqtīru<sup>n</sup>*, cf. *'qátter* « il a nourri avec parcimonie » < cl. *qát tara*, II<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{q-t-r}$ ; *teḥmīl* « chargement, action de charger » < cl. *taḥmīlu<sup>n</sup>*, cf. *ḥámmal* « il a chargé » < cl. *ḥámmala*, II<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{h-m-l}$ ; etc. . . . Ces noms d'action sont extrêmement nombreux dans notre parler, comme le sont les verbes eux-mêmes au II<sup>e</sup> thème. (Ce type est également vivant dans d'autres parlers, si l'on en croit MM. Brockelmann, Barth, Landberg.)

ε. PRÉFIXE 'a- < cl. 'a-.

Comme en classique, le préfixe 'a- se rencontre uniquement dans la formation des adjectifs verbaux du type 'áqtel < cl. 'áqtalu, lesquels ont un double emploi :

1° Les adjectifs verbaux du type 'áqtel < cl. 'áqtalu servent à indiquer les couleurs et les difformités physiques du substantif auquel ils se rapportent; ils proviennent alors en général de verbes neutres. Dans ce cas ils forment, on le sait, leur féminin singulier sur le type *qátla* < cl. *qatlá'u* et leur pluriel masculin et féminin sur le type *qútl* < cl. *qútlu<sup>n</sup>*. Ex. : 'ásmar « brun » < cl. 'ásmaru ( $\sqrt{s-m-r}$ ); 'áḥdar « vert » < cl. 'áḥdaru ( $\sqrt{h-d-r}$ ); 'á'ma « aveugle » < cl. 'á'mā ( $\sqrt{m-y}$ ); 'á'raž « boiteux » < cl. 'á'ražu ( $\sqrt{r-ž}$ ); etc. Cette catégorie d'adjectifs est encore très vivante à Kfár'abīda.

2° Les adjectifs du type 'áqtel < cl. 'áqtalu servent aussi à indiquer, à Kfár'abīda comme en classique, le degré de comparaison et correspondent alors au comparatif et au superlatif des langues qui pratiquent ces distinctions. Ex. : 'ákkbar « plus grand » < cl. 'ákkbaru ( $\sqrt{k-b-r}$ ); 'áḥšen « plus beau, meilleur » < cl. 'áḥsanu ( $\sqrt{h-s-n}$ ); 'ášde<sup>2</sup>/q « plus véridique » < cl. 'ášdaqu ( $\sqrt{s-d-q}$ ); etc. Cette catégorie est également très vivante à Kfár'abīda et il y a lieu de faire à son sujet les remarques suivantes.

a. — La forme comparative des adjectifs se forme toujours en classique directement sur une racine verbale; à Kfár'abīda au contraire, elle peut se greffer sur un substantif; ex. : 'áḥmar « moins intelligent », litt. « plus âne » comparatif de *ḥmâr* « âne » < cl. *ḥimâru<sup>n</sup>*; 'áuḥaş « plus grossier, mal élevé », litt. « plus bête sauvage » comparatif de *wáḥš* « bête sauvage » < cl. *wáḥšu<sup>n</sup>*; 'á<sup>2</sup>/qrad « plus intelligent, plus malin », litt. « plus démon, plus singe » comparatif de *'qôrd* « singe, démon » < cl. *qirdu<sup>n</sup>*

«singe»; 'ábdá «plus important, qui doit passer avant» comparatif de bád'u<sup>n</sup> «commencement»; etc.

b. — A la différence du classique, la forme comparative des adjectifs se tire quelquefois à Kfár'abída de thèmes verbaux autres que le I<sup>er</sup> thème ou de thèmes qui expriment un sens non susceptible de nuance d'intensité; ex. : 'áfýed «plus utile» de 'afáda > fál «il a été utile», IV<sup>e</sup> thème de \*fayada; 'ámwæt «plus mou, plus mort», de mât < cl. máta «il est mort»; 'áhşar «plus bref, plus abrégé», cf. ihtaşara «il a abrégé», VIII<sup>e</sup> thème de háşira «il a froid (il est contracté)»; etc.

REMARQUE. — Les préfixes *n-* et *s-* se rencontrent comme en classique dans la formation des noms d'action des verbes trilitères aux VII<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> thèmes; ces noms sont formés non pas directement sur la racine comme les précédents, mais sur les thèmes verbaux en question<sup>(1)</sup>. Ils sont des types (*e*)nqítāl < cl. inqítálu<sup>n</sup> et steqtāl < cl. istiqtálu<sup>n</sup>. Ex. : 'nđmám «action d'être réuni à» < cl. inđimámu<sup>n</sup> ( $\sqrt{d-m-m}$  «réunir»); ste'/qbál «action de bien accueillir» < cl. istiqbálu<sup>n</sup> ( $\sqrt{q-b-l}$  «accueillir»); etc. On n'en a parlé ici que pour mémoire. Du reste, les noms d'action du premier type (inqítálu<sup>n</sup>) sont assez rares à Kfár'abída.

## 2. FORMATIONS NOMINALES PAR INFIXATION D'UN MORPHÈME.

### α. INFIXE -ai- < cl. -ai-.

L'infixe -ai- se rencontre dans la formation des substantifs ou adjectifs diminutifs qui, on le sait, se modèlent en classique, sur le type qutáilu<sup>n</sup> quand ils ont comme base des noms trilitères, et sur le type qutáililu<sup>n</sup> quand ils ont comme base des noms quadrilitères<sup>(2)</sup>.

Tandis qu'il est encore fort vivant dans un grand nombre de dialectes arabes modernes, notamment dans les dialectes maghribins (cf. W. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, XIV, p. 465), le diminutif à infixe -ai- a complètement disparu en tant que *formation vivante* à Kfár'abída et dans tous les parlars libanais; il en est de même, on le sait, de l'arabe égyptien. Ce type, en effet, n'est plus représenté que par un certain nombre de mots très usités encore, qui

<sup>(1)</sup> Ce qui est vrai, également, on l'a vu, de la première catégorie des noms à préfixe *ta-*, p. 231.

<sup>(2)</sup> On sait que l'on a dans ces formations un suffixe au lieu d'un infixe quand le mot base n'a que deux consonnes, cf. 'ubáiyu<sup>n</sup>.

sont souvent des noms propres ou qui expriment l'idée de parenté, mais qui en grande partie ont perdu pour les sujets parlants toute valeur de diminutif et font sur eux l'effet de simples substantifs ou adjectifs. En revanche, pour exprimer le diminutif, notre parler a le plus souvent recours à des tournures ou à des formes nouvelles inconnues de l'arabe classique (cf. plus loin p. 257, etc.).

Cette disparition presque complète des formes classiques du diminutif (alors que presque toutes les autres formes nominales sont bien conservées à Kfâr'abîda) est peut-être due à l'influence de la langue syriaque. Celle-ci, on le sait, a perdu depuis longtemps la forme à infixé du diminutif et l'a remplacée par d'autres formes à suffixes. Le type *qutâih<sup>n</sup>* de l'arabe classique était certainement usité à l'origine en araméen et en hébreu, mais par suite de l'altération de son vocalisme, il a dû peu à peu céder la place à de nouvelles formes (à suffixes) et n'a laissé, en sortant de l'usage, que quelques traces conservées par le syriaque<sup>(1)</sup>.

Voici quelques-uns des mots encore usités à Kfâr'abîda sous la forme diminutive à infixé -ai̇-.

1° Type *qtâil* < cl. *qutâih<sup>n</sup>*. Ex. : *klâib* < cl. *kulâib<sup>n</sup>*, usité à Kfâr'abîda seulement comme nom propre (diminutif de *kâlb* «chien» < cl. *kâlb<sup>n</sup>*); *'bâid* «nom propre d'homme, de localité, de bœuf un peu noir» < cl. *'ubâid<sup>n</sup>*, diminutif de *'abd* «esclave [noir]» < cl. *'abdu<sup>n</sup>*; *šbâib* «un petit jeune homme» < *\*šubaibu<sup>n</sup>*, cf. *šuwâibbu<sup>n</sup>*, diminutif de *šâb<sup>b</sup>* «jeune homme» < cl. *šâbbu<sup>n</sup>*; *dwâik* «petite jarre à long cou, petit oiseau à crête» (cf. cl. *duwâiku<sup>n</sup>*), diminutif de *dik* «coq» < cl. *diku<sup>n</sup>*; *khâil* < cl. *kuhâiu<sup>n</sup>* «nom de bœuf un peu rouge», cf. cl. *'ukâihîlu*, diminutif de *'âkhal* «rougeâtre» < cl. *'âkhalu* «qui a les paupières de couleur brune»; *mlâih* dans *bu mlâih* «mets fait de tranches de pain sec, d'oignons, etc.» diminutif de *môlh* «sel» < cl. *mâlh<sup>n</sup>*; *brâis* dans *bu brâis* «lézard» (cf. cl. *sâmma 'âbrašu* «lézard»), diminutif de *'âbraš* «lépreux, blond» < cl. *'âbrašu*; *štâilê*, diminutif de *\*šâtlê* (féminin) fait sur *šâtl* «seau» < cl. *sâth<sup>n</sup>*; *bnâi* «fils» (terme de tendresse) < cl. *bunâiyu<sup>n</sup>*, diminutif de *'ôbu* «fils» < cl. *ibnu<sup>n</sup>*; *mwâi* «eau» < cl. *muwâiyu<sup>n</sup>*, diminutif de *mâ'u<sup>n</sup>* «eau» (inusité dans

(1) On a dit parfois que l'arabe classique lui-même semblait connaître des exemples de l'altération du vocalisme et surtout de la réduction de la diphthongue -ai̇- caractéristique du diminutif; ex. : *huzaliyu<sup>n</sup>* au lieu de *\*huzâliyu<sup>n</sup>* «le poète de la tribu de *huzâil*»; *šulâmu<sup>n</sup>* «jeune homme» en face du syr. *'laimā*, targ. *'ulaim-*, etc. (cf. RUBENS DUVAL, p. 220). Mais il s'agit évidemment de formations divergentes. Il y a ici deux questions à part : la réduction de la diphthongue et la forme diminutive *qutâlu<sup>n</sup>* (cf. NÖLDEKE, *Beiträge zur semit. Sprachwissenschaft*, p. 36 et suiv.) sur lesquelles il est difficile de se prononcer.

notre parler); *ḥāi* «frère» < cl. *ʾuḥāiyu*<sup>n</sup>, diminutif de *ʾāhu*<sup>n</sup> peu usité sous la forme *ʾah* à Kfárʿabīda<sup>(1)</sup>; *bāi* «père» < cl. *ʾubāiyu*<sup>n</sup>, diminutif de *ʾābu*<sup>n</sup> «père»<sup>(2)</sup>; *ulāid* (pl. *ulāidāt*) «un jeune enfant» < cl. *wulāidu*<sup>n</sup>; *šwāi* «un peu» < cl. *šuwāiyu*<sup>n</sup>, diminutif de *šāi*<sup>n</sup> «chose»; *šwāih* (nom d'une localité à Kfárʿabīda) < cl. *šuwāihu*<sup>n</sup> (ou mieux *šuyāihu*<sup>n</sup>), diminutif de *šāih* «vieillard, cheikh» < cl. *šāihu*<sup>n</sup>; *slāilē*, diminutif de *sāllē* «panier», cf. cl. *sālu*<sup>n</sup>; *skāikē* «petit clou pour suspendre les vêtements», cf. *sēkkē*; *mṛāiyē* «femme, épouse» < \**murāiyatu*<sup>n</sup> < cl. *murāiʿatu*<sup>n</sup>, diminutif de *māra* «femme, épouse» < cl. *mārʿatu*<sup>n</sup>; etc.

2° Type *qtāiyel* < cl. *qutāiyilu*<sup>n</sup>. Les diminutifs de ce type se forment surtout parallèlement aux adjectifs dont la deuxième syllabe contenait une voyelle longue. Ex. : *žmāiyel* (nom propre d'homme, de famille) < cl. *žumāiyilu*<sup>n</sup>, diminutif de *žmīl* «beau» < cl. *žamīlu*<sup>n</sup>; *zʿāiyar* «tout petit» < cl. *šuzʿāiyiru*<sup>n</sup>, diminutif de *zʿīr* «petit» < cl. *šazʿīru*<sup>n</sup><sup>(3)</sup>; *ʾqšāiyar* «très court» < cl. *qušāiyiru*<sup>n</sup>, diminutif de *ʾqšīr* < cl. *qušīru*<sup>n</sup>; *rʾqāiyē*/*q* «très mince» < cl. *ruqāiyiqu*<sup>n</sup>, diminutif de *rʾqī*/*q* «mince» < cl. *ruqīqu*<sup>n</sup>; *uḥāiyed* «tout seul, unique» < cl. *wuḥāiyidu*<sup>n</sup>, diminutif de *uḥīd* «seul, unique» < cl. *wahīdu*<sup>n</sup>; *ʿnāiyē*/*q*<sup>(4)</sup> «sorte de flûte faite avec des roseaux», diminutif de *ʿanāqu* «cou» (inusité à Kfárʿabīda où on a *ʿīn*/*q* < cl. *ʿunqu*<sup>n</sup>); *ʾqrāiyēb* «tout proche», diminutif de *ʾqrib* «proche, voisin» < cl. *qarību*<sup>n</sup>; *yrāiyēb* (nom de famille, d'homme), diminutif de *yrīb* «étranger»; etc. C'est sans doute de ces adjectifs qu'est analogique *ʿmāiyem* < \**ʿumāiyimu*<sup>n</sup> au lieu de *ʿmāim* < cl. *ʿumāimu*<sup>n</sup> également usité, diminutif de *ʿam*<sup>m</sup> «oncle paternel, ami» (employé dans le second sens comme terme de mépris ou de moquerie) < cl. *ʿammu*<sup>n</sup>.

On verra dans l'étude des formes nominales à suffixation ou à simple alternance vocalique quelles formations nominales vivantes notre parler a utilisées pour exprimer la nuance diminutive.

### β. INFIXE -t- < cl. -tī- ou -ta-

L'infixe -t- ne se rencontre, *par contre-coup de la formation verbale*, que dans les noms d'action de verbes trilitères (VIII<sup>e</sup> thème);

(1) On emploie généralement à Kfárʿabīda le mot *ḥū-* pour désigner un ami, un homme quelconque : *trūkna yā ḥūna* «Monsieur» (ou «mon ami» ou bien «ô homme), laisse-nous».

(2) On a également à Kfárʿabīda le mot *bū-* qui sert à appeler un prêtre et rarement un père de famille : *yā būna* (en s'adressant à un prêtre) «mon père».

(3) *š*, on l'a vu, s'est assimilé à la sonore suivante; cf. p. 41.

(4) Dans quelques villages libanais, notamment à Chāmāt (*šāmāt*), on a *ʿnāiyēz*. Aussi vaut-il peut-être mieux rattacher *ʿnāiyē*/*q* à *ʿanāqu* «petite chèvre», cf. *ʿanzatu*<sup>n</sup> «chèvre» (opinion de M. Marçais).

ecs noms appartiennent aux types *qtâl*<sup>(1)</sup> < cl. *iqitâlu*<sup>n</sup>; ex. *hṭ/qâr* « action de mépriser, mépris » < cl. *iḥtiqâru*<sup>n</sup> de *hṭá/qar*: « il a méprisé » < cl. *iḥtâqara* (VIII<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{h-q-r}$ ); *hṭmâl* « action de supporter » < cl. *iḥtimâlu*<sup>n</sup> de *hṭámol* « il a supporté » < cl. *iḥtâmala* (VIII<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{h-m-l}$ ); etc.

### γ. INFIXE -r-.

Comme il a été déjà dit (p. 69), l'infixe -r- se rencontre dans la formation de quelques substantifs isolés; ex. : *kar'ûb*<sup>(2)</sup> « cheville, cou-de-pied », en face du pluriel cl. *ku'ûbu*<sup>n</sup> (le classique a *ka'bu*<sup>n</sup> au singulier) dont il ne provient pas directement (type *qatlûl*).

## 3. FORMATIONS NOMINALES PAR SUFFIXATION D'UN MORPHÈME.

### α. SUFFIXE -ân < cl. -ânu<sup>n</sup> ou -ânu.

1° Comme en classique, le morphème suffixe -ân < cl. -ânu<sup>n</sup> se rencontre dans la formation d'un certain nombre de substantifs. Ex. : *'ensân* « homme » < cl. *'insânu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{'-n-s}$ ), cf. aram. bibl. *'ānaš*; *rîhân* « basilic, myrte » < cl. *raiḥânu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{r-w-h}$  « sentir une odeur »); *hîwân* « animal, tout être qui a vie et sentiment » < cl. *ḥayawânu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-y-y}$  « vivre »); *'qorbân* « offrande » < cl. *qurbânu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{q-r-b}$ ); *tûfân* « déluge, inondation » < cl. *tûfânu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{t-w-f}$ ); etc. Dans cette catégorie le morphème -ân n'est plus vivant et plusieurs de ces mots sont d'origine étrangère.

Notre parler, comme tous les parlers libanais, possède un grand nombre de noms propres formés à l'aide du morphème suffixe -ân. Ex. : *zaidân*<sup>(3)</sup> de *zaid* (nom d'homme); *šehwân* (nom propre  $\sqrt{š-h-w}$  « désirer ardemment »); *sež'ân* (nom d'homme<sup>(4)</sup>  $\sqrt{š-ž-ē}$  « être courageux »); *še'lân* (nom propre d'homme, de famille  $\sqrt{š-ē-l}$  « allumer, exciter »); *šehdân* (nom d'homme  $\sqrt{š-h-d}$  « témoigner »); *'qoblân* (nom d'homme  $\sqrt{q-b-l}$  « accueillir, accepter »); *'ehwân* (nom d'homme  $\sqrt{ē-l-w}$  « être élevé en dignité »); *rešdân* (nom d'homme  $\sqrt{r-š-d}$  « être dans la bonne voie »); *ne'mân* (nom d'homme  $\sqrt{n-ē-m}$  « vivre dans le bien-être »); etc.

(1) *qtâl* n'est qu'une forme schématique.

(2) Sur ce *singulatif* on a refait un nouveau pluriel *hṭā'ib* < \**karā'ibu*.

(3) La conservation de -aī- tient à l'analogie de la forme *zaid* (sans le suffixe -ân).

(4) Dissimilation de š-ž en s-ž.

2° Comme en classique, le morphème  $-\hat{a}n$  < cl.  $-\hat{a}nu^n$  ou  $-\hat{a}nu$  se rencontre dans la formation des adjectifs qui proviennent des verbes trilitères au 1<sup>er</sup> thème (généralement neutres), et qui, à Kfár'abida, indiquent un état passager et accidentel plutôt qu'une qualité permanente. Ex. :  $sekr\hat{a}n$  « ivre » < cl.  $sakr\hat{a}nu$  ( $\sqrt{s-k-r}$  « être ivre »);  $z\hat{e}^c\hat{a}n$  « affamé », cf. cl.  $zau^c\hat{a}nu^n$  ( $\sqrt{z-w-c}$  « avoir faim »);  $ke\hat{s}l\hat{a}n$  « paresseux » < cl.  $kasl\hat{a}nu^n$  ( $\sqrt{k-s-l}$  « être paresseux »);  $m\hat{o}ly\hat{a}n$  « plein, rempli », cf. cl.  $mal'\hat{a}nu$  ( $\sqrt{m-l^2}$  « remplir »);  $telf\hat{a}n$  « qui est à l'extrémité (malade) » ( $\sqrt{t-l-f}$  « périr »);  $^c\hat{e}ll\hat{a}n$  « portant, prenant part à... », dans  $^c\hat{e}ll\hat{a}n\ h\hat{a}m^n$  « prenant part à la peine » ( $\sqrt{^c-t-l}$  « porter »); etc. Cette catégorie d'adjectifs est beaucoup plus nombreuse à Kfár'abida qu'en classique, car elle est extrêmement productive. Notre parler, en effet, emploie de préférence la forme d'adjectifs en  $-\hat{a}n$  là où le classique ne la possède pas, ou du moins la possède en concurrence avec d'autres formes d'adjectifs. Ex. :  $f\hat{o}^o/qd\hat{a}n$  « regrettant, désirant (vermissend) une chose perdue » ( $\sqrt{f-q-d}$  « désirer un objet perdu »);  $h\hat{e}rd\hat{a}n$  « fâché, boudant » < cl.  $h\hat{a}rd\hat{a}nu^n$ , à côté de  $h\hat{a}r\hat{i}du^n$  et  $h\hat{a}r\hat{i}du^n$  ( $\sqrt{h-r-d}$  « bouder »);  $h\hat{e}rn\hat{a}n$  « rétif », opposer cl.  $h\hat{a}r\hat{u}nu^n$  ( $\sqrt{h-r-n}$  « être rétif [cheval] »);  $h\hat{e}zn\hat{a}n$  « triste », opposer cl.  $h\hat{a}z\hat{i}nu^n$  et  $h\hat{a}z\hat{i}nu^n$  ( $\sqrt{h-z-n}$  « être triste »);  $b\hat{o}t\hat{r}\hat{a}n$  « pétulant », opposer cl.  $b\hat{a}t\hat{i}ru^n$  ( $\sqrt{b-t-r}$  « être pétulant »);  $h\hat{e}s\hat{r}\hat{a}n$  « qui perd, perdant », opp. cl.  $h\hat{a}s\hat{i}ru^n$  ( $\sqrt{h-s-r}$  « perdre »); etc.

3° De même qu'en classique, le morphème  $-\hat{a}n$  < cl.  $-\hat{a}nu^n$  sert à former, dans notre parler, un certain nombre de noms d'action (infinitifs), dérivés des verbes trilitères (forts ou faibles) au 1<sup>er</sup> thème. Ex. :  $nesy\hat{a}n$  « action d'oublier, oubli » < cl.  $nisy\hat{a}nu^n$  ( $\sqrt{n-s-y}$ );  $f\hat{i}d\hat{a}n$  « débordement, action de déborder » < cl.  $faya-d\hat{a}nu^n$  ( $\sqrt{f-y-d}$ );  $h\hat{u}s\hat{r}\hat{a}n$  « action de perdre, perte » < cl.  $h\hat{u}s\hat{r}\hat{a}nu^n$  ( $\sqrt{h-s-r}$ );  $h\hat{e}lf\hat{a}n$  « action de jurer, serment » ( $\sqrt{h-l-f}$  « jurer »);  $t\hat{u}r\hat{a}n$  « action de s'envoler, vol » < cl.  $t\hat{a}yar\hat{a}nu^n$  ( $\sqrt{t-y-r}$ ); etc.

### β. SUFFIXES $-\hat{e}$ , $-\hat{a}w\hat{e}$ , $-\hat{a}n\hat{e}$ , $-\hat{z}\hat{e}$ , $-\hat{l}\hat{e}$ , $-\hat{h}\hat{a}na$ .

Les suffixes dialectaux  $-\hat{e}$ ,  $-\hat{a}w\hat{e}$ ,  $-\hat{a}n\hat{e}$ ,  $-\hat{z}\hat{e}$ ,  $-\hat{l}\hat{e}$ ,  $-\hat{h}\hat{a}na$  sont tous vivants et se rencontrent dans la formation d'un très grand nombre de substantifs et d'adjectifs qui expriment une idée d'origine, de famille, de secte, de métier, de qualité, de couleurs, etc. Ces substantifs ou adjectifs de relation sont presque toujours formés à Kfár'abida sur des substantifs, quelques-uns sur des adverbes, mais jamais sur des adjectifs comme cela a lieu en classique. En

revanche, à la différence de la langue classique qui les formait des substantifs singuliers ou des substantifs pluriels ramenés à la forme du singulier, notre parler tire les substantifs ou adjectifs en question aussi bien des noms pluriels que des noms singuliers, sans faire subir aucune modification aux premiers.

Cette catégorie de noms, on l'a dit, est très vivante dans le parler de Kfár'abîda qui, à côté des deux suffixes d'origine classique *-é* < cl. *-iyu<sup>n</sup>* et *-âwé* < cl. *-âwîyu<sup>n</sup>*, possède quatre autres suffixes empruntés à des langues étrangères.

1° Suffixe *-é* < cl. *-iyu<sup>n</sup>*.

Le suffixe *-é* est le représentant régulier du classique *-iyu<sup>n</sup>*. Il s'ajoute purement et simplement aux substantifs singuliers et pluriels. Ex. :

a. — Pour les substantifs singuliers : *'arḏé* « terrestre » < cl. *'arḏiyu<sup>n</sup>*, de *'arḏ* « terre » < cl. *'arḏu<sup>n</sup>*; *lobnâné* « libanais » < cl. *lubnâniyu<sup>n</sup>*, de *lobnân* « Liban » < cl. *lubnânu<sup>n</sup>*; *mârûné* « maronite » < néo-cl. *mârûniyu<sup>n</sup>*, de *mârûn* « Maron (nom propre) »; *wârdé* « couleur de rose » < cl. *wârdiyu<sup>n</sup>*, de *wârd* « rose » < cl. *wârdu<sup>n</sup>*; *msîhé* « chrétien » < cl. *masîhiyu<sup>n</sup>*, de *msîh* « Christ » < cl. *masîhu<sup>n</sup>*; *bâdwé* « bédouin » < cl. *badawîyu<sup>n</sup>*, de *bâdu* « désert » < cl. *bâdwu<sup>n</sup>*; *dâmwé* « sanguin » < cl. *damawîyu<sup>n</sup>* (à côté de cl. *damiyu<sup>n</sup>*), de *dâm<sup>m</sup>* < cl. *dâmu<sup>n</sup>*; etc.

b. — Pour les substantifs pluriels : *sâ'âté* « horloger » < néo-cl. *sâ'âtiyu<sup>n</sup>*, de pluriel *sâ'ât* < cl. *sâ'âtu<sup>n</sup>* pluriel de *sâ'a* « horloge, heure » < cl. *sâ'atu<sup>n</sup>*; *ḡrâihé* « chirurgien » < \**ḡarâ'ihîyu<sup>n</sup>* (cf. cl. *ḡirâhiyu<sup>n</sup>*), de *ḡrâyeh*, pluriel de *ḡîrh* < cl. *ḡîru<sup>n</sup>* « blessure »; *ḡlâlâté* « fabricant de bâts » < \**ḡalâlâtiyu<sup>n</sup>*, de *ḡlâlât* pluriel de *ḡlâl* (pris pour un singulier) < cl. *ḡilâlu<sup>n</sup>*, pluriel de *ḡûlu<sup>n</sup>* « bât » (inusité à Kfár'abîda); *ḡânâté* « hôtelier » < \**ḡânâtiyu<sup>n</sup>* de *ḡânât* pluriel de *ḡân* « hôtellerie » < néo-cl. (turc) *ḡânu<sup>n</sup>*; etc.

2° Suffixe *-âwé* < cl. *-âwîyu<sup>n</sup>*.

Le suffixe *-âwé* s'ajoute uniquement aux substantifs qui se terminent par *â* long pour en former des adjectifs relatifs<sup>(1)</sup>. Ex. : *ḡrensâwé* « français » (cf. néo-cl. *ḡransîyu<sup>n</sup>*), de *ḡransa* < néo-cl. *ḡransâ* « France »; *tûbâwé* « bienheureux » < cl. *tûbâwîyu<sup>n</sup>* (à côté de *tûbarwîyu<sup>n</sup>*), de *tûba* « béatitude » < cl. *tûbâ*; *kḡâr'bidâwé* « habitant de Kfár'abîda », de *Kḡâr'abîda*; *yâḡfâwé* « de Jaffa (orange) », de *yâḡfa* « Jaffa »; *ḡeltâwé* « habitant de Ḥiltâ (village libanais) »; etc.

3° Suffixe *-âné* < néo-cl. *-ânîyu<sup>n</sup>*.

Le suffixe dialectal *-âné* s'ajoute à un certain nombre de sub-

(1) Comme si tous ces adjectifs étaient dérivés de racines *ultimae w.*

stantifs ou d'adverbes pour en faire des adjectifs de relation qui expriment, généralement, un sens abstrait<sup>(1)</sup>. Cette formation en *-âne*, employée par les auteurs arabes modernes qui traitent particulièrement de sujets religieux, est un emprunt à la langue syriaque. Ex. : *rūhâne* « spirituel » < néo-cl. *rūhānīyu*<sup>n</sup>, de *rūh* « esprit, âme » < cl. *rūhu*<sup>n</sup>, cf. syr. *rūhānāyā*; *ʿesdâne* « corporel » < néo-cl. *ʿasadānīyu*<sup>n</sup>, de *ʿasad* « corps » < cl. *ʿasadu*<sup>n</sup>; *ʿelmâne* « laïque, civil » < néo-cl. *ʿalmānīyu*<sup>n</sup>, de *ʿālem* « monde » < cl. *ʿālamu*<sup>n</sup>, cf. syr. *ʿālmānāyā*; *hōʿ/qʿqâne* « juste » < \**haqqānīyu*<sup>n</sup>, de *haʿ/qʿ*<sup>n</sup> « droit, justice » < cl. *hāqqu*<sup>n</sup>; *fūʿ/qâne* « supérieur, extra » < \**fauqānīyu*<sup>n</sup>, de *fāuʿ/q* « au-dessus » < cl. *fāuqu*; *tehtâne* « inférieur » < \**tahtānīyu*<sup>n</sup>, de *tāht* « au-dessous » < cl. *tāhtu*; *helfâne* (à côté de *hlaiʿfâne*) « qui est derrière » < \**hālfānīyu*<sup>n</sup>, de *hālf* « derrière » < cl. *hālfu*; *ʿqōdmâne* (analogie de *helfâne*) « qui est devant » < \**qudmānīyu*<sup>n</sup>, de *ʿqōddām* « devant » < cl. *quddāmu*<sup>n</sup>; etc.

#### 4° Suffixe *-že* < turc *-zi*.

Le morphème suffixe *-že* < turc *-zi* s'est adjoint dans notre parler à un certain nombre de mots pour en former des noms qui, comme en turc, indiquent le métier, la profession, l'habitude, etc. Cette adjonction fait subir aux formes nominales les modifications suivantes : 1. Abrègement de la voyelle longue quand elle se trouve suivie d'un groupe de consonnes : *dūkkānzē* « boutique », de *dūkkān* « boutique » < cl. *dukkānu*<sup>n</sup>; *dūhhānzē* « marchand de tabac », de *dūhhān* < cl. *duhhānu*<sup>n</sup> (ou *duhānu*<sup>n</sup>); 2. Suppression de toute finale vocalique : *həlwānzē* « fabricant, marchand de douceurs », de cl. *hālwānīyu*<sup>n</sup> (même sens) > \**həlwāné*; *ʿqāhužē* « cafetier » < \**ʿqāhwžē*<sup>(2)</sup>, de *ʿqāhwé* « café » < cl. *qāhwatu*<sup>n</sup>; *kūndāržē* « cordonnier », de *kūndāra* « soulier (façon européenne) » < turc *qundura*; 3. Rétablissement analogique d'une semi-voyelle déjà disparue de la forme nominale et vocalisée comme sous 2 : *ʿyāluže* « qui vend cher » < \**ʿyālwžē*, de *ʿyālé* « cher » < cl. *ʿyālin*<sup>n</sup> ( $\sqrt{y-l-w}$ ); *hākužē* « bavard, grand parleur » < \**hākwžē*, de *hāké* < cl. *hākīyu*<sup>n</sup> « parole » ( $\sqrt{h-k-y}$ ); 4. Aucune modification dans les noms qui se terminent par un groupe de consonnes ou par une seule consonne, précédée d'une voyelle brève : *hārbžē* « guerrier, homme de guerre », de *hārb* « guerre » < cl. *hārbu*<sup>n</sup>; *mōʿqlāʿžē* « carrier » (dissimilation régressive de *a* en *e* > *ō*), de *māʿqlē* « carrière » < cl. *māqlaʿu*<sup>n</sup>; *həḍāržē* « marchand de légumes », de *həḍār* « légumes » < cl. *hīḍaru*<sup>n</sup>; *māuʿfōkžē* (à côté de *māuʿfōʿ/qžē*) « qui n'est pas droit, qui tire au flanc », de dial. *māuʿfōk*

(1) Dans la langue philosophique et théologique moderne, et par imitation dans la langue populaire.

(2) Le *w* se vocalise comme à l'initiale (*uṣōlna* < *waṣālnā*).

(ou *mláu fəʔ/q*) « qui ne marche pas droit »; *mzaʕbóržé* « qui trompe, qui triche », de dial. *mzáʕbər* (même sens); dans les derniers exemples il y a, en outre, déplacement de l'accent qui est attiré vers la pénultième. Par analogie avec ces noms on a : *mōʔ/qmárže* « qui joue à un jeu de hasard », cf. cl. *muqámiru* « qui joue avec quelqu'un à un jeu de hasard »; *mōʕmáržé* « maçon », de dial. *mōʕmáré* < \**mōʕmāryu*; 5. Une certaine modification du vocalisme dans les mots empruntés avec le suffixe *-žé* à la langue turque : *ʕarbžé* (à côté de *ʕarbažé*) « cocher » < turc *ʕarabaži*, de turc *ʕaraba* (ar. dial. *ʕarbīyē*); *ʕəbbžé* « artilleur » < turc *ʕəpžü*; *yázəžé* (nom propre d'homme) < turc *yazəži* « écrivain »; etc. Comme on le voit, le morphème *-žé* est assez vivant à Kfárʕabída et dans les parlers libanais comme dans la plupart des parlers arabes modernes.

5° Suffixe *-lé* < turc *-li* (ou *-lu*).

Le morphème suffixe *-lé* provient du turc *-li* et s'ajoute comme lui aux noms pour en former des adjectifs; il n'est pas vivant dans le parler et n'existe, à ma connaissance, que dans *ʕkábórlé* « noble, grand, notable », de *ʕkábər* « grands » < cl. *ʕakábiru* pluriel de *ʕakbaru* « plus grand », et *dommátlé* « consciencieux », de *dómmé* « conscience » < cl. *đimnatu*.

6° Suffixe *-hâna* < turco-pers. *hānē*.

Le suffixe *-hâna* provient du turco-persan *hānē* « maison, domicile » et se rencontre dans la formation d'un certain nombre de substantifs qui désignent, généralement, des établissements publics, des ateliers, etc.; ex. : *baṭrahâna* « maison habitée par un prêtre ou un évêque qui représente le patriarche dans un pays étranger », de *báṭrak* « patriarche » < néo-cl. *báṭraku* (grec); *hást[a]hâna* (à côté de, par dissimilation, *ʕást[a]hâna*) « hôpital », de dial. *hástá* « malade, faible » < turc *hastá*, cf. turc *hastahānē*; *žabahâna* « gibecière, dépôt de munitions, de poudres » < turc *žebhānē* de *žəbə* (pers.) « armure et arme en général »; *mōṭranhâna* « maison habitée par un évêque oriental qui réside dans un pays étranger » < néo-cl. *muṭrānhānatu*, de *muṭrān* « évêque », cf. syr. *meṭrān*; etc.

γ. SUFFIXES *-ya* < cl. *-yāʕu*; *-a* < cl. *-āʕu*, *-āʕu*.

1° Suffixe *-ya* < cl. *-yāʕu*.

Comme en classique, le dialectal *-ya* se rencontre dans la formation d'un très petit nombre de substantifs féminins qui expriment une idée abstraite, comme *kóbrya* « orgueil » < cl. *kibriyāʕu*. Ce morphème n'est plus vivant dans notre parler.

Remarque sur la finale  $-a < \text{cl. } -\hat{a}^n$ .

La finale  $-a$  se rencontre, comme en classique, dans la formation de quelques substantifs masculins et surtout dans celle d'un certain nombre de noms d'action (infinitifs) qui proviennent de verbes *tertia*  $w$  ou  $y$ . Ex. : *réya* «hypocrisie»  $< \text{cl. } r\hat{a}^n$  «apparence» ( $\sqrt{r^2-y}$  «voir»); *zékā* (à côté de *déka* chez quelques vieillards) «pénétration d'intelligence»  $< \text{cl. } \hat{d}ak\hat{a}^n$  ( $\sqrt{\hat{d}-k-y}$  «être doué de pénétration»); *zézā* «rétribution, amende» (cf. *zézā nā/qdā* «peine pécuniaire»  $< \text{cl. } \hat{z}iz\hat{a}^n$ ) ( $\sqrt{\hat{z}-z-y}$  «rétribuer»); *háwa* «air, vent»  $< \text{cl. } haw\hat{a}^n$  ( $\sqrt{h-w-y}$  «souffler»); *šáfa* (à côté de *šáfu* et *šfāwē*) «limpidité, sérénité»  $< \text{cl. } \hat{s}af\hat{a}^n$  ( $\sqrt{\hat{s}-f-w}$  «être limpide»); etc.

2° Suffixe  $-a < \text{cl. } -\hat{a}^n$ .

Comme  $-\hat{a}^n$  en classique, le dialectal  $-a$  se rencontre dans la formation d'un certain nombre de substantifs et d'adjectifs féminins. Ces derniers servent de féminins à ceux des adjectifs du type *'áqtel*  $< \text{cl. } 'áqtalu$  qui sont employés pour désigner les couleurs ou difformités physiques. Ex. : *šáhra* «plein air, rosée»  $< \text{cl. } \hat{s}ahr\hat{a}^n$  «campagne, désert»; *'áhra* «la vierge Marie»  $< \text{cl. } 'adr\hat{a}^n$  «vierge (en général)»; *hámra* «rouge, fém.»  $< \text{cl. } \hat{h}amr\hat{a}^n$  féminin de *'áhma*  $< \text{cl. } 'áhmaru$ ; *'árza* «boîteuse»  $< \text{cl. } 'ar\hat{z}\hat{a}^n$  féminin de *'árāz*  $< \text{cl. } 'árāzu$ ; *húta* «folle»  $< *h\hat{u}t\hat{a}^n$  féminin de *'áhwāt*  $< *'ahwatu$ ; *báhla* «sotte» féminin de *'ábhel*, etc. Ce morphème témoigne encore d'une certaine faculté de reproduction pourvu qu'il s'agisse d'adjectifs.

δ. SUFFIXE  $-\hat{u}t < \text{cl. } -\hat{u}tu^n$ .

Le suffixe  $-\hat{u}t < \text{cl. } -\hat{u}tu^n$ , qui provient (même en classique) d'un emprunt fait au syriaque  $-\hat{u}\theta\hat{a}$ , se rencontre dans la formation d'un petit nombre de substantifs exprimant une idée abstraite ou (dialectalement) l'idée du diminutif. Ex. : *lāhūt* «divinité, théologie»  $< \text{néo-cl. } l\hat{a}h\hat{u}tu^n$ , cf. syr. *'ālāhūθā*; *malkūt* «royaume»  $< \text{cl. } malak\hat{u}tu^n$  ( $\sqrt{m-l-k}$ ), cf. syr. *malkūθā*; *šalbūt* «petit crucifix», cf. *šlib* «crucifix»  $< \text{cl. } \hat{s}alibu^n$  ( $\sqrt{\hat{s}-l-b}$ ). Ce morphème n'est pas plus vivant à Kfár'abīda qu'en classique.

ε. SUFFIXE  $-é < \text{cl. } -atu^n$ .

Le dialectal  $-é$ , correspondant régulier du cl.  $-atu^n$ , sert, comme en classique, à caractériser le genre féminin, et comme tel il se rencontre dans beaucoup de formations nominales. Il s'ajoute alors purement et simplement à la forme masculine pour en faire

un féminin sans ajouter à la signification d'autre nuance que la notion du genre. Aussi, pour éviter des répétitions inutiles, on ne parlera pas ici de cette formation mécanique. On se bornera à traiter des cas où le suffixe *-é* se rencontre dans la formation des substantifs ou des adjectifs à la base desquels il n'y a pas de formations masculines ou du moins de ceux dans lesquels l'adjonction de *-é* amène quelque modification sémantique <sup>(1)</sup>.

1° Comme en classique, le suffixe *-é* se rencontre dans la formation d'un assez grand nombre de substantifs féminins appelés par les grammairiens de l'arabe classique «noms d'unité» <sup>(2)</sup>. Ces substantifs se forment par l'adjonction pure et simple du suffixe *-é* à d'autres substantifs qui indiquent une collection d'êtres de même espèce et on obtient alors l'idée d'unité, d'individualité. Ex. : *wárdé* «une rose» < cl. *wárdatu<sup>n</sup>*, de *wárd* «rose (en général) = des roses» < cl. *wárdu<sup>n</sup>*; *záhra* «une fleur» < cl. *záhratu<sup>n</sup>*, de *záhr* «fleurs» < cl. *záhru<sup>n</sup>*; *wár<sup>2</sup>/qa* «une feuille» < cl. *wáraqatu<sup>n</sup>*, de *wára<sup>2</sup>/q* «feuilles» < cl. *wáraqu<sup>n</sup>*; *náhlé* «une abeille» < cl. *náhlatu<sup>n</sup>*, de *náhl* «abeilles» < cl. *náhlu<sup>n</sup>*; *dámé* en face de class. *'idámu<sup>n</sup>* «ce qu'on mange avec le pain»; *hartúšé* de *hartúš* «cartouches»; *ýörráša*, de *ýörráš* «ortie»; *dai<sup>2</sup>fúra*, de *dai<sup>2</sup>fúr* «figes précoces», etc. Cette catégorie de substantifs est encore assez vivante à Kfár'abída.

2° Comme en classique aussi, le suffixe *-é* se rencontre dans la formation des substantifs féminins qui indiquent que l'action, exprimée par le verbe, a eu lieu une seule fois <sup>(3)</sup>. Ces substantifs sont formés sur le type *qátlé* < cl. *qálatu<sup>n</sup>* lorsqu'ils proviennent de racines trilitères au 1<sup>er</sup> thème. Aux autres thèmes, ils ont les mêmes formes que les noms d'action (infinitifs) des verbes trilitères dont ils proviennent. Notre parler ne possède plus, actuellement, que les substantifs du type *qátlé*. Ceux-ci, en revanche, sont nombreux et la catégorie est vivante. Ex. : *zálsé* «une session» < cl. *zálsatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\check{z}-l-s}$  «s'asseoir»); *dárbé* «un coup» < cl. *dárbatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{d-r-b}$  «frapper»); *hámlé* «ce qu'on porte en une fois» < cl. *hámlatu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{h-m-l}$  «porter»); etc.

Il faut remarquer que, à la différence du classique, notre parler est en train de perdre de vue la nuance spéciale exprimée

(1) Le point de vue envisagé ici n'est donc pas tant un point de vue morphologique qu'un point de vue sémantique.

(2) Cf. ce qu'on appelle des *singulatifs* dans la grammaire de certaines langues celtiques modernes.

(3) Cet emploi est très analogue à celui qui vient d'être signalé («singulatif»).

par la forme *qátlé*. La plupart du temps, en effet, il fait suivre de l'adjectif *wáḥidé* «seule, unique» < cl. *wáḥidatu<sup>n</sup>*<sup>(1)</sup> les substantifs qui indiquent, à eux seuls et par eux-mêmes, en classique, que l'action a eu lieu une seule fois. Ainsi, pour indiquer que l'action exprimée par le verbe *dáraba* «il a frappé» a eu lieu une seule fois, le classique employait simplement le mot *dárbatu<sup>n</sup>*, tandis qu'à Kfár'abída on se sert, de préférence, de *dárbé wáḥidé<sup>(2)</sup>*, ce qui serait une incorrection en classique. La langue classique, on le sait, se servait de l'adjectif *wáḥidatu<sup>n</sup>* uniquement après les substantifs féminins munis déjà du suffixe *-atu<sup>n</sup>* (sans que ce suffixe leur ait donné le sens du singulier), lorsqu'elle veut en former des substantifs qui indiquent que l'action a eu lieu une seule fois. Par exemple, pour exprimer l'idée de «miséricorde, compassion», on disait, en classique, *ráḥmatu<sup>n</sup>*; mais pour exprimer «un seul acte de miséricorde», on ajoutait l'adjectif *wáḥidatu<sup>n</sup>* «seule», et on disait *ráḥmatu<sup>n</sup> wáḥidatu<sup>n</sup>*.

3° Le suffixe *-é* se rencontre dans la formation d'un assez grand nombre de substantifs exprimant une idée abstraite; ces substantifs abstraits se forment par l'adjonction de *-é* aux adjectifs relatifs qui sont, généralement, du type *qátlé* < cl. *qatliyu<sup>n</sup>*, soit donc *qatliyé* < cl. *qatliyatun<sup>n</sup>*. Ils servent à donner une expression substantive à la qualité exprimée par ces adjectifs. Ex. : *zam'iyé* «réunion, assemblée, association» < cl. *zam'iyatun<sup>n</sup>*, de \**zám'é* < cl. *zam'iyu<sup>n</sup>*, adjectif relatif de *zám'* «foule» < cl. *zám'u<sup>n</sup>*; *kamm'iyé* «quantité» < cl. *kamm'iyatun<sup>n</sup>*, de \**kámmé* < cl. *kamm'iyu<sup>n</sup>*, adjectif relatif de *kám* (cf. *kám*) «combien» < cl. *kámmu<sup>n</sup>* «quantité»; *ḥabr'iyé* «une petite nouvelle», de \**ḥabr'iyu<sup>n</sup>*, adjectif relatif de *ḥabar* «nouvelle»; *bard'iyé* «fièvre précédée de frissons», de \**bard'iyu<sup>n</sup>*, adjectif relatif de *bárd* «froid» < cl. *bárdun<sup>n</sup>*; *daur'iyé*, «accès de fièvre qui arrive tous les deux jours», de \**daur'iyu<sup>n</sup>*, adjectif relatif de *dáur* «accès de fièvre, retour» < cl. *dáuru<sup>n</sup>*; *ḥair'iyé* «bonté, avantage» < cl. *ḥair'iyatun<sup>n</sup>*, de *ḥair* «bien» < cl. *ḥáiru<sup>n</sup>*; etc.

Cette catégorie de substantifs est extrêmement vivante à Kfár'abída et comprend même, à la différence du classique, un certain nombre de formes qui expriment une idée concrète. Ex. : *'ard'iyé* «pot de chambre, fond d'un vase, sol d'une maison», de *'árdé* «terrestre» < cl. *'ard'iyu<sup>n</sup>*, adjectif relatif de *'árd* «terre» < cl. *'árdun<sup>n</sup>*; *ṣūfiyé* «vêtement large en laine que portent les prêtres

(1) On se sert souvent à Kfár'abída (comme dans tout le Liban), et dans le même sens, des mots *fárd* «unité» < cl. *fárdun<sup>n</sup>* et *'áwwal* «premier» < cl. *'áwwalu* qu'on met avant le substantif en question : *zábun mōn 'áwwal* (ou *mōn fárd*) *'qámzē* «il l'atteignit d'un seul bond».

(2) Bien qu'on puisse dire quelquefois simplement *dárbé*.

orientaux », de \**šifē*, adjectif relatif de *šif* « laine » < cl. *šifu<sup>n</sup>*; *šamsīyē* « ombrelle (parapluie) », de *šamsē* « solaire, exposé au soleil » < cl. *šamsīyu<sup>n</sup>*, adjectif relatif de *šams* « soleil » < cl. *šamsu<sup>n</sup>*; *ḥellābīyē* « qui donne beaucoup de lait (vache) »; *na<sup>7</sup>/qdiyē* « argent, monnaie de bon aloi » (cf. cl. *dirhamu<sup>n</sup> nāqdu<sup>n</sup>* « monnaie de bon aloi »); *žündiyē* « armée, soldats », de *žünd* < cl. *žundu<sup>n</sup>* « troupes »; *žellābīyē* « tablier, robe large » et beaucoup d'autres exemples.

4° Comme en classique, le suffixe *-ē* se rencontre dans la formation d'un grand nombre de substantifs féminins (noms d'action ou simples substantifs) de significations variées et qui appartiennent à des types différents :

a. — *qūtlē* < cl. *qullatu<sup>n</sup>*, qui indique, généralement, une idée abstraite ou un sens passif; ex. : *ḥómra* « rougeur » < cl. *ḥumratu<sup>n</sup>*; *ḥódra* « verdure, légumes » < cl. *ḥudratu<sup>n</sup>*; *š<sup>o</sup>/qdē* « nœud » < cl. *šūqdatu<sup>n</sup>*; *l<sup>o</sup>/qmē* « bouchée » < cl. *luqmatu<sup>n</sup>*; *šōḥbē* « amitié, société » < cl. *šūḥbatu<sup>n</sup>*; *sūrbē* « grand nombre, plusieurs » < cl. *sūrbatu<sup>n</sup>* « troupe »; etc.

b. — *qētlē* < cl. *qūlatu<sup>n</sup>*, qui indique, généralement, un fragment, une portion, un exemple, etc.; ex. : *ḥōšša* « portion, part » < cl. *ḥūššatu<sup>n</sup>*; *fōr<sup>7</sup>/qa* « parti, division » < cl. *fīrqu<sup>n</sup>*; *šōbra* « leçon, exemple » < cl. *šibratu<sup>n</sup>*; *qōt<sup>a</sup>* « morceau, pièce » < cl. *qūf<sup>a</sup>tu<sup>n</sup>*; *qōšmē* « fragment, division » < cl. *qūšmatu<sup>n</sup>*; *qōšrē* « écorce, peau d'un arbre, coque » < cl. *qūšratu<sup>n</sup>*; *ḥērbē* « ruine » < cl. *ḥīrbatu<sup>n</sup>*; etc.

c. — *qātlē* < cl. *qālatu<sup>n</sup>*, ou *qātalatu<sup>n</sup>*, qui exprime une idée abstraite ou concrète; ex. : *dāylē* « puissance, royaume » < cl. *dāy<sup>l</sup>latu<sup>n</sup>*; *nāḥwē* « magnanimité, fierté » < cl. *nāḥwatu<sup>n</sup>*; *dāi<sup>a</sup>* « village » < cl. *dāi<sup>a</sup>tu<sup>n</sup>*; *qāryē* « bourg » < cl. *qāryatu<sup>n</sup>*; *šāmlē* « bandeau, petit turban » < cl. *šāmlatu<sup>n</sup>*; *šān<sup>a</sup>* « métier » < cl. *šān<sup>a</sup>tu<sup>n</sup>* « œuvre »; *ḥāsne* « aumône, bienfait » < cl. *ḥāsanatu<sup>n</sup>*; *rā<sup>7</sup>/qbē* « cou » < cl. *rāqabatu<sup>n</sup>*; etc.

d. — *qitālē* < cl. *qitālatu<sup>n</sup>* (ou *qutālatu<sup>n</sup>* ou *qatālatu<sup>n</sup>*<sup>(1)</sup>), qui indique généralement une idée abstraite; ex. : *ktābē* « écriture » < cl. *kitābatu<sup>n</sup>*; *tālē* « métier de portefaix » < cl. *itālatu<sup>n</sup>*; *smāḥa* « générosité » < cl. *samāḥatu<sup>n</sup>*; *mḥāra* « habileté » < cl. *māḥāratu<sup>n</sup>*; *štāra* « finesse, habileté » < cl. *šatāratu<sup>n</sup>* « ruse »; *knāsē* « balayures » < cl. *kunāsatu<sup>n</sup>*; *zbālē* « balayures » < cl. *zubālatu<sup>n</sup>*; *ḥsāra* « perte » < cl. *ḥasāratu<sup>n</sup>*; *rāda* « fusillade de réjouissance, fanta-

(1) Les trois formes aboutissent phonétiquement au même résultat dans notre parler. — La deuxième forme (*qutālatu<sup>n</sup>*) indique plus souvent que les autres une notion concrète.

sia, salve" < cl. 'urâdatu<sup>n</sup>; 'mâra « construction, maison » < cl. 'imâratu<sup>n</sup>; etc.

e. — *qtîlê* < cl. *qatîlatu<sup>n</sup>*, qui indique, généralement, une notion concrète et passive; ex. : *kîbê* « écriture » < cl. *katîbatu<sup>n</sup>*; *fîlê* « vertu, mérite » < cl. *fuðîlatu<sup>n</sup>*; *hîrê*<sup>(1)</sup> « natte » < cl. *haðîratu<sup>n</sup>* « claie pour sécher les dattes »; *mdîné* « ville » < cl. *madînatu<sup>n</sup>*; *zîlê* « tresse (de cheveux) » < cl. *zadîlatu<sup>n</sup>* « manière, mode » ( $\sqrt{z-d-l}$  « tresser »); *zîbê* « miracle, merveille » < cl. 'azîbatu<sup>n</sup>; *sfîné* « vaisseau » < cl. *safînatu<sup>n</sup>*; etc.

f. — *qtûlê* < cl. *qutûlatu<sup>n</sup>*. Ex. : *shûlê* « facilité » < cl. *suhûlatu<sup>n</sup>*; 'mûlê « salaire du courtier », cf. cl. 'umâlatu<sup>n</sup>; *ðûbê* « difficulté » < cl. *su'ûbatu<sup>n</sup>*; *zûbê* « célibat » < cl. 'uzûbatu<sup>n</sup>; *ftûwê* « générosité, qualités mâles » < cl. *futûwatu<sup>n</sup>*; *mrûwê* « virilité, courage » < cl. *murûwatu<sup>n</sup>* (à côté de *murû'atu<sup>n</sup>*); etc. Cette catégorie, qui exprime généralement une idée d'intensité, provient presque toujours de racines à valeur intransitive.

NOTA. — Toutes ces formes nominales, avec d'autres moins importantes, sont encore bien représentées dans le parler de Kfâr'abîda.

5° Le suffixe *-ê* se rencontre également dans la formation d'un certain nombre de substantifs féminins (appartenant à des types différents) qui expriment l'idée du diminutif dans le parler de Kfâr'abîda. Ex. : *ðandû'/qa* « petite caisse », de *ðandû'/q* « caisse, malle » < cl. *ðandû'qu<sup>n</sup>*; *fatfûté* « une miette de pain » < syr. *paθpāθā* (cf. ar. cl. *futātu<sup>n</sup>*); *saksûkê* « barbiche »; *baðbûða* « petit morceau de charbon ou de bois allumé », cf. dial. *baðbûð* « prunelle de l'œil »; *má'zîné* (plus souvent *m'âzîné*) « petit pétrin », de *má'zîen* « pétrin » < cl. *mî'zanu<sup>n</sup>*; *dûkkânê* « petite boutique, jolie boutique », de *dûkkân* « boutique, magasin » < cl. *dukkân<sup>n</sup>*; *sekkîné* « petit canif », de *sekkîn* « canif, couteau » < cl. *sikkînu<sup>n</sup>*; *dálwê* « petit seau en bois », de *dálu* « seau » < cl. *dálwu<sup>n</sup>* (cf. p. 116); *zârða* « clochette », de *zârð* « cloche » < cl. *zârasu<sup>n</sup>*; *dánbê* « petite queue », de *dánêb* « queue » < cl. *dánabu<sup>n</sup>*; etc.

REMARQUE I. — Les formes nominales du classique qui indiquent la manière dont l'action exprimée par le verbe est faite et qui se forment des verbes trilitères (forts ou faibles) au I<sup>er</sup> thème sur le type *qîllatu<sup>n</sup>* n'ont laissé aucune trace dans notre parler, où ils sont périphrasés par le mot *môl* « comme » < cl.

(1) Cf. cl. *haðîru<sup>n</sup>* « tissu, natte ».

*míthlu*<sup>n</sup> et, quelquefois, par le dialectal *zái* « comme ». Ainsi, en face du cl. *mašáitu míšyata l-mu'áddabi* « j'ai marché la marche (c'est-à-dire je me suis conduit à la manière) d'un homme bien élevé », on a dans notre parler *mšít mól* (ou *zái*) *el-m'áddeb*.

Cependant, le parler de Kfár'abída possède encore quelques-uns de ces noms de manière aux autres thèmes des verbes trilitères que le I<sup>er</sup> thème (mêmes formes que les noms d'action de ces verbes); ex. : *ntášru ntšár ež-žrád* « ils se sont répandus comme (à la manière de) les sauterelles » < cl. *intášarū (i)ntišāra l-žarādi*.

REMARQUE II. — Sauf *qátlatu*<sup>n</sup>, représenté encore par *dāhyé* « homme très rusé, très ingénieux » < cl. *dāhiyatū*<sup>n</sup>, les types classiques *qattálatu*<sup>n</sup>, *qatūlatu*<sup>n</sup>, *qútalatu*<sup>n</sup>, qui formaient quelques noms à signification masculine (et intensive), ne sont plus représentés dans notre parler.

#### 4. FORMATIONS NOMINALES COMPORTANT À LA FOIS UN MORPHÈME PRÉFIXE ET UN INDICE SUFFIXE.

α. *ma-* + [RACINE] + *-é* < cl. *ma-* + [RACINE] + *-atu*<sup>n</sup>.

1° Comme en classique, le cumul du préfixe *ma-* (*m-*) et du suffixe *-é* se rencontre dans la formation d'un certain nombre de noms de lieu avec nuance accessoire indiquant que l'action exprimée par le verbe est répétée. Ces noms de lieu sont du type *máqtlé* < cl. *máqталatu*<sup>n</sup> (ou *máqtilatu*<sup>n</sup>, *máqtulatu*<sup>n</sup>), lorsqu'ils relèvent de racines trilitères sans consonne faible, et du type *mqálé* < cl. *maqálatu*<sup>n</sup>, lorsqu'ils relèvent de racines *mediae w* ou *y*. Ex. : *má'qbra* « cimetièrre » < cl. *máqbaratu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{q-b-r}$ ); *máš-býa* « teinturerie » < cl. *mášbaýatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-b-y}$ ); *mýára* « caverne » < cl. *maýáratu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{y-w-r}$ ); *mnára* « minaret » < cl. *manáratu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{n-w-r}$ ); etc.

2° Comme il a été dit à propos du préfixe *ma-* (p. 230), le cumul de *m(a)-* et de *-é* se rencontre dans la formation dialectale d'un certain nombre de substantifs qui indiquent l'instrument au moyen duquel on fait l'action; ces substantifs sont, à Kfár'abída, du type *máqtlé* (cf. cl. *miqталatu*<sup>n</sup>). Ex. : *mál<sup>c</sup>/qa* « cuiller, truelle », cf. cl. *mil<sup>c</sup>aqatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{l<sup>c</sup>-q}$ ); *mán<sup>2</sup>/qlé*<sup>(1)</sup> « tout ce qui sert au trans-

(1) Dans le deuxième sens il représente le turc *manqala* (même sens).

port, espèce de jeu arabe à casiers», cf. cl. *miḡqalatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{n-q-l}$ ); *máruḡa* «éventail», cf. cl. *mirwaḡatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{r-w-h}$ ); *máẓrfé* «pelle, râteau», cf. cl. *míẓrafatu*<sup>n</sup>; etc.<sup>(1)</sup>. Cette catégorie, ainsi que la précédente, est encore bien vivante à Kfár'abîda.

3° Le cumul du préfixe *ma-* et du suffixe *-é* se rencontre enfin à Kfár'abîda dans un certain nombre de substantifs qui expriment une idée abstraite et sont du type *máqtlé* < cl. *máqṭalatu*<sup>n</sup><sup>(2)</sup>. Ex. : *mádhké* «un ridicule, objet de risée» ( $\sqrt{d-h-k}$  «rire»<sup>(3)</sup>); *máshya* «ridicule, risée» < cl. *másharatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-h-r}$ ); *mášiḡa* «république, fonction de maire de village» ( $\sqrt{\check{s}-y-h}$ ); *máṣḡha* «emploi, avantage, occupation» < cl. *máṣḡahatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-l-h}$ ); *mó'rfé* (*má'rfé*) «connaissance» < cl. *má'rifatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{c-r-f}$ ); *mášýlé* «occupation» (dans *mā'ēndēk lā šūyl ulā mášýlé* «tu n'as rien à faire») < cl. *mášýlatu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{\check{s}-y-l}$ ); *mádbḡa* «carnage» ( $\sqrt{d-b-h}$  «tuer»); etc. Ces substantifs abstraits, qui sont en majeure partie des noms d'action, sont assez nombreux et assez usités à Kfár'abîda.

REMARQUE. — Les substantifs classiques du type *máqṭalatu*<sup>n</sup>, qui indiquent le lieu où l'action se fait fréquemment, servent, quelquefois aussi, on le sait, à indiquer le lieu où une chose se trouve en abondance. Ils sont très rares dans ce dernier emploi à Kfár'abîda et ne sont plus représentés que par deux ou trois exemples comme *mó'/qtâyé* «champ de concombres»<sup>(4)</sup>, cf. cl. *máqṡa'atu*<sup>n</sup>, de *má'/qté* «concombres», cf. cl. *qíṡá'u*<sup>n</sup>; *máštlé* «pépinière, semis», de *šáil* «plant» < syr. *šēṡlā* (cf. hébr. *šāṡal*).

β. *mō-* + [RACINE] + *-é* < cl. *mī-* + [RACINE] + *-atu*<sup>n</sup>.

Le cumul du préfixe *mō-* et du suffixe *-é* ne se rencontre, à Kfár'abîda, que dans la formation d'un petit nombre de substantifs qui indiquent l'instrument avec lequel se fait l'action exprimée par le verbe et qui proviennent de racines à troisième radicale faible. Ils sont du type *móqtálé*, cf. cl. *miqtálu*<sup>n</sup>. Ex. : *móšlâyé* «piège», cf. cl. *mišlātu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-l-y}$ ); *móšfâyé* «filtre», cf. cl. *mišfātu*<sup>n</sup> ( $\sqrt{s-f-w}$ ); *móhḡâyé* «sac à fourrage, musette», cf. cl. *mih-*

(1) Seul le cl. *miknasatu*<sup>n</sup> «balai» ( $\sqrt{k-n-s}$ ) fait exception et garde dans notre parler sa forme ancienne, soit *möknsé* au lieu de \**máknsé*. Opposez ce qui a été dit plus haut sur la substitution générale de *ma-* à *mī-* dans notre parler, p. 229 et déjà plus haut.

(2) Quelquefois *maqṭilatu*<sup>n</sup> et *maqṭulatu*<sup>n</sup>.

(3) Sur le changement de *d* en *ḍ*, cf. *Phonétique*, p. 56.

(4) D'où également un «concombre», plur. *má'/qté*.

$l\hat{a}t\hat{u}^n$  ( $\sqrt{h-l-y}$ ); etc. Cette catégorie est encore vivante à Kfár- $\hat{a}b\hat{i}d\hat{a}$ <sup>(1)</sup>.

$\gamma$ .  $m-$  + [RACINE] +  $-é$  < cl.  $mu-$  + [RACINE] +  $-atu^n$ .

Le cumul du préfixe  $m-$  < cl.  $mu-$  et du suffixe  $-é$  <  $-atu^n$  se rencontre uniquement dans la formation des noms d'action (infinitifs) pour tous les verbes trilitères employés au III<sup>e</sup> thème (type  $q\hat{a}tala$ ), en tant du moins qu'ils sont usités dans notre parler. Le type de ces noms d'action est partout  $m\hat{q}\hat{a}l\hat{e}$  < cl.  $mu-q\hat{a}talu^n$ . Ex. :  $m\hat{z}\hat{a}m\hat{l}\hat{e}$  « action de bien agir envers quelqu'un » < cl.  $mu\hat{z}\hat{a}malatu^n$ , de  $\hat{z}\hat{a}m\hat{l}$  < cl.  $\hat{z}\hat{a}mala$ , III<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{\hat{z}-m-l}$ ;  $m'\hat{q}\hat{a}ul\hat{e}$  « action de s'entretenir, de convenir de quelque chose avec quelqu'un »<sup>(2)</sup> < cl.  $mu\hat{q}\hat{a}walatu^n$ , de  $'\hat{q}\hat{a}w\hat{l}$  < cl.  $q\hat{a}wala$ , III<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{q-w-l}$ ; etc.

$\delta$ .  $t\hat{e}-$  + [RACINE] +  $-é$  < cl.  $ta-$  + [RACINE] +  $-atu^n$ .

Le cumul du préfixe  $t\hat{e}-$  et du suffixe  $-é$  se rencontre, comme en classique, dans la formation d'un certain nombre de noms d'action rattachés par le sens (et non par la forme)<sup>(3)</sup> aux verbes trilitères du II<sup>e</sup> thème. Ces noms sont formés sur le type  $t\hat{e}q\hat{l}\hat{e}$  < cl.  $t\hat{a}q\hat{l}\hat{i}latu^n$ . Ex. :  $t\hat{o}'/q\hat{d}m\hat{e}$  « offrande, action d'offrir » < cl.  $t\hat{a}q\hat{d}imatu^n$ , cf.  $'\hat{q}\hat{a}dd\hat{e}m$  « il a offert » < cl.  $q\hat{a}ddama$ , II<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{q-d-m}$  « être le premier, aborder quelqu'un »;  $t\hat{u}šy\hat{e}$  « recommandation, action de recommander, annonce faite dans les églises », cf. cl.  $t\hat{a}u\hat{s}iyatu^n$ , de  $w\hat{a}š\hat{s}a$  « il a recommandé » < cl.  $w\hat{a}š\hat{s}\hat{a}$ , II<sup>e</sup> thème de  $\sqrt{w-s-y}$  « unir, être contigu »; etc. Cette catégorie est encore assez vivante à Kfár- $\hat{a}b\hat{i}d\hat{a}$ .

(1) Rappelons, à ce propos, que le parler connaît un certain nombre de substantifs féminins qui remplacent la terminaison ancienne  $-\hat{a}t\hat{u}^n$  par  $-\hat{a}y\hat{e}$ , cf. dial.  $m\hat{r}\hat{a}y\hat{e}$  « miroir », en face de  $*m\hat{i}r\hat{a}t\hat{u}^n$  < cl.  $m\hat{i}r\hat{a}t\hat{u}^n$ ;  $'\hat{s}\hat{a}y\hat{e}$  « bâton », en face de néo-cl.  $'a\hat{s}\hat{a}t\hat{u}^n$  (cl.  $'a\hat{s}\hat{a}$  > dial.  $'a\hat{s}\hat{a}$ );  $m\hat{o}'z\hat{a}y\hat{e}$  « chèvre », en face de  $*m\hat{i}'z\hat{a}t\hat{u}^n$  (cf. cl.  $m\hat{i}'z\hat{a}'u^n$ );  $m\hat{o}h\hat{b}\hat{a}y\hat{e}$  « trésor caché, cachette », en face de  $*m\hat{a}h\hat{b}\hat{a}t\hat{u}^n$  (cf. cl.  $m\hat{a}h\hat{b}\hat{a}'u^n$ ); etc. M. Marçais me fait observer que ce procédé est très fréquent dans les dialectes arabes, particulièrement en tunisien, et il est probablement d'origine morphologique : on rend apparente, au moyen du  $-y\hat{e}$  final, la caractéristique d'un féminin qui risquait de disparaître. Le seul moyen d'empêcher le genre féminin de se confondre ici avec le genre masculin était d'en extérioriser le signe morphologique : le classique réalisait cette extériorisation, p. ex. pour  $m\hat{i}k\hat{w}\hat{a}t\hat{u}^n$ , au moyen de  $-tu^n$ ; le postclassique l'avait réalisé en transformant  $'a\hat{s}\hat{a}$  en  $'a\hat{s}\hat{a}t\hat{u}^n$ ; le dialecte a perdu de bonne heure ce procédé qu'il remplace par  $-é$ , signe morphologique équivalent du féminin, et remédie à l'hiatus après  $-\hat{a}$  ( $-\hat{a}$ ) par l'intercalation de la consonne  $y$  : hiatus évité au minimum de frais (sous l'influence des racines à 3<sup>e</sup> consonne faible, et  $w$  étant ramenés à  $y$ ).

(2) Palabre (sens commercial).

(3) La forme, en effet, est évidemment celle du I<sup>er</sup> thème.

## 5. FORMATIONS NOMINALES COMPORTANT À LA FOIS UN MORPHÈME INFIXE ET UN INDICE SUFFIXE.

Les formations nominales comportant à la fois un infixe et un suffixe ne se rencontrent, à Kfár'abîda, que dans un certain nombre de diminutifs féminins. L'infixe est alors toujours *-aî-* et le suffixe *-é* < cl. *-atu<sup>n</sup>*. Ex. : *twáîné* (cf. cl. *tuyáînatu<sup>n</sup>*), diminutif de *tîné* « figuier » < cl. *tînatu<sup>n</sup>*; *'wáîné* (cf. cl. *'uyáînatu<sup>n</sup>*), diminutif de *'áîñ* « œil, source » < cl. *'áînu<sup>n</sup>*<sup>(1)</sup>; *'qáîbé* « petite montée, nom d'un village libanais » < cl. *'uqáîbatu<sup>n</sup>*, diminutif de *'á/qbè* « montée » < cl. *'áqabat<sup>n</sup>*; *'qláî'a* (nom de plusieurs villages libanais) < cl. *quláî'atu<sup>n</sup>* « petite forteresse », diminutif de *'qál'a* « forteresse » < cl. *qál'atu<sup>n</sup>*; *máîmé* « chère mère » < cl. *'umáîmatu<sup>n</sup>*, diminutif de *'óm<sup>m</sup>* « mère » < cl. *'úmmu<sup>n</sup>*; *t'áîlbè* « morceau de bois qu'on met au bout de la charrue pour la fixer », diminutif de *thá'labu<sup>n</sup>* « bout du bois de la lance qu'on emboîte dans le fer » (inusité dans ce sens à Kfár'abîda); *háîyé* (à côté de *háit-*) « sœur » < cl. *'uháîyatu<sup>n</sup>*, diminutif de *'úht* « sœur », < cl. *'úhtu<sup>n</sup>*; *bnáîyé* < cl. *bnáîyatu<sup>n</sup>*, diminutif de *bónt* « fille » < cl. *bíntu<sup>n</sup>*; *šwáîyé* « peu de chose », cf. cl. *šuwáiyu<sup>n</sup>*, diminutif de *ši* « chose » < cl. *šáí'u<sup>n</sup>*<sup>(2)</sup>.

## 6. FORMATIONS NOMINALES CARACTÉRISÉES PAR UNE SIMPLE ALTERNANCE VOCALIQUE.

Comme en classique, les formes nominales caractérisées par une simple alternance vocalique<sup>(3)</sup>, sont extrêmement nombreuses dans notre parler. La plupart d'entre elles appartiennent, quoiqu'en proportions différentes, aux substantifs et aux adjectifs; quelques-unes, au contraire, appartiennent seulement aux substantifs, tandis que d'autres ne comprennent que des adjectifs. En outre, parmi les formes classiques, les unes sont encore très vivantes à Kfár'abîda; d'autres, au contraire, sont déjà tombées ou sont en train de tomber en désuétude; quelques-unes, enfin, qui étaient très usitées en classique, ont entièrement ou presque

<sup>(1)</sup> Cf. le dicton local : *tále' 'at'wáîné wáqa' bôl'wáîné* « il est monté sur le petit figuier et il est tombé dans la petite source (c'est-à-dire dans le puits) ».

<sup>(2)</sup> Dans *háîyé*, *bnáîyé* et *šwáîyé* il y a, à vrai dire, cumul de deux suffixes et non pas d'un infixe et d'un suffixe, ce qui tient au monosyllabisme du mot simple.

<sup>(3)</sup> On fait naturellement abstraction ici des finales classiques *-u<sup>n</sup>*, *-i<sup>n</sup>*, *-a<sup>n</sup>* (*-u*, *-a*) qui, à une époque extrêmement ancienne, ont pu être de vrais morphèmes, mais ne comptent absolument pas pour les parlers modernes.

entièrement disparu, tandis que quelques autres, vivantes ou non dès le classique, sont encore productives. On ne passera naturellement ici en revue que les formes nominales qui sont encore vivantes à Kfár'abîda ou qui, du moins, sont encore représentées dans notre parler.

α. *qátl* < cl. *qátlh<sup>n</sup>*.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde.)

Cette forme comprend, à la fois, des substantifs et des adjectifs.

1° *Substantifs*. — La forme *qátl* est très usitée à Kfár'abîda dans les substantifs et englobe, comme la plupart des formes suivantes, de simples substantifs aussi bien que des noms d'action, des substantifs qui proviennent de racines verbales existantes aussi bien que des substantifs qui n'ont pas en face d'eux de racines dont ils dérivent, enfin des substantifs concrets aussi bien que des substantifs abstraits<sup>(1)</sup>. Ex. : <sup>ʾ</sup>*qárn* « corne » < cl. *qármu<sup>n</sup>*; *ʿáin* « œil » < cl. *ʿáinu<sup>n</sup>*; *kárm* « vigne, champ de vignes » < cl. *kármu<sup>n</sup>*; *šáhu* « sérénité (du temps) » < cl. *šáhwu<sup>n</sup>*; *náfs* « âme » < cl. *náfsu<sup>n</sup>*; *šáum* « jeûne » < cl. *šáumu<sup>n</sup>*; *dárb* « action de frapper » < cl. *dárbu<sup>n</sup>*; etc.

2° *Adjectifs*. — Les adjectifs du type *qátl* sont, comme en classique, très rares à Kfár'abîda où ils ne sont plus représentés que par quelques exemples : *šáʿb* « difficile » < cl. *šáʿbu<sup>n</sup>*; *ráhb* « vaste » < cl. *ráhb<sup>n</sup>*. Ces adjectifs, on le sait, proviennent de verbes intransitifs.

β. *qútl* < cl. *quṭlu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *u* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde.)

Comme la forme précédente, *qútl* comprend à la fois des substantifs et des adjectifs.

1° *Substantifs*. — Les substantifs du type *qútl* sont assez nombreux à Kfár'abîda et ont, les uns une valeur concrète, les autres une valeur abstraite. Ex. : *ʿúšb* « herbe verte » < cl. *ʿúšbu<sup>n</sup>*; *žúr<sup>n</sup>* « auge, petit bassin » < cl. *žúrnu<sup>n</sup>*; *dóbb* « ours » < cl. *dúbbu<sup>n</sup>*; *hóbz* « pain » < cl. *húbzu<sup>n</sup>*; *žúrḥ* « blessure » < cl. *žúrḥu<sup>n</sup>*; *ʿád* « morceau

<sup>(1)</sup> On se contentera ici de donner, sans distinction, les exemples de substantifs concrets ou abstraits, de noms d'action ou de simples substantifs, de substantifs provenant de racines verbales ou ayant une existence indépendante. De même pour les formations suivantes.

de bois » < cl. *ʿūdu*<sup>n</sup>; *šobḥ* « matin » < cl. *šubḥu*<sup>n</sup>; *žū*<sup>c</sup> « faim » < cl. *žūʿu*<sup>n</sup>; *žūd* « générosité » < cl. *žūdu*<sup>n</sup>; *bōyḍ* « haine » < cl. *būyḍu*<sup>n</sup>; *ḥób*<sup>b</sup> « amitié, amour » < cl. *ḥabbu*<sup>n</sup>; etc.

Le type *qūtl* comprend également les substantifs de deux à dix qui indiquent les fractions : *nōš*<sup>s</sup> « moitié » < cl. *nūšfu*<sup>n</sup> (ou *nīšfu*<sup>n</sup>); *tūlt* « tiers » < cl. *θūlθu*<sup>n</sup> (ou *θūluθu*<sup>n</sup>); *rób*<sup>c</sup> « quart » < cl. *rūbʿu*<sup>n</sup>; etc.

2° *Adjectifs*. — Les adjectifs du type *qūtl* sont peu nombreux et appartiennent en général à des racines faibles. Ex. : *mōr*<sup>r</sup> « amer » < cl. *mūrru*<sup>n</sup>; *mōz*<sup>z</sup> « aigret, insipide » < cl. *mūzzu*<sup>n</sup>; *ḥūr*<sup>r</sup> « libre, franc » < cl. *ḥūrru*<sup>n</sup>; *ḥūlu* « doux » < cl. *ḥūluwu*<sup>n</sup>; *sūḥn* « chaud » < cl. *sūḥu*<sup>n</sup>. Ces adjectifs, on le sait, proviennent de verbes intransitifs de même que ceux du type *qātu*<sup>n</sup>.

γ. *qétl* < cl. *qātu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *i* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde.)

Le type *qétl* ne comprend plus d'adjectifs à Kfár'abīda; par contre il fournit un grand nombre de substantifs généralement concrets. Ex. : *mōlh* « sel » < cl. *mīlhu*<sup>n</sup>; *mōlk* « domaine, propriété » < cl. *mīlku*<sup>n</sup>; *dōbs* « moût cuit et réduit en sirop » < cl. *dībsu*<sup>n</sup>; *dib* « loup » < cl. *ḍību*<sup>n</sup>; *sén*<sup>n</sup> « dent » < cl. *sīnu*<sup>n</sup>; *ʿēlm* « science » < cl. *ʿilmu*<sup>n</sup>; etc.

δ. *qátel* < cl. *qātu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *a* dans la première et dans la seconde syllabe.)

Comme ceux du type *qétl*, les adjectifs classiques du type *qátel* n'ont laissé aucune trace dans notre parler. Les substantifs, au contraire, qui appartiennent à ce type sont encore très nombreux et vivants; ils expriment la plupart du temps une idée concrète. Ex. : *wáled* « enfant » < cl. *wáladu*<sup>n</sup>; *'ásed* « lion » < cl. *'ásadu*<sup>n</sup>; *ḥázar* « pierre » < cl. *ḥázaru*<sup>n</sup>; *bárad* « grêle » < cl. *báradu*<sup>n</sup>; *ýáqlab* « colère » < cl. *ýáqlabu*<sup>n</sup>; *mátel* « exemple, modèle » < cl. *máḥalu*<sup>n</sup>; *ḥáneḥ* « palais (de la bouche) » < cl. *ḥánaku*<sup>n</sup>; *ḥásed* « jalousie » < cl. *ḥásadu*<sup>n</sup>; *baléd* « pays » < cl. *búladu*<sup>n</sup>; etc.

ε. *qéteḥ* < cl. *qātu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *i* dans la seconde.)

La forme *qéteḥ* comprend uniquement dans notre parler des adjectifs. Ceux-ci sont encore nombreux et la catégorie en est encore vivante. Ex. : *wáselḥ* « sale » < cl. *wásihu*<sup>n</sup>; *ḥéšēn* « dur » < cl. *ḥásīnu*<sup>n</sup>; *néžēs* « méchant, sale » < cl. *nážīsu*<sup>n</sup>; *néḥḥed* « tracassier, acariâtre » < cl. *náḥīdu*<sup>n</sup>; *báteḥ* « dissipé (enfant) » < *\*balītu*<sup>n</sup>; etc.

ζ. *qétel* < cl. *qátalu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *i* dans la première syllabe, *a* dans la seconde.)

Le type *qétel*, déjà rare en classique, n'est représenté à Kfár'abîda que par très peu d'exemples : 'éneḡb « raisin » < cl. 'ínabu<sup>n</sup>. (Cette forme est très usitée, on l'a vu, comme pluriel interne.) Ce type ne paraît comprendre aucun adjectif dans le parler considéré.

η. *qâtel* < cl. *qâtîlu<sup>n</sup>* ou *qâtalu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *ā* dans la première syllabe, *a* ou *i* dans la seconde.)

Le dialectal *qâtel* est une des formes nominales les plus usitées et les plus vivantes à Kfár'abîda. Il comprend à la fois les participes actifs (qu'ils soient devenus substantifs ou non) des verbes trilitères au I<sup>er</sup> thème (transitifs ou intransitifs) et un tout petit nombre de substantifs non rattachés à une racine verbale. Dans le premier cas il représente toujours le cl. *qâtîlu<sup>n</sup>*, et dans le second cas les cl. *qâtîlu<sup>n</sup>* et *qâtalu<sup>n</sup>*.

1° *qâtel* < cl. *qâtîlu<sup>n</sup>*. Ex. : 'âḡem « savant, sachant » < cl. 'âlimu<sup>n</sup>; žâma<sup>c</sup> « mosquée, qui rassemble » < cl. žâmi<sup>c</sup>u<sup>n</sup>; 'â<sup>2</sup>/qal « sage, tranquille » < cl. 'âqîlu<sup>n</sup>; nâse « oubliant » < cl. nâsi<sup>n</sup> ( $\sqrt{n-s-y}$ ); ḡâlê « cher » < cl. ḡâlî<sup>n</sup> ( $\sqrt{\gamma-l-w}$ ); hâdê « tranquille, paisible » < cl. hâdî<sup>2</sup>u<sup>n</sup> ( $\sqrt{h-d-2}$ ); râḡeḡb « qui désire (nom propre d'homme) » < cl. râḡîbu<sup>n</sup>; ḡâlêḡb « vainqueur (nom propre d'homme) » < cl. ḡâlîbu<sup>n</sup>; etc. Cette catégorie est extrêmement vivante, surtout lorsqu'il s'agit d'adjectifs.

2° *qâtel* < cl. *qâtîlu<sup>n</sup>* ou *qâtalu<sup>n</sup>*. Ex. : râḡeḡb « moine » < cl. râḡîbu<sup>n</sup>; kâḡeḡl « cheville du pied » < \*kâḡîlu<sup>n</sup>; 'âḡem « monde » < cl. 'âlamu<sup>n</sup>; 'qâlêḡb « moule, forme (de souliers) » < cl. qâlabu<sup>n</sup>; ḡâḡem « bague » < cl. ḡâtamu<sup>n</sup> (ou ḡâtîmu<sup>n</sup>); etc.

Cette catégorie n'est plus vivante à Kfár'abîda.

θ. *qtîl* < cl. *qatîlu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *ī* dans la seconde.)

Le type *qtîl* comprend à Kfár'abîda comme en classique des substantifs et des adjectifs. Toutefois les adjectifs sont de beaucoup les plus nombreux.

1° *Substantifs*. — Ex. : 'qḡîb « verge, bâton » < cl. qḡîbu<sup>n</sup>; rḡîf « pain mince et rond » < cl. rāḡîfu<sup>n</sup>; ḡîd « fer » < cl. ḡîdidu<sup>n</sup>; žrîl « bâton employé par les cavaliers dans les joutes » < cl. žarîdu<sup>n</sup>;

*uʒih* « notable » < cl. *waʒihun*; *ħkīm* « médecin » < cl. *ħakīmu* « sage, philosophe »; *ihīn* « farine » < cl. *ihīnu*; *ʔqʒil* « orge coupé vert » < cl. *qʒīlu*; etc. Cette catégorie témoigne d'une certaine vie à Kfár'abīda.

2° *Adjectifs*. — Les adjectifs du type *qtāl* sont extrêmement nombreux dans notre parler. Ex. : *uħīd* « unique » < cl. *waħīdu*; *ʔtʔ/q* « vieux, ancien » < cl. *ʔatīqu*; *ʔrīʔ/q* « noyé » < cl. *ʔarīqu*; *krīm* « généreux » < cl. *karīmu*; *kbīr* « grand » < cl. *kabīru*; *bʕīd* « éloigné » < cl. *baʕīdu*; *ʔqrib* « proche » < cl. *qarību*; etc. (1).

1. *qtāl* < cl. *qutālu*<sup>n</sup>, *qatālu*<sup>n</sup>, *qitālu*<sup>n</sup> (2).

(Voyelle *u*, *a* ou *i* dans la première syllabe, *ā* dans la seconde.)

1° *qtāl* < cl. *qutālu*<sup>n</sup>.

Cette forme n'est plus représentée par aucun adjectif à Kfár'abīda; elle l'est seulement par un certain nombre de substantifs qui expriment tous une idée concrète. Ex. : *ʔrāb* « corbeau » < cl. *ʔurābu*<sup>n</sup>; *mħāt* « mucosité du nez, morve » < cl. *mħātū*<sup>n</sup>; *rwāʔ/q* « galerie, cloître » < cl. *ruwāqu*<sup>n</sup>; *rħām* « marbre » < cl. *rħāmu*<sup>n</sup>; *nhāʕ* « cervelle, moelle épinière » < cl. *mħāʕu*<sup>n</sup>; *krāʕ* « origine, race » < cl. *kurāʕu*<sup>n</sup> « extrémité de n'importe quelle chose »; *ʔqnāʔ/q* « étape, station » < néo-cl. *qunāqu*<sup>n</sup> (ture); *bzāʔ/q* « crachat » < cl. *buzāqu*<sup>n</sup> (ou *buṣāqu*<sup>n</sup>); etc.

2° *qtāl* < cl. *qatālu*<sup>n</sup>.

Cette forme, comme la précédente, ne comprend presque plus d'adjectifs dans notre parler. Par contre, elle est représentée par un grand nombre de substantifs concrets et abstraits. Ex. : *nhār* « jour » < cl. *nahāru*<sup>n</sup>; *ħṣād* « moisson » < cl. *ħaṣādū*<sup>n</sup>; *šrāb* « boisson » < cl. *šarābu*<sup>n</sup>; *ħrāb* « ruine » < cl. *ħarābu*<sup>n</sup>; *žnāb* « excellence (titre d'honneur qu'on met au commencement de l'adresse d'une certaine catégorie de personnes) » < cl. *žanābu*<sup>n</sup>; *žwāb* « réponse » < cl. *žawābu*<sup>n</sup>; *zmān* « temps » < cl. *zamānu*<sup>n</sup>; *ʔrām* « passion » < cl. *ʔarāmu*<sup>n</sup>; *ʕdāb* « supplice » < cl. *ʕatābu*<sup>n</sup>; etc.

Notre parler possède cependant deux ou trois adjectifs du type *qtāl* < cl. *qatālu*<sup>n</sup>. Tels sont *ħrām* « illicite, défendu » < cl. *ħarāmu*<sup>n</sup>; *žbān* « craintif » < cl. *žabānu*<sup>n</sup>.

3° *qtāl* < cl. *qitālu*<sup>n</sup>.

Cette forme comprend uniquement des substantifs. Ceux-ci, assez nombreux à Kfár'abīda comme en classique, expriment en

(1) C'est la forme par excellence de l'adjectif à Kfár'abīda.

(2) Les trois formes classiques aboutissent phonétiquement à *qtāl* dans notre parler.

général une idée concrète. Ex. : *ktâb* « livre » < cl. *kitâbu<sup>n</sup>*; *ħmâr* « âne » < cl. *ħimâru<sup>n</sup>*; *ħsân* « cheval » < cl. *ħiṣânu<sup>n</sup>*; *srâž* « lampe » < cl. *sirâžu<sup>n</sup>*; *lsân* « langue, langage » < cl. *lisânu<sup>n</sup>*; *ħzâm* « sangle, maillot (d'enfant) » < cl. *ħizâmu<sup>n</sup>*; *ʔqyâs* « mesure » < cl. *qiyâsu<sup>n</sup>*; *žrâb* « sac de berger » < cl. *žirâbu<sup>n</sup>*; *ʔtâb* « reproche » < cl. *ʔitâbu<sup>n</sup>*; *ħsâb* « compte. calcul » < cl. *ħisâbu<sup>n</sup>*; etc.

x. *qtûl* < cl. *qatûlu<sup>n</sup>* ou *qutûlu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *a* ou *u* dans la première syllabe, *û* dans la seconde.)

1° *qtûl* < cl. *qatûlu<sup>n</sup>*.

Cette forme comprend à la fois des substantifs et des adjectifs (ces derniers proviennent généralement de verbes intransitifs).

a. *Substantifs*. — Les substantifs du type *qtûl* ne sont pas nombreux à Kfâr'abîda; ils expriment toujours une notion concrète. Ex. : *ħrâf* « mouton » < cl. *ħarâfu<sup>n</sup>*; *dbû<sup>n</sup>/q* « glu » < \**dabûqu<sup>n</sup>*, cf. cl. *dâbûqu<sup>n</sup>*; *ğsân* « nom propre de femme » (cf. cl. *ğuşûmu<sup>n</sup>*, pl. de *ğuşnu<sup>n</sup>* « branche »); *ʔdû* « ennemi » < cl. *ʔadûwu<sup>n</sup>*.

b. *Adjectifs*. — Les adjectifs du type *qtûl* sont assez nombreux à Kfâr'abîda et expriment comme en classique une notion intensive ou passive. Ex. : *ħrûn* « rétif » < cl. *ħarûnu<sup>n</sup>*; *ħnûn* « miséricordieux » < cl. *ħanânu<sup>n</sup>*; *rsûl* « envoyé » < cl. *rasûlu<sup>n</sup>*; *ħ<sup>n</sup>/qûd* « haineux, rancunier » < cl. *ħaqûdu<sup>n</sup>*; *ʔnûd* « entêté » < cl. *ʔanûdu<sup>n</sup>* « qui s'écarte du but »; etc.

2° *qtûl* < cl. *qutûlu<sup>n</sup>*.

Cette forme comprend un assez grand nombre de noms d'action (infinitifs) qui proviennent de verbes trilitères (intransitifs) au I<sup>er</sup> thème. Ex. : *šrû<sup>n</sup>/q* « lever du soleil » < cl. *šurâqu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\text{š-r-q}}$  « se lever [soleil] »); *ğrûb* « coucher du soleil » < cl. *ğurûbu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\text{ğ-r-b}}$  « se coucher »); *žnân* « folie » < cl. *žunûnu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\text{ž-n-n}}$  « être fou »); *fzûr* « colère » < cl. *fuzûru<sup>n</sup>* « libertinage » ( $\sqrt{\text{f-ž-r}}$  « vivre dans le libertinage »); *ħdû<sup>c</sup>* « obéissance » < cl. *ħudû<sup>c</sup>u<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\text{ħ-d-}^c}$  « obéir »); *ħdû* « calme » < cl. *ħudû<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\text{ħ-d-}^2}$  « se calmer »); *nzûl* « descente, action de descendre » < cl. *nuzûlu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{\text{n-z-l}}$  « descendre »); etc.

λ. *qettâl* < cl. *qattâlu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *â* dans la seconde, gémination de la deuxième radicale.)

Le dialectal *qettâl* représente (par dissimilation vocalique)<sup>(1)</sup> le cl. *qattâlu<sup>n</sup>* et comprend à la fois des substantifs et des adjectifs.

(1) Voir p. 123.

1° *Substantifs*. — Les substantifs du type *quttâl* indiquent toujours à Kfâr'abîda comme en classique un métier ou une profession. Ex. : *föllâh* «laboureur, paysan» < cl. *fallâhu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{f-l-h}$ ); *çettâl* «portefaix» < cl. *çattâlu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ç-t-l}$ ); *hobbâz* «boulangier» < cl. *habbâzu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{h-b-z}$ ); *nezzâr* «menuisier» < cl. *nazzâru<sup>n</sup>* ( $\sqrt{n-z-r}$ ); *öttâr* «parfumeur, droguiste» < cl. *çattâru<sup>n</sup>* ( $\sqrt{ç-t-r}$ ); *sekkâf* «cordonnier» < cl. *sakkâfu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{s-k-f}$ ); etc. Cette catégorie est encore bien vivante à Kfâr'abîda.

2° *Adjectifs*. — Les adjectifs du type *quttâl* expriment comme en classique une habitude ou une idée intensive. Ex. : *keddâb* «menteur» < cl. *kaddâbu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{k-d-b}$ ); *horrât* «menteur» < cl. *harrâtu<sup>n</sup>* «tourneur» ( $\sqrt{h-r-t}$ ); *wëhhâb* «très généreux» < cl. *wahhâbu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{w-h-b}$ ); *nehhâb* «déprédateur» < cl. *nahhâbu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{n-h-b}$ ); *rezzâ/q* «qui donne beaucoup (épithète de Dieu)» < cl. *razzâqu<sup>n</sup>* ( $\sqrt{r-z-q}$ ); *hobbâs* «grand dépensier, brouillon» ( $\sqrt{h-b-s}$  «mêler une chose avec une autre»); *hoffâ/q* «brouillon, bavard» ( $\sqrt{h-f-q}$  «s'agiter»); *dūwâr* «qui tourne sans cesse» < \**deuwâr* < cl. *dauwâr<sup>n</sup>* ( $\sqrt{d-w-r}$ ); etc. Cette catégorie est également bien vivante à Kfâr'abîda.

μ. *qüttâl* < cl. *quttâlu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *u* dans la première syllabe, *ā* dans la seconde, gémination de la seconde radicale.)

Cette forme est représentée actuellement à Kfâr'abîda par un petit nombre des substantifs à sens collectif qui sont d'un usage courant. Ex. : *toffâh* «pommes» < cl. *tuffâlu<sup>n</sup>*; *rommân* «grenades» < cl. *rummânu<sup>n</sup>*; *dörrâ/q* «pêches» < cl. *durrâqu<sup>n</sup>* (ou *darrâqu<sup>n</sup>*); *sommâ/q* «sumac (arbrisseau)» < cl. *summâqu<sup>n</sup>*; *qörrâd* «teignes» (cf. cl. *qurâdu<sup>n</sup>*); *dühhân* «fumées, tabacs à fumer» < cl. *duhhânu<sup>n</sup>* (*duhânu<sup>n</sup>*); etc. La forme *qüttâl* comprend aussi un très petit nombre de substantifs qui n'expriment pas nettement une idée collective; ex. : *šobbâk* «fenêtre grillée, fenêtre» < cl. *šubbâku<sup>n</sup>* «filet, grillage»; *dökkân* «boutique» < cl. *dukkânu<sup>n</sup>*.

ν. *qattîl* < cl. *qittîlu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *i* dans la première syllabe, *î* dans la seconde, gémination de la seconde radicale.)

Le dialectal *qattîl* représente (par dissimilation vocalique)<sup>(1)</sup> le cl. *qittîlu<sup>n</sup>* et comprend quelques substantifs et un très grand nombre d'adjectifs.

(1) Voir p. 124.

1° *Substantifs*. — Ex. : *tannîn* « typhon » < cl. *tinnînu*<sup>n</sup>; *battîh* « pastèque » < cl. *bitîhu*<sup>n</sup>; <sup>2</sup>/*qassîs* « moine, religieux, prêtre » < cl. *qissîsu*<sup>n</sup>; etc.

2° *Adjectifs*. — Les adjectifs du type *qattîl* indiquent comme en classique l'intensité ou la fréquence. Ex. : <sup>2</sup>/*qaddîs* « saint » < cl. *qiddîsu*<sup>n</sup>; *šarrîr* « méchant » < cl. *širrîru*<sup>n</sup>; *šarrîb* « grand buveur » < cl. *širribu*<sup>n</sup>; *la<sup>c</sup>ib* « grand joueur » < cl. *li<sup>c</sup>ibu*<sup>n</sup>; *rakkîd* « grand coureur » (cf. cl. *rakûdu*<sup>n</sup>, même sens); *šarrîf* « qui dépense beaucoup » ( $\sqrt{s-r-f}$  « exercer le change »); *darrib* « qui frappe bien » ( $\sqrt{d-r-b}$  « frapper »); *šayyîl* « grand travailleur » ( $\sqrt{s-y-l}$  « occuper » et dial. « travailler »); etc. Cette catégorie est encore extrêmement vivante dans notre parler et s'enrichit tous les jours aux dépens d'autres formes nominales ou par la création de nouveaux mots.

ξ. *qattîl* < cl. *qattûlu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *û* dans la seconde, gémination de la seconde radicale.)

Cette forme sert de diminutif dans notre parler à un assez grand nombre de substantifs et d'adjectifs.

1° *Substantifs*. — Ex. : *ballût* « gland comestible » < cl. *ballûtu*<sup>n</sup>; <sup>2</sup>/*qattû<sup>c</sup>* « morceau de natte déchirée, morceau de bois » ( $\sqrt{q-t-<sup>c</sup>}$  « couper »); <sup>2</sup>/*qanmûr* « gentil garçon » de <sup>2</sup>/*qamar* « lune » < cl. *qamaru*<sup>n</sup>; *šammût* « écheveau de fil, grappe de maïs » < syr. *šammûtâ*; *‘azzûr* « petit melon » (cf. cl. *‘azûru*<sup>n</sup> « melon »); *tannûr* « four circulaire en terre » < cl. *tannûru*<sup>n</sup>; *farrûž* « poulet » < cl. *farrûžu*<sup>n</sup>; <sup>2</sup>/*qaddûm* « hachette, erminette (de menuisier) », cf. cl. *qadûmu*<sup>n</sup>; etc. (Voir P. Ronzevalle, *La forme fa<sup>c</sup>ûl*, en arabe dans *Al-Mašriq*, XV, 1912, p. 946 et suiv.)

Notre parler forme avec beaucoup de facilité sur *qattîl* des noms propres masculins ou féminins ayant tous l'idée de diminutif (hypocoristiques). Ex. : *‘abbûd* (nom propre d'homme), de *‘abd-âlla* < cl. *‘abdu-l-lâhi* « serviteur de Dieu (nom propre) »; *nahhûl* (nom propre d'homme), de *nâhlé* (nom propre) < cl. *nahlatu*<sup>n</sup> « palmier »; *tannûs* (nom propre d'homme) [*tānios*]; *lahhûd* (nom propre d'homme), de *‘abd-el-‘ahad* < cl. *‘abdu-l-‘ahadi* (nom propre); *sallûm* (nom propre d'homme), de *salim*; *žabbûr* (nom propre d'homme) [*žibrâ’il*]; *šakkûr* (nom de famille à Kfâr‘abîda)<sup>(1)</sup>; *hallûn* « Hélène »; *marrûn* « Marie », de *mâryen* < cl. *maryamu* « Marie »; *kattûl* « Catherine »; *sattût* (nom propre de femme), de *sét* « dame, demoiselle ».

(1) Hypocoristique : *šukru-l-lâhi*, littéralement : « remerciement à Dieu ».

selle» (cf. cl. *sâiyidatu*<sup>n</sup>); etc. Cette catégorie est encore très vivante à Kfâr'abîda.

2° *Adjectifs*. — Ex. : *habbûb* «très cher», de *hibib* «ami» < cl. *habibu*<sup>n</sup>; *šattûr* «fin, habile», de *šâtôr* «intelligent» < cl. *šâtiru*<sup>n</sup>; *latûf* «très aimable, nom propre d'homme», de *lif* «aimable» < cl. *latifu*<sup>n</sup>; *'aiyû*<sup>n</sup>/*q* «beau, poli, nom qu'on donne à certains animaux» < cl. *'aiyûqu*<sup>n</sup> «nom donné à La Chèvre (étoile)»; *'akûl* «grand mangeur», cf. cl. *'akûlu*<sup>n</sup>; *kabbûs* «à peine dressée (jeune bête de somme)», de dial. *kabbôs* «il a dressé»; *da*<sup>n</sup>/*q*<sup>n</sup>/*qûn* «imberbe, qui a peu de barbe», de *da*<sup>n</sup>/*qn* «barbe» < cl. *dâqanu*<sup>n</sup> «menton»; *'qaššû*<sup>c</sup> «délaissé par sa mère (chevreau), nom d'une famille libanaise»; etc. Cette catégorie est encore très vivante dans notre parler.

o. *qatlûl* < cl. *qutlûlu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *u* dans la première syllabe, *é* dans la seconde, *û* dans la troisième.)

Le dialectal *qatlûl* représente, par un phénomène de dissimilation vocalique signalé plus haut, le cl. *qutlûlu*<sup>n</sup> (1) dans un grand nombre de substantifs et dans quelques adjectifs. Les substantifs ou adjectifs de ces deux types rendent quelquefois à Kfâr'abîda l'idée du diminutif.

1° *Substantifs*. — Ex. : *šandû*<sup>n</sup>/*q* «caisse, malle» < cl. *šundûqu*<sup>n</sup>; *šaršûr* «grillon» < cl. *šuršûru*<sup>n</sup>; *farjûr* «papillon» < cl. *furfûru*<sup>n</sup> «oiseau» ( $\sqrt{f-r-r}$  «voltiger»); *šahrûr* «merle» < cl. *šuhrûru*<sup>n</sup>; *žanhûr* «multitude» < cl. *žunhûru*<sup>n</sup>; *'aw*<sup>n</sup>/*qûd* «grappe de raisin» < cl. *'unqûdu*<sup>n</sup>; *'ašûr* «oiseau» < cl. *'ušfûru*<sup>n</sup>; *'ašûš* «os de la queue» < cl. *'ušûšu*<sup>n</sup>; *barjût* «puce» < cl. *burjûtu*<sup>n</sup>; *zal'ûm* «gosier, larynx» (cf. cl. *bul'ûmu*<sup>n</sup> «œsophage»); *šahtûl* «bouc, homme grossier»; *šahrû*<sup>n</sup>/*q* «merle»; *šahtûr* «grande barque (mot étranger)»; etc. Cette catégorie est extrêmement nombreuse et vivante à Kfâr'abîda.

2° *Adjectifs*. — Les adjectifs du type *qatlûl* expriment toujours à Kfâr'abîda une notion diminutive ou péjorative. Ex. : *bahlûl* «petit sot» < cl. *buhlûlu*<sup>n</sup> «bouffon, moqueur»; *zayrûr* «tout petit», de *zÿr* «petit» < cl. *šayîru*<sup>n</sup>; *sabrût* «pauvre, misérable» < cl. *subrûtu*<sup>n</sup>; *'qal'ût* «sans valeur (homme), sali», fait sur dial. *'qal'et* «il a sali»; *karfûh* «homme usé, très vieilli», de *kârfah* (dial.) «il a déraciné (un arbre)»; *fatsût* «chétif, tout petit (en

(1) Voir p. 124.

parlant surtout d'un enfant)»; *šaršūh* «chétif, tout petit, très faible (en parlant surtout d'un poussin faible)». Cette catégorie est, ainsi que la précédente, actuellement très vivante à Kfár'abîda comme dans tout le Liban.

π. *qatlil* < cl. *qililu*<sup>n</sup> et quelquefois < *qatlilu*<sup>n</sup> (1).

(Voyelle *a* ou *i* entre les deux premières radicales, zéro entre les deux suivantes, *i* entre les deux dernières.)

Le dialectal *qatlil* représente *qatlilu*<sup>n</sup> ou par dissimilation *qililu*<sup>n</sup> et comprend un certain nombre de substantifs masculins. Ex. : *hanzîr* «cochon» < cl. *hinzîru*<sup>n</sup>; 'afrit «habile, démon» < cl. 'ifritu<sup>n</sup>; *barmîl* «baril, tonneau» < néo-cl. *birmîlu*<sup>n</sup>; 'qatṛîb «cheville avec laquelle on attelle les bœufs à la charrue» < néo-cl. *qitribu*<sup>n</sup>, emprunt fait au sy. *qatṛîḅā* (même sens); *nabrîš* «tuyau du narguilé» (métathèse) < néo-cl. (persan) *narbišu*<sup>n</sup>; *bartîl* «cadeau fait dans l'intention de gagner quelqu'un» < cl. *birṭilu*<sup>n</sup>; 'qandîl «lampe» < cl. *qindilu*<sup>n</sup>; *kabrît* «soufre, allumettes» < cl. *kibrîtu*<sup>n</sup>; 'qarmîd «brique, tuile» < cl. *qirmîdu*<sup>n</sup>; *šarbîn* «espèce de cyprès» < cl. *širbînu*<sup>n</sup>; *šaylîn* «moût très cuit et réduit en sirop»; *ḥal*/*qîn* «chaudière» < néo-cl. (turc) *ḥilqînu*<sup>n</sup>; 'qalšîn «bas, chaussettes» < néo-cl. (turc) *qilšînu*<sup>n</sup>; etc. Cette catégorie, qui comprend généralement des substantifs concrets, est encore bien vivante à Kfár'abîda.

ρ. *qátîl* < cl. *qátîlu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, zéro dans la seconde, *a* dans la troisième.)

Cette forme comprend à Kfár'abîda un assez grand nombre de substantifs qui expriment une notion concrète. Ex. : *ḡarbâl* «tamis, crible» (cf. cl. *ḡirbâlu*<sup>n</sup>); 'qártal «panier, corbeille» (cf. cl. *qirtállatu*<sup>n</sup>), gr. *κάρταλλος*, syr. *qarṭlā*; 'á/qrab «scorpion, aiguille (de montre, d'horloge)» < cl. 'áqrabu<sup>n</sup>; *bárḡaš* «moucheron, moustique» < cl. *bárḡašu*<sup>n</sup>; *tá'leb* «renard» < cl. *thá'labu*<sup>n</sup>; *ḥándē*/*q* «fossé, ravin» < néo-cl. *ḥándaqu*<sup>n</sup> «tranchée, fossé qui sert de retranchement» (persan); *šáršef* «drapée lit» < néo-cl. *šáršafu*<sup>n</sup> (turc); *šáñkel* «pieu fixé au mur et servant à suspendre les habits» < néo-cl. *šáñkalu*<sup>n</sup> (turc); *šárbâl* «nom propre d'homme»; *žáhžeh* «nom de famille»; 'ár-neḡb «lièvre» < cl. 'ár-nabu<sup>n</sup>; *támbak* «tabac de Perse» < néo-cl. *tánbaku*<sup>n</sup> (pers.); etc. Cette catégorie est encore assez vivante à Kfár'abîda.

(1) La plupart des substantifs du type *qatlilu*<sup>n</sup> sont des emprunts à des langues étrangères.

Le dialectal *qútləl* comprend également, sans doute sous l'influence analogique des substantifs précédents, un certain nombre de substantifs qui étaient en classique du type *qútlalu<sup>n</sup>*. Ex. : *ħarwá<sup>c</sup>* « ricin, palma-christi (plante) », cf. cl. *ħírwa<sup>c</sup>u<sup>n</sup>*; *záǐba<sup>3</sup>/q* « mercure », cf. cl. *zǎbaqu<sup>n</sup>*; *támbəl* « paresseux, faible, peu intelligent », cf. néo-cl. *tínbalu<sup>n</sup>* (ture); etc.

σ. *qútləl* < cl. *qútlulu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *u* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde,  
*u* dans la troisième.)

Cette forme comprend un assez grand nombre de substantifs concrets. Ex. : *ʔ/qónfoǰ* « hérisson » < cl. *qúnfudu<sup>n</sup>* (ou *qúnfudu<sup>n</sup>*); *bólbəl* « rossignol » < cl. *búlbulu<sup>n</sup>*; *fóǰfəl* « piment » < cl. *fúǰfulu<sup>n</sup>* (ou *fíǰfílu<sup>n</sup>*); *fós<sup>z</sup>/dǰ<sup>3</sup>/q* « pistache » < néo-cl. *fústuqu<sup>n</sup>* (pers.); *bóǰǰəl* « blé moulu grossièrement »; *ħúrdǰ<sup>3</sup>/q* « menu plomb » < néo-cl. *ħúrdúqu<sup>n</sup>* (ture); *ʔ/qóbros* « Chypre » < cl. *qúbrusu*, *Κύπρος*; *ʔ/qónşəl*, cf. frç. *consul*; *kónvrək* « douane » < néo-cl. *kúmruku<sup>n</sup>* (ture); *sómbəl* « mesure qui contient six ou huit medd »; etc. Cette catégorie est encore bien vivante à Kfár<sup>c</sup>abída.

τ. *qetlál* < cl. *qatlálu<sup>n</sup>* ou *qitlálu<sup>n</sup>*.

(Voyelle *a* ou *i* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde,  
*ā* dans la troisième.)

Le dialectal *qetlál* représente, par dissimilation vocalique, le cl. *qatlálu<sup>n</sup>* et comprend un grand nombre de substantifs et quelques adjectifs dont la deuxième radicale est généralement identique à la quatrième.

1° *Substantifs*. — Ex. : *ʔ/qob<sup>3</sup>/qáb* « socque en bois » < cl. *qabqábu<sup>n</sup>*; *ħelħál* « anneau en argent que les femmes en Orient se mettent au bas des jambes » < cl. *ħalhálu<sup>n</sup>*; *wórwár* « oiseau à long bec, bavard » < cl. *warwáru<sup>n</sup>*; *sersáb* « scrupule, inquiétude », cf. dial. *tsársəb* « il a des scrupules, il est dans l'hésitation »; *žeržár* « olives très mûres »; *börtás* « seuil d'une porte »; *ʔ/qǒǰ<sup>3</sup>/qás* « pomme de terre, patate »; *somsár* « courtier » < néo-cl. *simsáru<sup>n</sup>* (pers.); *bórwáz* « cadre » < néo-cl. *birwázu<sup>n</sup>* (pers.); etc. Cette catégorie témoigne encore d'une certaine vitalité à Kfár<sup>c</sup>abída.

2° *Adjectifs*. — Ex. : *fǒ<sup>3</sup>/qfá<sup>2</sup>/q* « radoteur » < cl. *faqfáqu<sup>n</sup>*; *neşnáş* « hypocrite, sorte de singe » < cl. *nasnásu<sup>n</sup>* « être fabuleux qui n'a qu'un seul pied »; *noǰnáǰ* « qui ne reste jamais tranquille, en repos », cf. dial. *nát<sup>ǰ</sup>* « il a sauté » < cl. *nátta*; *žǒ<sup>3</sup>/qžá<sup>2</sup>/q* « bavard »; *no<sup>3</sup>/qná<sup>2</sup>/q* « qui se plaint toujours », cf. *ná<sup>2</sup>/q<sup>2</sup>/q* « il s'est plaint (de

tout)», cf. cl. *nāqqat* «elle a coassé (grenouille)»; etc. Cette catégorie est encore bien vivante dans notre parler.

v. *qātūl* < cl. *qātūlu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *ā* dans la première syllabe, *ū* dans la seconde.)

Cette forme ne comprend pas d'adjectifs à Kfár'abîda; mais elle est représentée par un très grand nombre de substantifs masculins. Ex. : <sup>2</sup>/*qāmūs* «dictionnaire» < néo-cl. *qāmūsū*<sup>n</sup> (1); <sup>1</sup>/*āmūd* «colonne», cf. cl. <sup>1</sup>/*amūdu*<sup>n</sup>; *hābūr* «cheville en bois» < cl. *hābūru*<sup>n</sup> «sureau»; *rā*<sup>2</sup>/*qūs* «danseur», cf. cl. *raqqāsu*<sup>n</sup>; *nākūš* «pioche», cf. *nākeš* «il a pioché» < cl. *nākaša* «il a vidé (un puits)»; *bālū*<sup>c</sup> «gouffre», cf. *bāle*<sup>c</sup> «il a englouti» < cl. *bāla*<sup>a</sup>; *nā*<sup>2</sup>/*qūs* «plaque de fer servant à appeler à la prière ou à sonner pendant la messe» < cl. *nāqūsū*<sup>n</sup>; *fādūs* «congé»; *hāsūd* «moissonneur», cf. cl. *hāšidu*<sup>n</sup>; *bārūd* «poudre»; *šāhū*<sup>2</sup>/*q* «coqueluche», cf. *šāhe*<sup>2</sup>/*q* «il a eu le hoquet» < cl. *šahaqa* «il a sangloté, il a râlé»; *dāhūn* «cheminée», cf. cl. *dāhinatu*<sup>n</sup>; *mā*<sup>c</sup>/*ūn* «rame de papier» < cl. *mā*<sup>c</sup>/*ūnu*<sup>n</sup> «tout ustensile de ménage»; *lābūt* «sarcloir de laboureur», cf. syr. *ʾāβūthā*; *šātūr* «tranche-lard» < cl. *sātūru*<sup>n</sup>; etc. Cette catégorie est extrêmement vivante à Kfár'abîda.

φ. *qatlūl* < cf. *qatlalūlu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde, *a* dans la troisième, *ū* dans la quatrième.)

Le dialectal *qatlūl* comprend un certain nombre de substantifs masculins de provenance classique ou étrangère. Ex. : <sup>1</sup>/*ankbūt* «araignée» < cl. <sup>1</sup>/*ankabūtu*<sup>n</sup>; <sup>2</sup>/*qar*<sup>2</sup>/*qdūn* «écureuil»; *zaiẓfūn* «tilleul» < néo-cl. *zaiẓafūnu*<sup>n</sup>; *šal*<sup>c</sup>/*ūn* «écrevisse (2)»; <sup>2</sup>/*aḥt*<sup>2</sup>/*būt* «polype» < néo-cl. <sup>2</sup>/*aḥtabūtū*<sup>n</sup>; *bairmūn* «veille (d'une fête)» < néo-cl. *bairamūnu*<sup>n</sup>; etc. Cette catégorie n'est plus vivante à Kfár'abîda.

χ. *qatlīl* < cl. *qatlalīlu*<sup>n</sup>.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde, *a* dans la troisième, *ī* dans la quatrième.)

Comme le type précédent, le dialectal *qatlīl* comprend un certain nombre de substantifs masculins. Ex. : <sup>1</sup>/*andlīb* «rossignol» < cl. <sup>1</sup>/*andalību*<sup>n</sup>; *fārḥīn* «pourpier» < syr. *parp<sup>e</sup>ḥīnā*; <sup>2</sup>/*qarnbūt* «choufleur», cf. cl. *qunnabītu*<sup>n</sup>; *darbzīn* (plus souvent *drābzīn*) «balus-

(1) Le mot *qāmūsū*<sup>n</sup> existait déjà en classique dans le sens de «océan, abîme de la mer». Le sens néo-classique de dictionnaire provient, on le sait, du titre du dictionnaire arabe de Firouzābādī.

(2) Cf. class. *saratānu*<sup>n</sup> (même sens).

trade» < néo-cl. *darbazînu*<sup>n</sup> (τραπέζιον); etc. Cette catégorie n'est pas vivante à Kfâr'abîda.

#### IV. NOMS DE NOMBRE.

Comme dans tous les parlers libanais, la numération classique a subi à Kfâr'abîda d'importantes modifications. Pour les mettre en évidence on poursuivra dans cet exposé la comparaison de la numération de notre parler avec celle du classique et on soulignera les différences importantes.

##### A. NOMS DE NOMBRE CARDINAUX.

Les noms de nombre cardinaux présentent, comme tous les noms, quelques différences, suivant qu'ils sont employés seuls ou qu'ils sont suivis d'autres substantifs, c'est-à-dire suivant qu'ils sont à l'état absolu ou à l'état construit.

#### 1. ÉTAT ABSOLU.

α. — Les noms de nombre de *un* à *dix* sont :

*wâḥed* « un » < cl. *wâḥidu*<sup>n</sup> ;

*tnâin* « deux » < cl. *iḥnâini* ;

*ilâté* « trois » < cl. *ḥalâḥatu*<sup>n</sup> ;

*'arb'a* « quatre » < cl. *'arba'atu*<sup>n</sup> ;

*ḥâmsé* « cinq » < cl. *ḥamsatu*<sup>n</sup> ;

*sétté* « six » < cl. *sittatu*<sup>n</sup> ;

*sâb'a* « sept » < cl. *sâb'atu*<sup>n</sup> ;

*tmânyé* « huit » < cl. *ḥamâniyatu*<sup>n</sup> ;

*tés'a* « neuf » < cl. *tis'atu*<sup>n</sup> ;

*'âšra* « dix » < cl. *'âšratu*<sup>n</sup>.

#### REMARQUES.

1. *wâḥed* < cl. *wâḥidu*<sup>n</sup> (fém. *wâḥé* < cl. *wâḥidatu*<sup>n</sup>) est seul usité à Kfâr'abîda. Le cl. *'âḥadu*<sup>n</sup> (fém. *'ihdâ*) est actuellement inconnu comme nombre cardinal; il n'existe plus qu'à l'état de souvenir dans la forme *ḥâd<sup>d</sup>* « dimanche », et encore si l'on fait venir le dialectal *ḥâd<sup>d</sup>* du cl. *'âḥadu*<sup>n</sup> et non pas du syriaque *ḥaḏ*<sup>(1)</sup>. Notre parler connaît la forme *ḥâda* dans le sens de « quel-

(1) Cf. *Phonétique*, p. 5. Il y en a, au contraire, une trace certaine dans le nom de nombre « onze », voir p. 263.

qu'un » (avec négation « personne ») : *hāda žá* « quelqu'un est-il venu ? » ; *mažás hāda* « personne n'est venu ». — Tandis que le féminin *wāhdé* s'emploie au duel et au pluriel, le masculin *wāḥed* ne connaît à Kfár'abīda que le duel ; ex. : *'éndé wāhdāin* ou *wāḥettāin* « j'en ai deux » ; *hód 'arba' wāhdāt* « prends-en quatre » ; mais on ne dit jamais \**hód 'arba' wāhdāin* ni *'āḥād* (cl. *'āḥādīn*).

Le parler de Kfár'abīda emploie souvent dans la numération le mot *fārd* « un, seul »<sup>(1)</sup> (fém. *fārdé*) < cl. *fārdū* ; *fārd* se met toujours devant le nom de ce qui est compté, et ne varie pas en genre ; ex. : *fārd wāḥed* « un seul », *fārd ktāb* « un seul livre » qui équivaut à *ktāb wāḥed* < cl. *kitābu' wāḥidu'* ; *fārd maḥḥa* « une fois » ; *fārdé* < cl. *fārdatu'* s'emploie généralement pour désigner l'une des parties composant une paire ou un couple lorsqu'il s'agit surtout des deux souliers, d'une paire de bœufs, des ballots de marchandise<sup>(2)</sup>. Ainsi *'éndé fārdé* peut signifier suivant l'occurrence « j'ai un soulier », ou « j'ai un bœuf », ou « j'ai un ballot de marchandise », etc.

Enfin, à la place de *wāḥed*, on emploie parfois à Kfár'abīda comme dans tout le Liban le mot *bārké* < cl. *bārakatu'* qui signifie exactement « bénédiction » et cela en comptant, quand le nom de nombre n'est pas suivi d'un substantif. On dit, par exemple, en pesant du blé, des cocons, etc. : *bārké* « un, une », *tnāin* « deux », etc.

*tnāin* (fém. *tentāin* < cl. *iθnatāini*) est seul employé à Kfár'abīda comme nombre cardinal. La forme *žāuz* (métathèse) < cl. *zāuzū* ne s'emploie pas à proprement parler dans le sens de « deux », mais dans le sens d'une paire, d'une unité qui embrasse deux choses d'une même espèce. On dit, par exemple : *žāuz ḥmām* « une paire de pigeons », *žāuzāin ḥmām* « deux paires de pigeons », *žāuz šrāmé* « une paire de souliers », etc. ; mais on ne dit jamais : \**žāuz ržāl* « deux hommes », \**žāuz u-ʿšrīn* « vingt-deux », comme dans les dialectes maghrébins. (On dit *režžāldāin* ou *ržāl tnāin* « deux hommes », *ktābāin* « deux livres », etc.)

*tés'a* « neuf » devient quelquefois (comme dans d'autres dialectes arabes modernes)<sup>(3)</sup> *tés'ad*, surtout lorsqu'il clôt la série des nombres, c'est-à-dire lorsqu'on s'arrête à ce nombre soit parce qu'on a fini d'énumérer, soit pour recommencer la série des nombres de *un* à *neuf*. Cette déformation, comme l'explique M. Marçais, est due sans aucun doute à l'influence

(1) D'où le dialectal *fārd* « pistolet », par opposition à *žoft* « fusil à deux canons » < turc *çift* « paire ».

(2) Qui pendent de chaque côté du dos de la bête de somme.

(3) Cf. W. MARÇAIS, *Tlemcen*, p. 157.

de la «recherche du bon augure». En effet le sujet parlant, en comptant à un autre des objets, de l'argent, etc., entend bien lui dire par *té's'ad* «sois heureux» ou «je te souhaite le bonheur», conformément au sens et à la forme de la 2<sup>o</sup> pers. sing. masc. de l'aoriste du verbe *sé'ed* «il a été heureux» < cl. *sá'ada* <sup>(1)</sup>.

2. Comme en classique, les nombres cardinaux de *un* à *dix* se placent devant le nom de la chose dénombrée et exigent ce dernier (à partir de trois) au pluriel (jamais au singulier); ex. : *tlât rz'âl* «trois hommes» < cl. *thalâthatu riz'âli*<sup>n</sup>; *'árba' anzât* «quatre chèvres» < cl. *'árba'u anzâti*<sup>n</sup>; etc. Le mot *mîyé* «cent» < cl. *mí'atu*<sup>n</sup> fait cependant exception à cette règle et reste, comme en classique, au singulier après les nombres cardinaux; ex. : *'árba' mîyé* «quatre cents» < cl. *'árba'u mí'ati*<sup>n</sup> et non pas \**'árba' mîyât*; etc.

β. — Noms de nombre de *onze* à *dix-neuf* :

*hdâš* «onze», cf. cl. *'áhada 'ásara*;

*tnâš* «douze», cf. cl. *iθnā 'ásara*;

*tlattâš* «treize», cf. cf. *thalâthata 'ásara*;

*'árba'tâš* «quatorze», cf. cl. *'árba'ata 'ásara*;

*hams'tâš* «quinze», cf. cl. *hâmsata 'ásara*;

*sö'ttâš* «seize», cf. cl. *sittata 'ásara*;

*sab'tâš* «dix-sept», cf. cl. *sáb'ata 'ásara*;

*tmöntâš* «dix-huit», cf. cl. *θamâniyata 'ásara*;

*iös'tâš* «dix-neuf», cf. cl. *tis'ata 'ásara*.

#### REMARQUES.

1. Comme dans bon nombre de dialectes arabes modernes, la consonne *r* finale du classique *'ásara* disparaît à Kfár'abîda dans les noms de nombre de *onze* à *dix-neuf* employés à l'état absolu; il en est de même pour la faucale initiale ' qui perd son articulation caractéristique et se fond avec la voyelle du mot précédent en une voyelle longue (cf. plus haut, p. 21).

2. La dentale *t* < cl. *t* ou *θ* a été partout emphatisée sans doute sous l'influence de l'ancienne initiale de *'ásara* (emphatique ').

(1) Cf. *bârké* «bénédictio» employé dans le sens de *wâhêd* «un», p. 262. *barka* est aussi employé dans ce sens par les paysans d'Oranie, mais seulement dans le comput du mesurage des grains; cf. encore en Tunisie et en Oranie, au dire des indigènes, *milh* «sel» remplacé par *rebh*, litt' «gain».

3. Notre parler a perdu ici la forme *wâḥed* qu'il a remplacée par la forme classique *'āḥadu<sup>n</sup>*, devenu à Kfár'abîda *ḥd-*.

4. La voyelle longue *ā* a été abrégée dans *ḥalāḥata* et *ḥamāniyata* par suite de sa position devant une double consonne (cf. plus haut, p. 105).

5. Les noms de nombre cardinaux de onze à dix-neuf sont, à la différence du classique, invariables dans notre parler devant les noms des personnes ou des objets dénombrés, que ces noms soient du genre masculin ou du genre féminin.

γ. — Noms de nombre de vingt à mille :

- 'ešrîn* « vingt » < cl. *'išrîna* ;  
*tlātîn* « trente » < cl. *ḥalāḥîna* ;  
*'arb'in* « quarante » < cl. *'arba'îna* ;  
*ḥamsîn* « cinquante » < cl. *ḥamsîna* ;  
*settîn* « soixante » < cl. *sittîna* ;  
*sab'in* « soixante-dix » < cl. *sab'îna* ;  
*tmānyîn* « quatre-vingts », cf. cl. *ḥamānîna* ;  
*teš'in* « quatre-vingt-dix » < cl. *tis'îna* ;  
*mâyé* « cent » < cl. *mî'ātu<sup>n</sup>* ;  
*'ālf* « mille » < cl. *'ālfu<sup>n</sup>*.

#### REMARQUES.

1. Le cl. *ḥamānîna* devient à Kfár'abîda, par analogie avec *ḥamāniyatu<sup>n</sup>*, *tmānyîn* (apparition d'un *y* devant la désinence *-în*, signe du pluriel externe masculin).

2. *mâyé* fait au duel *mitān*, avec vocalisation préalable de la semi-voyelle *y* qui s'est fondue avec le *i* précédent; il est très rarement employé au pluriel sous la forme suivante, qui seule existe dans notre parler, *mīyât* < cl. *mî'ātu<sup>n</sup>*.

3. *'ālf* fait au duel *'alfîn* et au pluriel *'ālâf* lorsqu'il est précédé d'un autre nombre cardinal; *'lîf* partout ailleurs. Ainsi on dit: *kānu mīyât wō'lîf* « ils étaient des centaines et des milliers »; *kūnna tlātālâf* (\**tlât 'ālâf*) « nous étions trois mille »; mais on ne dit pas: \**kānu mīyât u-'ālâf*, ni \**kūnna tlât 'lîf*.

Comme en classique, quand les noms de nombres de vingt à quatre-vingt-dix sont accompagnés des noms de nombres de un à neuf, ils sont toujours placés après ces derniers et séparés d'eux par la conjonction (réduit *u-*) *wō-* < *wa-* « et »; ex.: *wâḥed u-'ešrîn* « vingt-et-un » < cl. *wâḥida wa'isrîna*, *ḥamsé wōtlātîn* « trente-cinq » < cl. *ḥamsata waḥalāḥîna*; etc.

Comme en classique aussi, lorsque *mîyé* et *'álf* sont accompagnés de noms de nombre cardinaux qui les multiplient, on les met après ces nombres sans les séparer par la conjonction *wō-* < cl. *wa-*; *mîyé* reste alors toujours au singulier; mais *'álf* prend la forme du pluriel après les noms de nombre de *trois* à *dix* et celle du singulier après les autres nombres cardinaux; ex. : *'árba<sup>c</sup> mîyé* « quatre cents » < cl. *'árba<sup>c</sup>u mí<sup>2</sup>atí<sup>n</sup>*; *hámsín mîyé* « cinq mille », litt<sup>t</sup> « cinquante-cents »; *tés<sup>c</sup> táláf* « neuf-mille » < cl. *tís<sup>2</sup>atu<sup>n</sup> 'áláfi<sup>n</sup>*; *hámsé wō-tlātin 'álf* « trente-cinq-mille » < cl. *hámsata<sup>n</sup> wa-θalāθína 'álfa<sup>n</sup>*; etc.

## 2. ÉTAT CONSTRUIT DES NOMS DE NOMBRE.

α. — Noms de nombre cardinaux de *un* à *dix*.

*wâhed* ne s'emploie jamais à l'état construit avec un autre mot déterminé ou indéterminé; il s'emploie toujours seul : l'expression maghribine (cf. Marçais, *Tlemcen*, p. 158) *wâhad râžel* ou *wâhad errâžel* « un certain homme » resterait incomprise à Kfár-'abîda comme dans tout le Liban. Précédé d'un substantif, *wâhed* s'emploie en revanche comme adjectif; ex. : *ktâb wâhed* « un seul livre » < cl. *kitâbu<sup>n</sup> wâhidu<sup>n</sup>*; *mâra wâhde* « une seule femme » < cl. *mâr<sup>2</sup>atu<sup>n</sup> wâhidatu<sup>n</sup>*; etc.

*Žáuz* est fréquent à l'état construit dans l'emploi relevé (p. 262) et remplace la forme *tnáin* < cl. *iθnáini*, usitée seulement à l'état absolu. Comme la série des noms de nombre de *trois* à *dix*, *žáuz* exige au pluriel interne ou collectif le substantif dénombré; ex. : *žáuz hmām* « deux pigeons » et non pas \**žáuz hmāmé*. Partout ailleurs<sup>(1)</sup> on emploie dans ce sens le duel tout seul. Ex. : *raḷlāin* « deux ratols (deux livres) [poids] » < cl. *raḷlāini*, *baítāin* « deux maisons » < cl. *baítāini*, jamais \**žáuz řtāl*, \**žáuz byût*, etc. Pour quelques mots enfin, l'emploi du duel ou de *žáuz* est indifférent; ex. : *žáuz 'yūn* « une paire d'yeux », *žáuz hwážeb* « une paire de sourcils », etc., sont courants à côté de *'aināin* (ou *'indāin*), *hāžbāin*, etc.

On le sait, les noms de nombre cardinaux de *trois* à *dix* prennent en classique la forme féminine devant un substantif masculin et la forme masculine devant un substantif féminin. Notre parler a complètement perdu cette distinction classique; il en a créé une autre purement euphonique : les noms de nombre de *trois* à *dix* prennent en effet la forme féminine devant un mot (masculin ou féminin) à initiale vocalique, et partout ailleurs ils ont la forme masculine; ex. : *háms kótoḅ* « cinq livres », opp. cl. *hámsatu kútubi<sup>n</sup>*; *háms-t-āláf* « cinq mille » < cl. *hámsatu*

(1) C'est-à-dire pour le duel occasionnel.

'ālf<sup>n</sup>; 'ārba't- *énfos* « quatre personnes », opp. cl. 'ārba'u 'ān<sup>n</sup>fusi<sup>n</sup>; 'ārba' r'zāl « quatre hommes », opp. cl. 'ārba'atu ri'zāl<sup>n</sup>; etc. Plusieurs des anciens noms du type 'aq<sup>n</sup>tālu<sup>n</sup> maintiennent alors leur première syllabe 'a-<sup>(1)</sup>.

β. — Noms de nombre cardinaux de *onze* à *dix-neuf*.

Comme dans tous les parlers de Syrie, *r* et *'* tombés à l'état absolu réapparaissent dans les noms de nombres de *onze* à *dix-neuf* lorsqu'ils sont employés à l'état construit; ex. : ḥdā'sar 'qālem « onze plumes » < cl. 'āḥada 'āsara qālama<sup>n</sup>; ḥāmstā'sar mārra « quinze fois », cf. cl. ḥāmsa 'āsrata mārrata<sup>n</sup>, et ainsi de suite. Comme il est naturel, la voyelle longue de ḥdāš, etc., n'a pas eu lieu de se produire, puisque le *'* subsiste à l'état consonantique; d'autre part, le substantif dénombré se met toujours, comme en classique, au singulier (et à l'état indéterminé).

γ. — Noms de nombre cardinaux de *vingt* à *mille*.

Cette série de noms de nombre exige toujours au singulier les substantifs dénombrés : 'ālf rāḥl<sup>(2)</sup>.

REMARQUE. — mīye < cl. mī'ātu<sup>n</sup> devient à l'état construit mīt; ex. : mīt'dlf « cent mille » < cl. mī'atu 'ālf<sup>n</sup>; etc.

## B. NOMS DE NOMBRE ORDINAUX.

α. — Ordinaux de *un* à *dix* :

'āwwal « premier » < cl. 'āw<sup>n</sup>walu :

tānē « second » < cl. θāni<sup>n</sup>;

tālet « troisième » < cl. θāliθu<sup>n</sup>;

rābō' « quatrième » < cl. rābi'u<sup>n</sup>;

ḥāmas « cinquième » < cl. ḥāmisu<sup>n</sup>;

sādeš « sixième » < cl. sādisu<sup>n</sup>;

sābō' « septième » < cl. sābi'u<sup>n</sup>;

tāmən « huitième » < cl. θāminu<sup>n</sup>;

tāse' « neuvième » < cl. tāsi'u<sup>n</sup>;

'āšer « dixième » < cl. 'āširu<sup>n</sup>.

Les ordinaux de *deux* à *dix* forment, comme en classique, leur féminin par l'addition pure et simple de la désinence -ē < cl. -atu<sup>n</sup>; ex. : tānyē « seconde » < cl. θāniyat<sup>n</sup>; tāltē « troisième » <

(1) Sous la forme de *e*; ex. : ḥamst-ḥmāl « cinq charges », opp. ḥmāl < cl. 'ahmālu<sup>n</sup>.

(2) Mille livres (poids).

cl. *ṮāliṮatu<sup>n</sup>*; *rāb<sup>ʿ</sup>a* «quatrième» < cl. *rābi<sup>ʿ</sup>atu<sup>n</sup>*; etc. La forme classique *ʾūlā*, féminin de *ʾūwalu*, a cédé à Kfár<sup>ʿ</sup>abīda la place à *ʾū<sup>l</sup>lé* analogique de la forme du masculin.

À côté de *ʾūwāl*, notre parler possède les formes *ʾūlāné* (\**auwalā-nīyu<sup>n</sup>*), fém. *ʾūlānīyé*, *ʾou<sup>l</sup>āné* (fém. *ʾou<sup>l</sup>ānīyé*) et *ʾau<sup>l</sup>lāné* (fém. *ʾau<sup>l</sup>lānīyé*)<sup>(1)</sup>.

### β. — Ordinaux de onze à dix-neuf.

Les ordinaux de onze à dix-neuf se forment, comme en classique, par la combinaison des nombres ordinaux de un à neuf avec le nombre cardinal *ʿāṣar* < cl. *ʿāšara*. On remplace alors *ʾūwāl* < cl. *ʾūwalu* par *ḥādē* < cl. *ḥādiya*; ex. : *ḥādīʿāṣar* «onzième» < cl. *ḥādīya ʿāšara*; *tāni ʿāṣar* «douzième» < cl. *Ṯāniya ʿāšara*; *tālet ʿāṣar* «treizième» < cl. *ṮāliṮa ʿāšara*; etc. Les ordinaux classiques de onze à dix-neuf ne sont plus usités à Kfár<sup>ʿ</sup>abīda au féminin (on les remplace le cas échéant par le masculin).

Il faut remarquer ici que le cl. *sādīsa ʿāšara* «seizième» est remplacé à Kfár<sup>ʿ</sup>abīda par *sādī ʿāṣar*<sup>(2)</sup>.

## C. NOMS DE NOMBRE FRACTIONNAIRES.

Les noms de nombre fractionnaires depuis un demi jusqu'à un dixième se forment en classique, à partir de trois, de la racine des noms de nombre cardinaux sur les types *qutlu<sup>n</sup>*, *qutulu<sup>n</sup>* (quelquefois même *qatīlu<sup>n</sup>*); à Kfár<sup>ʿ</sup>abīda ils sont tous du type *qūtl* < cl. *qutlu<sup>n</sup>*<sup>(3)</sup>. Ex. : *nōṣ<sup>ʿ</sup>* «un demi, moitié» < cl. *nūsfu<sup>n</sup>* (cf. *nīsfu<sup>n</sup>*, *nāsfu<sup>n</sup>*, *našīfu<sup>n</sup>*); *tūtl* «(le) tiers» < cl. *ṮūluṮu<sup>n</sup>* (ou *ṮuluṮu<sup>n</sup>*, *ṮalīṮu<sup>n</sup>*); *rōb<sup>ʿ</sup>* «(le) quart» < cl. *rūb<sup>ʿ</sup>u<sup>n</sup>* (ou *rubu<sup>ʿ</sup>u<sup>n</sup>*); *ḥóms* «(le) cinquième» < cl. *ḥūmsu<sup>n</sup>* (ou *ḥumus<sup>n</sup>*); *sūds* «(le) sixième» < cl. *sūdsu<sup>n</sup>* (ou *sudusu<sup>n</sup>*); *sób<sup>ʿ</sup>* «(le) septième» < cl. *sūb<sup>ʿ</sup>u<sup>n</sup>*; *tóm<sup>n</sup>* «(le) huitième» < cl. *Ṯūmmu<sup>n</sup>* (ou *Ṯummu<sup>n</sup>*); *tūs<sup>ʿ</sup>* «(le) neuvième» < cl. *tūs<sup>ʿ</sup>u<sup>n</sup>* (cf. *tasī<sup>ʿ</sup>u<sup>n</sup>*); *ūšr* «(le) dixième» < cl. *ʿūšru<sup>n</sup>*.

Le pluriel de ces noms de nombre est comme en classique du type *ʾaqtālu<sup>n</sup>* > *qtāl*; ex. : *tlāt* «des tiers» < cl. *ʾaṮlāṮu<sup>n</sup>* (quand on parle des trois tiers; quand on parle de deux tiers on dit toujours *tūtlāṯ*; de même pour deux quarts, deux cinquièmes, etc. : *rob<sup>ʿ</sup>āṯ*, *ḥomsāṯ*, etc.); *ḥmās* «des cinquièmes»; etc.

(1) La seule forme vraiment phonétique est naturellement *ʾūlāné* (*ʾūlānīyé*), cf. p. 98.

(2) L'absence de *s* dans *sādī* remonte suivant S. de Sacy à l'époque classique; il en est de même de *ḥāmī* (*ḥāmī*) qu'on rencontre quelquefois à côté de *ḥāmīsu<sup>n</sup>* (cf. S. DE SACY, *Gramm. arabe*<sup>3</sup>, t. I, p. 125). — Il s'agit ici de la conservation d'une particularité dialectale ancienne et intéressante.

(3) Nouvel exemple de la tendance du parler vers la simplification.

## CHAPITRE III.

## PRONOM.

## I. PRONOMS PERSONNELS.

## A. PRONOMS INDÉPENDANTS.

SINGULIER.		PLURIEL.	
CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
3 <sup>e</sup> p. m. .	<i>huwa</i> > <i>hu</i> ( <i>húwé</i> ).	<i>hum</i>	> <i>hün</i> ( <i>henné</i> ).
3 <sup>e</sup> p. f. .	<i>hiya</i> > <i>hi</i> ( <i>híyè</i> )	( <i>hunna</i> )	<i>henné</i> .
2 <sup>e</sup> p. m. .	' <i>anta</i> > ' <i>ent</i> <sup>(1)</sup> .	' <i>antum</i> ( <i>ū</i> )	> ' <i>entu</i> .
2 <sup>e</sup> p. f. .	' <i>anti</i> > ' <i>enté</i> .	(' <i>antunna</i> )	' <i>entu</i> .
1 <sup>re</sup> pers. .	' <i>anā</i> > ' <i>ana</i> .	<i>naḥnu</i> .	> <i>neḥn</i> ( <i>neḥna</i> ).

## 1. REMARQUE SUR LA FORME DES PRONOMS INDÉPENDANTS.

α. Conformément aux lois phonétiques du parler, la faucale ' s'est maintenue à Kfár'abida avec sa prononciation classique dans les pronoms personnels indépendants (à la 1<sup>re</sup> pers. sing. et aux 2<sup>e</sup> pers. masc. ou fém., sing. ou plur.).

Sur les voyelles finales des pronoms indépendants, cf. ce qui a été dit à propos des voyelles en finale absolue, p. 114 et 115 (en particulier '*entu*).

Les formes classiques du duel '*antumā* et *humā* (masc. ou fém.) n'ont laissé aucune trace dans notre parler.

β. A côté des formes *hu* et *hi*, notre parler possède aussi les formes (plus fréquentes que les précédentes) *húwé* et *híyè* qui sont très répandus sur le champ des dialectes et sont anciens (cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XV, p. 46).

La 3<sup>e</sup> pers. plur. était anciennement *hân*<sup>(2)</sup> dans notre parler (comme était en syriaque l'affixe *hân*) pour le masculin et *hénne* pour le féminin, cf. syr. *hennēn*; mais actuellement on ne connaît plus que la deuxième forme qui s'emploie indifféremment pour les deux genres. La généralisation de la forme *henné* a sans doute été favorisée par l'existence en syriaque du masc. *hennân* différant très peu du féminin *hennēn*.

(1) A Batroun tout près de Kfár'abida, on rencontre, surtout chez les femmes, la forme '*enté* comme au féminin.

(2) Usité encore quelquefois pour désigner le masculin.

## 2. REMARQUE SUR L'EMPLOI DES PRONOMS INDÉPENDANTS.

Le parler de Kfár'abída emploie souvent les pronoms personnels indépendants<sup>(1)</sup>.

α. Les pronoms indépendants servent à préciser le sens d'une phrase qui par elle-même prête à l'amphibologie; ex. : 'ána kúnt hánn « j'étais ici »; hiyé trúh bókra « elle partira demain »; etc. Dans ces deux exemples, les pronoms 'ána et hiyé ont pour rôle d'empêcher la confusion entre la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> pers. sing. du parfait (premier exemple) et entre la 2<sup>e</sup> pers. masc. et la 3<sup>e</sup> fém. de l'aoriste (second exemple)<sup>(2)</sup>.

β. Ils servent à donner plus de force à la phrase en insistant sur le sujet, le complément du verbe ou sur le complément du nom; ex. : 'ána drábtu « c'est moi qui l'ai frappé »; l/qítan hénné « je les ai trouvés eux-mêmes »; háda li-'ána « c'est à moi même »; háda zómbak 'ent « c'est ton propre crime »; etc.

γ. Ils servent naturellement aussi à constituer des phrases nominales et, dans ce cas, le pronom indépendant a la même valeur que le verbe être en français; ex. : 'ána šáhen « je suis malade »; neḥna fi dárna « nous sommes dans notre maison »; etc.

B. PRONOMS AFFIXES RÉGIMES (DIRECTS OU INDIRECTS)  
ET SUFFIXES POSSESSIFS.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
3 <sup>e</sup> p. m .	-hu	> -u, -h.	-hum	> -ḡn, -hḡn.
3 <sup>e</sup> p. f. . .	-hā	> -a, -ha.	(-hunna)	-ḡn, -hḡn.
2 <sup>e</sup> p. m. .	-ka	> -k, -ek.	-kum	> -kḡn.
2 <sup>e</sup> p. f. . .	-ki	> -ké, -ik.	(-kunna)	-kḡn.
1 <sup>re</sup> pers. .	-nī, -ī, -ya	> -né, -é, -yé.	-nā	> -nā.

α. Comme dans tous les parlers libanais<sup>(3)</sup>, les pronoms personnels affixes de la 3<sup>e</sup> personne -hu, -hā et -hum perdent à Kfár'abída leur h initial toutes les fois qu'ils se trouvent immédiatement après une consonne. — Cela a lieu, que ces pronoms soient affixés

(1) Il en est de même des autres parlers arabes modernes; cf. MARÇAIS, Saïda, M. S. L., XV, p. 46, etc.

(2) Il en est de même au Maghreb, suivant M. Marçais.

(3) Il en est ainsi d'un certain nombre de parlers modernes; cf. entre autres M. COHEN, p. 340.

à un verbe, à un nom ou à une particule (préposition, adverbe).  
 Ex. : *ḏārbu* « il l'a frappé » < cl. *ḏāraba-hu*; *ḏārba* (ou *ḏāraba*) « il l'a frappée » < cl. *ḏāraba-hā*; *ḏārbon* « il les a frappés » (pour les deux genres) < cl. *ḏāraba-hum*; *ktābu* « son (de lui) livre » < cl. *kitābu-hu*; *dāra* « sa (d'elle) maison » < cl. *dāru-hā*; *lu* « à lui » < cl. *la-hu*; *ʿendon* « chez eux » < cl. *ʿinda-hum*; *ba* « en elle » (dans *ʿās ba* « qu'a-t-elle? ») < cl. *bi-hā*; etc. (cf. plus haut, p. 15).

Les pronoms de la 3<sup>e</sup> pers. perdent également leur *h* toutes les fois qu'il est immédiatement précédé dans le parler de la voyelle *u* < cl. *ū* ou *i* < cl. *ī*. Dans ce cas, chose qui pare à la rencontre immédiate de deux voyelles consécutives, il s'introduit entre la voyelle qui, à la suite de la chute du *h*, se trouve à l'initiale du pronom et celle qui termine le mot auquel est affixé le pronom, une semi-voyelle, savoir *w* après *u* et *y* après *i*. Ex. : *ḏarbiwa* « ils l'ont frappée » < cl. *ḏarabū-hā*; *ḏarbiwon* « ils les ont frappés » < cl. *ḏarabū-hum*; *-yermiya* « il la jette » < cl. *yarmī-hā*; etc. — Le pronom dialectal *-u* < cl. *-hu* (ou *-i* < cl. *-hi*) est toujours fondu avec la voyelle précédente *-u* (*-i*); ex. : *ḏarbi<sup>h</sup>* « ils l'ont frappé » < \**ḏarbiu* < cl. *ḏarabū-hu*; *rmi<sup>h</sup>* « jette-le » < cl. *ʿarmi-hi* ( $\sqrt{r-m-y}$ ); *fi* « dans lui » < cl. *fi-hi*; etc.

En revanche les pronoms affixes de la 3<sup>e</sup> pers. conservent à Kfár'abîda leur *h* lorsqu'il est immédiatement précédé de la voyelle *ā* < cl. *ā*; ex. : *ʿāha* « il lui (à elle) a donné » < cl. *ʿāḥā-hā* ( $\sqrt{ʿ-t-w}$ ); *ḏāhon* « il est venu vers eux » < cl. *ḏāʿa-hum*; *ḥṭāyāh* « ses péchés » < cl. *ḥaṭāyā-hu*; *blāha* « sans elle » < cl. *bilā-hā*; *krāh* « son salaire » < cl. *kirāʿu-hu*; etc.

β. Le cl. *-ka* (2<sup>e</sup> pers. masc. sing.) est représenté à Kfár'abîda par *-k* après une voyelle longue et par *-ek* (cf. plus haut, p. 115 et note 3) après une voyelle brève; ex. : *rmāk* « il t'a fait tomber » < cl. *ramā-ka*; *ʿāyāk* « tes dons » < cl. *ʿāyā-ka*; *blāk* « sans toi » < *bilā-ka*; *baitek* « ta maison » < cl. *bāitu-ka*; *ḥomlek* « il t'a porté » < cl. *ḥāmala-kā*; etc.; *-ek* devient *-āk* lorsqu'il est affixé aux prépositions *lī-* « à » et *bi-* « dans »; ex. : *lāk* « à toi », cf. cl. *la-ka*; *bāk* « en toi », cf. cl. *bi-ka*.

Le cl. *-ki* (2<sup>e</sup> pers. fém. sing.) est à Kfár'abîda *-ké* (cf. p. 115) après une voyelle longue et *-ik* après une voyelle brève; ex. : *ḏāki* « il est venu à toi (femme) » < cl. *ḏāʿaki*; *hdāyāké* « tes (fém.) cadeaux » < cl. *hadāyā-kī*; *bāitik* « ta (fém.) maison », cf. cl. *bāitu-kī*; *fiké* « en toi (fém.) » < cl. *fi-kī*; *būké* « ton (fém.) père » < cl. *ʿabū-kī*; *ḏārbik* « il t'a frappée » < cl. *ḏāraba-kī*; etc. Comme on le voit, notre parler a maintenu ici la distinction des deux genres.

Sur le passage de *m* final à *n* dans les pronoms *hum* et *kum* (3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> pers. plur.), cf. plus haut, p. 70.

γ. Le pronom de la 1<sup>re</sup> pers. sing. *-né* représente le cl. *-nī* et comme lui il s'ajoute purement et simplement aux verbes à finale consonantique ou vocalique; ex. : *ḏyóbné* « frappe-moi », cf. cl. *idrib-nī*; *darbūné* « ils m'ont frappé » < cl. *darabū-nī*; etc.

Le suffixe *-é* représente le cl. *-ī* et sert à exprimer l'idée de possession; il s'ajoute comme en classique au nom ou à une particule (préposition, adverbe), jamais au verbe; ex. : *ktābé* « mon livre » < cl. *kitāb-ī*, etc. — Comme en classique, il se développe un *y* devant le dialectal *-é*, d'où *-yé*, cf. cl. *-ya*, lorsqu'il est immédiatement précédé de la voyelle *ī* (ou de la semi-voyelle *ī̄*); ex. : *fiyé* « en moi = je peux »<sup>(1)</sup>, cf. cl. *fiya*, de *fi* « dans » < cl. *fī*; *'lāiyé* « sur moi », cf. cl. *'alāiya*, de *'āla* « sur » < cl. *'ālā*; etc.

## II. PRONOMS INTERROGATIFS.

α. Le pronom interrogatif *man* « qui ? » de l'arabe classique est représenté à Kfár'abîda par la forme *mön*, à côté de laquelle on a aussi *mān*, *mîn*.

1. Le dialectal *mön*, qui représente phonétiquement le cl. *man*, est très usité à Kfár'abîda; il s'applique toujours aux personnes et reste partout invariable; ex. : *mön zâ* « qui est venu ? » < cl. *man zâ'a*; *mön (b)irûh* « qui s'en ira ? » < cl. *man yarûhu*<sup>(2)</sup>; etc.

*mön* est souvent agglutiné avec les pronoms personnels indépendants; ex. : *mónu hâda* (cf. syr. *manû*) « qui est-ce celui-ci ? », cf. cl. *man huwa hâdâ*; *móni* « qui (fém.) est-ce ? » (syr. *manī*), cf. cl. *man hîya*; *mönénné shâbak* « quels sont tes amis ? », cf. cl. *man hum 'ašhâbu-ka*; etc.

*mön* est aussi très employé après n'importe quelle préposition; ex. : *lmön* « à qui ? » < cl. *li-man*; *'énd mön* « chez qui ? »; *'ámön* « sur qui ? à qui ? », cf. cl. *'ālā man*; etc. — Il s'emploie également comme complément d'un nom; ex. : *ktāb mön 'éndek* « le livre de qui as-tu ? »; etc.

2. Les formes *mîn* et *mān*<sup>(3)</sup> sont moins usitées que *mön* et s'emploient généralement seules. Elles expriment l'idée interrogative avec plus d'énergie et plus d'insistance en y ajoutant souvent une nuance de mépris, de moquerie ou d'étonnement; ex. : *mîn* ou *mān 'qálllek hâda* « qui donc t'a dit cela ? »; *mînək* ou *mānək* « qui es-tu ? », c'est-à-dire « qui vaux-tu ? qui te connaît ? »; etc.

(1) *fiyé* représente sans doute \**fiyī* analogique de *l-ī*, etc.; de même *'lāiyé*, etc.

(2) A part le *b-* de l'aoriste bien entendu.

(3) Pour la forme elle-même, cf. plus haut.

Tandis que *mön* est souvent agglutiné au pronom personnel indépendant de la 3<sup>e</sup> pers. (masc. ou fém., sing. ou plur.), *mîn* et *mân* ne sont, la plupart du temps, suivis que du pronom personnel affixe de la 2<sup>e</sup> pers. (masc. ou fém., sing. ou plur.); quelquefois même ils le sont à la fois du pronom suffixe et du pronom indépendant (toujours à la 2<sup>e</sup> pers.); ex. : *mînkøn* (ou *mânkøn*) « qui êtes-vous? qui vous connaît? »; *mînek* (ou *mânek*) *'ént* « toi-même qui es-tu? que vaux-tu toi-même? »; etc.

Comme *mön*, les formes *mîn* et *mân* sont souvent employées en qualité de complément d'un nom ou après les prépositions.

β. *'aiš* « quoi? » représente le cl. *'aiyu šai'i* « quelle chose? » et s'emploie très fréquemment à Kfár'abîda. Il est souvent remplacé par *'ás* (avec réduction de la diphtongue *ái*) et par *wáš* ou *waš* (avec changement de *'* en *w*<sup>(1)</sup>). On rencontre aussi à Kfár'abîda comme dans les autres parlers libanais, spécialement à Beyrouth, la forme *šu* qui est synonyme de *'aiš* et qui provient, à mon avis, de *'as + u* (< cl. *hū* « lui »), avec chute régulière de la première syllabe brève *'a-* inaccentué; ex. : *'ás hâda* ou *šu hâda* « qu'est-ce que c'est que cela? »; *'ás* ou *'aiš*, ou *wáš*, ou *šu 'mölt* « qu'as-tu fait? »

*'aiš* (et ses variantes) est souvent agglutiné aux pronoms personnels : *'aiš* (ou *wáš*) l'est aux pronoms affixes des 1<sup>res</sup> et 2<sup>es</sup> pers. et aux pronoms indépendants des 3<sup>es</sup> pers., tandis que *šu* s'agglutine seulement aux pronoms indépendants des 1<sup>res</sup>, 2<sup>es</sup> et 3<sup>es</sup> pers.; ex. : *'aišné* « que suis-je? »<sup>(2)</sup>; *'aišek* « qu'es-tu? qui te connaît? »; *'aišénné* (avec amuïssement de *h*) « qui sont-ils? »; *šu'ént* « qui es-tu? »; *šunéhna* « que sommes-nous? que valons-nous? »; etc. Mais on ne dit pas *\*šúk* « qui es-tu? », *\*šúna* « qui sommes-nous? ». On ne dit pas non plus *\*'aišøn* « que sont-ils? »; *\*'aiša* « qu'est-elle? » tout court; mais on dit couramment *'aišøn hénné*, *'aiša hýyé*, etc., en faisant suivre immédiatement les pronoms affixes des pronoms indépendants.

Comme *mön* (*mân*, *mîn*), le pronom *'aiš* s'emploie avec un grand nombre de prépositions; ex. : *mön 'aiš hâda* « de quoi (est fait) ceci? »; *f' 'aiš* « en quoi? », etc.

γ. *ma* « quelle chose? quoi? » représente le cl. *mā* et s'applique toujours aux choses; il est beaucoup moins employé à Kfár'abîda que *mön* et *'aiš*. En voici cependant des exemples : *málek hẓîn* « pourquoi es-tu triste? »<sup>(3)</sup> < cl. *mā*

(1) Voir plus haut, p. 9.

(2) -né au lieu de -é par analogie du verbe (*darábné*, etc.).

(3) Litt<sup>t</sup> *quid tibi tristis?* = *quid tibi tristi?*

*la-ka ḥazīnu<sup>n</sup>; ma ṣāllu<sup>(1)</sup>* «que lui est-il arrivé?» < cl. *mā ṣāra la-hu*, etc.

δ. Le cl. *'āiyu<sup>n</sup>* «quel (est-il)?» n'est plus employé à Kfár'abîda comme pronom interrogatif isolé; en revanche, il est fréquent, sous la forme provenant de l'accusatif *'āiya<sup>n</sup>*, comme adjectif interrogatif. Ex. : *mōn āiya dāi'a 'ént* «de quel village es-tu?»; *'āiya dārb mōn had-drūb 'ātwal* «lequel de ces chemins est le plus long?»; etc.

Notre parler connaît également la forme *'āina* (cf. syr. *'ainā*) qui est employé dans le même sens que *'āiya*. Ex. : *mōn 'āina dāi'a 'ént* «de quel village es-tu?», etc. (Cette forme est, suivant M. Marçais, très répandue sur tout le champ des dialectes.)

### III. PRONOMS RELATIFS.

α. Le pronom relatif classique *allādī* est à peu près inconnu de notre parler; il est toujours remplacé par *'ēllē* (ou *'ēl-*) qui s'emploie pour les deux genres et pour les trois nombres. Ex. : *'lktāb ēlli lāk* «le livre qui est à toi»; *'nās ēlli žū* «les gens qui sont venus»; *lbōnt ēl-kāneḥ ḥāyn...* «la fille qui était ici...»; etc.

On a beaucoup discuté sur l'origine du dialectal *'ēllē*. Ce peut être simplement la forme prise par le pronom classique *allādī* après chute de la voyelle *a* (l'accent étant transporté sur l'initiale, car on accentue *'ēllē*) et assimilation de la dentale à *l*, soit : *allādī<sup>(2)</sup>* > *\*ēllē* > *\*'ēllē* > *'ēllē* forme actuelle connue d'un grand nombre de dialectes arabes modernes (*ll* se réduit naturellement à *ll*)<sup>(3)</sup>.

β. Au sens relatif indéfini, on emploie aussi à Kfár'abîda *mōnma*, cf. cl. *man*, moins fréquemment pourtant que *'ēllē*. Ex. : *mōnma ža ma'ēk izī* «celui qui voudrait venir avec toi, qu'il vienne» (*mōnma* est une combinaison de *man* et de *mā* relatif des choses).

*'āiya*, *'āiye<sup>n</sup>*, *'ai<sup>(i)</sup>* combiné avec *ma* représente l'accusatif classique *'āiya<sup>n</sup>* (cf. *'āiyi<sup>n</sup>*, *'āiyu<sup>n</sup>*) et s'emploie dans le même sens que *mōnma* : *'ai ma žā...* «quiconque vient...». On dit même

(1) On entend aussi *ma ṣāryu* sous l'influence de la racine verbale de *ṣāra*; l'assimilation de *r* et de *l* s'est alors faite dans le sens inverse.

(2) Les vieillards, en récitant le *Pater*, disent encore *'ēllādī*, mais c'est une forme demi-savante imitée du cl. *allādī fī-s-samāwātī*...

(3) Cf. COHEN, p. 348; MARÇAIS, *Saida*, M. S. L., t. XV, p. 54; LANDBERG, *Proverbes et dictons*, p. 297.

parfois 'aiye<sup>n</sup> ma; ex. : (b)ôrda baiye<sup>n</sup> ma kân « j'accepte n'importe qui ».

Comme dans les phrases données en exemple, mônma et 'ai<sup>n</sup>ma s'appliquent toujours aux personnes.

γ. ma « ce que, ce qui » < cl. mā s'emploie quelquefois, comme en classique, en parlant des choses; ex. : 'môlt môlt-ma 'môlt « j'ai fait ce que j'ai fait » < cl. 'amiltu miθla-mā 'amiltu; ma fhómt « j'ai compris ! » litt<sup>t</sup> « (c'est) ce que j'ai compris », etc. Ceci ne se rencontre que dans des expressions toutes faites.

'aš « ce que, quelle chose ? » est très employé dans des phrases où il correspond au relatif français (interrogation indirecte). Ex. : 'qôlle 'aš 'môlt « dis-moi ce que tu as fait », cf. cl. qul lī 'aiya šai<sup>n</sup> 'amilta.

#### IV. PRONOMS ET ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.

##### A. PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

α. Pour indiquer une personne ou un objet rapproché, le parler de Kfár'abîda se sert des formes suivantes :

1. Au masculin singulier, hâda « celui-ci, ceci » < cl. hâdā. Ex. : hâda ktâbē « ceci est mon livre » < cl. hâdā kitâb-ī; ḥoḍ hâda « prends celui-ci » < cl. ḥuḍ hâdā.

2. Au féminin singulier, haïde « celle-ci », cf. cl. hâdihī ou hâdī. Ex. : haïde 'ômmək « celle-ci est ta mère », cf. cl. hâdī (hâdihī) 'ummu-ka; haïde 'qâlēt « celle-ci a dit », cf. cl. hâdī (hâdihī) qâlūt.

Voici l'explication qu'on peut donner de la présence de la diphtongue -ai- dans le dialectal hâide. La forme résulte sans doute de la combinaison du syriaque hâi « celle-là » devenu à Kfár'abîda hai (hâi) « celle-ci » et du féminin hâde que fait attendre le classique hâdī. Le dialectal hai (hâi), en effet, est encore courant à côté de hâide. De même on a, à Kfár'abîda, un masculin ha- qu'on rencontre fréquemment à côté du masculin hâda et dans le même sens. On dit, p. ex. : ḥoḍ haïde ou ḥoḍ hai (hâi) « prends celle-ci »; halktâb « ce livre » pour \*hâ al-ktâb (hâda-l-ktâb < cl. hâda-l-kitâbu); etc.

3. Au masculin pluriel, on a hâude « ceux-ci » au lieu d'une forme venant directement du cl. hâ'ulā. Ex. : haude šhâbē « ceux-ci sont mes amis », opposer cl. hâ'ulā 'ašhâb-ī; ḥoḍ haude « prends ceux-ci » ; opp. cl. ḥuḍ hâ'ulā.

Le dialectal *háudé* représente sans doute le cl. *hā'ulā* (ou *hā'u-lā'i*) avec chute de la syllabe finale *-lā* (*-lā'i*), cf. 'a- pour cl. 'alā « sur », et passage de ' à *u* au contact de la voyelle labiale *u*, d'où \**hāuu* > *hāu* encore très usité à Kfár'abída dans le sens de « ceux-ci ». On a ajouté dans la suite au dial. *hāu* le démonstratif *dé* < cl. *dī*<sup>(1)</sup>, ce qui donne *háudé* lequel est employé indifféremment au pluriel pour les deux genres.

Notre parler — il en est ainsi de la plupart des parlers libanais — emploie quelquefois à côté de *háudé* les formes *hādūlé*, *hādūl* et *hādol* qui sont empruntés aux parlers des Musulmans de Tripoli et de Damas.

β. Pour indiquer une personne ou un objet éloigné, notre parler emploie les formes démonstratives suivantes :

1. Au masculin singulier, *hādāk* « celui-là » < cl. *hādāka*. Ex. : *hādāk* (ou *hādāk*) *lēna* « celui-là est à nous » < cl. *hādāka lanā* ; *ḥoḍ hāda u-rūd<sup>d</sup> hādāk* « prends celui-ci et rends celui-là » < cl. *ḥūt hādā wa-rūdda hādāka* ; etc.

2. Au féminin singulier, *hādik* « celle-là », compromis entre le précédent et *tika* (sous l'influence analogique du masculin *hādāk*). Ex. : *hādik dāi'té* « celle-là est ma bourgade » ; *lā tāḥoḍ lā hái u-lā hādik* « ne prends ni celle-ci ni celle-là » ; etc.

3. Au pluriel masculin (ou féminin), *hāudik* ou *hūdik*, *ḥoḍik*<sup>(2)</sup> (*hādūlek*)<sup>(3)</sup> en face de cl. 'ulā'ika. Ex. : *hāudik (b)ihōššūné* « ceux-là m'appartiennent » ; etc.

REMARQUE. — Comme il a été dit plus haut, p. 15, les pronoms démonstratifs perdent leur *h* lorsqu'ils sont précédés d'une particule avec laquelle ils sont intimement liés. Ex. : 'ána mn-ādik *ōḍḍāi'a* « je suis de ce village-là », au lieu de 'ána mōn hādik... ; *mkābbar wāda ḥālu* « orgueilleux et c'est tout ce qu'il est » pour *mkābbar \*wa-hāda* ; etc.

## B. ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.

α. Comme en classique, les adjectifs démonstratifs se forment à Kfár'abída par l'insertion de l'article défini *el-*, *l-*

(1) Le pluriel *alladīna* indique en effet qu'il a pu y avoir un \**dī*, pluriel de *dā* (cf. aram. bibl. *dī*, syr. *d'*, servant à la fois pour le singulier et le pluriel).

(2) Ceci confirme l'existence supposée plus haut d'un \**dī* pluriel.

(3) *hāḍa + 'ulā'ika*.

< cl. *al-* entre les pronoms démonstratifs et le substantif qui suit. Ex. : *hādalktāb li* « ce livre est à moi » < cl. *hāda-l-kitābu l-i*; *hādik ʕl-bōnt bōntu* « cette fille-là est sa fille », cf. cl. *tika-l-bintu bintu-hu*.

A la différence du classique, l'adjectif démonstratif désignant les objets rapprochés et éloignés est fréquemment exprimé par *ha* au lieu de *hāda*; il est alors invariable (quel que soit le genre ou le nombre). Ex. : *ḥoḍ hal-ʔqālem*<sup>(1)</sup> (*hal-ʔqālem*) « prends cette plume », cf. cl. *ḥūḍ hāda-l-qālama*; *lmān hal-kālbē* « à qui cette chienne? », cf. cl. *li-man hādi-l-kālbatu*; etc. De même on a (pour les objets éloignés) *hākēl-* à côté de *hādikēl-* (fém. sing.), *hādākēl-* (masc. sing.) et *hādūkēl-* (masc. et fém. pl.).

β. Comme les pronoms démonstratifs, les adjectifs démonstratifs, sauf *hal-* et *hākēl-*, sont variables et s'accordent en genre et en nombre avec le mot qui suit. Ex. : *hāda l-wāleḍ ʕʔ/qəl* « cet enfant est sage »; *hūdik ʕl-ulād* (plus souvent *hāk ʕl-ulād*) *sāṭrīn* « ces enfants-là sont espiègles »; *hādik ʕl-māra* (plus souvent *hāk ʕl-māra*) *ʕālmē* « cette femme-là est instruite ».

## V. PRONOMS ET ADJECTIFS INDÉFINIS.

Les différents pronoms et adjectifs indéfinis sont les suivants dans notre parler :

### A. PRONOMS.

#### α. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « QUELQU'UN ».

Ce pronom indéfini s'exprime généralement comme en classique par *wāḥeḍ* < cl. *wāḥidu<sup>n</sup>* (fém. *wāḥde* < cl. *wāḥidatu<sup>n</sup>*)<sup>(2)</sup>; ex. : *žāna wāḥeḍ (lyāum)* « quelqu'un est venu (aujourd'hui) vers nous » < cl. *žāʔa-nā wāḥidu<sup>n</sup>* (*al-yāuma*); *wāḥeḍ* est en train de tomber en oubli dans les propositions interrogatives, supposi-

(1) A propos de *hal*, cf. ce que dit M. Landberg, *Dabīnah*, p. 285.

(2) On a rappelé que *wāḥidu<sup>n</sup>* a aussi le sens de « un ». Lorsqu'il est suivi de *mōn* et en même temps d'un pronom personnel suffixe, *wāḥeḍ* se traduit alors par « l'un de » : *wāḥeḍ mōn ʔqrāyōbna...* « l'un de nos parents... ».

tives ou négatives<sup>(1)</sup> et de céder la place à la forme *háda* (ou *háde<sup>n</sup>*) < cl. *'áhada<sup>n</sup>* qui, à la différence de *wáḥed*, s'emploie indifféremment pour le masculin et le féminin. Ex. : *háda za sí* «quelqu'un est venu?», cf. cl. *hal žá'a 'áhadu<sup>n</sup>*; *'éza háda sá'lek* (ou *sá'lek*) *'ánné* «si quelqu'un me demande...», litt<sup>t</sup> «si quelqu'un s'informe auprès de toi de moi...», cf. cl. *'itā 'áhadu<sup>n</sup> sá'alaka 'ánn-ī*.

### β. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « ON ».

À la différence du classique qui exprime le sens indéfini de « on »<sup>(2)</sup> par la 3<sup>e</sup> pers. masc. pl. au parfait, notre parler l'exprime par la même personne à l'aoriste. Ex. : *(b)-i'/qálu háik* « on dit comme ceci », contre cl. *qálu hákadā*; *'ás b-isámmu háda 'éndkḥon* «qu'appelle-t-on cela chez vous? = comment...». Mais on ne dit jamais *\*háik 'qálu* dans le sens de «c'est ainsi qu'on dit»; cette phrase signifierait «c'est ainsi qu'ils ont dit».

« On » se rend aussi par *nás* < cl. *an-násu* «les gens», *l-'álem* < cl. *al-'álamu* «le monde» (suivis de la 3<sup>e</sup> pers. masc. pl. du verbe au parfait ou à l'aoriste), enfin par *wáḥed*. Ex. : *nás b-yéḥku ktír* «on raconte tant de choses (vraies ou fausses)»; *wáḥed -a b-i-sádde'/q-š*<sup>(3)</sup> «on croirait difficilement», litt<sup>t</sup> «quelqu'un ne croirait pas»; *wáḥed aš mā 'émal* «quoiqu'on en fasse...» litt<sup>t</sup>. «quis quid faciat»; etc.

### γ. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « CHACUN ».

Ce sens est exprimé par *kül'* < cl. *kullu<sup>n</sup>* «tout» suivi de *wáḥed* ou de *mön*. Ex. : *kül' wáḥed b-yá'ref ššýlu* «chacun sait ce qu'il a à faire», litt<sup>t</sup> «chacun connaît son affaire» < cl. *kullu wáḥidi<sup>n</sup> yá'rifu ššýla-hu*; ... *u-kül' mön řáḥ l-máṭraḥ* «... et chacun s'en est allé d'un côté».

### δ. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « AUTRUI ».

Ce sens est exprimé comme en classique par *lyáir* «le prochain» < cl. *al-yáiru* et *l'/qrib* (même sens) < cl. *al-qaribu*: *ḥóbb öl-'qrib* «l'amour du prochain, d'autrui».

(1) Naturellement, dans ces dernières propositions, *háda* signifie «personne»; cf. *mā žá-š háda* «personne n'est venu».

(2) Le classique, on le sait, exprime également le pronom indéfini «on» au moyen de la 3<sup>e</sup> pers. masc. sing. du verbe passif au prétérit. Notre parler ne connaît plus ce moyen classique.

(3) *-a... -š* au lieu de *ma... -š*.

## ε. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « PERSONNE ».

Au pronom indéfini « personne » du français correspond (*u*)-*lā wāḥed* < cl. (*wa*)-*lā wāḥidu*<sup>n</sup>; *māḥāda*-(š) < cl. *mā 'aḥada*<sup>n</sup>; *lā ḥāda u-lā ḥādē*; (*u*)-*la dūmrē* (cf. cl. *tadmuriyu*<sup>n</sup> (1)). Ex. : (*u*)-*la wāḥed zā* « personne n'est venu »; *mā 'ēndē lā ḥāda u-lā ḥādē* « je n'ai personne »; *mā l'/qīna (u)-la dūmrē* « nous n'avons trouvé personne »; etc.

## ζ. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « RIEN ».

Ce sens s'exprime toujours par *šī* (cf. cl. *šāi'u*<sup>n</sup> « chose ») dans une proposition négative. Ex. : *mā 'ēnd-ī(š) šī* « je n'ai rien », cf. cl. *mā 'ind-ī šāi'u*<sup>n</sup>; *ma bāni*-(š) *šī* « je n'ai rien, je ne suis pas malade », cf. cl. *mā biya šāi'u*<sup>n</sup>; *ma 'tāini šī*-(š) (2) « tu ne m'as rien donné » cf. cl. *mā 'a'taitāni šāi'a*<sup>n</sup>; etc.

REMARQUE. — La forme dialectale *šī* est remplacée à Kfár'abīda par *šīn* < cl. \**šāi'u*<sup>n</sup> (par solécisme) dans un exemple unique : *'alāf lā šīn 'lai* (ou *'laiya*) « alif n'a rien sur lui » c'est-à-dire « alif n'a pas de point dessus » (3).

## η. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « TOUT ».

À « tout » correspond *kūl'* suivi immédiatement de *šī* : *kūl' šī mlīḥ* « tout est bien », *b-yd'ref kūl' šī* « il sait tout ».

## θ. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « UN, L'UN, L'AUTRE ».

Quand il s'agit de choses, « l'un » (« un »), « l'autre » (« autre ») est exprimé par *šī* répété. Ex. : *ḥāda šī u-ḥādāk šī* « ceci est un et cela est autre »; *l-'abyad šī wō-l-'aswad šī wō-l-ḥēllē y'ēlbat kūl' šī* « le blanc est un et le noir est autre, mais la beauté surpasse tout », phrase proverbiale que dit une personne en défendant son ami brun.

Quand on parle des personnes, « l'un » se rend par *wāḥed* suivi de *mōn* qui à son tour est suivi des pronoms personnels suffixes : *šōft wāḥed mōnōn* « j'ai vu l'un d'eux ». — Appliqué uniquement aux personnes, « autre » se rend par *wāḥed* (ou *ḥāda*) *yāi'*-suivi

(1) Cf. l'expression classique *mā fi d-dāri tadmuriyu*<sup>n</sup> « il n'y a dans la maison personne ».

(2) La négation dialectale comportant déjà par elle-même un -š (*ma... -š*), il se trouve que dans des phrases de cette sorte il y a deux š(i) de suite.

(3) Influence classique (langue de l'école).

des pronoms suffixes; ex. : *wâḥed yairək kân rāḥ* « un autre que toi serait allé ».

#### ι. PRONOM INDÉFINI AU SENS DE « PLUSIEURS ».

À « plusieurs » correspondent *ktīrīn*, *ktār*, *'āybe*, *serbe*<sup>(1)</sup>; ex. : *ktīrīn 'āšu 'qābl mōnna* « plusieurs ont vécu avant nous ».

### B. ADJECTIFS.

#### α. ADJECTIF INDÉFINI AU SENS DE « CHAQUE ».

À l'adjectif « chaque » correspond *kūl* suivi d'un substantif singulier (indéterminé) : *kūl mahmūl mōnhān* « chaque (marchandise) portée (c.-à-d. non vendue sur place) n'est pas appréciée »<sup>(2)</sup>; *kūl talmūd maẓbūr it'* « chaque élève est obligé d'obéir ».

#### β. ADJECTIF INDÉFINI AU SENS DE « QUELQUE, CERTAIN ».

À « quelque, etc. » correspondent les formes suivantes :

1. *ši : tīne ši šāyle* « donne-moi quelque chose »; *tlōb lek mōnmu ši 'qōršāin* « demande-lui pour toi quelque deux piastres »; *fi mōnḥon 'ommārīn fi mōnḥon biyā'in . . . (u)-ši föllāhīn* « il y a parmi eux des architectes, des marchands . . . et quelques cultivateurs ».

2. *kam* « quelque » < cl. *kam* « combien, beaucoup » : *li 'ēndu kām 'qōrš* « il me doit quelques piastres », litt' « à moi chez lui quelques piastres »; *'qā'ad 'ēnna kām yāyūm* « il est resté chez nous quelques jours ».

3. *ḥayne* (ou *hūniked*) : *fi 'ēndé ḥayne zalmtāin* « j'ai chez moi quelque deux hommes »; *kūnt fi hūniked bāt* « j'étais dans une certaine maison ».

4. *šwāiyé*; ex. : *ma'ēu šwāiyet mōsryāt* « il a quelque argent ».

#### γ. ADJECTIF INDÉFINI AU SENS DE « TOUT, TOUS ».

Ce sens s'exprime comme en classique par *kūl* < cl. *kullu* suivi d'un mot déterminé; ex. : *kūll ennās kānu bōl-'qōddās* « tout ».

(1) Sens primitif « (une) multitude (de) ».

(2) Litt' : « omne transvectum contemptum ».

le monde était à la messe » < cl. *küllu n-nâsi kânû bil-* . . . ; *l'ēb küll en-hâr* « il s'amusa toute la journée ».

δ. ADJECTIF INDÉFINI AU SENS DE « MÊME, LE MÊME ».

À l'adjectif « même », « le même », correspond *wâḥed* (précédé d'un nom indéterminé), *fard* (suivi d'un nom indéterminé), *zât* < cl. *ḏātu<sup>n</sup>, nafs, 'aiṇ*, etc.

Sauf les deux premières, toutes ces formes sont toujours suivies des pronoms personnels suffixes.

## VI. ARTICLE DÉFINI.

Notre parler ne connaît que l'article défini. L'article indéfini, représenté dans d'autres parlers arabes modernes par *wâḥed*, est entièrement inconnu à Kfâr'abîda comme dans tout le Liban. On dit, p. ex. : *frânk* « un franc », *ktâb* « un livre », et non pas \**wâḥed frânk*, \**wâḥed ktâb*, etc.

L'article défini est représenté à Kfâr'abîda par *l-* (*'el-, 'l-*) < cl. *al-*; il se met toujours devant le nom à déterminer et il est partout invariable.

Le second élément *l-* de l'article (*al-*) s'assimile aux mêmes consonnes qu'en arabe classique quand celles-ci commencent le mot qui reçoit l'article défini, savoir : *t, d, ṭ, ḏ, s, ṣ, z, ḏ, š, r, l, n*, à quoi il faut ajouter pour le parler de Kfâr'abîda (comme pour d'autres parlers modernes) *ž* : *ḏdâr* « le couvent » < cl. *ad-dârû*; *žâbal* « la montagne » < cl. *al-žâbalû*; *ṭle 'öd-dâḏ* « le jour se leva », etc. Cette assimilation établit une distinction entre *l-* de l'article indéfini et la préposition *l-* < cl. *li* « à » qui ne s'assimile pas aux consonnes précitées : *ldârna* « à notre maison » < cl. *li-dârî-nâ*.

## CHAPITRE IV.

### ANNEXION.

Comme dans les autres parlers de l'arabe moderne <sup>(1)</sup>, les formes verbales et nominales combinées avec les enclitiques pro-

<sup>(1)</sup> Cf. p. ex. W. MARÇAIS, *Saïda, M. S. L.*, t. XV, p. 58-61 (et 51-63 pour « l'état construit »); *Tlemcen*, p. 126-154.

nominaux (-ī, -ka, etc.) subissent dans le parler de Kfâr'abîda certaines modifications dont les règles ont déjà été esquissées à propos de l'étude du vocalisme. On se propose ici de faire de ces règles générales une application particulière en synthétisant rapidement les phénomènes que détermine dans ces formes l'annexion de ces enclitiques pronominaux.

On suivra naturellement dans ce chapitre la même méthode que dans le reste du travail et l'on partira toujours, autant que possible, des complexes classiques (complexes étant entendus ici de la forme verbale ou nominale + l'enclitique pronominal. Ex. : cl. *hamaltu-ka* « je t'ai porté », *kitâbu-hu* « son livre », etc.).

Il paraît évident en effet que, sauf innovation analogique, les complexes dialectaux ont été hérités directement du classique. On pourrait il est vrai formuler contre cette application de la méthode l'objection que voici : « Il ne convient pas de partir ici du classique, parce que les complexes dialectaux tels que *hemöl-kon* « il vous a portés », sont de fabrication purement dialectale, les sujets parlants ayant toujours été capables d'analyser et par conséquent de créer de tels complexes. » L'objection ne porterait réellement que si l'on pouvait penser un instant qu'il est impossible qu'il y ait un lien historique quelconque entre (p. ex.) le cl. *hámala-kum* et son équivalent dialectal *hemöl-kon*, ce qui serait mettre en doute que la langue commune d'où proviennent d'une part l'arabe classique et d'autre part les dialectes modernes pratiquât ce mode de combinaison, chose inadmissible puisque toutes les autres langues sémitiques le pratiquent également et que le procédé est même sans doute d'antiquité chamito-sémitique<sup>(1)</sup>. Il faudrait en conséquence qu'il y eût impossibilité à déduire phonétiquement (régulièrement) les complexes dialectaux des complexes classiques correspondants. Or, on verra que la très grande majorité des complexes du parler peut au contraire s'expliquer directement en partant du classique et sans faire violence à aucune des règles phonétiques reconnues. Ce n'est que lorsque le jeu de ces règles amenait des complexes trop incommodes ou impossibles que le sujet parlant qui était, en effet, toujours capable de les analyser, refaisait ces complexes en combinant la forme (verbale ou nominale) simple et l'enclitique pronominal dont il avait conscience en vertu des cas les plus clairs parmi les complexes hérités de l'ancienne langue.

<sup>(1)</sup> Aussi un chamitisant connu, M. L. Reinisch, a-t-il pu soutenir que les complexes tels que *hamaltu-ka*, etc., ont dû exister avant les formes simples telles que *hamaltu*. (L. REINISCH, *Das persönliche Fürwort und die Verbalflexion in den chamito-semitischen Sprachen*, Wien, 1909.) Ceci du reste est assez peu vraisemblable.

I. MODIFICATIONS APPORTÉES AUX FORMES VERBALES  
PAR LEUR COMBINAISON  
AVEC LES ENCLITIQUES PRONOMINAUX.

A. ANNEXION AU VERBE DES SUFFIXES IMMÉDIATS.

1. PARFAIT.

α. Le sujet est une 3<sup>e</sup> personne masculin singulier.

CLASSIQUE.	DIALECTAL.
<i>hámala-hu</i>	> <i>hóm̄lu.</i>
<i>hámala-hā</i>	> <i>hóm̄la (hēmóla).</i>
<i>hámala-ka</i>	> * <i>hóm̄lk</i> > <i>hóm̄l̄k.</i>
( <i>hámala-ki</i> )	<i>hóm̄lik.</i>
<i>hámala-nā</i>	> * <i>hóm̄lné (hēmólné).</i>
<i>hámala-hum</i>	> <i>hóm̄l̄on (hēmól̄on).</i>
<i>hámala-kum</i>	> * <i>hóm̄l̄k̄on (hēmól̄k̄on).</i>
<i>hámala-nā</i>	> * <i>hóm̄lna (hēmólna).</i>

REMARQUE. — On voit que sur huit complexes, quatre s'expliquent directement par le classique. Les complexes *hóm̄lik*, *hēmólné*, *hēmól̄k̄on* et *hēmólna* existent seuls sans avoir à côté d'eux une forme provenant du classique. Pour *hóm̄lik* (opposer cl. *hám̄malaki*), il relève d'une anomalie générale signalée ailleurs déjà pour la 2<sup>e</sup> personne du singulier féminin. Quant à *hēmólné* et à *hēmólna*, ils ont été refaits par analogie du dialectal isolé *hém̄al* et ont remplacé, l'un, le régulier \**hóm̄lné*, l'autre, le régulier \**hóm̄lna*, parce que dans le parler *hēmólné* signifie « porte-moi » à l'impératif et *hémólna* « porte-nous » au même mode (ou même encore « nous avons porté » au parfait). Dans la suite *hēmólné* et *hēmólna* ont entraîné la forme *hēmól̄k̄on*, bien qu'à l'impératif \**hémól̄k̄on* n'existe pas. A côté de *hóm̄l̄on* et de *hóm̄la* provenant directement de cl. *hámala-(h)um* et de *hámala-(h)ā*, on a aussi *hēmól̄on*<sup>(1)</sup> et *hēmóla*<sup>(1)</sup> refaits sur *hém̄al* avec addition de *-h̄on* et de *-ha*.

<sup>(1)</sup> L'accentuation montre que ce n'est qu'à date récente que le *h* de *-h̄on* (et de *-ha*) s'est amui, la syllabe qui précède ayant été traitée comme une syllabe fermée. Depuis, l'*ō* s'est ouvert en même temps que la syllabe.

β. Le sujet est une 3<sup>e</sup> personne féminin singulier.

<i>hamalát-hu</i>	>	<i>ḥomlétu</i> ( <i>ḥómltu</i> ).
<i>hamalát-hā</i>	>	<i>ḥomlétā</i> ( <i>ḥómlta</i> ).
<i>hamalát-ka</i>	>	<i>ḥomlétək</i> ( <i>ḥómltək</i> ).
( <i>hamalát-ki</i> )		<i>ḥémletik</i> ( <i>ḥómltik</i> ).
<i>hamalát-nī</i>	>	<i>ḥomlétnē</i> .
<i>hamalát-hum</i>	>	<i>ḥomlétōn</i> ( <i>ḥómltōn</i> ).
<i>hamalát-kum</i>	>	<i>ḥomlétkōn</i> .
<i>hamalát-nā</i>	>	<i>ḥomlétna</i> .

REMARQUE. — Sauf pour la 2<sup>e</sup> sing. fém. régime (*ḥomlétik*), toutes les formes qui sont les aboutissants réguliers du classique existent encore. Ce sont : pour la 3<sup>e</sup> masc. sing. régime *ḥomlétu*, pour la 3<sup>e</sup> fém. sing. régime *ḥomlétā* (plus fréquente que la forme concurrente signalée), pour la 2<sup>e</sup> masc. sing. régime *ḥomlétək*, pour la 1<sup>re</sup> sing. régime *ḥomlétnē* (sans concurrent), pour la 2<sup>e</sup> pl. comm. régime *ḥomlétōn* (à côté de *ḥómltōn* encore rare); etc. Il semble évident que, au I<sup>er</sup> (et au VIII<sup>e</sup>) thème, la tendance du parler aille vers les formes *ḥómltu* (VIII<sup>e</sup> *ḥtámltu*), etc. (recherche de la syllabe fermée), là du moins où l'initiale de l'enclitique pronominal ayant toujours été ou étant restée consonantique ne rend pas la chose impossible, comme dans *ḥomlétkōn* où du reste il n'y a pas de syllabe ouverte.

γ. Le sujet est une 1<sup>re</sup> personne singulier (genre commun).

<i>hamáltu-hu</i>	>	<i>ḥmóltu</i> .
<i>hamáltu-hā</i>	>	<i>ḥmólta</i> .
<i>hamáltu-ka</i>	>	<i>ḥmólteḵ</i> .
( <i>hamáltu-ki</i> )		<i>ḥmóltik</i> .
<i>hamáltu-hum</i>	>	<i>ḥmóltoḥn</i> .
<i>hamáltu-kum</i>	>	<i>ḥmóltkōn</i> .

REMARQUE. — Sauf pour la 3<sup>e</sup> fém. sing. régime, tous les autres cas s'expliquent directement en partant du classique, même *ḥmólta* (filère phonétique : cl. *hamáltu-hā* [chute de *u* posttonique et de *a* prétonique] > \**ḥmált-hā* > *ḥmólta*).

δ. Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne singulier masculin.

<i>hamálta-nī</i>	>	<i>ḥmóltnē</i> .
<i>hamálta-nā</i>	>	<i>ḥmóltna</i> .
etc.		etc.

REMARQUE. — Les autres personnes (sauf les 2<sup>es</sup> régimes qui n'existent pas) sont identiques à celles qui ont été énumérées sous γ. Il est à peine utile de remarquer que celles qui sont spéciales à δ proviennent directement du classique.

ε. Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne singulier féminin.

ḥamaltí-hi	>	ḥmöltí(h).
ḥamaltí-hā	>	ḥmöltí(y)a.
ḥamaltí-nī	>	ḥmöltíné.
ḥamaltí-him	>	ḥmöltí(y)ḡn.
ḥamaltí-nā	>	ḥmöltína.

REMARQUE. — Ici toutes les formes sont phonétiques, si l'on concède qu'il faut partir de -ī final arabe commun (voir plus haut, *Vocalisme*).

ζ. Le sujet est une 3<sup>e</sup> personne pluriel (genre commun).

ḥamalú-hu	>	ḥomlú(h).
ḥamalú-hā	>	ḥomlú(w)a.
ḥamalú-ka	>	ḥomlúk.
ḥamalú-ki	>	ḥomlúké.
ḥamalú-nī	>	ḥomlúné.
ḥamalú-hum	>	ḥomlú(w)ḡn.
ḥamalú-kum	>	ḥomlúkḡn.
ḥamalú-nā	>	ḥomlúna.

REMARQUE. — Ici également toutes les formes sont phonétiques. Même ḥomlúké s'explique directement si l'on pose un arabe commun \*ḥamalú-kī, prototype possible de cl. ḥamalú-ki.

η. Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne pluriel commun.

ḥamaltu(m)ú-hu	>	ḥmöltú(h).
ḥamaltu(m)ú-hā	>	ḥmöltú(w)a.
ḥamaltu(m)ú-nī	>	ḥmöltúné.
ḥamaltu(m)ú-hum	>	ḥmöltú(w)ḡn.
ḥamaltu(m)ú-nā	>	ḥmöltúna.

REMARQUE. — Tout repose ici sur la forme dialectale ḥmöltu « vous avez porté », qui suppose \*ḥamaltū au lieu de ḥamaltum(ū) en vertu de la forme analogique :  $\frac{*ḥamaltū}{ḥamalta} = \frac{ḥamalū}{ḥamala}$ .

θ. Le sujet est une 1<sup>re</sup> personne pluriel commun.

ḥamalná-hu	>	ḥmólná(h).
ḥamalná-hā	>	ḥmólná(h)a.
ḥamalná-ka	>	ḥmólnák.
ḥamalná-ki	>	ḥmólnáké.
ḥamalná-hum	>	ḥmólná(h)ḡn.
ḥamalná-kum	>	ḥmólnákḡn.

REMARQUE. — Toutes les formes sont phonétiques. On pourrait soutenir toutefois que -náha et -náḡn ont été refaits

(à cause de leur *h* conservé). Pour *-nâke* même observation que sous  $\zeta$ .

## 2. AORISTE.

$\alpha$ . Le sujet est une 3<sup>e</sup> personne masculin singulier.

<i>yâhmilu-hu</i>	>	<i>yêhmlu.</i>
<i>yâhmilu-hâ</i>	>	* <i>yêhmôlha</i> > <i>yêhmôla.</i>
<i>yâhmilu-ka</i>	>	* <i>yêhmlk</i> > <i>yêhmlêk.</i>
( <i>yâhmilu-ki</i> )		<i>yêhmlik.</i>
<i>yâhmilu-nî</i>	>	<i>yêhmôluê.</i>
<i>yâhmilu-hum</i>	>	* <i>yêhmôlhoŋ</i> > <i>yêhmôloŋ.</i>
<i>yâhmilu-kum</i>	>	<i>yêhmôlkŋ.</i>
<i>yâhmilu-nâ</i>	>	<i>yêhmôlna.</i>

REMARQUE. — On voit que, à part la 2<sup>e</sup> personne singulier féminin, tous les complexes sont directement explicables par les complexes classiques correspondants.

$\beta$ . Le sujet est une 3<sup>e</sup> personne féminin singulier.

<i>tâhmilu-hu</i>	>	<i>têhmlu.</i>
<i>tâhmilu-hâ</i>	>	* <i>têhmôlha</i> > <i>têhmôla.</i>
etc.		etc.

REMARQUE. — Tout est semblable au cas immédiatement précédent; l'initiale seule varie et ce n'est pas elle qui est en question.

$\gamma$ . Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne masculin singulier.

<i>tâhmilu-hu</i>	>	<i>têhmlu.</i>
etc.		etc.

REMARQUE. — Identique à la précédente.

$\delta$ . Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne féminin singulier.

<i>tahmili-hi</i>	>	<i>têhmlî(h).</i>
<i>tahmili-hâ</i>	>	<i>têhmlî(y)a.</i>
<i>tahmili-nî</i>	>	<i>têhmlîê.</i>
<i>tahmili-him</i>	>	<i>têhmlî(y)ŋ.</i>
<i>tahmili-nâ</i>	>	<i>têhmlîna.</i>

REMARQUE. — On voit que tous les complexes s'expliquent phonétiquement en partant du classique. Il suffit de rappeler que, à l'aoriste, le parler est parti des formes courtes en *-î* et non de celles, connues par le classique, en *-îna*.

ε. Le sujet est une 1<sup>re</sup> personne (genre commun).

'*dħmilu-hu* > '*ēħmlu*.  
etc. etc.

REMARQUE. — Tout est semblable ici à α et à β; l'initiale seule varie et il s'agit ici des finales.

ζ. Le sujet est une 3<sup>e</sup> personne pluriel commun.

*yaħmilú-hu* > *yēħmlú(h)*.  
*yaħmilú-hā* > *yēħmlú(w)a*.  
*yaħmilú-ka* > *yēħmlúk*.  
*yaħmilú-ki* > *yēħmlúkê*.  
*yaħmilú-nī* > *yēħmlúnê*.  
*yaħmilú-hum* > *yēħmlú(w)on*.  
*yaħmilú-kum* > *yēħmlúkōn*.  
*yaħmilú-nā* > *yēħmlúna*.

REMARQUE. — Dans ce paradigme tout est phonétique si l'on part de la forme de l'*apocopatús* (voir plus haut, p. 285).

η. Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne pluriel (genre commun dans le parler).

*taħmilú-hu* > *tēħmlú(h)*.  
etc. etc.

REMARQUE. — De même, dans ce paradigme tout est phonétique; l'initiale seule étant différente.

θ. Le sujet est une 1<sup>re</sup> personne pluriel commun.

*náħmilu-hu* > *nēħmlu*.  
etc. etc.

REMARQUE. — Identique à la précédente.

REMARQUE GÉNÉRALE. — On voit qu'à l'aoriste presque tous les complexes peuvent se déduire par voie phonétique directe des complexes classiques correspondants.

### 3. IMPÉRATIF.

α. Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne masculin singulier.

*iħmil-hu* > *ħmólu*.  
*iħmil-hā* > *ħmóla*.  
*iħmil-nī* > *ħmólnê*.  
*iħmil-hum* > *ħmólon*.  
*iħmil-nā* > *ħmólna*.

REMARQUE. — Même les cas tels que *ħmālu*, etc., doivent être considérés comme phonétiques, étant donné qu'avant l'amuissement de *h* la 1<sup>re</sup> syllabe était fermée : cf. *ħmīl-hu*, etc.

β. Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne féminin singulier.

<i>ħmīli-hi</i>	>	<i>ħmāli(h)</i> .
<i>ħmīli-hā</i>	>	<i>ħmāli(y)a</i> .
<i>ħmīli-nī</i>	>	<i>ħmālinē</i> .
<i>ħmīli-ħim</i>	>	<i>ħmāli(y)ən</i> .
<i>ħmīli-nā</i>	>	<i>ħmālina</i> .

REMARQUE. — Analogue à la précédente. — La chute de *e* aurait amené un groupe de 3 consonnes à l'initiale, groupe équivalant à 4 consonnes à l'intérieur, groupe évité dans le parler.

γ. Le sujet est une 2<sup>e</sup> personne pluriel (genre commun dans le parler).

<i>ħmīlū-hu</i>	>	<i>ħmālū(h)</i> .
<i>ħmīlū-hā</i>	>	<i>ħmālū(w)a</i> .
<i>ħmīlū-nī</i>	>	<i>ħmālūnē</i> .
<i>ħmīlū-ħum</i>	>	<i>ħmālū(w)ən</i> .
<i>ħmīlū-nā</i>	>	<i>ħmālūna</i> .

REMARQUE. — Ici également tout est phonétique.

REMARQUE GÉNÉRALE. — Il serait étrange d'admettre que le parler ait recréé tous ses complexes à l'impératif, puisque chacun d'eux peut-être considéré comme l'aboutissant du complexe classique correspondant, et cela d'autant plus que la forme isolée est *ħmāl* avec une longue analogique ainsi qu'on l'a déjà vu (cf. *Verbe*, p. 138).

## B. ANNEXION AU VERBE DES SUFFIXES MÉDIATS.

La question ne se pose pas pour l'arabe classique où les complexes de : préposition + élément pronominal enclitique forment encore deux mots indépendants<sup>(1)</sup>, mais elle se pose pour le parler dans le cas (qui se trouve être unique) d'une préposition monosyllabique à voyelle brève : ce cas est celui de *la* «à, vers». Le complexe en question se subordonne à la forme verbale de la même façon que les éléments pronominaux enclitiques étudiés jusqu'ici. Mais la rencontre de la consonne appartenant à la préposition et de celle appartenant à l'élément pronominal amène, suivant les règles vues dans l'étude du vo-

(1) Au moins dans la graphie.

calisme, une modification dans la coupe des syllabes et, par voie de conséquence, un transfert de l'accent vers la fin du nouveau mot qui est ainsi constitué par l'agglutination de la forme verbale et des groupes préposition + élément pronominal enclitique.

Ces groupes, subordonnés aux formes verbales, ont une forme plus courte (ce qui tient à leur nature enclitique) que lorsqu'ils sont des complexes employés dans le sens du verbe «avoir»; voir p. 282. Ils sont alors en effet :

-lu «à lui».	-lən «à eux».
-la «à elle».	-lən «à elles».
-lək «à toi» (masculin).	-lkən «à vous» (masculin).
-lik «à toi» (féminin).	-lkən «à vous» (féminin).
-lə «à moi».	-lnā «à nous».

Exemples :

### 1. PARFAIT.

*kətəb-lu* «il lui a écrit» (*kātaba* + *lahu*).  
*kətbət-lən* «elle leur a écrit» (*kātabat* + *lahum*).  
*kətəbi-lnā* «tu nous as écrit» [fém.] (*katābī* + *lanā*).  
*kətbū-lək* «ils t'ont écrit» (*kātabū* + *laka*).  
*kətəbnā-lkən* «nous vous avons écrit» (*katābnā* + *lakum*).

### 2. AORISTE.

*yəktəb-lu* «il écrit à lui» (*yāktubu* + *lahu*).  
*təktəb-la* «elle écrit à elle» (*tāktubu* + *lahā*).  
*təktəbi-lnā* «tu nous écris» [fém.] (*tāktubī* + *lanā*).  
*yəktəbū-lək* «ils t'écrivent» (*yāktubū* + *laka*).  
*təktəbū-la* «vous écrivez à elle» (*tāktubū* + *lahā*).  
*nəktəb-lkən* «nous vous écrivons» (*nāktubu* + *lakum*).

### 3. IMPÉRATIF.

*kətəb-la* «écris à elle» (*uktūb* + *lahā*).  
*kətbī-lə* «écris à moi» [fém.] (*uktubī* + *lī*).  
*kətbū-lnā* «écrivez-nous» (*uktubū* + *lanā*).

REMARQUES. — 1° En somme, l'annexion dialectale des éléments pronominaux enclitiques médiats, introduit, les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> personnes masculin singulier du parfait mises à part, les modifications (phonétiquement régulières) suivantes :

α. Elle attire toujours l'accent sur la dernière syllabe du thème verbal (à cause de la syllabe fermée qui se produit); ex. : *ʿāmila* + *lahu* «il lui a fait» > dial. *ʿəmōl-lu*<sup>(1)</sup>.

(1) Le maintien de la première voyelle brève, bien qu'inaccentuée, s'explique, sans aucun doute, par l'analogie de la forme isolée : *ʿəmal*.

β. Elle conserve la longueur des longues finales du verbe en même temps qu'elle attire l'accent sur la syllabe qui les contient; ex. : cl. *qūbnā + laka* « nous l'avons dit » > dial. *ʔqōlnālek*; *yáftahū + lī* « ils m'ouvriront » > dial. *yofthū-lē*.

γ. En revanche, elle occasionne l'abrégement des voyelles longues qui se trouvent dans la syllabe du thème verbal quand celui-ci est monosyllabique<sup>(1)</sup> (voir *Vocalisme*, p. 105, suiv.), et empêche naturellement aussi l'allongement analogique de la voyelle brève de l'impératif masculin singulier; ex. : cl. *qāla + lahu* « il lui a dit » > dial. *ʔqāl-lu*; *tadūmu + lī* « tu me resteras » > *tdóm-lē*; \* *yaʔību + lahum* « il leur apportera » > *iʔób-lon*; *ʕmól-lu* « fais-lui » (cf. isolé *ʕmāl* « fais »); *qúl + lahā* « dis à elle » > *ʔqól-la* (isolé dialectal *ʔqúl*); etc.

2° L'annexion de *-lna* et de *-lkon*, aux formes verbales de la 1<sup>re</sup> et de la 2<sup>e</sup> personne masculin singulier du parfait, fait apparaître (pour éviter le concours de 4 consonnes), une voyelle secondaire<sup>(2)</sup> entre la forme verbale et le suffixe; après la voyelle secondaire il y a redoublement spontané<sup>(3)</sup> de *l*, ce qui fournit, quand il en est besoin, une syllabe fermée qui attire naturellement l'accent. Ex. : *ktobt-él'kon* « je vous ai écrit », de cl. *katābtu + lakum*; *ʔqólt-él'na* « tu nous as dit », de cl. *qúlta + lanā*; etc.

Mais le déplacement de l'accent et la gémiation de *l* ne sont que facultatives avec les éléments pronominaux enclitiques médiats qui ne comportent qu'une seule consonne, celle qui appartient à la préposition. Ex. : *hmólt-éllu* (à côté de *hmólt-lu*) « tu lui as porté » (cl. *hamáлта + lahu*); *ʔqólt-éllék* (à côté de *ʔqólt-lék*) « je t'ai dit » (cl. *qúlta + laka*); etc. Les secondes formes sont, au reste, plus régulières et plus courantes à la fois.

(1) Cela a lieu dans les verbes *mediae v* ou *y*, lorsque les formes appartenant à ces verbes ne présentent aucune finale autre qu'une voyelle brève.

(2) D'autres dialectes modernes de l'arabe connaissent cette voyelle secondaire. — Notre parler se trouve ici d'accord avec le tunisien où l'accent porte également sur la voyelle secondaire; cf. MARÇAIS, *Tlemcen*, p. 131 et 132.

(3) Il s'agit d'une gémiation spontanée de *l* qui trouve un parallèle exact dans la gémiation parisienne du même phonème. Presque tous les Parisiens disent, par exemple, *él-ladi* au lieu de la prononciation correcte *eladi* (*elle + a + dit*), ce qui les rend incapables de faire, dans la prononciation, une distinction entre *elle + a + dit* et *elle + l'a + dit*. On rencontre pourtant aussi la prononciation attendue *eladi*, mais ce n'est guère qu'en province. — Il est bien connu aussi que le grec homérique pratiquait la gémiation spontanée de *l* (et de *n*), dans le cas de la rencontre d'un mot à finale brève suivi d'un mot commençant par l'une de ces deux sonantes; voir HAVET-DUVAU, *Métrique grecque*, §§ 35 et 44 (p. 19, 23 et 24).

### C. ANNEXION AU VERBE DES SUFFIXES À LA FOIS IMMÉDIATS ET MÉDIATS.

Dans le cas d'annexion aux formes verbales de deux suffixes, l'un immédiat, l'autre médiate, tout se passe exactement comme dans le cas d'annexion de suffixes immédiats; les éléments pronominaux médiate restent complètement indépendants et gardent, par conséquent, les mêmes formes qu'ils ont lorsqu'ils sont employés dans le sens du verbe « avoir » (cf. p. 282<sup>(1)</sup>). Ex. : cl. *bá'atha-hu la-nā* « il nous l'a envoyé » > dial. *bá'tu lena*; *ištaráitu-hā la-ka* « je l'ai achetée à toi » > *štráita lek*.

Cependant notre parler abandonne, de plus en plus, cette tournure classique et se sert, actuellement, d'un procédé (employé même en classique dans quelques cas déterminés, dans l'annexion, par exemple, de deux suffixes immédiats), procédé qui consiste à rejeter, loin des formes verbales, les suffixes immédiats devenus des complexes pronominaux médiate par suite de leur annexion à la particule (indice de l'accusatif) *yā-* < cl. *'iyā-*; les suffixes médiate se trouvent alors en contact avec les formes verbales et forment avec elles des complexes composés des formes verbales plus les éléments pronominaux enclitiques. Ex. : *štráit-él'kōn yāh* « je l'ai acheté à vous »; *bá'át-lé yāha* « il me l'a envoyée »; etc.

On se sert également dans le parler de la particule *yā-*, dans les cas où, en classique, le verbe est suivi de deux suffixes tous deux immédiats; ex. : *'allámta-nī-hā* « tu me l'as enseignée » > dial. *'allémt-nē yāha*; etc.

## II. MODIFICATIONS APPORTÉES

### AUX FORMES NOMINALES PAR LEUR COMBINAISON AVEC LES ENCLITIQUES PRONOMINAUX OU AVEC UN AUTRE SUBSTANTIF (ÉTAT CONSTRUIT).

#### A. COMBINAISON AVEC LES ENCLITIQUES PRONOMINAUX.

##### 1. PARTICIPE.

À la différence du classique qui, dans le cas d'un enclitique pronominal de 1<sup>re</sup> personne du singulier, ne pratique pas l'an-

<sup>(1)</sup> Pas plus dans le parler qu'en classique il n'y a donc ici fusion du suffixe médiate avec le complexe formé par le verbe et l'élément pronominal enclitique.

nexion <sup>(1)</sup> à la façon du verbe avec *-nī*, mais à la façon du substantif (c'est-à-dire avec *-ī*), notre parler emploie toujours, avec le participe présent, la forme analogique *-nī* (*-nē*). Il dit donc, par exemple, *hāmōlnē* «με Φέρων», *hāmłēnē* «με Φέρουσα», pluriel (le féminin indistinct d'avec le masculin — la forme est celle du génitif-accusatif), *hāmł<sup>n</sup>nē* (cl. *hāmłina-nī*), etc. Le même mot a dans le parler *-ē* ou *-nē*, suivant qu'il est ou substantif ou participe; ex. : *m'āl'mē* «mon professeur, mon maître», et *m'allōmnē* «με διδάσκων». — En dehors de ce cas, le participe suit, pour l'annexion, les mêmes règles que le substantif (voir plus bas).

## 2. SUBSTANTIF.

On l'a vu, les formes nominales isolées du classique subissent, en passant dans notre parler, de nombreuses et importantes modifications au point de vue de la coupe syllabique et de l'accent, surtout lorsqu'elles finissent sur une voyelle longue (anciennement suivie d'une consonne faible *'*, *w*, *y*), ou de son équivalent *-a<sup>n</sup>*. Les complexes classiques, composés d'une forme nominale et d'un pronom enclitique régime, subissent, naturellement, des modifications analogues, toutes conformes à la phonétique du parler (cf. *Vocalisme*), bien qu'ils aboutissent dans chaque cas aux complexes dialectaux correspondants tels qu'ils sont usités à Kfár-'abída. Comme la principale différence qu'il y a dans le parler entre les formes nominales isolées et les formes combinées avec les enclitiques pronominaux concerne la place de l'accent, on peut utiliser l'étude de la place dialectale de l'accent comme moyen de classer les différents phénomènes. Mais le plus important est de faire remarquer qu'ici encore, comme pour le verbe, il n'y a pas solution de continuité entre l'usage classique et l'usage dialectal.

1° Les complexes, qui avaient en classique l'accent sur la dernière syllabe de la forme nominale, cette syllabe étant toujours longue, ne subissent dans le parler aucune modification concernant la place de l'accent; il y a, naturellement, chute de la voyelle ou des voyelles prétoniques; ex. : cl. *riđâ-ka* «ton consentement» > dial. *řđâk* (forme isolée *riđa<sup>n</sup>* «consentement» > dial.

*da*  $\sqrt{r-d-y}$ ); *ma'wâ-hu* «sa demeure» > *ma'wâk* (forme isolée *mâ'wâ* > *mâ'wa*); *idâ-nâ* «nos ennemis» > *dâna* (forme isolée *dâ* > *'ēda*); *aťâyâ-kum* «vos dons» > *'ťâyâkøn* (forme isolée *aťâyâ* > *'ťâya*); *'asâmî-kum* «vos noms» > *'sâmîkøn* (forme isolée *'asâmî<sup>n</sup>* > *'sâmē*); etc.

(1) Sauf quelques rares exceptions.

2° Les complexes qui, en classique, avaient l'accent sur la pénultième de la forme nominale, ne subissent, à Kfár'abîda, aucune autre modification que la chute des voyelles prétoniques et de la finale; ex. : cl. *baqarâtu-ka* «tes vaches» > *ba<sup>3</sup>/qrâtek* (forme isolée *baqarâtu<sup>n</sup>* > *ba<sup>3</sup>/qrât*); *kitâbu-nâ* «notre livre» > *ktâbna*; etc.

REMARQUE. — Un certain nombre de complexes, tels que *mir'âtu-hu* «son miroir», *mihlâtu-hâ* «sa musette (d'une bête de somme)», etc., ne sont pas représentés dans le parler par \**mrâtu*, *môhlâta*, mais par *mrâitu* (3 syllabes), *môhlâyéta*, qui sont analogiques de la forme isolée *mrâyé*, *môhlâyé* (opposer cl. *mir'âtu<sup>n</sup>*, *mihlâtu<sup>n</sup>*)<sup>(1)</sup>.

3° Les complexes nominaux qui, en classique, avaient l'accent sur l'antépénultième de la forme nominale, ne subissent, à Kfár'abîda, aucune modification intéressant la place de l'accent quand les enclitiques pronominaux sont *-hu*, *-ka*, *-ki* et *-î* (dans le parler *-u*, *-ek*, *-ik* et *-é*, tous ici à initiale vocalique); ex. : cl. *qâlamu-ka* «ta plume» > *<sup>3</sup>/qâlmæk* (forme isolée *qâlamu<sup>n</sup>* > *<sup>3</sup>/qâ-læn*); *kûtub-î* «mes livres» > *kôtbé* (forme isolée *kûtubu<sup>n</sup>* > *kôtoḅ*); *hâdimu-hu* «son serviteur» > *hâdmu* (forme isolée *hâdimu<sup>n</sup>* > *hâ-dem*); *ḍâi'atu-ki* «ton village» > *ḍâi'tik* (forme isolée *ḍâi'atu<sup>n</sup>* > *ḍâi'a*); etc.

Mais lorsque les enclitiques pronominaux ont, même dans le parler, une initiale consonantique (cl. *-kum* et *-nâ*, dial. *-kon* et *-na*), il s'est produit (après la chute de la finale brève de la forme nominale) une fermeture de la syllabe précédente qui a occasionné un déplacement de l'accent sur cette syllabe; ex. : cl. *kûtubu-nâ* «nos livres» > *kôtoḅna*; *ḍâi'atu-kum* «votre village» > *ḍâi'êtḅon*; etc.

Enfin, lorsqu'il s'agit des enclitiques pronominaux *-hâ* et *-hum* devenus (à date récente) *-a* et *-on* (anciens *-hâ* et *-hḅon*), il n'y a aucun déplacement de l'accent lorsque ce dernier reposait, en classique, sur une syllabe ouverte; s'il reposait, au contraire, sur une syllabe fermée, il se déplace (comme dans le cas précédent) au profit de la première posttonique; ex. cl. *kûtubu-hum* «leurs livres» > *kôtoḅon*; *qâlamu-hâ* «sa plume» > *<sup>3</sup>/qâlma*; mais *ḍâi'atu-hum* «leur village» > *ḍâi'êtḅon* (\**ḍâi'êtḅon*); *madînatu-hâ* «sa ville» (à elle) > *mdînéta* (\**mdînétha*); etc.

4° Les complexes à premier élément nominal qui, en classique, avaient l'accent sur la préantépénultième de la forme nominale, sont traités dans le parler de la façon suivante.

(1) Cf., p. 248, note 1.

Les noms qui, dans ces conditions, ont la syllabe accentuée ouverte (du fait qu'ils ne comportent aucune syllabe fermée), ne subissent aucun changement de la place de l'accent devant les enclitiques dialectaux à initiale vocalique : *-u*, *-qk*, *-ik*, *-é*; ex. : cl. *ḥāsanatu-ka* « ton bienfait » > dial. *ḥāsntek* (cf. isolé *ḥāsanatu<sup>n</sup>* > *ḥāsné*); *bāqarat-ī* « ma vache » > *bá'/qrté* (cf. isolé *bāqaratu<sup>n</sup>* > *bá'/qra*); etc.

Ceux, au contraire, dont l'accent reposait, en classique, sur une syllabe fermée ou longue (équivalent d'une syllabe fermée), et qui comportaient les mêmes enclitiques pronominaux, subissent un déplacement de l'accent. Ce dernier, en effet, vient se fixer sur la syllabe suivante devenue fermée par suite de la chute de la seconde voyelle posttonique; ex. : cl. *mádrasatu-ka* « ton collègue » > *madréstek* (isolé *mádrasatu<sup>n</sup>* > *mádrsé*); *máqbaratu-hu* « son cimelière » > *ma'/qbörtu* (isolé *máqbaratu<sup>n</sup>* > *má'/qbra*); etc.

Lorsque les enclitiques pronominaux sont *-na*, *-kən*, *-(h)a* et *-(h)ən*, les noms de la première catégorie (ex. : *ḥāsanatu<sup>n</sup>*) laissent glisser l'accent sur la syllabe qui, en classique, était la seconde posttonique et qui était devenue fermée par suite de la chute de la première et de la troisième posttoniques. L'accent avance donc ici de deux syllabes. Ex. : *ḥāsanatu-nā* « notre bienfait » > *ḥasnétna*; *bāqaratu-hum* « leur vache » > *ba'/qrétən* (\**ba'/qréthən*); etc.

Ceux, au contraire, dont l'accent reposait en classique sur une syllabe fermée, quand ils comportent les enclitiques pronominaux énumérés en dernier lieu, laissent passer l'accent indifféremment sur la première posttonique devenue fermée ou bien sur la seconde qui l'était également (dans ce dernier cas, c'est aux dépens de la première qui tombe); ex. : cl. *mádrasatu-nā* « notre collègue » > *madréstna* ou *madréstna*; *máşbayatu-hum* « leur teinturerie » > *maşbýétən* ou *maşböýtən*; etc.

L'hésitation entre les deux régimes de syllabation et d'accentuation se comprend assez bien, étant donné que le groupe consonantique qu'il s'agissait de résoudre était de 5 consonnes et que, par conséquent, la limite des syllabes flottait entre la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> d'une part, la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> de l'autre, soit (en désignant par C une consonne quelconque) :

un groupe : — C + C + C + C + C —  
 coupé : — C + C || C + C + C —  
 ou bien : — C + C + C || + C + C —

REMARQUE 1. — Comme dans la plupart des dialectes arabes modernes (cf. par exemple Marçais, *Tlemcen*, p. 146), l'annexion des enclitiques pronominaux au pluriel masculin externe se fait sur la forme en *-īn*; *-n-* se maintient ici à la différence du classi-

que; ex. : *ʃöllāhinkon* « vos paysans », etc. (opposer cl. *ʃallāhī-kum*), et il en est naturellement de même du participe masculin pluriel.

On sait qu'en classique le participe actif (à n'importe quel thème du verbe) peut, en cas d'annexion d'un pronom enclitique, conserver *-na* au pluriel masculin (nom. *-āna*, acc.-gén. *-īna*), mais qu'il possède aussi dans cet emploi les formes courtes en *-ū-*, *-ī-*; ex. : *ḥāmilūna-ka* « *σε Φέροντες* », *ḍāribūna-ka* « *σε τῦπιοντες* », mais aussi *ḥāmilū-ka*, *ḍāribū-ka* (*ḥāmili-ka*, etc., à côté de *ḥāmilina-ka*, etc.); cf. pour les dernières formes celles que l'on trouve seules dans les complexes à pronoms enclitiques : *banū-ka*, *banī-ka* « tes fils »; ce n'est qu'à l'état isolé que l'on a *banūna*, *banīna*.

Ce qui est vrai du pluriel l'est également pour les très rares duels qui sont encore employés avec les pronoms enclitiques (notre parler, qui emploie encore fréquemment le duel isolé ou à l'état construit, évite soigneusement de le faire avec ces pronoms) : *tnāinkon* « vous deux »; *ʿannāinek* (dans *yāsb ʿannāinek* « en dépit de toi . . . deux fois »); *ḥaʿqʿqāinu* « il a deux fois raison » (cf. *ḥaʿqʿqʿ* « droit, dû »); *ʿendāiné* « j'ai certainement » (cf. *ʿend* « chez »).

Il faut signaler enfin que les dénominations duelles de quelques parties du corps adjoignent les pronoms enclitiques au thème duel sans *-n(i)*, comme cela a lieu en classique; ex. : *ʿidāik* « tes deux mains » (opposer isolé *ʿidāin* et cf. cl. *yaddī-ni*); *ʿināiyé* « mes deux yeux » < cl. *ʿaināiya* (cf. isolé *ʿināin*); *ʿežrāina* « nos deux pieds » [plus souvent *žrāina*] (cf. isolé *ʿežrāin* et cl. *rižlāini* « deux pieds »); *dināik* « tes deux oreilles » (isolé *dināin*), cf. cl. *ʿudnāi-ka*. [Il ne s'agit, naturellement, ici que de complexes hérités comme tels d'une période plus ancienne de la langue.]

REMARQUE 2. — Le parler de Kfárʿabīda, comme la plupart des parlers modernes (cf. W. Marçais, *Tlemcen*, p. 140), possède plusieurs noms à terminaison *-é* (cl. *-īyu<sup>n</sup>*) ou *-a* (cl. *-ā* ou *-āʿu<sup>(n)</sup>*) qui, par analogie, sont traités comme les noms à finale *-é* (*-a* après une emphatique) < cl. *-atu<sup>n</sup>*. Naturellement, ces quelques noms subissent, dans le parler, les mêmes modifications syllabiques et accentuelles que celles que l'on a signalées pour les noms qui se terminent par l'indice du féminin *-é* < cl. *-atu<sup>n</sup>*; ex. : *kūrste* « ma chaise » (isolé *kūrse* < cl. *kursīyu<sup>n</sup>* « chaise », faussement interprété comme s'il valait *\*kūrstatu<sup>n</sup>*); *mōžrtu* « son canal » (isolé *mōžre* < *\*mažrīyu<sup>n</sup>*, en réalité cl. *māžra<sup>n</sup>*); *dwātikon* « votre remède » (isolé *dāwa* < cl. *dawāʿu<sup>n</sup>*); *mōdrētna* « notre van » à côté de *mōdrāyētna* (isolé *mōdre*, cf. cl. *mīdra<sup>n</sup>* et *mīdrātu<sup>n</sup>*); *māʿqlte* « ma poêle à frire » (isolé *māʿqlé* ou *mōʿqlāyé*, cf. cl. *mīqla<sup>n</sup>*, *mīqlātu<sup>n</sup>*); *ʿšāteḥ* « ton bâton » (isolé *ʿaša* ou *ʿšāyé* < cl. *ʿašā* ou *ʿašātu<sup>n</sup>*, barbarisme déjà

ancien); *mž'rtān* «deux medjidié (monnaie)», cf. isolé *mžidé* < cl. *mažidiyu*<sup>n</sup> (interprété comme si le mot provenait de \**maži-datu*<sup>n</sup>); *mžānt-el-'ādēb* «chrestomathie», cf. cl. *mažāni-l-'ādabi* (isolé *mžāné* < cl. *mažāni*<sup>n</sup>); *'azrat-el-'azāra* «Vierge des vierges», cf. cl. *'adrā 'a-l-'adārā*, vocatif (isolé *'azra* < cl. *'adrā'u*); etc.

## B. COMBINAISON AVEC UN AUTRE SUBSTANTIF (ÉTAT CONSTRUIT).

Ce qu'on appelle dans les grammaires sémitiques «état construit» n'est, au fond, qu'une variété d'annexion. Toutefois, au lieu d'un enclitique pronominal, le mot annexé est un substantif comme celui auquel on l'annexe. L'emploi de l'«état construit» est presque l'unique moyen dont se serve notre parler pour indiquer le rapport d'annexion entre deux formes nominales. Le procédé consistant à marquer ce rapport (comme, par exemple, dans les langues romanes), au moyen de prépositions (*mtā'*, *dyāl*, etc., cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XV, p. 62), procédé auquel ont recours certains parlers modernes, est à peu près inconnu à Kfár'abîda (et dans tout le Liban, sauf dans quelques villes du littoral comme Beyrouth et Tripoli de Syrie). Ceci au point de vue syntaxique.

Comme pour les complexes composés d'un nom et d'un enclitique pronominal, le procédé dialectal de l'«état construit» est la reproduction directe du procédé correspondant en classique. Le premier terme (comme dans les complexes à enclitiques pronominaux) subit des modifications qui sont tout à fait conformes aux règles phonétiques reconnues pour le parler. Ceci au point de vue historique.

α. Les premiers termes de complexes qui avaient, en classique, l'accent sur la pénultième<sup>(1)</sup> ne subissent aucune modification par suite du fait qu'un autre substantif (à initiale vocalique ou consonantique) leur est annexé; ex. : cl. *žárwu-l-kálbati* «le petit de la chienne» > dial. *žárwō-l-kálbé*; *kitābu-t-tilmādi* «le livre de l'élève» > *ktāb-ōt-talmād*; etc.

REMARQUE. — A côté des formes telles que *šlát-*, *'šát-*, *'bāt-*, etc. (dans *šlát-el-hûré* «la prière du prêtre», *'šát-el-mō'áz* «le bâton du chevrier», *'bāt föllāhna* «le manteau de notre laboureur», etc.), le parler de Kfár'abîda emploie fréquemment les formes *šála*,

(1) A la différence des complexes composés de nom plus enclitique pronominal, l'accent ne repose jamais ici sur la dernière syllabe, même en classique; cf. *ma'wá-ka* «ta demeure», mais *má'wā rážuli*<sup>n</sup>, etc.

‘*āsa*, ‘*āba*, etc., introduites ici par analogie. On dit couramment en effet *šāla-l-ḥūrē*, ‘*āsa-l-mō*‘*āz*, ‘*āba föllāḥna*, etc. — Il en est de même des complexes tels que *ḡadd’u-l-fallāḥi* «le déjeuner du laboureur», *kirā’u ḡāyūmi-nā* «le salaire de notre journée». Comme à l’état isolé, après la chute de la finale et du ’ et l’abrégement de la nouvelle finale, le premier substantif laisse remonter l’accent jusqu’à la syllabe antécédente : *ḡāda-l-föllāḥ*, *kérē ḡāyūna* (à l’état isolé *ḡāda*, *kérē*).

β. Quand le premier substantif portait, en classique, l’accent sur l’antépénultième, il ne subit pas de modification au point de vue de l’accent; toutefois, il faut distinguer ici entre le cas où le second substantif commence par une voyelle et celui où il commence par une consonne. Dans le premier cas, la voyelle de la syllabe qui suivait immédiatement la syllabe accentuée en classique tombe; ex. : cl. *madīnatu-l-māliki* «la ville du roi» > dial. *mdīnt-ēl-mālek*; etc. — Dans le cas où le second terme a une initiale consonantique, la même voyelle subsiste, car la syllabe qui la contient reste fermée; ex. : *madīnatu māliki-nā* «la ville de notre roi» > *mdīneṭ malēkna*; *ḡālamu rasāṣi* «un crayon (de plomb)» > *ḡālem rṣāṣ*; etc.

γ. Les substantifs premiers éléments de complexes, qui portaient, en classique, l’accent sur la préantépénultième, suivent exactement les mêmes règles que les complexes à enclitiques pronominaux, sauf pour l’accent qui reste toujours à la même place qu’en classique; ex. : *bāqaratu žāri-nā* «la vache de notre voisin» > *bā’qrēt žārna* (cf. cl. *bāqaratu-nā* > *bā’qrētna*); *bāqaratu-l-fallāḥi* «la vache du laboureur» > *bā’qret-ēl-föllāḥ* (rarement et par innovation analogique) *bā’qrēt-ēl-föllāḥ* (cl. *bāqarat-ī* > *bā’qrētē*); etc.

REMARQUE 1. — Au pluriel masculin, le premier substantif maintient, naturellement, toujours *n*, comme cela a lieu dans la combinaison avec les pronoms enclitiques; ex. : cl. *ḡabbāzi-l-māliki* «les boulangers du roi», dial. *ḡobbāzīn-ēl-mālek* (comme si l’on disait, en classique, \**ḡabbāzīna-l-māliki* au lieu de *ḡabbāzi-l-māliki*, cf. isolé *ḡabbāzīna* [acc.-gén.]).

REMARQUE 2. — Comme dans la plupart des dialectes arabes modernes et principalement dans les dialectes syriens (cf. par exemple W. Marçais, *Tlemcen*, p. 150), la mise à l’«état construit» du qualificatif après le substantif auquel il se rapporte, est un procédé habituel et très courant dans notre parler; ex. : *ktāb-ēl-kbīr* «le grand livre», en face de cl. *al-kūtābu-l-kabīru*; etc.

REMARQUE 3. — Les pluriels du type *'aqtálu<sup>n</sup>* perdent, dans le parler, on l'a vu, la première syllabe *'a-* et se confondent avec d'autres types classiques dans le type dialectal; ex. : cl. *'aktáfu<sup>n</sup>* «épaules» > dial. *ktáf*. Toutefois, il subsiste une trace de la syllabe *'a-* quand ces pluriels sont annexés à un autre substantif (nom de nombre), sans intermédiaire de l'article : cl. *hámساتو 'ahmáli<sup>n</sup>* «cinq charges» > dial. *hámst-əhmál* (isolé *'ahmálu<sup>n</sup>* > dial. *hmál*); *'árba'atu 'artáli<sup>n</sup>* «cinq rats» > *'árba't-örtál* (isolé *'artáli<sup>n</sup>* > *rtál*); etc.

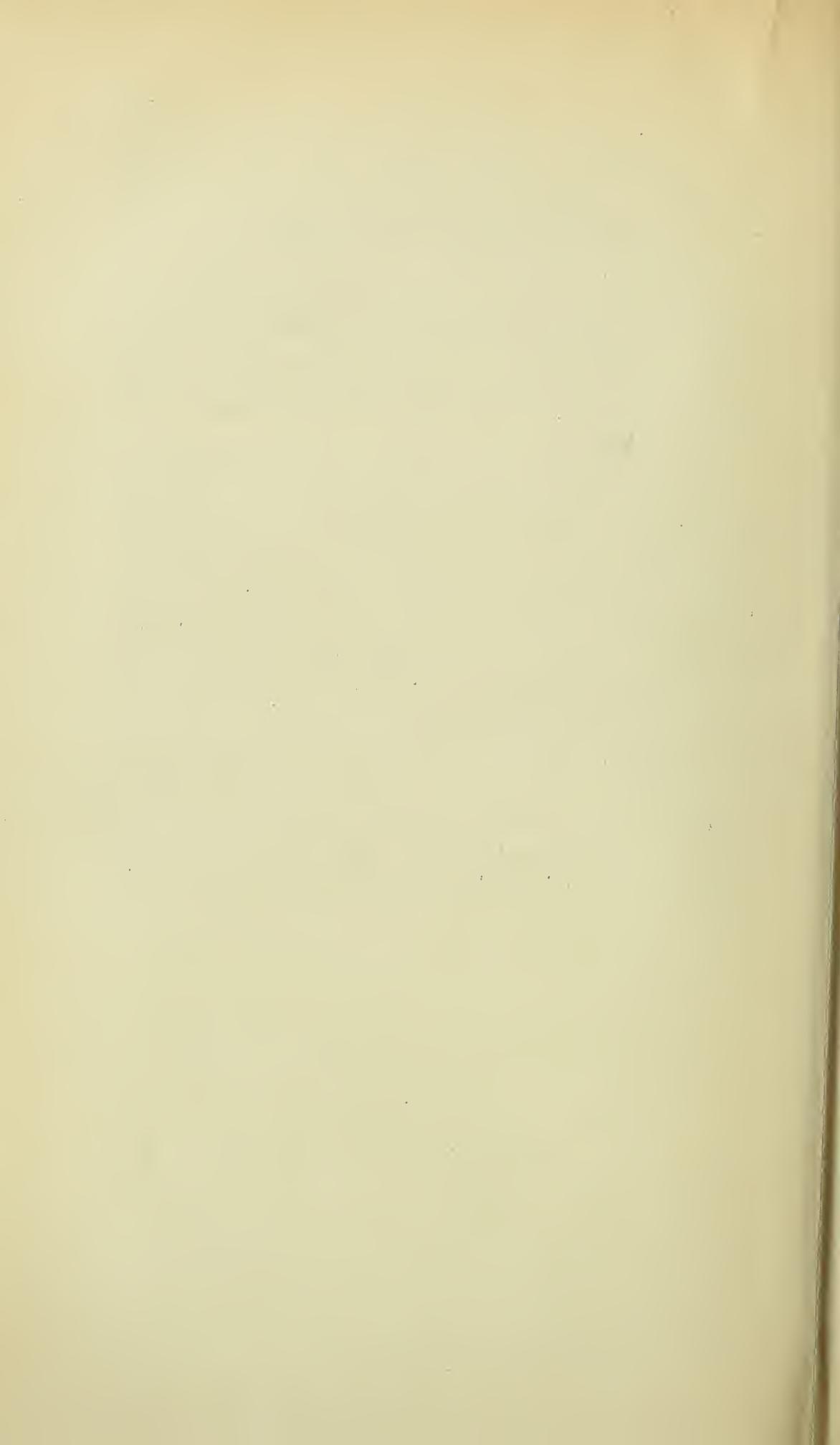
## CONCLUSION GÉNÉRALE.

Dans tout l'exposé qui précède on s'est constamment appliqué à comparer l'état actuel du parler de Kfár'abîda avec l'état relativement ancien de l'arabe classique en prenant, provisoirement au moins, ce dernier comme une norme non dépourvue de réalité; en même temps on a cherché à montrer comment la langue vulgaire usitée sur un point précis de la côte syrienne procède directement, sinon de la langue classique, du moins d'une langue commune sensiblement voisine de celle qu'ont décrite les grammairiens arabes. On ne tentera pas ici de légitimer ce point de vue qui n'est pas, semble-t-il, celui qu'admettent en général les arabisants qui s'occupent de dialectologie vulgaire. On n'essaiera pas davantage de caractériser le parler de Kfár'abîda par opposition aux autres parlers, ou même aux autres grands dialectes encore vivants dans l'usage. L'évolution de tous ces parlers et dialectes est en effet trop sensiblement parallèle pour que la chose soit bien intéressante en elle-même. On se contentera donc de retracer ici les grandes lignes de la phonétique et de la morphologie en rappelant à l'occasion les origines classiques qui permettent d'apprécier soit les conservations, soit les innovations.

Pour ce qui est de la phonétique et tout d'abord de la phonétique des consonnes, certains indices — entre autres le nombre vraiment extraordinaire des phonèmes spirants, sifflants ou chuintants — laissent entrevoir que, lors de l'évolution du consonantisme sémitique commun le plus ancien, le *point d'articulation* avait été sacrifié au profit du *mode d'articulation*, ce qui révèle un certain manque d'énergie dans la prononciation en général. Il en a été tout autrement dans le passage du sémitique commun à l'araméen et il en a été une seconde fois tout autrement dans le passage de l'arabe commun aux dialectes modernes : le  $\theta$ ,  $\delta$  du sémitique commun, par exemple, est devenu en effet  $t$ ,  $d$  en araméen, et de même le  $\theta$ ,  $\delta$  de l'arabe classique est devenu  $t$ ,  $d$  dans la plupart des parlers modernes. L'arabe présente, en outre, des occlusives pures là où le cananéen et l'araméen avaient encore des sourdes aspirées (ar.  $t$ ,  $k$ , etc., contre canan. aram.  $t^h$ ,  $k^h$ , etc.). Seule la sourde labiale, qui dès une époque préhistorique avait donné en arabe un  $f$  dentilabial, n'a pu revenir en arrière. Dans l'ensemble donc, soit à une époque très ancienne pour l'araméen, soit dans le passage de l'époque ancienne à l'époque moderne pour l'arabe, l'articulation s'est raffermie entre deux périodes données. Ce carac-

tère d'accroissement de l'énergie dans l'articulation est, on l'a vu, particulièrement sensible. puisque notre parler tend (voir plus haut) à n'avoir que des syllabes fermées (aussi bien en avant qu'en arrière), qu'il maintient (en les modifiant ou non) toutes les consonnes du classique, même les plus faibles, les faucales, et qu'enfin il va jusqu'à transformer l'attaque vocalique douce (soit une consonne *zéro*), en attaque vocalique forte (soit une consonne *hamza*) dans le cas d'une syllabe initiale fermée et accentuée qui ne comportait pas ' à l'initiale dans la langue classique. Il n'est donc pas hors de propos de rappeler ici que le parler de Kfâr'abîda comme ses voisins est un parler arabe reposant sur un « substrat » araméen.

Généralement conservateur au point de vue de la quantité des voyelles et de la coupe syllabique comme à celui du consonantisme, notre parler l'est également pour l'ensemble des formes verbales et nominales. Dans bien des cas pourtant, on l'a constaté, il a marché dans le sens de la simplification; mais malgré le nombre assez grand des innovations réalisées dans ce but, il est bien loin de pouvoir être comparé au même point de vue à l'une quelconque des langues sémitiques anciennes autres que l'arabe; pour ce qui est, par exemple, du pluriel interne et de la formation nominale, il est encore d'une richesse qui peut être regardée comme excessive. En somme le caractère proprement arabe de la morphologie s'est fidèlement maintenu, et il s'est produit ici beaucoup moins de compromis que sur le domaine phonétique et dans le champ du vocabulaire où les habitudes articulatoires et lexicographiques des populations qui ont abandonné leur ancien idiome pour l'arabe, transparaissent si souvent encore dans la trame du parler contemporain.



# TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVANT-PROPOS . . . . .	VII
INTRODUCTION . . . . .	IX
OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES . . . . .	XIII
PREMIÈRE PARTIE. — Phonétique . . . . .	1-132
CHAPITE PREMIER. — Consonnes . . . . .	1
I. Faucales . . . . .	1
Changements spontanés . . . . .	1
A. Hamza . . . . .	1
B. <i>h</i> . . . . .	14
C. <i>h</i> . . . . .	17
D. <i>ç</i> . . . . .	19
Changements combinatoires . . . . .	21
II. Gutturo-palatales . . . . .	25
Changements spontanés . . . . .	25
A. <i>ʔ/q</i> . . . . .	25
B. <i>k</i> . . . . .	29
C. <i>h</i> . . . . .	30
D. <i>ç</i> . . . . .	31
Changements combinatoires . . . . .	32
III. Sifflantes et chuintantes . . . . .	34
Changements spontanés . . . . .	34
A. <i>s</i> . . . . .	34
B. <i>z</i> . . . . .	35
C. <i>ʃ</i> . . . . .	35
D. <i>z</i> . . . . .	36
E. <i>š</i> . . . . .	38
F. <i>ž</i> . . . . .	38
Changements combinatoires . . . . .	41
IV. Dentales . . . . .	47
Changements spontanés . . . . .	47
A. <i>θ</i> et <i>ð</i> . . . . .	47
B. <i>t</i> . . . . .	53
C. <i>d</i> . . . . .	53
D. <i>ṭ</i> . . . . .	54
E. <i>ḍ</i> . . . . .	55
Changements combinatoires . . . . .	56
V. Labiales . . . . .	62
Changements spontanés . . . . .	62
A. <i>f</i> . . . . .	62
B. <i>b</i> . . . . .	63
Changements combinatoires . . . . .	64

VI. Sonantes.....	66
Changements spontanés.....	66
A. Liquides : <i>l</i> et <i>r</i> .....	66
B. Nasales <i>m</i> et <i>n</i> .....	70
C. Semi-voyelles <i>w</i> et <i>y</i> .....	71
Changements combinatoires.....	76
CHAPITRE II. — Voyelles.....	82
I. Diphtongues.....	82
II. Voyelles proprement dites.....	87
1. Voyelles longues et brèves à l'initiale.....	89
A. Voyelles à l'initiale absolue.....	89
B. Voyelles à l'initiale relative (après consonne).....	90
2. Voyelles longues et brèves à l'intérieur du mot.....	107
3. Voyelles longues et brèves en finale de mot.....	114
A. Voyelles en finale absolue (syllabe ouverte).....	114
B. Voyelles brèves en finale relative (syllabe fermée).....	118
4. Assimilation et dissimilation vocaliques.....	121
CONCLUSION GÉNÉRALE du vocalisme.....	125
I. Syllabes initiales ou intérieures.....	126
1° Coupe syllabique envisagée dans le sens progressif (fin de syllabe).....	126
2° Coupe syllabique envisagée dans le sens régressif (initiale de syllabe).....	128
3° Chute des brèves intérieures (initiale comprise).....	129
II. Syllabes finales (du classique).....	130
DEUXIÈME PARTIE. — Morphologie.....	133-297
CHAPITRE PREMIER. — Verbe.....	133
I <sup>er</sup> thème.....	133
A. Verbes forts au I <sup>er</sup> thème.....	133
B. Verbes faibles au I <sup>er</sup> thème.....	140
1. Verbes à 1 <sup>re</sup> radicale faible.....	141
2. Verbes à 2 <sup>e</sup> radicale faible.....	145
3. Verbes à 3 <sup>e</sup> radicale faible.....	149
4. Verbes à 2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> radicales identiques.....	154
5. Verbes à 1 <sup>re</sup> et 2 <sup>e</sup> radicales faibles.....	157
6. Verbes à 1 <sup>re</sup> et 3 <sup>e</sup> radicales faibles.....	157
7. Verbes à 2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> radicales faibles.....	159
8. Verbes à trois radicales faibles.....	161
II <sup>e</sup> thème (intensif).....	161
A. Verbes forts (II <sup>e</sup> thème).....	162
B. Verbes faibles (II <sup>e</sup> thème).....	164
III <sup>e</sup> thème (causatif).....	167
A. Verbes forts (III <sup>e</sup> thème).....	168
B. Verbes faibles (III <sup>e</sup> thème).....	168
IV <sup>e</sup> thème (causatif).....	171
V <sup>e</sup> thème (réfléchi de l'intensif).....	173

VI <sup>e</sup> thème (réfléchi du causatif) . . . . .	175
VII <sup>e</sup> thème (réfléchi à <i>n</i> préfixe) . . . . .	176
A. Verbes forts au VII <sup>e</sup> thème . . . . .	177
B. Verbes faibles au VII <sup>e</sup> thème . . . . .	178
VIII <sup>e</sup> thème (à <i>-t-</i> infixé) . . . . .	181
A. Verbes forts au VIII <sup>e</sup> thème . . . . .	182
B. Verbes faibles au VIII <sup>e</sup> thème . . . . .	182
IX <sup>e</sup> thème . . . . .	184
X <sup>e</sup> thème (désidératif) . . . . .	186
Remarque commune à l'ensemble des verbes trilitères . . . . .	190
Verbes quadrilitères . . . . .	191
A. Verbes quadrilitères (thème fondamental) . . . . .	191
B. Verbes quadrilitères (thèmes dérivés) . . . . .	193
C. Verbes quasi-quadrilitères . . . . .	193
Le passif . . . . .	198
CHAPITRE II. — Nom . . . . .	199
I. Ce qui reste de la déclinaison . . . . .	199
II. Genre . . . . .	200
1 <sup>o</sup> Noms caractérisés comme féminins par un indice ap- proprié . . . . .	201
2 <sup>o</sup> Noms caractérisés comme féminins par leur sens propre . . . . .	201
3 <sup>o</sup> Noms uniquement féminins par l'usage . . . . .	203
III. Nombre . . . . .	204
A. Duel . . . . .	204
B. Pluriel . . . . .	205
1. Pluriel externe . . . . .	206
2. Pluriel interne . . . . .	211
$\alpha$ . Pluriel interne à indice suffixé ou mor- phème préfixé . . . . .	212
$\beta$ . Pluriel interne sans indice suffixé ou mor- phème préfixé . . . . .	218
Conclusion générale sur les pluriels externes et in- ternes . . . . .	226
C. Singulier, formation des noms . . . . .	227
1. Formations nominales par préfixation d'un mor- phème . . . . .	228
2. Formations nominales par infixation d'un mor- phème . . . . .	233
3. Formations nominales par suffixation d'un mor- phème . . . . .	236
4. Formations nominales comportant à la fois un morphème préfixe et un indice suffixe . . . . .	246
5. Formations nominales comportant à la fois un morphème infixé et un indice suffixe . . . . .	243
6. Formations nominales caractérisées par une simple alternance vocalique . . . . .	249
IV. Noms de nombre . . . . .	261
A. Noms de nombre cardinaux . . . . .	261
1. État absolu . . . . .	261
2. État construit des noms de nombre . . . . .	265

B. Noms de nombre ordinaux.....	266
C. Noms de nombre fractionnaires.....	267
CHAPITRE III. — Pronom.....	268
I. Pronoms personnels.....	268
II. Pronoms interrogatifs.....	271
III. Pronoms relatifs.....	273
IV. Pronoms et adjectifs démonstratifs.....	274
V. Pronoms et adjectifs indéfinis.....	276
VI. Article défini.....	280
CHAPITRE IV. — Annexion.....	280
I. Modifications apportées aux formes verbales par leur combinaison avec les enclitiques pronominaux.....	282
A. Annexion au verbe des suffixes immédiats.....	282
B. Annexion au verbe des suffixes médiats.....	287
C. Annexion au verbe des suffixes à la fois immédiats et médiats.....	290
II. Modifications apportées aux formes nominales par leur combinaison avec les enclitiques pronominaux ou avec un autre substantif.....	290
A. Combinaison avec les enclitiques pronominaux.....	290
B. Combinaison avec un autre substantif (état construit)..	295
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	298
TABLE DES MATIÈRES.....	301

## ERRATA.

REMARQUE GÉNÉRALE. — Prière de rétablir *ô* partout où on trouvera *ó* qui le remplace par erreur.

- Page 2, n. 3 : lire 'úšbí'u<sup>n</sup> et non úšbí'u<sup>n</sup>.  
 4, l. 8-9 : lire 'amánatu<sup>n</sup> et non 'amú < uatu<sup>n</sup>.  
 5, l. 4 : lire 'uhtu<sup>n</sup> et non uhtu<sup>n</sup>.  
 5, n. 3 : lire 'iyā et non iyā.  
 17, l. 33 : lire limah et non líma.  
 19, l. 39 : lire p. 22 et non p. 19.  
 20, l. 44 : lire hāḏē et non hādē.  
 26, l. 3 : lire g et non g.  
 40, l. 30 : lire žāšišatu<sup>n</sup> et non žāšīšatu<sup>n</sup>.  
 41, l. 7 : lire saḥu<sup>n</sup> et non saḥu.  
 41, l. 22 : lire 'ēlmāz et non 'ēlmāz.  
 57, l. 1 : lire ḥalāḥa(ta) et non ḥalūta(ta).  
 67, l. 31 : lire ad-dazžālu et non ad-dazžālu<sup>n</sup>.  
 70, l. 24 : lire hūn et non hūn<sup>n</sup>.  
 70, l. 25 : lire ḥennē et non hūnnē.  
 75, l. 8 : lire ḥāiyel et non ḥāiyel.  
 87, l. 8 : lire ḍammatu<sup>n</sup> et non ḍammaṭu<sup>n</sup>.  
 95, l. 10 : lire encore et non en core.  
 100, l. 8 : supprimer 1.  
 102, l. 3 : lire 'ažribatu<sup>n</sup> et non ažribatu<sup>n</sup>.  
 102, l. 5 : lire > au lieu de <.  
 102, l. 17 : mettre un point-virgule devant žāddu<sup>n</sup> au lieu de le mettre devant «avant-bras».  
 102, l. 19 : lire > et non < žēnnē.  
 106, n. 5 : supprimer la demi-parenthèse ).  
 110, l. 13 : lire sī/qān et non sī<sup>2</sup>/qān.  
 115, n. 7 : ajouter t. II à Gramm. arabe<sup>3</sup>.

- Page 116, l. 12 : lire *któbu* et non *któbu*.
- 122, l. 33 : lire p. 92 et non p. 91.
- 124, l. 3 : lire *mō'/qtāyē* et non *mōqtāyē*.
- 125, l. 1 : lire  $>$  et non  $<$  *qattil*.
- 127, l. 11 : lire *hāsta<sup>n</sup>* et non *hāste<sup>n</sup>*.
- 139, l. 13 : lire *ba'da* et non *ba'da*.
- 141, l. 18 : lire *(b)tē<sup>z</sup>en* et non *(b)tē<sup>z</sup>én*.
- 142, n. 1 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe<sup>3</sup>*.
- 146, l. 19 : supprimer la parenthèse de part et d'autre de *is'ālī*.
- 146, l. 29 : lire *hā'he'* et non *hā'hē'*.
- 148, l. 6 : mettre entre parenthèses '*ā'isātu<sup>n</sup>*'.
- 155, n. 2 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe<sup>3</sup>*.
- 157, l. 5 : supprimer les guillemets de *wa'ada* et compléter ceux de :  
*il a enterré...*
- 165, l. 1 : lire  $>$  et non  $<$  *bákkēt*.
- 166, n. 2 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe<sup>3</sup>*.
- 169, l. 16 : lire  $<$  et non  $>$  *kāfa'a*.
- 169, n. 3 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe<sup>3</sup>*.
- 170, l. 37 : rétablir un *r* à la fin du dernier mot de la ligne.
- 171, n. 1 : lire *-on, -hon* et non *-on, -hon*.
- 177, l. 4 : lire *(b)tēñksēr* et non *(b)tēñksr*.
- 185, n. 4 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe<sup>3</sup>*.
- 194, l. 10 : lire *šaufør* et non *šaufør*.
- 201, n. 2 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe<sup>3</sup>*.
- 208, l. 2 : lire *kaḥīru<sup>n</sup>* et non *kaḥīru<sup>n</sup>*.
- 209, l. 3 : fermer la parenthèse après *ḥabbázatu<sup>n</sup>*.
- 218, l. 7 : lire *malāfinatu<sup>n</sup>* et non *malāfiantu<sup>n</sup>*.
- 225, l. 24 : supprimer ceci : *le*; (après *'qandil*).
- 225, l. 25 : lire *šaitānu<sup>n</sup>* et non *šaitānu<sup>n</sup>*.
- 240, l. 5 : corriger *-e* final en *-é* dans *mō'/qmārže*.
- 241, l. 22 : lire *háyta* et non *háyta*.
- 258, l. 33 : lire *de* et non *ée*.
- 263, l. 33 : lire *ʔ* et non *t < t, θ*.
- 268, l. 26 : lire *hūn* et non *hān*.
- 268, l. 27 : lire *hān* et *ḥennē*, non *hān* et *ḥenne*.
- 268, l. 31 : lire *hennān* et non *hennān*.
- 288, l. 9 : supprimer : voir p. 282.
- 290, l. 8 : supprimer : (*cf.* p. 282).

Page 290, l. 25 : supprimer le signe > devant dial.

291 (au bas) : le commencement des cinq dernières lignes est tombé.

Rétablir :

*rĕda* . . . . .

*má'wā* . . . . .

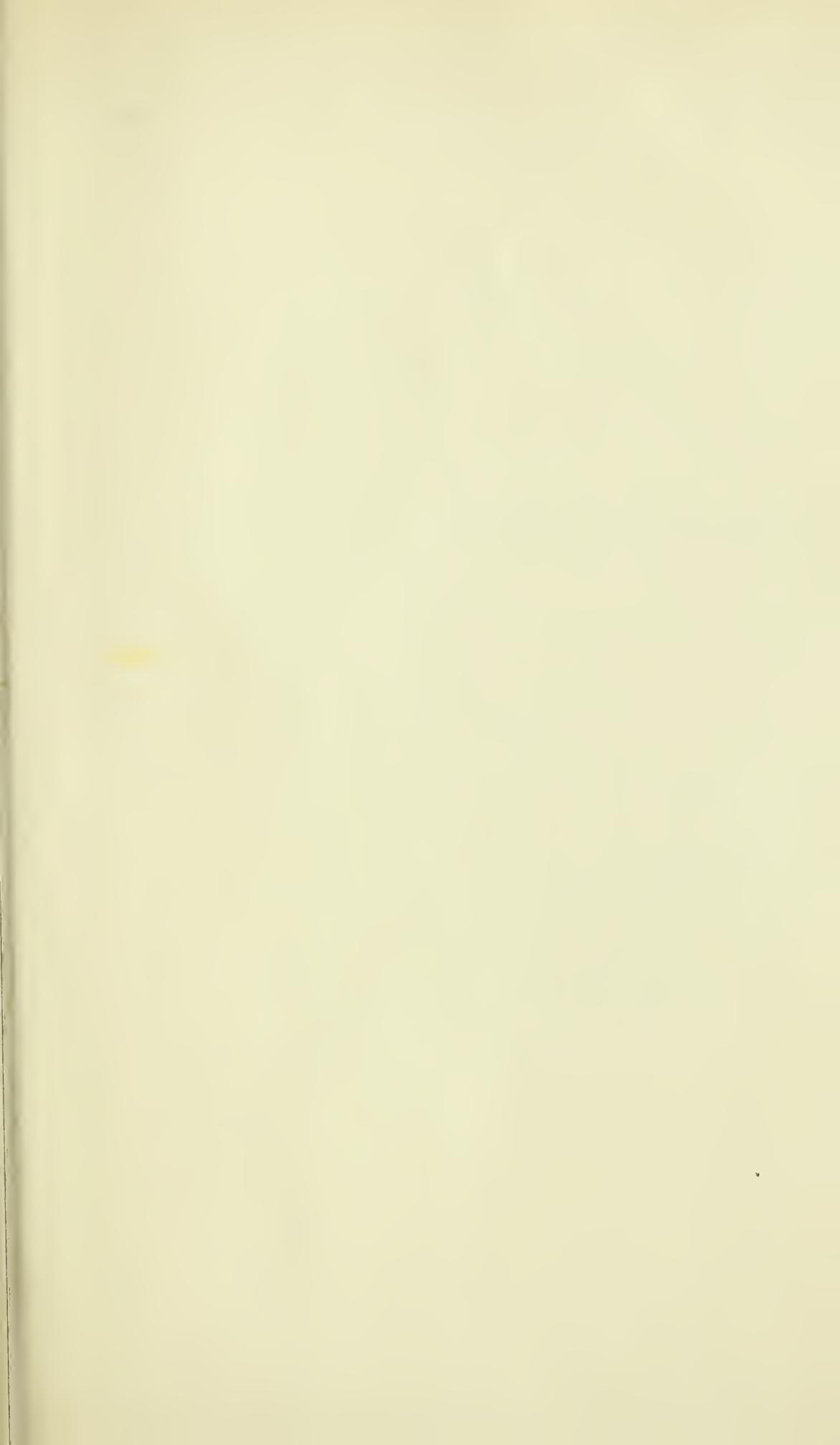
*'idā* . . . . .

*'atāyā* . . . . .

*'asāmi<sup>n</sup>* . . . . .

296, l. 26 · lire *bá'qrĕt* et non *bá'qrĕt žárna*.











PJ Feghali, Michel T.  
6810 Le parler de Kfár'abida  
Z9K44

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

